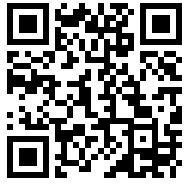
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 12943

CH-71b

Digitized by Google

0 2 0321 77 1 05

00 12 27158 SINT-NIKLAAS

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Bruxelles. Typ. de Mlle Weissenbruch.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— NEUVIÈME ANNÉE —

TOME XXV

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1877

Digitized by Google

Digitized by Google

— 15 JANVIER 1877 —

LE DOUBLE PROGRAMME DU PARTI LIBÉRAL

Un parti politique doit toujours avoir deux programmes. Il y a d'abord le programme électoral, ce que les Américains appellent *platform*. La *platform* ne doit contenir qu'un ou deux points très simples, compris par tous et préparés, mûris par la discussion. Il ne faut y mettre que ce qui divise le moins les amis, effraye le moins les timides et échappe le mieux aux attaques des adversaires. C'est pour ce motif qu'aux États-Unis les deux partis rivaux choisissent souvent, comme candidat à la présidence, un homme peu connu et surtout qui n'a rien écrit, et on le choisit tel parce que chacune de ses opinions peut froisser un certain groupe d'électeurs et ainsi lui enlever des voix. En Angleterre, les grands mouvements d'opinions se sont toujours faits sur une question unique et claire, comme l'abolition des lois céréales ou la réforme électorale. La faiblesse du parti whig, actuellement, vient de ce qu'il n'a plus de *platform*. Les torys la lui ont enlevée en proposant eux-mêmes les mesures réclamées par leurs adversaires. En Belgique, lisez les manifestes électoraux des catholiques : il n'y est question ni du *Syllabus*, ni de la restauration du pouvoir temporel, ni des lois nécessaires de la société chrétienne. Le candidat promet très éloquemment de défendre l'ordre et la religion. Ce programme est admirable. Il dit tout et il ne dit rien, et ainsi il échappe à toute objection.

Digitized by Google

Il paraît certain aussi que le parti libéral a plus de chances de succès quand il entre dans l'arène électorale avec cette formule non moins vague : *Indépendance du pouvoir civil.* Les hommes pratiques qui prétendent qu'il ne faut pas de programme ont raison ; et on a tort de vouloir que les candidats promettent une série de réformes, très utiles peut-être, mais qui ne peuvent être le mot d'ordre de la moitié du pays. Ce qu'il faut donc comme *platform* électorale, c'est un principe vague et résumant les tendances générales d'une opinion, comme l'est pour le parti libéral l'indépendance du pouvoir civil ou l'instruction laïque, gratuite et obligatoire, ou bien un point simple bien compris, bien mûri et d'une application immédiate, comme le seraient, en ce moment, le secret du vote et l'indépendance des électeurs.

Mais la *platform* ne doit pas et ne peut pas être le dernier mot de la vie intellectuelle d'un grand parti. A côté du programme électoral, il y en a un autre plus large mais aussi plus discutable, plus variable, qui est l'idéal à poursuivre. Il serait encore plus funeste de vouloir borner les aspirations d'un parti à sa *platform* électorale que de prétendre y introduire ses aspirations diverses, car ce serait tuer toute activité, tout enthousiasme. Or, c'est là ce que certains libéraux ne voient pas. Ils considèrent comme dangereuse pour le parti libéral toute pensée qui sort du programme électoral. Quand M. Laurent dit que la liberté d'association et la liberté d'enseignement, telles qu'on les pratique en Belgique, sont essentiellement anarchiques et mettent en péril et la liberté et l'enseignement; quand M. Voituron énumère, dans le *Manuel du libéralisme,* toute une série de réformes qui, d'après lui, découlent nécessairement des principes du libéralisme; quand le comte Goblet d'Alviella, dans son article *Autel contre autel,* émet l'opinion qu'il faut soutenir la propagation des cultes mieux en rapport que le romanisme avec les besoins de notre époque; quand moi-même, dans une étude économique qui n'est qu'un chapitre d'un traité d'économie politique en préparation, j'essaye de démontrer par des faits que le protestan-

Digitized by Google

tisme est plus favorable que le catholicisme à la prospérité des peuples, on nous accuse de contribuer à perdre notre parti et de faire le jeu de nos adversaires. Nous, qui ne sommes ni sénateurs, ni représentants, nous qui écrivons sous notre responsabilité personnelle, sans engager aucunement celle de notre parti, nous devrions nous renfermer dans le programme électoral, de peur que nos adversaires, au jour du scrutin, n'invoquent certains lambeaux de phrases pour combattre les candidats libéraux[1] ! Ainsi, dans ce moment, nous devrions borner toute notre activité d'esprit à vanter les avantages du couloir et à signaler les abus de pouvoir commis par le clergé, mais sans oser remonter à la source du mal, ni en chercher le remède !

La force du parti catholique consiste en ceci : à côté de son programme électoral, qui est parfaitement insignifiant — comme il doit l'être, — il a un programme d'avenir que je n'hésiterais pas à appeler sublime s'il n'était fondé sur l'erreur. C'est toute une philosophie, toute une théologie dont les déductions parfaitement logiques apportent une solution en apparence claire et satisfaisante à tous les problèmes politiques, économiques et sociaux qui nous tourmentent. Le dernier livre de M. Périn contient une exposition magistrale du système. L'homme est mauvais : voyez les crimes dont il s'est couvert partout et à toutes les époques. Il est incapable d'arriver par lui-même à la vérité : comptez, si vous le pouvez, les incertitudes et les aberrations des philosophes. L'homme cependant doit faire son chemin en ce monde et son salut dans l'autre. Livré à ses seules forces, il ne le peut. Donc, Dieu a dû lui venir en aide et il l'a fait en envoyant

[1] C'est ce qui a eu lieu, notamment aux dernières élections, à Nivelles et à Ypres. A Ypres, le comité clérical avait fait coller à tous les coins de rue d'énormes affiches, où se trouvaient reproduites, en caractères démesurés, des phrases de MM. Laurent, Goblet, Pergameni, Vanderkindere et de moi-même. Ces phrases effroyables devaient remplir de terreur l'âme des bons bourgeois et faire perdre des voix à M. A. Vandenpeereboom, qui n'était nullement responsable de nos méfaits littéraires. — Ce ne sont pas, bien entendu, ces citations qui ont donné des voix aux catholiques, mais le travail persévérant du clergé dans les campagnes.

Digitized by Google

ici-bas son fils, qui est venu apporter la lumière et la justification. Mais son œuvre eût été vaine si après lui il n'avait pas laissé de successeurs qui pussent garder le trésor de vérité qu'il avait donné au monde. L'Évangile sans interprète ne suffisait pas, puisqu'il a donné lieu à mille controverses. Une autorité infaillible était donc absolument nécessaire, et cette autorité est la papauté à qui Jésus-Christ a remis ses pouvoirs et qui les exerce depuis dix-huit cents ans sans défaillance. Si la vérité doit régner ici-bas, le pouvoir suprême doit appartenir au pape [1], qui est l'organe infaillible de la vérité. Le souverain du monde est la raison, a dit Mirabeau. Rien de plus juste, mais qui est l'organe de la raison ? Nul ne pense l'être, nul ne peut l'être, sauf le pape. Plus la vérité exercera d'empire, plus l'ordre règnera dans la société. Les peuples seront donc d'autant mieux gouvernés, d'autant plus heureux, que l'Église, dépositaire de la vérité, aura plus de pouvoir. Donc, l'État doit être soumis à l'Église, les souverains au pape et les citoyens aux prêtres. Il ne doit y avoir de liberté que pour le bien et le vrai. Le mal et l'erreur doivent être réprimés. Ils n'ont droit qu'à la peine proportionnée à leur perversité.

Je pense qu'il n'y a rien à répondre à cette argumentation, du moment qu'on admet, ce qu'aucun catholique ne peut mettre en doute, que l'Église a reçu le dépôt de la vérité et

[1] Le *Bien public* (numéro du 5 décembre 1876) relève dans les termes suivants un passage du *Commentaire de la Constitution*, de M. Thonissen, où quelques droits étaient reconnus au pouvoir civil :

« Ce passage appelle plusieurs observations.

« Il dit trop peu et il dit trop.

« *Trop peu*, en tant qu'il s'applique *aux cultes hétérodoxes*, car il peut exister et il a existé un état social où le pouvoir civil est tenu, non seulement de réprimer les délits commis à l'occasion de l'exercice de ces cultes, mais d'*ériger en délit même l'exercice de ces cultes*.

« *Trop*, en tant qu'il semble impliquer la suprématie de l'État sur l'Église. *Il n'appartient pas, en effet, à la puissance temporelle*, QUI EST D'ORDRE INFÉRIEUR, de définir les limites de la puissance spirituelle, qui est D'ORDRE SUPÉRIEUR. C'est à celle-ci de définir elle-même son domaine, et cette définition, touchant à la doctrine, est de la compétence du « définiteur infaillible » préposé par Dieu lui-même au gouvernement de l'Église. »

Digitized by Google

que le pape est infaillible en matière de dogme et de morale. Ceux qui prétendent qu'il faut obéir aux prescriptions de la science quand elle est arrivée à la vérité, disent exactement la même chose que M. Périn, avec cette différence que M. Périn croit que c'est l'Église et non la science qui mène à la possession des vérités essentielles. Pour être d'un autre avis que lui, il faut donc dire que le pape n'est pas infaillible et que l'Église n'a pas reçu le dépôt de la vérité. Aussi, les catholiques libéraux, qui veulent défendre les libertés modernes, sont-ils amenés à des contradictions manifestes et, par conséquent, réduits à se servir d'un langage équivoque; ou, d'un côté, à affirmer qu'ils admettent l'autorité du pape et, de l'autre, à la rejeter avec indignation, comme l'a fait Montalembert, dans ses derniers écrits.

Ce rêve de la domination universelle de l'Église est grandiose. Il a été celui de presque tous les esprits éminents du moyen âge. Il doit enthousiasmer les âmes croyantes et même se présenter comme l'unique refuge au milieu des luttes formidables qui agitent notre époque.

En tout cas, voici un fait sur lequel j'appelle l'attention de tout homme qui réfléchit. C'est depuis que l'Église et ses partisans proclament hautement, sans réticences et sans crainte, les doctrines théocratiques du *Syllabus,* que le parti catholique a fait le plus de progrès en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande et surtout en Belgique. Ceci est entièrement contraire à la théorie des timides et des prudents. Le fait est étrange, mais nul ne le niera. Comment se peut-il que des doctrines si opposées à ce que l'on appelle « le courant de notre époque », gagnent plus d'adhérents à mesure qu'elles s'affirment avec plus de netteté et d'audace? L'explication se trouve dans un mot que Stuart Mill me dit un jour, et dont je constate de plus en plus la vérité : « Un homme qui a une conviction en vaut mille qui n'en ont point. » Le catholicisme actuel forme des hommes à convictions en politique plus encore peut-être qu'en religion, parce qu'il leur présente un grand système parfaitement lié dans toutes ses parties, embrassant philosophie,

Digitized by Google

morale, politique, et reposant sur une théorie générale des destinées humaines. Quand le recteur de l'Université catholique a prononcé, cette année, à l'ouverture des cours, cet étrange et alarmant discours qui respirait la guerre civile, les hommes modérés de toute nuance ont dit : Louvain ne formera plus que des fanatiques. Cela est vrai : Louvain aujourd'hui forme des fanatiques, et c'est pour cela que le parti catholique gagne tant de terrain. « Les violents ravissent le royaume des cieux, » dit l'Évangile : mot profond. Les fanatiques agissent ; ils sont le levain qui fait lever la pâte. Les tièdes ne font point d'adeptes. Ce sont des corps inertes qui ne multiplient point. Ce sont les fanatiques qui ont fait toutes les grandes révolutions morales de l'humanité. Fanatiques, Boudha et ses disciples ; fanatiques, les premiers chrétiens qui prêchaient la folie de la croix ; fanatiques, les réformés du XVI^e^ siècle ; fanatiques encore, les hommes de la révolution française. Ce qui fait la rare platitude de notre temps, c'est que nous manquons d'hommes enthousiastes et convaincus.

Jadis, les colléges et l'université catholiques laissaient la jeunesse indifférente. On inculquait mollement quelques principes de religion ; on ne montrait point qu'il en résultait nécessairement une ligne de conduite politique. On ne préparait nullement les élèves à des luttes dont on croyait inutile de les entretenir. Parmi mes anciens camarades, beaucoup avaient fait leurs études dans les colléges de jésuites : ils en sortaient libéraux. J'ai été pendant deux ans à l'université de Louvain. J'ai eu fréquemment de longs entretiens avec le vice-recteur, M. de Cock : jamais, ni lui ni aucun de mes autres professeurs n'a fait la moindre tentative, dans des cours ou dans des conversations particulières, pour modifier mes idées. M. de Cock nous donnait parfois, dans les termes les plus piquants, des conseils de morale ; jamais il ne parlait de politique. Même entre amis, nous ne savions nullement à quelle opinion on appartenait ; il est probable qu'on n'en avait pas de très arrêtée. Je crois bien que nous ignorions complétement qu'il y eût des

Digitized by Google

partis qui divisaient le pays; du moins nous n'en parlions jamais. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Dans les colléges, à l'Université catholique, on forme des combattants pour défendre la cause de l'Église et, à chaque instant, les exploits des élèves de Louvain prouvent que l'on y réussit. Autrefois, parmi les avocats et les médecins, un clérical était une exception; actuellement, les ultramontains y sont partout très nombreux ou même en majorité. C'est qu'alors un ultramontain ne semblait représenter que des idées arriérées, étroites, tombées en discrédit et presque honteuses de se produire au grand jour, tandis que le libéralisme, c'était la jeunesse, la liberté, l'avenir. L'ultramontanisme est devenu une doctrine conquérante, qui déploie fièrement son drapeau et qui ne craint pas d'affirmer hautement les prétentions les plus excessives de Rome. Elle offre à l'enthousiasme de la jeunesse une grande doctrine et le monde à reconquérir. En regard de cet éblouissant programme, quel est celui du libéralisme?

Jadis encore, plein des illusions de 89, il croyait, en politique comme en économie politique, tout résoudre par ces mots magiques : « Liberté en tout et pour tous. » Aujourd'hui, le nombre va croissant de ceux qui pensent que la liberté absolue de l'enseignement et de l'association aura pour résultat le despotisme sans limite du clergé. M. L. Hymans, dans son piquant volume de *Souvenirs*, insère une lettre de M. Defacqz, où on lit :

« Il faudra bien reconnaître que l'on s'est égaré en consa-
« crant l'indépendance absolue des deux pouvoirs, que l'on a
« fermé les yeux à tous les enseignements de l'histoire en ne
« subordonnant pas les cultes à l'État dans toutes les occasions
« où ils se trouvaient en contact. Cette suprématie de la loi
« civile a toujours été, à mes yeux, la condition essentielle
« d'un gouvernement qui veut marcher dans la voie de la
« liberté et du progrès, et ce qui se passe depuis 1830 ne fait
« que rendre, à cet égard, ma conviction plus profonde. »

Un journal, dont on ne contestera pas la modération, l'*Étoile belge*, ne fait que constater un fait hors de

Digitized by Google

doute, quand elle écrit : « Le nombre des libéraux de l'école de M. Defacqz ne cesse de s'accroître en Belgique. » Les orangistes avaient prédit que la révolution de 1830 tournerait au profit exclusif du clergé. Beaucoup de libéraux commencent à croire qu'ils ont eu raison. Mais à une situation si grave, quel remède? Remettre le prêtre sous la main de l'État, comme l'aurait voulu M. Defacqz, et comme essaye de le faire M. de Bismarck, en Allemagne? Mais il faudrait changer la Constitution ; or, qui peut croire cela possible? Il ne reste alors qu'un moyen, arracher des mains du clergé l'arme qui fait sa force : la chaire et la confession ; mais, à cet effet, il faut transporter la lutte sur le terrain religieux, extrémité périlleuse à laquelle on ne se résout que malgré soi. Le libéral, pour son programme comme dans sa vie, se trouve ainsi acculé dans une impasse sans issue. Chaque jour il attaque les prêtres, il remplit ses feuilles du récit de leurs fautes et de leurs folles prétentions ; il fait tout ce qu'il peut pour détruire leur influence et, d'autre part, il leur livre ses enfants et il a recours à leur ministère dans toutes les circonstances solennelles de la vie. En politique, il veut soustraire l'État à la domination cléricale et il n'ose demander qu'on enlève au clergé aucune des armes dont il se sert pour conquérir le pouvoir.

Le libéralisme ne doit pas s'occuper de religion, dit-on. Examinons cette affirmation sans cesse répétée autour de nous. Si l'on veut dire par là qu'un candidat et un programme électoral ne doivent pas faire de profession de foi, protestante, israélite ou athée, rien n'est plus juste. Mais le libéral comme penseur, comme écrivain, comme journaliste, comme homme privé, peut-il ne pas s'occuper de la question religieuse? Cela était possible jusque vers 1840, parce que les catholiques ne formaient pas un parti religieux. Ils repoussaient même cette désignation de catholiques et s'appelaient conservateurs. Malgré l'encyclique de Grégoire XVI, ils rejetaient les principes ultramontains. Lisez, dans la *Revue nationale*, les chroniques politiques, si admirablement faites par M. Devaux. Les partis sont appelés la gauche, la droite,

Digitized by Google

le centre; les ministères sont désignés par la date de leur avénement; on devine à peine ce qui sépare les différentes nuances. Mais maintenant, les catholiques ont accepté hautement le *Syllabus* comme programme; ultramontains, nous le sommes, disent-ils fièrement. Ils sont donc devenus un parti religieux. Leurs adversaires l'affirment et ils le disent eux-mêmes; ils s'en glorifient et ils ont raison, car c'est de là que dérive leur force. Le fait est donc hors de doute : aujourd'hui en Belgique les questions politiques sont des questions religieuses et, par conséquent, qu'on le veuille ou non, les partis politiques sont des partis religieux[1]. Comment alors le parti libéral peut-il combattre un parti essentiellement religieux sans toucher à la religion? Les principes politiques du parti catholique ne font qu'un avec ses principes religieux; ce sont les sacrements qui sont ses armes de combat et vous voulez lutter contre lui, sans parler de ce qui est sa raison d'être et la cause de ses succès. C'est en vain qu'on l'essaye : cela est impossible. En voici la preuve évidente.

Dans son remarquable rapport à la Fédération des associations libérales, M. Bara dit : « Sur quel dogme les catholiques et les libéraux sont-ils en désaccord? Quel intérêt

[1] Ce sont les propres paroles qui m'ont été dites, dans les effusions d'un bon dîner, par un membre de la droite, homme d'infiniment de sens et de modération. « Approuvez-vous, lui disais-je, le rôle que le clergé joue dans les élections? — On peut le regretter, me répondit-il, mais que voulez-vous faire, la question politique et la question religieuse se confondent. Le clergé ne fait donc que défendre sa cause. — Cette situation, repris-je, est la faute du *Syllabus*. — C'est là un point que vous me permettrez de ne pas discuter avec vous, répondit-il. Mais quand le pape a parlé, un catholique doit obéir. »

Les journaux ultramontains appellent le libéralisme une *hérésie*. Le terme est rigoureusement exact, puisque le libéral refuse de se soumettre aux décisions de l'Église. Voici un passage d'un journal catholique, le *Courrier de Bruxelles*, du 6 décembre 1876 :

« Nous rejetons l'*hérésie libérale*, de quelque déguisement qu'elle se « couvre, et nous repoussons énergiquement les théories insensées qui « fractionnent la personnalité humaine en deux parties contradictoires : « l'homme privé catholique et l'homme public libéral. »

Soutenir que la liberté des cultes est un droit, c'est une hérésie toujours condamnée par l'Église; donc le libéral qui maintient cette opinion est un hérétique. Le *Courrier* a complétement raison.

Digitized by Google

ceux-ci peuvent-ils avoir à combattre la religion? Ils ne peuvent, en vertu même de leur programme, devenir sectaires, favoriser ou condamner une religion plutôt qu'une autre. » — Sans doute, M. Bara a dit ici ce qu'il pensait. Or, l'encre qui a tracé ces lignes n'a pas eu le temps de sécher, que déjà, avec une éloquence entraînante, M. Bara attaque ces dogmes du catholicisme que, d'après lui, « un libéral ne peut condamner et au sujet desquels aucun désaccord ne peut s'élever entre libéraux et catholiques ». — « Quel est le code du clergé, se demande-t-il, ce sont les encycliques et les *Syllabus*. Il n'a reçu que cet enseignement anticonstitutionnel dans les petits et dans les grands séminaires.

« Quel est l'article de ces documents romains qui soit national? Ce code est universel. Il s'étend à l'Équateur comme au Brésil, il régit les sauvages de l'Australie comme les cléricaux belges. Qu'on ne dise pas qu'il n'est qu'une règle religieuse : il contient l'orthodoxe doctrine sur toutes les libertés, sur les droits et particulièrement sur les devoirs du pouvoir civil vis à vis de la religion et de ses ministres, sur tout ce qui touche au gouvernement temporel des hommes.

« Loin d'être national, ce code est l'antithèse de notre Constitution, dont il condamne tous les principes, les uns après les autres : liberté des cultes, liberté de la presse, liberté de l'enseignement, liberté d'association, magistrature civile pour tous, gouvernement représentatif, souveraineté populaire, indépendance du pouvoir civil. »

M. Bara s'en prend ici aux décisions des encycliques et du *Syllabus*. Or, que sont les encycliques et le *Syllabus*, sinon le résumé de dogmes proclamés par les papes et par les conciles et que les catholiques sont tenus d'accepter comme règle de foi. Comment donc M. Bara peut-il dire : « Sur quel dogme les libéraux sont-ils en discussion avec les catholiques? » Évidemment, ils le sont, et absolument, sur des dogmes essentiels qui déterminent la constitution même de l'État et les bases de la société.

Presque tous les journaux libéraux, même les plus

Digitized by Google

modérés, tombent dans la même contradiction. Nous respectons complétement la religion, disent-ils, et cependant toutes leurs pages sont pleines d'attaques contre les dogmes. Il est impossible qu'il en soit autrement. Ils se donnent pour mission de défendre les libertés modernes; or, ces libertés ont toujours été condamnées par les papes et par les conciles. Le gallican Bossuet le dit lui-même : elles sont contraires aux dogmes catholiques. Il n'est évidemment pas possible de défendre la liberté des cultes et de la presse sans attaquer le dogme qui condamne cette liberté.

Ces contradictions manifestes de M. Bara et de la plupart des libéraux s'expliquent facilement. Ils désirent rester exclusivement sur le terrain politique. Ils ne s'avancent sur le terrain religieux que malgré eux et parce que leurs adversaires se font une arme des dogmes et des sacrements. De là ces ménagements, ces hésitations, ces faiblesses.

Le parti catholique, son nom l'indique, est un parti religieux. Le parti libéral, son nom l'indique aussi, est dans son origine un parti uniquement politique. Quand le parti catholique s'occupe de religion, il est fidèle à son principe, tandis que le parti libéral, quand il le fait, est infidèle au sien. Il le fait cependant, et il y est obligé sous peine de cesser d'être. Son adversaire le frappe et le terrasse, le dogme à la main. Comment ne contesterait-il pas le dogme qui le tue? Mais il le fait avec regret et hésitation.

Le langage du clergé est parfaitement conséquent. L'Église a toujours condamné les libertés modernes[1]. Les défendre, c'est une hérésie. Vous qui lisez les journaux libéraux, qui

[1] Je ne sais comment on peut encore mettre en doute un fait aussi clairement établi. Je ne citerai qu'un document se rapportant spécialement à notre pays, l'*Instruction pastorale de l'évêque de Gand relativement à la nouvelle Constitution des Pays-Bas;* Gand, 1815. L'évêque excite les fidèles à rejeter la Constitution nouvelle. « L'accepter, dit-il, ce serait approuver le principe de la liberté religieuse que Pie VII a condamnée à diverses reprises et notamment en 1808. » — « On entend, dit ce « pape, que tous les cultes soient libres et publiquement exercés. Cela « est contraire aux canons et aux conciles, contraire à la religion catho- « lique et au bonheur des États. » L'Église, en Espagne, s'efforce même, aujourd'hui encore, de faire consacrer ce dogme par la loi.

Digitized by Google

votez pour les candidats libéraux, vous êtes hérétiques. Pourquoi venez-vous au confessionnal, si ce n'est pour vous soumettre aux dogmes catholiques? Il faut donc que le libéral cesse de voter pour les candidats libéraux et de lire les journaux libéraux, ou il ne peut plus recevoir l'absolution et pratiquer son culte. Comment les libéraux sortent-ils de ce dilemme? Ordinairement par quelque cachotterie ou quelque hypocrisie. Je ne veux accuser personne; les nécessités de la vie obligent à bien des compositions; mais, je le demande, une pareille situation est-elle de nature à fortifier l'homme et à grandir le parti? Vous attaquez le prêtre et les dogmes que le pape infaillible a proclamés, et vous dites en même temps que « vous n'êtes en désacccord avec eux sur aucun dogme et qu'en raison même de votre programme, vous ne pouvez condamner aucune religion ». Mais ces prêtres ne font qu'annoncer et appliquer les dogmes que vous déclarez respecter. Ces dogmes, ce n'est pas eux qui les ont faits; c'est l'Église qui les a élaborés et formulés, depuis que, devenue infidèle à l'esprit du Christ, elle s'est, au IVe siècle, livrée à l'esprit de domination. Donc, ou attaquez l'Église qui commande, ou respectez les prêtres qui ne font qu'obéir aux commandements de leur religion. Vous persistez avec obstination dans des erreurs cent fois condamnées par les papes et les conciles, et vous criez à la persécution quand le confesseur refuse de vous donner l'absolution. Mais n'est-ce pas son devoir, et peut-il faire autrement?

Depuis la proclamation du *Syllabus*, la question politique étant devenue, dans tous les pays catholiques, une question religieuse, le libéral, qui est dans toute la force du mot un *hérétique*, transporte la lutte sur le terrain religieux par le fait même de son existence. On peut le regretter. C'est là une grande épreuve pour le libéralisme; mais nos regrets ne changeront pas les faits.

S'ensuit-il cependant que partout et toujours, même dans un programme électoral, le libéral doive attaquer le catholicisme? Certainement non. J'en ai dit le motif au commencement de cet article. Mais, sous peine d'abdiquer lâchement,

Digitized by Google

il doit être permis à des écrivains indépendants de parler ouvertement et de dire franchement ce qui leur paraît la vérité. Il ne faut point se le dissimuler, c'est une grande cause de faiblesse et d'effacement que la nécessité où se trouve le libéralisme de n'avoir à opposer aux audacieuses et fermes affirmations de l'ultramontanisme logique que des équivoques prudentes et des échappatoires commandés par la timidité des esprits. N'est-il pas bon que, dans le domaine de la théorie au moins, on ose opposer au catholicisme un autre idéal en philosophie et en religion? N'est-il pas utile que quand l'Église dit : Il faut choisir entre le catholicisme et la liberté de conscience, il se trouve quelques âmes qui osent répondre : Mon choix est fait, je vous quitte? N'est-il pas utile aussi qu'à ceux qui rompent ainsi avec l'Église il s'offre un autre culte qui donne satisfaction aux besoins religieux des âmes? S'il fallait choisir entre le catholicisme et la négation absolue, le triomphe de Rome serait certain.

Il est possible que le nom de gueux ait fait quelque tort au parti libéral, d'autant plus qu'on se contentait d'emprunter au XVI^e^ siècle le nom et non la protestation dogmatique qu'il désignait. Mais, néanmoins, peut-on nier que cette audace, toute mitigée qu'elle fût, n'ait singulièrement ranimé l'enthousiasme du libéralisme à Anvers? Il y a dans la logique une force que l'habileté ne remplace pas.

Après avoir tracé, dans la *Revue générale,* le tableau de ce qu'il appelle l'évolution radicale du libéralisme depuis M. Devaux jusqu'à M. Laurent, en passant par M. Rogier et M. Frère, M. Woeste n'examine pas qui est responsable de cette transformation ; mais, bien entendu, à ses yeux, ce ne peut être que le libéralisme. C'est là une erreur. Il est manifeste que le parti libéral, parti politique par son essence et par son origine, n'avait aucun intérêt à porter la lutte sur le terrain religieux. Il ne pouvait qu'y perdre, et aujourd'hui même il s'y refuse, et il ne le fait qu'en le niant et souvent en ignorant qu'il le fait. Le point de départ de ce changement est, on ne peut sérieusement le nier, l'encyclique de Grégoire XVI, « foudroyant la Constitution belge dans son ber-

Digitized by Google

ceau » comme le dit Veuillot. Le *Bien public*, cet organe convaincu de l'évêché de Gand, le rappelait récemment à M. Thonissen : la Constitution belge est une œuvre lamennaisienne, c'est à dire qu'elle est née du souffle de l'hérésie et, pour la condamner, le Pape n'a eu qu'à rappeler les décisions de ses prédécesseurs et des conciles. Le *Syllabus* est venu confirmer en termes plus exprès les anathèmes de l'Encyclique. Cette situation étant donnée, je le demande à M. Woeste, que pouvait faire celui qui était attaché aux libertés modernes condamnées par le pape? Sans doute, implorer le pardon de ses erreurs et condamner la Constitution. Mais alors il cessait d'être libéral et devenait ultramontain. Voulait-il défendre la Constitution, il était forcément entraîné à entrer tôt ou tard en lutte contre le catholicisme, puisque le pape anathématisait les libertés inscrites dans la Constitution.

L'évolution du libéralisme était donc inévitable. Ou il devait cesser d'exister, ou il devait devenir anticatholique. Le libéralisme est une hérésie, disent les journaux ultramontains. Comme, en disant cela, ils expriment une vérité incontestable, le libéral doit ou cesser de l'être, ou cesser d'être catholique. Autrefois, des deux côtés, on s'efforçait de cacher l'opposition radicale qui existe entre les principes des deux partis. Mais maintenant que les ultramontains la mettent en pleine lumière, il est inévitable que de l'autre côté la révolte éclate. Les libéraux catholiques et les catholiques libéraux étaient également inconséquents. M. Veuillot et ses disciples ont raison sur ce point. Mais les partis vivent d'inconséquences et de transactions. Ce sont les ultramontains qui, les premiers, n'en ont plus voulu, et aujourd'hui, quiconque veut rester catholique doit s'associer aux condamnations prononcées par l'Église contre les libertés constitutionnelles.

M. de Bavay a raconté avec détails [1] comment après 1815 le clergé refusait l'absolution à tous ceux qui avaient promis

[1] Voyez *Un épisode judiciaire de l'ancien royaume des Pays-Bas*. Discours prononcé, le 15 octobre 1868, à la rentrée de la Cour d'appel de Bruxelles.

Digitized by Google

obéissance à la Constitution des Pays-Bas. Le Vatican disait, dans une note du 19 mars 1815 : « Quant aux évêques, ils étaient en droit d'espérer que la Constitution ne serait pas contraire aux principes de la religion catholique; cependant, elle contient des articles qui y sont contraires. Le Saint-Père a la confiance qu'on les modifiera; mais aussi longtemps qu'ils seront en vigueur, la résistance des évêques ne pourra être blâmée avec justice. »

Le clergé belge obéit aux ordres de l'épiscopat. Lors des Pâques de 1816, il refusa l'absolution aux notables, aux bourgmestres, aux membres des états-généraux qui avaient prêté serment à la Constitution. Les mourants ne pouvaient recevoir les derniers sacrements qu'après avoir rétracté par écrit le serment à la Constitution.

C'est ainsi qu'un juge du tribunal de Mons, décédé le 5 avril 1817, avait été obligé par son confesseur à signer la rétractation suivante. « Je déclare, en présence de témoins à ce appelés, qu'attendu le jugement doctrinal posé en cette matière par les évêques de Belgique, je me repens d'avoir prêté le serment exigé des juges par le décret du 25 février de la présente année, et que si Dieu me fait la grâce de me rétablir en santé, je suis dans la disposition de faire à cet égard tout ce que demandera de moi la soumission que je dois à l'Église. » Ces refus de l'abolution et des sacrements amenèrent un grand nombre de membres de l'ordre judiciaire de tous les degrés à rejeter le serment constitutionnel, sacrifiant ainsi leur avenir à leurs convictions religieuses.

Pour se soustraire à cette conséquence extrême, qui aurait eu pour résultat de donner aux libéraux le monopole de toutes les places et de fermer toute carrière aux vrais catholiques, on eut recours à un échappatoire. Les pénitents qui avouaient avoir prêté serment à la Constitution ajoutaient que, par là, ils n'avaient point voulu porter atteinte au respect des dogmes et aux « lois de l'Église catholique » et, ainsi, ils recevaient l'absolution. Mais il n'en reste pas moins certain que, d'après la décision du pape, ceux qui s'obstinent à défendre en principe les libertés constitutionnelles ne peu-

Digitized by Google

vent recevoir l'absolution. Ainsi donc, quoi qu'en dise M. Bara, l'opposition entre le catholicisme et le libéralisme est absolue, puisque Rome condamne comme une hérésie les fondements mêmes de l'opinion libérale et qu'on n'échappe à l'anathème que par l'équivoque et la dissimulation.

Ce désaccord profond a été longtemps atténué, voilé et même nié par les deux partis. Le libéralisme devait éviter de placer ses adhérents dans la nécessité de choisir entre leur culte et leur opinion politique, car le nombre de ceux qui auraient eu l'énergie de rompre complétement avec l'Église n'était pas considérable. D'autre part, le clergé devait craindre, par des exigences trop excessives et prématurées, de provoquer un trop grand nombre de défections. Il pouvait ainsi gagner des électeurs en perdant des fidèles. Aujourd'hui encore, le confesseur ferme souvent les yeux. Il ne commande le désabonnement aux journaux libéraux et le vote pour les candidats catholiques, sous peine de refus d'absolution, que quand il a chance d'être obéi. Il ne fait pas encore généralement usage dans les villes de cette arme redoutable. Plus d'un confesseur hésite; le terrain n'est pas également bien préparé partout. Mais, peu à peu, le clergé sera entraîné à traiter tous les libéraux obstinés comme des hérétiques et à leur refuser les sacrements par divers motifs. Premièrement, telle est la doctrine de l'Église. En second lieu, c'est un moyen d'influence électorale incalculable; car, que peut faire le catholique pratiquant — et presque tous les électeurs le sont — à qui l'on dit : Vous voterez ainsi ou vous n'aurez pas d'absolution. Enfin, troisièmement, plus les prétentions ultramontaines seront grandes, plus violentes seront les attaques de leurs adversaires et plus, par conséquent, le clergé, se croyant en état de légitime défense, usera de ses armes spirituelles, les meilleures dont il dispose. Ceci est une loi de l'histoire. Toute lutte s'exaspère jusqu'à ce qu'arrive une catastrophe. La raison en est simple : chaque parti, voyant grandir l'animosité de ses adversaires, a recours à des moyens d'attaque et de défense plus violents. On ne peut en faire un grief à aucun des deux : c'est un fait

Digitized by Google

naturel. Tout combat devient plus acharné à mesure qu'il se prolonge parmi les animaux, comme parmi les hommes.

Un seul événement pourrait modifier cette marche des choses, l'avénement d'un pape libéral. C'est l'espoir de tous ceux qui n'ont pas abandonné les idées de Montalembert, de Lacordaire et du père Hyacinthe. J'ai longuement discuté ce point, cet été, sous les aroles et les mélèzes de Saint-Maurice, avec un ancien ministre d'Italie qui ne désespérait pas d'une solution pacifique. Je n'y crois pas, répondis-je; le prochain pape sera le continuateur de Pie IX, moins peut-être la bonhomie native et les instincts libéraux de celui-ci. Une grande institution suit sa voie, dans la même direction, en vertu des principes mêmes qui lui ont donné l'impulsion. La papauté, depuis qu'elle a été attaquée par la Réforme, est devenue de plus en plus un despotisme absolu. Le sentiment de la conservation le veut ainsi. Un pays en danger proclame la dictature. Ainsi ont fait les Romains; ainsi fait-on sur un radeau assailli par la tempête. D'ailleurs, tout favorise ce mouvement. Au milieu de l'instabilité croissante de toutes les choses humaines, l'Église, qui se dit immuable et fondée sur le roc, attirera de plus en plus les âmes timides et les classes aristocratiques. Vous pouvez constater le fait en France, en Belgique, en Allemagne et même en Angleterre. Sa force, sa puissance d'expansion sont infiniment plus grandes qu'au commencement du siècle. De bons esprits ont cru que la chute du pouvoir temporel affaiblirait la papauté. M. Renan pense encore qu'il en résultera la formation d'Églises nationales. A mon avis, la papauté est plus forte depuis que rien ne l'attache plus à un certain territoire. Elle est vraiment devenue universelle. Elle n'a plus de ménagements à garder envers personne, elle est complétement libre, et désormais, aucune puissance terrestre n'a prise sur elle. Au pape-souverain on pouvait enlever ses États; que faire à un pontife désarmé et sans nulle attache terrestre? L'emprisonner comme l'a fait Napoléon? Son pouvoir, maintenant purement spirituel, grandirait en proportion des violences subies. Le pape a perdu la souveraineté des Romagnes, mais il acquerra

Digitized by Google

celle de tous les pays romains. En Belgique, dans leurs banquets, les catholiques portent leur premier toast au pape-roi. Ils expriment ainsi un fait réel : le pape est le vrai souverain de la Belgique, et dans les communes rurales, le maître absolu, c'est le curé. C'est par l'enseignement d'abord, ensuite par le scrutin soumis au confessionnal, que le clergé a acquis le pouvoir. C'est de la même façon qu'il s'efforce en ce moment de reconquérir la France et l'Italie. Puisque l'Église voit ses efforts couronnés de succès, pourquoi changerait-elle de ligne de conduite? Tout porte à croire, au contraire, qu'elle y persévérera jusqu'à ce que quelque grande révolution l'arrête et l'abatte[1].

L'incompatibilité absolue qui existe entre le libéralisme et le catholicisme se montrant chaque jour plus clairement dans les faits, que peut faire un libéral qui ne veut pas déserter la cause des libertés constitutionnelles? Je voudrais que les journaux catholiques répondissent à cette question autrement qu'en me prodiguant des injures, ce qui est de mauvais goût et ne prouve rien. Je suppose que, obéissant

[1] Voici la solution que m'exposait naguère le comte d'Arnim : La formule de Cavour *La Chiesa libera nello Stato disarmato* est une dangereuse chimère. En fait, elle aboutit à ceci : *La Chiesa armata nello Stato disarmato.* L'Église libre, c'est l'Église souveraine, c'est à dire le despotisme théocratique. Asservir l'Église aux volontés de l'État, comme on l'essaye en Allemagne maintenant, c'est une tentative qui ne réussira pas. L'Église lassera l'État, qui ne peut employer, comme autrefois, les grands moyens. Ce qu'il faut, c'est avoir un pape moderne, — et pour cela, il faut rendre aux États civilisés le droit d'intervenir dans son élection. — Le pape est une immense puissance politique, même dans les États protestants. N'est-il pas absurde que le droit de créer cette puissance soit confié à quelques prélats italiens complétement irresponsables? Autrefois, l'empereur d'Allemagne avait son mot à dire à Rome, et encore maintenant trois États, la France, l'Espagne et l'Autriche, ont un droit de récusation. C'est la trace des priviléges des États européens. C'est donc le mode de nomination du pape qui doit être complétement changé.

Je me permis de répondre à M. d'Arnim, qu'en principe il avait raison; mais que les catholiques n'accepteraient probablement pas un pape élu par les délégués de souverains en majorité hérétiques, schismatiques ou excommuniés. — Tout au plus créerait-on ainsi un anti-pape. Il est vrai qu'un anti-pape libéral diviserait peut-être les forces de l'Église romaine.

Digitized by Google

partout à la dernière circulaire de l'évêque de Namur, le clergé refuse désormais l'absolution à tous ceux qui persistent à faire partie d'une association libérale et à lire les journaux libéraux : il ne reste alors au libéral obstiné que deux issues : se passer de tout culte ou en adopter un autre plus en rapport avec ses convictions politiques. La première résolution paraît la plus simple et c'est celle qu'on adopte d'ordinaire. Il ne faut pas un grand héroïsme pour ne plus aller à la messe et à confesse. On reste bon libéral et on déclare très haut qu'on ne s'occupe pas de la question religieuse.

Cela est facile à dire ; mais la question religieuse s'occupe de vous. Elle vous tient et ne vous lâche pas. D'abord, on n'arrache pas facilement du cœur tout sentiment religieux. Musset le dit bien dans ces admirables vers :

> Malgré moi, l'infini me tourmente.
> Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir.
> Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
> De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
> Qu'est-ce donc que ce monde et qu'y venons-nous faire,
> Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux?

En second lieu, la religion pénètre la vie entière. Le libéral y a recours dans toutes les grandes circonstances : à la naissance, au mariage, à la mort. Alors, il s'incline devant le prêtre qu'il attaque sans cesse. Vient ensuite l'éducation des enfants, chose essentielle, car c'est l'avenir qu'on prépare. Ils doivent faire leur première communion. C'est le prêtre qui est chargé de toute l'éducation morale et religieuse. Quant aux filles, sous prétexte qu'il n'y a pas de bons établissements laïcs, elles vont au couvent. Ainsi le veut la mère, qui, elle, reste soumise à l'Église. Que de fois n'avons-nous pas vu les descendants des plus fiers libéraux passer dans le camp opposé. C'est en vain qu'on gémit ou qu'on s'indigne de tant de faiblesses et d'inconséquences. On ne peut pas complétement se passer d'un culte, et comme on ne connaît que le catholicisme, c'est à lui qu'on se livre, ses enfants et soi-même, après avoir passé sa vie à le combattre.

Le libéralisme qui tient à se taire sur la question reli-

Digitized by Google

gieuse est en ceci très inférieur à ses adversaires. Les questions religieuses et philosophiques, quelque solution qu'on y donne, sont en définitive les grandes préoccupations de l'esprit humain. Le catholique dit hardiment ce qu'il pense et il formule tout haut son système. Le libéral, lui, s'abstient et répète : Je ne défends que la liberté. Mais la liberté, vous l'avez pleine et entière; le point important est de savoir l'usage que vous en ferez. Or, si vous n'en profitez que pour vous livrer, vous et les vôtres, au clergé, comment vous étonner qu'il devienne votre maître? Voyez quelle puissance dans la *Flandre libérale*, qui a osé poursuivre ceux qu'elle combat sur le terrain religieux! M. Woeste a raison; la fondation de ce journal est une date dans l'histoire des partis en Belgique. Ce sont les catholiques qui, en transformant toute question politique en question religieuse, ont forcé les libéraux à les suivre sur ce terrain. Mais, acculés, il s'en est trouvé enfin qui ont eu le courage d'essayer d'arracher aux mains de leurs adversaires les armes qui assurent leur triomphe. La sympathie du public prouve que le moment d'agir était venu.

Mais, dit-on, vous effrayez les timides, vous éloignez « les éléments flottants » et ainsi vous compromettez le succès aux élections. Je n'en crois rien. Les camps sont trop bien marqués pour qu'il reste beaucoup d'indécis, et ce n'est pas en proclamant qu'il n'y a nul désaccord sur le dogme qu'on ralliera les « flottants ». C'est trop le contraire de la réalité pour qu'on vous croie. Tous les journaux libéraux vous donnent un démenti dans chacun de leurs numéros. C'est en affirmant fièrement ses doctrines, non en les dissimulant, que le libéralisme excitera l'enthousiasme et fera des conquêtes. N'avons-nous pas vu succomber dans la lutte électorale des hommes, comme MM. Paul Devaux et Alphonse Vandenpeereboom, qui, par leur extrême modération et en même temps par leur mérite hors ligne, s'imposaient pour ainsi dire au choix des électeurs? Ils ne voulaient pas, eux, attaquer le dogme. La majorité les a néanmoins abandonnés. A se taire sur la question religieuse on ne gagne donc rien, et on perd la force

Digitized by Google

que donne l'affirmation hardie d'une doctrine nette et logique.

En deux mots, voici la situation qui nous est faite par l'Église. Logiquement, il ne peut plus y avoir de catholiques qui soient libéraux[1], ni de libéraux qui demeurent catholiques. Le libéralisme étant une hérésie, le libéral obstiné sera mis au ban de l'Église. S'il se contente de cesser de pratiquer, il ne s'affranchira pas du joug sacerdotal, car il sera repris par les liens de la famille. La religion étant un élément nécessaire de la vie humaine, le seul moyen radical d'échapper au catholicisme, c'est d'adopter un autre culte. C'est la seule voie qui mène à l'émancipation définitive. Edgard Quinet a exposé cette idée, il y a vingt ans, avec une admirable éloquence, et je l'ai défendue moi-même, vers la même époque, dans la *Libre Recherche*.

« Quoi ! s'écrie Quinet, vous réprouvez cette Église; vous la dénoncez comme la demeure du mensonge et de l'esclavage; elle vous le rend en haine, en invectives et en malédictions; partout où elle a la main sur vous, elle vous la fait sentir; voilà une lutte ouverte, s'il en fut sur terre. Pourquoi donc portez-vous votre enfant à la source que vous dites empoisonnée? Pourquoi le baptisez-vous dans la servitude que vous maudissez pour vous? N'êtes-vous pas son père pour le préserver, le sauver de ce que vous avez reconnu être le mal, le faux, la mort? Et c'est vous qui l'y portez! C'est vous qui l'ensevelissez à peine né, dans le servage moral. C'est vous qui mettez sur cette tête fragile un joug de dix-huit siècles ! »

Je ne crois pas que nous verrons se reproduire un grand

[1] Le pape vient de fulminer une nouvelle condamnation des funestes et dissolvantes erreurs du libéralisme catholique dans un bref adressé à un évêque canadien.

« Les astucieuses erreurs du *libéralisme* dit *catholique* sont d'autant « plus dangereuses, dit le Saint-Père, que, *par une apparence extérieure « de piété, elles trompent beaucoup d'hommes honnêtes.* »

Les catholiques libéraux sont réprouvés plus que les libres penseurs eux-mêmes, parce que, dit le Saint-Père, « ils divisent les forces catholiques ».

Digitized by Google

mouvement religieux comme au XVI^e siècle. Mais à mesure que le joug sacerdotal deviendra plus pesant, le désir d'y échapper définitivement deviendra plus vif. Et s'il était généralement compris que la seule voie de salut est l'adoption d'un autre culte, des faits semblables à celui de Sart-Dames-Avelines se renouveleraient souvent[1]. Des faits nombreux, tels que l'adoption du nom de gueux et l'impression profonde produite par les fêtes de la Pacification de Gand, montrent que l'on commence à comprendre la portée de la lutte et que, fatalement, par la logique des faits et par

[1] Une nouvelle communauté protestante vient de se constituer dans une petite ville des Flandres. Voici comment. Il s'y est trouvé un homme logique et ferme qui n'a pas voulu livrer ses enfants au clergé, qu'il combat chaque jour. Bien que sorti d'une famille catholique et ayant épousé une jeune fille catholique, il refusa d'abord de faire baptiser son premier-né à l'église. Aussitôt les persécutions commencèrent. Il fut abandonné par ses domestiques et il ne put les remplacer; il fut obligé d'en faire venir de Hollande. Il se rendit alors dans la Flandre zélandaise pour y faire baptiser son enfant par le pasteur du Sas-de-Gand. Puis, il attira dans sa fabrique quelques ouvriers réformés avec leur famille. Un petit noyau protestant étant ainsi formé, il s'adressa au pasteur de Maria-Hoorebeke, cette commune où, en pleine Flandre, le protestantisme a survécu, depuis le XVI^e siècle, à toutes les persécutions. Tous les dimanches, un évangéliste vient faire le culte à ***, et même, depuis le 10 novembre dernier, un pasteur y est établi qui dessert en même temps Courtrai. La difficulté de le loger a été grande, parce que personne, pas même les libéraux, n'osait lui louer une maison. M. X. a fait venir aussi une institutrice protestante pour ses enfants. Elle donnera des leçons publiques. Le noyau augmente rapidement, parce que les libéraux de la localité y voient le seul moyen d'échapper à la domination du clergé qui, nulle part, n'est plus pesante et plus intolérante qu'à ***. Quand M. X. prit la résolution d'élever ses enfants dans le protestantisme, ce culte ne comptait à *** qu'un seul adepte; c'était une étrangère, la femme d'un libéral, qui ne mettait jamais les pieds dans l'église; néanmoins, indifférent à la question religieuse, il avait fait baptiser ses enfants dans le catholicisme. Voyant enfin le danger, il a fait baptiser dans le protestantisme un nouvel enfant qui lui est survenu; cet exemple vient même d'être suivi par un fonctionnaire de la localité. Voilà certes des faits remarquables et qui prouvent que l'énergie d'un seul homme suffit pour créer un centre de résistance à la théocratie romaine, même dans les localités où elle est toute-puissante. Il en ressort aussi cette leçon, qu'il ne suffit pas que les parents se réfugient dans l'indifférence religieuse ou dans la libre pensée: les enfants ne sont soustraits au clergé que par l'adoption d'un autre culte.

Dans certaine commune des Flandres on a vu, raconte de son côté l'*Indépendance*, depuis quelque temps, plusieurs familles se rapprocher de la religion protestante, y entrer, y faire entrer leurs enfants nouveau-nés. Entre elles, elles forment un groupe qui a déjà son importance,

Digitized by Google

l'entraînement des deux partis, elle prendra de plus en plus une teinte dogmatique.

Je résume ce qui précède en une seule question. Je demande aux catholiques et aux libéraux qui nous attaquent, comment on peut défendre la liberté moderne sans toucher aux dogmes qui condamnent cette liberté et, par conséquent, sans porter le débat politique sur le terrain religieux.

ÉMILE DE LAVELEYE.

si bien qu'un pasteur se met à leur disposition le dimanche pour la célébration du service religieux.

— D'autre part, le temple de Sart-Dames-Avelines est construit. Un pasteur y est établi et il reçoit le meilleur accueil dans les communes voisines, en même temps que s'accroît le chiffre des adhérents.

L'hérésie gagne du terrain et les gueux qu'elle fait ne retournent pas, eux, à l'Église.

— En France, les faits de ce genre sont fréquents. Le journal *le XIX^e^ Siècle* rapportait récemment l'épisode suivant :

« Il y avait dans une commune de l'Ain, à Saint-Maurice-de-Gourdans, un instituteur qui jouissait de la considération générale et qui était fort aimé des enfants et des pères de famille. Il fut brusquement déplacé. Pourquoi, je n'en sais trop rien. Mais, à tort ou à raison, les habitants de la commune s'imaginèrent que le curé n'était pas étranger à ce changement; ils se livrèrent, paraît-il, à quelques manifestations hostiles.

« C'était un mauvais moyen. Ils comprirent qu'ils faisaient fausse route et se ravisèrent. Ils étaient tous, en ce petit pays, voisins et amis. Il leur était facile de s'entendre; ils se concertèrent donc et nommèrent des délégués qui furent chargés par eux de demander, au nom de la commune, le déplacement du curé. Vous pensez peut-être qu'ils furent mal reçus à l'évêché? Vous vous trompez; et voilà comment on fait des jugements téméraires. Ils ne furent pas reçus du tout.

« Ils prirent un parti héroïque. Ils se rendirent à Lyon, au synode protestant, et prièrent les ministres de venir évangéliser leur commune. On le leur promit. Et le dimanche suivant, c'était le 12 du mois dernier, deux pasteurs de la religion réformée vinrent officier à Saint-Maurice-de-Gourdans. Tous les gros bonnets de la commune, le maire en tête, se convertirent en masse. Les adhérents au nouveau culte sont déjà au nombre de 150. Une commission est chargée de recevoir les adhésions nouvelles. »

Dans ces dernières années, la Société d'évangélisation protestante a fondé, en France, plus de 300 lieux de culte. (*Voyez* le 30^e^ rapport de la Société, 1876.) — En Italie, l'Église vaudoise a établi 40 lieux de culte et 10 stations, auxquelles se rattachent 50 annexes. Il faut signaler aussi, dans ce dernier pays, le mouvement religieux qui a détaché de l'Église romaine plus de 10,000 adhérents pour constituer une Église catholique nationale sous la direction de l'évêque Prota-Giurleo. (*Voyez* la *Flandre libérale* du 30 décembre 1876.) Le catholicisme réformé fait aussi de rapides progrès. Si, en Italie et en France, le clergé osait montrer les mêmes prétentions qu'en Belgique, ces mouvements deviendraient encore bien plus puissants.

Digitized by Google

DIEU DANS L'HISTOIRE

I

Au mois de septembre 1876, le *Courrier de Bruxelles* disait que M. Laurent *s'est déclaré l'ennemi personnel de Jésus-Christ;* c'est à dire de Dieu, puisque, pour les catholiques, Jésus-Christ est le Fils de Dieu, coéternel au Père. Où et quand me suis-je déclaré l'ennemi personnel de Dieu, c'est ce que le journal ultramontain ne dit point. Comme il parle des miracles de la Salette et de Lourdes (ajoutez-y d'Oostacker), auxquels j'ai le malheur de ne pas croire, il paraîtrait que je suis l'ennemi personnel de Dieu, parce que je ne crois pas à ces fourberies dévotes.

C'est, dit-on, un professeur de l'Université catholique, un aigle de l'ultramontanisme, qui est le directeur du *Courrier* et qui m'accuse d'être l'ennemi personnel de Dieu. L'accusation, en elle-même, est stupide : il ne s'est jamais trouvé même un fou qui se soit déclaré l'ennemi personnel de Dieu. Mais comment qualifier cette accusation adressée à un homme qui a écrit dix-huit volumes sur l'histoire de l'humanité, lesquels n'ont d'autre objet que de montrer, à chaque page, *Dieu dans l'histoire?*

Le rédacteur du *Courrier* a-t-il jamais lu une ligne de ce que j'ai écrit? Pour son honneur, j'en doute. Ce défenseur de la religion lance donc une grave accusation contre un homme qu'il ne connaît point. Tout ce qu'il sait, c'est que je

Digitized by Google

ne crois pas aux fraudes pieuses; ce qu'il dit de moi, il pourrait le dire de tous les libéraux. Nous sommes donc tous les ennemis personnels de Dieu, parce que nous n'allons pas nous désaltérer dans le bourbier d'Oostacker.

Voilà nos catholiques! D'eux on peut dire avec le vieux poète que ceux que Dieu veut perdre, il les aveugle. Leur aveuglement est incroyable, et ils courent à une perte certaine. Si du moins ils ne perdaient qu'eux-mêmes! Mais ils ruinent leur religion; que dis-je? ils ruinent les fondements de toute religion. Si, pour croire en Dieu, il faut croire aux miracles fabriqués par la cupidité cléricale, tous les libéraux sont athées; il n'y a plus que les fourbes et leurs victimes, les niais, qui auront un Dieu!

Et qu'est-ce que le Dieu des fabricateurs de miracles? Un Dieu complice d'actes honteux, d'actes criminels, d'actes qui sont du domaine des cours d'assises. Si nous croyions au diable, nous dirions que le Dieu des catholiques est l'Esprit du mal. Les malheureux! Ils ne voient pas qu'ils chassent de leur Église tous ceux qui conservent quelque conscience, quelque pudeur. Malheureusement, en désertant l'Église, les hommes trop souvent désertent toute foi; après avoir été indignement trompés par ceux qui confondent la religion avec des fourberies, ils se disent que toute religion est une duperie.

Voilà à quoi conduisent les inepties catholiques. Une société sans Dieu! c'est à dire une société bâtie sur le sable; et à la première tempête qui éclatera, ce sable deviendra de la boue, et tout ce que l'homme a de plus cher au monde y périra: patrie, liberté, civilisation.

Il faut sauver l'idée de Dieu contre ceux qui la prostituent et en font une vile marchandise, objet d'une honteuse spéculation. C'est une question de vie ou de mort.

Si les hommes qui désertent l'Église sont sans Dieu, c'est qu'ils ne peuvent plus et ne veulent plus croire à un Dieu miraculeux, fabricateur de miracles, lesquels servent aux soi-disant représentants de ce Dieu à perpétuer la bêtise humaine qu'ils exploitent au profit de leur ambition et de leur cupidité.

Digitized by Google

Il faut aux hommes un Dieu que leur raison et leur conscience puissent accepter. Rien n'est plus difficile quand on s'adresse à ceux qui, nés catholiques, ont cessé de l'être. C'est une des malédictions du catholicisme que de confondre la religion avec le miracle. Tout, en effet, y est miraculeux. C'est un Dieu qui se fait homme comme dans les mythes païens. Cet Homme-Dieu fonde une Église dont les ministres sont investis du pouvoir miraculeux de faire Dieu tous les jours avec un morceau de pain. Puis, les fidèles mangent leur Dieu, et, en mangeant un peu de pain, ils gagnent la vie éternelle. Ceux qui sont imbus de ces folies depuis leur tendre enfance identifient la religion avec la croyance au surnaturel, et, comme ils ne peuvent pas croire à un bouleversement journalier des lois de la nature, ils refusent d'écouter la voix des hommes religieux qui veulent les persuader qu'il y a une religion sans miracles, un Dieu qui vit en eux et dans lequel ils vivent. Cela est impossible, disent-ils, ou c'est quelque nouvelle folie, quelque nouvelle tromperie.

Voilà à quoi aboutit la prédication d'un Dieu qui fabrique les miracles de la Salette et de Lourdes. Et, en vérité, quand on voit les pèlerins qui journellement vont à Oostacker pour boire l'eau bourbeuse qui doit les guérir de leurs maux, on comprend que les hommes qui conservent leurs cinq sens prennent en dégoût tout ce qui s'appelle religion. Une religion, miraculeuse en essence, conduit à l'incrédulité radicale, incurable.

Il n'y a qu'un moyen de réconcilier les hommes avec l'idée de Dieu, c'est de leur montrer Dieu dans leur propre vie.

Si je ne m'adressais pas à des hommes nés catholiques, la chose serait très facile. Je leur dirais : « Scrutez votre conscience, étudiez votre vie intime et vous trouverez Dieu dans chaque acte de votre vie intérieure, tantôt vous inspirant les bonnes pensées et vous fortifiant quand vous êtes disposés à faire le bien ; tantôt vous relevant de vos chutes, vous encourageant dans les efforts que vous tentez, vous guidant, vous consolant. Il y a plus : Suivez le cours de votre

Digitized by Google

destinée et considérez attentivement les circonstances extérieures qui ont influé sur votre vie, et vous vous convaincrez qu'il y a là, sous l'apparence du hasard, une réunion, un enchaînement de faits qui impliquent un gouvernement, une providence. Chose plus merveilleuse encore, quelque modeste que soit votre position sociale, et bien qu'éloignés des affaires publiques et étrangers aux événements qui décident de l'avenir des peuples, vous apercevrez un lien incontestable entre votre vie et la vie générale à laquelle vous êtes mêlé, sans que vous le sachiez, sans que vous vous en doutiez. Dieu est en vous, il agit en vous. Il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir et d'écouter la voix de la conscience pour l'entendre. »

Pourquoi les hommes qui ont cessé d'être catholiques se refusent-ils à croire à une direction providentielle de leurs destinées? C'est que dans la religion qu'ils ont quittée, on leur a aussi parlé de la Providence qui guide les hommes dans la voie du salut; c'est le dogme de la grâce. Mais cette grâce est encore une fois miraculeuse; elle ne profite qu'aux élus; et s'il y a beaucoup d'appelés, il y a peu d'élus, de sorte que le miracle aboutit à sauver le petit nombre et à damner l'immense majorité des hommes. Ils rejettent avec horreur une pareille croyance, et ils ont raison; mais, comme toujours, ils rejettent la vérité avec l'erreur. Ils ne veulent plus entendre parler d'une intervention de Dieu dans la destinée des individus. C'est encore du miracle, disent-ils. Que leur reste-t-il? S'ils ne nient pas Dieu, leur Dieu est sans providence, c'est à dire que c'est un mot, dont, après-tout, on peut se passer.

Il faut donc renoncer à faire appel au sentiment intérieur, à la conscience, pour ramener à Dieu ceux que la superstition catholique en éloigne. Vainement leur dirait-on d'écouter la voix qui leur parle, puisqu'ils ne veulent pas l'entendre, et tout aussi vainement leur dirait-on que la main de Dieu est dans les événements de leur vie, puisqu'ils ferment les yeux pour ne pas la voir.

Cependant il est impossible aux hommes de s'éloigner entièrement de Dieu; un lien indissoluble les unit à celui

Digitized by Google

qui est le principe de leur vie. Ils ont beau le nier, ils vivent en lui, ils ne vivent que par lui. Voltaire, le grand incrédule, aimait à se moquer du gouvernement de la Providence à la façon des catholiques, et il n'avait pas tort; mais il maintenait avec force contre les matérialistes l'idée de Dieu. Pourquoi disait-il que si Dieu n'existait point, il faudrait l'inventer? C'était la nécessité d'un ordre moral, le besoin de la justice, sans laquelle il n'y a pas de société possible. Voltaire sentait que la justice humaine serait un faible frein pour tous ceux qui ne doivent pas craindre les lois ou qui croient pouvoir y échapper. Voilà bien une intervention de Dieu dans les affaires humaines : c'est le premier germe de l'idée d'un gouvernement providentiel. On peut affirmer que cette croyance existe chez tous les hommes qui adorent un Dieu. On la rencontre chez les peuples relativement barbares et elle se maintient chez les peuples civilisés. Seulement, elle se transforme avec la notion que les hommes se font de la justice. La justice commence par être cruelle : elle se personnifie dans le bourreau. Aujourd'hui, l'on pense que la peine n'est pas seulement une rétribution du mal par le mal, que c'est aussi une correction du coupable, donc une éducation. S'il en est ainsi de la justice humaine, à plus forte raison la justice divine doit-elle avoir ce caractère. C'est une conception affreuse que celle d'un Dieu-bourreau. Quel est le grand mal qui suit la faute? C'est la déchéance morale du coupable, peine plus affreuse que la mort, comme le dit un grand poète, car c'est la mort de l'âme, et elle se renouvelle chaque jour. Cette peine frappe tous les coupables, ceux-là mêmes qui échappent à la justice des hommes. Mais c'est ici que Dieu intervient. Sa justice est aussi charité; c'est encore un vieux dicton que Dieu châtie parce qu'il aime. Il tend la main au pécheur et il le relève de sa chute. Cette intervention incessante de Dieu dans notre destinée, qu'est-ce autre chose que le gouvernement providentiel?

Mais ce n'est que l'une de ses faces. Si Dieu intervient pour relever l'homme qui tombe et pour le sauver, conçoit-

Digitized by Google

on qu'il n'intervienne pas régulièrement et incessamment pour l'inspirer et pour le fortifier? Une action partielle se comprend chez un être imparfait tel que l'homme; elle ne se conçoit pas chez un être dont la charité est infinie : c'est un non-sens que de croire qu'il y a une éducation divine pour les coupables et qu'il n'y en a pas pour tous les êtres créés. Donc, logiquement, nécessairement, la justice divine implique l'éducation divine. C'est le mot de Lessing pour désigner le gouvernement providentiel. Le mot est gros de conséquences que tout libre penseur peut et doit accepter.

Quel est notre drapeau à nous tous qui nous disons libéraux? C'est le progrès. L'idée du progrès est étrangère aux anciens; le premier qui l'a énoncée est celui qui a inauguré une nouvelle ère de l'humanité; c'est Jésus-Christ disant : « Soyez parfaits comme votre Père dans les cieux. » C'est un de ces mots simples et profonds par lesquels l'initiateur du christianisme a renouvelé le monde moral. Notre destinée est donc d'aller toujours en nous perfectionnant. C'est une œuvre sans fin, elle est individuelle tout ensemble et générale; les progrès que l'homme accomplit réagissent sur la société et le progrès social réagit sur l'individu. Cette marche incessante de l'homme vers la perfection est ce que Lessing appelle l'éducation de l'humanité.

Là où il y a une éducation, n'y aurait-il pas un éducateur? Notre vie n'est autre chose qu'une éducation; c'est la preuve la plus certaine de notre immortalité. Nous naissons imparfaits, et quelque effort que nous fassions, nous mourons imparfaits. Il faut donc que notre éducation continue, et continue jusque dans l'éternité; car il y aura toujours une distance infinie entre notre imperfection et la perfection divine, vers laquelle nous devons tendre sans cesse, comme le dit Jésus, mais que nous n'atteindrons jamais. Nous demandons si cette éducation infinie se ferait sans plan, sans direction, sans guide? Une éducation sans un éducateur qui y préside est un non-sens. Donc, l'idée du progrès, identique avec celle d'un développement progressif de l'homme et de l'humanité, conduit nécessairement à

Digitized by Google

cette autre idée que Dieu est en nous et dans l'humanité, qu'il vit dans tous les êtres et que tous vivent en lui.

La logique des idées ne suffit point pour ramener les hommes à Dieu ; il faut leur montrer l'action de Dieu dans les faits ; il faut leur montrer Dieu dans les faits. On peut toujours contester des idées ; mais ceux qui ont leurs cinq sens ne peuvent pas nier les faits. Si la vie de l'humanité est une éducation que Dieu dirige, l'histoire doit nous montrer à chaque page la main de Dieu ; son action doit être visible, palpable. Elle l'est pour tous ceux qui veulent ouvrir les yeux. Mais il y a longtemps qu'il a été dit que les hommes ont des yeux et ne voient point. Il faut les forcer à voir. C'est ce que j'ai essayé en écrivant mes *Études sur l'histoire de l'humanité*. J'aurais pu les intituler : *Dieu dans l'histoire*. Chose singulière ! Alors que les catholiques belges disent que je me suis déclaré l'ennemi personnel de Dieu, les savants allemands m'ont reproché de ne parler que de Dieu, au point d'effacer l'homme, ce qui pourrait faire douter de sa liberté. J'accepte le reproche. Mon but n'était point de développer les causes humaines des faits de l'histoire : tant d'autres l'ont fait ! Je voulais précisément montrer Dieu dans l'histoire, afin de ramener les hommes à Dieu ; il est assez inutile de prouver aux hommes par les faits qu'ils sont libres, puisque la liberté est un fait. L'action de Dieu dans la vie humaine est aussi un fait, mais ce fait a l'air d'être miraculeux, et les écrivains catholiques en ont fait un miracle au profit de leur Église. C'est la raison pour laquelle les hommes repoussent toute idée d'une intervention de Dieu dans les destinées de l'humanité. Il n'y a qu'un moyen de les guérir de ce préjugé, c'est de montrer la main de Dieu dans l'histoire, tout en écartant l'intervention miraculeuse. J'ai fait ce travail, trop long peut-être au gré des lecteurs. Il est long par la force des choses, puisqu'il s'agit de prouver l'action divine non dans un fait, mais dans tous les faits. Parmi les milliers de faits que j'ai relevés dans mes *Études*, je commencerai par en citer un, sauf à revenir sur cet immense sujet, si je n'ennuie pas le public. Je choisis un

Digitized by Google

fait qui doit intéresser les libres penseurs et, par conséquent, tout libéral. D'où vient ce mouvement de libre pensée qui s'étend tous les jours? Est-il dû exclusivement à la liberté humaine, ou l'action de Dieu y est-elle pour quelque chose? La question seule paraîtra sacrilége aux catholiques : ce sera une raison, j'espère, pour que les libéraux veuillent bien écouter la réponse.

II

La libre pensée ne date pas du XVIII[e] siècle, comme on le dit parfois, pas plus que la révolution ne date de 89. Ces grands mouvements sont toujours longuement préparés et, si on veut les comprendre, il faut remonter jusqu'à leur source. Pourquoi y a-t-il des libres penseurs? Il y a guerre à mort entre l'Église catholique et tous ceux qui ne veulent pas accepter les dogmes miraculeux sur lesquels le catholicisme repose. La libre pensée est née de l'opposition contre la religion révélée. Cette opposition n'éclate pas au moment où les religions se fondent, car elles s'établissent précisément parce qu'elles répondent à un besoin auquel elles donnent satisfaction. Mais par cela même que la révélation miraculeuse choque la raison, la raison doit finir par la répudier et la combattre. Tant que cette lutte n'est que la lutte de quelques hommes, on l'ignore, parce qu'elle se cache, et elle se cache parce que l'Église ne recule pas devant le sang pour étouffer l'opposition : elle tue la libre pensée en tuant les libres penseurs. De là la sainte Inquisition et les guerres, également appelées saintes, contre les hérétiques. L'hérésie était, à certains égards, un éveil de la libre pensée : je la laisse de côté pour simplifier mon sujet.

C'est au XIII[e] siècle que l'incrédulité éclate au grand jour. On parle d'un livre intitulé les *Trois Imposteurs*, et ces fourbes sont Moïse, Jésus-Christ et Mahomet, c'est à dire les fondateurs des trois religions que le moyen âge connaissait. On ne savait pas qui était l'auteur de ce livre, lequel, paraît-il, n'a jamais existé. Mais l'opposition violente que l'idée des

Digitized by Google

trois imposteurs révèle n'en est que plus significative : le livre est celui de tous les incrédules. Et ce qui aggrave ce cri de révolte, c'est que l'on attribuait ce livre à Frédéric II; il est certain que Grégoire IX accusa publiquement l'empereur d'avoir proféré cette impiété. Or, l'empereur était, avec le pape, le chef de la chrétienté. Ainsi, le vicaire temporel du Christ traitait d'imposteur le Fils de Dieu; le défenseur né de l'Église flétrissait l'Église comme l'œuvre de la fraude! Voilà un fait prodigieux. Il va sans dire qu'il n'était pas isolé. Tous les Gibelins étaient plus ou moins dans cet ordre d'idées; la tradition accumula sur la tête de l'empereur toutes les insultes que se permettaient les ennemis du Christ : « Il ose affirmer, dit Grégoire IX, que ceux-là sont des sots qui croient que Dieu naquit d'une vierge. » L'eucharistie prêtait à de cruelles plaisanteries : « Qu'est-ce qu'un Dieu qui croît dans les champs de blé? » Cependant ce Dieu-pain, comme on disait au dernier siècle, est le fondement le plus solide de la domination cléricale. Frédéric II s'en indignait et s'écriait, en voyant passer le saint sacrement : « Jusqu'à quand durera cette mauvaise farce? » L'empereur n'était pas un incrédule vulgaire; il disait que « l'on ne doit croire que ce qui est en rapport avec la raison et la nature des choses ». On prétendait qu'il voulait fonder une religion nouvelle, plus raisonnable que celle du Christ, lisez que celle de l'Église; car l'empereur parlait, dans ses déclarations officielles, d'un retour au christianisme primitif.

Frédéric II est le patriarche des incrédules, et ils n'ont pas à rougir de leur chef; un chroniqueur contemporain dit qu'il aurait été sans égal dans le monde, s'il avait été catholique. Nous disons qu'il était sans égal dans un monde prosterné aux pieds du pape, parce qu'il se refusait à adorer cette idole.

Comment se fait-il que le vicaire temporel du Christ répudia le faux Christ que la foi aveugle aidée de l'imposture a substitué au fils de l'Homme?

Je citerai encore un fait qui nous mettra sur la voie. Les croisades furent entreprises au cri de : *Dieu le veut!* La guerre,

Digitized by Google

dite sainte, était un acte de foi; il tenait lieu de toutes les pénitences. Le pape promettait aux pèlerins armés l'indulgence de leurs péchés et la béatitude éternelle. Ceux qui mouraient en combattant les infidèles étaient des martyrs, c'est le vicaire de Dieu qui l'assure. Jésus-Christ lui-même vint dire à ses chevaliers qu'ils seraient placés à la droite de Dieu. C'est sous l'influence de ces sentiments et de ces espérances que se forma l'ordre du Temple, *religion armée*. Écoutons le pape : « C'est une inspiration de la divine Providence qui a fondé les ordres militaires; le *Christ* a maintenant ses *chevaliers*, qui peuvent en toute conscience frapper les ennemis, car ils combattent au nom de Dieu. » Jamais on n'a abusé du mot de Providence comme l'ont fait les vicaires infaillibles de Dieu. On lit avec horreur la règle de ces moines, chevaliers d'un Dieu de charité. Les chevaliers jurent qu'ils défendront les mystères de la foi par la force des armes; ils consacrent leurs mains à répandre le sang des infidèles, et cette guerre n'aura de fin que lorsque les ennemis du Fils de Dieu seront exterminés. « *On dit du lion qu'il va cherchant qui il dévorera; de même les chevaliers du Temple doivent toujours et partout poursuivre les infidèles et les faire disparaître de la surface de la terre.* »

Quelle fut la destinée de ces chevaliers de la foi? En 1306, le pape écrit à Philippe le Bel que des rumeurs incroyables, inouïes, circulent sur les Templiers. On disait que les novices, après avoir reçu les *draps de l'ordre* (le manteau blanc à la croix rouge), étaient conduits en un lieu secret, où on leur prescrivait de cracher sur la croix et de la fouler aux pieds, en reniant Jésus-Christ comme un *imposteur*. La bulle de 1308 constate l'apostasie et l'incrédulité; le pape affirme qu'en sa présence et à plusieurs reprises, les chevaliers arrêtés confessèrent d'avoir nié le rédempteur.

Ce crime était-il exclusivement celui des moines-chevaliers? Les croisades répandirent l'incrédulité parmi tous ceux qui avaient pris les armes au cri de : *Dieu le veut!* Ils se croyaient sûrs de la victoire, Dieu combattant pour ses défenseurs. La guerre sainte échoua; alors les croisés se

Digitized by Google

dirent que Dieu les avait trompés, ils maudirent et renièrent le Fils de Dieu.

Voilà les faits. Quelle est leur explication? Les croisades sont un des événements les plus mémorables de l'histoire : c'est aussi la guerre la plus sanglante dont les annales des misères humaines fassent mention. Pourquoi tout ce sang a-t-il coulé? Pour la conquête du tombeau de Dieu! Folie, s'écrie Voltaire, démence, fureur! Les écrivains catholiques et, parmi eux, de Maistre, l'apologiste du bourreau, épouvantés à la vue de ce sang qui coule à flots pendant des siècles, accusèrent les philosophes d'ignorer l'histoire et de la falsifier; comme d'habitude, ce sont eux qui l'ignorent et qui la falsifient. Il faut l'impudence catholique pour oser nier le caractère religieux des guerres entreprises au cri de : *Dieu le veut!* « Dieu même, dit le pape, a prononcé ces paroles, par la bouche des siens. » Les croisés, au moment où ils prirent la croix, étaient si convaincus que Dieu les conduisait, qu'ils voyaient à chaque pas des miracles : c'est Dieu qui intervertissait les lois de la nature pour venir au secours de ses élus : c'est Dieu qui leur donnait la victoire par son intervention surnaturelle. Pourquoi Dieu fait-il des miracles en faveur des croisés? C'est qu'il s'agit de sa cause. Les papes le disent, les poètes le chantent. « Dieu exige, s'écrie un troubadour, que nous le suivions pour aller reprendre son saint sépulcre. »

Le *sépulcre d'un Dieu!* Les croyances des croisés étaient à la hauteur de cette grossière superstition. Quand Pierre l'Ermite prêcha la guerre sainte, les croisés le prirent pour un envoyé de Dieu, ils arrachèrent les poils de son mulet pour les garder comme des reliques. Quels étaient les guides de ces champions de la foi? Une oie et une chèvre qu'ils croyaient divinement inspirées. Tels étaient les sentiments de la masse des croisés. Quant aux chefs, ils obéirent à leur humeur vagabonde et guerroyante.

Nous savons ce que les croisés voulurent. Est-ce aussi là ce qu'ils ont fait? Dieu donna la victoire aux infidèles. Il n'était donc pas vrai, se dirent les croisés, que Dieu avait

Digitized by Google

voulu la guerre sainte. Il n'était pas vrai que la puissance des Sarrasins devait finir, Dieu les favorisait au contraire. Les poètes, organes des sentiments populaires, accusèrent Dieu. Adorons Mahomet, disaient-ils, et devenons mécréants. Ainsi, les croisades s'ouvrent au nom de la foi la plus crédule, la plus superstitieuse, et elles finissent par l'incrédulité. Les papes voulurent exterminer les infidèles, et voilà l'infidélité qui infeste la chrétienté. Au XI^e^ siècle, les papes tout-puissants jettent l'Europe féodale sur l'Asie : quelques siècles se passent et les papes prêchent la croisade, mais ils prêchent dans le désert. Les chevaliers espéraient conquérir des royaumes, et à la fin des guerres saintes, la noblesse féodale fait place aux communes.

Voilà ce que les croisés ont voulu et voilà ce qu'ils ont fait. Si, au XI^e^ siècle, la vraie voix de Dieu s'était fait entendre, et si elle avait dit aux croisés : « Vous allez conquérir le tombeau du Christ ; c'est la foi dans l'Homme-Dieu qui vous met les armes à la main ; vous appelez la guerre que vous allez entreprendre, une guerre sainte. Eh bien! quand vous aurez versé votre sang pour celui que vous adorez comme Dieu, on niera qu'il soit Dieu, et on le qualifiera d'*imposteur*. Cette guerre, dite sainte, répandra l'indifférence religieuse et l'incrédulité. Elle ruinera dans ses fondements le pouvoir de l'Église et de la papauté. » A ces paroles, les cœurs se seraient glacés d'effroi et d'horreur ; les croisés auraient arraché la croix qui les marquait comme soldats du Christ ; ils seraient morts de désespoir. Pour mieux dire, ils n'auraient pas compris le prophète qui leur aurait tenu ce langage, ils l'auraient immolé comme l'organe de Satan. Cependant ce langage eût été celui de la réalité des choses, tandis que les croisés étaient en proie aux illusions de la folie. N'y aurait-il donc rien que folie dans le monde? Et par quelle inexplicable loi la folie paraît-elle l'œuvre de la sagesse? Les historiens disent que les croisades brisèrent la puissance féodale et inaugurèrent la liberté des communes, ce qui est vrai. Nous demandons si c'est là ce que voulurent les barons féodaux. Ils ont donc fait ce qu'ils ne voulaient pas : qui l'a

Digitized by Google

voulu? Qui l'a fait? Et les chevaliers de la foi versèrent-ils leur sang pour ruiner la foi? Les templiers voulurent exterminer les infidèles, au nom du Fils de Dieu, dont ils étaient les soldats, et il se trouve qu'ils devinrent les premiers incrédules, jusqu'à cracher sur la croix, jusqu'à traiter le Christ d'*imposteur*. Comment la foi la plus aveugle s'est-elle changée en incrédulité absolue? Ce ne sont pas les hommes qui l'ont voulu : ils ont fait le contraire de ce qu'ils voulaient. Qui l'a voulu et qui l'a fait? Les papes n'ont certes pas voulu ruiner leur puissance en prêchant les croisades : et il est tout aussi certain qu'ils l'ont fait. Notre question revient : Qui l'a voulu? Qui l'a fait?

Il faut une réponse à ces questions. Voltaire, qui ne croit pas à un gouvernement providentiel, crie à la folie! Que l'on songe un instant à ce qu'il y a de désespérant dans cette prétendue philosophie de l'histoire. L'Europe aurait donc été pendant deux siècles un immense hospice d'aliénés. Qui frappe les barons féodaux et la masse des croisés de cette folie? Et comment la folie s'est-elle changée en sagesse? La folie aurait donc fait ce que les plus sages n'auraient pu prévoir! La folie aurait affranchi les communes! La folie aurait délivré les hommes d'une honteuse superstition! La folie aurait inauguré la libre pensée, le plus beau don de Dieu!

Je m'adresse à des libres penseurs. De qui tiennent-ils cette liberté qui leur est plus chère que la vie? Ils la doivent aux croisés, qui adoraient comme les reliques les poils du mulet monté par Pierre l'Ermite. Ils la doivent aux chevaliers du Temple armés pour exterminer les infidèles et pour perpétuer jusqu'à la fin des siècles la domination de l'Église, l'ennemie mortelle de la libre pensée! Que dis-je? Ils la doivent aux papes, les vicaires infaillibles de Dieu, qui ont dressé les bûchers pour les libres penseurs!

Non, les hommes ne croiront jamais que la folie fasse l'œuvre d'une sagesse profonde. Dira-t-on que c'est le hasard ou le cours naturel des événements, le développement progressif des idées de liberté? Ce serait se payer

Digitized by Google

de mots vides de sens : autre folie! Qu'on se représente l'Europe féodale à la fin du XI^e^ siècle. La féodalité était ennemie-née de la liberté générale; les barons féodaux avaient l'esprit de liberté, mais c'était une liberté privilégiée ayant pour base la servitude des masses. Comment les serfs auraient-ils pu songer à lutter contre leurs maîtres? Humainement parlant, il faut dire que jamais les serfs n'auraient conquis la liberté, que jamais les communes ne se seraient affranchies de la tyrannie féodale, si l'immense bouleversement des croisades ne leur était venu en aide. La liberté avait des ennemis partout et des amis nulle part. Elle avait un ennemi dans l'Église, dont la domination est incompatible avec la vraie liberté. La royauté ne lui était guère plus favorable; d'ailleurs, la royauté n'a vaincu les barons féodaux qu'à la suite des croisades. Qui donc prit parti pour la liberté? Ne serait-ce pas Celui qui a créé les hommes libres?

Et la liberté de penser, qui y songeait à la fin du XI^e^ siècle? Jamais la papauté n'a été plus puissante. Et faut-il rappeler aux libres penseurs quel est leur ennemi mortel? C'est cependant cet ennemi mortel à qui ils doivent la première émancipation de l'esprit humain. Et certes, aucun d'eux ne songe à en faire honneur aux papes qui, en voulant exterminer les infidèles, ont répandu le germe de l'incrédulité. A qui donc doivent-ils rendre grâces de cet immense bienfait? Est-ce que, dans un monde asservi aux papes, la libre pensée aurait jamais pu se faire jour? Si ce n'est pas la folie, ni ce ne sont pas les hommes qui ont fait naître la libre pensée des croisades, qui l'a fait? Ne serait-ce pas Celui qui nous a donné la pensée, et qui veut qu'elle soit libre de toute entrave?

III

Je ne fais que poser des questions. Mes lecteurs eux-mêmes y répondront, car toutes mes questions aboutissent à ceci : les événements les plus considérables de l'histoire,

Digitized by Google

ceux qui ont exercé l'influence la plus décisive sur les destinées de l'humanité, sont inexplicables, si l'on bannit Dieu de l'histoire. Que reste-t-il alors : des hommes qui font le contraire de ce qu'ils veulent. Il n'y a pas de milieu : là où les causes humaines n'expliquent rien, il faut une autre explication, et il n'y en a pas d'autre que l'action de Dieu, le gouvernement de sa providence. Les origines de la libre pensée sont, sous ce rapport, pleines d'enseignements. A côté de l'incrédulité populaire, il y a une incrédulité philosophique; en apparence, elle ne joue pas un grand rôle au moyen âge; l'histoire, écrite à la façon des catholiques, représente le moyen âge comme une époque de foi sans doute. Il n'en est rien. Les douteurs n'ont pas manqué, et leur incrédulité a une importance bien plus grande que l'incrédulité populaire, car c'est la pensée qui gouverne le monde.

Nous sommes au IXe siècle, à la veille de l'âge que l'on appelle âge de fer, parce que la force y règne en souveraine, et les ténèbres de ces temps malheureux sont devenues proverbiales. Cependant, voici un libre penseur, et il est de bonne race. « Je ne suis pas tellement épouvanté de l'autorité, dit-il, je ne redoute pas tellement la furie des esprits inintelligents, que j'hésite à proclamer hautement *les choses que démontre avec certitude la raison.* » Jean Scot, c'est le nom de notre philosophe, va plus loin : « L'autorité dérive de la raison, dit-il, *nullement la raison de l'autorité.* Toute *autorité* qui n'est pas avouée par la *raison* est *sans valeur*. La *raison,* au contraire, *appuyée sur sa propre force,* n'a besoin de la confirmation d'*aucune autorité.* » Ces maximes suffisent pour ruiner le catholicisme et toute religion révélée; et, en réalité, Jean Scot nie les dogmes fondamentaux du christianisme traditionnel.

D'où vient ce libre penseur? C'est un rayon de la philosophie grecque qui l'a éclairé, un pâle rayon, mais il suffit de boire à la source de l'antiquité, fût-elle troublée, pour que la pensée s'affranchisse. La Grèce est la patrie de la libre pensée, elle y a eu son martyr, le plus grand de tous, Socrate.

Digitized by Google

Comment la philosophie grecque est-elle parvenue à la connaissance du moyen âge? C'est une merveilleuse histoire, où la main de Dieu se montre à chaque pas. Il y a d'abord un premier fait qui tient du miracle. Le moyen âge ignorait la langue grecque, il n'a connu la philosophie grecque que par des traductions latines. Comment les nations occidentales sont-elles devenues latines? Comment la civilisation de la Grèce a-t-elle pénétré à Rome avec sa langue? C'est l'œuvre de la force et de la force dans toute sa brutalité : la guerre, que nous maudissons, a été dans l'antiquité le grand instrument de la civilisation. Les Grecs, vaincus, civilisèrent leurs rudes vainqueurs. Puis, ces guerriers à demi barbares répandirent toujours, par la voie des armes, leur langue et leur civilisation dans le monde barbare de l'Occident; et enfin ce furent les Gaulois, devenus Romains, qui initièrent les hommes du Nord à la culture ancienne. Que le lecteur réfléchisse un instant à cette longue suite de guerres, qui furent permanentes pendant des siècles, et qu'il se demande comment la civilisation et son plus beau fruit, la libre pensée, se répandirent par le sang versé à flots. Est-ce que les Romains, étrangers aux lettres, se mirent à conquérir le monde pour être des agents de l'hellénisme? Est-ce que les Romains, sous Jules César, tuèrent un million de Gaulois pour latiniser les Gaules? Est-ce que les Germains envahirent le monde romain, pour s'initier à la langue et à la culture des Romains qu'ils méprisaient? Ces questions n'ont pas de sens. Non, la force ne veut pas civiliser, elle veut détruire pour jouir. Et il se trouve cependant que la force civilise et qu'elle humanise. Comment la force fait-elle ce qu'elle n'a pas voulu faire? Comment le fait-elle avec une suite et une prévoyance qui sont incompatibles avec l'œuvre de la violence? Les Romains conquirent la Grèce, précisément quand la riche civilisation de la Grèce avait produit les œuvres admirables qui devaient éclairer et enchanter le monde. Pourquoi les Romains ne sont-ils pas venus plus tôt? Pourquoi viennent-ils à point nommé? Et les nations barbares? Pourquoi leur migration se fait-elle au moment précis où

Digitized by Google

Rome a civilisé l'Occident, et où les vaincus pourront initier leurs vainqueurs à la civilisation de l'antiquité? La main de Dieu dans cet enchaînement merveilleux de faits n'est-elle pas palpable?

Il a fallu cette préparation séculaire, œuvre de la force, pour que l'hellénisme pût, au moyen âge, illuminer les intelligences et les affranchir du joug d'une religion révélée. Ici, de nouvelles merveilles nous attendent. Constatons d'abord l'autorité singulière dont Aristote jouissait au moyen âge. Il passait pour un précurseur de Jésus-Christ : dans quelques églises, on lisait sa Morale tout ensemble avec l'Évangile. Est-ce que par hasard Aristote serait catholique ou au moins chrétien? Il l'est si peu, qu'il y a opposition radicale entre sa doctrine et les dogmes du christianisme. Ce n'est pas sans raison que le *Manuel des Inquisiteurs* le place au nombre des hérétiques pour avoir enseigné l'éternité du monde. Il enseigne pis que cela. Son Dieu n'est qu'une abstraction, un premier moteur, sans lien avec le monde moral, sans action sur les individus et sur les sociétés. On ne peut pas dire qu'il nie l'immortalité de l'âme : il ne s'en occupe pas. Si sa philosophie ne procède pas de la sensation, elle aboutit presque nécessairement au sensualisme, c'est à dire à la négation de toute religion. C'est donc un adversaire du Christ, que la scolastique mettait sur la même ligne que le Christ. Elle introduisit l'ennemi dans le camp, et l'ennemi ruina tout l'édifice du christianisme traditionnel.

Je demande comment la philosophie d'Aristote pénétra dans le monde catholique? Voici les faits : il n'y en a pas de plus merveilleux. Ce furent les Arabes qui communiquèrent les écrits d'Aristote aux scolastiques. La conquête et la victoire développèrent les belles facultés dont Dieu avait doué les habitants du désert; une brillante civilisation s'épanouit là où régnaient les successeurs de Mahomet, à Bagdad et à Cordoue. Les philosophes arabes traduisirent les ouvrages d'Aristote à l'usage des sectateurs du Coran. Mais la chrétienté latine ignorait l'arabe aussi bien que le grec.

Digitized by Google

Comment les traductions arabes d'Aristote vont-elles lui profiter? Les Juifs, ennemis-nés du Christ, et pourchassés au moyen âge comme des bêtes fauves, se chargèrent de traduire les traductions arabes en latin, pour l'usage des penseurs chrétiens.

Comment ne pas voir la main de Dieu dans le merveilleux concours de révolutions qui fut nécessaire pour que la philosophie d'Aristote parvînt aux philosophes scolastiques? L'Europe est catholique; isolée du reste du monde par l'esprit étroit de la féodalité, elle menace de devenir une Chine orthodoxe. Qui rompt cet isolement? Qui met les penseurs chrétiens en rapport avec les penseurs de la Grèce? Des disciples de Mahomet, aidés de disciples de Moïse! Est-ce que par hasard Mahomet aurait prêché la guerre sainte pour répandre la philosophie d'Aristote dans l'Occident catholique? Et qui a appelé en Europe une autre race de l'Orient, les juifs? La force, la violence des conquérants. Est-ce que les Romains, en saccageant Jérusalem, est-ce que l'Église, en persécutant les juifs comme déicides, ont voulu disperser les descendants d'Israël, afin qu'ils jettent dans la chrétienté un germe de libre pensée qui aidera à ruiner le catholicisme et l'Église? Pour le coup, mes questions deviennent absurdes. Cependant il y faut une réponse. Le lien entre l'aristotélisme et la libre pensée ne saurait être nié. Aristote, interprété par les Arabes et les juifs, était encore plus hostile à la foi chrétienne que l'Aristote grec. Nos libres penseurs, nos libéraux procèdent, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, de l'aristotélisme arabe et juif. D'où sortent les précurseurs de la libre pensée? Des déserts de l'Arabie et des ruines de Jérusalem. Qui les a appelés? Qui en a fait les initiateurs du mouvement philosophique au moyen âge? Il me faut une réponse à cette question. Je défie que l'on en donne une autre que celle-ci : C'est Dieu qui a mis l'Europe catholique en rapport avec la Grèce, par l'intermédiaire des Arabes et des juifs. Les catholiques pourront dire que c'est l'œuvre du diable; quant aux libres penseurs, ils doivent applaudir avec moi à l'influence que les Arabes ainsi qu'Aristote eurent

Digitized by Google

sur la philosophie scolastique. L'Église voulait enchaîner l'esprit humain dans les liens d'un dogme immuable ; si elle l'avait emporté, il n'y aurait plus eu une ombre de liberté intellectuelle : c'eût été la mort de la raison. Qui a sauvé le monde de cette tyrannie? Qui, sinon Dieu?

IV

L'aristotélisme arabe et juif n'a guère dépassé les limites de l'école. C'est déjà une puissante influence ; car cette philosophie incrédule s'enseigne dans les universités, et les universités avaient à cette époque une importance qu'elles ne peuvent plus avoir : c'était le seul foyer de lumières qui existât. Mais l'hellénisme ne resta pas circonscrit dans les salles académiques : c'était un faible ruisseau, et ce petit filet d'eau va devenir un torrent, une mer. Qui donna cette immense extension à l'hellénisme? Les Turcs et les papes. L'alliance paraîtra étrange et le fait miraculeux. Il importe de s'y arrêter.

Le moyen âge ne connaissait de la philosophie grecque qu'Aristote. Encore ne le connaissait-il que par des traductions faites sur des traductions. Il fallait que l'hellénisme coulât à flots. Qui initia les races germaniques à une langue qui leur resta étrangère pendant dix siècles? Qui répandit les chefs-d'œuvre de la littérature grecque dans le monde barbare de l'Occident? Les Turcs. Ce furent des Grecs chassés de leur patrie par le peuple le plus barbare de l'Orient qui communiquèrent l'hellénisme à l'Europe. Nous voilà en présence d'un de ces événements considérables qui ont changé la face de l'humanité. Ce sont quelques savants qui produisent cette immense révolution. D'où viennent-ils? D'un empire où il n'y a plus un atome de vie. Constantinople se meurt depuis dix siècles. Pourquoi cette décrépitude séculaire? Il a fallu que les Grecs du Bas-Empire conservassent pendant des siècles les chefs-d'œuvre de la Grèce antique, pour qu'il y eût une Renaissance. En veut-on la preuve par des faits? L'Europe féodale a eu des

Digitized by Google

rapports directs avec Constantinople et la Grèce, dès le XII^e siècle. Des princes franks ont régné à Athènes et dans la ville de Constantin. Des millions de croisés ont inondé les pays où la langue des Hellènes se parlait encore, et ils n'ont pas appris cette langue, ils n'ont pas songé à rapporter de leurs pèlerinages les chants d'Homère et de Sophocle; ils se contentaient de rapporter des reliques. C'est que les temps n'étaient pas venus. Pour qu'il y eût une Renaissance, il a fallu que, malgré sa décrépitude, le Bas-Empire continuât à vivre pendant dix siècles. Cependant, dès le VI^e siècle, les barbares de l'Orient assiégent Constantinople; au XII^e siècle, les croisades sauvent l'empire grec. Je demande qui envoya ces sauveurs à la Grèce mourante? L'Europe catholique se jeta sur les Sarrasins au cri : de *Dieu le veut!* L'histoire aussi doit dire : Dieu l'a voulu ! Que l'on essaye d'expliquer autrement cette suite merveilleuse de circonstances qui conserva un empire toujours prêt à mourir. Pour compléter le miracle, de nouveaux barbares arrivent et ils viennent à point nommé, à heure fixe. Les papes prêchent une croisade contre les Turcs, ils prêchent dans le désert. Constantinople ne doit pas être sauvée, l'heure de sa mort a sonné, car l'Europe attend les Grecs qui doivent l'aider à secouer le despotisme intellectuel, sous lequel elle menace de s'immobiliser. Dieu le veut! Constantinople tombe, le moyen âge finit, la Renaissance s'ouvre.

Nos libres penseurs, nos libéraux ne renieront pas la Renaissance : elle donne la main à la Réforme et à la libre pensée. Je laisse pour le moment la Réforme de côté, pour y revenir. La Renaissance dépassa les réformateurs orthodoxes du XVI^e siècle. Il est impossible de rester attaché aux superstitions catholiques quand on est initié au libre génie de la Grèce. Il y eut des humanistes qui refusèrent de suivre le drapeau de Luther. Tel était leur chef, Erasme. Luther, avec sa violence habituelle, le traite d'épicurien, d'ennemi du Christ, d'ennemi de toutes les religions. C'était aller trop loin; Erasme était chrétien, mais chrétien rationaliste, c'est à dire sur la pente de l'incrédulité philosophique. Il y a un

Digitized by Google

autre humaniste de génie, Hutten, le *chevalier de la libre pensée*, comme Herder l'appelle : il résume en lui tout ce qu'il y a d'aspirations à la liberté dans le mouvement de la Renaissance et de la Réforme. Hutten est un précurseur du XVIII^e^ siècle.

La Renaissance est l'avénement de la libre pensée. Libéraux, saluez-la avec reconnaissance, et soyez reconnaissants aussi envers l'hellénisme, car c'est à lui que vous devez la liberté qui vous est si chère. Mais il faut que vous sachiez à qui est due cette révolution intellectuelle que l'on appelle la Renaissance. Aux lettrés grecs chassés de Constantinople par les Turcs. J'écris à un moment où l'Europe entière se soulève d'horreur et d'indignation contre ces barbares. Voilà cinq siècles qu'ils rampent au milieu de la civilisation, et ils sont restés incultes et incivilisables. Cependant, ce sont les Turcs qui imprimèrent le premier mouvement à la Renaissance ; ou il faut célébrer la force la plus brutale comme missionnaire de la libre pensée, ou il faut remonter à Dieu.

Nous ne sommes pas au bout de cette merveilleuse histoire. Les lettrés se réfugient en Italie. Qui leur donne asile? Qui sauve les chefs-d'œuvre de la littérature grecque de la destruction qui les attend sous la domination de la barbarie? Les papes. Ils envoient des humanistes dans les provinces occupées par les Turcs, pour acheter au poids de l'or les manuscrits qui sont de plus grands trésors que tous les trésors du monde. Grace aux souverains pontifes, disait-on, la Grèce n'avait point péri ; elle n'avait fait qu'émigrer en Italie. Les papes savaient-ils ce qu'ils faisaient en protégeant l'étude des lettres grecques? Non certes : les plus déterminés des philhellènes, au XV^e^ siècle, auraient reculé d'horreur s'ils avaient pu prévoir que la littérature de la Grèce rallumerait la libre pensée et mettrait fin à la religion traditionnelle. Les moines, dans leur stupidité, étaient plus clairvoyants que les vicaires infaillibles de Dieu. « On a inventé une nouvelle langue, disaient-ils, qu'on appelle le grec : il faut bien s'en garder, c'est la mère de toutes les

Digitized by Google

hérésies. » Au XVI^e^ siècle, les yeux des papes s'ouvrirent, ils livrèrent les humanistes aux bûchers de l'Inquisition.

Ainsi, les papes continuent l'œuvre de Mahomet. Ma question revient, et elle est pressante. Mahomet et les papes sont les missionnaires de la libre pensée. Les papes viennent en aide aux Turcs pour éclairer le monde. Ainsi, une horde barbare par excellence allumerait le foyer de la civilisation. Et les papes, ennemis mortels de la pensée libre, inaugureraient une ère nouvelle, l'ère de la libre pensée. L'absurdité est à son comble. Les Turcs ne sont que des instruments, comme l'est la force. Qui arrête cette force brutale, pendant des siècles, aux portes de Constantinople, jusqu'à ce que l'heure soit venue où la Grèce mourante pourra léguer l'hellénisme au monde occidental? Qui marque cette heure? Puis, les papes protégent ceux qui briseront leur souveraineté et qui renieront le catholicisme. La Renaissance est-elle due aux hordes sauvages qui font ce qu'elles ne comprennent pas? Est-elle l'œuvre des papes qui font le contraire de ce qu'ils veulent? L'action de Dieu n'est-elle pas visible, palpable? Libéraux, libres penseurs, vous pouvez saisir sa main, et vous fermez les yeux pour ne pas la voir!

L'aveuglement et l'ignorance jouent un grand rôle dans le monde. Nos libéraux n'aiment pas la réforme, qu'ils me permettent de leur dire qu'ils dédaignent ce qu'ils ignorent. Ils savent que Calvin a fait brûler Servet; peut-être ont-ils lu quelque part que Luther appelle la raison la prostituée du diable; cela leur suffit pour qu'ils ne veuillent pas entendre parler du protestantisme, pas même d'un christianisme libéral. Et cependant ils doivent la libre pensée à la Réformation du XVI^e^ siècle. Sans doute, Luther n'était pas un libre penseur; jamais personne n'a parlé avec plus de dédain de la raison que le réformateur allemand. Il avoue que le christianisme n'est que folie aux yeux de la raison. Luther s'empare de cette révolte de la raison contre les mystères de la religion, pour ravaler la raison et la flétrir : « C'est la prostituée du diable, elle ne fait rien que blasphémer contre Dieu, elle ne comprend rien à Dieu, il faut la tuer. » Tuer la raison;

Digitized by Google

voilà le comble de la déraison. Cependant, cet ennemi de la raison a inauguré la liberté religieuse et, à sa suite, la liberté de penser. Voilà encore une fois un homme, et un des plus grands, qui fait le contraire de ce qu'il voulait faire. Luther aurait reculé épouvanté si on lui avait dit qu'il préparait la voie à Voltaire. Il se prétendait plus orthodoxe que le pape, il voulait ramener la chrétienté au christianisme primitif, et par là il entendait, non le christianisme de Jésus-Christ, comme disent les protestants libéraux de nos jours, mais le christianisme dogmatique des Pères de l'Église, une religion qui, disait Luther, n'est que folie aux yeux de la raison. Bien des libéraux croient que le protestantisme est resté ce qu'il était au XVI^e siècle. S'ils voulaient se donner la peine de lire un petit livre du pasteur Bost intitulé : le *Protestantisme libéral,* ils se convaincraient, à leur grand étonnement, qu'un libre penseur peut signer cette confession religieuse à chaque page. Pour mieux dire, il n'y a plus de confession, plus de surnaturel, c'est la liberté la plus illimitée dans le domaine de la foi comme dans le domaine de la raison; donc, la libre pensée en plein.

Il y a donc un lien entre les réformateurs et les libres penseurs. Seulement, il ne faut pas le chercher dans les hommes, il faut le chercher en Dieu. Voltaire ne se doutait pas, quand il déclara une guerre à mort au christianisme traditionnel, qu'il avait pour précurseurs Luther et Calvin. Cependant, si l'Église avait encore dominé sur l'Europe, comme avant la Réforme, les philosophes n'auraient pas pu attaquer le catholicisme comme ils le firent ; s'ils l'avaient osé, l'Inquisition et les bûchers auraient bientôt réprimé leur témérité. Qui abattit le colosse? Ce n'est pas la philosophie, c'est la Réforme. Sans Luther et Calvin, Rousseau et Voltaire eussent été impossibles.

Il y a un lien plus intime encore entre la Réforme et la libre pensée. Je viens de dire que les libres penseurs et les protestants libéraux sont d'accord au fond. J'appelle toute l'attention des libéraux sur ce fait; il a une immense portée. Ce n'est rien moins que la solution du grand problème de

Digitized by Google

l'union de la foi et de la raison. L'homme est un être religieux comme il est un être raisonnable. Il lui faut donc une religion qui donne satisfaction à la raison, et une philosophie ou une morale qui donne satisfaction au sentiment religieux. Que les libéraux ne se hâtent pas de dire que cela est impossible : des faits qui se passent sous leurs yeux leur donneraient un démenti. A Liége, à Gand, l'Église réformée a reçu dans son sein des libres penseurs. Donc, il y a une religion qui respecte la libre pensée, il y a une foi qui s'allie avec la raison ; l'antinomie que les libéraux croient exister entre la libre pensée et la religion n'existe plus, puisque libres penseurs et chrétiens libéraux peuvent se donner la main. J'ajoute qu'ils le doivent. Si les libéraux croient qu'en niant la possibilité d'un *christianisme raisonnable* (c'est l'expression de Locke) ils rallieront les hommes autour de leur drapeau, ils se trompent grandement et leur illusion est funeste. Est-ce qu'une doctrine qui mutile l'homme en refusant de donner satisfaction au sentiment religieux, peut jamais devenir la doctrine de l'humanité? C'est écarter du libéralisme tous les hommes qui sentent le besoin de la foi. Vainement les libéraux diront-ils que le libéralisme est une opinion politique qui n'a rien de commun avec la religion. Ceci est tout simplement de la politique ou de la prudence. J'aurais envie de qualifier cette prudente politique plus durement, mais à quoi bon? Les faits donnent tous les jours un éclatant démenti à ce libéralisme suranné !

V

Je pourrais poursuivre le développement providentiel de la libre pensée jusqu'à nos jours, en montrant les rois et les nobles se faisant les protecteurs et les missionnaires de la libre pensée. Ces hommes du passé ont aussi fait ce qu'ils ne voulaient point faire. Mais il est temps de m'arrêter, sauf à reprendre mon thème, si les lecteurs veulent bien me suivre. Je suis juriste de mon métier et j'ai enseigné le droit civil toute ma vie. Eh bien ! je me fais fort de prouver qu'une

Digitized by Google

direction providentielle préside au développement du droit, comme au développement de toutes les faces de l'activité humaine. Et comment en serait-il autrement? Si Dieu est dans l'histoire, c'est parce qu'il est dans l'homme, et s'il vit en nous, comme nous vivons en lui, il nous inspire, nécessairement, dans tout ce que nous faisons. Si les libres penseurs ont tant de peine à croire à un gouvernement providentiel dans la vie de l'individu et de l'humanité, c'est que, élevés dans le catholicisme et nourris dans leur enfance des superstitions catholiques, ils confondent le Dieu immanent que saint Paul a prêché, avec le Dieu fabricateur de miracles que nos ultramontains cherchent à inoculer aux enfants, véritable poison de l'âme. Je ne veux pas m'engager, pour le moment, dans un débat théologique sur la notion de Dieu; je parle de l'action de Dieu, telle qu'elle se manifeste dans les faits. Je prétends que les faits que j'ai cités ne s'expliquent que par l'intervention de Dieu dans la destinée humaine. Y a-t-il une autre explication? Ici est le nœud de la difficulté.

Il y a d'autres explications, et les libéraux ne récuseront pas ceux qui les ont données. C'est Voltaire, avant tout, le grand incrédule, que nous allons entendre. Il n'était pas incrédule, car il a défendu à outrance la notion de Dieu et de la justice divine contre ses amis les matérialistes. Admettant la justice de Dieu, qui se confond avec l'éducation divine, il aurait dû admettre le gouvernement providentiel; il recula devant cette conséquence de sa doctrine, par la crainte de retomber dans les superstitions catholiques : c'est bien là la situation d'esprit de nos libéraux. Ils vont voir à quoi elle aboutit dans l'appréciation des faits historiques. Quand Voltaire parle de la Providence, c'est pour l'écarter d'un ton railleur : « Nous ne considérons, dit-il, que les *causes secondes*, sans lever des yeux profanes vers la providence qui les dirige. » Que sont ces *causes secondes,* quand on écarte Dieu de l'histoire? Voltaire aboutit à un fatalisme futile. Dans son *Essai sur les mœurs*, il s'écrie : « N'y a-t-il pas *visiblement* une *destinée* qui fait l'accroissement et la ruine des États? » Qu'est-ce

Digitized by Google

que cette *destinée* qui est si *visible*, qu'il faut fermer les yeux pour ne pas la voir? Je dis que c'est la main de Dieu et qu'elle est palpable. Voltaire exclut Dieu de l'histoire; il ne reste que le fatalisme du hasard. C'est là la philosophie de l'histoire de Voltaire. Dans son *Siècle de Louis XIV*, il écrit ces désolantes paroles : « *qu'une fatalité aveugle gouverne les affaires du monde* ». Il y a contradiction jusque dans les termes : le *gouvernement* n'implique-t-il pas une *direction?* et comment une force *aveugle* dirigerait-elle? De fait, Voltaire rattache les plus grands événements à des causes tellement petites et niaises, que le lecteur est forcé de croire à l'empire d'un hasard aveugle.

J'ai dit un mot des croisades. Quand on n'y voit pas la main de Dieu, il faut crier à la folie. C'est ce que fait Voltaire. C'est un pèlerin picard qui suscita cette nouvelle migration des peuples de l'Occident. Voltaire s'arrête à ce pauvre pèlerin pour le ridiculiser. Si des millions de croisés périrent, rien que parce qu'un Picard fit un voyage vers l'Arabie, il faut déplorer la misérable condition des hommes. Le néant ne serait-il pas préférable à une pareille destinée?

J'ai montré le lien entre la Réformation et la libre pensée. Voltaire ne l'aperçoit pas. Il n'aime pas le protestantisme et l'accable de son dédain. Quelle est la cause de la Réforme? Une querelle de moines. Léon X trouva bon de vendre le ciel pour remplir son trésor : excellente spéculation sur la bêtise humaine. Voltaire raconte comme quoi les vendeurs d'indulgences tenaient leurs comptoirs dans des cabarets et prêchaient que, quand même on aurait mis à mal la sainte Vierge, on serait absous en achetant cette précieuse marchandise, ce que le peuple écoutait *avec dévotion*. Mais, par malheur, les augustins furent jaloux des dominicains auxquels le pape confia la ferme des indulgences. « Ce petit intérêt de moines, dans un coin de Saxe, produisit plus de cent ans de discordes, de fureurs et d'infortunes chez trente nations. »

Voilà l'explication du *hasard*. Est-elle du goût de mes lecteurs? Que doivent penser les hommes de leur destinée, si elle dépend d'une querelle de moines qui se disputent

Digitized by Google

l'exploitation de la bêtise humaine? Il y a une chose plus grave et que les libéraux et les libres penseurs ne sauraient trop méditer. A quoi aboutit la guerre à mort que Voltaire fit à *l'infâme*, c'est à dire à la superstition catholique? Il espérait que l'humanité se lasserait d'être dupe de charlatans tonsurés. Que dirait-il s'il lui était donné de revivre après un siècle de philosophie? Il trouverait la France plus superstitieuse que jamais; il verrait fabriquer des miracles plus ineptes que ceux que l'on a fabriqués dans les ténèbres du moyen âge; il apprendrait que l'Église a inventé un dogme nouveau, l'immaculée conception, tellement niais, que la crédulité du moyen âge avait refusé de l'admettre; et, pour comble d'absurdité, il entendrait que le vicaire de Dieu, qui a proclamé ces niaiseries, a été déclaré infaillible! Voltaire se verrait traité d'athée, d'ennemi personnel de Dieu, parce qu'il ne croit point aux fourberies de Lourdes et de la Salette! Je demande ce que dirait Voltaire? Avec son admirable bon sens, il dirait : « J'ai fait fausse route; j'ai cru qué je détruirais la superstition, et la superstition est plus vivace que jamais; j'ai cru que je ruinerais l'empire des augures catholiques, et ils règnent en maîtres sur l'ignorance et la crédulité. Je me suis trompé. Il ne suffit pas d'arracher la mauvaise herbe, il faut semer le bon grain, sinon la mauvaise herbe envahira la terre entière. Je croyais qu'en maintenant la notion de Dieu et de la justice divine, je maintenais les fondements de la morale. C'est une erreur. Je vois qu'un Dieu abstrait ne suffit pas aux besoins religieux des hommes et qu'il faut que les hommes se sentent en communion permanente avec Dieu. J'ai donc eu tort de bannir Dieu de l'histoire; j'aurais dû, au contraire, le montrer visible à toutes les pages des annales humaines. »

A son centième anniversaire qui approche, Voltaire dira aux libéraux et aux libres penseurs : « Profitez de mes erreurs; pour guérir les hommes de la superstition, il n'y a qu'un moyen, c'est de leur enseigner la vérité. Vous voulez combattre ceux qui forgent tous les jours de nouvelles fraudes pour enchaîner les âmes et les dominer; vous n'y parviendrez

Digitized by Google

qu'en complétant ma doctrine. J'ai défendu la notion d'un Dieu juste contre les matérialistes ; cela ne suffit point. Loin de détruire le stupide fanatisme de l'Église, j'ai rejeté dans son sein tous ceux qui ne trouvent pas leur satisfaction dans un Dieu qui est sans lien avec les hommes. Il faut leur donner satisfaction, sinon le flot de la bêtise humaine montera et vous y serez engloutis. »

Je crains d'impatienter le lecteur, mais le sujet est si grave que je le prie de me suivre encore quelques instants. L'erreur où sont tombés les libres penseurs du XVIII^e^ siècle est aussi l'erreur de nos libéraux. Quand on leur parle de Dieu dans l'homme, de Dieu dans l'histoire, ils se disent que c'est la superstition catholique sous d'autres mots. Il ne faut donc pas se lasser de leur montrer à quoi aboutit la destinée de l'humanité, quand on exile Dieu de l'homme et du monde. Voltaire ne parvint pas même à convaincre ses contemporains de l'existence de Dieu et de la justice divine. Il eut pour disciple un roi, Frédéric II. Après avoir fait de l'histoire sur les champs de bataille, il écrivit l'histoire de son temps. Il dit comme Voltaire, que le *sort* des choses humaines est que de *petits* intérêts *décident* des *plus grandes affaires*. Frédéric n'admet pas même une justice de Dieu ; dès lors, Dieu n'est plus qu'une abstraction, un mot vide de sens. Il y a une divinité plus puissante, Frédéric la nomme : c'est *Sa Majesté le Hasard*.

Veut-on savoir quelle fut la cause de la terrible guerre de sept ans dont Frédéric fut le héros? La pêche de la merluche. Commencée sans rime ni raison, la guerre finit aussi sans rime ni raison par un de ces coups de foudre que *Sa Majesté le Hasard* aime, parce qu'ils témoignent de sa puissance. « *Les plus vils ressorts*, dit le roi-historien, influent sur le destin des empires et le changent. Tels sont les jeux du *hasard* qui se rit de la vaine prudence des mortels. » Frédéric ne nie pas qu'il y ait quelque chose de mystérieux dans les affaires humaines : « Il y a un certain *je ne sais quoi* qui se joue avec mépris des projets des hommes et de ce qu'il y a de plus raffiné dans la prudence humaine. »

Digitized by Google

Qu'est-ce que ce *certain je ne sais quoi?* C'est le cri instinctif de la conscience obligée de reconnaître l'existence d'une cause qui pour nous est un mystère. Il faut un étrange aveuglement pour ne pas saluer dans cette cause inconnue le Dieu que l'humanité adore.

Frédéric va nous dire ce que c'est que l'histoire de l'humanité, quand on en bannit Dieu. De Maistre compare l'histoire à un immense champ de bataille, dégouttant de sang, et selon lui, le sang ne cessera point de couler. Mais l'écrivain catholique cherche au moins une signification au sang qui coule sans relâche : c'est, selon lui, une expiation. Frédéric est tout aussi désolant, mais sans idée morale. « Les maux de la guerre se guérissent, dit-il, mais les peuples n'y gagnent rien; d'autres ambitieux exciteront de nouvelles guerres et causeront de nouveaux désastres. » Ne dirait-on pas que l'histoire, c'est à dire la vie de l'humanité, réalise les plus affreuses fictions de l'enfer?

Quelle est la conclusion de Frédéric? Quelle est l'impression que lui laisse le spectacle des choses humaines? Le mépris des hommes. Il écrit à ses intimes : « L'homme restera, malgré les philosophes, la plus méchante bête de l'univers. » L'homme n'est pas seulement *la plus méchante bête* de l'univers, c'est encore la *plus sotte*, et l'une de ses grandes sottises, c'est la superstition. Ceux qui croient à une éducation divine de l'humanité croient aussi que la lumière de la vérité finira par chasser les ténèbres, et ils estiment que le premier devoir des libres penseurs est de répandre la libre pensée. Frédéric était libre penseur, mais son Dieu est sans providence; sous le règne de *Sa Majesté le Hasard*, il ne saurait être question d'un développement progressif de l'humanité. Le roi écrit à la duchesse de Saxe-Gotha : « Il n'y a pas d'idée plus extravagante que celle de vouloir détruire la superstition. » Frédéric écrit à Voltaire : « Plus de la moitié des hommes sont faits pour l'esclavage du plus absurde fanatisme. Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé. »

Frédéric écrivait ces désolantes paroles quelques années avant la révolution. La terrible convulsion de 89 lui donna

Digitized by Google

un solennel démenti. Ce ne sont plus les rois qui président à la destinée des nations, elles se chargent elles-mêmes de ce soin. Et le premier usage qu'elles feront de leur souveraineté, c'est d'éclairer ceux qui sont appelés à l'exercer. Avec les ténèbres de l'ignorance, les superstitions s'évanouiront, comme les ténèbres de la nuit disparaissent devant la lumière du soleil. Les hommes, au lieu de rester les plus méchantes et les plus sottes bêtes du monde, iront toujours en se perfectionnant.

Que les lecteurs choisissent. Préfèrent-ils le *Dieu hasard* au *Dieu providence?* Alors ils doivent dire comme Voltaire et Frédéric qu'il ne vaut pas la peine de s'occuper des destinées d'une race aussi bête que méchante. Mais ils voient sous leurs yeux une Église puissante dont l'empire repose sur la bêtise humaine et qui fait des efforts gigantesques pour la perpétuer. Ils la combattent. De quel droit? Et que peuvent-ils espérer de ces luttes? N'est-ce pas l'*aveugle hasard* qui gouverne le monde? Que si leur conscience se révolte contre la conclusion que Frédéric II tire du déisme de Voltaire, ils doivent remonter à la cause et déserter une doctrine qui vient en aide à l'ennemie mortelle de toute liberté. Qu'ils répudient ces funestes erreurs et qu'ils reviennent au Dieu qui est en nous et dans lequel nous vivons. Qu'ils étudient l'histoire, dans cet esprit; ce ne sera plus le récit des folies humaines, ce sera la manifestation éclatante du plan divin qui dirige l'éducation de l'humanité.

F. LAURENT.

Digitized by Google

UN HÉROS

Voici le cas de M^lle^ Maxima Dorr, une fort jolie personne dont l'histoire mérite d'être racontée.

Son nom relevé et singulier paraîtrait destiné à célébrer un type, s'il ne fallait convenir, par respect pour la vérité, que son parrain l'avait tout simplement nommée Maximilienne; mais à cette appellation traînante elle se permit d'apporter une variante légère, en vertu de l'amour du beau.

Oui, cet amour du beau, qui fait les poètes, les artistes, les don Juan, en général, tous les illuminés, s'était incarné dans une obscure fleur des champs poussée entre les pavés de Lessines, en Belgique, vers 1850.

Savez-vous ce que c'est que Lessines? Non? Eh bien, je vous en félicite. Cependant, il est nécessaire de se représenter quelque chose d'approchant pour établir le canevas qui doit être illustré par notre petite fleur. Que l'on se rappelle donc une agglomération quelconque de cinq à six mille corps et âmes, réunis — on ne saurait dire dans quel dessein si ce n'est de s'ennuyer — autour d'un clocher — éteignoir qui symbolise l'esprit de la localité; où tous les marchands tiennent la quincaillerie, c'est à dire peignes, sabots et harengs-saurs; où bon nombre de fenêtres sont garnies de trois paires de rideaux, afin de mieux aiguillonner la curiosité des voisins d'en face; où les bicoques sont si basses que

Digitized by Google

l'on a envi ede les pousser du pied dans la coulisse; où il y a une demi-douzaine de maisons plus hautaines que le Louvre; où l'on trouve une Harmonie, une Société, un tir, deux camps politiques, un curé qui mange encore du voltairien et un franc-maçon qui mange encore du curé; où il est impossible de rencontrer un fauteuil sans housse, une femme qui n'ait pas l'amour de la lessive et un homme qui n'aille pas au cabaret. En se rappelant ce genre de choses, on aura la parfaite réminiscence des petites villes en général.

Et pour avoir l'idée de Lessines en particulier, représentez-vous une motte de terre dont les abords sont empestés par les exhalaisons d'une fabrique d'allumettes chimiques et visités par la Dendre, qui se dépêche de s'enfuir, ayant hâte de gagner les paisibles paysages et l'air frais de la Flandre.

Car c'est en arrivant du côté de la Flandre que cette motte de terre appelée Lessines surgit tout à coup au milieu du cataclysme des carrières de pavés en pleine exploitation. Là se démène une population de travailleurs endiablés, hommes et femmes hâves et noirs ayant dans les yeux une certaine ironie menaçante qui nargue la peine, la fatigue et le sort.

Ayant traversé ce sol bouleversé, on arrive à la Grande-Rue, si grimpante que l'on espère l'escalade du ciel. A droite et à gauche, on aperçoit des boutiques de bonnets, de cirage et de chicorée.

Quand on a le désagrément de naître en Laponie, au Kamschatka ou à Lessines, on n'en éprouve pas moins l'amour de la patrie. Dans ces cas extrêmes, le citoyen peut se comparer à la mère qui aime son enfant bossu, estropié ou horriblement roux. Cependant ce généreux sentiment national ne saurait ôter à l'homme le désir de résider ailleurs; car le plaisir se devine très bien à travers l'ennui, et l'idée des satisfactions irréalisables harcèle de ses antithèses les gens contrariés.

Oh! la singulière chose qu'une belle petite fleur rare qui s'en vient croître entre les pavés, dans une atmosphère empoisonnée par les produits chimiques et parmi les cultures de la chicorée amère, à une date banale, au lieu de faire son

Digitized by Google

apparition, portée par l'aile des vents, soit sous le ciel méridional, soit sous le gaz de Paris !

La nature, dans un accès de bonne humeur, fait quelquefois, au moyen de faibles retouches, du visage d'une de nos Wallonnes un visage d'Andalouse; les mêmes éléments de beauté et de laideur s'y retrouvent. Le type diffère, certes, au point de vue de la physionomie; mais, quant à la palette préparée pour peindre les chairs et les méplats, elle offrira tous les tons qui vont de l'ocre au bistre et produisent la carnation ambrée ou mordorée des filles du Midi. Il n'y a pas si loin d'une vieille *gitana* à une *botteresse* de Liége, ni d'une *manola* à une petite cardeuse de Verviers, parée pour la *ducasse* et se mêlant volontiers aux badinages qui finissent par des coups de couteau.

Pour le type dont il s'agit ici, c'est à dire la personne de M^lle^ Maxima Dorr, il y eut peu de chose à faire pour y mettre la beauté. L'ébauche primitive était riche; il s'en fallait seulement de cette demi-douzaine de coups de pinceau qui manquent à quatre-vingt-dix-neuf femmes sur cent. L'ébauche, c'est à dire l'enfance, présentait déjà deux grandes et rondes prunelles de velours noir éclatant sur la cornée bleuâtre et se dilatant sous de superbes cils frisés; une chevelure noire si épaisse et si rebelle qu'elle cassait le peigne et repoussait le bonnet; un teint qui semblait une lumière sous la peau; un ovale étroit où les traits en s'allongeant devenaient sérieux; la taille moyenne, un corps souple, mouvementé, nerveux. Quand vint la jeunesse, le premier coup de pinceau marqua des sourcils minces et presque droits; le second découpa le nez en profil arabe; le troisième creusa un petit trait qui rattacha la bouche au nez d'une façon si adorable, que tout le secret de cette beauté était peut-être là; le quatrième empourpra légèrement les pommettes; le cinquième effila le menton; enfin, le sixième mit dans l'œil cette toute petite luciole où apparaît l'âme.

L'accent wallon dans une jolie bouche fait l'effet de l'huile rance assaisonnant un bon dîner; mais le hasard voulut faire bien les choses et permit que M^me^ Mottet, la

Digitized by Google

grand'mère de Maxima, mit sa petite-fille dans un pensionnat à Lille, où elle acquit une instruction suffisante, de l'éducation et une charmante manière de parler.

Maxima avait perdu sa mère : sa grand'mère la remplaçait.

Hélas! hélas! Sauter une génération, sentir s'écrouler et s'enfoncer sous terre l'échelon qui soutient la vieillesse : l'enfant, et se retenir à l'échelon d'ensuite, si chancelant : la petite fille! Il en fut ainsi pour cette vieille bourgeoise campagnarde. La fille et le gendre disparurent, laissant en leur place la fragile fleur d'une espérance trempée de larmes.

Cette aïeule, qui n'était ni paysanne, ni dame, vivait modestement de ses revenus dans une petite maison de la grande rue escarpée de Lessines, avec Marie-Josèphe, une vieille servante qui avait élevé la fille de la maison et savait pleurer en accord avec sa maîtresse.

Maxima avait huit ans quand elle tomba aux mains de ces deux femmes. Mme Mottet était une ancienne fermière qui avait beaucoup travaillé, beaucoup souffert, s'était mariée tard et qui se ratatina sur ses vieux jours au coin de son feu. Ce n'était pas de l'égoïsme, c'était l'engourdissement physique et moral, celui que le besoin de repos prescrit aux vieilles gens quand ils ont vaillamment dépensé leurs forces. D'ailleurs, le bonheur de sa fille était l'oreiller de ce repos et l'avenir de sa petite-fille en était le rêve. Maintenant elle aimait à vivre seule, elle avait payé à la vie sa dette d'activité, et le bercement des doux songes lui convenait mieux que l'action et le bruit autour d'elle. L'heureuse vieillesse s'endort ainsi progressivement... Le coup si terrible et si imprévu de la mort de son gendre et de sa fille la réveilla, la secoua, puis la courba tout à coup et, à la lettre, vers la terre. Son grand corps raide plia et sa tête demeura baissée, comme si, voyant à jamais troublé le repos qu'elle croyait avoir conquis, elle cherchait sous la terre l'idéal d'un repos plus profond.

Une douleur qui ne peut s'adoucir n'aime pas à être

Digitized by Google

dérangée; voilà pourquoi le devoir de remplacer père et mère fit à l'aïeule l'effet d'un fardeau plutôt que d'une consolation. Cependant il fallait exécuter pieusement et loyalement les volontés de la chère défunte; elle avait demandé que sa fille, destinée à posséder un jour une jolie fortune, fût élevée en demoiselle. Le père, qui provenait aussi de cultivateurs et avait fait le commerce de chicorée, rêvait de très loin l'alliance de quelque gros fermier pour restituer sa descendance à la bonne vie campagnarde. Mais la mère, qui devinait sous le bistre et les cheveux crépus la future physionomie de la petite, voulait qu'elle fût apte à épouser un homme de grande ville. La grand'mère ramassa les débris des projets renversés par la mort. L'instruction représentée à Lessines par des sœurs qui ne connaissent que les litanies du paroissien et celles du tricot, lui parut insuffisante. Il faut ajouter aussi que la présence d'une fillette de huit ans devait effaroucher deux vieilles fanatiques de routine.

Maxima avait, dès le premier jour, posé ses pieds à côté du carré de tapis placé devant chaque chaise à l'effet de préserver la peinture des planchers; elle avait poussé ces mêmes chaises contre les murailles, ce qui occasionna des marques sur la tapisserie; elle avait ôté les épingles qui réunissaient les draperies des rideaux et, en dînant, émietté une certaine quantité de pain sous la table. Tout bien considéré, un bon pensionnat sauverait l'avenir de la petite, les planchers peints, le papier de tenture, les plis des rideaux et l'ordre du logis.

On alla aux avis quant au choix d'une maison d'éducation; ce fut le conseil de Me Nosbois — Noss'bois en français de Lessines — le vieil avocat de la famille, qui prévalut, et l'on envoya Maxima à Esquermes, près de Lille.

Maxima fut laissée là pendant dix ans sans vacances! Ce n'était ni oubli, ni mauvais gré, ni mauvais cœur; mais la petite ville, la routine et soixante-dix ans retenaient par des clous formidables tout élan chez ces deux vieilles planches de sacristie, l'aïeule et la servante. Pendant les trois dernières années, le plaisir d'aller embrasser Maxima rencontra

Digitized by Google

des obstacles; il faisait tantôt trop froid à Pâques, tantôt trop chaud au mois d'août, et puis c'était un rhume, et puis c'était la goutte. Cependant il convenait que l'enfant vînt passer de bonnes vacances, on se le proposait de cœur et de conscience. Cela traîna pendant longtemps jusqu'à ce qu'enfin, un certain soir d'un certain 15 d'août, une voiture chargée d'une malle s'arrêta devant la demeure de Mme Mottet.

Le souper tirait à sa fin. Mme Mottet pelait soigneusement une pomme conservée depuis l'an passé dans la paille et le moisi; Marie-Josèphe admirait cette pomme en grommelant contre les abricots toujours trop peu mûrs. Une belle jeune fille sauta de la voiture, paya le cocher et fit descendre la malle qu'on plaça par ses ordres dans le vestibule, tout cela avec l'aplomb discret d'une femme bien élevée; puis, entrant dans la chambre, elle embrassa Mme Mottet en disant :

— Me voilà, bonne maman.

Cela fit un très joli petit tableau, ayant pour fond une salle à manger de province dont les tons, uniformément gris, étaient piqués des miroitements rougeâtres du sol carrelé et des étincelles qui se dégageaient par les vitres d'une armoire garnie d'assiettes et de pots d'étain. Au milieu, une petite table avec une nappe aux plis marqués en damier, et cette vieille dame, au bonnet de dentelle enrubanné, tenant en suspens la pomme et le couteau, tandis que la vieille servante, stupéfiée, avance sa figure sous l'auvent d'une coiffe plissée à tuyaux.

Maximilienne, eh mais! la petite Maximilienne, noirâtre et maigrelette, Maximilienne qui venait à la hauteur de la tablette de cheminée, où était-elle donc, *m'chère* Maximilienne?

Elles en demeurèrent stupides! La belle jeune personne, appuyée du coude sur la tablette de la même cheminée, agitait doucement la tête et, avec un sourire qui n'était nullement impertinent mais pourtant très décidé, répétait :

— Mais oui, c'est bien moi, bonne maman.

A travers l'accent français de la charmante pensionnaire,

Digitized by Google

l'aïeule entendit tout à coup le timbre de voix de la fille unique qu'elle avait tant pleurée; dans les yeux bien ouverts qui demandaient grâce, elle revit l'âme de la chère défunte; la mort la lui rendait idéalisée par le souvenir; Marie-Josèphe, qui l'avait vue naître et mourir, eut instantanément la même réminiscence. Alors, elles n'y tinrent plus; les bras leur tombèrent, semblables à de vieux fagots qui se délient, les larmes s'en mêlèrent et le cri de toutes deux fut :

— C'est la petite! c'est la petite!

Maxima ne procédait que par élans. Son âme avait des ailes presque visibles. D'un mouvement spontané elle se mit aux genoux de sa grand'mère et se retint d'un bras à la taille de Marie-Josèphe. Elle demandait pardon de s'être tant ennuyée et de n'avoir pu y tenir. Oui, elle était restée oubliée pendant des années au fond de cette pension, mais le malentendu venait de ce qu'on ne la connaissait pas. Aime-t-on ceux que l'on a à peine entrevus, surtout quand ils laissent le souvenir d'une enfant volontaire et insupportable? C'était à elle de se faire connaître et aimer, et elle n'y épargnerait ni ses soins, ni ses peines : c'est pour cela qu'elle était venue. Si elle ne réussissait pas, on pouvait la renvoyer; mais elle avait bon espoir. Les bons cœurs ne s'ouvrent-ils pas aux enfants qui savent aimer? Et elle aimait déjà tant sa grand'maman et Marie-Josèphe, la bonne qui avait élevé sa petite mère! Sa grand'maman avait tant fait pour elle en lui procurant une bonne éducation, et c'était sans doute Marie-Josèphe qui, en souvenir de sa petite mère, mettait toujours des pains d'épice, du chocolat et toutes sortes de bonnes choses dans son paqnet. Ce fut un trio de pleurs avec trois refrains tombant sur la même note :

— Vous m'aimerez, n'est-ce pas?

— Pauv' petite!

— M'chère Maximilienne!

— Ah! écoutez donc, bonne maman, dit la belle enfant en dégageant sa tête d'entre les fagots qui la retenaient, mon nom était si long! J'en ai coupé un morceau; on m'appelle Maxima.

Digitized by Google

— Maxima, Maxima, répétèrent les vieilles fées rajeunies, que c'est bien trouvé, que c'est joli! Maxima! m'chère Maxima! Et puis, on ne la confondrait pas toujours avec cette autre Maximilienne couchée dans le cimetière!

Là-dessus coulèrent toutes les larmes contenues depuis dix ans; ensuite, le calme se refit et l'arc-en-ciel se leva sur la petite maison de la grande rue de Lessines.

Mais Lessines n'est pas précisément une oasis dans la nature ou dans la civilisation, et il est impossible de deviner ce qui a décidé les humains à s'y arrêter et surtout à y demeurer; aussi, au bout de quelques semaines de séjour dans cette localité, Maxima en était à se demander si l'ennui était une condamnation générale sur la terre et s'il ne se trouvait réellement pas des lieux où il faisait plus amusant qu'au couvent ou dans sa ville natale.

Sa curiosité s'était cassé le nez sur tous les points de vue de l'étroite demeure; derrière, pas de champs; un jardinet resserré entre des murs et rempli des fleurs de la saison, chrysanthèmes mélancoliques, rosiers du Bengale étriqués, buis et lierre; pour horizon, des toits. Devant, la rue étroite et montueuse au pavé noirâtre; pour objectif, la maison du notaire, façade percée de trois fenêtres au rez-de-chaussée, quatre à l'étage, lesquelles fenêtres garnies de stores à boules et de carrés de tulle tournés en étoiles autour d'une patère de cuivre. Il y avait aussi la boutique d'une marchande de bonnets avec tout l'étalage *ad hoc :* bonnets de petites paysannes en soie noire, garnis d'une auréole de rubans roses ou bleus; bonnets de fermières en blonde, écrasés sous de grosses fleurs; bonnets de bourgeoises jouant à la coiffure, avec perles, avec oiseaux, avec marabouts, avec fleurs, avec fruits, avec plumes, avec feuillage d'or et d'argent. Maxima les connut bientôt par cœur et leur vue la rendait malade. Dans la rue, on voyait passer, les jours de marché des paysans qui poussaient des brouettes, pleines le matin, vides sur le midi, ou qui portaient sur l'épaule, au bout d'un bâton, quelque gros paquet enveloppé d'un mouchoir de coton rouge; de temps en temps émergeait une charrette

Digitized by Google

ou du bétail conduit chez le boucher. Cela n'était pas amusant à regarder tous les jours, et même le dimanche cela faisait défaut. Ce jour-là, quand il pleuvait, les stores à boules du notaire avaient la jaunisse et les bonnets retirés de l'étalage et placés un peu en arrière sur le comptoir, de façon à ne pas décourager tout à fait les acheteurs, faisaient une concession au jour du repos et paraissaient empaillés. Il fallait rester là les bras croisés à bâiller sur un livre, un ancien prix choisi dans la littérature sans nom. Il est vrai qu'on pouvait passer la revue des gens qui allaient à la messe à Saint-Pierre : les demoiselles raides et les cheveux pommadés, vêtues de robes havane ou vert-de-gris, et les messieurs ornés de cravates éclatantes, de gilets de velours et de grosses chaînes d'or. Ce monde rentré, les femmes se déshabillaient et mettaient la table, tandis que les hommes faisaient leur deuxième estaminet, le premier précédant toujours la messe. Quand une grêle de petites cloches annonçait le salut, les naturels reparaissaient avec leurs atours; mais, après quatre heures du soir, les robes et les femmes rentraient dans leurs plis et les hommes dans leurs cabarets.

Non, cela n'était pas amusant et il était impossible qu'il en fût ainsi par toute la terre! Il existait de belles choses que chacun connaît plus ou moins de réputation pour avoir surpris leur nom et en avoir entendu parler dans les livres : il y avait l'Italie, son climat délicieux, ses tableaux, ses statues, ses monuments; le Rhin et ses paysages; la Suisse et ses montagnes; Ostende, d'où l'on jette un coup d'œil sur l'immensité; Paris, que tout le monde doit voir; et, plus près, Bruxelles, qui n'est ni l'Italie, ni la Suisse, ni le Rhin, ni Paris, mais qui devait être une belle ville dans laquelle du moins on ne trouverait pas cette maison de notaire moisie et cette boutique de bonnets d'un grotesque à faire pleurer. On n'y rencontrerait pas la femme du brasseur qui ne vous salue pas les jours où elle met son châle de dentelle, ni la fille de l'épicier qui se pâme de rire parce que vous ouvrez votre parasol. Partout ailleurs, il était possible de se pro-

Digitized by Google

curer ces beaux livres dont au pensionnat on ramasse, de ci, de là, une bribe, soit dans un exemple grammatical, soit dans un recueil de morceaux choisis. La curiosité a aussi le droit de supposer ce que doivent être les promenades des capitales, où les gens civilisés se donnent en spectacle les uns aux autres, et les grandes églises, et les rues populeuses, où l'on rencontre des milliers de visages sans en connaître aucun, et les théâtres, et les bals, si défendus au couvent, mais où, cependant, tant de personnes ne laissent pas d'aller.

Les convoitises de la vanité, les caprices frivoles n'entraient que pour une très petite part dans les aspirations de Maxima; si elle se sentait désireuse de choses belles et intelligentes, c'était réellement par l'instinct de l'élégance et le sentiment inné de la distinction. Elle se donnait en esprit des représentations de bals, de spectacles, de promenades, et elle s'y voyait jouant son rôle de façon à faire honneur à son goût et à la fortune d'un beau rêve. Au réveil, elle se blessait cruellement en retombant de haut sur la terre et elle souffrait tant alors, qu'elle eût accepté d'être vieille tout d'un coup et de sauter par dessus la saison des révoltes.

L'ennui des dimanches en province et les réactions auxquelles poussent les splendeurs de l'été sont des excitations qui amènent le déchaînement de la folle du logis. Hors cela et aux jours ordinaires, Maxima était tenue en bride par la routine du travail et surtout par le sentiment du devoir qui était en elle au plus haut degré. Par ses soins et sa belle humeur, Maxima payait à la vieille dame et à la dévouée servante l'adoration dont elle était l'objet. Si l'une ou l'autre avait pu soupçonner qu'au delà des murs de Lessines se trouvait un pays où l'on s'amusât mieux, elle s'en serait inquiétée; mais toutes deux l'avaient toujours ignoré. L'enfant se contentait de satisfactions de vieillards et laissait pieusement croire qu'elles lui suffisaient. Et cependant l'instinct du goût lui faisait deviner qu'ailleurs la vie et les habitudes marchaient au rebours de tout ce qui se faisait autour d'elle, et son imagination, surexcitée par des priva-

Digitized by Google

tions claustrales, donnait à certains mots, au mot bal, par exemple, une couleur orientale.

Le jour de la kermesse de Lessines, c'est à dire le quatrième dimanche après Pâques, le receveur, qui était un peu cousin de la famille Mottet, et aussi de la famille Dorr, et aussi de toutes les familles des notables de l'endroit, le receveur donna un monstrueux diner : quarante-deux convives, quatre-vingts livres de viande, dix-huit poulets, trente pigeons, quatre jambons, trente-six boudins, quinze choux-fleurs, deux saumons, dix tartes, cent cinquante bouteilles de vin, à engloutir depuis une heure après midi jusqu'à la nuit. A chaque solennité — lisez repas, — l'aïeule avait été conviée ; mais depuis dix ans de deuil, elle n'y avait plus paru. Cependant, avec le cérémonial que l'on accorde dans les petites villes aux banalités, on continua les invitations. Cette fois, la seconde vue des bons cœurs porta M^me^ Mottet à deviner que sa petite-fille ne serait pas fâchée de se distraire un peu, et elle lui permit d'aller en sa place au dîner de kermesse.

Le receveur avait une femme, ce qui procura un patronage tout naturel à M^lle^ Dorr ; il avait aussi une fille. Les deux cousines, de même âge et qui se connaissaient à peine, furent enchantées d'entrer en relation. On les mit à table à côté l'une de l'autre, flanquées chacune d'un de ces grands oncles wallons qui, sitôt qu'ils endossent l'habit noir, se mettent à transpirer et ont l'air d'avoir des souliers trop étroits. Tandis que trinquaient les oncles, sous le nez des petites nièces, tout en se disputant derrière leur dos au sujet des élections, les fillettes bavardaient. On danserait le même soir à Lessines ; il y avait un bal au local de *la Société*. Un bal ! La jeune cousine savait ce que c'était et en parlait d'un air capable, mais Maxima l'ignorait. Un bal ! quel mot pour la jeunesse ! Il contient un bruit d'orchestre, un bruit de voix joyeuses, un bruit de pas frétillants ! Il représenta à Maxima quelque chose d'éclatant, fait de lumières, de fleurs, de parfums, d'arabesques, de draperies, de diamants, de musique, de charmantes jeunes filles valsant aux bras de

Digitized by Google

beaux danseurs, et, en songeant à cette joie tourbillonnante, Maxima soupirait.

— Nous irons aussi, dit la petite cousine.

— Serait-il possible!

— Cela va sans dire, puisque c'est la kermesse.

— Oui, dit madame la receveuse, nous vous emmenons; nous avons la permission de maman Mottet.

— Ma toilette est-elle convenable?

— Avec une robe blanche on est convenable partout à dix-huit ans; moi, je suis obligée d'en mettre une verte, parce que j'ai quarante-cinq ans, m'chère, et comme mon mari ne me trouve plus assez jeune pour porter des fleurs sur mes chapeaux, j'y dois mettre des fruits.

— Je vous assure, cousine, qu'avec votre grande ceinture noire et cet œillet dans vos cheveux, vous faites un très bon effet.

— Et puis, on ne me remarquera pas; je vais surtout pour voir, je suis si curieuse de voir un bal!

— Vous verrez, c'est très beau à *la Société;* il y a une toilette d'enfer, on s'écrase, tant il y a de monde. Ensuite, j'ai beaucoup de cousins qui nous feront danser.

— Oh! que vous êtes bonne et que je suis contente!

Le désir de plaire, chez une fille naïve, n'est autre chose que l'instinct de l'amour, et l'attraction du bal, un premier penchant vers le mariage. Pourquoi aurait-il été défendu à Maxima d'obéir à ces deux inclinations si naturelles, mais dont pourtant elle ne se rendait pas compte? Elle était toute à l'émotion de voir quelque chose de beau, de brillant, d'entraînant, un bal!

Son imagination avait sans doute plané au dessus de la ville de Lessines et franchi, au lieu de s'y briser, l'horizon des toits et du clocher, car grand fut l'étonnement de Maxima en pénétrant dans la salle de *la Société.* Quoi! une chose pareille, un premier bal, une solennité dans la vie, cela allait se passer dans ce local, dans ce cabaret! Où s'en étaient donc allés ses rêves? Cela devait être ainsi, elle aurait dû le conjecturer, Rome est dans Rome et Lessines dans

Digitized by Google

Lessines! Soit! Mais pourtant... ces becs de gaz vacillant, mais ce mur luisant, jaunâtre, illustré d'une grecque rouge ; mais ces grosses guirlandes de houx séparées çà et là par des emblèmes de carton sur lesquels se lisait un L : dans un fond indigo ; mais ces deux drapeaux croisés, étalés au bout de la salle; mais cette grosse caisse brutale, ce violon hargneux, cette clarinette grincheuse; mais ces bancs de bois à dossier puant l'estaminet, quelle mise en scène! Et quels pouvaient être les danseurs et les danseuses? Les Lessinois, dont elle reconnaissait les cravates bleues du dimanche, les gilets de velours et les belles chaînes d'or, et les Lessinoises, pommadées comme pour la messe. Encore une fois, cela ne pouvait pas se passer autrement, c'était un ordre logique qui se retrouve dans tant de choses de la vie. Une simple règle de proportions nous donnerait si souvent raison de nos folles espérances! A quoi s'était donc attendue Maxima? Cependant, de par le cousinage universel des petites villes, le défilé des cousins allait son train et M^lle^ Dorr avait le plus grand succès. Tout en faisant la poule ou la chaîne anglaise, elle regardait les cravates avec horreur et se promettait vaguement de ne jamais se marier. Sa désillusion lui causait un grand malaise, et c'est avec une sorte de béatitude qu'elle entrevoyait le lendemain la petite salle à manger et le tricot retrouvé dans le coin habituel : ce serait l'apaisement procuré par un verre d'eau fraîche après l'éreintement et la poussière.

Justement, en ce moment-là, entrait dans la salle de danse un homme qui ne ressemblait pas aux naturels du pays. C'était Eugène d'Aiglin, un jeune homme qui était le fils du plus riche propriétaire foncier des environs et qui s'était mis tout récemment à écrire son nom avec un petit *d'*, quoique, en vérité, il s'appelât Daiglin et que ses père et mère, comme on dit de ces côtés-là, eussent acquis tous leurs sous dans la chicorée.

Chicorée ou parchemins, grand ou petit *D*, Eugène n'en était pas moins le cavalier le plus parfait que l'on pût imaginer, et ce mot cavalier à lui appliqué était fort à sa

Digitized by Google

place pour dire une tenue fière, une distinction incomparable et tant de moyens d'attirer les yeux et de retenir les cœurs que la beauté ne lui était pas indispensable ; cependant, il la possédait en surplus. Il n'avait pas une figure sympathique, mais une physionomie « à victimes » ; quand sa grande fierté, son superbe dédain s'humanisaient, il n'y avait pas moyen d'échapper. La noblesse qu'exprimaient ses traits était-elle commandée par ses sentiments ou était-ce le résultat mathématique de quelques lignes grecques étonnées de se trouver sous un chapeau en tuyau de cheminée? Ce buste si bien campé, ce pied en avant qui réclamaient un piédestal annonçaient-ils l'énergie du caractère ou le talent de la pose? Ce dieu grec renfermé dans un paletot était né diplomate (hélas! convient-il de reprocher au chat son origine?) et, obéissant à sa destinée, il avait déjà rempli deux ou trois petites missions de passage près de l'une ou l'autre petite cour, et en avait rapporté de jolis rubans qui ornaient sa boutonnière et le titre d'attaché qui décorait son nom.

A chacune de ses étapes familiales, il volait au colombier paternel qui était, ma foi, un fort beau château sis aux portes de Lessines. Ce soir-là, il traversait la ville après avoir dîné chez un de ses amis. Il se trouvait devant la porte de l'estaminet... du local de *la Société,* quand tomba une averse qui l'obligea de s'abriter. Une curiosité inconsciente l'attira du côté d'où venait le bruit de la grosse caisse, du violon et de la clarinette.

Maxima demeura stupéfaite devant ce civilisé, et Eugène d'Aiglin se demanda de son côté : Qu'est-ce que cette perle entre ces huîtres?

Quand on n'a pas le choix des moyens, l'on a beau être diplomate! Trois minutes plus tard, le fils du richissime Daiglin valsait avec la petite-fille à la mère Mottet, ce qui fait que les commères de Lessines en eurent pour longtemps des cancans sur la planche!

Tout avait changé d'aspect aux yeux de la valseuse invitée, prise, entraînée. Le mouvement de rotation dégageait des éblouissements. Comme ce gaz éclairait bien! les

Digitized by Google

murs paraissaient de stuc; encore un peu et des fleurs poussaient entre les guirlandes; les fanfares de l'orchestre faisaient bondir le cœur autant que les pieds! Et que chacun avait l'air heureux! Elle avait trop précipité son jugement tout à l'heure; il fallait attendre l'épanouissement du bal et il s'était enfin épanoui comme une rose. Tout cela n'était pas si vulgaire qu'on aurait pu l'interpréter, mais franc, vif, joyeux! Et il y avait de bien jolies jeunes filles avec des rubans qui leur allaient parfaitement; les hommes à cravates n'étaient pas si désagréables; c'est elle qui tantôt avait vu tout cela à travers une bouffée de mauvaise humeur; elle en faisait son *mea culpa*; elle reconnaissait le bal de ses rêves; Dieu! que c'était beau! Dieu! que c'était bon!

Tout en tournant, Eugène se disait: Elle doit avoir l'accent wallon, quel dommage!

Pas du tout. Le langage était un écho de France, un peu timide, mais élégant et nuancé.

Quant à elle, sans comprendre combien était éphémère l'heure présente, elle se sentait subjuguée par une inconsciente admiration devant l'homme « qu'il lui fallait ». Il est vrai que les femmes entrent dans l'élément qui les appelle comme les petits poissons qui, après avoir bâillé sur le sable, sautent dans l'eau.

Pendant la valse, l'œillet qui ornait les cheveux noirs de Maxima tomba. Eugène le ramassa et le mit dans la poche de son gilet.

— J'emporterai cette fleur dans mes voyages, dit-il; elle me rappellera un hasard heureux.

— Vous allez faire un voyage?

— Je pars demain matin. Je vais en Égypte.

Le vent de bise souffla brutalement dans l'âme de Maxima. Si on lui avait dit qu'elle était triste, grand eût été son étonnement, et, cependant, triste elle était!

La pluie n'avait pas cessé et Eugène, qui avait déjà pris son chapeau pour partir, rentra. Maxima était libre, en ce moment, et M. d'Aiglin dansa une seconde fois avec elle.

Après cela, comme il se faisait tard et que la pluie était décidément finie, Eugène d'Aiglin s'en alla.

Digitized by Google

Maxima le vit sortir de la salle. Le bal était à son paroxysme et devait se prolonger jusqu'au matin. Minuit sonnait. C'est l'heure où la cendre reprit possession de Cendrillon, l'heure où sa robe de princesse redevint une loque et son attelage, rats et souris. *Sic transit gloria!* Le bal rentra sous terre; à sa place, un brouhaha de pas et de voix se démenant dans une atmosphère de cabaret et une grosse caisse funèbre dans sa brutalité. C'était bête en commençant, c'était ignoble pour finir. Horreur! Et elle se trouvait au milieu de tout cela! Et elle avait pu y prendre part! Et deux heures avaient glissé hors de sa vie sans qu'elle les eût vues passer!

Que l'on regarde ou que l'on perde de vue le sablier fatal, qu'on le conjure ou qu'on l'implore, le temps finit toujours par s'écouler. Le bal se termina. Les danseuses rassemblèrent les lambeaux de leur toilette et s'emmitouflèrent dans de vieux tartans, tandis que les hommes vidaient un dernier verre de bière. L'aube apparaissait.

Nul espoir de soleil ne réchauffait cette aube; le temps gris et pluvieux annonçait une véritable journée d'hiver au milieu du printemps, et Eugène d'Aiglin partait!

Les symptômes d'une maladie morale se déclarèrent immédiatement chez Maxima : bâillements, froid aux pieds et aux mains, frissons le long de la colonne vertébrale, fixité de l'œil dans le vide, amertume de la bouche empoisonnant les aliments, inertie de la pensée, dédain de toute curiosité.

Les deux vieilles riaient du tourment de l'enfant et accusaient le bal. La petite avait trop dansé! La plaisanterie se soutint, s'étendit, mais, après s'être prolongée tout un temps, se changea en inquiétude. Qu'avait l'enfant? Il ne fallait pas perdre de vue que sa mère était morte phthisique. Ce qu'il y avait de pis, c'est qu'elle ne se plaignait pas, et, de fait, elle n'aurait pas pu déterminer un mal. Tout lui paraissait indifférent : et les mauvais côtés de Lessines, et la tournure des naturels du pays. Son attention ne fut pas même captivée par deux bonnets, nouveaux modèles, dont l'un avait une

Digitized by Google

garniture de dragées et l'autre des marguerites en chenille, que la marchande d'en face mit à l'étalage. Ce manque complet d'intérêt aux choses d'ici-bas recevait pourtant un démenti aux heures du soir, quand toute la maison dormait ; Maxima ouvrait alors un atlas et suivait avec une épingle le tracé d'un voyage de Lessines en Égypte ; elle faisait des étapes successives, s'embarquait à Marseille et, rêveuse, s'arrêtait au Caire.

Tandis qu'un mal sans nom engourdissait les facultés vitales de la petite-fille, une maladie bien connue s'emparait de la grand'mère : l'haleine manquait, les quintes de la toux se suivaient, le gonflement des pieds menaçait d'envahir le corps ; l'asthme enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, après avoir dormi pendant vingt années dans les bronches, se réveillait impatient d'emporter sa proie. Dès que les médecins constatent la présence d'un ennemi mortel résidant sous quelque charpente humaine, ils se font un devoir de le surveiller et n'y épargnent pas leurs visites ; puis, au moment où l'ennemi se déchaîne, ils s'écrient : Ah ! ah ! je m'y attendais, et ils se déclarent vaincus. Il va donc de soi que l'ennemi était dans la place, le médecin dans la place, le confesseur dans la place, le notaire dans la place. Il y manquait un personnage obligé, le conseil de la famille depuis un temps immémorial, le vieux Nosbois ; mais il venait justement de mourir, cuit à point pour la tombe, c'est à dire à quatre-vingts ans. Il laissait une jolie fortune, une belle clientèle et un seul fils qui entrait tout naturellement, comme on dit, dans les souliers de papa, étant avocat et âgé déjà d'une bonne quarantaine d'années. Ce fut lui que M^me^ Mottet fit appeler dans ses perplexités touchant l'avenir de sa petite-fille. Elle sentait sa fin approcher et n'eût été l'idée du délaissement dans lequel allait rester Maxima, elle n'aurait guère pris garde au hasard de mourir quelques jours plus tôt ou plus tard. Elle était dégoûtée de la vie dont elle redoutait les trahisons depuis la mort de sa fille unique.

— Un bon conseil, monsieur, dit-elle à l'avocat, puisque vous faites métier d'en donner? Le curé me prêche qu'un couvent

Digitized by Google

convient à la mélancolie de la petite et qu'elle y recouvrera sa gaîté, mais je ne parviens pas à comprendre comment. Marie-Josèphe suppose que mon vieux fauteuil, mes pantoufles et mes lunettes iront à la jeunesse qui va ici succéder à mes vieux ans; mais, avant d'arriver où j'en suis, il lui faut encore passer quelques saisons. Je voudrais lui conseiller quelque chose qui la satisfasse mieux, et moi aussi, avant de la quitter.

— Je ne vois guère que le mariage, répondit l'avocat.

— Eh! cela ne se trouve pas sous la main.

— M^lle^ Dorr est une charmante personne, vous avez du bien à lui laisser; ce sont de bonnes conditions d'établissement.

— Oui, mais avec qui?

— J'y vais réfléchir.

En revenant le lendemain, l'avocat se présenta lui-même en qualité de prétendant. Maxima lui plaisait depuis longtemps, mais, tant qu'avait vécu le vieux Nosbois, il n'avait pas songé à se marier. Maintenant qu'il venait d'hériter de deux à trois cent mille francs, sans frère ni sœur pour y mordre, il était libre, indépendant et un peu seul; les choses changeaient d'aspect. Il trouvait fort sot d'attendre à Lessines le destin des poires tapées : il se décida tout à coup à s'expatrier et à aller habiter Bruxelles. Quarante ans, cette dernière étape de la jeunesse masculine, peut se prolonger pendant dix ans à condition de s'installer dans le mariage et d'échapper ainsi aux manies, cette vieillesse prématurée des garçons.

Lucien Nosbois avait une charpente du XVII^e^ siècle; on eût juré qu'il était construit non pas de chair et d'os, mais de bois de chêne; une grande chevelure noire rappelant les perruques Molière et une tenue de magistrat. Grand et sec, il paraissait prédestiné aux habits marron; il portait des lunettes et avait l'air sentencieux. Mais sa physionomie était des plus spirituelles, ses manières étaient très distinguées et son caractère était excellent. On n'eût pas osé facilement manquer de respect à ce représentant du droit et la femme qui porterait son nom se sentirait en sûreté.

Digitized by Google

Mme Mottet présenta ce beau parti à sa petite-fille. Maxima resta d'abord interdite; ensuite, elle se mit à pleurer parce que sa grand'mère lui disait des choses tristes, à savoir que le temps pressait de se chercher un protecteur qui pût remplacer la vieille aïeule; elle suppliait Maxima de lui permettre de mourir tranquille. L'enfant répondit avec une émotion tendre et demanda jusqu'au lendemain pour se décider.

Il y avait alors un an que M. d'Aiglin était parti pour l'Égypte et que Maxima était malade d'avoir été au bal. Parce que l'on a une infirmité de cœur, on n'a pas toujours l'esprit atteint. La perspective d'habiter Bruxelles, d'y vivre d'une vie confortable et intelligente, de porter le nom d'un homme supérieur, tira Maxima de ses rêveries langoureuses; elle raisonna sa position. Elle ne se sentait pas disposée aux habitudes mondaines, mais elle avait des goûts délicats qui pouvaient s'élever jusqu'aux instincts artistiques. Elle aimait à lire et était toujours en quête de livres auprès des amis de la maison; Lucien seul lui en avait fourni qui eussent le sens commun; un air de piano bien joué lui allait à l'âme et elle soupçonnait que le spectacle était une des grandes jouissances de la civilisation. Le stupide désert qu'elle habitait lui donnait des nausées, tandis qu'elle se fût trouvée heureuse de demeurer en plein champ ou au coin d'un bois, solitudes complètes dans lesquelles la pensée s'étend au lieu de briser ses ailes contre les murs de la petite ville. Elle se sentait appelée à l'art de causer; elle avait un timbre de voix qui, à volonté, faisait impression sur ses auditeurs, et puis, Me Nosbois, si renommé pour sa belle conversation, n'eût pas pris avec la première venue le plaisir qu'il trouvait à échanger ses idées avec Maxima. Elle y était extrêmement sensible. Les promenades publiques et les rues animées des capitales lui faisaient l'effet de choses tentantes et elle ne désirait rien tant que les relations de bonne compagnie qu'ont entre eux les gens de mérite. Enfin, c'était là un esprit qui aspirait à entrer dans les courants de la vie civilisée, mais sous le point de vue des curiosités honnêtes. Elle avait trop de goût pour ne pas choisir

Digitized by Google

d'habiter Bruxelles et de devenir la femme d'un avocat qui ne tarderait pas à devenir célèbre, plutôt que de demeurer vieille fille à Lessines.

Restait la question d'amour et la part d'idéal dont la nature avait imposé les tentations à cette organisation délicate. Un soupir irrité gonfla la poitrine de Maxima ; elle se raidit contre le mal qu'elle endurait et qui échappait à tous les raisonnements, et se rappela que, voyageant un jour en chemin de fer, un charbon lui était entré dans l'œil : pour sip eu, une parcelle, un atome, d'incroyables souffrances! On avait couru au médecin et trois praticiens s'étaient vainement exercés sur la patiente ; toutes les ressources de leur art ne purent pas plus que les remèdes de bonnes femmes. On croyait l'œil perdu, quand, par hasard, Maxima faisant un petit mouvement de la tête, le corps du délit se trouva déplacé, la souffrance arrêtée et le mal guéri comme par miracle. N'en pouvait-il arriver autant dans les phénomènes du monde moral? Le souvenir de la belle ligne du nez d'Eugène d'Aiglin, des insinuations de son regard et de son accent, de sa tenue diplomatique, de sa cravate et de son gilet, chefs-d'œuvre de simplicité perfectionnée, de ses gants qui moulaient la main, ce souvenir ne sortirait-il pas du cœur de M^lle^ Dorr de la même façon inattendue dont le charbon avait quitté l'œil? Elle l'espéra sans le croire et, un peu plus à l'aise que d'habitude dans son corset de torturée, elle consentit à épouser M^e^ Lucien Nosbois.

Le contrat fut signé la veille du mariage et le soir même mourut M^me^ Mottet. On décida que l'acte civil et la cérémonie religieuse n'en seraient pas moins célébrés, et cela eut lieu, en effet, en tout petit comité, gravement, tristement, comme il convenait à une union conclue en pareille circonstance.

Les nouveaux époux ne firent pas de voyage de noce ; ils partirent le même jour pour Bruxelles, où l'avocat installa sa femme à l'hôtel, tandis qu'il retournait à Lessines pour rendre les derniers devoirs à la pauvre grand'maman. D'ailleurs, ils avaient décidé de prendre le temps pour se choisir

Digitized by Google

une maison et la faire arranger. Quant à la vieille Marie-Josèphe, malgré l'affection qu'elle portait à la petite, elle refusa de l'accompagner et, chien fidèle, resta attendre la fin de ses jours là où était morte sa maîtresse. On lui laissa la jouissance de la maison et une petite rente, en retour de quoi elle s'engagea à tricoter tous les bas du jeune ménage.

Maxima subit à un très haut degré le prestige de la vie civilisée, mais elle s'en éprit noblement. Elle eût été également capable de sentir le charme poétique de la campagne; le mesquin seul ne pouvait lui convenir. Comme elle l'avait prévu, le mouvement des rues, la distraction des promenades et l'amusement des spectacles furent des influences bienfaisantes à la santé de son âme et de son corps et triomphèrent de sa mélancolie. Non qu'elle fût jamais appelée à devenir une femme dissipée et coquette : elle ne chercha nullement à entraîner son mari dans les bals et les fêtes. Elle se fit un petit cercle de ses relations à lui et donna des dîners d'amis parfaitement ordonnés, où elle eut l'occasion de déployer son esprit naturel et sa bonne grâce de maîtresse de maison, un rôle qui était taillé pour sa personne élégante, attractive et bienveillante.

Maxima porta un intérêt passionné à l'arrangement de sa demeure, aux combinaisons artistiques de l'ameublement. La recherche des belles choses est un bon dérivatif pour les âmes en peine d'idéal. Le mal dont la belle M^me^ Nosbois — comme elle prononçait bien M. Nosbois et que cela ne sentait donc plus le M^e^ Noss'bois de Lessines! — donc, le mal dont la belle M^me^ Nosbois était rongée, s'assoupit; l'étrange plaie se ferma, et sous le baume des distractions se fit la cicatrice.

Lucien ne soupçonnait pas qu'il existât un ver au cœur de la jolie fleur dont il avait orné sa vie, et attribuait la mélancolie de madame au chagrin causé par la mort de l'aïeule. Il se sentit tout heureux de la voir se remettre de jour en jour et lui fut très reconnaissant des mille peines qu'elle prit pour monter sa maison et en faire un séjour agréable. Il faut rendre cette justice à la femme, qu'à chaque achat, à

Digitized by Google

chaque disposition dont il s'agissait, elle avait d'abord en vue le bien-être, le goût, les habitudes du mari. De son côté, le mari y mit de la galanterie et son amour acquit quelque chose du sentiment que l'on porte aux enfants de bonne volonté. Cela établit au fond du ménage une bonne paix solide qu'il dépend de tant de femmes de se procurer. L'avocat acheta, dans les environs de la place des Nations, un joli petit hôtel, d'où l'on pouvait jouir du panorama varié qu'offrent les abords d'une gare de chemin de fer et la vue du boulevard. Roulée dans sa robe de chambre de flanelle bleue, Maxima s'accoudait le matin au balcon, et le plaisir des yeux suspendait la souffrance du cœur qui, peu à peu, devint une tradition poétique. Plus tard, il fallait courir les magasins, choisir des tentures, des meubles, des objets de luxe. Ainsi se développait l'instinct artistique, et l'honnêteté du caractère préservait du gaspillage. Puis, on rangeait ces jolies choses, on combinait, on cherchait des effets, on soignait cette habitation; le dîner bien commandé offrait toujours la ressource d'un en cas d'ami et l'avocat avait sujet de s'enorgueillir de la parfaite tenue de sa maison. Deux fois par semaine, il faisait trêve à ses occupations et menait sa jeune femme au spectacle. Nulle n'est insensible au plaisir d'être remarquée, et la beauté bien cultivée de Maxima, l'embonpoint qui arrondissait maintenant un visage un peu anguleux pendant la première jeunesse, faisaient d'elle une femme charmante. D'autres soirs, elle restait lire ou travailler au coin de son feu et quelques amis venaient prendre le thé : au temps des vacances, un voyage à Paris ou aux bords du Rhin, une saison à Spa. Ces intermittences menaient doucement à la guérison par un chemin intelligent, agréable et en ligne droite. La pointe de poignard restée dans le cœur s'émoussait. Pour dire vrai, ce n'était plus qu'un Dieu sur un autel et, si on ne lui offrait plus de larmes, on lui consacrait encore et toujours l'encens des soupirs.

Quatre années passèrent comme un songe de bien-être et de paix conjugale. Pendant ces quatre années, Maxima remarqua qu'il n'y avait pas dans Bruxelles, ni probable-

Digitized by Google

ment dans l'univers, un homme qui eût le nez aussi droit, la moustache aussi soyeuse, le sourcil aussi mystérieusement froncé, le frac aussi correctement fermé, que certain nez, certaine moustache, certain sourcil, certain frac impossibles à oublier. Quand elle venait à constater que ce n'étaient pas choses trouvables, et que pourtant elle les avait rencontrées pour les perdre tout aussitôt, une ombre tombait comme un voile sur ses grands yeux noirs, brillants et dilatés, et l'amertume se mêlait à son bien-être. Mais ce n'étaient là que sensations passagères et dont la réapparition s'effaçait de plus en plus.

Un soir d'octobre, l'avocat rentra quelques minutes avant le dîner amenant un convive, un ancien client retrouvé par hasard. Il monta à la chambre de Maxima et lui annonça un homme du monde, en l'honneur duquel il fallait faire quelques frais de toilette. Les femmes qui font un pacte avec la beauté de vingt à cinquante ans, adoptent le noir. Soit dit en passant, c'est l'unique moyen de rendre la physionomie plus ou moins stationnaire. Au moyen d'un genre de coiffure et de toilette adopté comme cadre, on devient type. Maxima mit donc sa belle robe de taffetas traînante, drapée, constellée de jais, mais portée avec l'aisance de l'habitude. Elle avait particulièrement, ce jour-là, l'esprit éveillé et le cœur assoupi, ce qui est l'état le plus sain dans lequel une femme puisse se trouver. Elle descendit vivement et jeta en passant un regard de satisfaction dans la salle à manger; tout y était en ordre et à point; le gaz brûlait, le premier feu de la saison répandait une chaleur modérée, accompagnée des joyeux pétillements du bois enflammé; au milieu de la chambre se dressait un couvert élégant dont un joli surtout de cristal occupait le centre; un bouquet de roses tardives s'élançait vers la lampe; les paillettes de la lumière se jouaient dans les cristaux et une montagne d'huîtres attendait les convives.

Le frou-frou de la soie annonça que la dame de la maison entrait au salon.

L'avocat causait avec son hôte, lequel, debout et le dos

Digitized by Google

tourné au feu ouvert, ne pouvait être autre que le héros de cette aventure.

Ç'était lui, en effet.

On se salua :

— Ma femme,... monsieur d'Aiglin.

Il s'étaient reconnus et ne le témoignèrent pas : complicité grave !

Le mari n'avait jamais été de meilleure humeur ; le repas fut charmant, délicieux ; la conversation, le vin, les physionomies et les bûches pétillaient sous une influence électrisante. Le convive raconta ses voyages et, en parlant des contrées lointaines, il eut soin de dire que le pays et surtout le clocher avaient toujours conservé place dans son cœur. Il avait de l'esprit et une grande élégance de diction. Sa présence absorbait les heures. Son influence s'accentuait par des reflets sur la physionomie de celle qui l'écoutait, et cela tenait un peu de l'extase où l'on se plonge en aspirant trop longtemps le parfum concentré d'un bouquet.

Au lendemain des situations de ce genre, les nerfs se détendent et le temps comprimé sort de sa gaîne, long, ennuyeux, insupportable!

Il n'y a plus moyen de supporter la banalité uniforme des jours, de résister aux conversations sans intérêt, d'accepter la fatigue des promenades, de subir l'agacement des spectacles! Tout écœure, tout énerve, tout irrite!

Mais voilà que tout à coup cette brume s'éclaire d'un jet lumineux :

On rencontre Eugène d'Aiglin, rue de la Madeleine.

Puis, d'un deuxième point lumineux :

On l'aperçoit aux stalles du théâtre de la Monnaie.

Et encore d'un troisième :

Il descend le boulevard tandis que l'on est au balcon.

Et tous ces points lumineux se mettent à scintiller, tourner et s'agrandir jusqu'à causer le vertige et passer à l'état de soleils d'artifice.

On le rencontra tous les jours à la même place ; il prit un abonnement à la même stalle; il surgit quotidiennement sur

Digitized by Google

le boulevard à la même heure, et les jours où ces phénomènes n'apparaissaient pas, revenait la brume envahissante !

Enfin — toujours comme dans les feux d'artifice — arriva le bouquet.

Une visite, en acquit du dîner, au bon, cher, vieux camarade Lucien Nosbois.

Mais le vieux, cher, bon camarade était au palais à cette heure et, par conséquent, ce fut madame qui reçut.

On ne parla de rien... — on est femme du monde. Cependant on tremble en dedans, les dents claquent derrière la lèvre frémissante; les mains sont froides comme la glace et l'on dit des choses banales, tout en admirant le type de distinction qu'offre la personne d'un homme né pour être diplomate. On est homme du monde et l'on n'a pas l'air de s'être rencontrés jadis; on paraît même avoir oublié les petits rendez-vous tacites de tous les jours. C'était à croire qu'aucun de ces jolis hasards n'avait été prémédité; c'était agaçant à la fin et si froid que cela empoisonnait l'heure présente.

Mais, au moment de sortir du salon, la main sur le pommeau de la porte, il se tourna vers une jardinière et, respirant longuement le parfum des fleurs, il dit :

— J'ai toujours votre œillet... vous savez... depuis six ans, il ne m'a pas quitté.

Là-dessus on se serra la main et il partit.

Maxima resta immobile au milieu du salon, éblouie, fascinée, entourée de ce qu'au théâtre on appelle « une gloire ».

Elle alla s'habiller pour la promenade, ouvrit ses armoires, chercha robe, chapeau, dentelles, bijoux; mais ce qu'elle ne retrouva plus, ce fut le repos. Dans les rues, tout lui parut changé, et elle marcha sur les pavés pointus de Bruxelles comme les divinités marchent sur les nuages; elle oublia de saluer toutes les personnes de sa connaissance, et il lui arriva que, voulant se rappeler la toilette qu'elle portait, elle se crut en soie, tandis qu'elle était tout habillée de velours.

Maxima fut, pendant quelques heures, la plus belle femme de Bruxelles, mais belle d'une lueur d'orage qui laisse des

Digitized by Google

éblouissements ; elle n'éprouvait plus sa quiète satisfaction d'habitude, mais un bonheur effrayant, un bonheur impossible à supporter pendant longtemps, un de ces bonheurs qui se font payer cher.

Au moment du dîner, après avoir servi son mari, elle demeura silencieuse, le coude sur la table et oubliant de manger.

— Es-tu malade? lui demanda Lucien.

Elle se réveilla :

— Moi, pas du tout; j'ai grand'faim, au contraire. Nous irons au théâtre, si cela t'arrange.

— Non. J'ai à travailler.

— Eh bien! j'irai, en ce cas, passer la soirée chez Mme Vernier. — Mais, après tout, j'aime autant rester. Je lirai au coin du feu ; nous prendrons le thé ensemble.

Puis, elle parla avec volubilité, eut de l'esprit, des mots heureux et enveloppa le mari dans des cercles diaboliques au delà desquels ces pauvres hommes ne voient que du feu.

Elle venait de deviner l'art qui sauve les situations.

Et elle se soutint ainsi sur la corde raide pendant quelques mois.

Puisque Eugène d'Aiglin était né diplomate, il ne pouvait offrir à une femme que l'amour diplomatique, dangereux bonbon que l'on ne sert que dans les salons du grand monde, où les estomacs des femmes de trente à quarante ans peuvent seuls le supporter. Sur l'organisation d'une femme jeune et honnête, cela ferait l'effet de l'absinthe. Non seulement la jeune et honnête femme serait mortellement malade, mais, de plus, elle se sentirait honteuse.

L'amour diplomatique n'appelle pas la femme à lutter contre un homme qui la désire et qui la veut. Non. La désire-t-il? Cela n'est pas déterminé. La veut-il? Il n'en sait trop rien. La lutte, dans les passions, a quelque chose de noble, d'élevé, de loyal; c'est la souffrance d'une maladie aiguë : vaincre ou mourir! Ici, rien de tout cela : un mal chronique, un sentiment sans expression, une situation

Digitized by Google

sans mouvement, quelque chose qui mine, corrode, détruit.

Eugène d'Aiglin dînait tous les huit jours chez l'avocat; il avait, en compagnie de ce ménage, fait une saison à Blankenberg ; l'hiver, il apparaissait souvent dans la loge de Mme Nosbois et, pour la rencontrer, il alla à tous les vendredis de Mme Vernier.

C'était la seule maison que Maxima eût consenti à fréquenter régulièrement, car elle trouvait fatigant et désagréable pour son mari d'avoir soit à l'accompagner, soit à passer ses soirées seul dans sa maison déserte.

Eugène voyait une société toute différente : le monde des ambassades, par conséquent, l'aristocratie et, par concession, un peu de finances.

Il allait à la cour et aux bals du noble *Lundi*. C'est avec toutes les peines imaginables qu'il parvenait à accorder une ou deux soirées par semaine à Maxima, et il arrivait quelquefois, pendant la grande presse des invitations, que quinze jours se passaient sans qu'on le vît paraître. C'est là un des châtiments des relations illicites : une préoccupation unique, de cœur et de conscience, passe — fil d'or ou de laine noire — à travers toute la vie de la femme; elle reçoit en échange l'aumône d'une minute sur vingt-quatre heures, en calculant bien. C'est dire que l'existence entière du héros de ses pensées lui échappe et surtout dans les conditions où se trouvait M. d'Aiglin fréquentant une tout autre société que celle où allait Mme Nosbois.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(*A continuer.*)

Digitized by Google

L'INQUISITION EN BELGIQUE.

L'Inquisition a-t-elle ou n'a-t-elle pas existé en Belgique? Il est étrange qu'on soit appelé aujourd'hui à répondre affirmativement à une question que des documents authentiques et irréfutables ont cependant élucidée. Les écrivains catholiques eux-mêmes n'ont pas mis en doute l'existence de cette institution chère à l'Église. De Smet, dont on ne peut soupçonner l'orthodoxie, en parle pour blâmer ses rigueurs. L'abbé Janssens, dans son *Histoire de Belgique*, consacre de longues pages à décrire les horribles supplices infligés par les inquisiteurs, et flétrit énergiquement ces barbaries qui déshonorent la religion chrétienne. Le baron de Gerlache déplore également les cruautés dont les Belges ont été victimes lorsque l'Inquisition fut introduite dans les Pays-Bas. Nous pourrions multiplier ces exemples.

Cependant, aujourd'hui qu'un souffle d'intolérance a passé sur le monde catholique, les chefs de l'ultramontanisme de notre Parlement, s'inspirant d'un intérêt de parti ou d'un zèle mal entendu, cherchent à nier l'évidence et démentent les faits les plus avérés de l'histoire, sans apporter aucune preuve à l'appui de leurs dénégations. Ils savent qu'ils ne peuvent faire croire à leur sincérité, que leurs paroles ne peuvent être prises que pour des contre-vérités. Leurs adversaires n'ignorent point qu'ils ont puisé aux mêmes sources qu'eux. N'ont-ils pas fouillé les bibliothèques, compulsé les archives, parcouru les procès-verbaux des condamnations? Bien mieux ; ils ont pu lire les brefs des papes nommant des

Digitized by Google

inquisiteurs pour les Pays-Bas. La vérité a dû jaillir des faits, claire et limpide à leurs yeux. Dans le for intérieur de leur conscience, ils doivent rougir de la fausseté de leurs assertions. Il y a un fait accablant qui se dresse devant eux : l'Église a failli à cette loi de charité qui est l'essence même de sa doctrine. Oubliant le divin précepte, elle a abdiqué sa divine mission. Elle a mérité de déchoir dans l'esprit de ses membres, dont une partie s'est violemment détachée d'elle. Parmi les crimes dont elle s'est rendue coupable, il faut placer en première ligne l'établissement de l'Inquisition, institution qui ne pouvait naître que dans ces temps où un grossier fanatisme troublait les consciences, où le sens moral était pour ainsi dire oblitéré.

L'Inquisition est à la fois antidivine et antihumaine; antidivine, en ce qu'elle enfreint ce précepte du Christ : Aimez votre prochain comme vous-même; en ce qu'elle sépare ce que Dieu a uni (nous parlons ici au point de vue catholique), le mari et la femme, car elle veut que la femme abandonne son mari hérétique, elle exige même qu'elle le dénonce à son tribunal et *vice versa*.

Elle est antihumaine, en ce qu'elle fait une vertu de l'homicide. Elle est même antisociale, car elle peut dépeupler un pays. Elle introduit la désunion entre les citoyens, les forçant à la délation, leur défendant de fréquenter ceux qui professent une autre religion.

Plaçons-nous encore un instant au point de vue catholique pour démontrer son inconséquence. L'homme ayant été créé par Dieu, ôter la vie à sa créature, n'est-ce pas faire un sacrilége? A-t-on le droit d'anéantir l'être humain, d'abréger une existence à laquelle Dieu a assigné sa durée? Et puisque la religion catholique enseigne qu'un pécheur qui se repent, fût-ce à la dernière minute de sa vie, peut être sauvé, pourquoi, vous catholiques, lui retirer cette chance de salut? Pourquoi le plonger volontairement dans cet abîme de peines que vous croyez éternelles, et mettre obstacle à sa rédemption? En le laissant vivre, vous lui donniez le temps de reconnaître ce que vous appelez ses erreurs. Étrange aberration

Digitized by Google

de l'esprit humain! Celui qui détruit un chef-d'œuvre édifié par la main de l'homme est traité de barbare, de vandale, et l'on se permet, sous un prétexte très discutable, d'anéantir le chef-d'œuvre divin! O fanatisme! aveuglement! inconséquence monstrueuse!

Le perfectionnement de nos mœurs a fait justice des lois barbares édictées par l'Église, et le seul nom d'Inquisition révolte actuellement nos consciences, bien que, parmi les catholiques, il y en ait quelques uns qui la regrettent et osent affirmer qu'elle était nécessaire, de même qu'il y a des partisans de la peine de mort pour les délits civils. Les uns et les autres sont des fous ou des peureux. Quant à ceux qui ne veulent point la mort du pécheur, mais qui tiennent à garder intact le prestige de l'Église, sentant combien ce prestige court de dangers par cette accusation de cruauté qu'on lui jette à la face, ils n'y voient d'autre remède que de démentir les actes qu'on lui reproche. De là l'acharnement qu'ils mettent à nier l'existence de l'Inquisition. Combien, à cette heure, ne voudraient pas effacer de l'histoire de l'Église ces pages sanglantes : les massacres des Cévennes, la Saint-Barthélemy, la révocation de l'édit de Nantes, qui sont la honte du catholicisme!

Nous voulons montrer que c'est un acte de malice puérile, si ce n'est de mauvaise foi, de nier que l'Inquisition ait existé dans notre pays. On ne peut laisser passer bénévolement une telle assertion. Déjà, à la tribune nationale, on a foudroyé les impudents en leur apportant des preuves incontestables. Ces preuves vont bientôt se multiplier à l'infini : jamais on n'a fait autant de recherches dans les bibliothèques publiques, jamais on n'en a extrait tant de documents. Témoignages accablants sur lesquels était tombée la poussière de l'oubli et que ces imprudents ont forcé nos savants de remettre en lumière. Mieux valait pour eux garder le silence sur cette époque sinistre et sur une question qui, bien que vieille de trois cents ans, nous a laissé de si profondes cicatrices que la marque n'en est pas encore effacée.

Avant l'année 1522, il n'existait encore en Belgique ni

Digitized by Google

Inquisition, ni inquisiteurs, car, en 1448, on dut en faire venir un de France pour procéder contre des hérétiques à Douai. On en faisait, paraît-il, venir de Cologne pour les villes flamandes. En 1522, Charles-Quint octroya une commission d'inquisiteur au conseiller François Van der Hulst et lui adjoignit, comme surintendant, le docteur Josse Laurent, président du grand conseil à Malines, tant pour le Brabant que pour les autres provinces. Bien que Van der Hulst fût laïque, le pape Adrien VI confirma, l'année suivante, sa commission; mais il dut prendre ses assesseurs parmi les ecclésiastiques. Il exerçait sa charge assez modestement et n'acquit un peu de notoriété que dans la procédure qu'il fit contre les moines augustins d'Anvers, accusés d'hérésie. Il ne remplit pas longtemps ses fonctions; l'empereur l'ayant convaincu de faux, le força de se démettre de tous ses emplois, et le pape Clément VII le destitua. Par un bref daté des calendes d'avril 1525, le Saint-Père nomma aux fonctions d'inquisiteur général de tous les Pays-Bas, Évrard de la Marck, cardinal-évêque de Liége. Marguerite de Savoie, alors gouvernante, se plaignit de cette nomination, disant qu'elle avait déjà un bref de Sa Sainteté par lequel étaient nommés trois inquisiteurs. C'étaient Nicolas Houseau, prieur à Mons; Olivier Buedens, prieur à Ypres, et Jean Coppin, doyen à Louvain. Ainsi se trouve démentie cette parole d'un de nos représentants, s'écriant que jamais des ecclésiastiques n'avaient été inquisiteurs. Or, il y eut très peu de laïques, au contraire, nommés à cet emploi.

Après quelques négociations entre le pape et Marguerite de Savoie, Sa Sainteté, pour contenter tout le monde, consentit à ce que les trois inquisiteurs susnommés exerçassent leurs fonctions conjointement avec l'évêque de Liége. Il semble qu'ils s'en acquittèrent à la satisfaction de ceux qui les employaient. Jean Coppin, surtout, fit « plusieurs actes notables, spécialement à Bruxelles, où en l'an XXVII furent traités en justice, partie condamnés, partie reçus à pénitence, jusqu'à soixante personnes et davantage[1] ».

[1] Mémoires d'Hopperus.

Digitized by Google

Par le décès de Jean Coppin, son office venant à vaquer, le pape Paul III nomme comme inquisiteurs généraux pour les Pays-Bas, le docteur Tapper, théologien et doyen de Louvain, et le docteur Drutius, canoniste, professeur ordinaire et chanoine de Louvain, lesquels exercèrent leur charge « sans obstacle ».

En 1545, Charles-Quint expédie une patente aux officiers et autres ministres séculiers, afin qu'ils assistent lesdits inquisiteurs et leurs subdélégués. Cependant l'Inquisition n'avait pas encore de caractère officiel. En 1550 seulement, le placard de l'Inquisition fut envoyé dans toutes les provinces pour être publié. C'étaient les ecclésiastiques qui étaient chargés de faire exécuter ce placard, édictant contre les hérétiques les peines du bûcher, du gibet, de la fosse, sans égard « ni au rang, ni à l'âge, ni au sexe ». Cette publication excita une telle émotion dans le pays, que la reine Marie de Hongrie alla trouver son frère à la diète d'Augsbourg, pour lui remontrer le tort que ces mesures rigoureuses allaient occasionner. L'empereur, sur ses instances, consentit à changer plusieurs articles du placard. Quelques mois après, on publia une autre ordonnance qui ne fut guère mieux reçue. On s'était aperçu que les termes seuls de l'édit étaient changés. De plus, on avait appris que des commissions d'inquisiteurs venaient d'être données à quelques théologiens. On disait, il est vrai, que ces charges ne seraient que des sinécures et l'on promettait que les habitants d'Anvers seraient maintenus dans leurs anciennes franchises et exemptions; mais on savait ce que valaient les promesses du gouvernement!

D'ailleurs, on s'aperçut bientôt qu'une telle promesse n'avait été qu'un leurre. Ceux qui avaient reçu du pape et de l'empereur leur commission d'inquisiteur procédaient partout de la manière la plus cruelle. Anvers, il est vrai, fut épargné : il était politique d'user de modération dans la métropole commerciale, sous peine de tarir une source abondante de revenus. Mais on prenait sa revanche en Flandre, dans le Hainaut, l'Artois, le Tournaisis.

Digitized by Google

En 1555, le pape Paul III confirme la commission des inquisiteurs. Nous voyons qu'en 1560 on donne encore cette commission au docteur Josse Tileto, prévôt de l'église collégiale de Walcourt, et à Michel de Bay, chanoine, théologien de Louvain. A cette époque, le pape Paul IV, trouvant sans doute qu'on agissait avec trop de douceur et que les moyens employés contre l'hérésie n'étaient pas assez efficaces, ou peut-être que ses instruments procédaient trop humainement, jugea nécessaire de les remplacer par quelques hommes énergiques et pleins de zèle pour la religion. Il les trouva selon son cœur.

Les trois nouveaux inquisiteurs, qui se comportèrent si vaillamment que Clément VII trouva bon de les confirmer dans leur charge, étaient : Pierre Titelman, doyen de Renaix, Guillaume Lindanus, chanoine de La Haye et professeur de théologie à l'université de Louvain, François Sounius, chanoine d'Utrecht et de Saint-Pierre à Louvain, qui fut évêque de Bois-le-Duc et d'Anvers. Ils avaient pour subdélégués d'autres ecclésiastiques, car ils n'eussent pu suffire à leur multiple besogne.

En effet, dès ce moment, les échafauds, les bûchers et les gibets sont en permanence. On dirait qu'il y a une sorte d'émulation entre les inquisiteurs; mais la palme appartient à Titelman. Il était toujours par monts et par vaux, faisant lui-même la chasse aux hérétiques, les traquant comme des bêtes fauves, entrant dans toutes les maisons, y faisant des perquisitions, dans l'espoir d'y trouver quelque bible ou quelque livre mis à l'index par la sacrée congrégation. Il se présentait inopinément au milieu des familles et, s'il les trouvait lisant la bible ou priant en commun, comme le leur dictait leur conscience, il faisait saisir père, mère, enfants et les faisait brûler à petit feu en sa présence, se délectant à voir leurs contorsions de douleur. Un jour (probablement un de ceux où la chasse avait été mauvaise, le gibier hérétique devenant rare), faute d'autres victimes, il fit saisir un pauvre sourd-muet et le fit mettre à mort. En peu de temps, il était devenu la terreur de la contrée, qui se dépeuplait rapide-

Digitized by Google

ment. N'importe, dussent-ils faire le désert, les inquisiteurs ne cessèrent de sévir, brûlant, pendant, décapitant ou faisant enterrer vifs ceux qui étaient suspects de pratiquer la religion nouvelle ou seulement de fréquenter les réformés. Ils bannissaient et confisquaient les biens de ceux qui étaient riches et s'en adjugeaient la plus grosse part. De tous côtés s'élevait un concert de plaintes; il n'y avait plus de sécurité pour personne et le pays marchait à la ruine. Le gouvernement ne paraissait pas s'en soucier; il publiait, au contraire, un placard ordonnant à tous les officiers et justiciers « de donner assistance aux inquisiteurs es exploits de leur charge[1] ».

Philippe II inaugurait ainsi son nouveau règne. Sous l'empereur, on avait été obligé de dissimuler et d'user de ménagements; il fallait de gros subsides pour soutenir les guerres contre la France : il était donc nécessaire de laisser au commerce quelque liberté et de ne pas éloigner du pays les négociants, étrangers pour la plupart et presque tous réformés. Mais Philippe ne devait pas s'arrêter à de telles considérations. Il rêvait pour notre pays l'Inquisition grandiose de l'Espagne, avec ses processions de pénitents et de condamnés, revêtus du san-benito, et ses auto-da-fé imposants qui devaient inspirer une terreur salutaire.

Il sollicita du pape la création de nouveaux évêchés, ceux qui existaient étant devenus insuffisants ; mais cette mesure mécontenta autant les évêques du pays, voyant par là se restreindre leurs bénéfices, que la population, se méfiant de ces nouveaux titulaires, la plupart étrangers, qui auraient droit à siéger au conseil. Il n'y avait déjà que trop d'étrangers au gouvernement! On passa outre et les bulles papales qui désignaient les nouveaux siéges parurent bientôt. Le peuple disait qu'on voulait installer complétement l'Inquisition avec ces nouveaux évêques[2], ce qui, du reste, était démontré

[1] Placard de décembre 1555.

[2] D'autant plus que les ordonnances pour l'organisation des nouveaux évêchés, divulguées par je ne sais qui, assignaient à chaque diocèse neuf directeurs de l'Inquisition. (*Mémoires de Viglius.*)

Digitized by Google

par la consulte des sept cardinaux, tenue à Rome, et par la terreur des bulles papales. Il y était dit que chaque évêque pouvait conférer neuf prébendes dans son église cathédrale, dont les possesseurs seraient tenus de l'assister dans les faits de l'Inquisition. Deux de ces prébendiers devaient être des inquisiteurs. D'autre part, les évêques désignés pour les nouveaux diocèses étaient tous des inquisiteurs et des théologiens de Louvain.

Cependant, cela ne suffisait pas encore ; on trouva nécessaire d'adjoindre aux inquisiteurs ecclésiastiques quelques laïques, pour s'enquérir dans les villes sur les faits de religion. La machine fonctionna dès lors avec ensemble. Les résultats néanmoins n'en étaient guère satisfaisants ; plus on exterminait d'hérétiques, plus leur nombre s'accroissait. Les murmures du peuple devenaient menaçants. Des émeutes se produisaient et l'on arrachait les condamnés au bourreau. Notre brave population flamande, peu habituée à une telle compression, se soulevait et manifestait sa haine contre les prêtres-bourreaux. On semait dans tout le pays des écrits virulents qui prêchaient la résistance. On criait aux armes! sus aux inquisiteurs! Des pasquilles[1] étaient attachées jusque sur les portes des églises, elles étaient d'une audace incroyable. Le gouvernement avait beau promettre de grosses sommes à ceux qui en dénonceraient les auteurs, ceux-ci restaient inconnus et le danger qu'ils couraient ne les empêchait pas de recommencer.

Pendant ce temps, les villes envoyaient des remontrances au conseil de Brabant sur la manière de procéder des inquisiteurs, se plaignant de l'état d'agitation dans lequel se trouvait le pays, à cause de leur impitoyable rigueur, et de la ruine qui en résulterait, et observant que si on le poussait à bout, le peuple pourrait en venir à s'affranchir complétement de l'obéissance. Ces remontrances ayant été envoyées au conseil d'État, on y répondit : « Que les gens de Brabant avaient tort de se plaindre; le roi n'avait voulu introduire

[1] Écrit satirique de l'époque.

Digitized by Google

aucune chose nouvelle dans le pays, puisque l'Inquisition ecclésiastique y avait toujours été exercée et soufferte, comme c'était de droit, etc., etc. »

La gouvernante, de son côté, assurait que l'on n'avait nulle intention d'introduire l'Inquisition dans le pays. (Elle pouvait parler ainsi, puisqu'elle y était déjà.) Du reste, tout reposait sur une équivoque, Marguerite entendait sûrement parler des auto-da-fé, qu'on n'eut effectivement jamais l'audace d'importer chez nous, non pas que Philippe II n'en eût grande envie!

En ce même temps, les députés des quatre membres des Flandres envoyèrent aussi leurs doléances à la douce Marguerite. Le doyen de Renaix, Pierre Titelman, était occupé à faire un désert de cette contrée autrefois si prospère. Les députés remontraient à la gouvernante combien cet état de choses était insupportable et dommageable pour le pays. Ils réclamaient leurs coutumes et priviléges, qui avaient toujours été observés et que le roi, à son avénement, avait solennellement juré de respecter et de maintenir. L'un de ces priviléges mentionnait qu'aucun citoyen ne pouvait être jugé par un tribunal ecclésiastique, mais seulement par les gens de loi commis à l'administration de la justice. On ne pouvait non plus violer le domicile sans qu'une information préalable eût été faite par la justice. Ce nonobstant, Pierre Titelman, constitué inquisiteur de la foi par le saint-père et par le roi, faisait appréhender dans leurs maisons tous ceux contre lesquels il lui plaisait de sévir. Il faisait faire des perquisitions sans y être autorisé par les magistrats, requérant les baillis et officiers de l'assister; ce que beaucoup n'osaient refuser, de crainte d'être eux-mêmes suspectés. Si cela durait, ajoutaient les députés, telles usurpations occasionneraient sûrement des mutineries et oppositions parmi les habitants. C'est pourquoi ils suppliaient humblement Sa Majesté de les laisser jouir des priviléges et libertés que lui et ses prédécesseurs avaient juré de maintenir.

La réponse de la gouvernante fut : « Qu'avant d'obvier aux inconvénients qu'ils signalaient, elle devait avoir plus

Digitized by Google

ample information sur les faits, et qu'elle les mettrait en rapport avec les membres du conseil à cet effet. Elle ajoutait qu'elle chargerait l'inquisiteur de se conduire *avec discrétion;* qu'en attendant ils continuassent de lui prêter assistance et à avoir soin que les placards fussent observés comme il convenait pour leur propre repos[1]. »

Cette réponse ne semble-t-elle pas une cruelle ironie? Notez que cette remontrance fut présentée à la gouvernante à quatre reprises différentes, et que chaque fois elle y répondit dans les mêmes termes.

Tout le pays était bouleversé. Il fallait cependant aviser au moyen d'apaiser les esprits. Le conseil d'État s'assembla le 28 mars 1565. Après avoir délibéré pendant plusieurs jours, on finit par décider d'envoyer un message au roi pour lui signaler la nécessité de modérer les placards, vu le trouble qu'excitait la rigueur des édits et le tort qui en résultait pour la prospérité du pays.

Ce fut l'année suivante qu'eut lieu le compromis des nobles, rédigé par Marnix de Sainte-Aldegonde et principalement dirigé contre l'Inquisition. Il fut présenté à la gouvernante le 5 avril 1565.

La gouvernante, dans sa réponse aux nobles confédérés, ne promit point de surseoir à l'Inquisition, mais seulement de donner ordre aux inquisiteurs « de procéder discrètement endroit leur charge », réponse dont les gentilshommes furent médiocrement satisfaits; aussi, dans une nouvelle audience qu'ils obtinrent de Marguerite, insistèrent-ils sur la suspension de l'Inquisition et des placards. La gouvernante avait peine à dissimuler sa colère; ce qu'on lui demandait paraissait exorbitant. Elle les paya de faux-fuyants, et des deux parts on se sépara mécontent.

La réponse de Philippe, longtemps attendue, arriva enfin. Ce fut une grande déception. Il écrivait à Marguerite : « Qu'il ne lui convenait pas de faire aucun changement aux

[1] Apostille de la gouvernante à la requête des membres de Flandre contre l'Inquisition, du 20 octobre 1564.

Digitized by Google

placards, que le mal dont on se plaignait venait de la *flocheté* (mollesse) des juges, qui, de crainte de trouble, n'osaient exécuter les placards. Que s'ils ne le voulaient faire, il fallait qu'on lui en donnât avis et qu'il pourvoirait à les remplacer par de plus sévères. Que pour ce qui regardait l'Inquisition, il fallait que les inquisiteurs fussent secondés dans leur office, ce qui était nécessaire pour le bien de la religion, et que sa volonté était que l'Inquisition se fît par les inquisiteurs, comme cela avait été fait jusqu'alors, et comme il leur appartenait, *par droit divin et humain*[1]. »

Voilà quelle était la modération accordée par le roi! Naturellement, le féroce Titelman se montra plus âpre que jamais contre les religionnaires. On lui avait adjoint quatre sergents et un commissaire, lequel s'entendait avec lui, de sorte que toute la justice du pays était entre ses mains, que tout le monde tremblait devant lui et n'osait lui résister.

Le peuple tomba dans un profond désespoir en voyant qu'on n'avait nulle intention de remédier à ses misères. Des bannis et des fugitifs étaient rentrés dans le pays sur la foi des promesses de modération. Ils se virent de nouveau exilés. Quelques uns même furent saisis, emprisonnés, d'autres exécutés. Les marchands suspectés d'hérésie furent chassés des villes; cela eut lieu même à Anvers, au grand détriment du commerce.

Au mois de mars 1566, il arriva des lettres du roi adressées aux magistrats de plusieurs villes des Pays-Bas, mais elles ne contenaient aucune parole qui pût donner espoir de quelque adoucissement à l'état de la situation. Philippe exhortait les magistrats à la patience (!) jusqu'à sa venue aux Pays-Bas, venue toujours annoncée, toujours promise, mais qui ne devait jamais avoir lieu.

Dans l'entretemps, Marguerite de Parme recommandait au margrave d'Anvers de tenir la main à l'exécution des pla-

[1] Lettre de Philippe II à Marguerite de Parme, concernant les faits de religion, du mois de décembre 1565.

Digitized by Google

cards et de faire arrêter tous les étrangers, qui venaient infester le pays de leur mauvaise doctrine[1].

Au mois d'août de cette année eut lieu le brisement des images par un ramassis de gens de la lie du peuple. Il est à présumer que cette affaire fut suscitée par le gouvernement, afin d'y trouver motif à sévir contre les protestants dont le nombre s'accroissait d'une manière inquiétante. On saisit ce prétexte pour envoyer en Belgique le duc d'Albe, qui traita nos provinces de la manière qu'on sait. Le tribunal de sang surpassa l'Inquisition et le bénin Titelman fut un de ses agents les plus zélés.

Après qu'on eut terrorisé le pays, lorsque les hérétiques furent exterminés ou bannis, l'Inquisition eut quelques loisirs. Elle devait reprendre son rôle plus tard, sous le règne d'Albert et d'Isabelle. L'archiduc Albert, ex-inquisiteur général d'Espagne, qui avait fait ses preuves en Portugal, n'eut garde de laisser péricliter cette belle institution. Mais, comme il n'y avait plus d'hérétiques à brûler, on s'en prit aux sorciers; le bûcher n'y perdit rien, et l'inquisiteur se cacha sous la peau de l'exorciste.

Et maintenant, comment expliquerons-nous les dénégations de nos représentants catholiques? A quelle fin se donnent-ils la peine de jouer publiquement une petite comédie qui ne persuade aucun de ceux qui les écoutent?

C'est que ce n'est point pour ceux-ci qu'ils se mettent en frais d'éloquence. C'est que leurs paroles passent par dessus la tête de leurs adversaires pour aller convaincre d'autres auditeurs. Ils savent bien que l'ignorance de ces derniers ne peut contrôler leurs dires. C'est pour ce *vulgum pecus* que l'Église doit rester infaillible et respectée. Ils la croiraient en péril si le peuple venait à connaître de telles fautes, à ouvrir les yeux sur de tels crimes.

Ne serait-il pas cependant plus loyal et plus franc, plus adroit aussi, de répudier les erreurs et les crimes du catholicisme en les mettant sur le compte des temps barbares où

[1] Reiffenberg. *Correspondance de Marguerite d'Autriche.*

Digitized by Google

ils se sont produits, de faire une déclaration de principes bien nette, en affirmant qu'aujourd'hui de tels moyens ne seront plus employés et qu'on ne veut réussir que par la persuasion et la douceur? Pourquoi ne pas méditer ces paroles de saint Athanase : C'est le propre de la vraie piété, non de contraindre, mais de persuader? Hélas! saint Dominique professait d'autres principes!

Mais se préoccupent-ils d'être sincères, ceux qui ont laissé s'infiltrer en eux la morale délétère des jésuites? Ils s'attirent le mépris et la désaffection des personnes instruites et sensées. Peu leur importe, pourvu qu'ils conservent leur empire sur les cerveaux incultes de nos artisans et de nos campagnards. Cet empire est malheureusement encore bien puissant. C'est donc ceux-là qu'il s'agit d'éclairer, c'est dans ces ténèbres profondes où végètent les masses populaires qu'il faut faire pénétrer une bienfaisante lueur. La tâche sera longue et difficile, mais non impossible. Le temps marche, il a déjà dissipé bien des erreurs. Espérons qu'il nous apportera des armes nouvelles pour combattre les monstrueux préjugés que le passé nous a légués.

VIOLETTE.

Digitized by Google

LES CROYANCES BERRICHONNES

ET LES IDYLLES DE GEORGE SAND.

I

Au centre de la France, dans la plaine que contourne le grand coude de la Loire, demeuraient autrefois les Bituriges, surnommés Cubiens, une des plus énergiques populations de l'ancienne race celtique. César, qui eut à les combattre, apprit au siége d'*Avaricum* (Bourges) ce que valait leur courage. Comme pour se venger de cette longue résistance, les Romains, enfin maîtres de la contrée, s'acharnèrent à y effacer toute trace de l'ancien esprit d'indépendance. On peut penser combien la transformation dut être radicale, si l'on songe aux effets ordinaires d'une domination de cinq siècles. Nul mieux que le Romain ne s'entendait à consolider une conquête ; les proconsuls achevaient rapidement l'œuvre des légionnaires; le maître prenait racine, s'éternisait. Partout, dit Sénèque, où le Romain a vaincu, il demeure : *Ubicumque Romanus vicit, habitat.*

Si, plus tard, le Berry garda son organisation romaine sous les Franks comme sous les Visigoths, c'est que ses nouveaux maîtres étaient de pauvres administrateurs. Ils se trouvaient trop heureux et trop fiers de conserver quelques lambeaux de l'autorité des Césars. Quant à la ténacité du paysan vaincu, elle venait plutôt d'une molle inertie que d'un sentiment national. Au moyen âge, on citait en proverbe « la douceur des moutons du Berry » comme on raillait le

Digitized by Google

rusé Normand, le hâbleur Gascon ou le colérique Picard. De nos jours encore, George Sand a pu parler « de l'admirable patience dont sont doués les Berrichons ». Le même auteur recommandait récemment[1] l'œuvre d'un érudit de cette région placide, « une des quatre ou cinq dernières personnes lettrées qui connaissaient à fond le vrai parler du paysan de chez nous ». — « Mon regretté voisin et ami, Laisnel de la Salle, était, du temps que nous étions jeunes, un grand blond à figure douce, parlant peu, ne riant jamais tout haut, ayant toujours l'air de prendre en patience nos jeux bruyants, mais, par le fait, s'amusant de tout plus que personne et sachant entretenir notre gaîté par un sourire sympathique accompagné de temps en temps d'un mot comique, excellent, qui, avec un merveilleux à-propos, résumait le sujet de nos rires ou de nos discussions. A première vue, personne n'eût fait attention à cette figure placide, insignifiante peut-être ou timide.

« Au bout de peu d'instants, un étranger eût été frappé de la justesse brillante et du comique profond que révélaient ses remarques monosyllabiques. Il se fût dit qu'il y avait là une intelligence supérieure qui se trahissait malgré elle et sans se connaître. »

C'est ce représentant d'un type celto-romain moins vif et moins *spitant* que nos *copères* ou compères dinantais, qui a réuni en deux gros volumes in-8° (Paris, A. Chaix, 1875) le véritable répertoire de la superstition berrichonne (*Croyances et légendes du centre de la France, souvenirs du vieux temps, par Laisnel de la Salle, avec une préface de George Sand.*)

II

Il en est des superstitions comme des patois de la Loire : à chaque instant, on se demande : Est-ce celtique? est-ce romain? Le plus souvent, c'est l'un et l'autre à la fois. Après tout, pourquoi y aurait-il de si grandes différences entre ces imaginations enfantines? Elles se ressemblent tant, même

[1] Cet article a été écrit en juillet 1876.

Digitized by Google

d'un hémisphère à l'autre! D'ailleurs, dans l'histoire de la famille indo-européenne, on voit persister et coexister longtemps le groupe formé par les Celtes et les Latins. Mais on peut invoquer une raison plus spéciale de ces ressemblances qui parfois déroutent les érudits. Le conquérant romain, pour réaliser sa *pax romana,* détruit tout, sauf la superstition indigène. On peut dire qu'il se l'annexe. C'est sa façon d'être tolérant; plus il a de fétiches, plus il se sent patronné, protégé, garanti. Un archéologue asiatique, Denys d'Halicarnasse qui, au début de l'empire, vécut à Rome pendant un quart de siècle, s'étonne d'y voir pulluler librement tant de cultes divers. Cependant, comme l'observe Marquardt, le continuateur de Becker (*Römische Alterthümer,* IV, 37), cette tolérance ne protége que ce qui ne paraît pas devoir inquiéter la religion officielle ou politique.

Au reste, dans les provinces, notamment dans les derniers temps de la domination romaine, il y a une tendance générale à confondre toutes les traditions superstitieuses. Il se forme partout des conglomérations qui, aujourd'hui, n'offrent pas peu de difficultés à l'analyse historique. En attendant qu'elle les débrouille, les amis de la poésie populaire y trouvent leur compte. L'illustre romancier dont nous parlions tout à l'heure, et qui a enfin doté la France de sa véritable idylle, a singulièrement profité de ces éléments de couleur locale. Il n'y a pas d'exagération à prendre pour commentaire de ses délicieuses paysanneries un catalogue complet des fêtes, des traditions, des recettes populaires, des légendes fantastiques, en un mot, des plus naïves manifestations du « bon vieux Berry ». La belle prose de la *Mare au diable* n'en paraîtra que plus digne d'admiration. On pouvait déjà, par le glossaire du comte Jaubert, étudier et reconnaître la fidélité de certaines tournures bucoliques, l'authenticité de quelques métaphores destinées à achever la caractéristique des principaux personnages. « Un patois, dit à ce propos M. Littré, n'a pas d'écrivains qui le fixent. C'est ce qui lui donne une apparence de familiarité naïve, de simplicité narquoise, de rudesse grossière, de grâce rustique. »

Digitized by Google

Dans ses ravissants tableaux, George Sand se garde de compromettre la finesse de sa peinture par l'empâtement de la couleur berrichonne. Elle use du patois, mais discrètement, un peu à la façon magistrale de l'auteur du *Festin de Pierre*. L'artiste a surtout le sens des proportions et ne confond pas l'accessoire avec le principal.

Ces paysages de la Sologne, de la Champagne berrichonne, de la Creuse, ont une mélancolie particulière et qui devait perpétuer la superstition stagnante et dormante. « C'est durant les nuits voilées et grisâtres de l'automne que le chanvreur raconte ces étranges aventures de follets et de lièvres blancs, d'âmes en peine et de sorciers transformés en loups, de sabbats au carrefour et de prophétesses au cimetière. » (*La mare au diable*[1]). Au salon de 1857, Maurice Sand faisait admirer son « Follet d'Epnell » et son « Loup-garou » dans ces plaines désolées et fantastiques.

Plus on confronte les peintures et les récits, les idiomes et les coutumes de l'ancien pays des Bituriges, plus on est tenté de conclure avec M. V. de Laprade : « George Sand se trouve chez elle dans tous les paysages, depuis les îles Baléares, la Provence, la mer de Venise, jusqu'à la Germanie et à la Norvége ; mais c'est aux sites paternels, aux bords de l'Indre et de la Creuse, qu'elle revient le plus souvent. Elle peint le Berry avec un amour filial, comme Brizeux peignait la Bretagne. Mais avec quelle variété, quelle puissance !... A prendre le paysage dans sa pleine liberté, vis à vis des autres genres, et en même temps dans ces conditions de goût et de justesse qui le *subordonnent* à la peinture de la vie humaine, George Sand est le premier paysagiste de notre temps et de toute la langue française. » (*Le sentiment de la nature chez les modernes*, p. 438.)

C'est, en effet, par la subordination de la nature à l'homme, du cadre au portrait, que l'auteur de la *Mare au diable*, de *François le Champi* et de *La petite Fadette* a produit des

[1] Dans sa préface de 1851 (édition populaire illustrée), G. Sand dit : « Je me proposais de réunir, sous le titre de *Veillées du Chanvreur*, une série de romans champêtres, à commencer par la *Mare au Diable*. »

Digitized by Google

idylles de premier ordre. « La vraisemblance, dit Saint-Marc Girardin, est ce qu'il y a de plus rare dans l'idylle. » Or, c'est ce qui constitue le charme souverain de ces petits tableaux qui nous reportent, sans fadeur, sans mièvrerie, vers un idéal de simplicité calme et cordiale. Veut-on goûter toute la saveur de cette vraisemblance, admirée par l'éminent critique? Veut-on savoir pourquoi ce qui paraît si simple est devenu si grand? La vérification est à la portée de tous les lecteurs qui ne sont pas des *liseurs* distraits et passifs. En Belgique, où nous aimons la couleur locale dans nos contes flamands ou wallons, on doit aimer des recueils qui, comme celui de Laisnel de la Salle, rapportent si fidèlement les choses telles qu'elles sont. Si parfois elles l'indignent et le scandalisent, nous n'y contredirons pas. N'avons-nous pas, dans notre pays, la même persistance des idées les plus baroques? Plus d'une fois on est tenté d'oublier qu'il s'agit du Berry, de la Beauce ou de la Sologne, pour songer à la Flandre, à l'Ardenne ou à la Campine.

III

Quand on étudie ces croyances naïves, il faut se défier de l'esprit de système. On doit se rappeler qu'elles se sont formées au hasard, de la façon la plus arbitraire et souvent la plus frivole. Quelquefois aussi elles résultent de l'amalgame des idées les plus disparates et des principes qui paraissent le plus incompatibles. « Pourquoi, se demandait un jour M. Anatole de Montaiglon (*Recueil de poésies françaises des* XV^e^ *et* XVI^e^ *siècles*, t. VIII, p. 219), pourquoi invoquait-on sainte Ève pour avoir de la pluie? La raison en est bien simple, c'est qu'*Ève* veut dire *eau*[1], et les croyances populaires n'ont guère attribué aux saints des mérites de ce genre que par voie de calembour. » En général, très peu de profondeur dans ce faux mysticisme, comme l'avait si bien deviné Lobeck, le savant et spirituel auteur de l'*Aglaophamus*. Ce

[1] En anglo-normand, on trouve *ève*. C'est, au fond, le même mot en liégeois. (F. Grandgagnage. *Dictionnaire étymologique*, v° AIWE.)

Digitized by Google

ne sont souvent que des ricochets que produit ou subit le peuple sans en avoir conscience.

On peut prendre au hasard dans les chapitres de Laisnel de la Salle. Pour certaines particularités berrichonnes de la Noël, rien de neuf, à vrai dire. *La cosse de Nau* n'est-elle pas la traduction de la souche ou bûche de Noël? Le « bonhomme Nau » est une personnification de la fête solsticiale qu'on retrouve partout. C'est la nuit mère des Anglo-Saxons, qui semblent ici traduire le *Natalis Solis invicti* (jour natal du soleil invincible) de l'ancien calendrier romain. C'est le réveillon de la Nature. Mais pourquoi La Salle se hasarde-t-il à l'étymologie fantastique de Noël, *nouvel*, *sol novus*, le nom que porta longtemps le 25 décembre? Nous aimons mieux que, parlant des *cornabœux* ou *pains cornus*, il rappelle la redevance féodale des pains de Noël, nos *Kerskoeken* flamands et nos *cougnoux* namurois. C'étaient probablement les anciens *cunei* ou gâteaux triangulaires[1]. A un autre gâteau, celui de la fève ou de l'Épiphanie, se rattache le vieux refrain des enfants de Châteauneuf (département du Cher) réclamant la *part à Dieu :*

Chantez, chantez donc,
Cabriolez donc.

On dirait, par endroits, le chant de la quête pour Apollon, l'Eirêsione, si longtemps attribué à Homère. — Quant au *bœuf villé* ou *viellé* de Dun-le-Roy, c'est le bœuf gras qui a déjà provoqué tant de dissertations trop systématiques. Non moins connus sont les *Brandons* du premier dimanche de carême. Aux environs de Bourges, *brandouneux* et *brandouneuses* chantent des couplets où, çà et là, se retrouvent encore des souvenirs d'une fête lustrale, comme en décrit le charmant Tibulle. Les beugnons ou beignets que l'on mange le soir du dimanche *brandounier* rappellent les gâteaux de millet qu'on offrait à Cérès.

A Châteaumeillant (département du Cher), à Argenton et

[1] *Zieltjeskoeken*, — couques des âmes. (*Messager des arts et des sciences historiques*, Gand, 1876, p. 145.)

Digitized by Google

à Cluis-Dessus, lorsque vient la mi-carême, on mène les enfants aux *foires aux vieilles*, pour leur montrer le spectacle de la *vieille sciée en deux*. C'est, sans doute, la caricature du mythe d'*Anna Perenna*, la lune vieille et nouvelle; c'est un de ces nombreux *sacra popularia* (rites populaires) par lesquels on célébrait le renouveau, le début de l'année lunaire ou sacrée.

« A voir, dit Laisnel de la Salle, la persévérance avec laquelle tant de peuples, de contrées, d'époques et de mœurs si différentes adoptent les mêmes superstitions, affectionnent les mêmes chimères, il semblerait que sur cette mer sans bornes où, depuis les premiers âges, s'égare, à la recherche du merveilleux, la folle imagination de l'homme, il existe de certains courants auxquels elle se plaît surtout à s'abandonner; mais cette conformité de sentiment en matière pareille, c'est à dire dans ce que les rêves de l'esprit humain peuvent enfanter de plus capricieux, indique simplement que la civilisation de la plupart des sociétés modernes découle originairement de la même source.

« Malgré les progrès de la raison, malgré les efforts du christianisme qui, depuis plus de dix-huit siècles, ordonne à nos paysans de « dépouiller le vieil homme pour revêtir l'homme nouveau », le vieux Gaulois, l'ancien disciple du druide, point toujours, çà et là, à travers leur écorce chrétienne et française, car l'influence de l'éducation première est encore plus puissante chez les nations que dans les familles [1]. »

Le gui de chêne n'est plus sacré comme au temps de César, mais il sert encore à combattre l'épilepsie, à soulager dans

[1] « Depuis le siége d'Avaricum (dit Jules Garnier, *Le Fer*, *Bibliothèque des merveilles*), les choses ont peu varié aux environs de Bourges : on y trouve encore une population de mineurs, et dans les plaines avoisinantes, le sol est parfois tellement criblé de petits puits de mine que le promeneur, non prévenu, court un véritable danger; ces puits, de petit diamètre, ont une profondeur qui atteint souvent 25 mètres. Remarquons, de plus, que les engins d'extraction du mineur de nos jours sont tellement primitifs, qu'ils doivent lui arriver en droite ligne de ces Gaulois dont parle César. »

Digitized by Google

les accouchements laborieux ; on l'administre même au bétail pour faciliter le part. C'était enfin une herbe de sabbat. Quant à l'aubépine, elle détourne les maléfices; elle n'est jamais frappée de la foudre, et Pline déjà, le grand colligeur de croyances romaines, constatait que cette jolie plante portait bonheur aux mariages, comme le croient encore Vendéens et Berrichons.

Le lundi et le mardi de Pâques, les pâtours et les jeunes bergères font, dans les champs, le repas appelé *manche* ou *berlué*. On y mange surtout force œufs durs, des œufs teints en rouge ou en jaune, des *cocognes*, comme on dit à Liége. Pour cette « foire aux œufs », il y a des quêteurs appelés *cacoteux*, qui promènent de maison en maison une reine qui porte souvent le nom de *Belle de mai*. C'est la *maia* des Provençaux. Elle fait rêver au beau poëme de Mistral.

La *jônée* ou *jouannée*, dont il est question dans les *Maîtres sonneurs* de George Sand, n'est que le feu de la Saint-Jean. Les farandoles berrichonnes rappellent la danse lustrale, purificatoire des anciens Grecs. On conserve précieusement les débris de la fête, de même qu'à Liége, certaines personnes ramassent comme préservatif précieux quelques feuilles ou quelques fleurs de la jonchée de la procession paroissiale, *hiebb' à procession*. (Hock, *Croyances et remèdes populaires*, III, 92.)

« On est encore persuadé dans quelques villes de province, dit M. Édouard Fournier (*Variétés historiques et littéraires*, t. VI, p. 294), qu'en gardant les morceaux de pain bénit qui se distribuent le dimanche à l'église, on se donne un préservatif contre les maléfices. Aussi a-t-on bien soin de les laisser religieusement moisir dans le fond de quelque tiroir. »

En Berry, comme en Wallonie, la médecine populaire est des plus variées. A côté des *panseux de secret*, véritables héritiers des sorciers-médecins qu'admirait déjà Caton le Censeur, il faut citer la longue liste des saints qu'on invoque pour le *mal à saint*. Saint Orban guérit les *orbillons* (maladie des paupières); saint Clair supprime la cécité et saint Ouen, les affections de l'ouïe. Saint Boniface remédie au marasme

Digitized by Google

qui amaigrit la face. Saint Genou, dans l'Indre, préserve de la goutte. Saint Phallier, à Chabris en Berry, rend les femmes fécondes. Saint Acaire tempère l'humeur acariâtre de certaines femmes quand on peut les lui mener. Saint Langouret, non loin de Palluan, rend la santé aux enfants affligés de maladies de langueur. Saint Firmin, près de Bourges, guérit de la fièvre, parce que l'on a besoin d'être *affermi* lorsqu'elle nous fait trembler [1].

Les anciens Celtes croyaient à l'efficacité surnaturelle de certaines fontaines. Les capitulaires de Charlemagne et les canons de l'Église ont souvent fulminé des peines contre ceux qui allumaient des flambeaux et rendaient un culte aux arbres, aux fontaines ou aux pierres. « Le fiévreux, dit le comte Jaubert (*Glossaire du centre*), après avoir bu à la fontaine de Huez, ne manque pas de déposer aux alentours une pièce de menue monnaie. Malheur au passant qui s'avisera de la ramasser! Il attrapera à son tour la fièvre, et le premier en sera à jamais débarrassé. »

La féerie berrichonne semble résumer tout ce qui s'est imaginé à ce propos, au nord comme au midi de la Loire, en langue d'oïl comme en langue d'oc. Nous trouvons successivement les Fades, les Fadées, les Fadettes, les Martes, les Marses, les Bonnes Dames, les Bonnes femmes, les Demoiselles, les Fileuses, les Folles et les Sottes qui font penser à nos Sotais de la Meuse et de l'Ourthe. Jeanne d'Arc, interrogée, pendant son procès, sur les relations qu'on l'accusait d'avoir eues avec les fées, répondit à ses juges : « Que assez près de Domremy, il y avait un arbre qui s'appelait l'*Arbre des Dames;* qu'elle avait ouï dire à plusieurs anciens, non pas de son lignage, que les fées y *repairaient* (s'y rencon-

[1] Énumération de plusieurs « maux de saints », dans le *Journal de l'Amateur de livres* (année 1848, p. 86-87) : Le mal Saint-Antoine, c'est l'érysipèle; le mal Saint-Lazare, l'éléphantiasis; le mal Saint-Main, la gale; le mal Saint-Aignan, la teigne; le mal Saint-Fiacre, la fistule; le mal Saint-Gilles, le cancer; le mal Saint-Marcou, les écrouelles; le mal Saint-Roch, la maladie des paveurs et des tailleurs de pierre; le mal Saint-Mathurin, la folie. (*Recueil de poésies franç.*, t. X, 3.4. *Mém. Soc. Antiquaire de Normandie*, t. VIII.)

Digitized by Google

traient)[1]; mais que, pour elle, elle ne vit jamais fée, qu'elle sache, à l'arbre ni ailleurs. » C'est surtout la veille du 1er mai (le *mei-avond* des Flamands) que les fées ont des caprices redoutables. On le voit bien par la colère de dame Maglore dans « le Jeu de Feuillée », la vieille comédie d'Adam de la Halle.

IV

C'est encore à propos du mariage que se maintiennent les plus curieuses traditions. Pourquoi le paysan berrichon évite-t-il de se marier dans le mois de mai? Il a sa raison à lui : c'est que les enfants conçus en cette saison viennent au monde *badauds* ou *lourdauds*. Peut-être ne fait-il que suivre un préjugé romain. Ovide (Fastes, V, 488) ne prévoyait rien de bon pour les unions contractées dans ce mois. Porphyrion, un commentateur d'Horace (Ép., II, 2), va jusqu'à la peur du sacrilége (*Maio mense religio est nubere*). Le jeudi n'est pas plus favorable, s'il faut en croire les vieillards du Bourbonnais, d'accord en cela avec l'*Évangile des quenouilles* : « Qui de maint meschief veult estre quitte, si ne se marie jamais *sur* le jeudy [2]. » Ne dirait-on pas un souvenir du terrible *Thors-dag* des Flamands à demi convertis par saint Éloi?

L'invitation à la noce n'est pas moins caractéristique. Aussitôt que les *prieux de noces* sont entrés, on met la nappe, et tout le monde s'attable. A la fin du repas, le plus âgé des *semouneurs*, debout, le dos au feu et le chapeau à la main, débite la *prévance* à peu près en ces termes : « Nous venons de la part de N. et de N., qui marient leur garçon ou leur fille, vous *s'monde* (prie), vous et toute votre maisonnée, d'assister à la bénédiction du mariage, à la noce, au bon

[1] C'est un vieux hêtre, dont les rameaux, le dimanche de *Lætare*, portent des bouquets de fleurs sauvages. Les jeunes filles qui viennent de les y suspendre pour fêter le prochain retour du printemps dansent et chantent des rondes autour de l'*Arbre des fées*. C'est, sans doute, à cause d'une tradition analogue que, dans l'Ardenne luxembourgeoise, on croit que les hêtres ne sont jamais atteints par la foudre...

[2] Ancien wallonisme aussi bien que flandricisme.

Digitized by Google

pain, au bon vin, à la bonne chère et à tous les divertissements qui doivent s'ensuivre, et rien ne vous sera caché. Excusez-moi si j'ai mal parlé. (Laisnel de la Salle, II, 25.)

Dans la soirée qui précède le mariage a lieu la présentation des *livrées* (cadeaux de noces). Ceux qui sont chargés de les offrir à la mariée se rendent en chantant et musette en tête à sa porte, et, la trouvant barricadée, se mettent à chanter en chœur :

Ouvrez la porte, ouvrez[1],
Marie, ma mignonne,
J'ons de beaux cadeaux à vous présenter.
Hélas! ma mie, laissez-nous entrer.

« A quoi, dit George Sand (*les Noces de campagne*, appendice de la *Mare au diable*), les femmes répondent de l'intérieur, et en fausset, d'un ton dolent :

Mon père est en chagrin, ma mère en grand' tristesse,
Et moi je suis fille de trop grand merci (*prix*)
Pour ouvrir ma porte à cette heure ici.

« Les hommes reprennent le premier couplet, en en modifiant le troisième vers :

J'ons un *beau mouchoir* à vous présenter.

« Mais, au nom de la fiancée, les femmes répondent de même que la première fois.

« Pendant vingt couplets, au moins, les hommes énumèrent tous les cadeaux de la *livrée*, mentionnant toujours un objet nouveau dans le dernier vers : un beau *devanteau* (tablier), de beaux rubans, une croix d'or, et jusqu'à un *cent d'épingles* pour compléter la corbeille de la mariée. Le refus des matrones est irrévocable ; mais enfin les garçons se décident à parler d'*un beau mari à leur présenter*, et elles répondent en s'adressant à la mariée et en chantant avec les hommes :

Ouvrez la porte, ouvrez,
Marie, ma mignonne,
C'est un beau mari qui vient vous chercher,
Allons, ma mie, laissons-les entrer.

[1] Claustra pandite januæ : Virgo adest. (Catulle, Epithalame.)

Digitized by Google

N'est-ce pas à se croire transporté à Rome, à Athènes ou même à Smyrne? Il y a, dans la *Mare au diable*, un dialogue entre le chanvreur et le fossoyeur, qui ramène à Théocrite : « Quand le futur est entré, pour ainsi dire d'assaut, avec ses amis, dans la maison de sa fiancée, celle-ci se cache et il doit la chercher partout. Placée avec plusieurs jeunes filles et quelquefois avec de très vieilles femmes derrière un grand drap blanc, il doit la reconnaître au seul contact de sa main ou à son talon; s'il n'y parvient pas, il lui est interdit de s'approcher d'elle de toute la soirée. » Une autre pratique non moins symbolique et primitive est le *don de la chemise de noces;* c'est la veille du mariage que la fiancée doit faire ce cadeau solennel. Le lendemain, c'est aux parrains et aux marraines à donner le *cochelin*, l'écuelle à couverture d'étain. Au moment de se rendre à l'église, le futur octroie à sa bien-aimée la ceinture argentée que les *bachelières* d'honneur (nos *bâcèles*) lui ôteront, au coucher du soleil. « Hymen, ô Hyménée! s'écrie Catulle, les vierges pour toi dénouent leurs chastes ceintures... »

Mais, en allant recevoir la bénédiction nuptiale, les mariés doivent suivre le chemin par lequel ont coutume de passer les convois funèbres. S'ils se rendaient à l'église à travers champ, tous les deux mourraient infailliblement dans l'année. Cette obligation n'ôte rien à la gaîté du cortége. On n'entend que folles chansons, à chaque instant interrompues par des *Iou! Iou!* joyeux et stridents ou par des coups de pistolet que prodiguent les jeunes *gâs* de la noce. Laisnel de la Salle retrouve ces cris dans le : *Io*, *Hymen*, *Hymenæe*, des Latins, et jusque dans le *iou! iou!* d'Aristophane. Quant à la poule blanche qu'on porte alors devant la fiancée, il paraît que c'est l'emblème de la chasteté et de l'innocence.

C'est au moment où le prêtre bénit l'union, que le mari donne à son épouse *la pièce de mariage :* « A l'offrande, Germain mit, selon l'usage, le *treizain*, c'est à dire treize pièces d'argent dans la main de sa fiancée. » (George Sand, *la Mare au diable.*) Le troisième jour des noces amène « *la plantation du chou* »; on le place, orné de rubans et de bande-

Digitized by Google

rolles, sur le toit de la maison que doit habiter le nouveau couple. Ce chou symbolique doit être entouré de trois pommes, ni plus ni moins. Le dernier chapitre de la *Mare au diable* résume la comédie, ou, comme on dit en flamand, le *tafelspel*, qui se joue en cette circonstance. Parmi ces rites matrimoniaux, n'oublions pas le *plat de noce*, un gâteau orné de rubans et de fleurs, que les nouveaux époux doivent apporter au presbytère. C'était, dans le principe, une rémunération offerte au prêtre qui avait béni le lit nuptial.

« Cette bénédiction eut d'abord lieu au moment où les mariés venaient de se coucher, mais, à cause de certaines plaisanteries que se permettait parfois l'assistance, on finit par accomplir cette formalité pendant le jour. — On a souvent raconté à ce propos, l'anecdote suivante : Le curé de Saint-Médéric s'étant présenté chez un chiffonnier de sa paroisse, qui venait de se marier, pour bénir son lit, fut tout étonné de n'en pas trouver. « Bénissez ce coin, mon père, lui dit le chiffonnier; ce soir, il y aura de la paille.» (Laisnel de la Salle, II, 67.) Nous voilà, sans doute, un peu loin de la pompe du *lectus genialis*, placé dans l'*atrium* romain et auquel la femme était conduite, le soir de son mariage, par la *pronuba* [1].

V

Dans « ce bon vieux Berry », qui a donné à George Sand ses plus heureuses inspirations, on trouve aussi le héros de Rabelais, le géant de la mangerie plantureuse, aussi vorace, aussi goulu que l'Hercule des satyres et des comédies d'Athènes et de Syracuse, le mange-bœufs (*bouphagos*), le dieu de la table (*Épitrapezios*), le génie de la bonne chère, *festæ genius tutelaque mensæ*.

« En archéologie grammaticale, dit Charles Nodier, il n'y a peut-être pas une notion positive dont on puisse approcher

[1] C'est la bachelière du Berry ou la *bruydleydster* de l'ancienne Flandre.

Digitized by Google

autrement que par les patois. » Dans une autre archéologie, celle des *raisons sans raison*, des croyances plus naïves que vénérables, on voit également l'esprit scientifique tirer parti des traditions les plus baroques. Le Gargantua de la Touraine, du Poitou et du Berry, si bizarres que paraissent ses exploits, est devenu un curieux, un *sérieux* sujet de mythologie comparée. Les fureteurs les plus érudits y ont prodigué leur science. Il n'y a pas si longtemps que la *Revue celtique* nous faisait connaître les savantes conjectures de MM. Gaidoz et Liebrecht. Ce *Gargante*, ce monstre de voracité, cet Hercule goguenard, c'est peut-être quelqu'une des innombrables personnifications du dieu-soleil, imaginées par la fantaisie indo-européenne. Comme le Siva des Indiens, le Bacchus des Grecs et le *Ruth* ou *Rodland* des Celtes et des Germains, il a pour emblème tout ce qui atteste la puissance et la fécondité de la Nature.

Gargantua se retrouve un peu partout dans la vieille France; mais c'est au centre que se découvrent encore les souvenirs les plus variés. On s'explique donc comment il est devenu le héros de l'épopée tourangelle. Chinon, la riante et pittoresque ville de Rabelais, n'est pas loin du Berry où l'Homère de la bouffonnerie gauloise allait visiter quelquefois des amis de jeunesse, le savant gentilhomme Barthélemy Salignac et le *bon beuveur* Antoine Tranchelion, abbé de Saint-Genou :

> La terra molle e lieta a dilettosa
> Simili a se gli abitator produce.

« Dans le canton de Châtillon-sur-Indre, dit M. Laisnel de la Salle (II, 195), on appelle *dépattures de Gargantua*, des monticules considérables, dont le plus important est auprès de Clion et se nomme *pied de Bourges*: On assure que Gargantua, ayant un pied à Bourges et l'autre en cet endroit, secoua l'un de ses souliers et en envoya la *dépatture* (masse argileuse qui s'attache à la chaussure, aux *pattes* des piétons, en temps de pluie) jusque près de l'église de Murs, à deux lieues de Clion, tandis que l'autre de ses souliers laissait dans les vignes du château, près de Bourges, une autre dépatture

Digitized by Google

qui porte, de temps immémorial, le nom de Mottepelous et que des savants, qui ne savaient pas cela, ont prise pour un tumulus gaulois.

« Remarquons, en passant, que ces énormes enjambées de Gargantua, rappellent celles du Géant scandinave Floki ou Loki, le dieu du feu, dont on montre pareillement les *pas* en Islande. Ces deux fables ont très probablement la même origine mythologique que la légende aryenne où il est si souvent question des *trois pas* du dieu Vichnou. — « Oui, dit le Rig-Vêda, d'ici Vichnou (le soleil) s'est élancé ; trois fois il a foulé un sol empreint de la poussière de son *pied*. » Et ailleurs : « Je chante les exploits de Vichnou, qui a créé les splendeurs terrestres, qui, par ses trois *pas*, a fourni l'étendue du ciel. »

Ce sont des dieux à la façon des dieux d'Homère qui, comme on dit, en trois pas sont au bout du monde. « Ces trois pas, dit M. Alfred Maury (*Croyances et légendes de l'antiquité*), sont les trois divisions du jour, les trois places que le soleil occupe dans les cieux, sa station à son lever, à son midi, à son coucher. » De là aussi les trois prières de la liturgie indienne des premiers temps [1].

Mais pourquoi les *gargans* de la Saint-Romain (29 novembre), à Rouen, apparaissent-ils comme figurines plus que grotesques, destinées à porter bonheur en mariage [2] ? Pourquoi ces amulettes qui rappellent la vente périodique des *lingams* pour les dévots du dieu Civa dans l'Inde? Pourquoi le dragon, que saint Romain a vaincu, porte-t-il, à Rouen, le nom particulier de Gargouille? N'est-ce pas que Gargantua, comme le supposait déjà Jacob Grimm, le grand germaniste, représente confusément les incessantes trans-

[1] *De Halletoren van Brugge* (18 juin 1876) cite quelques dieux des *Kerels* ou paysans de la Flandre maritime, qui ont été remplacés par des saints invoqués depuis comme patrons et protecteurs particuliers.

[2] On trouvera encore dans A. Hock (*Croyances et remèdes populaires*) de curieux détails sur saint Amour, qui inspire la fidélité (p. 214); sainte Matrice, qui guérit les maladies des femmes (42); saint Cloud, qui ôte les clous (33); sainte Reine ou Rogne, invoquée contre la rogne (170); saint Breiât, contre les pleurnicheurs (121); et sainte Gotte, contre la goutte (121).

Digitized by Google

formations de la matière? Aux environs d'Issoudun, on tient pour certain que Gargantua, étant au maillot, avala sa nourrice, et qu'il fallut désormais le faire allaiter par des vaches. On pourrait croire ici à quelque souvenir du roman lui-même, comme on a fait pour expliquer Roche-à-Bayard, Château-Renaud et tant d'autres dénominations locales, par la seule popularité du poëme des *quatre fils Aymon*. Mais comment supposer que le paysan français, en général assez peu instruit, ait pu connaître l'épopée burlesque de Rabelais, dès son apparition? Il faudrait bien, en effet, remonter tout au moins jusqu'à cette époque, c'est à dire jusqu'au règne de Henri II, pour donner à ces dénominations rabelaisiennes quelque ancienneté et en expliquer plus ou moins la popularité étendue à plusieurs provinces. Il est bien plus facile et plus sûr de n'invoquer ici que l'universalité du langage mythologique. N'est-ce pas celui des enfants, peuples ou individus? Dans les *Eddas*, recueils de la mythologie islandaise ou plutôt scandinave, nous n'aurons pas de peine à retrouver l'équivalent de Gargantua. C'est le géant Ymer que Blommaert (*Aloude geschiedenis der Belgen*, p. 101) considère comme le plus ancien des géants du Nord. Lui aussi a été nourri par une vache énorme, Audhumla, dont les mamelles produisaient quatre rivières de lait.

Si, pendant nos promenades d'été, en parcourant notre *Fond-de-Quâreux* sur l'Amblève, nous rêvons de ces gros blocs de pierre, que ce sont de formidables osselets qui ont servi aux jeux des géants, la même fantaisie a créé certaines croyances des bons habitants du Berry. Quand ils rencontrent les larges dalles des dolmens ou d'autres monuments mégalithiques (pour ne plus dire *druidiques*), ils y voient de petits palets qui ont servi au fils de Gargamelle dans ses ébats enfantins. L'Hercule gaulois n'a pas les douze travaux de la légende hellénique; mais tout ce qui est grotesque, énorme, exorbitant, lui est facilement attribué par la complaisance superstitieuse du paysan berrichon.

J. Stecher.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1876

Nous consacrerons cette fois notre chronique, comme nous l'avons fait précédemment, à rappeler le souvenir de ceux de nos compatriotes, morts pendant l'année 1876, qui, à des titres divers, se sont distingués dans notre littérature en langue française.

Nous suivrons l'ordre des dates de décès.

Charles-Gabriel Hen, né à Bruxelles le 5 juin 1819, mort à Saint-Gilles lez-Bruxelles le 6 janvier 1876. — Au moment, déjà loin de nous, où la réimpression à bon marché des livres français semblait contrarier l'essor de la littérature belge, deux éditeurs intelligents, M. A. Jamar et Charles Hen, se trouvèrent assez hardis pour entreprendre la publication des *Belges illustres* et de *la Belgique monumentale et pittoresque*. Ces œuvres collectives, dont l'une parut en 1842 et l'autre en 1843, groupèrent l'élite de nos écrivains d'alors, et, en 1844, Hen édita seul les *Splendeurs de l'art* ainsi que l'*Album national,* qui n'eurent pas moins de succès. C'était une sorte d'affirmation de la littérature nationale, et Charles Hen avait ainsi démontré par les faits que la prétendue contrefaçon ne faisait aucun tort à la Belgique, ce qu'il avait soutenu en 1841 dans une brochure dont l'épigraphe portait : *La propriété littéraire n'est pas une propriété.* En 1851, une nouvelle brochure, très vivement écrite, intitulée : *la Réimpression,* Étude *sur cette question considérée principalement au point de vue des intérêts belges et français,* parut sans nom d'auteur, mais Charles Hen en avoua immédiatement la paternité en répondant aux attaques de la *Revue des Deux Mondes* et du *Journal des Débats*. La contrefaçon n'en fut pas moins abolie. Après avoir été

Digitized by Google

employé de la maison Méline, Hen devint plus tard associé de M. Bruylant-Christophe. Lié d'amitié avec André Van Hasselt, il composa avec lui une sorte de chrestomathie qui remplaça avantageusement les *Leçons françaises de littérature et de morale* de Noël et de la Place, et que l'on connaît dans les écoles sous le nom de « l'ouvrage de *Charles-André* » (les deux prénoms de Hen et de Van Hasselt). Ce livre est particulièrement précieux par le choix des morceaux, en vers et en prose, par la correction des textes et par les notes.

Jean-François Vleminckx, né à Bruxelles le 3 novembre 1800, mort à Ixelles le 17 mars 1876. — Le docteur Vleminckx avait occupé les plus hautes et les plus importantes fonctions, aussi bien dans l'ordre politique que dans l'ordre scientifique; il avait contribué, en 1830, à la fondation de l'indépendance nationale; il avait fait partie du conseil provincial du Brabant et ensuite de la Chambre des représentants, où il présenta, mais vainement, un projet de loi sur le travail des enfants dans les mines. D'autre part, il avait présidé une foule de congrès internationaux, était membre d'un grand nombre de sociétés scientifiques, présidait l'Académie royale de médecine depuis sa fondation et avait été, pendant trente-quatre ans, inspecteur général du service de santé de l'armée. Comme écrivain, il s'était signalé dès 1822, à l'université de Louvain, par une brillante thèse sur le scorbut. Après avoir suivi à Paris les leçons de Broussais, il s'occupa surtout des questions relatives à l'ophthalmie dans l'armée et publia à ce sujet, en 1823, un Mémoire, avec Van Mons, puis un *Essai,* qui fut l'objet d'une violente polémique. Son mémoire intitulé : *Réflexions sur les forces et la faiblesse,* dénote également la plus grande sagacité unie à un talent littéraire véritable.

Augustin-Philippe-Marie-Ghislain, baron de Peellaert, né à Bruges le 12 mars 1793, mort à Saint-Josse-ten-Noode le 16 avril 1876. — C'est à peine si l'on se souvient aujourd'hui de ce lieutenant-colonel d'état-major, qui passait pour l'un des officiers les plus instruits dans la topographie du pays, et dont les talents multiples excitaient l'admiration de la génération de 1830. Le baron de Peellaert était à la fois compositeur de musique, poète, romancier, peintre, et trouvait même le temps de faire de la tapisserie, de l'ébénisterie, de la peinture décorative, etc., etc. Il a fait les paroles et la musique d'un grand nombre

Digitized by Google

d'opéras, représentés à Bruxelles de 1815 à 1842, outre plusieurs comédies et plusieurs drames; il a publié des romans et des nouvelles; il a dessiné ou peint à l'aquarelle plus de 800 vues de la Belgique et un nombre plus considérable encore de vues prises durant ses voyages à l'étranger; et tout cela non sans talent, même avec une certaine facilité, un *brio* tout à fait remarquable. C'était, il faut le reconnaître, une nature d'artiste, mais dans une région modeste où, sans grande ambition, il avança peu et se laissa facilement distancer. Son dernier opéra, *le Barigel,* en 1842, et son dernier roman, *le Bourreau de Vérone,* en 1854, ne prêtaient que trop aux railleries par leurs allures vieillottes. Il jeta son dernier éclat, en 1847, lors de la fondation de la Société des gens de lettres belges, dont il fut le président; mais cette société ne subsista que quelques années, et sa dissolution fit tomber désormais le baron de Peellaert dans un oubli dont il ne chercha plus guère à sortir.

Adolphe-Charles-Ghislain-Joseph Mathieu, né à Mons le 22 juin 1804, mort à Ixelles le 13 juin 1876. — Le jury chargé de décerner le prix décennal de littérature française pour la période 1853-1862, en formulant son jugement favorable à Adolphe Mathieu, s'exprimait ainsi : « Depuis son *Ode sur la mort de Lesage-Senault* et ses *Poésies de collége,* publiées en 1823, dans toutes ses pièces détachées, si variées et si nombreuses, dans ses recueils d'*Œuvres en vers : Passe-temps poétiques,* en 1830; *Olla Podrida,* en 1839; *Poésies de clocher,* en 1846; *Givre et gelées,* en 1852, et jusqu'aux *Épîtres d'Horace, Senilia* et *Heures de grâce,* qui appartiennent à la dernière période décennale, M. Mathieu a abordé presque tous les genres de poésie, et sa verve est restée toujours jeune, facile, de bon goût, sans tomber dans aucun des écarts qui signalèrent les théories exclusives de certaines écoles françaises. Il a su être de son pays par le bon sens et la netteté des idées, par une imagination sûre d'elle-même, par le trait ingénieux ou incisif; il a célébré avec enthousiasme les traditions patriotiques de la *Défaite des Nerviens sur la Sambre* et de la *Victoire des Éperons d'or,* et loué avec ferveur les charmes du lieu natal dans *Mons et ses environs.* Maniant avec habileté le fouet de la satire, il s'est élevé tour à tour contre les préjugés et les engouements, contre les témérités et les défaillances, qui sont les écueils inévitables d'une nation s'essayant à la vie politique et littéraire. Mais c'est surtout dans les épîtres,

Digitized by Google

comme dans *Benesuada Senectus*, adressé à ses confrères de l'Académie de Belgique, qu'il est lui-même. Disciple intelligent d'Horace, qu'il a traduit avec tant de grâce, il est à la fois sarcastique sans hyperbole et fin sans banalité. Ces qualités précieuses, il ne les perd même pas en touchant, dans son *Georgio*, à un genre qu'Alfred de Musset avait marqué de sa vive originalité. Enfin, M. Mathieu est de son temps non moins que de son pays; il est le poète de la liberté, et deux de ses dernières pièces, *Vere rubente* et *A la France*, rappellent l'écrivain qui, en 1824, se rençontrait avec Philippe Lesbroussart à la prison des Petits-Carmes. » Nous devons ajouter à cet éloge officiel qu'Adolphe Mathieu possédait l'art du pastiche en vers au point de faire passer certaine de ses poésies pour l'œuvre authentique de Victor Hugo, comme il en arriva du recours en grâce adressé au roi Léopold, en janvier 1862, en faveur de neuf condamnés à mort :

« Sire, vous êtes vieux et je suis vieux. Nous sommes
Vous, Roi; moi, citoyen. Au demeurant, deux hommes.
A ces titres, l'on peut se parler, de si loin
Que l'on soit — quand on n'a que le ciel pour témoin. »

Chose assez curieuse, Adolphe Mathieu dut un jour à son talent de poète d'être nommé conservateur des manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne. C'est probablement à cette époque qu'il s'avisa de se faire une écriture bizarre qui tenait du gothique et de l'arabe. Nous devons ajouter encore que l'esprit satirique poussa trop souvent Adolphe Mathieu à des écarts d'autant plus blâmables qu'ils se couvraient du voile de l'anonyme.

Auguste Bardin, né à Bruges le 11 août 1828, mort à Anvers le 5 juillet 1876. — Obligé dès l'enfance de se tracer lui-même son chemin dans la vie, Auguste Bardin se fit d'abord instituteur, afin, sans doute, de mieux apprendre lui-même, et, poussé vers la littérature, il publia ses premiers essais dans le *Journal de Bruges* : c'était le récit pittoresque d'une excursion de vacances sous le titre de *Huit jours en Hollande*. Nommé ensuite secrétaire communal de Blankenberghe, commissaire maritime et sous-directeur de la station de sauvetage, il devint l'âme de l'administration communale et publia une intéressante monographie de Blankenberghe. Son *Étude sur le sauvetage des naufragés*, en 1869, est des plus importantes. Devenu, enfin, commis-chef à l'administration du pilotage à Anvers, il reprit avec ardeur ses travaux littéraires, et son roman des *Rôdeurs de la côte*, dont

Digitized by Google

l'*Écho du Parlement* eut la primeur en 1875, le mit d'emblée au nombre de nos meilleurs romanciers. Nous avons rendu compte de cette œuvre originale et pleine d'imagination, dont l'auteur ne put malheureusement tenir les promesses.

Auguste Lepas, né à Verviers le 22 novembre 1817, mort à Jupille, le 26 août 1876. — Auguste Lepas se rendit très jeune à Saint-Pétersbourg, où il passa une vingtaine d'années et fit des cours publics sur la littérature française contemporaine. Il revint dans son pays vers 1860 et publia alors, avec son frère Léon, les *Légendes des litanies de la sainte Vierge,* commentaire mystique et poétique des litanies, qui laissait pourtant à désirer quant à la forme. D'intéressantes conférences, données à Liége, à Bruxelles et à Paris, attirèrent l'attention sur Auguste Lepas, qui ne tarda pas à être nommé professeur de déclamation et de littérature française au conservatoire royal de Liége; on créa même pour lui, à l'École normale des humanités de la même ville, un cours de lecture expressive. En effet, il s'exprimait très bien, avait beaucoup de goût, savait faire ressortir les moindres nuances et ne péchait que par un peu d'emphase. On a encore de lui une pièce de vers dédiée à Léopold II, à l'occasion de son avénement, et des strophes adressées à la Société de littérature wallonne lorsqu'il y fut admis : strophes charmantes dans lesquelles il s'excuse de ne pas connaître assez l'idiome liégeois pour oser l'écrire.

Émile Lion, né à Liége en 1831, mort à Embourg, près de Liége, le 25 septembre 1876. — Émile Lion débuta comme écrivain, en 1853, par une série d'articles sur les historiens français contemporains, signés Æ, dans le *Moniteur de l'enseignement.* Élève de M. Alphonse Le Roy à l'université de Liége, il suivit les conseils de son maître en écrivant une fort remarquable *Étude sur Pascal,* également insérée dans le *Moniteur de l'enseignement.* Son œuvre principale fut un livre sur la question de la main-morte, en réponse à Jean Van Damme. Avocat de talent et catholique convaincu, mais libéral, il s'attacha à P. Kersten, devint le collaborateur le plus assidu du *Journal historique* et, à la mort de Kersten, reprit la direction de ce recueil qui, néanmoins, ne tarda pas à se fondre dans la *Revue générale.* Émile Lion était un esprit sage et modéré, un orateur agréable, fin, parfois mordant, mais un cœur bon et généreux. Il jouissait de l'estime publique et inspirait grande confiance à sa nombreuse clientèle.

Digitized by Google

Nicolas-Joseph Bosret, né à Namur le 5 mars 1799, mort à Namur le 18 novembre 1876. — Quoique aveugle depuis l'enfance, Nicolas Bosret s'était conquis, par sa gaîté charmante et communicative, une popularité locale dont il semblait heureux. Il fut le fondateur et resta le directeur de la fameuse société de *Moncrabeau* ou *des* 40 *Molons*. Auteur fécond de chansons en wallon de Namur et de mélodies vraiment originales, il composa, en 1852, un chant qu'il intitula *li Bouquet delle mariée,* connu bientôt sous le nom de *li bia Bouquet,* et qui devint l'air national namurois. Le conseil communal de Namur en accepta officiellement la dédicace dans sa séance du 31 juillet 1856, et les *Annales de la Société archéologique* le publièrent dans leur 5e volume (1857-1858).

Henriette-Amélie Langlet, née **Morel,** née à Bruxelles le 30 juin 1818, morte à Schaerbeek lez-Bruxelles le 25 novembre 1876. — Veuve du docteur Langlet, l'un des professeurs les plus estimés de l'université de Bruxelles, et demeurée sans beaucoup de ressources, Mme Langlet prit part à un concours, ouvert par le journal *l'Étoile belge,* pour la publication d'un roman, et son œuvre, couronnée sous le titre de *Deux maisons voisines,* fut publiée en feuilleton au commencement de l'année 1858. La réputation de l'auteur était faite et le succès bien mérité. C'était du roman intime, une délicate analyse de sentiments, une finesse toute féminine, avec quelques longueurs parfois et quelques artifices surannés, mais, en somme, un talent bien réel et bien soutenu. Ces qualités se sont retrouvées dans plusieurs œuvres suivantes : *Viart-Bois, la Vallée de Soref, Une année, Odile Rouvère* et *les Deux ménages.* Mme Langlet écrivit encore, plus tard, pour la jeunesse des écoles, quelques nouvelles de moindre valeur littéraire, mais qui témoignent du moins de sa courageuse activité.

Amand-Joseph Meynne, né à Nieuport le 15 novembre 1814, mort à Bruges le 17 décembre 1876. — Entré au service en juin 1838, et nommé quelques années plus tard médecin de bataillon, le docteur Meynne ne dut ses autres grades qu'à l'*ancienneté* et ne devint médecin principal qu'en 1869. C'était son caractère franc, indépendant, même parfois ombrageux, qui avait excité contre lui certaines animosités gouvernementales ou bureaucratiques, car sa science et son mérite n'étaient nullement

Digitized by Google

méconnus. Dès 1848, il avait été appelé à la rédaction et à la direction des *Archives de médecine militaire;* de 1850 à 1858, il avait publié plusieurs mémoires sur l'hygiène militaire et la statistique médicale, mémoires qui furent traduits ou *imités* en plusieurs pays étrangers; enfin, sa *Topographie médicale de la Belgique* mit le sceau à sa réputation et reçut, en 1867, le prix quinquennal pour les sciences médicales. Ce dernier ouvrage est un monument de sagacité profonde et de patiente investigation, dominé par les idées les plus larges, dignes du philosophe et de l'ardent ami de l'humanité. La place du docteur Meynne était naturellement marquée parmi les collaborateurs de la *Patria belgica,* mais, miné déjà par la maladie qui devait l'emporter, il ne put achever que la première partie de son travail, celle qui concerne la *Géographie médicale.* Il eut encore la force, cependant, de publier à part le complément de cette belle étude sur l'*hygiène publique et sociale.* Toutes ces œuvres ont eu le retentissement qu'elles méritaient: elles resteront l'objet des plus sérieuses méditations des hygiénistes. Ajoutons que le docteur Meynne conserva jusqu'à son dernier jour l'indépendance de convictions qui se révèle dans tous ses ouvrages, et qu'il y resta fidèle en mourant comme il avait vécu. L'estime générale dont il jouissait donna à ses funérailles un caractère si imposant, que le fanatisme catholique, aujourd'hui maître de la ville de Bruges, n'osa rien tenter pour les troubler.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Digitized by Google

DE L'INGÉRENCE DU CLERGÉ CATHOLIQUE ROMAIN

DANS LES ÉLECTIONS

Le dépôt et la discussion en sections du nouveau projet sur la répression des fraudes électorales rendent opportun l'examen des droits que le clergé romain a, selon nous, usurpés dans la nomination des membres des deux Chambres et, par suite, dans le choix des ministres chargés de l'initiative et de l'exécution des lois.

Tout n'a pas encore été dit sur cette question aussi grave que brûlante. Il semblerait même, aux yeux de beaucoup de libéraux, que l'article 16 de notre Constitution a laissé la société civile sans défense en face d'un clergé audacieux et entreprenant. Parce que le gouvernement a abandonné toute action sur les nominations et sur la constitution intérieure du clergé, celui-ci aurait-il acquis des droits qu'il n'a jamais eus en aucun temps sur la nomination des fonctionnaires politiques et civils, et cela en qualité de citoyens et d'électeurs censitaires ?

Nous sommes d'avis que la société civile n'a pas abdiqué en 1831, qu'elle a conservé ses droits inaliénables sur les cultes et les clergés qui les desservent. Les articles 14, 15 et 16 ne laissent à cet égard aucun doute possible. Chaque citoyen y est déclaré souverain vis à vis de sa conscience ; il ne doit compte à personne de sa conduite religieuse ou même politique ; il n'est passible que des infractions aux lois civiles;

Digitized by Google

il peut ne suivre aucun culte si cela lui plaît; il peut y renoncer s'il le juge convenable, et il peut en changer; il est libre, en un mot, de faire ce qui lui convient à cet égard, et il n'en doit compte qu'à son for intérieur. Personne, pas même les ministres du culte qu'il observe, n'a rien à lui demander sur sa conduite, s'il ne veut pas lui en rendre compte. La tolérance est donc obligatoire pour tous. C'est pour assurer cette tolérance, pour mettre les clergés des divers cultes, chrétiens ou autres, à l'abri de l'ingérence gouvernementale ou administrative, que l'État a renoncé à certains droits qu'il possédait antérieurement, d'abord en vertu d'institutions aussi anciennes que l'établissement du christianisme en Europe et, en dernier lieu, aux termes de concordats conclus entre l'autorité ecclésiastique suprême siégeant à Rome et les pouvoirs politiques et civils établis dans le pays.

Est-ce à dire que, par cette renonciation, l'État se soit mis, grâce à certaines combinaisons électorales inconnues aux auteurs de la Constitution, dans le cas d'être dominé par le clergé romain et, par suite, de voir succéder à la tolérance obligatoire pour tous les habitants du pays, régnicoles ou étrangers, l'intolérance cléricale contre laquelle toutes les nations se sont insurgées tour à tour, à toutes les époques de l'histoire des sociétés?

Nous déclarons que c'est impossible. Nous avons démontré ailleurs, par des citations de discours formulés au Congrès de 1830 par divers membres d'opinions diverses, que l'indépendance de l'État et des clergés doit être réciproque; que l'innovation essayée en renonçant, pour l'État, à toute ingérence dans les affaires intérieures des cultes, notamment dans la nomination aux fonctions sacerdotales, loin d'impliquer l'ingérence des membres du sacerdoce dans les affaires politiques ou civiles de la nation, en est la négation directe et naturelle.

Malheureusement, pour notre pays, il semblerait que, depuis la séparation absolue entre les Églises et l'État, proclamée par notre Constitution, il n'y a plus lieu pour les laïques de s'occuper des affaires ecclésiastiques et qu'il n'est pas

Digitized by Google

nécessaire de pouvoir opposer, aux prétentions nouvelles et grandissantes du clergé romain, les lois et les titres anciens qui les contredisent ou les nient.

Cette partie de l'histoire est négligée partout, sauf peut-être dans les institutions cléricales, où on l'enseigne de façon à rendre invraisemblables les documents et les faits les plus récents et les plus incontestables.

Il est donc utile d'étudier les précédents de l'organisation sacerdotale catholique romaine pour pouvoir juger de ses prétentions actuelles.

A l'origine, les sociétés chrétiennes étaient des associations secrètes et illégales, où l'on avait à mettre en commun plus de dangers que de bénéfices, d'émoluments et de faveurs. Chacune de ces sociétés sentit bientôt le besoin de créer une organisation, ne fût-ce que pour prévenir les dangers du dehors. La prière, la fraternité étaient le but; les moyens pour l'atteindre étaient fort simples. On n'aspirait qu'à pouvoir adorer Dieu selon ses désirs. Il n'y avait pas de prêtres, tous les fidèles étaient égaux; l'Église se composait de tous les membres qui se réunissaient au nom du Christ, du sauveur de l'humanité opprimée. Le culte ne coûtait rien à personne.

Nul ne songeait à tirer un avantage personnel de sa ferveur ou de ses prières; nul ne songeait surtout à imposer son culte aux autres.

Ainsi présenté au monde ancien, en opposition avec le sacerdoce païen, dont les sacrifices exigeaient chaque jour de coûteuses offrandes, il n'est pas étonnant que le Christianisme ait été accepté avec ardeur, non seulement à cause de l'idée plus haute qu'il donnait à l'homme de lui-même, mais aussi à cause de la délivrance qu'il promettait de charges devenues intolérables.

Dans ces premiers temps, il est incontestable que le Christianisme n'avait aucune espèce d'attache politique quelconque, loin de là; il était repoussé et combattu, même avec violence, par la caste gouvernementale de tous les pays, tout autant que par la caste sacerdotale. Cet antagonisme servit

Digitized by Google

plutôt à sa propagation. Constantin, qui s'était rendu compte des progrès du christianisme et des forces qu'il pouvait y puiser, résolut de l'affranchir des incapacités civiles et politiques qui l'avaient frappé jusqu'alors. De proscrits, les chrétiens devinrent des citoyens d'abord, pour ensuite tenter de devenir les maîtres. Dès lors commence l'organisation cléricale qui, de presbytérienne qu'elle était jusqu'à cette époque, se transforma en église épiscopale, sur le modèle des anciens cultes de Rome.

Le clergé chrétien reçut dès lors son organisation calquée sur celle de l'empire qui l'avait mise au rang de ses institutions politiques. Il fut doté de biens et de revenus pris aux temples des anciens dieux et, plus tard, de dépouilles arrachées aux ennemis et aux vaincus du dehors.

Cette organisation impériale a été conservée jusqu'à nos jours, et c'est elle qui entraîne constamment le sacerdoce catholique vers les institutions monarchiques les plus autoritaires, les moins libérales et les moins progressives.

Il porte en lui la tache de son origine autocratique. Attaché désormais à la fortune politique de l'empire romain, le clergé en a suivi toutes les transformations; fonctionnaire soumis sous l'Empire et les rois conquérants, féodal sous la féodalité, esclave sous la monarchie absolue qui a succédé aux grands feudataires, il s'est émancipé avec la révolution qu'il exècre et maudit néanmoins, peut-être parce qu'il préfère une soumission apparente, exempte de responsabilité.

Nous le retrouvons, à l'issue de la révolution française, composant, par l'organe de son chef « infaillible », avec la société moderne, représentée par le premier consul Napoléon Bonaparte, en l'an IX de la république française. Le texte de ce concordat est à la fois curieux et indispensable à étudier pour comprendre la portée de l'article 16 de notre Constitution. En voici les articles qui ont trait à notre sujet, avec quelques uns des articles organiques qui leur servent d'éloquents commentaires :

ART. 1er. La religion catholique, apostolique et romaine sera librement exercée en France. Son culte sera public *en se conformant aux règle-*

Digitized by Google

ments de police que le gouvernement jugera nécessaires pour la tranquillité publique.

2. Il sera fait par le Saint-Siége, de concert avec le gouvernement de la République, une nouvelle circonscription des diocèses français.

3. Sa Sainteté déclare aux titulaires des évêchés français qu'elle attend d'eux, avec une ferme confiance... même le sacrifice de leurs siéges[1].

4. Le premier consul nommera, dans les trois mois, les titulaires aux archevêchés et évêchés nouveaux. Sa Sainteté leur conférera l'institution canonique suivant les formes établies « *par rapport à la France avant le changement de gouvernement.* »

5. Mêmes droits pour le premier consul quand les siéges deviennent vacants par décès ou autrement.

6. Les évêques, etc., prêteront le serment suivant :

« Je jure et promets à Dieu, sur les saints Évangiles, de garder *obéis-*
« *sance* et fidélité au gouvernement établi par la Constitution de la Répu-
« blique française. Je promets aussi de n'avoir aucune intelligence, de
« n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue, soit au dedans
« soit au dehors, qui soit contraire à la tranquillité publique, et si, dans
« mon diocèse, ou ailleurs, j'apprends qu'il se trame quelque chose au
« préjudice de l'État, *je le ferai savoir au gouvernement.* »

Les curés doivent prêter le même serment entre les mains du préfet ou du sous-préfet.

10. Les évêques nommeront aux cures. Leur choix ne pourra tomber que sur des personnes agréées par le gouvernement.

16. Sa Sainteté reconnaît dans le premier consul les mêmes droits et prérogatives dont jouissait près d'elle l'ancien gouvernement.

17. Prévisions pour le cas où l'un des successeurs du premier consul ne serait pas catholique.

L'article 1er rétablit l'exercice libre du culte catholique, apostolique et romain, sans exclusion d'aucun autre culte, et sans prééminence sur aucun. Le mot « religion » est intentionnellement employé dans cet article pour le mot « culte », parce qu'il est plus vague, afin d'ouvrir la voie à l'idée qu'il n'existe pas de « religion » chez ceux qui n'adoptent pas le culte romain ou qui en suivent un autre. Or, il n'y a, en réalité, qu'une seule religion, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu. Mais il y a cent mille manières et plus de l'adorer, de lui vouer un culte, et ces cent mille manières peuvent encore varier à l'infini chez ceux qui exercent le même culte. C'est

[1] Cette confiance a été trompée ; la plupart des évêques et archevêques dépossédés ont refusé de donner leur démission, et le Pape, en dépit des lois canoniques les plus formelles, les a déclarés déchus, sans leur consentement. (Lettre apostolique de septembre 1801.)

Digitized by Google

ce que n'ont jamais voulu reconnaître les prêtres d'aucun culte, qui tous, sans exception, soutiennent, au besoin par la violence, que leur propre culte est le seul agréable à Dieu.

Il n'a donc pu s'agir, dans ce concordat comme dans tout autre acte de la même nature, que du culte et non de la religion, qui est complétement indépendante des formes, des rites, des cérémonies et même des croyances enseignées par les sacerdoces. En effet, tous les clergés de l'univers périraient dans un cataclysme, que Dieu n'en existerait pas moins et qu'un ou plusieurs cultes lui seraient immédiatement adressés par les laïques survivants.

Mais l'homme est très souvent enclin à confondre la forme avec le fond, comme l'âne portant des reliques s'imaginait que c'était à lui-même que s'adressaient les hommages de la foule. Que cette confusion du Culte avec la Religion disparaisse, et beaucoup de difficultés et d'obscurités politiques et religieuses cesseront comme par enchantement.

L'article 2 n'a pas moins d'importance. Sous l'ancienne loi canonique, les archevêques, évêques et même les curés étaient inamovibles et on ne pouvait même changer leur juridiction territoriale. La République française ayant conquis de nombreux territoires sur ses voisins, entre autres, les provinces belges, voulut harmoniser l'organisation religieuse de son territoire avec son organisation politique. Elle changea donc révolutionnairement la circonscription des archevêchés et évêchés, et le pape dut donner sa sanction à ces changements purement politiques et civils preuve nouvelle de la subordination inévitable des Cultes à l'organisation politique de la société, tandis que la Religion, qui n'a d'autre siége que la conscience de l'homme, est indépendante de ces accidents humains.

L'article 3 cherche, par un détour, à concilier les anciens droits canoniques des clergés locaux avec les exigences de la société moderne et de la révolution, sans y parvenir que par l'action du gouvernement français. — L'article 5 conserve au premier consul la nomination aux évêchés et

Digitized by Google

archevêchés que possédaient les anciens rois. — L'article 6 soumet les évêques au serment civil et politique et les maintient comme espions délateurs du gouvernement.

Les articles organiques du concordat, promulgués par décret du premier consul, accentuent encore la position dépendante du clergé romain vis à vis de l'État. En voici les principaux :

ART. 1er. Aucune bulle, bref, rescrit, décret, mandat, etc., etc., ni autres expéditions de la cour de Rome, ne pourront être reçus, publiés, imprimés ni autrement sans l'autorisation du gouvernement.

2. Aucun individu se disant nonce, légat, vicaire ou commissaire apostolique ne pourra, sans la même autorisation, exercer sur le sol français ni ailleurs, aucune fonction relative aux affaires de l'église gallicane.

3. Les décrets des synodes étrangers, même ceux des conciles généraux, ne pourront être publiés en France, avant que le gouvernement en ait examiné la forme, leur conformité avec les droits et franchises de la République française et tout ce qui, dans leur publication, pourrait « altérer » ou « intéresser » la tranquillité publique.

4. Aucun concile ou synode national ou métropolitain, aucune assemblée délibérante (congrès de Malines ou autres) n'aura lieu sans la permission du gouvernement.

5. Toutes les fonctions ecclésiastiques sont *gratuites*, sauf les obligations fixées par les règlements.

6. Il y aura recours au conseil d'État en cas d'abus de la part des supérieurs et autres personnes ecclésiastiques.

12. Il sera libre aux archevêques et évêques d'ajouter à leur nom le titre de citoyen ou de monsieur, *toutes autres qualifications sont interdites.*

20. Les évêques sont tenus de résider dans leurs diocèses ; ils ne peuvent s'absenter qu'avec la permission du premier consul.

23. Ceux qui seront choisis pour l'enseignement dans les séminaires, souscriront la déclaration faite par le clergé de France en 1682 et publiée par un édit de même année. Ils se soumettront à enseigner cette doctrine.

25. Défense d'ordonner aucun prêtre qui n'ait une propriété de 300 francs de revenu, de 25 ans d'âge et sans avoir soumis préalablement au gouvernement le nombre des personnes à ordonner et « agréées » par lui.

Les curés prêtent serment entre les mains des préfets. Ils ne se permettront, dans leurs instructions ou sermons, aucune inculpation directe ou indirecte soit contre les personnes, soit contre les autres cultes.

Telle était la situation du clergé romain sous l'empire et tel il est resté légalement en France jusqu'à nos jours, car

Digitized by Google

ni le concordat ni les articles organiques n'ont jamais été abrogés. La situation a-t-elle changé pour le clergé romain, en Belgique, par suite de la création du royaume des Pays-Bas en 1815? Fort peu, car le concordat du 18 juin 1827 stipule, dans son article 1er, que le Concordat de 1801, en vigueur dans les provinces méridionales, sera appliqué dans les provinces septentrionales.

C'est dans cette situation de dépendance absolue vis à vis du pouvoir civil et politique, occupé dans ce moment par un prince protestant, que se trouvait le clergé de 1830. Et c'est de cette position que l'ont relevé, avec le concours des libéraux, auxquels nous nous serions joints sans hésitation si nous avions été en position de le faire, les articles de la Constitution invoqués plus haut.

Peut-il être un seul instant douteux, pour tout homme de bonne foi, que le clergé romain n'a pas, dès cet instant, songé à dominer le pouvoir civil et politique au moyen des élections en y intervenant d'une façon quelconque?

Mais comme nous l'avons déjà fait remarquer dans une autre occasion, le cens électoral appliqué pour l'élection des membres du Congrès excluait presque tous les prêtres des comices électoraux. Ils devaient posséder une fortune personnelle notable pour pouvoir payer 169 fr. 32 c. d'impôts directs dans les villes et 74 francs dans presque toutes les parties rurales des provinces. Et notons que l'impôt foncier, le personnel et les patentes ont été notablement augmentés depuis lors, puisque ces impôts produisent 50 p. c. de plus sans que le territoire se soit étendu.

Il nous paraît donc hors de doute que le Congrès eût adopté une disposition limitant l'action du clergé à sa fonction religieuse s'il avait pu prévoir qu'il sortirait de son rôle naturel dans la société pour se lancer dans les luttes politiques et intervenir dans des questions où il n'apporte ni compétence, ni responsabilité, ni intérêt direct et réel; où, au contraire, en faisant, par des moyens illégitimes, pencher la balance d'un côté ou de l'autre, à son gré, ou plutôt au gré de chefs irresponsables, il risque non seulement d'ap-

Digitized by Google

porter le trouble et le désordre dans la société, mais encore de nuire aux intérêts les plus immédiats et les plus vitaux de la nation.

Est-ce là une crainte vaine qu'il faut reléguer aux rangs des moyens employés dans les luttes électorales pour réchauffer les tièdes et stimuler les ardents? Non, ces craintes sont basées sur des faits positifs, irrécusables, récents, dont aucun homme d'État ne peut méconnaître la gravité et le danger. L'Église romaine a pris, dans ces derniers temps, une attitude bien différente de ce qu'elle était avant 1830 et avant 1848. Elle a émis des prétentions destructives de tout gouvernement régulier et de la notion de toute sécurité sociale. Elle prétend dominer le pouvoir politique et lui tracer elle-même des limites sans en accepter aucune pour elle. Elle n'accepte aucune responsabilité et elle veut s'attribuer les pouvoirs les plus étendus; elle prétend même asservir les pouvoirs populaires à ses volontés. En fait, si on la laissait, sans résistance, empiéter sur les droits électoraux évidemment réservés à la nation et aux vrais contribuables, elle anéantirait dans son étreinte l'article 25 de la Constitution belge, comme elle a anéanti en Espagne tout ce qui avait été conquis de droits populaires.

Il suffit, pour démontrer la réalité de ce que nous avançons, de citer le texte des articles principaux du concordat de 1854 entre le Saint-Siége et l'Autriche et celui du 16 mars 1851 avec la reine Isabelle d'Espagne. Dans ces deux actes, tous les voiles sont jetés, toutes traces de dépendance envers le pouvoir civil sont répudiées et la domination de Rome sur les gouvernements est audacieusement réclamée et affirmée sans ambages. En voici le texte :

Convention entre N. S. P. le Pape et S. M. François-Joseph Ier, empereur d'Autriche.

1. La religion catholique, apostolique et romaine sera toujours *conservée en parfait état dans toute l'étendue* de l'empire d'Autriche et dans tous les États qui le composent avec *tous* les *droits* et *toutes* les *prérogatives* dont elle doit jouir *en vertu* de l'ordre établi de Dieu et des lois canoniques.

Digitized by Google

2. Le pontife romain ayant, *de droit divin*, dans *toute l'étendue* de l'Église, la primauté d'honneur et de juridiction, la communication mutuelle, en ce qui touche les affaires spirituelles et les affaires ecclésiastiques des évêques, du clergé, du peuple, avec le Saint-Siége, ne sera soumise à aucune nécessité d'obtenir le PLACET ROYAL, mais sera entièrement libre.

3. Les archevêques et évêques et tous les ordinaires des lieux communiqueront librement, pour l'exercice de leur charge pastorale, avec le clergé et le peuple de leurs diocèses respectifs.

4. Les archevêques et évêques auront aussi toute liberté d'exercer... tous les droits qui leur appartiennent *en vertu des déclarations et dispositions des sacrés canons*, conformément à la discipline *présente* de l'Église, *approuvée* par le Saint-Siége.

5. L'instruction de *toute* la jeunesse catholique, dans *toutes* les écoles, *tant publiques que privées*, sera conforme à la doctrine de la religion catholique.

6. Personne ne pourra, dans *aucun* établissement public ou *privé*, enseigner la théologie, le catéchisme ou la doctrine religieuse sans en avoir reçu la mission ou l'autorisation de l'évêque.

7. Dans les gymnases et dans toutes les *écoles moyennes*, on ne nommera pour professeurs *que des catholiques* et *tout* l'enseignement, dans *toutes* les branches, devra tendre à graver dans les cœurs la loi de la vie chrétienne.

Les évêques *détermineront* quels sont les livres qui doivent être employés dans l'école pour l'enseignement religieux.

8. Tous les maîtres d'écoles élémentaires, destinées à des catholiques, *seront soumis* à l'inspection ecclésiastique.

Quiconque déviera du droit chemin sera écarté.

9. Les archevêques et évêques exerceront, en toute liberté, *le droit* QUI LEUR APPARTIENT de *flétrir* de leurs censures les livres *dangereux pour la religion* ou les mœurs.

De son côté, le gouvernement veillera à ce que de pareils livres ne se produisent pas dans l'empire et il prendra, pour cela, des mesures convenables!

10. Toutes les causes ecclésiastiques... *c'est le juge ecclésiastique qui doit en connaître.*

Le juge ecclésiastique connaîtra également des *causes relatives aux mariages* conformément *aux sacrés canons* et surtout au décret du Concile de Trente.

Quant aux fiançailles, mêmes pouvoirs indéfinis et infinis.

11. *Les évêques auront toute liberté d'infliger des peines aux clercs.*

Ils ne pourront être empêchés d'infliger des censures aux FIDÈLES, *quels qu'ils pussent être*, qui *transgresseraient les lois ecclésiastiques et les canons.*

13. *Vu les circonstances des temps, le Saint-Siége consent* que les juges séculiers connaissent des causes civiles des clercs, des contrats, des dettes et en jugent.

14. Pour la même raison, *il ne s'oppose pas* à ce que les causes ecclésiastiques pour crimes ou délits, qui sont punis par les lois de l'empire,

Digitized by Google

soient référées au juge civil, *à la charge par celui-ci* d'avertir, sans retard, l'évêque.

15. *L'immunité des temples sera respectée* autant que la sécurité publique et les exigences de la justice le permettront.

16. L'auguste empereur ne souffrira pas que l'Église catholique, sa foi, sa lithurgie, ses institutions soient *outragées*, ni en *paroles*, ni par des *actes*, ni par des *écrits*... De plus, si besoin est, *il prêtera main forte pour que les jugements des évêques contre les clercs*... reçoivent leur exécution.

Il est inutile d'insister pour démontrer que partout où elle trouve un gouvernement faible ou complice, l'Église met à néant l'indépendance de l'État et n'hésite pas même à détruire les lois civiles qui la contrarient.

La Hongrie a répondu à cet acte en proclamant son indépendance de l'Autriche et en se constituant État à part sous le règne personnel de la dynastie des Habsbourg.

Le concordat espagnol, du 16 mars 1851, ratifié par lettres apostoliques du 5 septembre suivant, est encore plus formel et plus explicite que le concordat autrichien. Ici l'Église catholique ne souffre à côté d'elle aucune concurrence, aucun point de comparaison. Ce concordat compte 46 articles et met, on peut le dire, la nation espagnole pieds et poings liés dans les mains du clergé.

Voici quelques uns des articles de cette convention :

1. La religion catholique, apostolique et romaine qui, *à l'exclusion de tout autre culte*, continue d'être la seule religion de la nation espagnole, sera toujours maintenue, dans les États de S. M. catholique, avec tous les *droits* et *prérogatives* dont elle doit jouir suivant la loi de Dieu et ce que *disposent les canons* de l'Église.

2. En conséquence, l'enseignement dans les universités, colléges, séminaires, écoles publiques ou *privées* sera en tout conforme à la doctrine de cette même religion catholique.

3. (*Appui et respect dus aux évêques en toute occasion par les autorités civiles ; défense d'impression, d'introduction et de circulation de mauvais livres.*)

4. Les évêques et le clergé qui en dépend jouiront de la pleine liberté établie par les canons de l'Église.

38. Dotation du clergé (autant que possible en bien-fonds).

41. Faculté pour l'Église d'acquérir des biens à titre légitime.

Il suffit de lire et de comparer ces documents pour se rendre compte de la modification profonde qui s'est opérée dans la constitution intérieure du clergé romain, de 1789

Digitized by Google

à 1830. Avant la révolution française, les évêchés, les abbayes, les bénéfices étaient des dépendances, des apanages du pouvoir royal ou des seigneurs terriens, parmi lesquels se trouvaient quelques abbés et quelques évêques. Le roi nommait évêques, archevêques et abbés, et distribuait les bénéfices, c'est à dire les cures ou les revenus qui dépendaient de la couronne; les seigneurs faisaient de même pour les cures ou revenus de leurs domaines seigneuriaux. Sous Louis XIV, Louis XV et sous Louis XVI, on a vu donner des abbayes à des enfants au berceau. Le plus souvent, il est vrai, ces revenus et ces avantages pécuniaires étaient donnés aux évêques, archevêques et cardinaux bien en cour. Certains d'entre eux même se trouvaient mal lotis et exhalaient leurs plaintes amères quand ils n'avaient que deux ou trois cent mille livres de revenus annuels[1].

Il ne s'agissait pas alors de dicter des lois à l'État, sinon dans certains moments, par l'intermédiaire des confesseurs ou des maîtresses. Le « restaurateur de la Religion », comme on se plaisait à désigner le premier Bonaparte, avait, on l'a vu, soigneusement conservé les traditions de l'ancienne monarchie qu'il voulait d'ailleurs rétablir à son profit personnel. Le clergé, heureux et satisfait de rentrer en possession de ses temples, sinon de ses biens, s'engageait même à lui servir d'espion politique et à l'avertir de toute conspiration qui viendrait à sa connaissance, tant sa reconnaissance était sans bornes. Il ne s'agissait pas alors pour l'Église romaine ni pour son clergé de dicter des lois à l'État en pesant sur l'élection de la représentation nationale; une accusation de complot contre la sécurité et la tranquillité publique eût répondu à ces efforts. Tout ce qu'il pouvait espérer, c'était peut-être d'imposer un confesseur au souverain temporel et d'agir de cette façon sur les résolutions du pouvoir exécutif, quand le monarque serait assez faible pour se laisser guider par cette influence irresponsable.

Sous le royaume des Pays-Bas, le clergé n'a pas même pu

[1] Lire sur ce sujet les Mémoires des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Digitized by Google

entretenir un instant cet espoir, sous une dynastie appartenant au culte protestant qui repousse non seulement la confession auriculaire, mais même toute intervention cléricale dans les affaires publiques.

Comment donc, au sortir de cette dépendance complète vis à vis de l'État, pourra-t-on croire que le Congrès national, en proclamant la liberté et l'indépendance des cultes, envers l'État, ait en même temps admis que le clergé retournât la position et pût influer directement, par ses menaces religieuses et même par ses votes, sur le choix des membres de la législature, au risque de fausser les éléments de l'élection et de transporter à la minorité politique les droits, les pouvoirs et les responsabilités que la Constitution ne confère momentanément qu'à la majorité constatée par l'élection? Ce serait absurde.

Il est logiquement impossible de croire que le même Congrès, qui a admis à de très fortes majorités les articles 14, 15 et 16 du pacte fondamental, n'eût pas précisé sa volonté en termes exprès, s'il avait entrevu, dans l'avenir, la possibilité que le clergé de l'un des cultes professés en Belgique employât non seulement son influence spirituelle, mais même les lois disciplinaires de toute confession religieuse, à ôter aux citoyens ou à une partie d'entre eux la liberté et l'indépendance de leur vote, et cela sans assumer pour lui-même aucune responsabilité.

Tous les lecteurs de la *Revue de Belgique* nous concéderont, sans aucun doute, qu'il faut faire rentrer dans la vérité de notre système électoral les nombreux prêtres qui sont devenus électeurs par des déclarations exagérées ou fausses d'impôts directs; mais quelques esprits ne manqueront pas de trouver très dur, pour ne pas dire injuste, que les prêtres payant réellement le cens, puissent être éliminés des listes électorales.

Ces cœurs généreux et sensibles oublient un élément du débat : c'est que, malgré les termes les plus formels et les plus précis de la Constitution, le clergé a réclamé et obtenu de nombreuses immunités à l'égard de charges très dures et

Digitized by Google

très onéreuses, supportées sans aucun adoucissement par les autres classes de la population.

Nous avons récemment démontré ce point à la tribune de la Chambre; personne n'a pu le contester et personne n'a tenté de le justifier. Si les membres du clergé se soumettaient à ces charges comme les autres, il est certain que notre position dans ce débat serait moins forte. Égaux en charges, ils pourraient au moins, avec quelque titre, réclamer l'égalité en bénéfices.

Mais, nous le répétons, on refuse le droit électoral à 1,200,000 citoyens qui acquittent, au prix des plus grands sacrifices et des plus grandes privations, toutes les charges de l'État, et on ne leur tient pas même compte pour l'électorat de l'impôt le plus direct de tous et le plus lourd, celui de la milice, que le clergé refuse de supporter.

Je ne puis donc admettre qu'il y ait même une apparence d'injustice à empêcher le clergé de prendre part aux élections, du moins, tant qu'il ne se soumet pas aux charges communes à tous les citoyens du pays, et qu'ainsi il se déclare lui-même étranger sur notre sol. Au contraire, notre opinion est que, dans l'intérêt du clergé lui-même, il doit être exclu des comices.

Il faudrait s'étendre trop longuement s'il fallait ici justifier point par point une assertion qui est évidente pour tout homme de bon sens et de réflexion. On nous demandera peut-être pourquoi et dans quel but nous avons soulevé la question de savoir jusqu'à quel point est légitime l'ingérence du clergé dans nos luttes électorales? Mais ce n'est pas nous qui l'avons soulevée; c'est le clergé qui l'a posée devant le pays et l'opinion publique en faisant intervenir le culte, la discipline ecclésiastique et même la Religion dans une question d'ordre purement civil et politique, celle des élections en général et des élections politiques en particulier. La question une fois posée, notre devoir comme notre droit était de l'examiner, et nous l'avons fait sans passion et sans parti pris. Nous nous sommes demandé d'abord si cette intervention était légitime, si elle se basait sur des droits anciens et

Digitized by Google

incontestés et nous avons trouvé ce que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur. Nous le laissons libre de se faire une opinion pour lui-même sur les preuves que nous avons produites.

Pour nous, il est évident qu'à aucune époque le clergé n'a réclamé ni obtenu une influence légale et directe sur le choix des fonctionnaires de toute nature, électifs ou non, qui composent le personnel du gouvernement, sans distinction entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif autrefois confondus dans la personne du prince, roi ou empereur. Les anciens rois prétendaient même que leur pouvoir venait de Dieu au même degré et au même titre que l'autorité du pape de Rome.

Mais on pourra nous demander encore s'il est utile, nécessaire d'écarter le clergé de l'urne du scrutin?

Nous demanderons à notre tour : Quelle nécessité, quelle utilité y a-t-il de l'y appeler? Qu'y fait-il? Quelles lumières y apporte-t-il?

L'ingérence du clergé de tous les cultes, sans exception, dans le gouvernement a été néfaste dans tous les temps et chez tous les peuples qui l'ont permise.

Sans remonter à l'histoire ancienne, ni à celle du moyen âge, nous demanderons si ce n'est pas à l'ingérence du clergé dans les affaires d'État que la France a dû la révocation de l'édit de Nantes, les horreurs sanglantes qui l'ont précédée et suivie, ainsi que la ruine nationale qui en a été la conséquence immédiate. Jusqu'alors, Louis XIV employant, comme son aïeul Henri IV, indifféremment des huguenots et des catholiques dans ses armées et dans son administration, avait grandi et prospéré; la France était riche et enviée. A peine les passions religieuses furent-elles importées dans ses conseils, que les désastres et la ruine fondent sur son royaume, qui n'est sauvé, au témoignage de tous les historiens, que par les dissensions des alliés protestants entre eux.

La Pologne laisse le clergé maître de sa législation, de son gouvernement et de ses armées; elle est bientôt par-

Digitized by Google

tagée sous le prétexte plausible des dissensions et des discordes qu'y fait naître cet état de choses.

L'Espagne, maîtresse de l'Europe sous Charles-Quint, voit son étoile pâlir sous Philippe II, obligé d'abandonner les Pays-Bas, conservés au prix du sang de cent mille Belges sacrifiés à la haine de la liberté et de la tolérance, et Philippe III consomme sa ruine en ordonnant l'extermination de deux millions de maures catholiques convertis depuis un siècle au christianisme, et dont l'industrie faisait la richesse des royaumes de Grenade et d'Andalousie.

Le clergé, resté tout puissant en Espagne jusqu'à nos jours, a-t-il relevé cette nation de la déchéance où l'a plongée sa politique d'intolérance et de fanatisme? Ne vient-il pas d'y susciter encore cinq années de guerre civile et religieuse entre catholiques romains convaincus et même fanatiques.

Quel contraste, d'un autre côté, que les destinées des Pays-Bas méridionaux restés, par la victoire des soldats d'Albe, sous le joug du clergé romain et de ses milices monacales, et des Pays-Bas septentrionaux qui avaient courageusement secoué cette funeste domination! Près de trois siècles d'oppression étrangère et d'humiliations de toutes sortes ont puni l'horreur de nos aïeux pour la tolérance et leur soumission aveugle aux prescriptions de Rome. Notre génération aurait-elle déjà oublié cette terrible leçon?

A peine la tolérance et la liberté religieuses furent-elles inscrites dans nos lois fondamentales, au commencement de ce siècle, que la paix, la concorde et la prospérité revinrent visiter nos provinces désolées et dépeuplées.

Et nous retournerions volontairement, sans résister, sous le régime espagnol ou romain que vantent les journaux, organes du clergé? Que ceux qui le désirent s'expriment clairement et sans ambages à la tribune nationale, et qu'ils ne laissent pas cette besogne aux voix sans autorité comme sans responsabilité de la presse dévergondée qui leur sert de porte-voix!

Et pourquoi abandonnerions-nous la tolérance et la liberté religieuses qui sont inscrites dans nos lois et dans nos

Digitized by Google

mœurs depuis bientôt un siècle? Pour sauver la religion menacée, s'écrient en chœur les petits et les grands journaux de la presse révolutionnaire mais cléricale. Et Dieu, qu'en faites-vous s'il vous plaît? Vous êtes bien osés de prendre sa défense, à lui qui ne se sent pas attaqué et qui, le fût-il, dédaignerait, du haut de son infinie bonté, les insensés qui s'en prendraient à lui.

Dieu a fait l'homme libre et responsable; ce n'est pas, croyons-nous, pour le rendre l'esclave de qui que ce soit, pas plus des sacerdoces que des gouvernements.

Nous, Belges, qui avons reconquis nos libertés perdues dans les luttes religieuses, ne les livrons plus aux hasards de ces mêmes luttes.

N'est-on pas parfait catholique, apostolique et romain de culte, en Amérique, où les prêtres ne sont pas électeurs; en Angleterre, en Hollande, en Russie, en Allemagne, où ils ne gouvernent ni ne règnent? C'est donc abuser de la crédulité des faibles et des niais que de leur persuader qu'ils seront moins bons chrétiens et catholiques si les élus du clergé ne gouvernent plus le pays.

Nous concluons donc : Le prêtre à l'église et, s'il en a la vocation, au chevet des malades et dans la cabane du malheureux, personne ne le repoussera; le bourgmestre à l'hôtel de ville, et l'électeur, libre et sans contrainte, devant l'urne quand il y est appelé. Chacun ainsi sera à sa place, et la maison, bien réglée, bien ordonnée, prospérera.

Mais admettre l'ingérence d'une Église irresponsable dans les affaires de l'État responsable, c'est admettre un principe faux et erroné qui conduira nécessairement la nation au désordre et à la ruine. Il est donc urgent de proclamer fermement l'incompatibilité entre les fonctions des ministres des cultes et l'électorat, ainsi qu'avec les fonctions publiques à tous les degrés.

AD. LE HARDY DE BEAULIEU.

Digitized by Google

LA CRISE INDUSTRIELLE

ET L'EXTENSION DE NOS DÉBOUCHÉS.

Un des faits les plus saillants de notre époque, c'est la fièvre d'instruction qui s'est emparée de tous les esprits; on a compris que le développement de l'instruction à tous les degrés est une des premières conditions du développement de l'intelligence et l'une des garanties les plus sûres de la morale, du bonheur et de la prospérité des peuples. Seulement, ce suprême avantage a aussi ses inconvénients; un mouvement aussi ardent et subit devait, comme en toute chose, déterminer une crise, et c'est ainsi que nous voyons aujourd'hui les positions ne plus suffire au nombre considérable des hommes qui voudraient les occuper.

Comment remédier à cette situation? Voilà la question que nous sommes amenés à nous poser. En nous plaçant au point de vue purement industriel et commercial, nous remarquons que la plupart des ingénieurs belges, partis pour s'établir à l'étranger, sont parvenus très rapidement à des positions qu'ils n'eussent peut-être jamais occupées en Belgique. Mais que de peine, que d'hésitations n'éprouvent-ils pas à s'éloigner du pays natal où tout les retient : leur famille, leurs relations, leur langue maternelle, leurs habitudes et jusqu'à leurs plaisirs! Affaire de sentiment et affaire de raison, le jeune homme éprouve une répugnance légitime à se détacher de sa patrie pour se jeter brusquement dans un pays qu'il ne connaît pas, où les conditions de la vie matérielle et intellectuelle ne sont plus les mêmes, où sa santé peut s'affaiblir : s'expatrier, c'est, lui semble-t-il, diminuer la somme de son

Digitized by Google

existence. — Ainsi s'explique, en partie, le nombre relativement restreint des ingénieurs qui se décident à partir pour l'étranger ; c'est là cependant la seule solution de la crise que traverse en ce moment notre industrie, car ce n'est pas seulement au point de vue des capacités inoccupées que nous devons nous placer, mais au point de vue de la recrudescence de production, de l'effervescence d'industrie qui a régné pendant quelques années et qui a poussé aux écoles spéciales une partie notable de notre jeunesse.

Aujourd'hui, les établissements sont érigés, les hommes sont formés et les besoins de la consommation, redescendus au même niveau qu'auparavant, ne sont plus en rapport avec le nombre de capacités disponibles ni avec les moyens de production. Des esprits pénétrants ont déjà préconisé cette solution et même attiré l'attention de la Belgique sur différentes contrées où l'industrie est à peine connue, cherchant ainsi à reculer dans le champ de l'activité et du travail les limites de notre petit pays.

Ainsi, avant son avénement au trône, le roi des Belges avait signalé les ressources que certaines contrées de l'Asie peuvent offrir à notre commerce et à notre industrie ; Sa Majesté n'a pas abandonné cette idée qui se retrouve dans la Conférence de géographie tenue récemment au palais de Bruxelles.

Cet exemple venu de haut ne peut qu'encourager le gouvernement et les particuliers à suivre la même voie, car de là dépend l'avenir de notre commerce et de notre industrie, qui ne se sont jamais trouvés dans une situation aussi pénible depuis l'établissement de notre indépendance.

Ce n'est qu'en recherchant des débouchés à nos produits que nous pourrons voir renaître la vie et la prospérité dans nos usines et dans nos fabriques. Mais il ne suffit pas de connaître le remède qui doit faire disparaître le mal, il faut encore déterminer les moyens de l'appliquer ; il ne suffit pas de savoir que ce sont les débouchés qui nous manquent et que nous devons favoriser le déversement du trop-plein de nos forces vives dans les pays qui commencent à s'organiser, il

Digitized by Google

faut encore que nous connaissions les moyens d'y parvenir; tel est le but d'une proposition formulée par M. Fl. Evrard, ingénieur aux chemins de fer de l'État belge, dans l'assemblée générale des ingénieurs sortis de l'école de Liége.

Cette proposition est double, elle comporte :

1° L'introduction de la géographie industrielle et commerciale parmi les cours enseignés dans les écoles spéciales;

2° L'adjonction d'un nombre suffisant d'ingénieurs au département des affaires étrangères.

I

Suivons dans sa carrière le jeune homme qui entre aux écoles spéciales pour obtenir un diplôme après plusieurs années d'études, et voyons si le pays fait tout son possible pour retirer de cet ingénieur qu'il a formé le plus grand effet utile.

C'est généralement le père qui détermine la voie dans laquelle son fils doit entrer, et celui-ci, docile à cette volonté, suit les cours de l'une ou de l'autre faculté. S'il entre aux écoles professionnelles spéciales, il se figure qu'aussitôt son diplôme obtenu, il n'aura que la difficulté du choix parmi les positions nombreuses et brillantes qu'on viendra lui offrir; plusieurs conservent cette illusion même après leur sortie de l'école; ce sont les plus à plaindre : après avoir rêvé dans un centre de plaisirs un emploi largement rémunéré, ils se voient parfois réduits à accepter un poste de stagiaire dans un établissement industriel, situé au milieu d'une population ignorante et grossière.

Chez le jeune homme, ces illusions sont parfaitement excusables. Pour le décider à faire des études d'ingénieur, son père lui a si souvent répété que cette carrière est la plus avantageuse de toutes! Ne connaît-il pas d'ailleurs plus d'un individu qui, sans avoir fait d'études sérieuses, a cependant conquis une position élevée et, dès lors, celui qui possède un diplôme ne parviendra-t-il pas plus rapidement et plus sûre-

Digitized by Google

ment à ce que d'autres ont pu atteindre sans tout ce bagage de science?

Certes, ce raisonnement est logique; mais n'oublions pas que, depuis quarante ans, les conditions industrielles et commerciales de notre pays se sont singulièrement modifiées. Alors que l'industrie belge était peu développée, les études spéciales étaient inconnues : n'ayant pas de concurrence à soutenir, n'exploitant que ses gisements les plus riches, les plus purs et les plus faciles, l'industriel en savait toujours assez,

> Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
> Il y tournait son aile et s'endormait content.

Depuis, la Belgique a pris un essor qui l'a mise au premier rang des nations industrielles; maintenant, il faut lutter contre la concurrence; il faut fabriquer les meilleurs produits possible, au prix de revient le plus bas, en employant des matières premières relativement mauvaises; en tout et pour tout, il faut obtenir le rendement le plus fort; en outre, la production du pays étant supérieure à sa consommation, il est nécessaire d'avoir des débouchés.

Tandis que cette situation s'accentuait, le besoin de connaissances spéciales se faisait également sentir; on a donc créé des écoles, si bien que les ingénieurs et les chefs d'établissements industriels peuvent se recruter aujourd'hui parmi les élèves sortant des écoles de Liége, de Gand, de Bruxelles, de Mons, de Louvain et de Gembloux. Six écoles dans la petite Belgique pour former des hommes qui appliqueront leur activité aux différentes branches de l'industrie! Six écoles, qui mettent, pour ainsi dire, chaque année un nombre considérable d'ingénieurs en circulation! Aussi conçoit-on sans peine que, d'année en année, les positions deviennent plus difficiles à obtenir; pour un ingénieur dont on a besoin, il s'en présente dix, vingt et davantage; déjà plusieurs charbonnages ont remplacé leurs ouvriers surveillants (*porions*) par des ingénieurs; dans plusieurs fabriques, les jeunes gens diplômés ont pris la place des contre-maîtres et, néanmoins,

Digitized by Google

il en est beaucoup encore qui se trouvent sans place ; ils ne prévoient même pas le moment où ils pourront sortir de leur inactivité.

Leurs relations personnelles permettent à plusieurs de s'expatrier : les différents pays de l'Europe et le nord de l'Afrique possèdent des ingénieurs belges sortis pour la plupart de l'école de Liége. Un bien plus grand nombre encore irait ainsi exploiter les richesses naturelles d'un pays étranger; malheureusement, ici ils rencontrent des difficultés parfois insurmontables : quels sont les pays où l'industrie pourrait s'implanter? Quelles sont leurs richesses naturelles? Quels sont les produits qui pourraient être exportés ou importés? Quels sont les moyens de communication? Où peut-on se procurer des renseignements permettant de résoudre l'un ou l'autre de ces points? etc., etc. Autant de questions, parfois autant de problèmes insolubles.

On pourrait objecter que les consuls sont chargés de fournir tous les renseignements de cette nature; c'est vrai, théoriquement; mais, dit M. Evrard, « il m'est arrivé d'être très embarrassé quand j'ai eu à chercher la voie que je devais faire suivre à un chargement industriel en destination d'un pays avec lequel nous n'avons encore que peu de relations. Ce transport devait arriver à un port que l'on pouvait atteindre par plusieurs voies et, de là, continuer par terre. J'ai cru pouvoir trouver les renseignements dont j'avais besoin chez le consul général en Belgique du pays destinataire, mais jugez de mon étonnement lorsque ce consul général m'avoua qu'il ne connaissait pas le port dont je lui parlais. Notez que le pays représenté en Belgique par cet agent consulaire ne possède que trois ports! J'ai dû chercher ailleurs des renseignements et, de guerre lasse, je me suis adressé à des armateurs anglais ».

Des faits analogues ne sont malheureusement que trop fréquents, et peut-il en être autrement? On nomme en Belgique des agents consulaires qui ne connaissent que peu ou point le pays qu'ils sont censés représenter et, de même, à cause d'une rétribution insuffisante, nous ne pouvons ordinaire-

Digitized by Google

ment être représentés à l'étranger que par des agents possédant sur notre pays des connaissances tout à fait insuffisantes.

A l'exemple cité par M. Evrard nous ajouterons celui-ci : Un de nos amis, sur le point de partir pour un des États relativement bien connus de l'Amérique du Sud, s'est adressé à Bruxelles au consul de ce pays et au département des affaires étrangères sans pouvoir obtenir aucun renseignement de part et d'autre.

L'inutilité de ces démarches est si notoire, que de grands industriels belges affirment qu'ils ne s'adressent jamais aux agents consulaires quand ils ont à traiter des affaires d'exportation.

Les difficultés que nous venons de signaler seraient singulièrement aplanies si l'on enseignait dans les écoles spéciales la géographie industrielle et commerciale ; en sortant de l'école, le jeune ingénieur aurait au moins des connaissances nettes et précises sur la nature des richesses naturelles des différents pays et, ne fût-ce qu'au point de vue de la construction des chemins de fer, qui prennent toujours plus d'extension, il pourrait déterminer à l'avance, sans même avoir visité le pays, les localités où l'on ferait passer avantageusement une voie ferrée. Ces connaissances géographiques viendraient également en aide à l'industriel qui connaîtrait commercialement et industriellement les pays avec lesquels il est en relation.

II

C'est un fait malheureusement trop exact et qu'il est inutile de démontrer, dit M. Evrard, que les affaires sont dans un état de stagnation qui ne promet pas de se modifier de sitôt. Les débouchés sur lesquels nous avions toujours compté commencent à nous manquer, soit par suite de l'établissement de droits protecteurs, soit par la multiplication des usines et des manufactures dans les pays auxquels nous fournissons.

Il importe donc de trouver de nouveaux débouchés pou

Digitized by Google

remplacer ceux que nous perdons. Si nous avions les marines militaires et marchandes de certains autres pays industriels, de nombreux nationaux établis dans toutes les contrées du globe, les institutions nécessaires pour développer le goût des études géographiques, ces débouchés seraient faciles à trouver. Mais, malheureusement, nous sommes à cet égard dans des conditions déplorables ; notre marine n'est pas assez importante pour nous imposer au loin et nous ouvrir des débouchés ; il n'y a guère de Belges à l'étranger, et l'indifférence du pays pour la géographie est telle, que jusqu'à présent les sociétés géographiques n'y ont guère survécu à l'élaboration de leurs statuts [1].

Dans notre corps consulaire, si l'on excepte environ vingt-cinq consuls généraux, il n'est pas bien sûr qu'il existe à l'étranger beaucoup de nos représentants officiels connaissant la Belgique. Notre département des affaires étrangères ne dispose pas de ressources suffisantes pour rétribuer les consuls et vice-consuls : ces agents sont généralement choisis parmi les notabilités d'une ville ou parmi les commerçants. Il en résulte que leurs rapports au gouvernement sont trop généraux et qu'ils contiennent peu de points de nature à intéresser nos industriels. Une preuve bien convaincante de cette assertion, c'est que les rapports consulaires déposés au ministère des affaires étrangères ne sont guère consultés, indifférence qui s'explique aisément, car il ne viendra guère à l'idée d'un verrier, par exemple, de quitter Charleroi pour aller compulser à Bruxelles un volume de 400 à 500 pages, dans lequel il n'est pas sûr de rencontrer une seule ligne concernant la verrerie.

A de très rares exceptions près, ces rapports sont faits à des points de vue spéciaux, individuels, et ne présentent, par conséquent, qu'un intérêt secondaire et restreint. C'est à cette lacune que la seconde partie de la proposition de M. Evrard tend à porter remède. Il s'agirait d'attacher au

[1] Depuis que ces lignes sont écrites, une société nouvelle est en voie d'organisation.

Digitized by Google

ministère des affaires étrangères un ingénieur dont la mission est toute tracée : il étudierait les rapports consulaires et les nombreux documents qui parviennent au département; il en extrairait tous les faits qui peuvent intéresser nos industriels et les grouperait dans un rapport mensuel, qui serait publié dans le *Moniteur* et certainement reproduit dans les journaux industriels.

Cet ingénieur connaîtrait suffisamment les pays assez civilisés pour qu'on puisse songer à y faire des affaires. Il s'adresserait aux agents consulaires de notre pays et aux ingénieurs belges à l'étranger, pour leur indiquer la nature des renseignements qui doivent lui être transmis, tels que : les travaux projetés, le mouvement des produits industriels avec leurs prix de vente dans le pays, les grandes maisons qui s'occupent d'entreprises ou qui font le commerce d'importation ou d'exportation, la manière de traiter les opérations, les institutions de crédit, la confiance plus ou moins grande que l'on peut avoir dans le succès des affaires, les voies de communication, les salaires, la facilité de trouver la main-d'œuvre, les mœurs, l'alimentation, etc., sans oublier non plus la meilleure voie pour les transports de la Belgique.

Parmi les arguments que nous faisons valoir ici, plusieurs nous ont été suggérés par la lecture d'une brochure sur « la République du Chili », due à M. Meulemans, consul général de la république du Nicaragua. M. Meulemans connaît le Chili, et son travail fournit de ce pays des renseignements précieux sur la géographie, la statistique, le climat, l'administration, la situation financière, les chemins de fer, postes et télégraphes, la navigation, le mouvement industriel et commercial, le sol, l'agriculture, les mines, etc. Ce que M. Meulemans a fait pour le Chili devrait être entrepris pour chacun des pays avec lesquels nous pourrions entrer directement en relations commerciales, ce qui aurait pour résultat immédiat de faire revenir à nos nationaux les bénéfices considérables réalisés par des intermédiaires étrangers; il faudrait, par exemple, que nos fers ne fussent plus achetés chez nous à bas prix pour être vendus ensuite fort cher au Chili,

Digitized by Google

en Chine et ailleurs, par des industriels étrangers qui apposent simplement sur nos produits leur marque de fabrication

III

Pour obtenir les bons résultats que nous espérons, pouvons-nous compter sur l'initiative privée? Hélas! voilà longtemps que nous attendons ses bons offices! Aussi pensons-nous que la question peut être considérée comme résolue négativement. Elle s'est manifestée, il est vrai, en 1875, alors que les industriels belges se sont réunis à Charleroi, sous la présidence de M. Tercelin, pour trouver un remède à la crise qui se fait sentir si vivement depuis deux ans; mais à quoi a-t-elle abouti? A une proposition que nous considérons comme absolument antiéconomique et consistant à prier l'État de commander, sans nécessité, une certaine quantité de matériel de chemins de fer.

Cette conclusion mérite un instant d'attention. Pendant la brillante période de 1872-73, des fabriques nouvelles se sont créées, et celles qui existaient déjà ont augmenté largement leurs moyens de production : une espèce de fougue a porté tout le monde à placer ses capitaux dans l'industrie. Les désastres causés par la guerre franco-allemande étant réparés, la consommation est redevenue à peu près ce qu'elle était avant, et sans compter les débouchés que nous avons perdus depuis lors, il faut voir l'une des causes de la crise dans cette considération, qu'un plus grand nombre de concurrents se présentant pour entreprendre la fabrication des produits nécessaires à la « consommation normale », chacun d'eux s'est trouvé dans la nécessité de baisser ses prix et, malgré ses sacrifices, il n'a pu obtenir qu'une quantité insuffisante de commandes.

Ce sont donc de nouveaux débouchés extérieurs qu'il faut pour donner du travail à nos usines; voilà, nous semble-t-il, ce qui n'a pas été bien compris à la réunion de Charleroi, car, au lieu de chercher une solution dans ce sens, elle a paru croire que le pays suffirait pour consommer un surcroît de

Digitized by Google

production. Nous le répétons, ce procédé est antiéconomique, car ici l'État est assimilable à un industriel, et le prier de se procurer un excès de matériel nous semble tout aussi logique que si, pour conjurer la crise, les industriels s'étaient commandé entre eux le matériel nécessaire pour agrandir leurs établissements déjà trop vastes.

En Belgique, trop souvent on ne peut compter sur l'initiative privée que si elle est stimulée par le gouvernement qui, du reste, est seul en position de bien faire connaître les pays étrangers par l'intermédiaire de ses agents diplomatiques et consulaires. Mais un corollaire qui nous semble indispensable à la proposition de M. Evrard, c'est autant que possible de nommer des ingénieurs aux fonctions de consuls belges. Pour des fonctions spéciales, il faut des hommes spéciaux; si un industriel désirait obtenir des renseignements particuliers sur un pays éloigné, il s'adresserait au ministère des affaires étrangères; si celui-ci ne pouvait fournir immédiatement les renseignements demandés, il faudrait que le consul établi dans ce pays pût les procurer; or, en thèse générale, ce n'est pas un consul commerçant qui pourra, par exemple, discuter en connaissance de cause une question relative à la géologie.

Nous devrions aussi nous inspirer de l'esprit pratique des Anglais, lesquels ont des nationaux sur tous les points du globe; nous devrions favoriser l'expatriation du trop-plein d'ingénieurs qui existe actuellement chez nous. Plusieurs sociétés belges s'imposent de grands sacrifices pour avoir des agents industriels à l'étranger; or, chacun de nos ingénieurs établi au loin peut être considéré comme un agent cherchant à nouer des relations industrielles et commerciales entre la Belgique et le pays qu'il habite. Tâchons d'en multiplier le nombre et nous serons certains d'ouvrir de nouveaux débouchés à nos produits.

La proposition de M. l'ingénieur Evrard n'est donc pas seulement utile, mais il y a encore nécessité à la mettre en pratique. L'Association des ingénieurs de Liége doit l'examiner prochainement; nul doute qu'elle n'émette un avis

Digitized by Google

favorable; nul doute que, dans un avenir très prochain, le cours de géographie industrielle et commerciale ne soit enseigné dans les universités. Mais, nous l'avouerons, ce qui nous donne quelque sujet de crainte, c'est que l'adjonction d'ingénieurs au ministère des affaires étrangères ne se fera pas sans difficulté; nous craignons, si la proposition de M. Evrard était prise en considération, que les études des commissions et des sous-commissions ne fassent perdre de vue le but à atteindre; nous craignons enfin que, longtemps encore, on ne continue à préférer des docteurs en droit pour les emplois qui devraient être remplis par des ingénieurs. Mais, quel que soit le sort réservé à cette proposition, il y a là une initiative qui mérite de sincères éloges, car si le gouvernement belge persiste à maintenir intacte une organisation qui n'a guère varié depuis plus de trente ans, d'autres nations ne manqueront pas de mettre à profit ces idées novatrices.

JULES DESVACHEZ.

Digitized by Google

UN HÉROS

Que devenait-il durant ces nombreuses soirées! Résistait-il toujours à l'influence de tant de jolies femmes dont Maxima entrevoyait les splendeurs à la promenade ou au spectacle, de tant de jeunes filles, riches héritières à marier? Il vivait dans l'intimité de beaucoup de grandes familles, était apparenté à plusieurs et avait presque tous ses jours pris par des dîners de fondation qui établissent les relations de famille. Que tout cela était pénible et dangereux pour les relations mystérieuses, profondes, mais enfin peu suivies, qui existaient entre M. d'Aiglin et M^me^ Nosbois! Les craintes que lui inspirait tant ce côté obscur des habitudes d'Eugène étaient pour elle des causes de préoccupations constantes. Et de quel droit y aurait-elle porté un contrôle inquisiteur? De temps en temps, les hasards de la conversation lui apportaient quelques nouvelles de ses faits et gestes : on l'avait rencontré là, ou bien il prononçait lui-même le nom de l'une ou de l'autre maison de ses amis, et alors, quelle inquiétude! et quels tours d'adresse pour savoir si dans cette maison il y avait femme jolie ou fille à marier! Quelle soif de connaître, et quelle crainte d'apprendre!

« Mon Dieu, mon Dieu! s'écriait quelquefois la pauvre femme en constatant, dans le miroir, les ravages de sa figure, mon Dieu, mon Dieu! comme je souffre! »

Et qui donc accuser? Un galant homme qui l'aimait en silence et ne voulait pas trahir un ami, un cœur aussi droit que la ligne de son nez, qui reculait devant le chemin du

[1] *Voir* la livraison du 15 janvier 1877.

Digitized by Google

mal ! De quoi l'accuser ? Il ne lui avait dressé aucun piége et elle s'était prise dans ses propres filets. Fuir ? Oui, se fuir elle-même et les regards mal intentionnés de la gent féminine qui a toujours tant de vertu en poche... pour les autres.

Maxima décida qu'elle rappellerait à Lucien un projet de voyage en Italie ; les vacances étaient proches ; et puis, elle toussait un peu, les méplats de son visage jaunissaient, les narines devenaient pincées et les yeux étaient agrandis. C'était la réaction de quelques jours d'une beauté trop flambante.

Cependant le mari s'inquiétait.

— Je ne veux pas que tu deviennes malade, ma petite chérie, lui dit-il. Certainement il nous faut aller passer un hiver en Italie. Je m'arrangerai de façon à pouvoir te consacrer mon temps.

Lucien dit cela avec une bonté si confiante, que les larmes vinrent aux yeux de Maxima, et elle ne put s'empêcher de comparer ce ton affectueux, ce dévouement toujours prêt, avec les évolutions réservées et la parole mesurée qui laissait tant de traits aigus dans sa mémoire.

— Tu es bon, dit-elle à son mari ; j'ai l'idée que ce voyage va me remettre tout à fait, et l'envie que j'éprouve de le faire est déjà un pressentiment heureux.

On arrêta sur-le-champ que monsieur remettrait sa clientèle à un confrère pour six mois et que le départ aurait lieu au commencement d'octobre ; la saison était trop chaude cette année pour que l'on permît à Maxima de se mettre en route avant l'automne. M^me^ Nosbois, qui n'avait pas vu Eugène d'Aiglin depuis dix jours, se sentait un si grand courage, une si franche horreur de Bruxelles, qu'elle s'écria :

— Il nous reste un mois de beau temps ; Blankenberg ne me tente plus ; c'est un séjour qui fatigue plus qu'il ne repose. Je voudrais passer le mois de septembre à la campagne, bien seule ; j'ai envie de respirer l'air pur tout en restant en robe de chambre. N'y aurait-il pas moyen de louer une petite maison ?

Digitized by Google

— Sans aucun doute, ma chère amie.

Il fut convenu que, pour échapper aux fâcheux et laisser à Maxima le repos dont elle avait tant besoin, on cacherait le lieu de sa retraite, qui ne serait certainement pas Boitsfort, ce paysage d'opéra comique tout imprégné de l'odeur des gargotiers ; ni Uccle, cette petite ville annexée à la capitale; ni Laeken, dont le nom est synonyme de cimetière.

Lucien alla gaîment à la découverte d'une nouvelle partie du monde et trouva ce qu'il fallait : une jolie petite maison de campagne à Saint-Job, un village sans villégiature, sans restaurants et où l'on ne fait pas de parties de campagne le dimanche. Distance de Bruxelles : un quart d'heure en chemin de fer.

Maxima sauta de joie en voyant que ses bons propos entraient, dès le début, en voie de réussite. Elle alla immédiatement examiner son petit nid, trouva tout parfait, les prés plus verts que partout ailleurs, les arbres plus ombreux, le ruisseau plus frais. Et cela était vrai, les pas et les haleines des gens de la ville n'y ayant point frelaté la nature. Elle prit ses mesures pour y faire porter un mobilier indispensable, recommanda à son mari de lui garder le secret et se promit d'être installée à la campagne dès le lendemain.

Mais il lui fallait passer encore une nuit dans sa maison de Bruxelles.

Le soir qui précéda cette nuit, M^me^ Nosbois, surexcitée par la détermination qu'elle avait su prendre, s'applaudissait d'avoir fait un premier pas vers la guérison morale et, escomptant déjà sa convalescence, se reposait des courses de la journée, assise à son balcon en face du boulevard.

Une heure après, Eugène d'Aiglin s'y trouvait assis à côté d'elle.

Il sortait du fond de quelque château où il avait fait l'ouverture de la chasse. Tandis qu'elle s'était si longtemps énervée dans des rêves, lui était toujours demeuré calme et maître de lui-même. Il partait et revenait avec la plus belle indifférence du monde, sans la prévenir. Il y avait vrai-

Digitized by Google

ment de quoi rougir de lui prêter des sentiments coupables. Aussi, Maxima en rougit et se mit à parler avec aplomb des choses les moins intéressantes. Ce fut d'un ton très convenable qu'elle lui dit :

— Vous serez surpris de ce que Lucien veut faire pour moi ; il va me mener en Italie. Nous partons dans un mois.

— Vraiment, madame. C'est là, en effet, un bien beau voyage.

Ayant prononcé cela, il regarda attentivement dans le fond de son chapeau, puis continua avec un soupir :

— Votre départ coïncidera avec le mien.

— Quoi ! Vous viendriez en Italie?

— Non. On m'offre une mission à Constantinople.

— Ah !... Et vous acceptez?

— J'ai beaucoup hésité. Il s'agit de rester là-bas trois ou quatre ans ; mais, puisque vous partez !...

— Eh bien?...

— Je partirai donc, Maxima, et c'est vous qui l'aurez voulu.

Pour la première fois il l'appelait par son nom. Ils étaient assis dans l'ombre du balcon rempli de fleurs ; devant eux, le spectacle animé de la gare avec le bruit des voitures se croisant en tous sens, les voyageurs portant des paquets, les cris des marchands de journaux, le gaz s'allumant sur mille points, l'allée montante du boulevard, le Jardin botanique et ses pelouses. Derrière eux, le salon que l'obscurité envahissait de plus en plus. C'est dans ce cadre que Maxima entendit pour la première fois le langage de la passion.

Ce n'était pas l'amour. Non, l'amour a toujours un synonyme qui le fait reconnaître à ceux qui veulent voir clair : le dévouement. Ce n'était pas l'affection. Non, l'affection tendre craint d'imposer la souffrance. Ce n'était pas le mensonge. Non, car Eugène d'Aiglin éprouvait très réellement ce qu'il exprimait. C'était la passion civilisée qui ressemble tant à la passion brutale, quelque chose qui veut sa victime à tout prix, quelque chose que l'on affuble de grands mots, que l'on met très haut et qui n'est après tout qu'un appétit.

Digitized by Google

Il parla aussi bien qu'une comédie de Dumas, qu'une mélodie de Gounod, qu'une paire d'yeux peints par Cermack, qu'une romance chantée par Faure. Ainsi que le sont ces gens-là, Eugène d'Aiglin était en ce moment un grand artiste. Il avait trouvé l'expression juste et n'était pas plus menteur que ne le sont ses confrères en art quand ils créent un type, un effet, une situation, et communiquent à tout un public l'électrisation de leur système nerveux.

Auprès de cette jolie femme qui l'écoutait toute frémissante et la tête penchée sur des jasmins et des héliotropes, il éprouvait vivement ce qu'il dépeignait : une ardente convoitise mêlée à l'orgueilleuse satisfaction d'avoir un autel dressé depuis des années dans ce cœur ; un grand attendrissement sur lui-même, parce qu'il consentait à récompenser l'amour idéal qui fait de l'homme un Dieu, par l'amour matériel qui fait de la femme une victime. Il parla avec l'éloquence d'un égoïsme sincère. De son plaidoyer émergeaient pourtant quelques charmants mensonges : il dit l'histoire de l'œillet porté et rapporté — vice-versâ — à travers l'Orient ; les nuits — d'Orient toujours — qui se passaient à rêver du bal de Lessines ; les grands combats de sa vertu — en habit noir et en gants gris perle — contre l'idée du mal, car enfin c'était mal, très mal et défendu par le devoir, la morale et la religion ; il ne se dissimulait pas la gravité de la situation dans laquelle ils allaient entrer ; voilà pourquoi sa réserve, son mutisme, sa froideur ; mais l'heure était venue, il avait parlé ; lui qui avait juré de se taire, de partir ; et c'était Maxima qui l'avait voulu ! Oui, la pauvre honnête femme était la cause de ce que les bottes vernies de ce Monsieur consentaient à marcher sur le devoir, la morale et la religion ! Le chasserait-elle de sa présence?... Dans ce grand monde où sa position le forçait d'aller, pas une femme n'attirait ses regards. Il n'y avait qu'elle, elle seule dans toute sa vie ! Il ne vivait que les soirs où il osait venir chez elle ; le reste n'était qu'un misérable remplissage qui ne laissait pas la moindre trace dans sa mémoire. Il ne se marierait jamais. Comment porter à une autre un cœur ainsi consacré !

Digitized by Google

Langage enivrant qui tombait sur cet autre cœur préparé à la combustion instantanée par une longue rêverie sans expansion, dangereuse comme une rêverie de cloître!

Et s'il est vrai de dire que le menteur finit par croire à ses propres mensonges, n'est-il pas encore plus vrai d'affirmer que l'auteur qui déclame sa propre pièce est dans la vérité?

Encore une fois, le chasserait-elle de sa présence?

En ce moment, M^me^ Nosbois et Rossini se rencontrèrent dans la même inspiration. Le fameux : Restez! s'échappa des lèvres de Maxima.

Il est vrai qu'en y regardant de près, on eût pu assigner à ce mot un motif bien banal.

Eugène avait fait le mouvement de se lever, parce que l'on venait d'entendre distinctement ouvrir une porte dans le fond du salon.

Le mari entrait portant une lampe allumée qu'il mit sur la table.

— Oh! oh! dit-il, dans quelle obscurité vous êtes là!

M. d'Aiglin s'était prestement mis debout.

— Nous sommes comme des acteurs sur un théâtre, derrière la rampe.

Et d'un geste dégagé il désignait la ligne lumineuse des réverbères.

Cette phrase dite avec un naïf aplomb aurait dû épouvanter Maxima, mais elle n'était guère en état de faire une étude physiologique en ce moment.

On prit le thé! L'avocat paraissait très gai et le diplomate en fit la remarque.

— Oui, dit-il, j'ai gagné ma journée en rendant l'honneur à une pauvre femme. Son mari vient de mourir laissant des affaires embrouillées, on allait déclarer la faillite; il y a des enfants; mais nous avons ramené la barque et sauvé la situation.

Maxima tressaillit; le parallèle de ces deux questions d'honneur venait vraiment mal à propos; M. d'Aiglin se contenta de dire qu'il était bien beau de venir ainsi en aide à ses semblables et que c'était là une gloire à envier.

Digitized by Google

Mme Nosbois demeura rêveuse, les coudes appuyés sur la table; mais la bouilloire chantait, les métaux ciselés, les tasses de Chine, les cristaux reflétaient la lumière de la lampe; un coup de vent envoya dans la chambre une bouffée odorante des fleurs qui garnissaient le balcon, et la glace placée sur le piano montra à Maxima son joli visage, ses yeux noirs, humides et arrondis, sa robe de percale bleue et ses beaux bras blancs sortant des garnitures brodées. Elle se leva d'un bond et versa le thé. La surexcitation dissipa toute impression pénible, et elle devint tout à coup gaie, spirituelle, entraînante, adorable.

Cela s'appelle franchir les régions nuageuses et entrer, les ailes déployées, dans la sphère du feu.

Et elle resta dans cette sphère, non pas inconsciemment — ce qui peut arriver à la plus blanche des colombes qui oublierait de se rendre compte de son libre arbitre — mais excitée par l'influence d'une atmosphère toute nouvelle. Son imagination était dans un état de complète ivresse et il lui eût été impossible de distinguer si les échelons qu'elle avait gravis avec une rapidité vertigineuse n'allaient pas craquer sous ses pieds et la faire rouler dans l'effroyable vide.

C'est dans cet état d'exaltation que Mme Nosbois chercha, dès le lendemain, un prétexte de différer son départ pour la campagne. Elle n'aurait su dire ce qu'elle attendait : elle savourait son propre délire. Ses pieds ne touchaient pas à la terre tandis que, légère comme l'oiseau, elle s'en alla faire ses courses en ville, traversa la grande allée du parc et descendit le boulevard.

Cet homme imprenable pour toutes les femmes de la haute société, ce noble cœur inaccessible aux tentations du demi-monde, lui, Eugène d'Aiglin, il l'aimait!

Maxima rentra chez elle, ôta son chapeau et augmenta encore son ivresse en respirant le dangereux parfum des jasmins et des héliotropes, recélant encore les mots passionnés qui avaient passé sur elles; puis, le front un peu tendu, en proie à un malaise qui plaît cent fois plus que le bonheur, elle alla s'accouder au balcon en attendant l'heure

Digitized by Google

du dîner. Elle ne devait voir Eugène que le lendemain, qui était le jeudi consacré à Mme Vernier, et n'était pas fâchée d'avoir cette trève.

On sonna à la porte de la rue. Maxima, redoutant qu'Eugène n'eût voulu la revoir à tout prix, se pencha anxieuse; mais elle se rassura : ce n'était qu'une dame tenant une petite fille par la main. L'instant d'après, le domestique montait afin de s'informer de l'instant précis du retour de l'avocat. Lucien Nosbois était absent pour quelques jours; cette cliente devait absolument lui parler.

— M. l'avocat reviendra dans la huitaine, sans que le jour soit précisé.

Le domestique descendit et remonta presque aussitôt.

— La dame vient pour une affaire pressée et, dans huit jours, il ne sera peut-être plus temps.

— Que puis-je faire à cela? dit Maxima.

— C'est que je comprends très mal cette personne; elle ne veut pas s'en aller; elle me demande toute espèce de choses. Si madame avait la bonté de venir lui parler un moment...

Mme Nosbois qui, ce jour-là, était bien disposée envers tout le genre humain, descendit et se trouva en face d'une jeune Anglaise d'une vingtaine d'années, une miss aux yeux d'agate claire, avec cheveux bruns dorés, à la blancheur laiteuse si transparente qu'à toute émotion la carnation changeait. Elle portait le costume d'une médiocrité honnête qui ne manquait pas de distinction : une robe de laine noire, un chapeau de paille noire avec un voile de gaze enroulé autour de la tête et de la figure : un grand plaid vert et bleu dissimulait ce deuil de choix. Le baby avec ses yeux tristes, ses boucles blondes, son front veiné avait le charme d'un rêve qui va échapper.

L'étrangère balbutia des excuses et s'informa timidement du jour où elle pourrait certainement trouver l'avocat. Nulle certitude, l'absence pouvait n'être que courte ou se prolonger une semaine.

— Mon Dieu! mon Dieu! Ce sera peut-être trop tard alors, et je ne sais où m'adresser. Me Nosbois m'a été tant recommandé et l'on m'a dit qu'il parle anglais.

Digitized by Google

Le malaise de la jeune dame augmentait par l'extrême difficulté qu'elle avait à s'exprimer en français. La femme riche et heureuse eut pitié de l'humble créature et lui rendit un peu de courage en lui adressant la parole en anglais.

— Ah! que vous êtes bonne, madame, de me venir en aide! s'écria l'étrangère. Rien que de pouvoir me faire entendre me soulage déjà! C'est si terrible de se trouver seule avec un enfant sur le pavé d'une grande ville, où l'on ne connaît pas son chemin et où personne ne vous comprend!

— Je voudrais pouvoir vous être utile, dit Maxima émue; et elle donna un baiser et un bonbon à la jolie petite fille.

Les larmes de l'étrangère coulèrent.

— Pauvre enfant sans père! dit-elle.

— Quoi, si jeune, déjà veuve!

Le sang monta au front de l'étrangère; elle prit son enfant dans ses bras et se dirigea vers la porte en sanglotant.

Maxima la retint. Il lui paraissait impossible de laisser partir avec indifférence une créature humaine dans une pareille désolation.

— Voyons, ma chère, dit-elle en anglais, avec un élan de générosité puisé dans son cœur enivré; asseyez-vous là, remettez-vous. Puisque vous êtes à Bruxelles sans aucun recours, moi je vais vous protéger.

— Si j'osais tout vous dire, répondit la jeune personne en essuyant ses larmes, peut-être pourriez-vous me donner quelques renseignements.

— Parlez, dit M^me^ Nosbois avec douceur.

— Mon nom est Kitty Mill. J'étais institutrice dans une des plus hautes familles de l'aristocratie anglaise et chargée d'élever deux petites filles. Je suis instruite, musicienne. Mon père est un ministre protestant et il a pris soin lui-même de mon éducation. Hélas! depuis longtemps, père et mère ignorent ce que je suis devenue.

Elle s'interrompit et, confuse, roula son voile autour de son visage.

— Voyons, reprit Maxima en lui serrant la main.

Digitized by Google

— Eh bien! au château que nous habitions vint passer une saison un jeune homme, un Belge. Je l'aimai... Il jura de m'épouser et... quand je fus forcée de quitter la famille chez laquelle je demeurais, il loua un petit cottage et s'y installa avec moi jusqu'à la naissance de ma fille. Il m'assurait que les retards apportés à la célébration de notre mariage provenaient des difficultés suscitées par sa famille, car il m'estimait trop pour vouloir m'épouser en secret et jurait de m'emmener en Belgique chez ses parents, à titre de légitime épouse. Un jour il vint m'annoncer en toute hâte que des formalités à remplir nécessitaient son absence pour quelques jours. Il partit et ne revint jamais. Il m'avait laissé une certaine somme. Hélas! je suis presque au bout de mon argent et tout à fait de mon courage.

— Ne vous a-t-il plus écrit?

— Non, jamais.

— Qu'espérez-vous?

— Mais il m'a signé une promesse de mariage. Cela compte en Angleterre. Je serais restée doucement mourir de ma douleur, mais il y a ma petite Amy à laquelle je me dois. Son père est Belge, et je venais consulter afin de savoir si la promesse qu'il m'a faite est valide en Belgique.

— Pauvre femme! dit Maxima. Pour quel motif mettez-vous tant de hâte dans cette affaire?

— Ah! le plus dur de tout vous ne le savez pas encore, madame. Il va se marier. J'ignore si ce mariage doit se conclure dans un certain nombre de jours ou de semaines, mais c'est la nouvelle de la haute société de Bruxelles. Je suis mise au courant de tout ce que fait cet homme par une de mes amies qui est gouvernante, à Bruxelles, dans une maison où il va.

— Quoique je ne fréquente pas l'aristocratie, je pourrais m'informer si réellement il est bruit de ce mariage. Mais je devrais savoir le nom du monsieur.

— Il se nomme Eugène d'Aiglin, répondit la jeune Anglaise et il va épouser M^lle^ de Baelen.

Il y a deux manières de voir mourir ceux que nous aimons.

Digitized by Google

De ces deux manières, la plus épouvantable est celle qui les tue moralement et tout à coup devant nos yeux. Maxima demeura les yeux agrandis, hébétée, sans voix.

— Vous ne le connaissez pas, continua l'Anglaise, non? Vous croyez qu'il sera temps encore au retour de monsieur votre mari, pour le cas où j'aurais des droits? Si je n'en ai aucun, sa générosité voudra-t-elle m'enseigner ce qu'il reste à faire dans l'intérêt de mon enfant?

— Oui, articula enfin Mme Nosbois, qui s'effraya au son de sa propre voix étrangement changée.

— J'oserai donc revenir ici dans quelques jours?

— Certainement.

Kitty Mill prit congé. Maxima resta assise à la même place absolument dans l'état où l'on se trouve quand vient d'expirer une personne qui nous est chère.

— Madame ne dîne-t-elle pas? demanda le domestique en ouvrant la salle à manger.

Maxima se leva et alla s'asseoir devant son couvert, mais elle ne toucha à rien. Le domestique, surpris, la servait, puis emportait l'assiette remplie.

Elle remonta dans sa chambre à coucher et, vers neuf heures, tira vivement sa sonnette.

La femme de chambre accourut.

— Suzanne, dit-elle, nous partons par le dernier convoi pour Saint-Job. Je vais passer quinze jours à la campagne. Je viens de l'écrire à M. Nosbois. Il viendra me rejoindre et, de là, nous partirons ensemble pour l'Italie.

Suzanne, qui n'avait jamais vu de caprices chez sa maîtresse, fut un peu étonnée; mais elle ne trouva matière à aucune réflexion, et le dernier train emmena Mme Nosbois et sa camériste.

Les crises excessives de la vie ont cela de particulier, que la pensée a de la peine à trouver une expression. Les grandes douleurs, les indignations violentes, les sentiments terribles se refusent à entrer dans les moules voulus et à accepter les formules.

Maxima, en apparence, indifférente à tout, se promenait

Digitized by Google

pendant des heures entières dans les allées de son jardin, tantôt cassant une petite branche, tantôt coupant une fleur fanée.

Pendant une de ces marches, elle entendit des pas derrière elle. Elle se retourna vivement; c'était Lucien.

— Ah! s'écria-t-elle avec joie.

Tout heureuse de se sentir capable d'éprouver cette joie, elle reprit sa présence d'esprit et la direction de ses idées.

— Quel bonheur! Lucien, dit-elle; je ne vous attendais que dans huit jours.

— J'ai pu terminer mes affaires et je suis enchanté de venir me reposer un peu à la campagne; mais je ne suis pas seul. J'ai rencontré à la station quelqu'un qui m'a tellement supplié de l'inviter que je me suis laissé convaincre.

— Qui ça? demanda-t-elle en fronçant le sourcil.

— Tu vas le voir, et, tiens, le voici.

Eugène d'Aiglin s'avançait d'un pas discret, esquissant un sourire mélancolique, mais avec la très haute opinion que sa visite était une grande faveur.

Maxima rougit de colère en voyant entrer bénévolement un homme de la valeur de son mari dans le rôle banal et ridicule qui a traîné par tant de comédies; puis elle pâlit jusqu'aux lèvres en saluant Eugène.

Une prudence d'instinct contint ses paroles et ses gestes. Elle se maintint digne, un peu froide, mais parfaitement convenable. Le seul initié à la situation entendit vibrer la voix et vit trembler sur les lèvres une émotion terrible.

Il s'y trompa parfaitement et interpréta le tout à sa plus grande gloire. N'allait-il pas de soi que si Mme Nosbois s'était enfuie, cachée à la campagne, c'est parce que M. Eugène d'Aiglin lui avait paru irrésistible? Sa contenance actuelle, ses yeux qui se détournaient, la contrainte qui se lisait dans toute sa personne ne faisaient qu'augmenter la bonne opinion que M. d'Aiglin avait de lui-même.

On se mit à table pour le lunch à une heure. Maxima fit les honneurs de très bonne grâce. Elle causa du ton sérieux

Digitized by Google

qui lui était habituel sans mettre la moindre exaltation dans ses discours. Malgré le soin qu'elle prit de cacher sa situation d'esprit, Eugène vit très bien que, tout en causant avec lui de la pluie et du beau temps, elle maniait la lame d'un petit couteau de dessert et ne paraissait pas s'apercevoir que cette lame entamait sa peau.

— Quelle passion j'inspire à cette femme, mon Dieu, mon Dieu ! pensait le futur ambassadeur.

— Prenez donc garde ! dit-il rapidement à Maxima en se levant de table.

Il eut même un petit mouvement d'impatience, car les hommes ne tiennent pas à être trop aimés.

L'automne, qui distribuait encore les dons de l'été, accordait aux humains une journée admirable. Pas de nuages, pas de vent, pas de poussière, rien dans le chemin des heureux : la nature dorée, la température tiède, l'air plein d'encens.

Lucien proposa une promenade; il prit les devants avec Eugène, et Maxima, prétextant la difficulté de marcher de front par les sentiers, les suivit à trois pas. Plus d'un, les voyant ainsi, aurait eu le droit de les envier : l'avocat, les mains derrière le dos, les lèvres épanouies, représentait la quiétude; le diplomate, portant fièrement la tête, l'œil scintillant et le pied en arrêt, était un type d'amour propre rassasié; Maxima, avec sa jolie robe bleue un peu traînante, son chapeau de bergère couronné de grappes d'ébénier et son ombrelle blanche, offrait l'image de toutes les satisfactions qui peuvent se tirer du confort et du luxe.

Elle marchait d'un pas ferme, piétinant de temps en temps, la tête droite, les narines gonflées, l'éclair dans les yeux. Quelquefois elle jetait la tête en arrière et elle avait alors l'attitude d'une personne qui en appelle au ciel, ayant sa cause perdue sur la terre. De temps en temps, Lucien ou Eugène lui adressait la parole tout en marchant et, d'une voix vibrante, M^me^ Nosbois leur lançait l'un ou l'autre spirituel sarcasme.

Çà et là, sur les gazons d'un verger, se tordaient des

Digitized by Google

troncs de pommiers; des tas de foin coupé s'élevait l'arome pénétrant; la grande tranquillité étendue sur les vastes champs recélait des mystères de poésie et apportait à Maxima des réminiscences romanesques qui lui faisaient éprouver un sentiment vraiment douloureux.

Au fond d'une silencieuse vallée apparaissait, comme au petit bout d'une lorgnette, une masse rougeâtre se détachant sur une collerette de broussailles.

— Ceci est très joli, dit le diplomate en s'arrêtant.

— Ce sont les ruines du château de Beersel, répondit Lucien.

— Peut-on pénétrer là-dedans?

— Sans doute, en demandant l'autorisation à la ferme d'en face.

— Cela vous intéresse-t-il, madame?

— Certainement, répliqua-t-elle d'un ton de bravoure ironique; j'ai soif aujourd'hui de ruines, de massacres et de malheurs!

De l'antique demeure de la famille de Witthem il ne reste plus que le simulacre ébréché et branlant de trois tours reliées par le mur d'enceinte. On arrive à la porte d'entrée par un pont de bois jeté sur les fossés desséchés et envahis par l'herbe. Le corps de logis a disparu; les tours vidées de haut en bas, privées de plafonds et de toiture, ont un aspect sinistre. L'épaisseur des murs, la solidité des assises, la hauteur des voûtes, la lourdeur des croisillons, la couleur et l'humidité mortuaire qui s'en dégagent, ont la grandeur triste de la force vaincue par le temps.

— J'aurais dû naître il y a quelques siècles, dit Eugène en ôtant son chapeau : mon Dieu! mon roy! ma dame! Je ne suis pas de ceux qui veulent aller en avant. Moi, je me serais arrêté de grand cœur dans ce solennel passé! J'aurais demandé à passer mes jours dans une demeure austère semblable à celle-ci; maître de nombreux vassaux, vassal moi-même de quelque jeune souveraine ou, si elle m'avait banni de sa présence, j'aurais su saisir l'étendard du croisé et par mes exploits obtenir mon pardon.

Digitized by Google

— Bravo! cria le mari.

Eugène débitait ce petit discours ampoulé d'un ton assez froid, et il ne disait rien qui pût exciter l'imagination ou toucher le cœur, mais il s'était si fièrement campé, il avait si grand air et son beau profil se découpait si bien dans le cadre ogival d'une fenêtre, qu'il était réellement admirable, sinon comme homme, du moins comme objet d'art.

Maxima vit cela d'un coup d'œil et, dépitée contre elle-même de se laisser séduire par ce simulacre de la chevalerie, prit sa course d'un pas agile entre les débris. Elle sautait d'une pierre sur l'autre, sa robe s'accrochait çà et là et elle prenait plaisir à en déchirer les garnitures en la retirant d'entre les épines.

— Prends garde, lui cria deux fois son mari, tu joues là un jeu dangereux!

— C'est pour cela qu'il m'amuse, répondit la jeune femme, de plus en plus surexcitée.

Jamais elle n'avait paru plus séduisante à Eugène d'Aiglin. Il ne la connaissait que sous l'aspect de la femme du monde élégante et réservée; elle devenait tout autre chose en distribuant ces morsures de la parole, ces éclairs du regard et en s'abandonnant à cette sauvagerie d'allures. Il craignit vraiment d'y risquer son cœur et eut un élan de sensibilité pour lui-même. Il va sans dire qu'il attribuait l'état où il voyait M^me^ Nosbois à la fièvre déclarée de la passion.

Cette fièvre peut devenir contagieuse. Ce qui est certain, c'est qu'oubliant sa tenue habituelle et son grand air, le diplomate s'assouplit; glissant tantôt comme les couleuvres, tantôt s'élançant comme les chats, il emboîta les pas de Maxima qui, elle, continuait à bondir entre ces murs croulants et ces briques moussues. Elle poussait des exclamations extravagantes à chaque nouvelle découverte, franchissait les escaliers branlants, fouillait tous les coins et recoins, expertisait les salles sans plafonds et les ogives sans fenêtres avec une feinte passion d'antiquaire et découvrait ici une vaste cheminée que surmontait le blason seigneurial, là un balcon de fer, là des armoiries sculptées dans la pierre. Elle s'applau-

Digitized by Google

dissait à haute voix de trouver tant de satisfactions archéologiques, commettant des énormités dans cette science qu'elle cultivait pour la première fois, mais portée par sa fièvre à travers les erreurs et les difficultés.

— Votre femme est devenue une enfant terrible! s'écria Eugène à l'avocat, qui, fatigué, était resté à l'extérieur assis sur un talus.

Maxima continuait ses investigations d'une manière d'autant plus bizarre, qu'à la plus simple demande elle eût été fort embarrassée d'expliquer les choses à la recherche desquelles elle mettait tant de passion; elle parlait et agissait dans une sorte de délire et paraissait disposée à grimper aux murailles. De plus en plus près la suivait M. d'Aiglin. Il cherchait à se rendre maître de l'exaltation de M^me^ Nosbois en procédant à la façon des médecins aliénistes qui s'emparent d'un malade par insinuation. Sa voix devint une mélodie pour redire un vieux thème qui réussit toujours : la femme incomprise et l'homme inconsolé. Ces deux types provenus du romantisme lui ont survécu et resteront acquis au répertoire des amours. Ils représentent des espèces de mendiants, qui, dans la grande cour des miracles où logent les sentiments hypocrites, simulent les maladies du cœur et attrapent le revenant bon de la pitié et de la crédulité!

Sous l'escalier se trouve une issue et Maxima s'y jeta croyant par là gagner l'extérieur. Elle se vit sous la tour de l'Est, dans la vaste cuisine dont l'immense cheminée est garnie de deux chenêts de pierre de taille, sculptés aux armes de la maison de Witthem. Elle s'arrêta un moment afin de reprendre haleine et espérant qu'Eugène s'en irait par un autre chemin. Le désordre de ses sentiments l'effrayait et, en prêtant l'oreille pour distinguer les pas du diplomate, elle n'entendit que les battements de son propre cœur.

Pendant cette journée si difficile, Maxima s'était trop souvenue qu'elle avait aimé cet homme six ans et qu'il n'y avait pas plus de vingt-quatre heures qu'elle le haïssait. A tout prix, il fallait en ce moment éviter une explication. Mais

Digitized by Google

Eugène n'avait pas perdu les traces de Mme Nosbois et il pénétra tout à coup dans la cuisine, interpellant doucement et du ton dont on gronde un enfant : Maxima!

Un frisson parcourut les veines de la pauvre enfiévrée. S'il y avait eu là une fenêtre par où l'on pût se jeter, une rivière dans laquelle on pût s'engloutir, Maxima n'eût pas hésité devant les moyens d'échapper à l'influence qui la ressaisissait. Il n'y avait ni fenêtre, ni rivière, mais là, dans l'angle sans doute se trouvait la porte de sortie; elle se jeta de ce côté et vit un escalier en descente qui menait aux souterrains. Elle n'entendait plus marcher et se flatta que M. d'Aiglin ne commettrait pas ses gants glacés dans cette espèce d'antre visqueux : elle descendit quelques marches, afin de lui donner le temps de s'éloigner. Au bas de l'escalier, elle se trouva dans un long couloir souterrain et elle entendit bientôt les semelles des bottes fines qui craquaient sur le pavement, puis une voix insinuante cria :

— Maxima, un seul mot, ne le voulez-vous pas, Maxima!

Elle quitta le couloir et se précipita à droite dans une grande cave; là, Eugène la rejoignit.

— Quelle est cette course folle, Maxima? On dirait que vous avez peur?

Et, afin de la rassurer, il lui prit la main et la mit sous son bras.

— Au moins, laissez-moi vous conduire.

Elle retira vivement sa main.

— Que se passe-t-il en vous?

— Ne voyez-vous pas que je suis curieuse? répondit-elle, essayant d'échapper à la situation; j'avais envie depuis longtemps de parcourir ces souterrains; mais mon mari pourrait s'inquiéter et je vais le rejoindre.

— Sans doute. Mais, puisque nous y sommes, jetons du moins un coup d'œil sur ces souvenirs de l'époque à laquelle, comme je vous le disais tantôt, j'aurais dû naître. Alors on inscrivait le nom de la femme aimée sur une bannière...

— Même lorsque cette femme avait un mari?

— Oui! Car si l'on ne pouvait vivre pour elle, pour elle on mourait!

Digitized by Google

Il n'avait rien perdu de sa présence d'esprit et marchait dans la cave avec l'aisance d'un homme de salon; de plus, en évoquant les temps chevaleresques, il leur avait emprunté une expression héroïque qui ne dépendait cependant que du dessin de la bouche et du nez et d'une certaine cambrure martiale. Mais quelle analyse va jusqu'à la dissection et combien de pauvres femmes sont dupes d'une forme de paletot! Puisque l'on se passionne d'un héros de théâtre, tout en sachant que l'acteur est dessous, il est facile de comprendre que Mme Nosbois sentit en frémissant l'ascendant dangereux qui se dégageait de la personne d'Eugène et qu'elle en fut dépitée et troublée. Le beau n'est-il donc pas toujours l'expression du vrai?

— Oh! oh! continua Eugène, voilà un anneau scellé dans le mur; voyez, il y pend un bout de chaîne. Serions-nous dans les prisons de Beersel :

> Un cachot, s'il le faut, sous ces plombs redoutables,
> Plutôt qu'un trône ailleurs, un tombeau dans nos sables!

Il remit sous son bras le bras de Mme Nosbois.

— Je vous aime, Maxima; je vous aime depuis des années; je n'ai jamais aimé que vous. Vous paraissez en douter et cependant pour vous le prouver je donnerais ma vie! Ici, où l'on respire encore le souffle des anciens preux, dites, pour me croire, pour me répondre, qu'ordonnez-vous?

— Voici toujours le cachot pour commencer, s'écria Maxima en essayant de retirer une seconde fois sa main qu'Eugène retenait par violence, et elle s'élança éperdue sous une voûte basse et sombre qu'elle voyait devant elle.

Eugène d'Aiglin, qui attachait de plus en plus le bras de Mme Nosbois au sien, se trouva entraîné à sa suite sur une sorte de descente visqueuse où la force d'impulsion les fit glisser. Au même moment, le battant d'une trappe levé contre le mur et qu'ils ne pouvaient pas remarquer dans l'obscurité, ayant été touché par leur mouvement, se détacha et, avec un bruit sourd, tomba, en se refermant, derrière eux.

Digitized by Google

— Hein? exclama M. d'Aiglin.

Ils se trouvaient au milieu des ténèbres et dans l'impossibilité de déterminer le lieu où ils étaient.

Abandonnant la main qu'il tenait captive, Eugène remonta rapidement le couloir et, en tâtonnant, toucha la porte mouvante qui venait d'en fermer l'issue. Il sentit des gonds et reconnut que c'était une trappe, mais il eut beau pousser et frapper, cette porte ne bougea pas.

— Ah! mais, voilà qui est singulier, dit-il avec impatience; quelle absurde souricière est ceci?

Il s'arc-bouta entre les solives de vieux chêne, changea de posture, se tint à la muraille et donna du poing et du talon : rien ne remua.

— Mauvaise plaisanterie, va! Mais Lucien ne doit pas être loin, à moins qu'il ne soit assez sot pour être resté assis où nous l'avions mis. — Et il retirait par lambeaux ses gants salis et déchirés. — Holà! Lucien, à moi! holà! par ici, au fond de la cave! holà! à moi!... Il faut bien lui donner le temps de venir, d'arriver. — Dix minutes s'écoulèrent. — Ah! cet imbécile qui ne s'inquiète de rien!...

M. d'Aiglin se remit à crier : — Voilà qui est bizarre! Où suppose-t-il donc que nous sommes allés? Me croit-il capable d'un enlèvement? Je suis sûr qu'il visite les tours, les donjons. Peut-être est-il à deux pas de nous? Holà! Nosbois, Nosbois, Nosbois! On passerait mille fois sans soupçonner l'existence de ce maudit trou!

Eugène avait la voix rauque et la sueur au front. Il redescendit dans le caveau, prit son briquet et n'y trouva que quatre allumettes; pour la première fois, un blasphème desserra ses lèvres tirées au cordeau. Le jet du phosphore éclaira un instant le souterrain et montra une superficie de dix mètres dont les parois élevées se rétrécissaient pour finir en angle dans le fond; là, un monceau de matériaux indiquait une partie en train de s'écrouler. La moisissure des sépulcres donnait le frisson; le silence n'appartenait déjà plus à la terre; l'oubli avait un caractère irrévocable. Un second jet de phosphore fit voir Maxima adossée à la muraille, ses

Digitized by Google

beaux bras blancs entourant et serrant sa taille, pâle comme une morte et les yeux dilatés.

La dernière allumette brûlée, tout rentra dans les ténèbres; les regards, en s'accoutumant à l'ombre, parvinrent, non pas à voir, mais à distinguer vaguement les formes de deux personnes qui se détachaient, taches plus noires, sur le fond estompé.

Maxima, que l'état de son esprit prédisposait à une situation tragique, eut immédiatement conscience du danger et ne recula pas devant le moyen d'en finir avec une vie où son amour ne pouvait plus trouver place. Mieux valait la froide solennité de la mort, ce sacrement qui allait leur conférer l'union irrévocable, que les luttes énervantes contre ses souvenirs, son imagination et ses regrets; mieux vaut s'ensevelir dans la tombe avec l'homme que l'on aime que de l'ensevelir dans le mépris. Elle ne voulait pas penser à Kitty. D'ailleurs, n'y a-t-il pas des fautes matérielles que l'homme peut commettre tout en gardant quelque culte de l'âme? Saurait-elle pardonner? Eh bien! elle allait oublier cette trahison dans la mort! Et puis, n'était-elle pas mariée? Maxima avait à un trop haut degré le sentiment des situations nobles et vraies pour ne pas désirer en finir avec la misérable situation entrevue : aimer à travers le mensonge! à travers l'indignation! à travers la haine! Aussi, c'est d'une voix grave et douce qu'elle dit :

— Eh bien!... nous mourrons ensemble.

— Vraiment, vous en parlez à votre aise, madame, s'écria Eugène d'Aiglin d'un ton de colère. Il faudrait avoir le diable au corps pour songer à faire du roman dans une position pareille!

Quoiqu'il fît bien noir dans cette espèce d'oubliette, Mme Nosbois vit clairement le fond du cœur de cet homme et elle reconnut que ce cœur était plus glacé, plus rugueux et plus visqueux que le sol où se salissaient ses pieds.

Pas un mot, pas une consolation ne furent adressés à cette femme pour laquelle il avait joué pendant si longtemps la comédie de l'amour. Le noble chevalier de tout à l'heure était

Digitized by Google

devenu un vil mannequin agité d'un unique mouvement machinal : la peur.

— Au secours! au secours! criait-il tout en montant et en descendant la pente; puis, il frappait la porte à coups redoublés avec l'acharnement d'une colère impuissante.

— C'est que le temps passe, et personne ne vient! Mais c'est horrible, cette sotte et ridicule histoire!

A bout d'efforts, il revint s'appuyer au mur tout en se tenant aux écoutes, l'oreille tendue vers la porte. Les exclamations d'impatience, les marques d'anxiété qui lui échappaient étaient marquées au coin d'un profond égoïsme; en vérité, il semblait avoir oublié qu'une femme frêle, délicate, adorée une demi-heure auparavant, partageait la même situation.

Le hasard d'une circonstance émouvante venait de mettre deux caractères en relief : d'une part, la femme noblement exaltée par l'apparence du danger; de l'autre, le plat égoïsme de l'homme.

Adossé à la muraille, il se détachait plus noir sur le fond noir; de ses lèvres serrées sortaient de sourdes imprécations :

— Stupide, stupide! Être là pris comme un sot! Et c'est que cet imbécile de Nosbois n'arrive pas...

Puissent toutes les femmes se défier de l'homme dont la pitié porte sur lui-même et se dire ce que pensa Mme Nosbois en se sentant si instantanément oubliée :

— J'ai aimé ça, moi!

Et elle se redressa. Comme jadis l'atome de charbon avait quitté son œil, ainsi la passion quitta son cœur.

C'est une belle conquête de rattraper sa raison perdue. Au lieu de l'exaltation, cet orchestre des grands sentiments, Maxima entendit la froide mais saine réalité. Le calme revient à la personne qui touche la botte de paille prise de loin pour un fantôme.

Dédaignant de faire part de ses impressions à celui dont l'égoïsme n'avait songé à lui donner ni soins ni encouragements, Maxima se mit à réfléchir à sa position assez singu-

Digitized by Google

lière dans cette espèce d'oubliette. Son mari la découvrirait-il? Qu'allait-il penser de sa disparition? Sans doute, il s'épuiserait en recherches, mais il pouvait passer dix fois à côté du couloir sans soupçonner l'existence de la trappe refermée.

Son cœur se serra et l'anxiété s'empara d'elle. Maîtrisant son angoisse et conservant sa dignité, Mme Nosbois chercha à s'éloigner de M. d'Aiglin et gagna, en marchant le long du mur, le fond du souterrain.

Là, une sensation inattendue et agréable la surprit tout à coup.

Il lui parut qu'un souffle d'air pur venait caresser son front.

Se hissant sur le tas de pierres formé par le mur en train de s'écrouler, elle tâtonna jusqu'à ce que ses mains eussent rencontré une fissure; elle contint le cri prêt à s'échapper de ses lèvres, passa la main et l'avant-bras par la fissure et saisit les broussailles.

Il ne lui fut pas difficile de s'orienter et de conclure que la cave où elle était tombée n'était pas à une grande profondeur dans les anciens fossés sur lesquels s'ouvrait cette espèce de soupirail caché par les décombres. Ce soupirail prenait jour dans les broussailles. Sortir par l'étroite ouverture, il n'y fallait pas songer, mais on pouvait appeler, et M. Nosbois n'était sans doute pas loin.

Aussi, Maxima cria de toutes ses forces :

— Lucien, Lucien, Lucien!

Des pas de course se rapprochèrent et une voix d'homme demanda :

— Mais où donc êtes-vous?

— Ah! nous voilà délivrés, s'écria M. d'Aiglin en se précipitant vers la lucarne. Par ici, mon cher, par ici; vous avez dû trouver la plaisanterie un peu drôle!

Maxima resta muette et rigide, car Eugène lui causait plus d'horreur que ne lui en avait fait la mort.

Cependant elle donna à M. Nosbois quelques explications au sujet de l'aventure et lui indiqua l'endroit de la cuisine où se trouvait le couloir.

Digitized by Google

Cinq minutes plus tard, la trappe cédait sous l'effort vigoureux d'un levier.

— Mon mari, mon cher Lucien! s'écria Maxima s'élançant dans les bras de son libérateur.

On échangea des paroles incohérentes.

— Quoi! un pareil accident? — Comment était-il possible? — Et cependant tout simple. — Oui! quand on y pense bien. — Il y a eu vraiment un moment d'angoisse. — Ridicule et horrible. — Il y a des histoires de catacombes. — Il y a Ugolin. — Il y a le naufrage de la Méduse!

Maxima riait, Lucien riait, et il régnait une nuance d'attendrissement dans l'accent de la jeune femme.

Quant à M. d'Aiglin, il riait aussi, mais il paraissait mécontent de l'état de ses mains qu'il avait salies et meurtries en s'efforçant d'enfoncer la porte. Ses habits étaient maculés et présentaient des traces de désordre.

— Je savais bien que vous ne pouviez tarder, dit-il à l'avocat; mais enfin, il est absurde de laisser de pareils trébuchets sous les pas des promeneurs.

Tout en parlant, il essayait de reprendre l'attitude d'un homme du monde supérieur aux mesquines émotions de la crainte, mais simplement contrarié de ne plus retrouver ses gants.

Maxima se retourna vivement vers lui.

— M. d'Aiglin m'a montré un dévouement admirable pendant ce mauvais quart d'heure, dit-elle. On n'a ni plus d'esprit, ni plus d'énergie. Il s'est conduit en héros.

L'avocat tendit franchement la main au diplomate.

— Il n'y a pas, répondit celui-ci, de héros possible dans les sottes positions.

— Allons, allons, répondit Lucien, tout est bien qui finit bien. Heureusement que je suis arrivé avant que vous fussiez morts de faim et que le dîner eût eu le temps de se gâter.

Ils sortirent des ruines. Lucien soutenait la marche un peu chancelante de sa femme, mais elle fit des efforts surhumains pour employer à son sauvetage complet sa volonté de toutes manières reconquise.

Digitized by Google

Tandis qu'ils marchaient vers la maison, Maxima dit d'une voix dolente :

— Mon cher Lucien, si j'ai commencé par complimenter M. d'Aiglin à propos de son héroïsme, c'est afin de vous prévenir en sa faveur pour ce qui me reste à vous raconter..., car j'ai à l'accuser.

— Que va-t-elle chanter là? pensa le grand homme.

— Si nous sommes tombés dans ce piége, c'est sa faute. Ce qu'il me disait me fit une si forte impression que je ne savais plus où je marchais.

— De quoi te parlait-il donc?

— De son amour... pour une jeune Anglaise qui est venue se mettre sous ma protection, il y a huit jours. M. Eugène me confirmait hier tout ce que m'avait appris M^lle^ Kitty Mill. Il aurait voulu déjà vous ouvrir son cœur, mais il connaît votre rigidité et l'histoire est un peu scabreuse... Le grand désir qu'il a de réparer ses torts et de faire bon marché du qu'en dira-t-on (ce qui n'est pas une petite affaire dans le monde officiel auquel il appartient), en légitimant l'enfant et en épousant la mère, est un noble sentiment tout à fait digne de lui.

— Madame!... articula Eugène d'Aiglin.

— Monsieur! je sens tout ce que la situation a de gênant pour vous et je veux essayer de la sauver en me portant garant des nobles sentiments que vous m'avez exprimés. Oui, continua-t-elle en s'adressant à Lucien, monsieur a commis une faute, mais aussi c'est la seule dont un homme de bien soit capable : l'entraînement du cœur. Avec cette faute-là, on trouve toujours l'honneur ou le sacrifice conséquent.

La voix de Maxima était ferme et ses yeux singulièrement arrondis avaient acquis cet éclat qui brave le mensonge. Ne doutez jamais de la femme qui laisse voir au fond de ses yeux sans songer à interroger les vôtres; elle livre ses secrets et n'a que faire de ceux d'autrui.

L'avocat prit un air à la fois grave et paternel :

— C'est très bien, monsieur d'Aiglin, ce que vous comptez faire. C'est d'un honnête homme et d'un loyal garçon!

Digitized by Google

— Tous ceux qui aiment et estiment M. d'Aiglin en seront très heureux, entre autres l'excellente famille de Baelen, où il est considéré presque à l'égal d'un fils.

Et comme l'avocat examinait la physionomie convulsée du patient, sa femme ajouta :

— Vous concevez, mon ami, que monsieur d'Aiglin est un homme du monde, qu'il appartient à une parenté qui fondait sur lui des espérances ambitieuses, qu'il est très répandu dans la haute société et qu'une résolution qui lui fait tant d'honneur auprès des gens de notre trempe, ne laissera pas de lui causer quelques embarras...

— Sans doute, sans doute! Mais que sont de pareilles considérations en présence d'un si grave devoir à remplir?

— Et d'un si grand amour, car un seul amour occupa sa vie!

— Vraiment, demanda l'avocat avec intérêt. Cela est rare par ce temps de Lovelaces-crevés!

Et il se mit à rire en frappant sur l'épaule d'Eugène :

— Parbleu, mon garçon, il n'y a pas de quoi être confus d'avoir su être trop jeune à une époque où tout le monde est trop vieux. Allons, parlons franchement de vos affaires et de vos sentiments.

— M^me^ Nosbois s'en charge, répliqua Eugène qu'étranglait son col.

Maxima fit un joli signe de tête.

— Et vous admettez maintenant que notre ami, tout occupé à me faire ses confidences et à me narrer ses perplexités, ne se soit pas aperçu qu'une trappe se refermait sur lui.

M. d'Aiglin se contint, mais il dit :

— Vous permettez que je me retire, j'entends le convoi.

— Eh bien! est-ce que vous ne dînez pas avec nous?

— M. d'Aiglin est embarrassé de sa toilette, dit Maxima, et il a hâte de revoir Kitty Mill. Je lui rends sa liberté.

Ils se séparèrent. Eugène essaya de rencontrer les yeux de Maxima, afin de la poignarder d'intention; mais impossible, tous les moyens de correspondance étaient rompus.

Digitized by Google

Mme Nosbois garda le lit pendant vingt-quatre heures et eut même un peu de fièvre. Au bout de ce temps, elle se releva pâlie, mais calme, satisfaite et ayant perdu la nervosité qui, en ces derniers temps, fouettait ses paroles. Elle reprit les rênes de sa maison et rentra dans ses bonheurs faciles.

Sa santé s'était tout à fait remise et le projet d'un voyage en Italie, qui aurait tant contrarié les affaires de l'avocat, fut abandonné. D'ailleurs, Maxima ne cachait pas qu'une affaire de cœur la retenait en Belgique; elle voulait voir s'accomplir le mariage de conscience d'un diplomate. Elle avait elle-même instruit la cause de Kitty et plaidé devant Me Nosbois. Les affaires devaient marcher sur roulettes, vu les louables intentions de M. d'Aiglin, et l'avocat ressentit une satisfaction personnelle de voir que l'*ami de la maison* n'était pas dupe d'une intrigante.

Mais Maxima, pour mieux assurer le triomphe de sa protégée, lui avait persuadé qu'il n'est pas mauvais de mettre quelques plombs dans l'aile de l'oiseau qui déjà a tenté de s'envoler; malgré la répugnance que manifestait la jeune fille, elle l'avait forcée à se rendre en personne chez les de Baelen, démarche qui devait avoir une influence décisive sur la résolution d'Eugène. Les choses tournèrent au gré de Maxima. La sévérité des reproches qu'adressa M. de Baelen père à M. d'Aiglin, joint aux éloges que, dans l'ignorance absolue de ce projet de mariage mondain, lui décernait l'avocat, acculèrent Eugène dans une impasse. Pour éviter ce qui, aux gens de son espèce, cause le plus d'horreur, une sellette de salon, et pour préserver la blancheur catholique de sa cravate, Eugène se sacrifia : il épousa Kitty.

Mais il sollicita en même temps un poste d'attaché à Londres, ce qui permit à sa femme de retrouver sa famille et à lui de se soustraire aux commentaires de la société de Bruxelles. Peu de temps après, le bruit courut que M. d'Aiglin, qui aurait eu de la peine à faire accepter les préliminaires de son mariage dans le monde anglais, n'avait obtenu ses nouvelles fonctions que comme moyen de réhabilitation provisoire. Ces fonctions furent bientôt échangées contre une

Digitized by Google

fonction aux Indes que lui procura un banquier de Londres. Il échappa ainsi à l'opinion. Quant à sa jeune femme, qui s'était mariée sans illusions et seulement dans le dessein de légitimer sa fille, elle se retira à la campagne chez ses parents.

Mme Nosbois est guérie des ivresses d'imagination. Mais, d'un autre côté, quand, chez une femme, se détendent ces cordes vibrantes, mélodieuses, dramatiques, qui font de quelques cerveaux des instruments admirables, l'écœurement succède. Une quiétude absolue ne suit jamais les déceptions trop grandes. Maxima, qui était une personne de bonne foi et de bonne volonté, fut tout étonnée de bâiller au milieu de ses félicités douces; elle n'avait certes plus de chagrin, mais elle était blasée sur la satisfaction d'avoir une maison bien montée, de pouvoir acheter des objets d'art et de mener une existence sans menaces. Il y a des femmes qui ne peuvent se passer d'idéal, dût l'idéal gâter leur vie.

Voilà pourquoi ceux qui montent et descendent le boulevard, aux belles heures de la journée, peuvent voir la femme de l'avocat accoudée à son balcon et suivant d'un œil mélancolique les beaux enfants qui passent.

Caroline Gravière.

Digitized by Google

LE POUVOIR

Nous sommes en pleine guerre civile, de par le clergé. La lutte par la parole a été longue et tenace; les théories se sont heurtées avec grand bruit dans les livres, dans les journaux, dans les théâtres, dans les assemblées législatives. En Belgique, le combat a remplacé la discussion; de la théorie philosophique on est passé à la violence; les voies de fait ont succédé aux disputes. L'arrogance des uns, qui tirent la société en arrière; l'impatience et l'indignation des autres, qui protestent au nom de la vie, au nom du progrès humain, ont amené des conflits tout naturellement déclarés « regrettables » par les esprits « tolérants ». Pour peu que les passions surexcitées trouvent une nouvelle occasion d'éclater, nous pouvons, au moment où nous nous y attendons le moins, voir l'orage révolutionnaire se déchaîner.

C'est un fait, personne ne le niera : aujourd'hui, l'antagonisme entre les conservateurs et les libéraux est devenu ou va devenir de la haine. L'agitation est à son point extrême; au premier faux mouvement, l'équilibre sera rompu, et ce qu'on est convenu de nommer le désordre remplacera la tranquillité apparente au milieu de laquelle nous nous menaçons.

Quelle est la cause de cette situation tendue? Les hommes « de progrès » obéissent à une seule pensée depuis un demi-siècle : séparer l'Église de l'État. Il y a eu jusqu'en 1876 deux pouvoirs dans les pays catholiques; l'un doit céder à l'autre. Le mot d'ordre du libéralisme chez toutes les nations

Digitized by Google

courbées sous le joug de Rome, déchue pourtant, c'est cela : séparation absolue de l'Église et de l'État. Le pouvoir sera à l'un des deux partenaires du moyen âge, devenus des ennemis dans les temps modernes ; ils se sépareront sans doute au XIXe siècle.

A qui le pouvoir appartiendra-t-il? C'est la question que je voudrais examiner brièvement.

I

L'homme est un être sociable, tourmenté par des passions. Il ne peut vivre seul qu'à l'état maladif : misanthropie et sauvagerie sont des synonymes, des exceptions. La solitude ne plaît qu'aux esprits désenchantés d'eux-mêmes et des autres. De la naissance à la mort, une chaîne unit entre eux les êtres humains, et on ne la brise pas sans déchirement. L'égoïsme n'est qu'une forme de l'amour humain, mal entendu, mal conduit, et dont on use sans intelligence. Tout dans notre organisation est essentiellement sociable et passionné. Nous avons beau nous décomposer en bête et en esprit, cette invention d'une étrange dualité n'empêchera jamais que nous soyons une unité parfaite, animalité intelligente. Notre intelligence est un moyen, une force ingénieuse dont nous nous servons pour satisfaire nos goûts, nos désirs. Tout dans nos travaux concourt au même but : être heureux par tous nos sens. Se satisfaire, tel est le mot d'ordre de l'homme, barbare ou civilisé. On pourra trouver des sophismes pour combattre cette réalité : elle n'en existera pas moins.

L'homme primitif n'écoute que ses passions, tout en recherchant la société de ses semblables. L'idéal à atteindre, chez tous les peuples, c'est que chacun puisse se satisfaire sans nuire à son semblable. Nous partons donc d'un point pour arriver à son antipode. A l'état de nature, nous ne reconnaissons ni droit ni justice pour les autres ; nous écoutons l'instinct animal, et l'intelligence, embryonnaire, ne peut encore mettre un frein à nos passions.

Digitized by Google

A mesure que nous avançons vers notre perfection relative, nous travaillons à contenir nos goûts, nos désirs, nos passions dans un cercle social, c'est à dire de telle façon que nous ne puissions nuire à nos semblables. De sorte que la civilisation la plus parfaite est l'état qui nous éloigne le plus de l'existence primitive : l'homme, pour pouvoir se perfectionner, se transforme autant que la nature le lui permet.

L'histoire démontre cette situation générale; non seulement l'histoire, mais la science, mais la philosophie. On peut ne la point voir, à la condition qu'on ne réfléchisse point, qu'on ne lise point et qu'on raisonne mal. C'est mon avis, c'est ma conviction. A l'état sauvage, le meurtre et le vol, le mensonge et l'astuce sont vertus humaines; voyez ce que l'homme en a fait après quelques milliers d'années de luttes !

II

En même temps que le meurtre et le vol, naît la superstition. La violence des passions animales est excitée par l'ignorance, son atmosphère naturelle. Tous les maux naissent à la fois dans l'homme; ses « facultés » débordent absolument comme chez les animaux qui lui sont inférieurs : il brise les obstacles, il tue son rival, il torture tout ce qui lui résiste; il veut manger et boire tout son soûl, et quand il est repu, il dort. Lorsque l'amour le tourmente, il devient féroce. De plus que l'animal, il a la combinaison, la sagacité. C'est le *moi* dans toute sa laideur; considéré au point de vue de la solidarité humaine, rien de plus hideux.

Nous pouvons fort bien nous représenter les premiers hommes vivant libres dans la nature. L'instinct animal, servi par une intelligence embryonnaire, lui suffisait. Il avait peur de tout ce qu'il ne comprenait pas; l'orage est sans doute la première manifestation de force inconnue qui a dû terrasser l'homme. Il venait de « là-haut »; c'est « là-haut » qu'on plaça le dieu inconnu.

Digitized by Google

Ignorance et peur sont les deux sentiments qui ont engendré la superstition. Si l'homme primitif avait su que l'éclair et le tonnerre sont le produit de deux électricités, la superstition n'aurait pas eu ce point de départ tout naturel. L'enfant, en beaucoup de choses, est un homme primitif; il n'a ni la force ni les passions; mais il a déjà la peur. Les récits merveilleux l'agitent, l'idée de fantôme l'effarouche; l'ombre lui donne des craintes folles. Il croit à ce qu'on lui dit, que le loup viendra s'il n'est pas sage, et qu'il sera mangé. Sa bonne (hélas! et quelquefois sa mère) commence ainsi son éducation. Il y a non seulement Dieu, le grand juge, mais il y a le Diable : l'un complète l'autre. L'enfant a peur : il finit par avoir la foi.

Ainsi de l'homme aux premiers temps de son histoire. De par ses instincts et de par son ignorance il était préparé pour avoir des maîtres. Les appétits bestiaux eurent leur chef; en même temps un autre homme se levait au nom du fantôme qui faisait gronder la foudre. Le premier chef dit : — Tes voisins envahissent tes territoires de chasse; ils te prennent tes troupeaux : viens! Je te conduirai et nous les exterminerons. Le second chef dit : — Obéis à cet homme; si tu désobéis, Dieu te punira par sa foudre.

L'idée de superstition, exploitée; l'idée de la propriété, exploitée : tout le système gouvernemental des deux pouvoirs est là. Le chef gouverna avec l'appui du prêtre; ils se donnèrent la main pour atteindre un même but : la domination. On avait confiance dans le chef; on croyait aux menaces du prêtre. L'un organisa la vie présente à son bénéfice; l'autre créa une vie future, à son bénéfice également. Cette admirable exploitation de l'ignorance, qui dure depuis des milliers d'années, caractérise à la fois le génie humain et la bêtise humaine. Cette antique institution semble, du reste, appuyée sur un système « naturel » : c'est encore ce même système qui existe aujourd'hui, et c'est le premier dont on s'est servi. Aussi, chaque fois qu'on a tenté de le changer, y a-t-il eu de grands bouleversements. Pendant de courtes périodes, le chef a été remplacé par des

Digitized by Google

groupes d'hommes, chargés par les nations elles-mêmes du gouvernement de la chose publique; le prêtre alors voyait diminuer son influence. Toujours on est revenu au système primitif, comme si vraiment il était fatal.

L'ère moderne a vu un système nouveau essayé chez les nations européennes : le peuple gouverne par ses représentants, le roi règne. C'est le système de transition.

Déjà, dans quelques pays, le prêtre a été éloigné des affaires publiques. Il n'est plus que le « médecin des âmes ». Il promet toujours, il continue de menacer au nom de Dieu; il entretient ainsi dans la société un sentiment de peur qui paralyse les consciences, et la superstition, qui affaiblit les caractères. Dans d'autres pays il gouverne encore, soit directement, soit indirectement. Il tend tous les jours davantage à reléguer le fantôme divin au dernier rang des puissances occultes; il revient peu à peu à la barbarie, à une mythologie absurde; il peuple son empyrée de grotesques, et on le sent à bout d'imagination. La lutte s'établit au grand jour entre l'ignorance honteuse et la science sereine, que rien ne peut abattre. Le pouvoir va lui échapper, à ce prêtre qui jusqu'aujourd'hui s'était considéré comme le maître du monde, et cette situation nouvelle lui ôte toute prévoyance, tout scrupule, tout sens moral. Il n'a jamais eu de sentiment humain, parce qu'il s'est toujours désintéressé des véritables nécessités humaines : aujourd'hui il est l'ennemi cauteleux et inconciliable des réalités sociales. Tous ses efforts tendent à nous empêcher de jouir des conquêtes faites sur la peur et sur nos propres instincts, au prix de torrents de sang : il voudrait nous courber à ses pieds. A l'heure où tout va lui manquer, à ce prêtre insatiable, il manœuvre pour embrasser l'humanité de façon à l'étouffer.

III

Le clergé romain représente presque seul aujourd'hui, dans les pays les plus civilisés, l'idée de compression des consciences. A une époque où l'on sait, où la science a

Digitized by Google

déchiré bien des voiles épais, il veut toujours régner au moyen de l'ignorance et de la superstition.

Il a encore deux partenaires : la peur et le sentiment féminin.

Nous n'avons pas rompu tout à fait avec l'antiquité. Le XVIII[e] siècle n'a pas creusé un abîme assez profond entre le passé et nous. L'avenir effraye tous ceux qui se trouvent bien des mœurs, des lois et de l'idée de justice actuelles. Ce sont les impotents et les satisfaits de la civilisation qui empêchent autant qu'ils le peuvent les mouvements en avant. Le clergé étant, par intérêt personnel, par intérêt de parti, par égoïsme de caste, profondément réactionnaire, s'est attaché tous ceux pour qui le passé signifie gloire et domination : la noblesse, l'argent et sa puissance corruptrice.

D'un autre côté, il a la femme, par l'imagination. Est-ce état de nature, est-ce produit de l'éducation depuis des milliers d'années? Il est certain que la femme appartient à celui qui peut la convaincre. Or, on la convainc facilement, parce qu'elle ne demande qu'à croire; on la séduit par la poésie; elle aime à être dominée; le maître ne lui fait pas honte, il semble la compléter. Sa sensibilité un peu maladive l'empêche de raisonner. Elle ne se rend compte des choses que par le détail; si vous lui parlez philosophie, elle écoute surtout la musique de la voix, du moins dans les pays catholiques. Les pompes extérieures lui sont un spectacle : elle va à l'église comme elle va au théâtre; les chants graves de l'orgue l'impressionnent et la transportent dans « un autre monde »; un duo d'amour la met hors d'elle. Quel bon terrain pour y semer les superstitions antiques et le merveilleux!

On pourra certainement, par une éducation plus virile, mettre la femme à l'abri de ces séductions malsaines, qui la laissent se traîner comme une esclave à la suite de son maître. En attendant des jours meilleurs, la femme sert d'instrument au prêtre, qui, par son moyen, garde une partie de son influence et de sa puissance.

Digitized by Google

Mais il ne faut pas réfléchir longtemps pour acquérir la certitude que ces appuis n'ont pas la solidité qu'il leur faudrait, à cette heure où le vieux monde agonise. Reprendre le pouvoir par ces deux moyens est une idée folle. Peut-être le clergé le sait-il ; peut-être se fait-il illusion? La situation est nette; elle ne doit tromper que les véritables aveugles ou les aveuglés, aussi peu clairvoyants les uns que les autres. La réaction cléricale cependant doit avoir au moins l'intuition de la vérité, car elle perd toute mesure, elle se débat avec fureur, elle montre ses convoitises sans prudence, elle combat pour des niaiseries, avec toutes les armes, mais surtout avec l'outrage, le mensonge et la calomnie. Le pouvoir peu à peu échappe à ses serres. La liberté de conscience a commencé sa défaite ; la philosophie et l'étude de l'histoire l'ont continuée ; le sarcasme et sa propre fureur lui arrachent les derniers lambeaux de la puissance. Le mot d'ordre, adopté par les hommes de progrès les plus modestes, au moins en théorie : Séparation de l'Église et de l'État, l'a attaquée par son côté le plus vulnérable.

Il ne faut donc pas s'étonner que la lutte ait pris en Belgique, en Europe, de si grandes proportions. Le droit de parler et d'écrire heureusement a remplacé l'appel aux armes; si ces mœurs nouvelles n'avaient pas depuis déjà longtemps, grâce à la révolution française, tenu en échec les affirmations du clergé, si la philosophie n'avait pas succédé à la guerre proprement dite, il y a longtemps que le clergé romain eût mis le feu à tous les coins de l'Europe où il règne encore.

Tant que cette question : A qui le pouvoir? n'aura pas été radicalement résolue, les peuples vivront dans la discorde. Tous les efforts de la raison doivent tendre à ce but : anéantir l'influence du clergé. Ce but sera atteint, mais au prix de luttes nombreuses. C'est une nécessité sociale : comme il ne faut pas confondre justice et sentiment, droit et privilége, on ne peut non plus tolérer deux influences qui sont hostiles l'une à l'autre par la nature de

Digitized by Google

leurs mobiles et par les résultats qu'elles veulent obtenir. La religion et le pouvoir temporel unis ne peuvent produire que des désordres sociaux et établir la tyrannie : leur but est la domination et non le gouvernement du peuple dans son intérêt. Lorsque les pouvoirs sont unis, comme en Angleterre et en Russie, la religion est tenue à l'écart, et le gouvernement temporel a seul la responsabilité des actes civils. Si, en Angleterre, ce sont encore les prêtres qui font les mariages et qui les font même sans l'assentiment des parents, cela tient aux mœurs particulières des Anglais et à leur caractère exceptionnel. Bien que le peuple anglais soit foncièrement conservateur, il est certain qu'un jour viendra où il reconnaîtra les dangers de ce pouvoir donné aux prêtres, d'unir des fiancés : une loi interviendra pour changer en contrat civil la bénédiction nuptiale.

Nous avons en Belgique d'autres cultes que le culte catholique-romain, qui vivent en toute liberté. Un journal ultramontain observait dernièrement, avec beaucoup d'amertume, que les attaques des libéraux ne visaient jamais que le pape et le clergé romain. Pour une bonne raison : les protestants, les anglicans, les israélites ne mêlent pas la religion à la politique, n'essayent pas de troubler le pays par la prétention de dominer les consciences et d'abolir les libertés, ne montrent pas l'intention d'escalader le pouvoir ; vivre, pour eux, n'est pas synonyme d'écraser et d'étouffer. Pourvu qu'on les laisse en paix pratiquer leur culte dans l'intérieur des temples, ils se considèrent comme satisfaits. Ce rôle de la religion est le seul qui soit logique, qui réponde aux nécessités du moment. Dès l'heure où l'on fait intervenir Dieu dans les luttes humaines, c'est la discorde civile.

Aux États-Unis, les cultes différents sont innombrables. Ils vivaient en paix, en dehors des agitations sociales. L'ambition des catholiques-romains s'est éveillée en ces derniers temps et le président Grant s'est vu dans la nécessité d'établir une barrière à ses convoitises alarmantes. Nous avons lu les déclarations catégoriques du président des États-Unis ; l'esprit libéral belge y a applaudi. Elles démon-

Digitized by Google

trent à l'évidence que le seul culte dont la société ait à craindre les manœuvres intéressées, est le culte catholique.

Autre exemple : en Allemagne, les catholiques sont en minorité. Il a fallu arrêter par des lois spéciales leurs visées égoïstes. Le clergé a naturellement crié à la tyrannie. Les journaux ultramontains ont présenté à leurs lecteurs le chancelier de l'empire comme un monstre effroyable. Comment se fait-il que les autres religions qui existent en Allemagne ne soient pas « persécutées » comme la religion catholique? C'est parce qu'elles restent dans leur sphère d'action particulière, en dehors de la politique et de tous les intérêts purement sociaux, qu'on ne les « persécute » pas. Le royaume des prêtres « n'est pas de ce monde ». Pourquoi oublie-t-on cette parole à Rome et dans tous les États où Rome voudrait dominer?

Le chef des temps « héroïques », des siècles barbares, des siècles de fer a vécu : les peuples se gouvernent eux-mêmes. Le prêtre, comme son partenaire, doit cesser d'exercer un pouvoir, en tant que pasteur temporel. Ou le clergé sera paralysé, ou il sera dispersé par la révolution. S'il ne voit pas la situation, si le danger lui paraît peu menaçant, s'il n'entend pas la voix de la raison, tant pis pour lui : il récoltera ce qu'il aura semé. Ni les clameurs des réactionnaires, ni les pleurs des femmes, ni ses propres imprécations ne pourront le sauver, pas plus que les mythologies païennes n'ont pu être sauvées, il y a dix-huit siècles. Le cycle est parcouru ; il faudrait le recommencer, et l'humanité ne se recommence pas, pour une bonne raison, c'est qu'elle se renouvelle sans cesse. Les traditions s'usent, les mœurs changent, l'esprit se transforme : on n'arrête point ces éternelles métamorphoses. Les hommes sages sont ceux qui suivent le torrent en régularisant son cours, et non ceux qui veulent l'arrêter ou le faire remonter vers sa source.

Les efforts de la réaction cléricale en Europe aboutiront donc fatalement à un échec suprême. Si le clergé ne veut pas se renfermer dans l'inaction sociale, s'il ne sait pas se contenter de régner sur les imaginations faibles, il est évident

Digitized by Google

que la lutte actuelle pour le pouvoir se terminera par un coup de force.

IV

Tout, dans le gouvernement moderne des peuples, se fait sans le concours de la religion. Il y a bien encore quelques vieilles coutumes qui ont résisté, comme les murailles de certaines forteresses du moyen âge, on ne sait trop ni comment ni pourquoi; mais ces bizarreries n'ont aucune importance.

Les tribunaux font prêter serment sur Dieu et les saints, reste de barbarie; il y a un christ derrière le juge, tradition enfantine; on chante des *Te Deum* dans les temples, et nos gouvernants vont faire semblant de s'y absorber dans une pensée ultra-terrestre, pure comédie.

Le mariage religieux est facultatif; il est resté dans les mœurs comme un écho du passé; il est une concession faite aux vieilles coutumes. En Allemagne, où la raison a beaucoup d'empire sur les consciences, depuis qu'on a établi le mariage civil, cinquante pour cent des citoyens se passent de la bénédiction nuptiale. La campagne qu'on a voulu commencer en France et en Belgique pour rendre à la cérémonie religieuse sa prédominance, a misérablement avorté. C'était pure folie de quelques don Quichotte ; on en a beaucoup ri; on n'en parle plus.

Quelques prêtres se sont permis de vouloir unir des fiancés qui paraissaient mépriser le contrat civil : ils ont travaillé pour le concubinage, ils ont préparé la naissance de nouveaux bâtards. On les a condamnés; mais la loi n'est pas assez sévère : un gouvernement vraiment libéral punira plus sévèrement les prêtres qui violent la loi, en proportionnant la peine au délit commis.

Le clergé est payé par l'État; c'est un non-sens : concession d'un côté, manque de dignité de l'autre. L'État n'a rien à voir dans les affaires du culte. Le culte n'existe pas pour l'État. « Reconnaître » les cultes est une immixtion maladroite. Payer le clergé est donc une faute : l'État prend un

Digitized by Google

droit qu'il ne peut avoir. Il serait toujours temps de sévir si on voulait établir un culte contraire aux mœurs et aux lois du pays. C'est, je crois, tout ce que la religion fait aujourd'hui en Belgique comme second pouvoir — ostensiblement, du moins. Supprimez ces restes de puissance, et voilà la religion, devenue un sentiment, séparée absolument du pouvoir civil.

Ainsi, chaque fois que les deux pouvoirs ont été unis, les peuples, gouvernés, écrasés par cette dualité, système odieux, ont été abaissés au point de n'avoir plus conscience de leur valeur. Ils ont obéi, ils ont perdu toute fierté ; on en a fait des bêtes de somme, des instruments, de vils esclaves. Séparez les deux pouvoirs, comme aux États-Unis d'Amérique, l'ordre existe tout naturellement, la dignité et la puissance humaines reprennent leurs droits, on gouverne au nom de la justice.

Il est inutile d'insister plus longtemps : l'histoire et la raison démontrent que le pouvoir appartient au peuple lui-même, qui le règle à son gré. Le clergé doit en prendre son parti : ou il se résignera à la séparation absolue avec l'État, ou la révolution fera cette séparation, et ce ne sera pas sans violence. La peur et l'ignorance ne peuvent pas gouverner à la place du droit et de la justice; la superstition doit disparaître devant la lumière de la science : cela est fatal.

Émile Leclercq.

Digitized by Google

UN INTERPRÈTE DE SHAKSPEARE

ERNESTO ROSSI

Sept villes renommées se vantèrent, dans la Grèce antique, d'avoir vu naître Homère. De nos jours, deux nations illustres se disputent la paternité de William Shakspeare. Écoutez l'Allemagne, qui le réclame par droit de conquête : « Les Anglais, ses compatriotes ingrats et collet-montés, dit-elle, le reniaient. Pendant plus d'un siècle, ils l'avaient banni de la scène. Je l'ai recueilli avec piété, avec ferveur. Mes plus célèbres poètes l'ont traduit, mes savants l'ont commenté, mes philosophes l'ont controversé. Parmi la variété de leurs vastes travaux, la littérature shakspearienne forme toute une bibliothèque. A peine si Schiller et Gœthe, mes chers poètes populaires, ont été autant étudiés, célébrés et vulgarisés. » Pour un rien, les Allemands ajouteraient qu'eux seuls le comprennent. Ils se sont tellement identifiés avec lui que, jusqu'à leur récente époque d'action par le fer et le sang, ils se reconnaissaient complaisamment dans l'étrange figure d'Hamlet, et ils s'en prévalaient à l'appui de leurs patriotiques prétentions. Ont-ils depuis lors découvert dans le théâtre de Shakspeare quelque autre héros digne de leur servir d'incarnation nouvelle? Je l'ignore. Le fait certain, c'est que l'Allemagne se glorifie avec raison d'avoir révélé, en disciple enthousiaste, cet incomparable génie tragique et de se l'être assimilé presque à l'égal de ses deux grands poètes, formés l'un et l'autre sous la chaude et féconde influence du modèle des dramaturges modernes. C'est de lui encore que procède Lessing, son initiateur hardi et le critique par excellence.

Digitized by Google

Là s'arrêtent toutefois les titres de l'Allemagne. Le culte qu'elle lui a voué ne l'autorise pas plus à faire de lui un Allemand, qu'il ne serait permis à l'Italie de le naturaliser Italien par l'interprétation souveraine d'Ernesto Rossi. L'Angleterre elle-même, sa terre natale, le revendiquerait en vain. Il la dépasse de toute sa hauteur. L'Angleterre du XIX^e^ siècle n'a plus que le nom de l'*old merry England*, la contemporaine de Shakspeare. Aujourd'hui, il n'est pas plus Anglais qu'Allemand ou Italien. C'est à l'humanité qu'il appartient. Son domaine sans limites dans le temps et dans l'espace, c'est le monde. Les personnages qu'il créa et auxquels il inspira un souffle éternel de vie sont autant de types synthétiques de races et de tempéraments divers, qu'il a coulés dans des moules impérissables, avec leurs vertus et leurs vices, leurs qualités et leurs défauts, leurs passions et leurs faiblesses, avec les revers et les faveurs de leur fortune. De tous les livres, citez-en un autre que la Bible qui atteigne ce point d'universalité métaphysique. Les figures de Shakspeare traversent les âges dans une inaltérable et victorieuse jeunesse. Othello, Hamlet, Lear, Shylock, Macbeth, mais chaque jour ces noms sont sur toutes les lèvres, il n'est pas de plume qui ne les trace, et dans le nombre, combien de gens ont lu une ligne du poète? Se rencontre-t-il, parmi les annales de l'histoire, des noms plus notoires, qui aient plus longuement retenti, qui aient obtenu, avec une pareille plénitude, les bénéfices de la gloire? On croirait volontiers à je ne sais quelle mystérieuse magie.

Où trouver la cause de ces phénomènes de force créatrice? Jamais Shakspeare n'emprisonne l'homme dans le cadre étroit de telles ou telles situations préconçues. Il le prend, l'anime, le déploie, le fait parler et agir tout entier. Ce n'est pas seulement l'homme extérieur. Il pénètre et dévoile les motifs les plus secrets de la conscience et de l'âme. Il dérobe les pensées les plus inavouées, les plus profondément enfouies. Les évolutions spontanées du cerveau, il les devine, les analyse et les traduit avec la même sûreté que l'anatomiste détache et désagrége les tissus, les muscles et

Digitized by Google

les fibres. Merveille du génie poétique! Il lit, comme sur les pages d'un livre ouvert, dans la nature et dans l'histoire. Il maîtrise le passé, il fixe le présent, et bien des fois il perce le rideau épais qui ferme l'avenir aux regards. N'a-t-il pas, dans ses tragédies grecques et romaines, devancé de plusieurs siècles les reconstructions historiques des Niebuhr et des Mommsen? Son *César,* par exemple, est comme un pressentiment de leurs explorations et de leurs déductions. On peut dire que Shakspeare avait le don d'une espèce de clairvoyance rétrospective.

Cette lucidité divinatrice et en quelque sorte d'instinct s'accuse jusque dans les visions les plus idéales de son œuvre. Quel auteur a mis plus d'art exquis à saisir et à rendre la mobilité serpentine de la femme? La Vierge de l'Évangile, la Marguerite de Gœthe, la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, la Manon Lescaut de l'abbé Prévost, la Esmeralda de Victor Hugo, voilà quelques symboles. Cherchez-en ailleurs que parmi les femmes de Shakspeare. Elles le sont toutes. Elles forment, dans une diversité inépuisable d'apparitions, une galerie où s'accostent, ici, les plus adorables créatures, d'une suave pureté, là, des caractères dessinés avec une sincérité inflexible. La douceur enjouée et aimante d'Ophélie s'enlace, pareille aux lianes, au sombre et mélancolique Hamlet. La mort seule peut l'arracher de lui, au milieu des catastrophes qui arment d'une mission vengeresse le bras indécis du prince de Danemark. Cordélie, c'est la violette modeste et parfumée. Elle ignore les trésors de tendresse que recèle son cœur virginal. Elle ne soupçonne pas qu'elle, l'enfant sacrifiée et maudite, réconciliera avec l'humanité, le roi Lear, ce Christ de la paternité. Portia, étincelante de beauté, triomphante de robuste santé et de bon sens viril, repose et console l'esprit en face de Shylock, redoutable personnification des haines accumulées depuis des siècles dans la poitrine de tout un peuple que les persécutions ont dispersé et qui survit à toutes. Juliette, l'amour dans sa soudaine explosion, l'amour sans vil alliage, sans arrière-pensée, l'amour coup de foudre qui s'empare d'un jeune

Digitized by Google

cœur et lui fait braver toutes les conventions sociales et les rivalités implacables de famille, Juliette, la mort elle-même ne la sépare pas de Roméo, mais couronne leur union éternellement indissoluble. Lady Macbeth, enfin, c'est la furie ambitieuse dont l'haleine empoisonnée souffle la félonie et dont les transports embrasés engendrent le crime.

Les femmes de Shakspeare! On devrait toutes les évoquer, même celles des drames historiques : Cressida, la fille de Calchas, Virgilia de *Coriolan,* Cléopâtre, lady Percy, Marguerite de *Henri IV,* chacune a son attrait, sa vérité. Elles sont vivantes. Pas une n'est chimérique.

Mais tenons-nous aux héroïnes des représentations données au théâtre de l'*Alhambra,* à Bruxelles, par la troupe italienne d'Ernesto Rossi. Elles ont en elles-mêmes un tel prestige que, si imparfaitement que les rôles aient été remplis, le public est resté sous le charme. Elles rayonnent de telles clartés que l'actrice la plus modeste, loin d'en être écrasée, en est comme illuminée et y grandit à son insu. La médiocrité relative de l'exécution et du jeu s'efface, on l'oublie devant les irrésistibles séductions du personnage.

Joignez-y une circonstance notable, toute personnelle à Ernesto Rossi. Il a su communiquer à ses auxiliaires une partie de son feu sacré. De là, dans sa troupe, un ensemble si fondu que rien ne froisse, ne choque, ne détonne. Le résultat n'est pas mince. Rachel l'obtint-elle jamais dans son entourage ambulant? Ce qui vaut à Rossi un rang éminent, c'est un enthousiasme raisonné et inné à la fois. Il marie les frémissements de l'intuition tragique à la méditation du penseur. De cette alliance s'échappent comme des effluves magnétiques de prosélytisme en l'honneur de Shakspeare, dont il a fait son idole. Il ne lui suffit pas d'en interpréter et d'en publier les oracles. Il cherche à les comprendre, il en sonde les abîmes, il en fait jaillir le sens intime avec une telle spontanéité de puissance qu'il électrise par un même courant, tout autour de lui, et l'esprit des acteurs et le cœur de l'auditoire. L'impression est générale. En vain tenterait-on de s'y soustraire. Nul n'a le temps d'y songer, tant l'illusion est com-

Digitized by Google

plète et contagieuse. Shakspeare, sous ses faces multiples, est mis à la portée de tout le monde. Il l'est si bien que personne ne s'effarouche plus, comme Voltaire au siècle passé, quand en plein pathétique éclatent, dans les discours des héros du poète anglais, ces brusques traits comiques et ces vulgarités brutales, mais prises sur le vif, qui en France le faisaient traiter de barbare jusque par l'ingénieux et sagace Villemain. Tant a d'intensité chez Ernesto Rossi le foyer d'ardeurs passionnées qu'entretient en lui le double aliment du génie et du travail! Aussi, quelle différence lorsque, délaissant la poésie abondante et substantielle de Shakspeare pour aborder le drame de Victor Hugo, il endosse la livrée de *Ruy-Blas!* C'est presque une défaillance. On redemande Frédéric Lemaître. La traduction italienne supprime les vibrations du vers coloré du poète français. L'œuvre perd l'acteur. Il se retrouve davantage dans *Louis XI.* La pseudo-tragédie de Casimir Delavigne a cependant moins de parenté encore avec la facture shakspearienne. Mais le personnage bigot et cruel du roi éternisé par les chroniques de Philippe de Commines s'incarne si véritablement dans l'acteur, qu'il sauve les défaillances de l'invention dramatique.

Rossi a marqué par des traces saisissantes et durables son passage à Bruxelles. J'essaye de le juger d'après les sensations de la perspective théâtrale. Elles sont instantanées, fugitives et dès lors superficielles trop souvent. Il faut apprendre à s'en défier, comme d'apparences parfois trompeuses, à ne pas céder à ce premier mouvement, sujet à repentir si l'on s'y laisse aller trop vivement. Mais cette voix que je n'entendais plus résonnait toujours à mon oreille. Ce geste, ces poses, cette véhémence d'action qui jamais n'excluait la pleine possession de soi-même, mes yeux en restituaient l'image nette, inaltérée, tenace, par un effet de mémoire physique, comme il sera arrivé à chacun d'en faire involontairement l'expérience. Cette résurrection incessante pouvait-elle ne me signifier rien? Il devenait évident que le masque scénique, convention purement

Digitized by Google

artificielle, avait constamment fait place aux traits sincères d'un visage vrai. C'était bien un homme, exceptionnellement riche de facultés professionnelles du premier ordre, qui avait frappé les imaginations et fixé l'attention capricieuse. Je renonçai à discuter. Je vois, je sais, je crois, disais-je en me rappelant le mot de Corneille, Rossi ne m'a pas abusé, oui, il fait revivre Shakspeare.

Une circonstance fortuite confirma cette foi artistique, J'avais par accident publié, dans l'*Étoile belge,* quelques lignes sur une des dernières soirées de l'*Alhambra.* Rossi y avait distingué un détail de rapide appréciation. Un ami nous présenta l'un à l'autre.

— Vous connaissez donc Shakspeare, c'est à dire vous l'aimez?

Telle fut l'entrée en matière de Rossi.

Il me parla aussitôt du poète anglais en érudit. Il m'apprit qu'il étudiait ses rôles à la fois dans le texte anglais et dans les traductions allemandes. Il n'ignorait aucun des remarquables commentaires qui ont vu le jour en Allemagne. Il s'exprima avec respect sur les auteurs d'outre-Rhin. De l'Angleterre seule il parla avec une nuance de dédain et une amertume non déguisée.

— Bien des côtés de Shakspeare, disait-il, échappent absolument aux Anglais. Le puritanisme hypocrite le mutile au théâtre. L'absence du sentiment plastique fait que les meilleurs tragédiens d'Angleterre ne relèvent qu'une des beautés de ce diamant à mille facettes, la force. Ils négligent les autres, quand ils ne les proscrivent pas systématiquement.

— Croiriez-vous, continua-t-il, qu'un des premiers romanciers d'Angleterre m'a fait un grief d'avoir conservé la scène où Hamlet tue le roi, son beau-père? Il l'a trouvée *shocking*. Malgré son horreur, elle est cependant indispensable. Elle justifie la troisième scène du troisième acte. Hamlet voit son beau-père en prière, donc en état de grâce d'après les croyances religieuses du moyen âge. Il refoule violemment sa soif de vengeance filiale. Il ne tue pas le

Digitized by Google

meurtrier de son père, de crainte de l'envoyer droit au ciel. « Ne serait-ce pas une récompense ou un bienfait, se demande-t-il, au lieu d'un châtiment? » Il ne le frappe que plus tard quand la reine meurt empoisonnée par le breuvage que le roi, cette fois en état de péché mortel, destinait à Hamlet.

— Vous voyez, ajoutait Rossi, comme on traite Shakspeare chez lui.

Il était superbe à entendre raconter cette dispute esthétique. Elle mesure la distance entre lui et les Anglais. Sa nature italienne, exubérante, franchement artistique et plastique, est captivée de préférence par les aspects romantiques de Shakspeare dont l'Angleterre moderne, sous le joug de l'anglicanisme, n'a plus l'intelligence. Ce romantisme n'a rien de factice et d'industrieux comme celui de Victor Hugo et de son école. C'est le romantisme du XV^e^ siècle. Il est prime-sautier. Il coule de source. C'est en plein romantisme d'idées, de mœurs et de faits que Shakspeare est né. Les guerres de la Rose blanche et de la Rose rouge venaient à peine de se terminer. Le caractère héroïque de l'époque perce dans une foule de détails et jusque dans la trame des tragédies. C'est ce que Rossi met le mieux en lumière, parce qu'il le sent plus fortement, et voilà pourquoi l'Angleterre l'a moins goûté. Il n'était pas dans le diapason de la nation.

On rapporte quelque part qu'en 1822, un soldat, de faction au théâtre de Baltimore, voyant Othello, au cinquième acte, se précipiter sur Desdémone pour l'étouffer, s'écria : « Il ne sera pas dit que sous mes yeux un maudit nègre aura tué une femme blanche. » Au même instant, le soldat cassait d'un coup de fusil le bras de l'acteur qui jouait Othello.

La sentinelle américaine n'aurait pas épaulé son arme si elle avait vu Rossi ce jour-là. Son réalisme est idéalisé par son grand art. Il n'est pas de spectateur si illettré qu'il ne désaveugle, si profane qu'il n'initie aussitôt aux mystères de la pensée qu'il interprète, si terre à terre qu'il ne transporte, ne fût-ce qu'un moment, dans des régions supé-

Digitized by Google

rieures. Il donne le frisson, émotion toute matérielle, par la sensation artistique.

Quiconque a suivi, je le répète, le jeu de Rossi a pu vérifier plus d'une fois cette communion parfaite entre le tragédien et le public. Celui-ci avait beau ne pas comprendre la langue italienne, ignorer jusqu'au sujet de la pièce ou n'en avoir que de vagues réminiscences. D'abord, de longs silences, puis des salves tonnantes d'applaudissements célébraient des triomphes d'autant plus précieux pour Rossi qu'il les remportait surtout par sa *maëstria* tragique.

La seule entrée d'Othello, au cinquième acte, est tout un drame. L'imposante majesté de sa douleur sauvage le sacre et l'exalte. On le plaint au moment même où l'on se détourne terrifié, lorsque, accroupi sur l'innocente Desdémone, il l'étrangle désespérément.

Dans le *roi Lear*, la recherche assidue de la ligne et du coloris est peut-être plus frappante. Cette pièce, plutôt lyrique et épique que dramatique, n'a pas d'action. Rossi est parvenu cependant à remuer le public, en variant les attitudes et en nuançant à l'infini l'expression. Il ne sait pas seulement les classiques de la littérature. Il a contemplé, avec non moins de zèle et de fruit, les chefs-d'œuvre de la statuaire antique et les peintures de la renaissance. Pendant qu'on le voit et l'écoute, sous l'empire de cette diction mélodieuse, de cette mimique sobre et large, de ces jeux bien observés de physionomie, il vous tient en suspens, il ne vous laisse ni le désir ni le temps du souvenir. Ce n'est souvent que le lendemain qu'en se remémorant l'un ou l'autre incident, on songe à la silhouette de telle statue grecque ou à tel groupe d'une toile italienne ou flamande.

Ce qui n'est pas moins digne d'admiration, c'est tant de sage réserve tempérant tout excès de fougue ; c'est la patience d'une élaboration si accomplie qu'elle dissimule l'étude, fait croire à une suite continue d'inspirations et dépiste sur l'heure les investigations et les rapprochements ; c'est enfin cette aptitude inappréciable à se produire d'un jour à l'autre, et souvent dans la même représentation,

Digitized by Google

tout à fait dissemblable à lui-même sous ses différents travestissements et à travers ses mutations de personnages. Après Hamlet, voici Shylock, un Rembrandt descendu de son cadre. Quelle plus entière métamorphose! Dites si vous l'avez reconnu.

Rossi ne dédaigne aucune particularité. Il attache une haute importance à l'habillement. Il le veut analogue aux temps, aux mœurs, aux caractères. Durant son séjour à Bruxelles, il ne s'est pas fait faute de consulter à la bibliotèque de Bourgogne les miniatures du moyen âge, sources curieuses de bonnes trouvailles archaïques pour un artiste d'une telle culture d'esprit.

— Garrick, me disait-il encore, a joué son Shakspeare en perruque et en marquis Louis XV. Je n'en reviens pas. Cette preuve de faux goût me laisse en défiance, et pour ce fait seul je ne comprends pas qu'en Allemagne les tragédiens modernes, je nommerai Devrient, suivent comme une tradition son interprétation du théâtre de Shakspeare. Talma était autrement vrai. Ce que Garrick n'a pas osé, ce qu'il n'a même pas entrevu, Talma l'a exécuté, la réforme du costume.

Ces préoccupations de la couleur locale, stimulées et servies par un vif besoin de transporter au théâtre la vie réelle, avec la mobilité des sentiments qui la traversent, les aspects changeants sous lesquels elle se manifeste, les révolutions de l'âme et des mœurs, le conflit des passions et des intérêts, tout ce qui est, en un mot, éternellement humain dans le cours des siècles et jusqu'à leur consommation, voilà ce que Rossi a trouvé dans Shakspeare et ce qui lui a inculqué sa vocation pour le poète anglais.

On a demandé pourquoi il l'a préféré, même altéré par la traduction, à Alfieri, le rude et populaire tragique de l'Italie.

C'est que ce qui abonde chez Shakspeare, l'impersonnalité, manque à Alfieri. Celui-ci n'a vu dans le théâtre qu'un moyen de prédication et de propagande. Il en a fait sa tribune politique. Il n'a pris la forme dramatique que pour laisser toujours parler Alfieri et jamais ses personnages. Aussi

Digitized by Google

dut-il bien moins sa célébrité aux représentations publiques qu'à celles que donnèrent à Rome de grands seigneurs dans l'intimité de leurs palais, et plus tard, dans des réunions privées, des sociétés de comédiens amateurs. Ce qui étendit et confirma ensuite sa renommée, ce fut l'affranchissement de la pensée italienne et l'abolition de la censure par l'invasion des armées républicaines de la France.

Comment Rossi eût-il pu intéresser à une œuvre d'une portée aussi individuelle, aussi locale, aussi temporaire et transitoire, des auditeurs étrangers? Il n'y eût pas plus réussi qu'en jouant des traductions de pièces de Racine à qui Alfieri n'a pas cessé d'emprunter la poétique théâtrale qui lui fournissait une méthode et un cadre appropriés à la constante subjectivité de ses conceptions et de leur expression.

Gardons-nous donc de nous étonner et plus encore de faire un grief à Rossi de sa prédilection.

Pour finir, un mot de l'homme privé. En ville, rien ne trahit en Rossi les planches. Il est distingué avec simplicité. Il ne se surfait aucunement. La physionomie est placide et sympathique. Il a une ressemblance lointaine avec Balzac, qui lui-même se piquait de ressembler à Lekain. Comme ce dernier, Rossi a les traits plutôt débonnaires. Les yeux sont gris, le nez plat, la bouche bien fendue mais large, les joues assez pleines. En scène, quelle transfiguration de ce masque presque ingrat! Il devient beau. Les épaules sont carrées; le buste bien développé repose sur des jambes nerveuses; la finesse des extrémités se fait remarquer, surtout la main, et au théâtre elle a une inimitable élégance de mouvements. La voix est légèrement voilée, bien que d'un timbre agréable, mais elle s'éclaircit et s'échauffe lorsqu'on parle de l'art et avant tout du poète. J'entends avec quel accent il me disait: « Shakspeare est comme le boulet qui, lancé dans l'espace, décrit encore sa trajectoire. Il n'a pas touché le but. Il n'est pas assez compris. » Parole de disciple devenu l'apôtre du maître.

MAX SULZBERGER.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Les Mélophiles de Hasselt : Bulletins de la section littéraire. — *Coopération ouvrière en Belgique*, par Léon d'Andrimont; in-8° de 276 pages; Bruxelles et Liége, Decq, 1876. — *Essai sur l'organisation générale de l'hygiène publique*, par Th. Belval; in-8° de 306 pages; Bruxelles, Beauvais, 1876. — *Des Prisonniers de guerre*, rapport présenté au Congrès international d'hygiène et de sauvetage par M. Edouard Romberg; in-8° de 40 pages; Bruxelles, Office de publicité, 1876. — *Les Pays-Bas sous Philippe II; les Gueux au XVI^e siècle*, par Max Gossi; in-8° de 471 pages; Bruxelles, Office de publicité, 1877. — *La Musique d'église*, par Alphonse Goovaerts; in-8° de 127 pages; Anvers, Bureau de la Fédération artistique, 1876. — *A la porte du paradis*, par André Le Pas; in-18 de 332 pages; Bruxelles, G. Lebrocquy, 1877. — *L'amour et le serment de l'amour*, par Jules Declève; in-8° de 182 pages; Bruxelles, Muquardt, 1877. — *La Fanfare du cœur*, par Lucien Solvay; in-12 de 84 pages; Paris, Bibliophiles, 1877.

Ce qui favorise le plus efficacement le mouvement littéraire et scientifique, le mouvement intellectuel en général, c'est l'institution de sociétés locales où se fait, sans effort, le groupement des intelligences, où l'on discute, où l'on s'éclaire, où l'on donne des conférences, où l'on publie des bulletins périodiques.

Beaucoup de villes belges possèdent de ces cercles, qui se sont développés rapidement, grâce à l'esprit d'association qui est un signe caractéristique de notre nation, grâce aussi à l'absence d'une centralisation trop absorbante. Les publications qui se sont faites de cette manière ont un grand intérêt : ce sont des études historiques, archéologiques et des observations de sciences naturelles faites sur les lieux mêmes, non seulement avec soin mais avec amour. L'esprit de clocher a ici parfaitement son utilité et sa raison d'être.

Depuis quelques années cependant l'ardeur première s'est ralentie. Peut-être une publicité trop restreinte n'est-elle pas de

Digitized by Google

nature à encourager ces travaux. La *Revue de Belgique* ne demande pas mieux que de signaler périodiquement ces œuvres dont l'intérêt local n'est nullement à négliger dans l'ensemble des études nationales.

Parmi les sociétés dont nous parlons une des plus recommandables est celle des Mélophiles de Hasselt, parce qu'elle n'avait pas les ressources qui se rencontrent dans les autres chefs-lieux de province. La section littéraire de la société donne de nombreuses conférences, pour lesquelles la société Franklin de Liége la seconde de tout son pouvoir, et elle publie annuellement, depuis douze ans, un bulletin renfermant toujours quelques précieuses notices sur le Limbourg, sur Hasselt particulièrement, ou d'autres d'une portée plus générale, mais dues aux membres du cercle.

Les articles de M. Geraets sur le sol du Limbourg et sur l'âge préhistorique de la contrée, ceux de M. Henri Van Neuss sur l'archéologie et l'histoire locale forment d'excellentes études. On ne se doute guère des révélations que contiennent de semblables travaux. Le 7e Bulletin nous parle du séjour fait par Voltaire à Beeringen, et l'auteur, M. Van Gansen, nous fournit là une curieuse page inédite de l'histoire littéraire. Il y a aussi, dans les deux derniers bulletins, un aperçu très net des sociétés coopératives, par M. J. Sobry, et c'est là une question tout à fait à l'ordre du jour.

M. J. Guillery a consacré une partie du 3e volume de son important ouvrage *des Sociétés commerciales en Belgique* à l'examen de ce grand fait tout moderne, tout nouveau dans la législatien : les *Sociétés coopératives*. Le même sujet vient d'être traité en parfaite connaissance de cause et dans le meilleur esprit par M. Léon d'Andrimont sous le titre : *Coopération ouvrière en Belgique*. Le livre est clair, méthodique, dicté par une grande expérience et un sincère amour du progrès. L'auteur fait valoir avec talent le principe fécond qui change désormais les lois du travail et qui est appelé à détruire le paupérisme. Les idées qu'il émet, les réflexions qui les accompagnent et les chiffres qui les appuient entraîneront invinciblement la conviction dans l'esprit de ses lecteurs. C'est une œuvre de véritable philosophie sociale et l'une des plus intéressantes en ce genre.

Rien de plus simple d'ailleurs que cet exposé, ainsi résumé dans le premier chapitre :

... « La mécanique, qui avait ruiné la petite industrie, la relève donc à son tour, en lui offrant les instruments nécessaires pour

Digitized by Google

soutenir la lutte avec avantage contre la grande industrie. Il ne reste plus qu'à s'emparer de ces instruments et à s'en servir avec intelligence...

« Et pour entrer dans cette voie de rédemption morale et matérielle, il n'est pas nécessaire de faire un effort bien héroïque...

« L'*Association coopérative de crédit* lui facilite l'accumulation d'un capital avec lequel il pourra acheter les machines et les matières premières nécessaires à son industrie;

« L'*Association coopérative de consommation* lui donne le moyen de se constituer des épargnes pour les mauvais jours et de se procurer des vivres de bonne qualité et à prix réduit;

« L'*Association coopérative de production* augmentera son salaire quotidien de la part de bénéfices qui, d'habitude, revient directement au patron. »

Il n'y a pas si loin qu'on le croirait de la coopération à l'hygiène publique, cette autre grande question des études sociales contemporaines. C'est aussi contre l'isolement et en faveur de la solidarité que parle M. Th. Belval dans un fort remarquable travail, préparé d'abord pour le Congrès médical de Bruxelles de 1875, et complété depuis au moyen de nombreux et précieux renseignements de tout genre.

Cet *Essai sur l'organisation générale de l'hygiène publique* renferme une première partie consacrée à la législation sanitaire comparée. Il résulte des documents publiés que les gouvernements n'ont encore songé à s'entendre que pour remédier à quelques grandes épidémies, comme le choléra. On a compris la solidarité des nations sur ce point, et c'est un premier pas de fait; mais combien cette solidarité doit s'étendre! Il faut que chaque État finisse par comprendre la nécessité de modifier d'abord chez lui les circonstances insalubres, en un mot d'élever le niveau de la santé publique. Comme le démontre fort clairement et fort savamment M. Belval, la meilleure manière d'empêcher qu'une contagion ne s'implante, c'est de ne pas lui offrir un milieu qui lui soit favorable. Les quarantaines et les cordons sanitaires sont reconnus aujourd'hui, sinon insuffisants, du moins sans véritable influence. Assainir préalablement est la véritable solution du problème.

L'auteur développe ces idées avec autorité, dans la seconde partie de son travail, et conclut à une organisation sérieuse, à la fois nationale et internationale. Le plan de cette organisation, dans les détails duquel nous ne pouvons entrer ici, a été adopté par le Congrès médical de Bruxelles de 1875.

Digitized by Google

La solidarité des peuples en matière d'hygiène a été d'ailleurs affirmée solennellement par le récent Congrès international d'hygiène et de sauvetage. Parmi les questions qui ont été dévolues à ce Congrès s'est trouvée celle des *prisonniers de guerre* et nous avons à signaler sur ce sujet le rapport de M. Edouard Romberg.

Les blessés, en temps de guerre, ont fait l'objet de mesures désormais officielles, mais les prisonniers, qui ont aussi leurs souffrances, avaient été jusqu'ici à peu près oubliés. On les estimait sans doute suffisamment heureux d'avoir échappé aux blessures et à la mort. Cependant, il y a là aussi une cause d'humanité, et il serait impossible, comme le prouve M. Romberg, de consacrer à cet égard le droit ancien. La conscience publique proteste, elle exige des traitements moins barbares; depuis un demi-siècle surtout les idées ont complétement changé, et la conférence de Bruxelles de 1874 a décidé que « les prisonniers sont des ennemis légaux et désarmés ».

Le rapport de M. Edouard Romberg, fort intéressant par les détails historiques, est aussi ce qu'il devait être sortant d'une telle plume : une œuvre éminemment littéraire.

Ce n'est pas précisément une œuvre littéraire que *les Pays-Bas sous Philippe II*, par M. Max Gossi, et le style n'en est sans doute ni élégant ni châtié, mais c'est un pamphlet d'une étonnante vigueur, âpre et mordant, plein d'indignation et de colère. L'auteur ne ménage ni les vérités ni les expressions, il dit tout crûment, et cette franchise, qui semble bien naturelle, a quelque chose qui ne déplaît pas. D'ailleurs, l'histoire est là, la véritable histoire, nullement assombrie pour les besoins de la cause... Et quel moyen de la rendre plus sombre qu'elle n'est? Justice est même rendue à certaines qualités personnelles des tyrans et des bourreaux. Mais l'impartialité ne fait que donner plus de valeur au réquisitoire et légitime la condamnation.

Ce livre est donc loin d'être un livre ordinaire, et il s'explique autant qu'il se justifie par la crise que traverse en ce moment le pays. Il y règne une animation, une vivacité d'idées et de tournures, une chaleur, une violence qui trahissent la surexcitation actuelle des esprits et prouvent la résurrection des *gueux*. Ce ton se soutient d'un bout à l'autre, chose rare : il semble que l'ouvrage ait été écrit d'une seule traite, sans que l'auteur ait eu ni à se recueillir ni à consulter l'un ou l'autre document. Cela est très remarquable, car l'érudition abonde et elle est de très bon aloi,

Digitized by Google

mais elle se fond dans le texte, et nulle citation, nul renvoi au bas des pages ne vient interrompre la lecture.

Avec non moins d'ardeur et plus d'érudition encore, M. Alphonse Goovaerts, bibliothécaire adjoint de la ville d'Anvers, traite un sujet d'une nature bien différente : *la Musique d'église*. C'est au nom de la tradition catholique que M. Goovaerts attaque la façon dont la musique profane tend à envahir la liturgie. Il s'indigne de voir qu'un pays qui a été jadis le berceau de l'art musical ait oublié son antique gloire, déserté les voies ouvertes par ses anciens compositeurs et tolère aujourd'hui dans les églises les flonflons empruntés à tous les opéras contemporains. L'auteur fait à ce propos une nomenclature détaillée de tous les musiciens néerlandais qui ont continué, depuis le XVe siècle, à suivre la tradition nationale, et ce travail d'archiviste, un peu aride, n'en est pas moins fort précieux.

M. Goovaerts est dur pour les gens d'église, qui ne sont peut-être pas les plus coupables. Les messes en musique sont devenues des réunions mondaines et le clergé le sait bien. Il faut se contenter de l'apparence de la foi, lorsque la foi elle-même diminue de jour en jour. En reprenant l'ancienne musique religieuse, on ne ferait guère que ce qu'on appelle des concerts historiques et c'est par pure curiosité que les gens du monde y seraient attirés. Nous croyons, pour notre part, l'antique catholicisme bien malade, et le savant exposé de M. Goovaerts nous confirme pleinement dans cette opinion. L'auteur prêche dans le désert et il est bien obligé de l'avouer en constatant qu'une lettre pastorale de l'archevêque de Malines, réglementant l'usage de la musique dans les églises et conçue de la façon la plus modérée, est restée récemment sans la moindre influence.

Il paraît cependant que l'on peut encore faire de la littérature catholique, nous entendons de la vraie littérature, de très bon goût. C'est M. André Le Pas qui vient de nous le prouver par son opuscule intitulé : *A la porte du paradis; jugements de monseigneur saint Pierre sur le cas de quelques appelés se présentant pour être élus*. Il faut y regarder à deux fois et constater que le livre est publié par la « Société générale de librairie catholique » pour ne pas croire à une irrévérencieuse boutade. Tout y est parfaitement orthodoxe et l'auteur a soin de calmer les appréhensions des âmes dévotes en disant : « Un casuiste consommé, sous les yeux duquel je les ai mis (les jugements de saint Pierre), tout en s'étonnant un peu de cette façon d'habiller les questions de théo-

Digitized by Google

logie morale, voulut bien m'assurer qu'au fond ils ne contenaient aucune erreur qui pût, dans ce monde ou dans l'autre, me mettre en danger d'être rôti. »

Quel singulier temps que celui où les catholiques se mettent à écrire en style de Voltaire! M. Goovaerts, qui regrette si vivement de ne plus trouver d'onction religieuse dans la musique d'église, verrait ici une bien plus grande profanation. Enfin, c'est une affaire à régler entre M. Le Pas et son casuiste. Pour nous, nous ne dissimulons pas le charme que nous a causé cette lecture. Cela nous a rappelé les contes dévots du XIII^e^ siècle, mais parés de toute l'élégance d'une diction moderne, avec la pointe fine qui trahit son XVIII^e^ siècle. C'est aussi un peu la manière d'Antoine Hamilton composant des contes des Mille et une Nuits.

Nous ne savons trop quelle a été l'idée de M. Jules Declève en écrivant son livre sur *l'Amour et le serment de l'amour*. Nous pensions d'abord qu'il s'agissait d'une dissertation badine sur l'engagement contracté par le serment d'amour, mais l'auteur disparaît presque entièrement derrière un échafaudage de citations qui deviennent en quelque sorte le livre même. Il s'agit en définitive d'une encyclopédie amoureuse, et le point de vue est nouveau, à défaut du sujet. C'est précisément pour cela que l'on voudrait ce point de vue mieux indiqué. Du reste, le livre est fort agréable et, s'il a peu de cohésion, peu de suite, « les morceaux en sont bons » : c'est un vrai régal de gourmet.

Puisque nous faisons allusion à l'art culinaire, nous dirons que nous avons réservé pour la bonne bouche un petit volume de poésies dont le titre est : *la Fanfare du cœur*, et l'auteur, M. Lucien Solvay. Cela est coquettement imprimé, comme doivent l'être des poésies, et cela sent l'école de Ronsard, par le sentiment et même l'expression, sans aller pourtant jusqu'au pastiche, ce qui serait un tort. Disons qu'il y a là des choses charmantes, très fines, très fraîches et souvent très originales. Décidément, la poésie n'est pas morte.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Digitized by Google

ESSAIS & NOTICES

DEUX SIÈCLES DE L'HISTOIRE CONSTITUTIONNELLE D'ANGLETERRE [1].

Nous avons dans la livraison du 15 juillet 1874 attiré l'attention des lecteurs de la *Revue* sur le premier volume de l'*Histoire de la Constitution Anglaise* de M. Stubbs. Aujourd'hui, nous sommes heureux de pouvoir annoncer la publication du second volume, qui comprend toute la période comprise entre la concession de la Grande Charte de Runnymede en 1215 et la déposition de Richard II en 1399 : c'est donc le tableau, au point de vue constitutionnel, du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle que nous présente l'éminent historien.

Le XIII^e^ siècle est, nous semble-t-il, l'une des périodes les plus intéressantes qu'il soit donné d'étudier. C'est celle où la civilisation européenne commence à prendre figure, où nous voyons se dégager du chaos des siècles précédents les institutions, les mœurs et jusque les nationalités, au sein desquelles nous vivons. En Angleterre particulièrement, le XIII^e^ siècle voit naître et le XIV^e^ siécle s'affermir la Chambre des Communes. Tandis que les États Généraux de France et de la Péninsule hispanique s'effondraient sous le poids de l'absolutisme monarchique, cette institution devait seule subir victorieusement l'épreuve du temps et fournir à nos pères le modèle du mécanisme gouvernemental par lequel ils sont parvenus à assurer aux peuples modernes une part plus ou moins large, mais en somme efficace, dans la gestion de leurs intérêts politiques et dans la direction de leurs destinées.

La première page de ce volume caractérise en quelques lignes et d'une manière complète le spectacle que nous donnent les quatre-vingts années qui succèdent au parlement de Runnymede : « Pendant ces quatre-vingts années, l'histoire de l'Angleterre est

[1] *Constitutional History of England*, by William Stubbs, vol. II. Oxford, Clarendon Press.

Digitized by Google

« le récit d'une lutte de la nation contre le roi pour obtenir la « jouissance réelle des droits et des libertés énoncés dans la « charte ou les garanties que l'expérience montre nécessaires au « maintien de ces droits. La lutte est continue, la fortune passe « d'un parti à l'autre; l'objet immédiat du litige varie de temps « en temps; la vague du progrès tantôt s'avance bien au delà de « l'endroit où elle finira par s'arrêter, et tantôt elle recule bien « en deçà du point qu'un nouveau flot semblait devoir atteindre. « Et cependant, à chaque époque distincte, nous voyons quelque « chose d'obtenu, quelque chose de consolidé, quelque chose de « défini, quelque chose qui se réorganise suivant un principe « meilleur. »

On sait que, lorsque Jean sans Terre mourut, une partie des barons justement irrités par ses nouvelles tentatives tyranniques, s'étaient alliés avec le fils du roi de France : sa mort seule conserva à la famille d'Anjou une couronne, qui passa à son fils Henri III. Pendant la minorité de celui-ci, deux ministres sages et habiles, le comte de Pembroke et Hubert de Burgh, gérèrent les affaires du royaume avec succès, mais lorsque Henri voulut prendre lui-même les rênes en main et qu'on le vit distribuer à pleines poignées les richesses nationales à des favoris étrangers, Poitevins, Savoisiens et Provençaux, le mécontentement devint général. On redoutait avec raison l'influence néfaste de ces confidents hostiles aux droits de la nation sur un esprit faible et toujours disposé à subir l'ascendant de parvenus insatiables et amoureux de la politique absolutiste provençale et française. Chose étrange, ce fut un Français, Simon de Montfort, comte de Leicester, beau-frère du roi et fils du vainqueur des Albigeois, qui devint le chef du parti national et le défenseur des libertés publiques. — Après la victoire de Lewes (14 mai 1264), la « Mise » ou capitulation de Lewes met en quelque sorte Henri sous tutelle et confère en fait le pouvoir à Simon, qui convoque le célèbre parlement de 1265, le premier qui ait compté dans son sein des représentants des comtés et des bourgs. Huit mois plus tard, le parti royaliste reprend les armes sous la direction du prince Edouard, et Montfort tombe vaincu sur le champ de bataille d'Evesham. Le roi retrouve sa liberté d'action, et, lorsqu'il meurt en 1272, son fils Edouard I^er^ monte sans obstacles sur le trône. Ce n'est qu'un quart de siècle plus tard, en 1295, que ce dernier convoque un parlement où les barons et le clergé sont de nouveau appelés en même temps que les représentants des comtés et des bourgs.

Digitized by Google

A Simon de Montfort et à Edouard Ier revient donc l'honneur d'avoir édifié, avec un succès immédiat bien opposé, l'organisation politique qui, depuis six siècles, a traversé toutes les vicissitudes politiques de l'Angleterre.

Le peuple pleura Simon comme un saint et comme un martyr; son imagination vit des miracles s'accomplir devant l'autel de l'abbaye d'Evesham, où des religieux pieux et patriotes avaient déposé les restes odieusement mutilés de son héros. Il le chanta en latin, en français, en anglais; il supplia celui qu'il appelait « le protecteur du peuple anglais » d'intercéder pour lui auprès de Dieu. Parmi les historiens modernes, Hume, Lingard et Hallam se sont montrés plus sévères et n'ont voulu voir en lui d'autre mobile que l'ambition; mais, de nos jours, M. Freeman, M. Green et M. Pauli dans son excellente monographie : *Simon von Montfort, der Schöpfer des Hauses der Gemeinen*, ont réhabilité sa mémoire et rendu justice à sa clairvoyance honnête et éclairée.

M. Stubbs, sans se montrer aussi enthousiaste, reconnaît les mérites du comte : « Ses fautes, dit-il, ne l'emportent pas sur ses « vertus, et ses erreurs ne furent que le résultat de ce qui lui « semblait une nécessité. L'idée du gouvernement représentatif « avait mûri dans sa main et, quoique le germe de son développement résidât dans les institutions primitives du pays, Simon « eut le mérite de discerner un des premiers l'avenir glorieux et « fécond qui lui était réservé. » Mais Edouard Ier, le Justinien anglais, comme on l'a parfois appelé, est placé bien plus haut dans son jugement : « Edouard aimait le pouvoir. Il n'eût pas été un « si grand roi s'il n'avait pas apprécié à sa juste valeur le pouvoir « royal, dont il avait hérité. Ce n'est qu'en comprenant clairement « ceci que nous apprécierons la bonne foi et la modération dont « il fit preuve en respectant les engagements par lesquels il avait « été forcé de limiter l'exercice de ce pouvoir. Il ne rejetait pas « obstinément tout projet de réforme comme son père; ainsi « qu'Edouard III, il n'acceptait pas à la légère des conditions qu'il « n'entendait pas observer. Confiant dans son propre droit, dans sa « propre habileté à gouverner et dans son intention de bien gouverner, il retint jusqu'au dernier moment chaque parcelle de son « autorité souveraine, mais quand il avait été contraint d'accepter « une limite, il respectait cette limite. La bonne foi d'un roi fort « est une garantie plus sûre des droits populaires que l'impuissance d'un roi faible. Outre sa force et son honnêteté, Edouard « possédait une perception nette de la vraie politique qu'il devait

Digitized by Google

« suivre et une connaissance intuitive des besoins de son peuple, « qui dérivait de sa profonde sympathie pour lui. L'amélioration « des lois, l'organisation définie du gouvernement, la classifi- « cation des droits et des juridictions, qui distinguent son règne « et en font la digne conclusion d'une période de développement, « ont été incontestablement, sinon créées, au moins encouragées « par l'action personnelle du roi. L'union de l'esprit et du méca- « nisme est le résultat de la discipline du siècle, mais la détermi- « nation minutieuse de sa sphère d'action dans chaque départe- « ment, l'action se réglant elle-même dans tout le corps politique, « fut en grande partie l'œuvre du roi. »

Entraîné par notre désir de faire connaître les deux hommes qui ont joué le plus grand rôle dans l'établissement des Communes, nous nous sommes quelque peu écarté de notre sujet principal, mais nous pensons que le lecteur n'y a rien perdu et que le passage que nous venons de traduire lui aura prouvé que chez M. Stubbs l'érudit est doublé d'un penseur et d'un écrivain habile.

Le XIV^e^ siècle comprend les règnes tragiques d'Edourd II et de Richard II, et entre eux la longue et brillante chevauchée d'Edouard III. — C'est l'ère où s'ouvrent les grandes guerres contre la France, où l'esprit chevaleresque domine avec Edouard III et le Prince noir, mais c'est aussi l'ère de la révolte sociale des paysans et l'ère où, avec Wyclef, commence à se manifester la fermentation religieuse, précurseur de la Réforme. M. Stubbs se montre, à juste titre, rigoureux pour Edouard III et pour l'esprit de chevalerie que la postérité a eu le tort de juger d'après la peinture que nous a laissée Froissart : « Edouard fut avant tout un roi guerrier, ambitieux, sans scrupules, égoïste, extravagant et aimant l'ostentation. — Un roi dont son peuple fuit l'approche, un roi écrasé de dettes et ruiné par son faste, le jouet des factions, tel que le devint Edouard pendant ses dernières années, ne diffère que trop du roi idéal de la chevalerie, gai, aimable et généreux. »

Au point de vue du développement national, le XIV^e^ siècle est inférieur au XIII^e^. Un souffle puissant n'y passe pas dans les âmes, les acteurs qui occupent la scène ne sont pas mus par des ressorts puissants ; ils obéissent à des mobiles mesquins et égoïstes. C'est une époque où les institutions constitutionnelles s'affermissent ; ce n'est plus une époque de création. A la Chambre des Communes, ce sont surtout les représentants des comtés qui supportent l'effort de la bataille pour les droits populaires. Dans

Digitized by Google

un temps où le nombre des pairs recevant une convocation royale et où le nombre des bourgs appelés à élire des députés au parlement varie suivant les caprices et les intérêts royaux, les chevaliers des comtés constituent l'élément indestructible de la Chambre des Communes, où ils représentent des divisions du royaume aussi anciennes que l'histoire du peuple anglais lui-même. Les grands barons ont oublié l'exemple que leur ont tracé Montfort et Bigod; le clergé, embarrassé de ses relations avec la papauté, cesse d'être en communion intime avec la nation; les grands marchands ne réclament que la sécurité dont ils jouissent à l'ombre de la prérogative royale; les députés des bourgs se contentent d'un rôle effacé. Les chevaliers des comtés restent les principaux dépositaires de la tradition constitutionnelle, ils émanent le plus directement du suffrage populaire, car, si dans les bourgs la franchise électorale se répartit de la façon la plus variée, les chevaliers sont élus par tous les francs tenanciers du comté.

Le programme du parti constitutionnel anglais au XIV^e^ siècle pourrait encore servir de *desideratum* dans plus d'un pays d'Europe : le roi doit pourvoir aux dépenses de l'État au moyen du revenu qui lui est assigné; les lois ne peuvent être changées sans l'assentiment national; la Grande Charte doit être respectée dans sa lettre et dans son esprit; les ministres du roi sont responsables envers la nation; les griefs doivent être redressés avant que les subsides votés ne deviennent payables; le roi doit prendre conseil de son parlement, etc. — Malheureusement pour l'Angleterre, Edouard III avait élevé son petit-fils, Richard II, dans des principes tout à fait opposés, et la prérogative royale détenait des armes puissantes. Le roi avait le droit de promulguer des ordonnances qui, bien qu'elles ne fussent au point de vue juridique qu'un acte exécutif, n'en empiétaient pas moins souvent sur le domaine législatif proprement dit. En outre, le souverain ne se faisait pas faute d'agir *per fas et nefas* pour échapper aux réformes qui lui étaient désagréables.

Le prochain volume nous apportera l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre au XV^e^ siècle, siècle de luttes vaines et sanglantes, mais d'où est sortie, comme le fait judicieusement observer M. Stubbs, « une lumière plus vive et plus vraie, une époque « marquée par une vie plus consciente, par des aspirations plus « élevées, par des vues plus larges, par une liberté plus sympa« thique, plus pure et plus vivace ».

E. CASTELOT.

Digitized by Google

UNE NOUVELLE HISTOIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE. [1]

La Suisse est un peu plus grande que la Belgique et compte moitié moins d'habitants; son nom est récent, sa souveraineté date de la paix de Westphalie et son territoire actuel, du congrès de Vienne. Mais elle possède une longue et belle histoire, riche en faits mémorables et en caractères fortement trempés, pleine aussi de contrastes et d'énigmes. « La Suisse, disait le premier consul en 1802, ne ressemble à aucun autre État, soit par les événements qui s'y sont succédé depuis plusieurs siècles, soit par sa situation géographique, soit par les différentes langues, les différentes religions, et cette extrême différence de mœurs qui existe entre ses différentes parties. » Chacun de ses vingt-deux cantons a son passé particulier, presque toujours accidenté, orageux, très distinct de celui de ses voisins les plus proches; tel d'entre eux a traversé des crises où maint grand État aurait succombé; c'est le cas de Genève, que la Savoie a menacé pendant trois siècles, tandis que Vaud coulait la vie monotone d'une province et que Neuchâtel suivait des princes étrangers. Et ce n'est pas en Suisse seulement que l'histoire suisse se déroule; doté par la nature d'un sol en partie pauvre, dont les produits ne lui suffisent pas, ce petit pays a, durant des siècles, exporté ses enfants, qui se sentaient à l'étroit dans leurs vallées; il a fourni au monde entier des milliers d'hommes ingénieux et laborieux, commerçants et industriels; à toutes les causes et à tous les rois de vaillants soldats, d'une fidélité à toute épreuve, ainsi que de sages conseillers[2]; enfin aux écoles et aux compagnies savantes de l'Europe un nombre surprenant d'hommes d'étude[3]. Cette expatriation, qui continue

[1] *Histoire de la Confédération suisse*, par L. Vulliemin. I. Des plus anciens âges aux temps de la réforme. II. Des commencements de la réforme à notre temps. 2 vol. in-12, 379 et 403 pages. Lausanne, Bridel, 1875-1876.

[2] Au milieu du siècle dernier, 76,000 Suisses servaient dans trente-huit régiments suisses en France, en Espagne, en Autriche, à Rome, à Naples, en Sardaigne, en Hollande. Bien d'autres étaient disséminés dans les troupes nationales de tous les pays du monde.

A la conférence de Bruxelles, en 1874, on remarquait trois Suisses, outre le colonel Hammer, délégué de la Confédération, savoir : le baron Jomini, président russe de la conférence, M. Bluntschli, conseiller allemand, et le général Servert, délégué espagnol.

[3] D'après les recherches et calculs de M. de Candolle, la Suisse a tenu constamment le premier rang, eu égard à sa population, dans les acadé-

Digitized by Google

dans une proportion beaucoup moindre, s'est toujours unie à un ardent amour du sol natal, à un dévouement persistant envers la patrie; celle-ci, de son côté, ne perd pas de vue ses fils dans leurs résidences lointaines, car la nationalité helvétique est inaliénable et indélébile. — *Arduum est, res gestas scribere.* On comprend que l'histoire d'une nation si multiple et si complexe n'est facile à faire ni au point de vue du fonds ni à celui de la forme. Toutes les histoires cantonales doivent, dans une certaine mesure, être menées de front; plus d'une fois, en outre, l'histoire doit passer la frontière et suivre les Suisses hors de Suisse. Surtout, il est difficile de la condenser en un petit livre, clair et complet. C'est pourtant ce que vient de faire un savant octogénaire lausannois, et il y a mieux réussi que n'importe lequel de ses prédécesseurs; il est vrai que nul ne pouvait être mieux qualifié pour mener à bien pareille entreprise.

Les familles illustres tiennent à leurs archives; les peuples qui ont un beau passé aiment leur histoire. Nulle part l'histoire n'est plus cultivée qu'en Suisse. On peut dire que c'est la science nationale par excellence. Un écrivain bernois, M. de Mülinen Mutach, a réuni, dans son *Prodromus* d'historiographie suisse, les noms de plus de treize cents personnes qui ont fait ou font encore de l'histoire suisse leur étude unique, leur étude de prédilection, ou du moins leur délassement principal et qui en ont donné des preuves. Plusieurs sociétés historiques prospèrent et publient; leurs mémoires sont estimés, parce qu'ils sont soumis à un contrôle rigoureux et que le dilettantisme pur en est exclu. Certaines villes sont des foyers historiques importants, ainsi Genève, Zurich, Bâle et aussi Berne. Les adeptes de l'histoire appartiennent à toutes les carrières; les plus sérieux ne sont pas toujours ceux qui se recrutent dans l'enseignement. Aux siècles passés, les membres des oligarchies régnantes de fait ou de droit trouvaient là une occupation qui se rattachait à leur vie active; nombre de travaux précieux leur sont dus. L'historiographie d'aujourd'hui a conservé quelque chose du caractère sérieusement aristocratique et en même temps profondément patriotique que lui ont imprimé les Sprecher et les Tschudi, les Chambrier et les Montmollin, les Gautier, les Balthasar, les Leu, les Zurlauben, les May, les Haller, dont les Mülinen, les Tillier, les

mies de Paris et de Berlin et dans la Société royale de Londres, de 1750 à 1869. Il est à remarquer qu'en matière scientifique, la Suisse catholique ne compte guère.

Digitized by Google

Zeerleder, les Gingins, les Meyer de Knonau, les Galiffe, les Zellweger, bien d'autres encore, ont été les dignes successeurs. Dans plusieurs de ces familles, le culte de l'histoire s'est perpétué avec des bibliothèques séculaires, à travers plusieurs générations, et est encore en honneur. Le nom de M. Vulliemin occupe dès longtemps un rang honorable près des noms que je viens de citer, et au dessus de quelques uns d'entre eux. Voilà quarante ans, en effet, qu'après avoir traduit l'un des continuateurs de Jean de Müller, il s'est fait continuateur lui-même de l'historien national par excellence, dont il a terminé l'œuvre monumentale. Sa vie entière a été consacrée aux études ainsi qu'à de nombreuses publications historiques; l'ouvrage que j'annonce est le fruit mûr et excellent d'une somme énorme de travail. C'est dire que le travail ne s'y voit pas; la lecture en est facile comme celle d'une œuvre simplement littéraire.

M. Vulliemin commence son histoire suisse avec la flore, la faune et l'humanité préhistoriques; il la clôt en 1848, au moment où la Confédération s'est donné la constitution qui l'a régie jusqu'en 1874. Il distingue cinq grandes périodes ou parties. La première et la seconde contiennent les origines et l'âge héroïque de la Confédération. On sait que des fables ont obscurci et travesti les faits historiques qui se sont passés sous Frédéric de Hohenstauffen, Rodolphe et Albert de Habsbourg, Henri de Luxembourg; M. Vulliemin les traite comme elles doivent être traitées; ces fables ont leur intérêt et leur valeur, mais il ne faut pas les prendre pour de l'histoire. Il n'est nullement besoin d'enjoliver, au moyen d'anecdotes de baillis et de chapeaux, de pommes et d'enfants, de femmes et de bain, la lutte des tribus allémaniques des Waldstetten contre l'usurpation autrichienne pour la conservation de leur liberté. Les Waldstetten tenaient à leur droit, parce que c'était aussi leur intérêt immédiat, évident. Sans le savoir, ces braves gens ont, par leur résistance intrépide et opiniâtre, rendu à l'Europe entière un service immense : ils ont entretenu le feu sacré chez eux, au moment où on le laissait s'éteindre ailleurs et où presque partout l'antique liberté germanique faisait place à la commune sujétion. Leur conduite a paru trop prosaïque à certains écrivains, qui leur ont prêté les grandes idées modernes. M. Vulliemin met chaque chose en son temps et à sa place.

L'âge de la réforme, troisième période, a été une époque de luttes et d'affaiblissement. La scission religieuse a paralysé et,

Digitized by Google

pour ainsi dire, pétrifié la Confédération. Protestant convaincu, l'auteur est juste envers les partisans de l'ancienne foi. En Suisse, d'ailleurs, l'idéalisme religieux n'est point populaire; l'esprit de secte s'est produit par moments, les résultats en ont été funestes, mais cela n'a jamais duré longtemps.

La domination de l'aristocratie forme la quatrième période, qui va de 1648 à 1799. A cette date, l'ancienne Suisse a fini d'exister; l'invasion française, dont les souvenirs atroces sont encore bien vivants, lui a porté le coup fatal. Une ère nouvelle commence, celle de la démocratie moderne. Cependant, comme les autres pays, la Suisse a eu, de 1815 à 1830, sa phase réactionnaire; quelques lignes donneront une idée de l'esprit dans lequel écrit M. Vulliemin : « Il existe toujours en Suisse deux courants, dont l'un porte la nation à des réformes et l'autre la tient attachée à ses traditions historiques; de là le caractère de son développement, qui a été sain, mais lent. C'est insensiblement que les premiers confédérés se sont retirés de l'empire d'Allemagne, quoiqu'il ne s'y trouvât aucune place pour une fédération républicaine. De membres de l'Empire ils sont devenus ses cousins, puis simplement ses amis. De nouvelles populations ont, à leur tour, rompu les liens qui les unissaient à l'Autriche, à la Bourgogne, à la Savoie. La Confédération a fait un pas en arrière, quand la France a mis fortement le pied chez elle et quand il s'est trouvé dans son sein des pays sujets, réduits à envier le sort des peuples régis par des rois. Mais ces temps ont pris fin. La révolution française a appelé les peuples à l'égalité. Elle a ensuite égaré le nôtre en lui faisant faire l'essai d'un régime unitaire; en exagérant la force du courant progressif, elle a rendu un nouveau recul inévitable. Voici cependant qu'en l'an 1830 reparaît chez les confédérés, avec un nouvel élan de la démocratie, le besoin de resserrer le lien qui fait leur force. » — Aujourd'hui, une nouvelle exagération de la tendance unitaire et centralisatrice paraît devoir réveiller la tendance opposée, assoupie sous le régime modéré de 1848. J'ai déjà cité des paroles de Napoléon; il disait encore, avec non moins de justesse : « La nature a fait votre Etat fédéraliste; vouloir la vaincre ne serait pas d'un homme sage; il faut diversité de gouvernements à des pays si divers. »

On possède déjà plusieurs précis d'histoire suisse très recommandables et destinés au grand public, notamment celui de M. Daguet, en français, et celui de M. Strickler, en allemand. Celui de M. Vulliemin est plus bref et plus philosophique; de

Digitized by Google

plus, la personnalité de l'auteur s'y révèle sans cesse par l'élévation de la pensée et par la sérénité, noble apanage des vieillesses studieuses. Il a obtenu un grand succès en Suisse; une traduction allemande est en voie de publication. Je pense qu'on le lira avec intérêt en Belgique. On y trouvera, sous une forme très simple et quelquefois captivante, le tableau des destinées d'un peuple qui, appartenant à plusieurs nationalités différentes, est aussi solidement uni que la nation la plus homogène; qui, placé au cœur de l'Europe monarchique, a su rester souverain; qui, enfin, ressemble au peuple belge par plus d'un trait, entre autres par son attachement au régime communal et l'intensité de sa vie locale, par son activité industrieuse et, par son hospitalité à l'égard des déshérités et des proscrits. ALPHONSE RIVIER.

STURMFLUT[1].

La société allemande s'est transformée bien des fois depuis qu'en 1815 ce peuple, après avoir forcé ses souverains à vaincre, fut trahi par eux dans toutes ses espérances de liberté. La féodalité a pu s'y croire ressuscitée sur les ruines de la révolution française; mais les mouvements de 1832 et de 1848 n'ont pas éclaté, n'ont pas avorté, sans des causes qui étaient bien plus dans l'état social du pays que dans les intrigues de ses gouvernants; et si l'enthousiasme des populations pour leurs frères du Shleswig-Holstein et la grande aspiration vers l'unité par la démocratie ont à leur tour servi de jouet à une politique d'astuce et de violence, si un coup d'État de deux années a pu préparer deux guerres et fonder l'unité par l'Empire militaire, si l'ancien chef du parti féodal, après tant de serments haineux contre les idées modernes, en est arrivé à être l'agent des réformes civiles, ce n'a pas été non plus sans que l'opinion n'agît sur la politique et ne reçût aussi des événements des modifications profondes!... Tant notre siècle, là comme partout, est entraîné rapidement dans un courant de rénovation qui a ses flux et ses reflux.

Un romancier a mis en scène ces diverses sociétés qui se sont succédé si vite en Allemagne, et chaque fois l'on a pu penser qu'il avait dit le dernier mot du présent. Mais chaque fois le cours presque vertigineux des choses ne tardait pas à créer, sous ses yeux d'observateur et sous son pinceau d'artiste, un ensemble nouveau de passions et de caractères qu'il pût saisir sur le vif, comme sur la glace d'une chambre obscure, pour présenter à son pays sa nouvelle image photographiée.

[1] *Sturmflut*, par Fr. Spielhaegen, 3 vol. in-12. Leipzig, Staachmann, 1877.

Digitized by Google

Les Hohenstein, c'était le féodalisme, et l'on ne doit pas oublier qu'en 1790 le roi de Prusse renouvelait le Code du servage. *En ligne,* c'était l'odieux règne de Frédéric-Guillaume IV. *De la nuit au jour,* c'était l'éclosion de 1848...

Le nouveau roman de M. Fr. Spielhaegen se place dans la vie allemande telle que l'ont faite Sadowa et Sedan. La transformation est plus profonde peut-être et fournit des types plus saillants et plus divers au peintre de mœurs. Aussi ce livre est jugé comme le meilleur ouvrage de l'auteur, après les *Natures problématiques,* qui l'ont placé au premier rang.

M. Spielhaegen ose regarder au fond des choses, montrer les passions du temps, opposer aux ralliements, aux engouements de l'enthousiasme pour la victoire, les oppositions devenues plus irréconciliables et les obstinations, plus sacrées. Il ne ménage aucun trait de mœurs et fait parler hardiment pour ou contre M. de Bismarck, par exemple; car il n'a pas à prendre parti : il peint ce qu'il voit, non ce qu'il rêve ou désire. Son œuvre n'est pas un plaidoyer, c'est un tableau.

Le grand déplacement des eaux de la Baltique (*Sturmflut*), qui a menacé les côtes de l'Allemagne il y a quelques années, lui fournit son titre et le centre où convergent les péripéties de son drame. Une tempête de passions marche de pair avec le fléau de la nature et éclate au même moment, dans un dénouement dramatique qui rapproche devant deux tombes les deux représentants de l'aristocratie ralliée et de la démocratie intransigeante. Mais ce qui fait la vigueur et la valeur de cette œuvre, c'est surtout la série de types, vrais et variés, qui y agissent et dont chacun peint un des éléments de la nouvelle société allemande, telle qu'elle lutte dans une situation pleine de difficultés que Venedey prévoyait lorsqu'il osa prononcer cette parole profonde : « Malheurs aux vainqueurs! » Il y a là une hardiesse et une force de réalisme qui ne sont permises qu'aux grands écrivains.

L'auteur de *Sturmflut* n'a pas négligé, on le pense bien, de mettre en scène les *Rodins* de l'Allemagne. Mais il n'a pas pris pour thème le problème religieux, qu'un de nos collaborateurs a esquissé, pour la petite Belgique, dans *Partie perdue.* Son sujet était ailleurs, et celui-ci n'est pas de ceux qui puissent prendre une place secondaire dans une œuvre d'art. S'il voulait, après ce nouveau succès, aborder ce difficile problème, avec quelle autorité ne pourrait-il pas en mettre en scène les divers éléments, dévoiler les causes qui ont empêché le schisme en Allemagne, montrer les erreurs et les mécomptes de la politique, les faiblesses et les intérêts de certaine classe, les résistances et les préjugés d'une autre catégorie de citoyens, les passions et les égoïsmes du grand nombre : sujet profond, fait pour tenter l'audace d'un écrivain qui

Digitized by Google

n'aime pas à inventer des types de fantaisie, qui préfère « trouver » la ressemblance des caractères de son pays et de son temps, et qui n'hésite pas à les faire agir et parler tels qu'ils parlent et agissent.

M. Spielhaegen n'ignore pas qu'il existe une école qui réprouve ce genre de romans, où les aventures abondent. Nous, nous savons que tous les genres sont bons quand ils sont traités par un artiste pareil.

CH. POTVIN.

LE DENIER DES ÉCOLES ET L'INTERVENTION DES LIBÉRAUX DANS L'ENSEIGNEMENT LIBRE.

Tandis que les associations libérales organisent partout une lutte énergique pour rétablir la sincérité de nos institutions parlementaires, d'autres soldats du progrès poursuivent, sur le terrain économique, religieux et social, des œuvres qui, pour être plus modestes, n'en sont pas moins glorieuses et fécondes, car ainsi s'élabore, à côté de notre programme actuel et militant, ce programme d'avenir, plus vaste et plus élevé, que récemment M. Em. de Laveleye déclarait indispensable à tout parti politique régulièrement constitué.

Parmi ces institutions, les plus importantes en même temps que les plus récentes s'attaquent directement au grand problème de l'éducation populaire. La *Ligue de l'enseignement* ne date que de 1865; le *Denier des Écoles* de 1872. Nous venons de lire l'historique de cette dernière association dans les épreuves d'un rapport que M. Ch. Buls, président de la Fédération du Denier, compte présenter à la prochaine assemblée générale, pour le publier ensuite en brochure au profit de l'œuvre. Nous ne pouvons qu'analyser ici cet exposé; mais nous sommes certains que tous nos amis politiques voudront en faire l'objet d'une lecture approfondie, car il leur fera connaître une des plus belles pages de l'histoire du libéralisme belge. Trop longtemps notre parti a manqué de ces vues larges et désintéressées, de ce dévouement à toute épreuve qu'inspirent à nos adversaires la foi dans leur idéal, ainsi que la certitude d'une future rétribution à gros intérêts spirituels. Sous ce rapport, nous devons beaucoup aux six dernières années qui, en nous tenant éloignés du pouvoir, nous ont appris peu à peu la valeur et la pratique de l'initiative privée, en même temps qu'elles élargissaient nos horizons politiques et nous faisaient saisir les désastreuses conséquences de nos contradictions religieuses.

Digitized by Google

Le « Denier des Écoles » doit son origine à un article de *la Gazette*, qui proposa aux libéraux d'en faire la contre-patrie du « Denier de Saint-Pierre ». Un instant, quelques personnes crurent y voir une « concurrence » à la *Ligue de l'enseignement*, qui venait précisément de lancer son projet d'École modèle. Mais ils durent bientôt faire amende honorable, quand les organisateurs du Denier consacrèrent eux-mêmes à la réalisation de ce projet une partie des premières souscriptions qu'ils avaient recueillies. Le rapport constate cependant qu'à la fin de 1872, la générosité du public commençait à se refroidir quand les *Académiciens debout* parurent sur la scène. On nommait ainsi une association de jeunes gens qui, entre autres buts, s'étaient proposé de réunir, sou par sou, quelques fonds destinés à encourager le développement de l'éducation populaire. Bientôt ils ne se contentèrent plus de prélever sur leurs plaisirs l'obole de l'enseignement, mais ils placèrent des *boîtes* dans les établissements publics qu'ils fréquentaient et firent même des quêtes dans chaque occasion où ils trouvèrent réuni un public sympathique à leur œuvre. C'est ainsi que, de 401 francs en 1873, leur contribution au Denier des Écoles a pu s'élever à 10,127 francs en 1874, à 30,749 francs en 1875 et à 34,835 francs en 1876.

Leur exemple fut bientôt suivi par de nombreuses sociétés, qui se constituèrent sur des bases analogues. Le rapport cite notamment les *Académiciens réunis*, les collecteurs pour l'école professionnelle des filles; les *Cinq liards*, ainsi nommés parce qu'ils s'étaient engagés à une cotisation hebdomadaire de dix centimes; les *Marçunvins*, la Jeune Garde de l'*U. D.*, les *Éclaireurs du Denier*, la Société générale des Étudiants, etc. En province, nous trouvons, à Liége, les *Académiciens en marche;* à Verviers, les *Imperméables;* à Gand, l'*Avenir*, qui, pendant la cavalcade de la Pacification, a réuni plus de 16,000 francs; enfin, à Mons, à Ath, à Alost, à Charleroi, des comités locaux du Denier qui tous coopèrent à l'œuvre avec un succès plus ou moins marqué. Tous ces groupes ont eu l'heureuse idée de s'affilier en une fédération qui fonctionne depuis le mois d'août 1875. Chaque groupe y conserve l'organisation de ses collectes et la disposition de ses fonds; il n'a d'autre obligation que d'envoyer chaque année au Comité central le chiffre de ses recettes et le tableau de ses subsides. Le Comité central, de son côté, a pour mission de combiner les efforts, d'indiquer la situation ainsi que les besoins des écoles à subsidier, enfin,

Digitized by Google

de transmettre à tous les adhérents le résumé des renseignements respectivement fournis par les groupes locaux.

Outre les 220 boîtes du Denier, qui sont actuellement placées dans presque tous les établissements publics de la capitale et qui sont régulièrement visitées par les délégués des Académiciens debout, il ne se passe pas de semaine où l'une des associations bruxelloises n'organise un bal, un concert, une représentation dramatique, à l'adresse des gens qui ne veulent jamais donner sans rien obtenir en échange. Quant aux personnes moins exigeantes ou plus généreuses, elles sont sûres de trouver les agents du Denier à la porte de toutes les fêtes, de toutes les conférences, de toutes les réunions politiques où figure quelque élément de libéralisme.

Nous sommes heureux de constater que cette activité persévérante et énergique a porté ses fruits : l'ensemble des sommes recueillies depuis 1872, par les divers groupes de la Fédération, s'élève à 450,000 francs, presque un demi-million! C'est peu, à vrai dire, si l'on considère les besoins de l'enseignement libéral. Qu'on écoute, en effet, cette énumération des écoles où nous soutenons la lutte contre la concurrence du cléricalisme : Écoles de filles à Alost, à Frameries, à Bruges, à Mons. Écoles moyennes de garçons à Alost, à Ninove, à Ellezelles, à Termonde, à Lokeren, à Audenarde. Écoles primaires à Termonde et à Courtrai. École supérieure de filles à Alost. Écoles professionnelles de filles à Anvers, sans compter, à Bruxelles même, l'École modèle et l'École professionnelle de la rue de Ruysbroeck. Que le courant de la bienfaisance libérale vienne à se tarir ou simplement à décroître, et la plupart de ces établissements tomberont victimes des conspirations cléricales ourdies, à l'ombre des confessionnaux, contre l'enseignement public aussi bien que contre l'enseignement libre.

Mais, heureusement, les libéraux ont enfin compris, à l'instar de leurs adversaires, la nécessité de conquérir les générations futures, et ils s'en pénétreront d'autant mieux que la lutte s'accentuera davantage sur le terrain religieux. D'ailleurs, la générosité n'est pas seulement une vertu, c'est surtout une habitude. L'expérience prouve que plus on donne, plus on est tenté de donner, et, sous ce rapport, nous devons toute notre reconnaissance aux pionniers du *Denier des Écoles* qui ont, en quelque sorte, fait l'apprentissage du libéralisme belge dans l'accomplissement d'un de ses devoirs les plus importants et les plus négligés jusqu'ici.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

ET LA CONSTITUTION.

Le communisme monacal, qui, pendant des siècles, fut la plaie de la société chrétienne, avait été supprimé par la révolution française en 1790. Les effets bienfaisants de cette suppression s'étaient étendus à la Belgique et, pendant la durée de l'empire et du royaume des Pays Bas, les générations nouvelles ne connurent les couvents que par tradition. Nous avions donc le droit de nous croire délivrés à jamais de ce fléau social. Quand Béranger chantait, sous la restauration :

> Bénis soient la Vierge et les saints,
> Nous allons voir les capucins,

on riait, parce qu'on n'y croyait pas. Aujourd'hui, l'on ne rit plus, parce qu'on est forcé d'y croire. La Belgique est en train de redevenir une capucinière, comme elle fut jadis, et, si l'on n'y porte remède, le clergé régulier deviendra aussi puissant qu'il l'était avant l'occupation française.

A cette époque, les trois quarts du sol appartenaient aux abbayes. Dans le Brabant, les abbés formaient le premier ordre des états ; c'était même un abbé qui occupait le premier rang dans l'ordre de la noblesse. Non seulement ces moines, qui se donnaient le titre de prélats, étaient tout-puissants dans les assemblées des états, mais ils disposaient de presque

Digitized by Google

tous les pouvoirs publics, de toutes les administrations, de toutes les influences sociales; ils dominaient dans les campagnes, peuplées de leurs fermiers, de leurs manants; ils ne dominaient pas moins dans les villes sur une population abêtie, où, d'ailleurs, leur opulence leur assurait une nombreuse clientèle.

On croit assez généralement que Joseph II osa concevoir le projet de supprimer les abbayes en Belgique; c'est une erreur manifeste. Joseph II n'était pas aussi téméraire. Son fameux édit de suppression, du 17 mars 1783, est bien loin d'accuser d'aussi hardis projets. Il résulte clairement des termes de cet édit et d'une dépêche adressée, le 26 mars, au grand conseil de Malines, que tout ce que voulait l'empereur, c'était « de réduire le nombre des couvents de l'un et de l'autre sexe, où l'on ne menait qu'une vie contemplative, et qu'il jugeait inutiles à la religion, à l'État et au prochain ». Il voulait « supprimer ceux de ces couvents dont on ne pouvait se promettre aucune utilité, soit relativement à l'instruction de la jeunesse, au soin des malades ou à d'autres objets intéressant le bien de la religion et de l'humanité, pour en faire retourner les revenus au plus grand avantage de ces objets ».

Cette phraséologie n'était pas précisément très explicite; mais ce qui était dit des intentions de l'empereur à l'égard des religieux et religieuses des couvents supprimés, ajoutait à la manifestation de sa pensée. Joseph II entendait « qu'on laissât à chacun d'eux l'option et la faculté de se déterminer soit pour entrer dans quelque couvent d'un autre ordre, à son choix, soit pour rentrer dans le monde, soit pour continuer de vivre en retraite dans l'une ou dans l'autre des maisons supprimées qui seraient désignées et destinées à cet effet ».

Ces dispositions étaient inconciliables avec l'idée d'une suppression totale des monastères. En réalité, on ne supprima qu'un petit nombre d'établissements de minime importance, tels que les couvents des Trinitaires, fondés sous prétexte de la rédemption des captifs. Une seule des abbayes dont les titulaires siégeaient aux états de Brabant subit le même

Digitized by Google

sort; mais la suppression de l'abbaye de Caudenberg ne se fit qu'avec l'assentiment de l'abbé et des membres de la communauté. Cet établissement se trouvait d'ailleurs dans des conditions exceptionnelles et ce n'était pas sans de grandes difficultés que son abbé était parvenu à se faire recevoir aux états.

La cause principale de l'animosité des prélats contre l'empereur, c'est qu'il refusait de mettre à leur disposition les capitaux provenant des couvents supprimés. Si le gouvernement avait consenti, comme ils le demandaient, à leur abandonner l'administration et la jouissance des biens de ces établissements, et surtout à séparer le domaine de l'Église du domaine de l'État (ce qu'ils demandaient aussi), ils auraient applaudi à la suppression de cette multitude de couvents entre lesquels la fortune de l'Église était éparpillée.

Il est hors de doute que la suppression des grandes abbayes n'était pas possible par voie de législation, tant était fortement organisée la puissance des prélats. Il fallut la révolution française, suivie de l'invasion, pour nous délivrer du joug des moines, et ce qui est triste à dire, ce qui n'est pas un titre de gloire pour les fondateurs de la monarchie, c'est qu'il fallut la révolution belge de 1830 pour autoriser la restauration de cette puissance monstrueuse. Les membres du gouvernement provisoire, cédant à je ne sais quelle influence occulte, s'empressèrent d'ouvrir les portes de la Belgique au monachisme, avant que le Congrès national fût assemblé.

Nous avons eu déjà l'occasion de citer un arrêté de ce glorieux gouvernement, daté du 16 octobre 1830, et dans lequel on voyait percer l'idée de rétablir les communautés religieuses; en voici un autre de la même date, qui tend ouvertement à la réalisation de cette fatale pensée :

« Le gouvernement provisoire,

« Considérant que les entraves mises à la liberté d'asso-
« ciation sont des infractions aux droits sacrés de la liberté
« individuelle et politique,

« Arrête :

« Art. 1er. Il est permis aux citoyens de s'associer comme

Digitized by Google

« ils l'entendent, dans un but politique, *religieux*, philoso-
« phique, littéraire, industriel ou commercial.

« Art. 2. La loi ne pourra atteindre que les actes cou-
« pables de l'association ou des associations, et non le droit
« d'association lui-même.

« Art. 3. Aucune mesure préventive ne pourra être prise
« contre le droit d'association.

« Art. 4. Les associations ne pourront prétendre à aucun
« privilége.

« Art. 5. Toute loi particulière et tout article des Codes,
« civil, pénal et de commerce, qui gênent la liberté de s'as-
« socier, sont abrogés. »

Ce dernier article comblait la mesure; non seulement il bouleversait toute la législation civile et commerciale en matière de société, mais il supprimait les lois qui font obstacle aux acquisitions de main-morte et au développement du communisme monastique. Il est vrai que l'article 4 promettait de n'accorder aucun privilége aux associations; mais cette promesse était en contradiction directe avec l'abrogation des lois prohibitives des priviléges.

Lorsque la question fut portée au Congrès, la section centrale présenta un projet de dispositions qui différait en plusieurs points de l'arrêté du gouvernement provisoire, mais qui tendait au même but. Voici les termes de ce projet :

« Les Belges ont le droit de s'associer; ce droit ne peut
« être soumis à aucune mesure préventive.

« Les associations ne peuvent être considérées comme
« personnes civiles, ni en exercer collectivement les droits,
« que lorsqu'elles auront été reconnues par une loi et en se
« conformant aux conditions que cette loi prescrit.

« Les associations constituées personnes civiles ne peuvent
« faire aucune acquisition, à titre gratuit ou onéreux,
« qu'avec l'assentiment spécial du pouvoir législatif.

« Les dispositions qui précèdent ne sont pas applicables
« aux sociétés civiles ou de commerce ordinaires, lesquelles
« sont régies par les Codes civil et de commerce. »

Digitized by Google

Le rapport de la section centrale contient les explications suivantes :

« La 4e section avait écarté toute disposition relative au droit d'association ; le principe lui avait paru de droit naturel et partant incontestable ; la loi, d'après elle, aurait dû régler les conditions. Les 7e et 8e sections, en admettant l'énonciation du principe, avaient refusé aux associations le droit d'acquérir. La majorité de la 9e section, adoptant les mêmes errements, avait proposé l'amendement suivant :

« Nulles associations, autres que les sociétés civiles et « commerciales, ne peuvent être considérées comme per- « sonne civile, ni en exercer collectivement les droits. »

« Des dix-neuf membres présents à la section centrale, neuf ont soutenu l'amendement ; la disposition contraire, d'après eux, est impolitique et subversive de toute notion d'économie politique ; elle tend à concentrer les propriétés et à les mettre en dehors de la circulation.

« La majorité a trouvé d'assez fortes garanties dans l'obligation de soumettre chaque acquisition à l'approbation de la législature, et soutenu que, dès qu'on admettait le principe de l'association, il fallait en subir les conséquences et vouloir que les sociétés pussent acquérir au moins le nécessaire à leur existence et à leur durée. »

Il paraît que ces explications n'eurent pas l'heur de satisfaire l'archevêque de Malines ; car il adressa au Congrès une lettre qui fut lue à la séance du 17 décembre 1830, et dans laquelle on remarque cette phrase :

« Les obstacles que les gouvernements précédents ont mis au droit qu'ont les hommes de s'associer pour opérer le bien, et qui pesaient particulièrement sur les associations religieuses et de bienfaisance des catholiques, font généralement désirer à ceux-ci que la liberté de s'associer, déjà rétablie par le gouvernement provisoire, soit confirmée par la Constitution, et qu'il soit assuré aux associations des facultés pour acquérir ce qui est nécessaire à leur existence. »

Pelichy proposa un amendement destiné à répondre au vœu de l'archevêque de Malines. L'abbé De Foer et Legrelle

Digitized by Google

firent des propositions dans le même sens. D'autre part, Zoude, de Namur, présenta un amendement conçu en ces termes :

« Les associations ne pourront être considérées comme « personnes civiles, ni en exercer collectivement les droits.

« Les établissements de bienfaisance et de charité sont « exceptés de cette disposition. La loi réglera l'acquisition « et l'aliénation de leurs biens. »

Cet amendement fut combattu par De Neef, qui s'exprima en ces termes :

« L'article 16 (20), après avoir établi en principe que les associations sont permises, ajoute immédiatement : « Qu'au- « cune association constituée en personne civile ne peut « faire d'acquisition à titre gratuit ou onéreux qu'avec « l'assentiment du pouvoir législatif ». Je pense, Messieurs, que cette restriction est conçue en termes trop généraux, et que c'est laisser constamment en question l'existence des associations, que l'on a cependant voulu admettre en principe. En effet, ne pourrait-il pas arriver que la majorité du pouvoir législatif fût, par la suite, entièrement opposée à tout esprit d'association? Et, dès lors, si l'article reste tel qu'il est, rien ne sera si facile à cette majorité du pouvoir législatif que de faire tomber et rendre impossibles les associations qui auraient à peine commencé à s'établir. Il suffira pour cela à cette majorité de refuser constamment son assentiment à toute acquisition quelconque que voudrait faire une association, et quand même l'urgence et la nécessité en seraient démontrées. Les associations étant privées ainsi de tous moyens d'existence, devraient invariablement finir par succomber.

« Il est de règle que celui qui veut la fin veut aussi les moyens. Si donc vous voulez admettre en principe qu'il y ait des associations constituées personnes civiles, vous devez aussi admettre en principe ce qui est rigoureusement nécessaire pour leur existence. Or, d'après l'article du projet, c'est précisément le contraire, puisque tout y est abandonné d'une manière indéfinie à la volonté arbitraire du pouvoir législatif. »

Digitized by Google

Ce raisonnement ne manquait pas de logique. En effet, consentir au rétablissement des monastères et leur refuser les moyens d'exister, c'était se mettre en contradiction avec soi-même; c'était s'arrêter à mi-chemin dans la grande voie des libertés qu'on affichait la prétention de parcourir résolûment. Pourquoi donc mettre obstacle à la personnification civile ou seulement à la faculté d'acquérir des biens lorsqu'on autorisait le rétablissement des anciennes communautés de moines? Sans doute, de puissantes considérations d'ordre social l'exigeaient; mais ces considérations n'étaient pas différentes de celles qui avaient, en 1790, fait supprimer les couvents. La société était bien plus intéressée à maintenir cette suppression qu'à opposer de vains obstacles au développement de ceux à qui l'on permettait de se reconstituer.

C'est ce que comprit, sans doute, le vieux Séron, un ancien du temps de la république, qui proposa la suppression de l'article, disant que ses commettants ne l'avaient pas envoyé au Congrès pour fonder des couvents, mais pour concourir à la formation de lois constitutionnelles qui fussent en harmonie avec l'état de la civilisation et avec leurs besoins.

Un autre vieillard, qui apportait au Congrès le fruit d'une expérience acquise dans l'exercice de hautes fonctions judiciaires, le baron Beyts, appuya énergiquement la proposition de Séron : « Je veux formellement, dit-il, la suppression de cet article. Il est inutile de dire dans la Constitution qu'on peut s'associer, personne ne conteste ce droit; mais on veut aller plus loin : on veut des associations privilégiées. Est-ce bien là se conformer aux idées du siècle? En rétablissant les moines, nous rétrogradons de cinq cents ans. Voulons-nous donc que notre Constitution, si belle, si pure, soit la risée de l'Europe?... »

Mais la proposition de supprimer l'article n'avait aucune chance d'être acceptée par la majorité : lorsqu'on la mit aux voix, elle fut rejetée par assis et levé. Le système qui finit par prévaloir fut à peu près celui qu'avait préconisé le député Van Snick, dans un discours qui mérite une mention spéciale. En voici les principaux passages :

Digitized by Google

« L'Europe éclairée applaudit à la suppression des ordres religieux, prononcée par l'Assemblée constituante le 13 février 1790.

« Les hommes les plus pieux s'accordèrent plus tard à reconnaître la sagesse de cette grande mesure législative.

« Ils comprirent que la religion, sainement entendue, ne pouvait servir plus longtemps de prétexte au maintien de ces familles improductives et qui ne vivaient qu'aux dépens de toutes les autres.

« Ils se convainquirent enfin par la réflexion que celui qui, au premier âge du monde, avait dit à l'homme : *Croissez et multipliez,* n'avait pu voir avec déplaisir se fermer ces gouffres trop longtemps ouverts où allaient s'engloutir avant de naître les générations futures.

« Cependant, Messieurs, malgré cet arrêt de la philosophie sanctionné par le temps et la religion, la Belgique, mue par des idées de liberté qu'elle se fait un devoir d'appliquer indistinctement à tous les hommes, réhabilite, pour ainsi dire, les capucins et les récollets, les moines blancs comme les moines noirs.

« Elle les convie à venir, ensemble ou séparément, jouir des bienfaits de sa législation : phénomène moral, plus digne peut-être d'admiration que d'imitation.

« Quoi qu'il en soit de notre bienveillance pour ces religieux de tous les ordres et de tous les costumes, on nous reproche de ne point faire assez pour eux ; on veut que nous laissions à la législature la faculté d'accorder à ces associations une personnification civile au nom de laquelle ils exercent leurs droits.

« J'avoue que je ne puis me rendre à cette exigence ; j'avoue que je ne puis concevoir un état ni une existence civile dans une association qui, comme telle, n'a qu'un but tout spirituel et des acquisitions religieuses pour objet.

« C'est ici, je pense, le lieu d'appliquer le principe si souvent invoqué par ceux mêmes que je combats en ce moment :
« Que les matières religieuses restent étrangères à la loi
« civile et que celle-ci, à son tour, doit leur être tout à fait

Digitized by Google

« indifférente, les méconnaître même, comme embrassant « un ordre de choses hors de l'existence légale. »

« La liberté individuelle du capucin sera garantie, non comme capucin, mais comme citoyen. La loi ne voit et ne doit voir que cette qualité.

« L'asile où plusieurs moines pourraient se trouver réunis sera inviolable comme l'asile de tous autres individus, mais toujours comme citoyens. La loi ne connaît pas les moines.

« Le moine est la personne religieuse, la loi civile ne la reconnaît pas ; c'est pour cela que nous nous accordons tous à dire que les moines, quand ils le trouveront bon, pourront se marier civilement, soit qu'ils aient quitté, soit qu'ils aient conservé le froc.

« Ces principes posés et reconnus, comment prétendre qu'une congrégation religieuse, dont l'existence, comme telle, doit rester ignorée de la loi, reçoive cependant une personnification qui la rende apte a acquérir? C'est vouloir des contradictions, des impossibilités.

« Les capucins, les récollets, s'il en vient, pourront acquérir soit individuellement, soit en commun, mais comme citoyens ; leurs acquisitions suivront le sort de tous les immeubles acquis par des particuliers... »

Ce discours peut se résumer en peu de mots : les communautés religieuses sont une détestable institution, qu'on a fort bien fait de supprimer en 1790, tant dans l'intérêt de la religion que dans l'intérêt de la société. Néanmoins, nous allons rétablir les capucins et les récollets, les moines blancs et les moines noirs, par pur amour de la doctrine. C'est imprudent, mais c'est digne d'admiration. Au surplus, il y a dans le moine deux personnes, la personne religieuse et la personne civile. Nous allons dédoubler cet amphibie : la loi ne reconnaîtra que la personne civile ; la liberté individuelle sera garantie, non au moine, mais au citoyen ; si plusieurs moines se réunissent pour vivre en commun, leur asile sera inviolable, non comme couvent, mais comme habitation de plusieurs citoyens. Moyennant cette distinction, nous estimons — ceci était sous-entendu — qu'il sera impossible aux moines de fonder des communautés durables.

Digitized by Google

Le système Van Snick fut accueilli avec faveur, parce qu'il permettait à ceux qui aimaient à nager entre deux eaux de se livrer à leur exercice favori. Toutefois, Van Meenen, appuyé par Lebeau, proposa d'adopter le paragraphe premier du projet de la section centrale et de supprimer le reste, de sorte que l'article se réduisait à ces termes :

« Les Belges ont le droit de s'associer. Ce droit ne peut être soumis à aucune mesure préventive. »

Cette proposition laissait la porte ouverte à la main-morte, sans obliger à rien. D'une part, l'amendement de Zoude ayant été rejeté, il n'était pas expressément interdit à la législature ordinaire d'accorder aux couvents la personnification civile; d'autre part, en supprimant du projet de la section centrale les dispositions qui autorisaient le législateur à reconnaître les associations comme personnes civiles et à leur permettre de faire des acquisitions, on s'abstenait de prévoir le cas où la législature de l'avenir userait de cette faculté.

Des deux partis qui votèrent l'article ainsi amendé par Van Meenen, on peut dire que ni l'un ni l'autre ne le fit sans arrière-pensée. Les libéraux s'imaginèrent que la liberté de fonder des couvents ne présentait aucun danger, pourvu qu'on ne fît en leur faveur aucune exception au droit commun. Ils pensaient que l'interdiction d'accaparer des immeubles ferait obstacle au développement et même à l'établissement des communautés religieuses. En d'autres termes, ils voulaient bien permettre aux morts de ressusciter, mais c'était à condition de les soumettre à un régime qui les empêchât de vivre. Il eût été peut-être plus loyal et, à coup sûr, plus prudent de les laisser dans la tombe.

Quant aux cléricaux, il leur suffisait que la Constitution leur garantît la faculté de fonder des couvents et qu'elle ne fît pas obstacle à ce que le législateur leur conférât la personnification civile. Ils comptaient sur l'avenir et sur les progrès de la puissance ecclésiastique. Ils savaient bien d'ailleurs que les communautés religieuses peuvent parfaitement vivre et prospérer sans posséder de biens au soleil. Les moines d'au-

Digitized by Google

jourd'hui connaissent l'usage des valeurs mobilières, qui n'ont pas besoin de s'étaler au grand jour. Ils connaissent même le moyen de posséder des immeubles, sans jouir de la personnification civile. Ils ont sur ce point des traditions précieuses. Les ducs de Bourgogne, Charles-Quint et Marie-Thérèse avaient eu beau multiplier les ordonnances interdisant toute acquisition d'immeubles aux gens de mainmorte, jamais ceux-ci n'avaient tenu compte de ces prohibitions. L'Église avait toujours trouvé le moyen d'éluder les lois, comme elle le fait encore de nos jours.

Les espérances des cléricaux sont en train de se réaliser; les ressuscités que le Congrès croyait n'être pas viables se portent fort bien et menacent de tout envahir. Que la fortune croissante des corporations religieuses consiste en immeubles ou qu'elle se compose de valeurs mobilières, il importe peu; les résultats sont les mêmes. Partout où il est permis d'établir un nombre indéterminé de couvents, c'est à dire de communautés de célibataires organisées de telle sorte qu'elles doivent nécessairement acquérir toujours, ne fût-ce que par accumulation d'épargnes, sans aliéner jamais, quelle que soit la nature de leurs biens, ces communautés doivent infailliblement s'étendre et se multiplier au détriment de la population besogneuse. Elles deviennent de plus en plus riches et, comme de la richesse à la puissance il n'y a qu'un pas, un jour vient où elles disposent de toutes les forces du pays.

Quand le parti clérical sera tout à fait dominant, ce qui est dans l'ordre des choses à prévoir, l'article 20 de la Constitution, tel qu'il a été amendé et adopté par le Congrès, ne l'empêchera pas de conférer la personnification civile aux communautés religieuses et de les autoriser à faire des acquisitions d'immeubles à titre gratuit et à titre onéreux. La Belgique doit donc s'attendre, à moins d'une catastrophe, à retourner plus rapidement peut-être qu'on ne s'imagine, au temps où les prélats étaient maîtres du pays.

Le remède le plus simple, pour échapper à cette éventualité, serait de modifier la Constitution de 1830; mais on a

Digitized by Google

tant vanté cette constitution qu'il ne faut pas songer, pour le moment, à y porter la main. Avec une majorité vraiment libérale, on trouverait peut-être un autre moyen :

La liberté d'association, comme toutes les libertés possibles, a ses limites ; elle n'est par tellement absolue qu'elle puisse braver les lois d'ordre public. Malgré l'article 20 de la Constitution, le Code pénal punit, sous les titres de complot, de conspiration, de bandes, les associations dont le but est d'exciter à la guerre civile, d'armer les citoyens les uns contre les autres; celles qui ont pour objet de porter la dévastation ou le pillage dans une ou plusieurs communes; celles qui sont formées pour s'emparer des deniers publics, envahir les domaines, villes ou forteresses, ou attenter aux personnes ou aux propriétés. Il punit aussi les vagabonds qui s'associent pour mendier.

Sans vouloir comparer les moines à des vagabonds, à des mendiants, à des malfaiteurs, nous ne voyons pas ce qui empêcherait de regarder comme portant atteinte à l'ordre public les associations de célibataires formées dans le but de vivre en commun et de se perpétuer en éludant les lois qui prohibent l'amortissement des biens.

Le droit de s'associer est garanti par la Constitution; mais la Constitution n'a pas rétabli le droit de former des sociétés perpétuelles, vivant des revenus d'un capital inaliénable qui peut s'accumuler, mais qui n'est susceptible d'aucune mutation, d'aucun partage. Les sociétés de cette espèce sont des établissements de main-morte ; elles ne peuvent être fondées que par des lois spéciales, et ceux qui trouvent le moyen de les fonder autrement commettent une action répréhensible.

Nos couvents modernes sont tous organisés en contravention à des lois d'ordre public. Ils ne peuvent pas même invoquer les termes de l'article 20 de la Constitution; car cet article garantit la liberté de s'associer aux Belges seulement, et non aux étrangers. Or, l'élément étranger domine dans nos monastères, sinon par le nombre, bien certainement par l'autorité. Tous les chefs d'ordres sont étrangers.

Digitized by Google

Chaque ordre est une grande association, dont le chef réside à Rome et dont les couvents fondés en Belgique et ailleurs ne sont que des succursales. Nous l'avons vu dans le procès de Kuffmann, supérieur du couvent de Termonde. Cet établissement relevait d'un moine italien résidant à Rome et, ce qui est plus grave, il avait été fondé dans le but de propager le catholicisme en Allemagne. A cet effet, les novices se recrutaient dans la jeunesse allemande. Il y a à Bruges des établissements analogues dirigés par des moines anglais ou irlandais. On rencontre aussi à Spa des jésuites qui parlent anglais et qui s'immiscent dans les familles anglaises. Leur mission est de propager le papisme en Angleterre.

Ces gens-là abusent de l'hospitalité qu'on leur donne en Belgique; ils font de notre pays un foyer d'intrigues ultramontaines et finiront par compromettre nos relations internationales, si l'on n'y met ordre, si l'on ne leur applique tout au moins la loi qui permet d'expulser les étrangers dangereux.

En résumé, le communisme monacal n'est pas, comme on le suppose, garanti d'une manière absolue par notre Constitution. Avec un peu de bonne volonté et une majorité *vraiment libérale* — je le répète — on pourrait, sans toucher au pacte fondamental, débarrasser le pays de ce qui fait sa honte et prépare sa décadence. L'Italie qui, sous ce rapport, se trouve à peu près dans les mêmes conditions que la Belgique, reconnaît la nécessité de modifier sa législation et d'interdire formellement les communautés religieuses. Cette interdiction existe déjà en Allemagne et en Suisse. La Belgique n'attendra pas sans doute que la France moderne lui donne l'exemple d'un progrès social ou que la France future renouvelle les excès de sa révolution du siècle dernier.

P.-A.-F. GÉRARD.

Digitized by Google

UNE DISCRÉTION.

COMÉDIE EN UN ACTE.

Personnages :

Mme DE FABAS. — M. DE REUILLY. — BAPTISTE. — Un Commissionnaire.

Chez Mme DE FABAS. — Un salon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN COMMISSIONNAIRE, BAPTISTE.

(*Le commissionnaire achève d'installer un meuble dans un des angles du salon.*)

BAPTISTE.

Vous êtes bien sûr au moins que c'est pour nous.

LE COMMISSIONNAIRE.

Voici l'adresse que l'on m'a donnée : Madame de Fabas, rue de Varenne, 32, au second.

BAPTISTE.

Il n'y a pas d'autre Madame de Fabas dans la maison que nous. C'est singulier pourtant, madame ne m'a rien dit.

LE COMMISSIONNAIRE.

Je présume que votre maîtresse ne vous dit pas tout; nous en voyons bien d'autres.

BAPTISTE.

Cependant, un meuble pareil ne se pose pas tout seul, et madame n'aurait pas manqué de me prévenir. — Que faudra-t-il répondre lorsqu'elle me demandera d'où vient ce meuble?

LE COMMISSIONNAIRE.

Ce meuble arrive de l'Hôtel Drouot, salle n° 3, vente de Mlle Phina.

Digitized by Google

BAPTISTE.

Une Italienne?

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est possible. Je l'ai connue Américaine, l'année dernière, lors de son autre vente.

BAPTISTE.

Vous appelez cela un meuble Boule.

LE COMMISSIONNAIRE.

Et un véritable encore. Voyez la signature : André-Charles Boule, graveur du Roy. Nous finissons par nous y connaître, nous autres.

BAPTISTE.

Madame sera bien contente. Mais qui peut lui faire ce cadeau? Car son mari est en Russie.

LE COMMISSIONNAIRE.

Ah! jeune homme, vous êtes naïf. Mais je m'attarde à bavarder.

BAPTISTE.

Vous êtes payé?

LE COMMISSIONNAIRE.

Et largement encore. Salut et fraternité.

BAPTISTE.

Bonjour. Voici madame.

(*Le commissionnaire sort.*)

SCÈNE II.

Mme DE FABAS, BAPTISTE.

Mme DE FABAS.

Que voulait ce commissionnaire?

BAPTISTE.

Il venait d'apporter ce meuble.

Mme DE FABAS.

Ce meuble?... Quel meuble?... Mais ce n'est pas pour moi. Il y a erreur. Courez vite après cet homme, afin qu'il le reprenne.

BAPTISTE.

Ce meuble est bien pour vous, madame. (*Tendant la carte que le commissionnaire a remise.*) Voici l'adresse.

Digitized by Google

Mme DE FABAS.

C'est alors un cadeau; mais de quelle part, et à quel propos? Ce n'est pas ma fête, ni le jour de l'an. Il est fort joli, ce meuble.

BAPTISTE.

Et un véritable Boule encore. La signature est là : « André-Charles Boule, graveur du Roy. »

Mme DE FABAS.

Vous y entendez donc quelque chose?

BAPTISTE.

J'ai appris cela du commissionnaire.

Mme DE FABAS.

Et il ne vous a dit que cela?

BAPTISTE.

Il m'a raconté que le meuble arrivait de l'hôtel Drouot, et qu'il faisait partie du mobilier de Mlle Phina, une Italienne ou une Américaine, on ne sait au juste.

Mme DE FABAS.

Mlle Phina! Je ne veux pas de meubles de ces créatures chez moi.

SCÈNE III.

Mme DE FABAS, M. DE REUILLY.

Mme DE FABAS.

Ah, vous venez à point nommé. Imaginez-vous que je rentre tranquillement d'une tournée de visites. Quand je dis tranquillement, c'est une façon de parler. Quinze mercredi, songez donc! Quinze fois les mêmes visages et les mêmes histoires. Nous nous suivions comme dans une procession. Il aurait été plus simple de louer un omnibus. Et savez-vous ce qui m'arrive pendant mon absence? Ce meuble qui est tombé ici par la cheminée.

M. DE REUILLY.

Il n'y a pas de quoi vous désoler; c'est un Boule authentique, de la bonne époque; vous savez que je suis connaisseur.

Mme DE FABAS.

Mais on ne peut tolérer qu'un meuble, fût-il de Boule et authen-

Digitized by Google

tique, fasse ainsi invasion chez vous, furtivement, sans dire comment ni pourquoi. Je passerais encore là-dessus, car cela se découvrira un jour. Mais il paraît, d'après le commissionnaire qui l'a apporté ici, que ce meuble a appartenu à Mlle Phina. Sans doute, une baladine ou une créature quelconque.

M. DE REUILLY.

En quoi cela peut-il vous toucher?

Mme DE FABAS.

La bonne question! Vous trouvez tout simple que nous héritions du mobilier de ces demoiselles?

M. DE REUILLY.

Là franchement, avez-vous la prétention que les potiches que je vois sur votre cheminée n'aient jamais appartenu qu'à des mandarins ayant mérité le prix Monthyon dans leur pays? Croyez-vous que tout le bric-à-brac qui garnit votre boudoir, et qui y est venu des quatre points cardinaux, n'a point traversé des lieux profanes, avant de se donner rendez-vous ici? Ces deux perles qui font ressortir le rose de vos jolies oreilles ont-elles été détachées de leur coquille nacrée à votre intention, et envoyées sous triple cachet à votre joaillier, afin que leur pureté ne fût pas ternie en route? Si votre délicatesse s'effarouche à ce point, renoncez alors à la moitié des élégances et des curiosités de l'art moderne, sans parler de l'ancien. Il faut prendre le monde comme il est. Depuis Aspasie et Phryné, pour ne pas remonter plus haut, jusqu'à Sophie Arnould et la Duthé, sans m'aventurer plus près, c'est pour les ancêtres de Mlle Phina (du côté gauche, s'entend) que Golconde et le Brésil ont livré leurs pierres les plus précieuses, que le génie de la ciselure, de la gravure et de la sculpture a enfanté ses chefs-d'œuvre les plus rares, en joyaux, en objets d'orfévrerie et en meubles de prix. Vous imaginez-vous par hasard que ce soit le luxe des honnêtes femmes seulement qui fasse vivre ces artistes sans rivaux, auxquels Paris doit de ne le céder en rien aux plus belles époques de la renaissance? La vertu possède assez de priviléges pour n'avoir pas à envier, à ce que vous appelez le vice, les coûteuses folies qu'il inspire, et dont il jouit, d'ailleurs, peu de temps: il laisse bientôt échapper ces merveilles qui, en passant dans vos mains, s'y purifient de leur péché d'origine.

Digitized by Google

Mme DE FABAS.

Vous feriez un excellent professeur d'esthétique galante; seulement je vous préviens que je n'irai pas à vos conférences. Vous sentez le roussi, monsieur le docteur. Mais il ne s'agit pas de cela. Mettons que vous ayez raison, et que ce que vous avez la bonté de nommer la vertu doive borner son ambition à recueillir, en fait de luxe et de fantaisies, les épaves du vice. Je veux bien m'accommoder de votre théorie, mais à la condition d'avoir un petit rayon de lumière. Je sais que ce meuble appartenait à Mlle Phina, mais je n'ai pas le moindre soupçon de qui le cadeau me vient. C'est trop de science d'un côté et trop d'ignorance de l'autre, et je ne veux pas que ce meuble demeure chez moi, dussé-je avoir recours aux Petites Affiches pour m'en débarrasser.

M. DE REUILLY.

J'espère, madame, vous sauver de cette extrémité. Ce meuble vous a été envoyé par moi.

Mme DE FABAS.

Par vous?

M. DE REUILLY.

Par moi-même. Nous avons parié, l'autre jour, une discrétion, au concert, à propos d'une sonate que vous disiez être de Bach, tandis que je la prétendais de Scarlati. J'étais dans l'erreur, et le hasard m'ayant conduit à l'hôtel Drouot, j'y ai remarqué ce meuble qui m'a paru joli; je l'ai acheté, sans trop faire attention à la source d'où il provenait, et j'ai pris la liberté de vous l'envoyer. S'il vous déplaît, je le ferai reprendre.

Mme DE FABAS.

Non pas. Il est charmant, et je vous remercie de l'idée. Seulement, je voudrais bien savoir... Vous me direz que c'est de la folie. D'ailleurs, comment?

M. DE REUILLY.

Madame, j'ouvre l'oreille comme devaient faire les Grecs pendant que parlait le Sphynx, avec une prodigieuse envie de comprendre.

Mme DE FABAS.

C'est que mon idée est tellement absurde... Connaissez-vous cette demoiselle Phina?

M. DE REUILLY.

Si je vous disais oui, quelle opinion auriez-vous de moi?

Digitized by Google

Mme DE FABAS.

Ni meilleure ni pire que celle que vous méritez probablement.

M. DE REUILLY.

Eh bien! je la connais, comme la connaît tout Paris, pour l'avoir vue aux courses, aux premières représentations, dans tous les endroits où la bonne société est tellement mêlée à la mauvaise que l'une se prend pour l'autre tout naturellement, et que Caton tutoie Lydie, comme s'ils faisaient ensemble un petit baccarat tous les soirs.

Mme DE FABAS.

Serez-vous bientôt sorti de l'antiquité? Vous n'êtes pas Caton, j'imagine, mais vous pourrez savoir de Lydie de qui lui venait ce meuble.

M. DE REUILLY.

Plaît-il?

Mme DE FABAS.

Mettez que ce soit une curiosité ridicule, ou supposez, ce qui est moins déraisonnable, que je ne veuille pas m'exposer à ce que le donateur, s'il est de mes amis, trouve ce meuble chez moi et le reconnaisse. C'est bien assez que je sache dans quel lieu il a séjourné. Donc, mon beau chevalier, entrez en campagne, ou sinon, malgré tous mes égards pour votre gracieuseté, ce meuble retournera à l'hôtel Drouot, où il sera vendu au profit de mes pauvres.

M. DE REUILLY.

Vous me donnez encore là une jolie commission. Je serai bien reçu de Mlle Phina lorsque je viendrai lui dire : — « Mademoiselle, une belle dame pour qui j'ai de l'amitié... » Ce n'est point assez; il faut que je colore davantage pour avoir quelque chance d'être écouté de la jeune personne. « Une belle dame dont je suis amoureux, » car vous savez que je suis amoureux de vous?

Mme DE FABAS.

Parfaitement. Je l'ai même écrit à mon mari pour l'engager à abréger son séjour en Russie; mais il a une confiance désolante, et cela ne lui fait rien.

M. DE REUILLY.

« Une belle dame dont je suis très amoureux, éperdument amoureux... » Je suis obligé d'accentuer pour faire de l'effet sur Mlle Phina, et puis, c'est la vérité.

Digitized by Google

Mme DE FABAS.

Cela est convenu, mais finissez donc votre morceau d'éloquence.

M. DE REUILLY.

« ... tient absolument à savoir de quelle main vous venait certain meuble Boule que vous avez eu l'indélicatesse de faire vendre à l'hôtel Drouot. Vous comprenez, mademoiselle, que je ne me suis chargé d'une pareille commission que dans l'espoir... avec la certitude de la récompense la plus... la plus...

Mme DE FABAS (*vivement*).

Monsieur... Monsieur!...

M. DE REUILLY.

« D'une récompense tout à fait... honnête. » C'est là un argument nécessaire, dont je crois l'effet certain. Ces demoiselles, au moins, rendent justice au véritable amour, et lorsqu'elles sentent qu'il y a une passion réelle en jeu...

Mme DE FABAS.

Eh bien ! aimez-les, je ne m'y oppose pas, et, pour commencer, faites la cour à Mlle Phina. Vous déposerez ce meuble à ses pieds; ce sera une restitution.

M. DE REUILLY.

Vous êtes impitoyable. Il n'y a donc rien au bout de ma mission affreusement délicate.

Mme DE FABAS.

Que voulez-vous qu'il y ait? Un « grand merci, bien obligé, monsieur. » Vous m'avez fait un cadeau; je vous demande de me le rendre acceptable, si c'est possible. Une autre fois, vous choisirez ailleurs que dans le garde-meuble de la cocotterie parisienne.

M. DE REUILLY.

Cocotterie!!

Mme DE FABAS.

J'ai dit cocotterie? C'est votre faute. Jamais je n'ai de ces expressions avec personne que vous.

M. DE REUILLY.

Je ne serai pas exigeant. Vous me permettrez de vous offrir une loge pour la *Reine Indigo*. La musique est de Johann Strauss, que vous aimez beaucoup.

Digitized by Google

Mme DE FABAS.

Soit. Mais qui voulez-vous que je conduise avec moi? Car vous n'avez pas la prétention, je présume, que nous allions en tête à tête.

M. DE REUILLY.

Vous prendrez Mme de Granval et M. Dussolier.

Mme DE FABAS.

Vous arrangez les choses à merveille. Mme de Granval qui est sourde comme un boulet de canon, et M. Dussolier qui s'endort en entrant au théâtre, et qu'il faut tirer par la manche, à la fin du spectacle, pour le réveiller. J'aimerais mieux aller avec vous tout seul. Ce ne se serait pas plus compromettant, et j'y mettrais au moins de la franchise.

M. DE REUILLY.

Vous amènerez qui vous voudrez, et me laisserez même à la porte de la loge, si cela peut satisfaire votre cruauté. A tantôt.

SCÈNE IV.

Mme DE FABAS, *seule.*

Ce pauvre M. de Reuilly... Il est bien mal récompensé, je l'avoue. J'aurais pu, vraiment, prendre les choses avec plus de tranquillité, et ne pas me tourmenter du crochet que ce meuble a fait à gauche avant d'arriver ici. M. de Reuilly a raison. S'il fallait aller au fond de tout, on ne jouirait de rien. Décidément, j'ai été très sotte. Quel besoin de l'envoyer chez cette demoiselle Phina avec mon impertinente commission! Elle pourra fort bien lui répondre : « Monsieur, votre belle dame est une indiscrète et une malavisée; je n'ai de compte à rendre ni à vous ni à elle. » Et elle aurait raison. M. de Fabas me désapprouverait, assurément, s'il était ici. Aussi pourquoi n'y est-il pas? Voilà trois mois qu'il se promène en Russie pour cette affaire de chemin de fer, dans laquelle il a déjà obtenu la promesse qu'on examinerait s'il y a lieu d'examiner. Cela peut le conduire loin, et il me trouvera, à son retour, avec des fils blancs dans les cheveux et une patte d'oie à faire peur, sans parler de conséquences plus sérieuses, pour un mari. Car M. de Reuilly me fait visiblement la cour, et, en usant ainsi de lui, je lui donne des avantages. (*Regardant le meuble.*) Ce meuble est véritablement très joli, et je serais fâchée de le voir

Digitized by Google

partir. Mais pourquoi m'en séparer? En supposant même, et la rencontre serait extraordinaire, qu'il soit vu ici par le galant de qui le tenait Mlle Phina, en quoi cela peut-il me toucher? Tous ces meubles se ressemblent, et puis, ce n'est pas moi qui serais embarrassée. C'est dit : quoi que rapporte M. de Reuilly, je garde mon bien, avec la douceur de penser que c'est une prise faite sur l'ennemi.

SCÈNE V.

Mme DE FABAS, M. DE REUILLY.

Mme DE FABAS.

C'est déjà vous? Vous avez eu à peine le temps de tourner le coin de la rue. La réflexion vous aura dit que ma commission n'avait pas le sens commun, et vous y avez renoncé. Je vous approuve sincèrement.

M. DE REUILLY.

Détrompez-vous. On s'est acquitté de votre commission. Je n'avais pas fait deux cents pas que j'aperçois le coupé de Mlle Phina, très reconnaissable au cocher moscovite, à longue barbe, qui le conduit, comme tout Paris sait. C'est une manière de payer ses dettes à la Russie. Je fais signe à la longue barbe d'arrêter, et je me montre à Mlle Phina. Je lui dis : « Comment, c'est vous, Mademoiselle, dans ce quartier perdu? Vous qui avez connu d'illustres militaires, permettez-moi de vous comparer à un général égaré loin de la base de ses opérations. » Elle répond : « Je suis ici pour une chose importante, où vous pourrez peut-être m'aider. » — « Très volontiers, mais j'ai moi-même un service important à vous demander. » Je continue : « Une belle dame dont je suis... »

Mme DE FABAS.

Passons, passons, je connais le discours. Et elle vous répond?...

M. DE REUILLY, *sérieux*.

Madame, je suis confus de ce qui arrive, mais ce meuble ne peut demeurer chez vous.

Mme DE FABAS.

Et pourquoi cela?

M. DE REUILLY.

Parce que la personne qui en avait fait cadeau à Mlle Phina

Digitized by Google

est de vos amis, et qu'elle pourrait le reconnaître ici, ce qui la mettrait dans une situation ridicule, et aussi moi qui vous ai offert ce meuble.

Mme DE FABAS.

Ma précaution n'était donc pas vaine. Et cette personne est de mes amis intimes?

M. DE REUILLY.

Oui.

Mme DE FABAS.

Elle vient ici souvent?

M. DE REUILLY.

Assez souvent.

Mme DE FABAS.

Elle est venue récemment?

M. DE REUILLY.

Pas très récemment, je crois. Ne m'interrogez plus; je me suis promis le secret.

Mme DE FABAS.

Ah!... Eh bien! monsieur, j'en suis fâchée; ce meuble me plaît infiniment, et je le garde.

M. DE REUILLY.

Comment, madame, un meuble dont vous connaissez les aventures légères, qui a été le témoin, innocent à la vérité, mais trop certain des discours et des choses les plus...

Mme DE FABAS.

Je vous trouve charmant. Voulez-vous que je vous refasse votre thèse sur l'indulgence qu'il faut avoir pour les pérégrinations plus ou moins risquées qu'ont pu faire, avant de nous appartenir, les objets qui sont l'ornement de nos demeures et la parure de nos personnes? Quoi! vous auriez été vif, érudit, éloquent, vous auriez remué l'antiquité et les temps modernes, et tout cela en pure perte! Non, monsieur, non, vous m'avez persuadée, et vous trouverez bon que j'agisse en écolière docile.

M. DE REUILLY.

J'ai fait un paradoxe et pas autre chose; je voulais atténuer les conséquences de mon étourderie.

Digitized by Google

Mme DE FABAS.

Ceci est trop fort. Qui vous a demandé ce meuble? Nous avions fait une gageure, dont je ne me souvenais pas plus que de la forme des chapeaux d'il y a trois ans. Vous pouviez m'envoyer une boîte de bonbons de chez Boissier, ou un mirliton. C'est tout ce que cela valait. Au lieu de cela, vous faites le magnifique, et vous achetez un meuble qui vous coûte les yeux de la tête, soixante louis, au bas mot. J'apprends par hasard que ce meuble a été en mauvaise compagnie. Vous vous livrez à une démonstration étourdissante pour prouver que cela n'est d'aucune conséquence, et qu'il faut même que ce soit ainsi. Je me laisse prendre à votre feu d'artifice, et avec la mobilité d'impressions que nous autres femmes nous apportons en tout, je m'attache à ce meuble comme s'il avait été donné à mon aïeul le comte Hector-Marie de Ferrier, maréchal de camp, contemporain d'André Boule, par le roi Louis XIV en personne, et que depuis lors il ne fût plus sorti de la famille, ce qui n'est pas tout à fait le cas, grand Dieu! Maintenant vous faites volte-face; vous voulez me convaincre que j'ai tort et qu'il faut mettre ce meuble sur le palier. Non, encore une fois, c'est fini, j'entends le garder.

M. DE REUILLY.

Soit, mais vous vous exposez à mettre un galant homme dans un grand embarras.

Mme DE FABAS.

Tant pis pour lui, cela me divertira. Ce sera l'occupation de tout mon hiver, de voir défiler ici mes connaissances et d'examiner curieusement leurs mines devant ce meuble, que j'aurai soin de leur montrer, en faisant remarquer qu'il est authentique et de la façon du grand Boule lui-même.

M. DE REUILLY.

Franchement, je ne vous croyais pas si méchante.

Mme DE FABAS.

Où donc est la méchanceté? Appelez-vous ainsi une innocente vengeance à tirer des soupirants de ces demoiselles, à qui va le meilleur du cœur et de l'esprit de beaucoup d'hommes de votre connaissance et de la mienne, sans compter ce qu'ils laissent encore à ces broussailles, à notre détriment?

Digitized by Google

M. DE REUILLY.

Je vois que je n'aurai pas le dernier mot. Cela vous regarde maintenant, mais...

Mme DE FABAS.

Il y a encore quelque chose ?

M. DE REUILLY.

Mlle Phina a mis une condition à la confidence qu'elle m'a faite : c'est l'affaire importante qui l'amenait dans ce quartier.

Mme DE FABAS.

Je présume que je suis en dehors de ce petit arrangement.

M. DE REUILLY.

Dans le déménagement du meuble elle a oublié de retirer un paquet de lettres d'un des tiroirs : elle a su que le meuble était chez vous, et j'ai promis de lui renvoyer les lettres. Vous permettez?

(*Il va au meuble et en ouvre les tiroirs.*)

Mme DE FABAS.

Faites... Je me tiens à une distance respectueuse. Vous voyez que je suis raisonnable. L'œil me démange bien un peu.

M. DE REUILLY.

Rien... rien... rien. Il n'y a plus que ce tiroir, mais impossible de l'ouvrir ; il est à secret.

Mme DE FABAS (*s'approchant*).

Voulez-vous que j'essaye? Nous sommes plus habiles que vous à ces inventions. (*Elle pousse un ressort, le tiroir cède.*) Voilà que cela s'ouvre.

M. DE REUILLY (*saisissant un paquet de lettres*).

Et voilà les lettres.

(*Les lettres se détachent et s'éparpillent sur le parquet. M. de Reuilly et Mme de Fabas les ramassent.*)

Mme DE FABAS.

Tenez, je vais vous aider. Comme vous êtes agité!... On dirait que vous avez des autographes par là. Je fais un joli métier de rassembler la correspondance de Mlle Phina. Il ne me manquerait plus que de l'éditer, avec une préface de ma main.

M. DE REUILLY.

Donnez.

Digitized by Google

Mme DE FABAS.

En voilà encore une... (*Avec un mouvement.*) Ah!...

M. DE REUILLY.

Qu'y a-t-il?

Mme DE FABAS.

Je connais cette écriture... je la connais trop bien.

M. DE REUILLY.

Toutes les écritures se ressemblent aujourd'hui. Cette lettre pourrait être de moi. Elle l'est peut-être.

Mme DE FABAS.

Pas de fausse générosité. Cette lettre est de M. de Fabas. Je m'explique fort bien maintenant votre embarras et l'insistance que vous mettiez à vouloir faire disparaître ce meuble. La rencontre est curieuse.

M. DE REUILLY.

Madame, ne vous hâtez point de juger.

Mme DE FABAS.

Ne craignez rien. Je n'aime pas le mélodrame au théâtre, et je n'en donnerai pas le spectacle chez moi. Je suis trop de mon temps pour ne pas fermer les yeux sur certaines faiblesses lorsque le scandale ne les rend point intolérables ou que l'habitude ne les transforme pas en vice. Mais je suis aussi trop femme pour me refuser à toute vengeance permise et pour ne pas essayer de déranger un peu la quiétude de M. de Fabas à mon sujet. La jalousie pourra le mettre sur la voie de l'amendement. — Monsieur de Reuilly, vous me faites la cour.

M. DE REUILLY.

Parfaitement, madame.

Mme DE FABAS.

Vous continuerez à me le faire.

M. DE REUILLY.

Avec bonheur.

Mme DE FABAS.

Même après le retour de M. de Fabas, surtout après son retour.

M. DE REUILLY.

Vous pouvez y compter.

Mme DE FABAS.

Vous n'irez pas trop loin pourtant.

Digitized by Google

M. DE REUILLY.

Madame, je tâcherai.

Mme DE FABAS.

Je vous avertirai, d'ailleurs; et, si j'oubliais, c'est vous qui me préviendriez.

M. DE REUILLY.

Ceci me parait plus difficile.

Mme DE FABAS.

En y mettant de la bonne volonté... Pour commencer, ne m'avez-vous pas offert une loge pour un spectacle?

M. DE REUILLY.

Oui, madame, pour la *Reine Indigo*.

Mme DE FABAS.

Nous irons. La loge est-elle en vue?

M. DE REUILLY.

Pas trop.

Mme DE FABAS.

Tant pis. Je voudrais que l'on nous remarquât, et que le bruit en allât jusqu'à M. de Fabas, dans les steppes de la Russie. Nous prendrons Mme de Granval et M. Dussolier.

M. DE REUILLY.

Ne m'avez-vous pas dit que Mme de Granval était sourde et que M. Dussolier tombait en léthargie en entrant au théâtre?

Mme DE FABAS.

Tant mieux, cela nous fera deux chaperons assortis. Il faudra songer ensuite à autre chose. N'y a-t-il pas des courses dimanche?

M. DE REUILLY.

C'est le jour du grand prix de la ville de Paris.

Mme DE FABAS.

J'irai. Vous aurez soin de ne pas manquer.

M. DE REUILLY.

Je passerai plutôt la nuit dans les tribunes.

Mme DE FABAS.

Je serai dans ma calèche neuve et j'aurai une toilette dont on parera. Vous me montrerez cette demoiselle Phina. Je suis curieuse de

Digitized by Google

la connaître. Vous organiserez la suite de ce programme. Nous aurons quelque chose chaque jour.

M. DE REUILLY (*lui baisant les mains*).

Ah! madame, vous me comblez de bonheur.

Mme DE FABAS.

Prenez garde, je suis obligée de vous avertir déjà. M. de Fabas finira par s'émouvoir, ou c'est qu'il est gelé, et on me le renverra dans un bloc, de Saint-Pétersbourg. A propos, et ce meuble?

M. DE REUILLY.

Voulez-vous que je le fasse prendre?

Mme DE FABAS.

Nullement. Il restera ici pour M. de Fabas. Mon mari l'aura perpétuellement sous les yeux; il le verra le matin, le soir et la nuit, en rêve. Ce sera son cauchemar.

M. DE REUILLY.

Le meuble de Méduse.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Une lettre pour madame.

Mme DE FABAS.

Donnez. De mon mari...

BAPTISTE.

La dame qui est déjà venue pour la loterie de bienfaisance, s'est présentée pour avoir la réponse de madame. Je lui ai dit qu'il y avait du monde. Elle repassera un peu plus tard.

Mme DE FABAS.

C'est bien. (*Lisant.*) « Chère femme aimée, enfin me voici délivré. L'acte de concession est signé, et c'est pour toi, pour notre petite Marthe, que je suis heureux surtout de la bonne fortune qui m'arrive. J'ai été obligé de rester quelques jours à Saint-Pétersbourg, pour les dernières formalités; aussitôt qu'elles seront remplies, j'accourrai vers vous. Ah, si tu savais la hâte que j'ai de te revoir! Pendant ces

Digitized by Google

longues journées que j'ai passées dans l'isolement, en face de moi, j'ai fait bien des réflexions; et cette confession, que nous autres voltairiens nous refusons à l'Église, je l'ai faite à moi-même. Je t'assure que j'ai été un pénitent très sincère et un confesseur fort rigoureux. J'ai mis au pardon des conditions strictes, mais douces dans leur sévérité, que tu approuveras. Plus d'une fois je m'étais oublié à la poursuite de l'ombre, et j'avais négligé l'agréable proie qui m'attendait à la maison, sollicitant le chasseur froid et distrait. Le chasseur ne sortira plus de son domaine. — L'essentiel, c'est que je n'aï pas compromis mon cœur dans ce vagabondage; je te le rapporte entier, bien à toi, rafraîchi et meilleur par cette épreuve de la solitude. Tu en pourras bientôt juger.

« Tes lettres ne me parlent plus de M. de Reuilly. Est-ce qu'il te fait toujours la cour? Cela ne me déplairait pas extraordinairement. Si j'avais eu à choisir, j'aurais volontiers songé à lui. Malgré ses qualités aimables, il n'est point de ces hommes qui donnent de l'ombrage, et je ne serais pas sans profiter de la bonne garde qu'il doit faire autour de toi pour son propre compte, si mon cher trésor ne se gardait point tout seul... »

M. DE REUILLY.

Voilà qui est gracieux. Je suis touché du portrait. On tâchera de faire voir qu'il est flatté.

Mme DE FABAS.

Dites-moi, cette *Reine Indigo* est-ce vraiment joli?

M. DE REUILLY.

A parler sincèrement, ce n'est pas de la musique savante ni de la haute littérature, mais cela danse tout seul. — Pourquoi cette question?

Mme DE FABAS.

C'est qu'en lisant cette lettre, j'ai senti en moi quelque chose comme un souvenir et un avertissement à la fois. J'ai revu des lieux et des jours lointains. On a de ces visions rapides où les misères du présent disparaissent, chassées par la mémoire des grandes fêtes du cœur, et qui sont une sorte de lumière à l'entrée d'un chemin obscur. J'aime toujours M. de Fabas, et il est votre ami. Nous allions faire une sottise, moi en me donnant des apparences de femme légère, vous en ayant l'air de me compromettre, car les choses n'eussent pas

Digitized by Google

été plus loin, ou la sottise eût été plus grande. Et tout cela pour une discrétion à propos d'une sonate de Bach, et parce que Mlle Phina a fait vendre ses meubles pour payer sa couturière. Franchement, l'effet n'eût pas été proportionné à la cause. — Que déchirez-vous donc là, monsieur?

M. DE REUILLY.

Cette lettre que vous avez ramassée, et dont l'écriture vous paraissait avoir une certaine ressemblance avec celle de M. de Fabas. A présent, nous sommes tous vertueux.

Mme DE FABAS (*lui tendant la main*).

Merci. Il ne reste plus d'autre corps de délit que ce meuble.

BAPTISTE (*entrant*).

Madame, cette dame est encore là pour la loterie de bienfaisance.

Mme DE FABAS.

Elle nous tire de difficulté... Le meuble ira à cette loterie... (*A Baptiste.*) Dites à cette dame qu'elle aura une réponse aujourd'hui. (*A M. de Reuilly.*) C'est vous, monsieur, qui enverrez le meuble en votre nom et qui récolterez les bénédictions des pauvres, sans compter les sourires des dames patronnesses.

M. DE REUILLY.

Voilà un meuble qui aura fait bien du chemin.

Mme DE FABAS.

Ce n'est peut-être pas sa dernière étape. Je ferai prendre un gros paquet de billets à M. de Fabas. Ce sera toute ma vengeance. Et qui sait si ce meuble ne reviendra point ici, par la main de la charité?

Édouard Romberg.

Digitized by Google

LA CLASSE MOYENNE

ET SON ROLE DANS L'ÉTAT MODERNE.

L'humanité, prise en masse, ressemble assez à une pyramide formée de trois couches superposées : en bas, la foule des prolétaires; plus haut, la classe moyenne; au sommet, l'aristocratie. Toutes trois travaillent; mais le travail de la première n'est qu'une lutte éternelle contre la faim; celui de la seconde lui procure l'aisance; celui de la troisième n'est plus qu'un plaisir.

Sans doute, ces trois classes d'hommes ne se présentent pas toujours dans l'histoire sous les mêmes noms ni les mêmes formes; sans doute, la grande révolution des idées qui se poursuit depuis la Renaissance et dont la révolution française marque une importante étape, a mêlé bien des nuances, renversé bien des barrières; mais, à prendre les choses dans leur ensemble, les mêmes divisions existent toujours et l'on est obligé de reconnaître que le résultat de tant de siècles d'efforts a moins été, jusqu'ici, de faire disparaître les trois classes sociales que de donner la prépondérance à la classe moyenne.

Dans un pays comme la Belgique, ce fait saute aux yeux. Vainement la Constitution proclame-t-elle l'égalité de tous les citoyens; elle-même se donne un démenti par son organisation des pouvoirs politiques. Qu'est-ce que le Sénat, cette assemblée recrutée parmi un millier d'opulents propriétaires, sinon l'expression de l'aristocratie foncière? Qu'est-ce que le

Digitized by Google

corps électoral, réunion de cent mille censitaires dans un pays qui renferme quinze à seize cent mille hommes de plus de vingt ans, sinon la représentation de la classe moyenne ou plutôt d'une portion de la classe moyenne, celle qui possède la terre? Qu'est-ce, enfin, que ces quinze cent mille Belges privés du droit de vote, parias de la politique, sinon en grande partie le prolétariat?

Et si, laissant de côté l'organisation politique, nous passons à l'organisation sociale, le plus rapide examen des données de la statistique ne nous montre-t-il pas, non seulement en Belgique, mais partout sur la surface du globe, ces mêmes classes, l'aristocratie de la finance ou de la terre qui jouit, la bourgeoisie qui travaille et capitalise, le prolétariat qui travaille?

Sous ce rapport, les choses ont peu changé dans le cours des siècles. Croit-on, par exemple, qu'une grande ville d'aujourd'hui diffère beaucoup d'une grande ville du moyen âge? Quels étaient alors les habitants de la cité? D'abord, les patriciens, les grands bourgeois, seigneurs et maîtres des hôtels de pierre situés dans les beaux quartiers, échevins héréditaires en possession des charges publiques, membres du haut commerce ou propriétaires-rentiers des terres, des manoirs et des métairies; ensuite, les petits bourgeois, membres actifs des corporations, fabricants ou patrons, commerçants modestes, scribes, employés, tous beaucoup plus nombreux que les grands, mais beaucoup moins bien logés et beaucoup moins fortunés; enfin, les masses ouvrières parquées dans les ruelles ignobles, dans les cours des miracles, au fond de taudis en bois ou en glaise, le long des bas quartiers et des faubourgs, sans droits politiques, mal nourries, mal vêtues, flétries par l'ignorance et la misère, toujours prêtes à faire le coup de main et contenues par la terreur.

Tel était l'aspect d'une cité du moyen âge, tel est, à peu de chose près, l'aspect d'une métropole moderne. Ici aussi, le grand bourgeois, le patricien, le riche, baron de la finance, du négoce ou de la terre, s'est emparé des meilleurs quartiers et trône dans des palais de marbre dont le moindre occupe

Digitized by Google

plus d'espace à lui seul que les masures d'une légion d'ouvriers; puis, dans les quartiers moins bien situés, dans des demeures plus simples et plus restreintes, se répand, s'éparpille la classe moyenne, le petit bourgeois, le marchand, le fabricant, l'employé, le médecin, le légiste, le petit propriétaire, le petit rentier, celui qui gagne assez pour se donner un certain bien-être; enfin, dans les ruelles, les bataillons carrés et les impasses, grouille la foule des prolétaires, foule bigarrée où toutes les nuances de la misère se trouvent représentées, depuis l'aisance relative de l'ouvrier d'élite jusqu'au néant de ces déshérités de la vie, larves blêmes qui n'apparaissent au soleil qu'aux jours d'émeute et que l'on voit en hiver fouiller les tas de cendres à la porte des riches, comme des damnés à la porte du paradis.

Cinq cents ans n'ont donc pas transformé l'organisation sociale; ce qui est vrai, nous le répétons, c'est qu'ils ont donné à la classe moyenne une position prépondérante, c'est qu'ils en ont fait la souveraine de ce siècle. C'est une raison suffisante pour étudier son passé, ses devoirs et ses droits.

I

Ce n'est pas la première fois que la classe moyenne tient en main les rênes de l'État. Bien souvent, dans l'histoire et, pour ainsi dire, à toutes les étapes de la civilisation, nous la voyons apparaître, lutter, vaincre et dominer pendant un certain temps. Chaque fois, elle s'élève aux dépens de l'aristocratie; chaque fois, elle doit son triomphe aux mêmes vertus, l'esprit de suite, d'économie et d'association, l'énergique conscience de ses droits; chaque fois, elle succombe à cause des mêmes fautes: l'égoïsme, le dédain de la masse populaire, le mépris de la solidarité.

Le passé est la grande leçon de l'avenir; ouvrons donc le livre de l'histoire. Que voyons-nous? En Grèce, la classe moyenne se montre, avec Solon, vainqueur des Eupatrides; elle brille avec Clisthène et Périclès, et les vingt mille citoyens d'Athènes, qui règnent sur leurs dix millions de sujets,

Digitized by Google

nous représentent l'image la plus parfaite du triomphe de la bourgeoisie dans le monde grec. Née de l'agriculture et du commerce, cette bourgeoisie resplendit sur l'antiquité tout entière; mais l'égoïsme et l'orgueil l'empêchent d'ouvrir les bras à ceux qui travaillent pour elle le long des rivages de la mer Égée, aux métèques, aux alliés, aux esclaves; aussitôt les révolutions commencent, les démagogues excitent les masses populaires et la Grèce finit par tomber épuisée sous l'épée des Macédoniens.

A Rome, l'histoire de la classe moyenne est plus caractéristique encore; fille du peuple, elle s'élève lentement pendant plusieurs siècles, transforme peu à peu la république aristocratique de Brutus en république démocratique et triomphe avec la réforme des trente-cinq tribus, en pleines guerres puniques. C'est elle qui conduit Rome à la conquête du monde, c'est elle qui renverse Carthage et l'Orient. Mais, à mesure que s'accroissent son luxe et sa puissance, elle se cuirasse d'égoïsme. C'est en vain que l'Italie gémit de toujours servir et de toujours verser son sang pour Rome, sans avoir sa part dans le gouvernement de Rome; c'est en vain que les Gracques, Scipion Émilien et le second Drusus fatiguent la bourgeoisie romaine de leurs avertissements et veulent infuser dans le vieux sang du Peuple-Roi quelques gouttes du jeune sang de l'Italie; Rome reste inflexible, sourde à tous les appels; la guerre sociale éclate; la démagogie se déchaîne et le césarisme impérial recueille ce riche patrimoine que la classe moyenne n'a pas su administrer.

Après les bouleversements des invasions germaniques et l'effondrement de l'empire carolingien, la classe moyenne reparaît. Issue du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, elle s'élève par les communes, s'entoure de murailles, tient à distance la féodalité, enferme dans les coffres cadenassés de ses beffrois ses *keuren*, ses chartes et ses priviléges. Mais, dès qu'elle est en possession de ces précieux avantages, elle s'arrête; l'égoïsme et l'envie la pénètrent; la division se met dans ses rangs; elle s'épuise en luttes stériles et, quant à ce peuple de travailleurs et de paysans qui s'est formé autour

Digitized by Google

d'elle pour alimenter son luxe et garnir ses magasins, elle lui refuse sa part dans l'avoir social, elle le méprise, elle le repousse; on court aux armes. Comme aux temps de la Grèce et de Rome, les prolétaires montent à l'assaut des libertés communales; comme alors, ils ne réussissent qu'à couvrir le monde de ruines et de sang et à favoriser l'avénement des monarchies absolues.

Dans notre pays, cette évolution se manifeste avec une remarquable netteté. Dès le XII^e^ siècle, que sont nos communes? Des associations de cousagers de la marke devenus propriétaires du sol, groupés en gildes, enrichis par le commerce. La commune belge est alors un corps aristocratique; ses membres, ce sont les patriciens, les grands bourgeois. A eux les priviléges et les monopoles, à eux les gildes marchandes, les hanses et les entrepôts; à eux la magistrature, les échevins et les conseillers; à eux les maisons de pierre, les *steenen*, les hôtels de ville et les beffrois!

Mais autour de ces Grands, membres actifs de la commune, se sont groupés les Petits, les plébéiens, les métiers, les tisserands, les tanneurs, les drapiers, les brasseurs, les bouchers, mille autres encore. Dès le XIII^e^ siècle, ils réclament une place dans le gouvernement de la cité. S'ils n'avaient eu que le nombre, ils eussent succombé, comme succomberont plus tard les prolétaires; mais ils ont de plus l'intelligence, l'esprit d'association, le goût et la possibilité de l'épargne; peu à peu, comme à Rome, ils s'ouvrent un passage jusqu'aux fonctions publiques, et l'aurore du XIV^e^ siècle voit partout, à Gand, à Bruges, à Ypres, à Liége, le triomphe des corporations, c'est à dire de la classe moyenne.

Alors se montre la puissance des communes; alors s'élèvent les halles, les hôtels de ville, les églises gothiques, témoins immortels de la richesse, de la force, du génie et de la splendeur de la bourgeoisie. Mais cette splendeur cache un ver rongeur, le prolétariat. Çà et là, entassé dans les faubourgs et les ruelles infectes, foisonne un nouveau peuple, le peuple des ouvriers; les maîtres tisserands, les brasseurs, les drapiers, les forgerons ont besoin d'apprentis aujourd'hui et le

Digitized by Google

nombre de ces apprentis, de ces compagnons, de ces *knapen*, grossit avec une rapidité effrayante : Gand, Louvain, Bruges, Ypres font battre des milliers de métiers ! Pour ces prolétaires, pas de place au soleil de la commune; membres passifs du métier, ils travaillent pour le maître, ils versent leur obole au trésor de la corporation, ils doivent prendre les armes pour la défendre; mais ils n'ont aucuns droits politiques. Sans doute, ces droits, ils peuvent les acquérir, mais au prix d'un long apprentissage, d'une somme d'argent et d'un *chef-d'œuvre*. Ces conditions, combien d'entre ces pauvres hères sont capables de les remplir? Et puis, à mesure que le temps marche, les métiers se montrent moins accessibles, le droit d'entrée s'élève, la défiance entre le maître et l'ouvrier grandit. Si du moins la bourgeoisie avait su user de son despotisme pour le bien commun; si elle avait songé à relever ce peuple qu'elle tenait en servage, à émanciper le paysan, à protéger l'ouvrier; si, comme le rêvait Van Artevelde, elle avait essayé de former une alliance de ville à ville et de province à province ! Mais non, l'esprit de solidarité lui fait complétement défaut; elle s'épuise en vaines discordes; de commune à commune, de métier à métier on se jalouse, on se déchire, on s'entre-tue.

Alors, ce peuple immense des prolétaires, las de verser son sang pour la bourgeoisie, sans cesse décimé par les pestes, les famines et les incendies au fond de ses tanières, ce peuple-là tire à son tour l'épée et se jette dans la mêlée. De tous côtés, la guerre se déchaîne sauvage, féroce, implacable; dès la fin du XIV^e^ siècle, des flots de sang inondent les grandes communes belges : Louvain, Liége, Bruges, Gand, Bruxelles sont ébranlées jusque dans leurs fondements. Hélas ! c'est en vain que s'accumulent tant de ruines ! Comme à Athènes, comme à Rome, les masses brutales, qui n'ont pour elles que le nombre, ne réussissent qu'à détruire; les communes succombent, mais c'est pour faire place à l'orgueilleuse tyrannie des ducs de Bourgogne.

Ce que les ducs de Bourgogne ont fait en Belgique, les rois le font ailleurs. Cependant la classe moyenne ne tarde

Digitized by Google

pas à se reformer; dès le XVIII^e siècle, le mouvement se dessine; les progrès de la science et de l'industrie le précipitent et, par la seule force de sa patiente énergie, de son intelligence et de son épargne, la bourgeoisie reprend une fois de plus la direction de l'État. Même en France, la transition se fit pacifiquement : quatre-vingt-neuf n'est pas une révolution violente, c'est le résultat d'un travail séculaire de la bourgeoisie. Quant aux fureurs de la Convention, quant à la brèche sanglante par où les prolétaires essayèrent de pénétrer à leur tour dans la place, elles n'ont servi de rien; la classe moyenne laissa passer l'orage et se retrouva seule maîtresse de toutes les positions conquises; le prolétaire resta ce qu'il était.

II

En effet, quels avantages le prolétaire a-t-il acquis depuis le XVIII^e siècle? Nous ne parlons pas, bien entendu, de ceux qui résultent du progrès général de la civilisation et de la science, tels que la diminution de l'arbitraire, l'adoucissement des moyens répressifs, la facilité des moyens de transport et de communication, car ces avantages, dont la plupart ont d'ailleurs profité beaucoup plus au bourgeois qu'à l'ouvrier, n'ont qu'une importance secondaire pour la solution du problème social.

C'est à ce point de vue que nous nous plaçons quand nous demandons quels sont les avantages acquis par le peuple depuis 1789. La liberté? Mais la liberté n'est utile qu'à celui qui peut s'en servir, et la masse populaire, sur toute la surface de notre vieille Europe, est dans une impossibilité presque absolue de se servir de la liberté. Sans doute, tous les citoyens sont égaux devant la loi; le servage, les maîtrises et les corporations sont abolis. Qu'importe au prolétaire? Est-ce que les huit à neuf cent mille ouvriers agricoles que renferme notre pays sont libres de se soustraire au joug du propriétaire foncier, de changer de résidence, d'épargner, de louer une ferme ou d'acheter un lopin de terre? Est-ce

Digitized by Google

que nos huit à neuf cent mille ouvriers houilleurs, tisserands, drapiers, maçons et autres, sont libres d'empêcher les diminutions ou les suspensions du salaire, de quitter leurs charbonnages, leurs ateliers, leurs usines et leurs chantiers pour choisir un travail plus lucratif ou plus stable, se donner des loisirs et se nourrir à leur guise? Qu'il y ait des jurandes et des maîtrises ou qu'il n'y en ait pas, cette masse énorme n'en est pas moins, aujourd'hui comme autrefois, esclave de la glèbe ou de la fabrique; les noms ont changé, la chose reste.

Est-ce là de l'exagération? Que certains ouvriers puissent économiser, changer de profession et s'élever même aux plus hauts degrés de l'échelle sociale, qui le nie? Mais ces favorisés du sort, combien sont-ils? Cent, mille, dix mille? Qu'est cela? Vouloir ériger en règle ces quelques exceptions que leur rareté même signale immédiatement à tous les yeux, n'est-ce pas répéter ce dicton naïf d'après lequel tout soldat français porte dans son sac le bâton de maréchal de France?

Non, non; ne nous faisons pas d'illusions; dans l'état actuel des choses, l'unité de législation, l'abolition des droits seigneuriaux, la suppression des priviléges et des corporations ont surtout profité à la classe moyenne; le prolétaire n'y a presque rien gagné. Il n'avait pas de droits politiques? Il n'en a point davantage ou ceux qu'il a sont illusoires. Il était à la merci des famines? Les crises alimentaires ne l'épargnent pas. Il devait servir dans les milices communales? La conscription pèse encore plus lourdement sur lui. Il était ignorant, brutal, superstitieux? Ces stigmates dégradants sont encore gravés sur son front. Il était à la merci des fluctuations du salaire? Ce danger le menace toujours, plus terrible même et plus implacable de jour à jour, grâce à l'extension de la grande industrie, à la lutte acharnée du capital et du travail, à l'abus des sociétés anonymes dont une seule, par sa ruine ou sa liquidation, jette des milliers d'hommes sur le pavé. Où donc est le progrès?

Il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir, tant que subsistera notre régime social, tant que l'économie politique n'aura point trouvé de remède ou de contrepoids à cette *loi d'airain*

Digitized by Google

dont parle le socialiste allemand Lasalle, et d'après laquelle, sous l'action de l'offre et de la demande, le salaire moyen est réduit à ce qui est indispensable pour permettre à l'ouvrier de vivre et de se perpétuer[1].

Soyons sincères; essayons de regarder un instant le peuple autrement qu'à travers nos lunettes de bourgeois et jetons les yeux sur une famille de prolétaires dans une de nos ruelles. Le père est ouvrier tisserand, la mère travaille à la journée; l'épargne est impossible; il y a des enfants, — il vaudrait mieux qu'il n'y en eût pas, — mais enfin, c'est un fait, il y a des enfants et même beaucoup d'enfants, mettons-en cinq. Que vont devenir ces petits êtres? Que la fabrique chôme, — cela arrive — que le père tombe malade, que le salaire baisse, et voilà la famille sans pain. Il faut vivre cependant! Les enfants iront mendier, voler peut-être! Que si même on suppose le travail prospère, comment les parents élèveront-ils les enfants? Admettons qu'on les envoie à l'école. Les voilà sauvés, direz-vous. Peut-être! En Belgique, par exemple, où les ignorants pullulent et où celui qui sait lire gagne par ce seul fait une supériorité manifeste; mais si tout le monde savait lire, le problème serait le même. Loin de nous la pensée de nier l'heureuse influence de l'école dans la solution du problème social; mais, comme nous l'établirons tout à l'heure, l'instruction ne suffit pas, l'Allemagne le prouve; l'école n'est utile, et c'est là son but immense, son but sacré, que comme un moyen d'arriver à modifier l'état social tout entier, avec le moins de crises et de secousses possible.

Revenons à notre exemple : Ces enfants, même après avoir été à l'école, vont devoir gagner leur pain. Y aura-t-il du travail pour eux tous? Et pour leurs familles, s'ils en ont à leur tour? Est-ce qu'en vingt ans, par exemple, le mouvement industriel aura tellement progressé et les besoins se seront tellement multipliés, que tous trouveront un salaire supérieur ou même proportionnellement égal à celui

[1] *Voir* l'article de M. De Laveleye sur le socialisme contemporain en Allemagne, dans la livraison du 15 décembre 1876, de la *Revue des Deux Mondes*.

Digitized by Google

qu'avaient les parents? Certains économistes le pensent; mais les faits leur donnent un démenti catégorique; la population progresse bien autrement vite que les besoins de l'industrie ou de l'agriculture. Nés prolétaires, les enfants du tisserand mourront prolétaires comme leurs ancêtres.

Ce que nous disons de l'ouvrier des villes serait bien plus vrai encore de l'ouvrier des campagnes, du prolétaire agricole. C'est ainsi que la disproportion existant entre la classe moyenne et le prolétariat augmente toujours; chaque génération agrandit l'abîme et fournit de nouvelles recrues à cette armée confuse qu'on entrevoit à peine, tant elle se meut dans les ténèbres.

Que si, voulant se rendre compte de la réalité de la situation et de la force respective des différents groupes, on entreprend de consulter la statistique, le problème ne tarde pas à se dessiner dans toute sa terrible grandeur.

Si l'on met de côté les Belges sans profession, c'est à dire les enfants et la plus grande partie des femmes, on trouve que la Belgique, sur 5 1/2 millions d'habitants, chiffre rond, renferme 2,800,000 citoyens actifs des deux sexes, soit un peu plus de la moitié [1].

Combien y a-t-il de prolétaires dans ce nombre? Il est difficile de le dire avec précision, à cause de l'insuffisance radicale de nos statistiques sur un point aussi important. Cependant, avec un peu de patience, l'on peut arriver

[1] Ce chiffre et ceux qui vont suivre sont empruntés à l'*Exposé de la situation du royaume*, pendant la période décennale de 1851 à 1860. On y trouve, au tome 3, titre IV, page 72, le dénombrement suivant de la population, d'après le récensement général de 1856 :

Agriculture et sylviculture	23.50 p. c.
Industrie	19.12 —
Commerce	3.45 —
Professions libérales	1.49 —
Force publique	0.79 —
Propriétaires, rentiers et pensionnés	1.10 —
Services domestiques	1.91 —
Sans profession	48.64 —

Nous nous sommes basé sur la même proportion, en tenant compte de l'augmentation du nombre des habitants depuis 1856, et de certains chiffres des annuaires statistiques récents.

Digitized by Google

à une sorte d'évaluation approximative en nombres ronds.

Faisons d'abord la part de la classe moyenne. On peut y faire rentrer, sans crainte de se tromper beaucoup, les individus exerçant des professions libérales, 80,000 ; les propriétaires, rentiers et pensionnés, 60,000; le dixième de ceux qui s'occupent d'industrie, soit 100,000 personnes, et le tiers de ceux qui s'occupent de commerce, 60,000; c'est à dire en tout 300,000 personnes. A ce chiffre, s'il faut en croire la statistique de 1856[1], il faut ajouter environ 500,000 agriculteurs propriétaires, fermiers ou directeurs d'exploitation.

Mais il est presque certain que 1/5 au moins de cette population agricole rentre dans la classe des prolétaires. — Il nous resterait donc 400,000 agriculteurs de la classe moyenne, qui, joints aux 300,000 personnes citées plus haut, porteraient à 700,000 le nombre des citoyens actifs de la classe moyenne en Belgique.

Le total des citoyens actifs étant de 2,800,000, les prolétaires compteraient donc pour les 3/4 dans ce chiffre, soit 2,100,000.

Ce chiffre est certes encore au dessous de la vérité; puisque le pays renferme, d'après les derniers annuaires statistiques officiels eux-mêmes, plus de 250,000 ouvriers en tissus, 140,000 menuisiers, maçons et gens de bâtiments, 250,000 employés aux vêtements, dont 100,000 dentellières, 180,000 mineurs, 130,000 domestiques, 750,000 ouvriers agricoles; soit, rien que dans ces professions, un groupe de 1,700,000 prolétaires.

La statistique des écoles vient appuyer ces chiffres[2] : Sur 560,000 enfants fréquentant les écoles primaires communales ou adoptées, soumises à l'inspection, 410,000 sont reçus gratuitement, 150,000 payent une rétribution, et l'on peut affirmer que sur les élèves payants, beaucoup encore doivent rentrer dans la classe des prolétaires.

[1] *Exposé de la situation du royaume,* tome 3, titre IV, page 24. On y constate que les 5/12 de ceux qui s'occupent d'agriculture sont fermiers, propriétaires, etc., et les 7/12 travailleurs agricoles.

[2] Annuaire 1876, p. 98 et 99.

Digitized by Google

En somme, la classe moyenne, même dans son extension la plus large, atteint à peine le tiers du prolétariat; en d'autres termes, sur quatre citoyens belges exerçant une profession, trois sont des prolétaires.

Mais cette classe moyenne, si l'on veut bien apprécier son rôle, doit elle-même se diviser en deux catégories, les villes et les campagnes; celles-ci pouvant être considérées dans l'état actuel des choses, comme sans initiative, sans influence pour le progrès, la classe moyenne active, capable d'entreprendre et de réaliser des réformes, se réduirait donc à 300,000 bourgeois.

Ce sont ces 300,000 bourgeois, le 1/9 de notre population active, qui doivent avant tout nous préoccuper; c'est à eux qu'appartient en fait la souveraineté du pays, non pas qu'ils l'emportent dans les élections, mais parce que, par leur instruction, leur expérience politique, leur esprit d'association et leurs habitudes de vie, ils forment et dirigent l'opinion publique.

Encore, parmi ces 300,000 bourgeois, faut-il mettre à part ceux que M. Charles Bigot, dans son beau livre de philosophie sociale, appelle *les classes dirigeantes*, ceux en qui se concentrent toutes les forces de l'État moderne et qui seuls tiennent en main les ressorts suprêmes de la politique. Dans leurs rangs nous pouvons faire entrer le corps enseignant, le clergé séculier, les médecins, notaires, avocats, juges, artistes, en tout 30,000 personnes[1], plus 30,000 propriétaires et 40,000 chefs d'industrie, de commerce, etc.; soit 100,000 citoyens[2].

Ces 100,000 citoyens constituent le cerveau de la Belgique, l'essence même de la classe moyenne. Parmi eux, à la vérité,

[1] Annuaire, page 47. Le corps enseignant renferme 12,000 personnes environ; les cultes, 8,000; l'art médical, 3,000; le notariat, 1,000; les beaux-arts, 3,400; le barreau, 1,600; la magistrature, 1,000.

[2] Cent mille citoyens, 1/28 de la population active. C'est la même proportion que celle que nous donne la statistique des écoles: 560,000 enfants fréquentent les écoles primaires soumises à l'inspection, tandis que les écoles moyennes et supérieures de l'État et des communes ne renferment que 20,000 élèves environ, soit 1/28.

Digitized by Google

se trouvent compris les éléments de l'aristocratie, les puissants de la terre, les favorisés de la fortune ; mais on peut les passer sous silence, car, d'une part, ils ne forment qu'une infime minorité ; d'autre part, leur influence est extrêmement limitée depuis 1789, et le plus grand nombre d'entre eux se montrent aussi indifférents pour la cause du progrès que les paysans eux-mêmes. Peu leur importe le régime sous lequel ils vivent, leur fortune les met à l'abri de toutes les tourmentes politiques et sociales.

Nous terminons ici ces considérations statistiques. Sans doute, les chiffres que nous venons de donner sont loin d'être précis ; mais la faute en est, encore une fois, aux recueils officiels. Dans tous les cas, nous croyons avoir fait la part assez belle à la classe moyenne et pouvoir conclure que sur 2,800,000 Belges exerçant une profession quelconque, 700,000 au plus peuvent être considérés comme se trouvant dans des conditions qui permettent l'économie et qui ont leur satisfaction dans l'ordre social actuel, et 300,000 à peine forment le noyau pensant, capable d'agir et de diriger l'État.

Ces chiffres vrais pour la Belgique, où la classe moyenne est fort puissante, où l'on compte, 1,100,000 propriétaires, sont bien plus vrais encore pour les autres pays chez lesquels le prolétariat, soit industriel, soit agricole, atteint parfois des porportions effrayantes.

III

Un fait ressort nettement de ce qui précède : c'est que la Belgique, cette Belgique qui a pour devise : *L'union fait la force*, est divisée en deux peuples, dont les droits sont en raison inverse de l'importance numérique ; d'un côté, le peuple actif, le peuple bourgeois qui gouverne et qui dispose des deniers publics ; de l'autre, le peuple passif, le peuple ouvrier qui est gouverné et verse son argent à un trésor dont il n'a pas les clefs. Et ce qui est vrai en Belgique est vrai partout ailleurs, pourvu que l'on tienne compte des modifica-

Digitized by Google

tions qu'amènent le climat, la race, les conditions économiques et le degré de civilisation; partout nous retrouvons ces deux peuples face à face, inégaux en nombre et en droits, Spartiates orgueilleux qui veillent à leurs priviléges, Lacédémoniens déshérités dont le cœur est gros d'envie et de haine.

Qu'on ne se méprenne point sur notre pensée; cette étude de philosophie sociale n'a nullement pour but de prêcher la guerre entre les classes, ni de renouveler les sottes déclamations de certains démagogues. Nous ne rêvons point comme les don Quichottes du socialisme, le bouleversement du monde à coups de décrets; nous ne songeons point à dénigrer la classe moyenne, à traiter le bourgeois de buveur de sang, ni à l'accuser de s'engraisser des sueurs du peuple. Encore moins pensons-nous à mettre ce peuple sur un piédestal, à lui prêter toutes les vertus, à l'enivrer de flatteries enfantines. La grandeur du peuple, la générosité du peuple, toute cette phraséologie inepte de la démagogie nous laisse parfaitement froid. Dans sa situation actuelle, le peuple n'est ni grand, ni beau, ni bon, et s'il en était autrement, si l'ignorance, la brutalité, la misère pouvaient atteindre à des vertus si hautes, qui demandent une si longue et si parfaite culture, ce serait à mettre au rancart d'un seul coup tout le bagage de la civilisation.

Ce que nous constatons, c'est un fait; ce que nous cherchons, c'est à attirer l'attention de la classe moyenne sur ce fait, parce que nous pensons qu'il vaut mieux le regarder en face et le discuter que de fermer les yeux et d'imiter l'autruche qui se cache la tête dans le sable pour ne pas voir le danger.

Le danger, il est là, menaçant, grandissant tous les jours! Qui nous dit que toutes ces nuées montant à l'horizon ne se rassembleront pas bientôt et que l'orage dont nous voyons déjà les lueurs n'éclatera pas au XIX^e^ siècle, comme il éclata au XIV^e^?

Comme le XIV^e^, notre siècle débute par le triomple de la classe moyenne; comme au XIV^e^, cette classe s'immobilise et se montre instinctivement hostile aux réformes d'intérêt

Digitized by Google

général ; comme au XIV^e^, les villes se séparent des campagnes et ne font rien pour les éclairer ou les ramener ; comme au XIV^e^ enfin, les masses ouvrières, de plus en plus formidables, s'organisent pour la résistance et se préparent au combat. Sommes-nous sûrs qu'un jour, après tant de mouvements avortés, instruites par l'expérience, elles ne parviendront pas à se donner la cohésion qui leur manque et ne se rueront pas une fois de plus sur l'ordre social au grand détriment du bien commun?

Dans ces circonstances, il est d'un bon citoyen d'examiner si la classe moyenne fait bien tout ce qu'elle doit faire pour éviter la crise, si elle se conduit comme l'intérêt de l'humanité, comme son propre intérêt l'exigent.

Parmi les trois groupes qui forment aujourd'hui la classe moyenne, l'aristocratie de la terre et de la finance n'a plus qu'un rôle secondaire dans l'État ; les campagnes manquent d'initiative et parfois même, dans les pays catholiques comme le nôtre, elles sont absolument réfractaires à toute idée de progrès ; reste la bourgeoisie des villes ; c'est à elle qu'incombent le devoir d'agir et la responsabilité des actes.

Au milieu de ce grand conflit de forces dont l'équilibre produit l'état social, cette bourgeoisie représente, maintenant comme toujours, la force suprême : la science. Infime par le nombre, supérieure par la naissance, la fortune et l'instruction, elle joue dans le monde le rôle qu'une poignée d'Anglais jouent dans l'Inde : elle est la tutrice du reste des hommes. Placée au gouvernail du grand navire des destinées, elle dirige les masses tumultueuses à travers les écueils, en exprime clairement les vagues aspirations, donne une forme concrète à leurs besoins et symbolise en quelque sorte l'âme de l'humanité. Arts, sciences, industrie, lois, elle seule représente tout cela, parce que seule elle est en possession des moyens de le représenter. Ni le paysan courbé sur la terre, ni l'ouvrier dans son usine n'ont le temps ou la pensée de s'occuper de législation, de littérature et de philosophie ; sans doute, leur cerveau ne diffère pas en substance de celui du premier des bourgeois ; mais rien ne vient cultiver ce cer-

Digitized by Google

veau ou perfectionner une culture commencée, et, pour tout dire en un mot, le peuple est un troupeau dont les bourgeois sont les pasteurs.

Cela est-il bon? Est-il écrit que toujours ce troupeau restera troupeau? Certains théoriciens l'affirment; mais ils affirment ce qu'ils ne peuvent savoir; en vain invoquent-ils le passé, en vain nous montrent-ils que depuis six mille ans et plus les choses sont ainsi; connaissent-ils donc l'avenir? Et ne sentons-nous pas en nous une invincible répugnance contre cette idée fataliste et désespérante? Ne concevons-nous pas un état social qui soit, non pas l'âge d'or, le règne de l'égalité et de la liberté, une chimère, mais où le bien-être soit plus répandu, où le sentiment de la solidarité humaine soit plus vif, où la répartition des fortunes soit plus équitable, où le paupérisme et l'ignorance soient refoulés dans des limites plus étroites, où le troupeau de tout à l'heure se trouve changé en groupes intelligents et relativement heureux?

S'il en est ainsi, la tutelle que la bourgeoisie exerce prend une importance capitale : il ne s'agit plus pour elle de s'embastiller de murailles de plus en plus hautes et de se contenter de mener d'une main habile et ferme les masses populaires, il s'agit de former ces masses, de les élever et de leur rendre peu à peu les rênes, de façon à leur permettre de marcher un jour elles-mêmes.

Est-ce ainsi que la classe moyenne en général et la bourgeoisie en particulier comprennent leur rôle? Nous ne dirons pas comme Proudhon que la bourgeoisie mange, digère et fait l'amour pendant que le peuple travaille; mais nous dirons qu'elle s'abandonne de plus en plus au vice qui tant de fois l'arrêta dans son essor, l'égoïsme.

Eh quoi! dira-t-on, égoïste, la classe moyenne, alors qu'elle a toujours la main ouverte pour secourir la misère, alors qu'elle dépense des millions pour les écoles, les hospices, l'amélioration des voies de communication, l'hygiène et cent autres choses d'intérêt général? Sans doute, tout cela est fort beau; mais il ne faut pas se fier aux mots; allons au

Digitized by Google

fond des choses. La charité, d'abord, tout estimable qu'elle est, n'est qu'un sentiment et ce n'est pas avec des sentiments qu'on améliore la condition des hommes. Des milliards dépensés ainsi ne feraient pas disparaître la misère; le plus grand effort de charité que le monde ait produit, le christianisme, n'est pas même parvenu à renverser l'esclavage. La bourgeoisie pratiquant la charité ressemble assez à un propriétaire dont l'immeuble décrépit s'émietterait pierre à piere et qui de temps en temps s'amuserait à remplacer une brique ou à appliquer une truellée de plâtre. Hé! bonnes gens, toutes vos briques n'empêcheront pas votre maison de tomber en ruine; ce n'est point replâtrer qu'il faut faire, c'est reconstruire!

Quant aux millions prétendument prodigués par la classe moyenne, ou plutôt par ses organes attitrés, chambres, communes, etc., il n'y a pas là de quoi tant s'enorgueillir. Ce sont tout au plus des aumônes d'un autre genre. C'est même à ce propos que le naïf égoïsme de la classe moyenne se révèle dans toute sa candeur. Dans notre pays, par exemple, bien que la chose soit vraie partout, quelles sont les réformes vraiment populaires qu'a faites notre Parlement, essentiellement bourgeois? Combien de lois a-t-on votées, depuis un demi-siècle, en faveur des prolétaires? A part certaines transformations dans l'ordre matériel, nous les cherchons en vain. Des sessions entières se passent à discuter des questions de personnes, à défaire le lendemain ce qu'on a fait la veille, à ergoter sur des minuties, et quand, par hasard, on daigne s'occuper du prolétariat, c'est avec une telle timidité, avec tant de précautions et de réticences que la chose en devient ridicule. Il suffit qu'une réforme dépasse l'horizon étroit des intérêts de la classe moyenne, pour qu'elle soit ensevelie à jamais dans les cartons ministériels, ces oubliettes parlementaires. Qu'a-t-on fait pour la réglementation du travail des femmes et des enfants dans les mines, dans les manufactures, dans les écoles dentellières? Qu'a-t-on fait pour rendre le service militaire moins pesant et plus équitable, pour mieux répartir les bases de l'impôt, pour élargir le cercle des

Digitized by Google

électeurs, pour intéresser le peuple à la vie publique? Qu'a-t-on fait pour l'enseignement enfin, ce grand intérêt national, cette pierre fondamentale de toute réforme sérieuse?

On nous parle de millions dépensés; en vérité, cela fait sourire! Quoi! Parce que, dans l'espace de quarante ans, on aura consacré cent cinquante millions à l'œuvre de l'instruction du peuple, on osera venir se targuer de générosité et de patriotisme, alors que le seul budget de la guerre a dévoré plus d'un milliard pendant le même temps; alors que l'État, les communes et les particuliers jettent à l'envi leurs millions dans le gouffre des dépenses de luxe qui ne profitent qu'à la bourgeoisie! On lésine, on discute à perte de vue, quand il s'agit d'augmenter de quelques centaines de francs par an le traitement des instituteurs, et l'on paye des chanteurs au poids de l'or! On entasse les écoliers dans des masures pourries, des granges, de vieux bâtiments humides, et l'on consacre des millions à des monuments futiles ou d'intérêt secondaire, tels que les églises monumentales, les innombrables statues de tant de faux grands hommes, les Bourses de commerce, les Palais de justice babyloniens, les kursaals et les théâtres!

Ne cherchons pas de faux-fuyants; avouons-le : quand il s'agit de nos plaisirs, de nos intérêts, nous tous, pouvoirs publics ou particuliers, nous n'hésitons pas à puiser largement dans nos revenus: spectacles, bals, voyages, voitures, chevaux, bijoux, nous donnons sans compter; mais s'il s'agit d'un intérêt populaire, nous n'avons plus que des aumônes.

N'est-ce pas là de l'égoïsme? Or, qu'on y prenne garde, comme le dit fort bien M. Charles Bigot, « les classes dirigeantes égoïstes sont des classes dirigeantes maudites [1] ». Et que de maux l'égoïsme ne traîne-t-il pas à sa suite! D'abord, la résistance au progrès, la tendance à l'immobilisme. Partout dans le monde, la bourgeoisie est aujourd'hui conservatrice à l'excès. Pourquoi changer? Sauf quelques

[1] *Les classes dirigeantes*, p. 16.

Digitized by Google

points de détail, n'a-t-elle pas ce qu'elle désire? Dans un pays comme le nôtre surtout, où les élections n'amènent aux Chambres que les représentants de la haute bourgeoisie, ce sentiment d'hostilité contre toute innovation est flagrant. Ardent et passionné dès qu'il s'agit de questions de coteries et de personnes, notre Parlement devient de glace quand il faut essayer la moindre réforme nationale.

De là, un terre à terre désespérant dans les discussions politiques, une logomachie monotone qui finit par dégoûter tous les cœurs sincères, un piétinement sur place qui passe à l'état chronique. Ce terre à terre, cette banalité sans issue envahissent jusqu'à la vie privée de la bourgeoisie. M. Bigot le constate en France ; le mal sévit en Belgique avec plus d'intensité encore : on ne lit plus, on ne s'intéresse plus aux choses de la pensée; le mercantilisme envahit les professions les plus élevées. Comme les Yankees, quand on nous parle d'une chose, nous sommes toujours prêts à dire : Cela paye-t-il? La science pure, la philosophie, la poésie, l'art, toutes ces fleurs divines de la pensée, nous n'avons plus pour elles qu'un dédaigneux sourire. Le scepticisme, non pas le grand scepticisme de Descartes, mais le scepticisme étroit des gens à courte vue, nous pénètre de plus en plus, abaissant les caractères, étouffant les idées généreuses, faisant lentement de nous ce qu'à tort peut-être on accusait naguère les Anglais de devenir : une nation de boutiquiers!

La vulgarité nous étreint, la moindre idée nouvelle nous épouvante, comme si le progrès ne naissait pas du choc des idées! Nous avons le fétichisme de certaines phrases, de certaines formules et nous crions haro sur l'audacieux qui se permet de toucher à l'arche sainte de nos vieilles reliques. Liberté, démocratie, loi, religion, gouvernement, État, toutes ces grandes choses, toutes ces nobles aspirations de l'humanité, nous les avons embaumées, roulées dans des bandelettes et mises au sarcophage comme des momies. Malheur à qui voudrait les démaillotter, les délivrer, leur rendre le souffle, l'indépendance et le grand soleil!

Grâce à ces belles tendances de la bourgeoisie européenne,

Digitized by Google

arts, science, industrie, politique, tout est relégué, confiné, emprisonné dans une foule de petites chapelles jalouses les unes des autres, revèches et hostiles à toute innovation, au sein desquelles on se passe mutuellement la casse et le sené. Nos assemblées politiques, notre magistrature elle-même s'imprègnent de plus en plus de cet esprit de caste, de ce dogmatisme étroit, qui tend à reformer, sous d'autres noms, l'ancienne noblesse de robe et l'ancien patriciat héréditaire. Sans doute, les petits pays comme le nôtre sont plus exposés encore que les grands à ces inconvénients; les coteries s'y forment plus facilement et s'y fortifient davantage; mais c'est une raison de plus pour combattre avec énergie un mal aussi pernicieux.

Enfin, n'est-ce pas aussi à l'égoïsme qu'il faut attribuer cette tendance fatale de la bourgeoisie à s'isoler des campagnes, à les considérer comme un peuple à part, à les laisser s'effondrer sans retour dans les abîmes de l'ignorance ou de la superstition? « Que nous importe le paysan, nous écrions-nous; qu'il se tire lui-même d'affaire; chacun pour soi en ce monde! » Raisonnement impie, antihumain, antisocial! Non, il n'est pas permis à celui qui sait, de ne pas venir au secours de celui qui ignore! Il n'est pas permis à celui qui sait nager d'abandonner l'imprudent qui se noie! Le châtiment de cet oubli criminel de la loi de la solidarité ne s'est pas fait attendre; nous avons laissé les campagnes se confier en aveugles à l'Église romaine ; elle les a enchaînées et nous tient enchaînés du même coup!

Indifférence pour les intérêts populaires, sécheresse de cœur, absence d'idéal, vulgarité, en un mot, toujours et partout égoïsme, tel est le mal dont souffre la classe moyenne et particulièrement la bourgeoisie, dans le monde entier.

V

Ce mal a-t-il un remède? Est-il fatalement inhérent à l'essence même de la classe moyenne comme semble le faire croire l'histoire, ou bien peut-elle s'en affranchir en s'aidant

Digitized by Google

des leçons du passé? Si la première hypothèse est vraie, nous n'avons plus qu'à nous croiser les bras et à nous abandonner philosophiquement à nos destinées; mais s'il est possible d'entrevoir des remèdes à la situation présente, notre intérêt, notre honneur exigent que nous y ayons recours; au moins, si nous succombons, aurons-nous combattu vaillamment en faisant ce que le devoir nous commandait.

Tous les gens de cœur, tous ceux qui ont foi dans le progrès pencheront pour la seconde hypothèse; ils se mettront à l'œuvre et, à cette pléthore d'égoïsme qui nous étouffe, ils appliqueront le seul remède possible, la solidarité.

Tout est solidaire en ce monde; c'est la grande loi de toute réalité. Le moindre brin d'herbe de la prairie, la moindre goutte d'eau de l'Océan, le plus humble des insectes y est soumis; comment donc l'humanité pourrait-elle s'en affranchir? Sans doute, l'homme est autre chose qu'un animal ou une plante, il possède la raison; mais cette raison qui lui permet d'enfreindre les règles de la solidarité, pourquoi ne l'emploierait-il pas à les appliquer avec intelligence? N'est-ce pas ainsi qu'il en use vis à vis de la nature? Que fait le forestier lorsqu'il aménage la forêt? Ne corrige-t-il pas l'aveugle solidarité de la nature, fondée sur la force brutale, par une solidarité plus haute fondée sur la force de l'intelligence! Certes, quand son œuvre est finie, il y a moins de grands arbres, géants de la futaie; mais il y a aussi moins de buissons souffreteux, et là où deux ou trois chênes orgueilleux, exposés à toutes les tempêtes, s'étalaient aux dépens de la foule étouffée des rejets, cent chênes également espacés croissent maintenant au grand profit de tous, à l'abri des coups de vent et de la foudre. Ce que le forestier fait pour la forêt, la bourgeoisie doit le faire, dans la mesure du possible, au sein de l'humanité. Comme le forestier, elle représente l'intelligence dans la grande communauté sociale; comme lui, elle a tout profit à relever les prolétaires et à les appeler à la lumière.

Par quels moyens atteindra-t-elle ce but? En rapprochant les classes, en mêlant plus intimement le prolétariat à la vie publique et sociale.

Digitized by Google

Comment? D'abord, en appelant le plus grand nombre possible de citoyens au maniement de la politique. De quelle façon? Par le suffrage universel? Si l'on entend par là le droit donné à tous de prendre part à l'élection d'un parlement unique, nous ne sommes guère partisan de cette solution. Le suffrage universel entendu de cette manière ne sera jamais, nous le craignons, entre les mains du prolétariat moderne, qu'une arme inerte ou dangereuse. En France, par exemple, le suffrage universel a-t-il porté son choix sur des prolétaires? A-t-il modifié en quoi que ce soit l'esprit des corps politiques? La classe moyenne y a-t-elle perdu quelque chose de son omnipotence? Évidemment non; d'une part, ni l'ouvrier ni le travailleur agricole n'ont le temps d'aller siéger aux parlements; d'autre part, ceux d'entre eux qui parviennent à se faire élire se trouvent dépaysés dans un milieu nouveau, dont les idées, la langue, les habitudes d'abstraction et de dialectique leur sont totalement étrangères; la stratégie parlementaire les déroute : ils ne disent rien de peur de mal dire.

Que si, au contraire, le suffrage universel réussissait comme il tend à le faire en Allemagne, à porter à un parlement unique un grand nombre de mandataires du peuple, alors, dans l'état actuel des choses, il deviendrait un redoutable danger social; car il arracherait les rênes des mains de la bourgeoisie pour les remettre au prolétariat seul, c'est à dire à la foule brutale, sans expérience et sans mesure; le problème se trouverait renversé, au grand détriment de la civilisation et l'on peut dire que le triomphe de l'ouvrier ou du paysan dans nos assemblées politiques serait le triomphe de la barbarie, l'abandon du plus délicat des rouages de la vie sociale entre les mains d'un enfant!

Le suffrage universel ne serait véritablement bon et utile au progrès que si l'on abandonnait les chemins battus du parlementarisme moderne, par la création d'assemblées multiples, chargées de représenter les divers intérêts sociaux et de voter ensuite ensemble, ou par groupes, sur les réformes proposées.

Digitized by Google

Si l'on veut conserver le Parlement unique, ce n'est pas au suffrage universel qu'il faut avoir recours; c'est au suffrage éclairé, de façon à appeler à la vie politique tous les citoyens assez instruits pour que l'on n'ait pas à craindre de les voir précipiter l'État en aveugles dans les crises violentes. En Belgique, pareille modification est de toute nécessité : notre pays renferme quinze à seize cent mille citoyens majeurs et cent mille électeurs seulement, alors qu'on peut évaluer à cinq cent mille au moins le nombre des Belges assez éclairés pour agir en pleine connaissance de cause. Qu'on supprime le cens, qu'on le remplace par un ensemble de présomptions de capacité, un grand pas sera fait. Sans doute, l'esprit de nos lois ne changera point et la classe moyenne seule gouvernera longtemps encore sans partage; mais du moins une notable partie du peuple s'intéressera aux affaires publiques et nos parlementaires ne s'exposeront plus, quand ils invoqueront l'opinion du pays, à se voir rappeler la fameuse phrase de Guizot sur le pays légal.

Qu'importe aujourd'hui à nos prolétaires nos luttes politiques et sociales? Que font à nos tisserands, à nos houilleurs, à nos maçons, à nos ouvriers agricoles, nos discussions infinies sur la question des rapports de l'Église et de l'État? Libéral ou catholique, l'État n'en est pas moins pour eux toujours un tyran, et le plus progressiste des ministères ne vaudra guère mieux pour eux, à moins d'entamer les réformes sociales, que le plus ultramontain.

Si un plus large recrutement de notre corps électoral serait un bien, combien ne vaudrait-il pas mieux encore transformer les bases de notre représentation nationale, répartir suivant des règles plus justes les circonscriptions électorales et appeler indirectement les ouvriers au Parlement par l'institution de chambres de travail bien organisées!

Ce que la classe moyenne peut faire pour le droit de suffrage, elle peut le faire aussi pour la répartition des impôts, la protection du travail industriel, l'organisation du service militaire, et avant tout pour l'instruction. Non pas que l'in-

Digitized by Google

struction soit une panacée ni qu'elle puisse détourner les prolétaires de la lutte qu'ils soutiennent contre la société actuelle; le peuple instruit n'en sera pas moins le peuple, et le problème de la misère et du salariat ne se trouvera pas pour cela résolu. Mais le peuple agira avec plus de prudence, parce qu'il sera plus intelligent; ses idées, justes au fond, de revendications sociales, ne lui apparaîtront plus à travers le prisme menteur de la démagogie ; il ne se ruera plus à l'assaut du pouvoir, comme ces pauvres serfs de la croisade qui partaient avec Gauthier sans Avoir pour la Jérusalem de leurs rêves, sans provisions et sans guides ; il tiendra compte des nécessités de la vie, des obstacles qu'il faut tourner, des haltes qu'il faut prendre, et les transformations sociales se feront plus sûrement, avec moins de violences et au prix de moins de sang.

Le grand point pour la classe moyenne n'est pas d'empêcher le peuple d'arriver au partage des fonctions gouvernementales — cela est inévitable, — mais de faire en sorte que cet avénement des prolétaires ait lieu avec le moins de secousses possible.

Or, pour cela, il n'y a qu'un moyen : l'instruction, car les révolutions sont d'autant plus violentes que la foule est plus ignorante; la guerre des esclaves contre Rome, les révoltes des Bagaudes, les Jacqueries, la récente Commune de Paris ne le prouvent que trop.

Toutefois, par instruction il ne faut pas entendre les connaissances élémentaires que l'on distribue aujourd'hui dans nos écoles, mais une éducation complète, où l'on apprenne au peuple non seulement à lire et à écrire, mais à connaître son pays, les lois de la politique et de la vie sociale, en un mot, ses droits et ses devoirs de citoyen.

Grâce à ces mesures d'émancipation politique et morale, la bourgeoisie peut espérer doubler sans trop de tempêtes le redoutable cap qui l'attend à la fin du XIX^e^ siècle; quant à éviter complétement les orages, il n'y faut point songer ; c'est toujours à la force qu'appartiendra la décision suprême ; mais la force exercée et intelligente est moins dangereuse,

Digitized by Google

car elle n'use de ses armes qu'à bon escient et se garde bien de détruire la maison sous prétexte de la transformer.

Que ce soit là, si l'on veut, l'espérance de la bourgeoisie.

VI

Le but de cette étude n'est pas de discuter à fond le problème complexe des relations de la classe moyenne et du prolétariat, ni d'en exposer les solutions; nous voulons simplement montrer qu'il est grand temps pour les classes dirigeantes de s'en occuper et de l'aborder autrement qu'on ne l'a fait trop souvent jusqu'aujourd'hui, avec une sorte de timidité et d'hypocrisie honteuse; mais bravement, vaillamment, au grand jour, avec le ferme désir d'arriver à des résultats.

Depuis près d'un siècle, la bourgeoisie s'endort dans son triomphe et se laisse bercer par la fade musique de quelques phrases creuses, au milieu d'un monde de fantômes et de chimères. Comme le Jéhovah de la Genèse, elle a trouvé son œuvre bonne et se repose.

Mais, pendant ce temps, le monde a marché, des masses ouvrières compactes se sont formées sous l'influence de la grande industrie, des nécessités sans nombre ont surgi et l'œuvre de la bourgeoisie s'est trouvée incapable d'y suffire. En vain persisterait-elle à soutenir que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes; le peuple, lui, trouve que tout est absolument mauvais. Sans doute, la vérité est entre ces deux extrêmes; mais pour la découvrir, c'est à la bourgeoisie à faire le premier pas; sa situation de fortune, sa culture d'esprit lui en font un devoir. C'est à elle à marcher vers le peuple, ce grand enfant, et à lui préparer la voie.

Qu'elle cesse donc de s'absorber en elle-même, avec la satisfaction d'un bouddhiste indou, de croire l'univers enfermé entre les quatre murs de sa maison et de se contenter, pour tout travail, de changer de temps en temps ses meubles de place; cette activité stérile n'est plus de saison. Il faut ouvrir largement les portes et les fenêtres et laisser pénétrer à flots le soleil et le grand air qui chasseront les miasmes et

Digitized by Google

balayeront les moisissures. Oui, il faut que la bourgeoisie aère la maison, qu'elle regarde au dehors, qu'elle épie à l'horizon les nuages qui se forment, afin d'être préparée à les recevoir; qu'elle prête une oreille attentive au mystérieux murmure des semences infinies qui germent autour d'elle dans la terre, qu'elle élargisse son âme, en un mot, afin de pouvoir dire comme le poète ancien que rien d'humain ne lui est étranger.

Nous mourons d'anémie, notre sang s'épuise, notre cœur se racornit, nos futiles querelles étouffent toutes les généreuses ardeurs que nous ressentions autrefois, quand il s'agissait de lutter contre l'aristocratie; efforçons-nous de retrouver la voie des réformes vaillantes et des nobles désirs; notre salut, le salut de la patrie, la paix du monde est à ce prix.

Mais, quoique nous fassions pour le peuple, ne comptons point sur sa reconnaissance; la gratitude n'a rien à voir dans les transformations sociales. Quels que soient les efforts que nous tentions pour relever le prolétariat, n'oublions jamais qu'il ne nous devra rien pour cela, car nous n'aurons fait que remplir un devoir que notre intérêt nous impose autant que notre honneur.

Peut-être la société qui naîtra de ces transformations sera-t-elle bien différente de celle où nous dominons seuls aujourd'hui; peut-être trompera-t-elle bien des rêves; mais, grâce à l'appui que nous aurons prêté à l'évolution sociale, elle se sera produite sans secousse trop violente, et si l'humanité n'est point destinée à tourner sans cesse dans le même cercle, si le progrès n'est pas un vain mot, nous pouvons avoir dès à présent la certitude que, quoi qu'il arrive, la société de l'avenir sera meilleure que celle d'aujourd'hui.

HERMANN PERGAMENI.

Digitized by Google

BRIGITTE

SOUVENIR DE LA SUISSE

PRÈS DE LA CASCADE.

De toutes les chutes d'eau de la Suisse, le Giesbach est la plus célèbre.

La chute du Rhin est plus grandiose, le Staubbach plus élevé, le Reichenbach plus sauvage ; mais nulle part le tableau n'est aussi complet, aussi harmonieux, aussi attrayant qu'au Giesbach.

C'est au sein d'un riant paysage, formé de fraîches prairies et de voluptueuse verdure, que le torrent jaillit, sortant des profondeurs du bois pour se précipiter dans le vide. Écumant, furieux, le rayon d'argent tombe de roc en roc, de colline en colline. Une pluie de gouttelettes étincelle et scintille comme autant de perles, de rubis, aux rayons du soleil levant, tandis que des milliers de spectres et d'arcs-en-ciel dansent et se jouent dans la poussière humide.

Le soir, c'est un autre spectacle.

Des feux de Bengale sont placés derrière la cascade; sur un signal, tout à coup, l'eau sombre se métamorphose en un torrent de lave ardente qui roule, en mugissant avec un effroyable vacarme, menaçant bois et collines de l'incendie et de la destruction. Spectacle éphémère, qui ne dure qu'un instant, mais dont l'impression reste.

Mon ami Haselthine semble profondément frappé. « *Splendid! splendid!* » dit-il, exprimant son admiration.

Digitized by Google

Appuyé sur l'alpenstock, il a pris place au haut d'un fragment de roc; son œil suit en rêvant les bords capricieux du torrent.

Moi, je suis assis sur un tertre de l'autre côté; je contemple, absorbé, mon nouvel ami, un ami de huit jours. — On se donne vite le nom d'ami en voyage.

Un touriste avec qui l'on échange quelques mots est une connaissance, il devient relation pour peu que l'on trinque avec lui; après quelques heures d'excursion, les cartes s'échangent, les compliments. Mais un voyage de quelques jours vous unit pour la vie, on se sépare avec de chaudes étreintes, quelquefois l'œil humide. D'ordinaire, il arrive qu'on ne se revoit plus; mais oublie-t-on jamais le compagnon joyeux ou triste, agréable ou maussade, déplaisant ou commode avec qui l'on a partagé les charmes et les aventures d'un voyage?

Quant à moi, je me rappelle souvent mon compagnon de Suisse.

C'est à Meiringen, au *Wilden Man*, que j'avais découvert ma nouvelle connaissance, Master Haselthine, un jeune et blond Américain. J'étais arrivé là trempé, dégouttant d'eau de la tête jusqu'aux pieds, lui, demi submergé, après une de ces pluies battantes qui vous surprennent dans les montagnes de la Suisse, transforment les chemins en ruisseaux, les ruisseaux en torrents et les touristes en naufragés.

Nous nous étions séchés côte à côte au grand feu de bois de hêtre; nos faux-cols, nos cravates et nos mouchoirs de poche avaient blanchi sur le même alpenstock; nous nous étions plaints, consolés, remontés, et réciproquement réchauffés à l'aide d'une bouteille de capiteux *Gletscherwein*. Que fallait-il de plus?

Aussi, le lendemain dès l'aube, nous retrouvâmes-nous côte à côte, coiffés du feutre tyrolien, pourvus de l'alpenstock, le cigare à la bouche et la joyeuse chanson aux lèvres — en route pour l'Oberland bernois.

Nous parcourûmes montagnes et vallées, nous visitâmes cascades et mers de glace, admirant les rocs escarpés et les neiges éternelles; nous saluâmes, dans notre enthousiasme,

Digitized by Google

l'éclatante Jungfrau, et nous jetâmes un regard timide sur le farouche Schreckhorn.

Pendant toute une semaine, nous avions respiré le même air vivifiant des montagnes, éprouvé les mêmes sensations, fait brûler sur nos alpenstocks les mêmes noms d'endroit; joie et chagrin, abondance et disette, nous avions tout partagé, depuis le rôti de chamois jusqu'à la croûte de pain, sans oublier ni les mansardes ni les lits trop étroits; — bref, nous avions, en ces huit jours, vécu non moins intimement que ne le font les plus intimes amis durant toute une année.

Haselthine, au surplus, éveillait en moi plus qu'un intérêt ordinaire.

Avec ses cheveux blonds et ses yeux noirs, avec sa haute stature et ses membres solides quoique pleins d'élasticité, il unissait à la souplesse des gens du Sud la fermeté de l'homme du Nord. D'autre part, son caractère offrait un singulier mélange de nobles sentiments et de passions irréfléchies, il était capricieux et en même temps froidement pratique : — type accompli de cette nation américaine qui s'approprie et développe avec une force de géant toutes nos vertus européennes, mais qui subit aussi les misères, les infirmités du vieux monde et participe aux plaies de sa civilisation corrompue.

Rêveur comme un Allemand ou bouillant comme un Italien, tour à tour, il se montrait parfois railleur et frivole à l'égal d'un Français ou plus impassible et plus froid que John Bull.

Mais son côté saillant, comme chez frère Jonathan, était un incommensurable amour, ou mieux encore — car le jeune homme était plutôt libéral qu'intéressé — une confiance illimitée dans la puissance de l'or.

Plus d'une fois, tandis que nous campions au haut des Alpes à l'ombre rare d'un bouquet de bouleau, ou quand, à la tombée du jour, nous reprenions haleine en quelque chalet de bergers, la conversation tomba sur ce sujet.

« La grande nature des Alpes, disais-je, élève le cœur et ennoblit l'esprit. L'homme se sent devenir meilleur, il plane au dessus des puérilités du monde. »

Digitized by Google

Haselthine, bien qu'il ne fût pas insensible aux beautés du monde des Alpes, ne pouvait s'empêcher de se jeter à travers mon enthousiasme puéril mais légitime.

Faisant allusion aux mendiants, qui vous suivent partout, aux péagers qui prélèvent une entrée à chaque cascade, aux trompettes qui exigent quelques *batzen* à chaque écho :

« Grande nature ! s'écria-t-il, mais à qui devons-nous tout cela ? Qui fait les routes, qui éclaire les cascades, qui réveille les échos, qui creuse les grottes de glace, qui balaye les glaciers, qui nous prépare toutes ces merveilles ? Qui...

— L'argent..., fis-je de mauvaise humeur.

— Oui, l'argent, répondit-il avec autant de feu qu'il en eût mis à défendre la chose la plus sacrée, oui, l'argent, but et moyen de toute aspiration, cause et raison de toute action, commencement et fin de toutes choses.

— Mais le courage, l'honneur, l'amour, l'amitié, les vertus et tous les attributs de l'homme, les comptez vous pour rien ? » m'écriai-je-indigné.

Il haussa les épaules, tira de sa poche un dollar et le tint à la hauteur de l'œil.

« Voyez cette pièce, s'écria-t-il triomphant : d'un côté, l'étoile des États-Unis; de l'autre, l'aigle américaine avec la foudre entre les serres. Voilà le maître. Devant lui, le courage tombe, l'honneur s'évanouit, l'amitié trompe, l'amour faiblit, la vertu rampe. L'Amérique, par cet aigle, subjuguera le vieux monde et fera tout plier. »

C'était la conclusion de toutes nos discussions. Serait-il vrai, comme tout Américain l'assure — et c'est l'opinion des penseurs et l'augure des philosophes, — serait-il vrai que cette puissance, que nous voyons paraître à l'est et se développer avec une rapidité étonnante, soit destinée à détrôner un jour la vieille Europe, de même que l'Europe a supplanté l'Asie, laquelle avait atteint son apogée ?

La civilisation, la puissance, d'après eux, gravite de l'est à l'ouest. Elle va des Indes en Assyrie, de Babylone vers l'Égypte, de Thèbes à Athènes, de la Grèce à Rome, de l'Italie

Digitized by Google

au nord de nos contrées, pour disparaître enfin de l'Europe épuisée et devenue stérile : ce qui arrivera, dans l'avenir des siècles, lorsque les derniers rejetons des races européennes, descendus au rang de misérables vagabonds, rôderont autour des décombres de nos villes et de nos palais, pareils à l'Arabe pillard qui se cache dans les ruines de Babylone et de Ninive, les merveilleuses cités d'autrefois.

Ces idées me tournaient en tête. Et le Giesbach bruissait toujours, comme il bruissait il y a mille ans, quand pas un être humain n'avait foulé ce sol; comme il bruira dans la suite des siècles, lorsque la trace des voyageurs et des touristes aura disparu à jamais, lorsque tout sera solitaire et silencieux sur les bords du torrent.

Dans l'entretemps, la dernière lueur s'est éteinte, le dernier spectateur s'en est allé, et nous restons assis contemplant la cascade.

« Tu dors, jeune Amérique, et le bateau s'en va ! » criai-je au rêveur Haselthine.

Trébuchant et butant, nous descendîmes en hâte de la montagne : on ne voyait plus rien qu'un blanc nuage à l'horizon. Le bateau était parti; nous voilà seuls fort ahuris sur la rive solitaire du lac de Brienz.

En vain l'on parcourt le village, en vain l'on s'époumone. Pas un être vivant, pas une voix qui nous réponde.

Il nous restait l'agréable perspective de contourner le lac et de battre, pendant une couple d'heures encore, la semelle — des semelles qui avaient essuyé déjà trois ascensions et deux glaciers.

Le sang du pionnier perçait chez Haselthine à chaque instant. Il parlait de faire un hamac avec nos pardessus, de construire une tente avec nos plaids et nos bâtons, quand, tout à coup, la délivrance nous apparut sous la forme d'une barque de pêcheur.

C'était un petit point à peine visible, au milieu du lac.

Redoublant de courage, nous appelons de toutes nos forces, nous lions nos mouchoirs en guise de signaux au bout de nos alpenstocks, nous allumons un feu de feuilles sur le

Digitized by Google

rivage. On hèle, on crie comme des naufragés en détresse. Enfin ! nous parvenons à attirer l'attention des bateliers, que le ciel nous envoie dans sa miséricorde.

SUR LE LAC.

C'était par une charmante nuit de juillet, poétique et voluptueuse; de tièdes vapeurs emplissaient l'air, chargé de senteurs enivrantes; le ciel, semé d'étoiles étincelantes, s'éclairait de je ne sais quelles mystérieuses nuances.

Pas une feuille d'arbre qui remue, pas un souffle qui ride l'eau bleue. Notre barque avance lentement, tandis que les rochers, les montagnes reflètent tour à tour dans le lac leurs murailles nues ou leurs cimes couronnées d'un vert sombre.

Le batelier, un gars souple et solide, ramait debout, se tenant à la proue, suivant la coutume du pays. Sa sœur Brigitte assise au dernier banc nous servait de pilote, en laissant traîner l'aviron.

La vie et la jeunesse rayonnaient de son frais visage et de ses grands yeux noirs. Sous le hâle de ses joues, on voyait briller un sang riche qui leur donnait une teinte foncée ; ses cheveux noir de jais tombaient en longues tresses sur son cou.

Ajoutez à cela le pittoresque costume de l'Oberland bernois : une chemise plissée avec un corsage de couleur, une robe noire qui rehaussait les charmes de la jolie enfant.

« *Very nice girl !* » murmura Haselthine, voilà la rose des Alpes tant cherchée. Et le jeune Américain regardait la jeune fille, dans une profonde admiration.

Brigitte ne semblait pas indifférente à ce muet hommage de mon ami, elle le dévisageait d'un franc regard.

Quand nous fûmes à quelque distance du bord, elle cria quelques mots à son frère dans son incompréhensible patois suisse.

« Messieurs, dit celui-ci, sans se retourner, ma sœur

Digitized by Google

demande la permission de chanter quelque chose pour me donner du cœur.

— Permission?... Dites-lui que nous sommes prêts à nous mettre à ses genoux pour implorer une chanson de sa bouche, » répondit Haselthine enthousiasmé.

La jeune fille, qui comprenait parfaitement l'allemand, se mit à rire de la flatterie et, sans autre embarras, elle entonna l'un de ces chants connus des Alpes :

Wenn der Schnee von der Alma wega geht
Und im Fruhjahr alles wieder grün da steht
Wenn man hört die Kühla läuten und die kalm,
No gehn wa auch wieder auf die Alm...
Duidio, aduio...

Et le frère, joignant sa voix rude aux sons argentins de sa sœur, répéta le joyeux refrain qui retentit jusqu'au fond des vallées lointaines, répété par l'écho des montagnes.

Qui ne connaît ces chants de la Suisse et du Tyrol? Il n'y a pas de concert sans laïtou, pas de fête bourgeoise sans que quelque pâle demoiselle n'essaye un *diridum* plus ou moins original.

Mais que devient la plante sauvage dans l'air étouffant d'une salle de concert, et comment résonne-t-il le chant libre des montagnes dans un appartement de petite ville? C'est ici, au cœur de l'Oberland, qu'il faut entendre le refrain : c'est sa patrie et son terroir. Ici, la mélodie n'est point faite par des musiciens, elle naît dans la bouche du manant, sur les lèvres de la paysanne, au bruit des ouragans, au fracas des torrents, ou bien quand les ruisseaux murmurent. C'est ici que le chant résonne dans toute sa liberté, dans toute sa force.

Brigitte en connaissait plus d'un.

Elle nous chanta la vie joyeuse des montagnards, le courage des chasseurs au chamois, l'amour des jeunes garçons, les peines de la jeune fille, et la douleur de l'exilé, quand il lui faut quitter ses chères montagnes et ses jolis troupeaux.

A nos applaudissements réitérés, sa voix redoublait de vigueur et le chant suisse volait sur les eaux du lac de la

Digitized by Google

façon la plus charmante. Vraiment, nous ne savions comment remercier la batelière.

Haselthine lui offrit une touffe de résédas sauvages, cueillie sur les hautes cimes des Alpes, « avec l'intention, disait-il, de l'offrir à la femme qui nous plairait le mieux. »

Brigitte accepta sans hésiter le cadeau et mit les fleurs à son corsage.

« Voilà la première récompense que mon chant m'ait jamais valu, » dit-elle en riant.

Et sans nulle méfiance, ni fausse timidité, elle vint s'asseoir auprès de nous.

L'entretien devint fort animé, la gracieuse fille nous accablant de questions de tous genres.

Elle voulait savoir qui nous étions et à quelle distance notre patrie pouvait bien être, au delà des montagnes bleues ; s'il y avait là des cimes neigeuses, des glaciers, des lacs et des cascades.

Lorsque je lui eus expliqué que rien de tout cela n'existe dans notre patrie flamande, et combien le sol y est plat et le paysage monotone, elle n'en pouvait pas revenir.

« Mais alors, où paissent les troupeaux, où se cachent les chevreuils? » fit-elle en riant et en se frottant le nez, avec une expression qui témoignait du peu de sympathie qu'elle ressentait pour nos plats Pays-Bas.

Haselthine lui parla de ses voyages, et des mers qu'il avait parcourues, des pays qu'il avait visités, des délices des grandes villes et de l'activité de Londres, mais surtout de la joyeuse vie parisienne.

« Comme à Interlaken, interrompit la candide enfant, aux fêtes du tir ou pendant les luttes, quand tous les hôtels illuminent, lorsque les belles dames étrangères se promènent dans les allées et que l'on tire un feu d'artifice sur le Rügen.

— Oh! reprit Haselthine, peut-on comparer une pauvre kermesse de village avec ces fêtes brillantes? » Là-dessus, il lui décrivit sous les plus chatoyantes couleurs les séductions des grandes villes, où tous les trésors de la terre, en fait de jouissance et de plaisir, sont à votre service.

Digitized by Google

« Oh! oui, s'écria Brigitte, tandis que son œil humide trahissait les désirs qui s'agitaient en elle, oui, ce doit être beau, enchanteur! » La jeune fille, si heureuse, un instant auparavant, devint triste et rêveuse.

J'essayai de la ranimer, en lui faisant comprendre que tout ce vain éclat n'est qu'une fausse tromperie, laquelle souvent cache d'amères douleurs, tandis que la vie simple au milieu de la grande nature peut s'appeler le vrai bonheur.

Elle m'écoutait à peine. La séduction avait pénétré dans son cœur; le chant du pâtre expirait sur ses lèvres, joie et plaisir étaient partis.

LA MAISON DU PÊCHEUR.

A partir de ce soir, ma sympathie pour maître Haselthine diminua. Je ne pouvais lui pardonner notre plaisir interrompu. Mon cœur, intérieurement, lui reprochait l'amertume si brutalement insinuée à cette candide jeune fille.

Lui aussi me recherchait moins. Le monde d'Interlaken en avait fait au bout de deux jours un tout autre homme. Il avait secoué la défroque de voyage, des bottes vernies remplaçaient les souliers de montagne, une fine badine suppléait à l'alpenstock, et j'avais peine à reconnaître sous le pince-nez d'un dandy l'intrépide et fidèle voyageur de la semaine précédente.

Le casino lui fit oublier la Jungfrau. Le *Times*, les échecs, le jeu de dominos détrônèrent les ascensions. Enfin, les bals et les raouts remplacèrent nos flâneries du soir au clair de la lune et des étoiles.

Je faisais seul mes excursions et, parfois, quand j'enfilais prosaïquement le chemin de la montagne, il m'arrivait d'apercevoir notre jeune M. Haselthine, papillonnant dans les rangs bigarrés de la gentry anglaise et de l'élégance française, qui rivalisaient de toilettes tapageuses et de compliments fades, sous l'ombrage des allées de noyers.

Je voulus revoir en plein jour le village de Brienz. Situé au pied du Brienzer grat, à la hauteur de 6,800 pieds, ce

Digitized by Google

village, qui se trouve à l'extrémité du lac, passe pour l'un des plus pittoresques.

Il n'était pas besoin de demander la route : des rangées de mendiants et de misérables, qui sont le fléau et la honte de la contrée, vous l'indiquent partout dans l'Oberland. Ce sont des galopins qui marchent sur leurs mains ; des Savoyards montrant leurs cochons de montagne ; des enfants avec des cristaux, des minéraux ; des fillettes avec des raisins ou des figues, des trafiquants de bois sculpté : colporteurs de tout genre, escrocs de toutes les races, qui vous régalent d'un air de leur charivari ou vous exhibent leur goître repoussant — voilà l'espèce que l'on rencontre en tous les coins, aussi nombreuse, aussi fastidieuse, non moins déguenillée et non moins éhontée que chez des pèlerins flamands.

Tout ce trafic, toute cette exhibition de misères contraste péniblement avec la riante nature du pays et le bien-être charmant des huttes de paysans.

Chaque maison suisse est un modèle de goût et d'élégance champêtre.

Construites en bois, avec une galerie tout autour et protégée par un toit en saillie, elles font partie du paysage et forment avec l'ensemble un tout harmonieux.

L'une d'entre elles, la plus modeste peut-être, attira surtout mon attention.

Appuyée au versant de la montagne, dans une anse formée par le lac, elle se trouvait comme séparée du monde, cachée dans le taillis et complétement couverte de pampres.

Suivant la coutume du pays, la façade était décorée d'inscriptions en vieilles lettres gothiques ; sous le toit, un verset de la Bible pour appeler les bénédictions du Ciel ; entre les fenêtres, une invocation pieuse contre l'incendie et le vent ; au dessus de la porte, le nom du fondateur, puis, en lettres plus petites, cette simple mais touchante inscription :

« Gott mit uns. »

Je contemplais en silence l'habitation gracieuse, je songeais au bonheur tranquille, aux modestes vertus cachées

Digitized by Google

sous cette verdure. Involontairement, j'avais répété la sentence qui devait protéger le chalet, quand une tête souriante fit son apparition derrière les pampres, tandis qu'une voix me criait gaîment :

« Herr Belgier, herr Belgier! »

Je levai les yeux, mais déjà la propriétaire de la voix, une charmante Suissesse, se trouvait devant moi.

C'était Brigitte qui m'avait reconnu et m'invitait à visiter sa maison.

Il fallut tout voir, l'écurie, la remise ; nous grimpâmes à la galerie, puis nous entrâmes dans une chambre où se trouvait un vieillard assis dans un large fauteuil auprès de la fenêtre ouverte ; il lisait la Bible tête nue.

En quelques, mots Brigitte le mit au fait de notre rencontre sur le lac. Il se leva autant que le lui permettaient ses forces et me tendit cordialement la main en me souhaitant la bienvenue sous son toit.

« Vous sembliez lire difficilement les inscriptions de la façade, me dit-il après le premier compliment. — Il est vrai, ajouta-t-il tristement, que bien des années ont passé depuis que la maison est bâtie ; le temps a effacé plus d'une lettre. »

— Ce n'est pas à cause de cela, répondis-je ; l'écriture allemande est toujours difficile pour un étranger, puis l'originalité de ces inscriptions me donnait à penser. En même temps, je manifestai le désir d'obtenir quelque explication.

— C'est un ancien usage emprunté aux mœurs et aux coutumes de la Suisse, lesquelles se perdent, hélas! de plus en plus, dit-il d'un air pensif.

« Quand jadis un jeune homme se mettait en maison et fondait une nouvelle famille, il choisissait un passage de la Bible qui servait de devise et devenait l'égide du jeune ménage.

« Il y a de cela des années, bien des années; lorsque ma bonne Anna, que Dieu protége, m'accorda son amour, nous choisîmes ensemble cet endroit pour bâtir notre maison.

« Durant l'époque des fiançailles, je construisis moi-même l'édifice et, le dernier coup de marteau donné, j'allai trouver le père et lui demandai en mariage son unique enfant.

Digitized by Google

« L'excellent homme m'accompagna jusqu'ici et, quand il se fut assuré que sa fille ne serait pas déplacée, il donna son consentement. Il étendit sur nous les mains, leva les yeux au ciel et prononça ces mots : « Que Dieu soit avec vous, mes enfants, et avec vos descendants. » Des larmes de bonheur et de joie s'échappèrent de nos yeux, et quand, plus tard, je conduisis ma fiancée sous mon propre toit, elle put lire au dessus de l'entrée la bénédiction de son père : « *Gott mit uns.* »

« Pendant toute notre vie, quand le matin nous allions au travail, nous ne manquions jamais de répéter : « *Gott mit uns,* » et quand le soir nous revenions après une journée de fatigue, ces mots étaient notre salut, notre consolation.

— Dieu a-t-il écouté votre souhait : le bonheur et la paix ont-ils toujours été votre lot? demandai-je ému.

— Comme tout le monde, nous avons eu des épreuves, des contrariétés, mais le ciel ne nous a pas abandonnés. Nous avons vu nos montagnes envahies par l'étranger, les républicains français ont dévasté nos vallées, brûlé nos villages, ravagé notre patrie. Dans ces moments d'épreuve, nous répétions constamment : « *Gott mit uns,* » et le courage et la foi de nos pères nous ont sauvés.

« Et maintenant..., ajouta-t-il d'un air de doute.

— Oh! maintenant, répliquai-je, vous n'avez plus rien à craindre. La Suisse est protégée par un boulevard plus solide que nulle forteresse — par l'affection des peuples qui ont salué dans les cantons suisses la naissance et le premier établissement de la liberté.

— Un danger plus grand nous menace, ajouta le vieillard d'un ton triste qui montrait combien le salut de sa race lui tenait au cœur, ce n'est pas pour l'indépendance de notre pays seulement que nous devons trembler, c'est pour notre conservation, nos mœurs, nos coutumes, notre langue même.

« Autrefois, nous vivions libre et heureux dans la solitude de nos vallées. Nous trouvions l'entretien avec le superflu dans nos pâturages et nos bois, nous trouvions le bonheur et la paix dans la simplicité de nos mœurs. Naguère, à

Digitized by Google

peine un voyageur pénétrait jusqu'ici dans l'espace de plusieurs années ; l'immoralité, le vice nous étaient étrangers, un délit était rare.

« Le flot des étrangers apporte dans le pays des millions, c'est possible, mais il apporte aussi dans les familles la corruption des mœurs, la discorde et l'envie, quelquefois même le déshonneur et la honte.

« Oui, reprit-il, en se tournant vers Brigitte et lui prenant la main, conserve toujours, mon enfant, le bien le plus précieux qu'un peuple possède, son foyer, sa vertu, et plus que jamais répète cette maxime qui a protégé de la décadence et de la ruine la maison de ton père. »

La jeune fille, émue, ne put retenir ses larmes ; elle embrassa l'aïeul, tandis que, m'éloignant profondément touché, je répétais en guise d'adieu à la cabane du pêcheur la devise écrite sur la porte : « *Gott mit uns.* »

A GENÈVE.

« Genève la belle », pour beaucoup de touristes, sert de dernier séjour à la suite d'un voyage en Suisse. C'est comme un hommage que l'on rend à ce charmant pays.

Peu de villes égalent sa situation enchanteresse, nulle n'a de plus beaux environs, pas un lieu n'offre cette variété d'aspects charmants ou grandioses. Nulle part, d'ailleurs, la vie n'est aussi agréable, aussi facile, nulle part le climat n'est plus doux, nulle part le *faulenzen* ne s'impose aussi mollement, nulle part la flânerie ne semble plus délicieuse que sur les bords tant vantés du bleu Léman.

Après Interlaken et l'Oberland, j'avais visité Chamounix et ses glaciers, et je me prélassais dans les douceurs d'un repos justement mérité par tant de fatigues et de difficultés.

Rêvant et fumant, dans ma petite chambre qui donnait sur le lac, je passais de longues heures, bercé par le bruit régulier des vagues, qui se jouaient en clapotant sur les cailloux. Tantôt mes regards embrassaient les ondulations douces des collines, tantôt ils se fixaient sur les cimes neigeuses du

Digitized by Google

mont Blanc, dont j'avais foulé les plaines congelées et les rochers abrupts.

L'après-midi, c'étaient les bateaux à vapeur qui arrivaient: grande animation sur le quai, cris et clameurs de toute espèce.

Puis, c'était pour moi une double jouissance de voir débarquer de pauvres voyageurs harassés, poudreux, échaudés et abattus.

Le chapeau dans la nuque et les mains pleines de sacs, on les voyait courir de ci de là, recherchant leurs bagages, s'abouchant avec les cochers, disputant avec les porteurs, brûlant d'envie de se débarrasser, à la pensée que d'autres s'évertuent et qu'il ne restera probablement plus une seule chambre..., et moi, pendant ce temps, je continuais à fumer tout en me prélassant dans mon fauteuil.

« Mais d'où peut bien venir, me disais-je, cet interminable flot de voyageurs, et quelle manie les pousse ainsi, haletants d'inquiétude et de transpiration, pour venir échanger leur coin du feu, leurs duvets, leur ample robe de chambre et leurs confortables pantoufles contre des chambres vides d'hôtel, des lits durs, des habits non brossés et des bottes non cirées? »

Je me livrais ainsi à mille réflexions judicieuses, comme celui qui n'a rien en tête, lorsque, parmi les malheureux qui se débattaient dans le sable et la poussière, j'avise une connaissance, un pauvre vieux compatriote en détresse.

Mon cœur flamand s'émeut, je m'élance de ma chambre et me précipite vers le quai. Il était temps. Le vieillard, à bout de ressources, ne savait plus à quel saint se vouer.

Un commissionnaire avait emporté sa malle à l'hôtel de la *Balance* et le garçon de l'*Écu de France* mettait la main sur son sac de voyage. Pendant ce temps, cannes et parapluies, dûment liés par deux courroies, voyageaient vers l'hôtel de la *Métropole*, tandis que le brave homme, tiraillé de droite et de gauche, se débattait contre deux conducteurs d'omnibus, dont l'un lui criait en anglais les avantages du *Krône hôtel*, l'autre en allemand les qualités précieuses de l'*Europäischer hof*.

Digitized by Google

Je sauvai de leurs mains mon compatriote, je parvins à rattraper les malles, à rassembler les parapluies, et l'emmenai lui-même en nage et hors d'haleine dans une petite chambre, qui se trouvait vacante, à côté de la mienne.

Trois heures plus tard, il était assis près de moi, épousseté, brossé, réconforté et rafraîchi, rasé de frais, pourvu de manchettes propres, coiffé d'un bonnet de velours avec un gland mobile, chaussé de pantoufles à ramages — cadeau tout neuf, évidemment conquis à son dernier anniversaire. Il aspirait à longs traits les bouffées d'une véritable pipe flamande et riait, lui aussi, voyant les figures affolées et les traits enflammés qu'apportait le dernier bateau, rasséréné, du reste, par la consolante pensée de savoir sa malle en sûreté et de ne plus devoir courir après ses parapluies.

M. Van Biesbroeck, que j'avais rencontré déjà à Interlaken, était de la Flandre occidentale. Il avait suivi une *molken-* et une *traubenkur*[1], espérant guérir par le petit lait et les raisins un gonflement de foie, qui était à la fois son chagrin et son passe-temps.

Il connaissait son mal à fond et savait en parler pendant des heures.

C'est ainsi qu'il savait au juste de combien de millimètres son foie était gonflé, de combien de kilogrammes il dépassait le poids d'un foie humain normal, et il tremblait à cette idée qu'il atteindrait la forme d'un foie de veau, ce qui lui paraissait le comble de l'infortune et du danger.

Le reste du temps, il épelait l'*Indépendance belge* de A jusqu'à Z, depuis le titre jusqu'au nom de l'éditeur, sans

[1] La *molkenkur* — cure de petit lait — est fort suivie en Suisse. On fait bouillir le lait de chèvre, on enlève le fromage, et le petit lait est administré aux malades à la dose de sept ou huit verres par jour. La couleur est verdâtre, le goût doux, extrêmement fade. Pour le poitrinaire, ce remède semble excellent.

La *traubenkur* — cure de raisins — consiste à manger journellement pendant six semaines une forte quantité de raisins. Le premier jour, on commence par une livre, puis l'on augmente un peu chaque jour. Quand on est arrivé à six livres, on diminue de nouveau pour finir avec une seule livre.

Digitized by Google

oublier les jambes cassées, les fermes brûlées, les marchés et les bourses, au grand ennui des autres politiques, qui trépignaient autour de lui dans l'espoir d'attraper au moins les télégrammes. Quant à moi, comme je préférais l'air des montagnes à l'odeur enfumée du cabinet de lecture, je n'eus guère l'occasion de me livrer à mon compatriote et j'avais perdu ainsi une excellente occasion de faire plus ample connaissance avec les foies en général et avec celui de M. Van Biesbroeck en particulier.

Depuis, j'avais voyagé seul pendant quinze jours et, je l'avoue, c'était pour moi un grand plaisir de posséder un homme de mon pays et de pouvoir échanger avec lui quelques mots de flamand, fût-ce le flamand tronqué des Flandres.

Naturellement, il fallut avant tout que je fusse renseigné sur les péripéties du foie.

Quant à la *molkenkur* — et mon homme se pinçait encore le nez au souvenir de la maussade boisson, — il en avait attendu davantage. Son foie n'avait guère diminué de plus d'un millimètre. D'autre part, les raisins avaient agi puissamment sur le poids. « J'ai certainement gagné deux milligrammes, » disait-il, et sa main caressait avec tendresse l'endroit où il supposait être le foie.

« L'agitation est très nuisible, ajouta-t-il avec un grand sérieux, ces embarras de bagages;... et il hochait la tête, l'air soucieux.

— Bah! ce qui est passé est passé, répondis-je encourageant le vieillard en lui versant un verre de *bock-bier*.

— Cela est vrai, dit-il, néanmoins, l'affaire d'Interlaken ne me sortira pas sitôt de la tête. C'en était trop pour ma débile constitution. — Et M. Van Biesbroeck fit entendre un profond soupir.

— Quelle affaire? fis-je d'un air compatissant. Les chevaux de votre voiture ont-ils pris le mors aux dents? Seriez-vous tombé dans un précipice, ou bien les avalanches vous ont-elles enterré vivant?

— Du tout, du tout, s'écria l'homme au foie, je faisais allusion à cet affreux Américain.

Digitized by Google

— Quel Américain? m'écriai-je.

— Eh! mais l'Américain que vous m'avez présenté.

— Haselthine?

— Haselthine, c'est cela, un homme sans cœur, un misérable, qui n'a ni respect ni égard pour un vieillard souffrant, qui... »

Et le Flamand devint pourpre de colère et d'excitation, tandis que je fixais les yeux à la place de son foie, qui me semblait atteindre des dimensions colossales sous l'influence de cette alerte. Je m'efforçai de le calmer et je le suppliai de me raconter l'incident.

Après avoir bruyamment pris haleine : « Figurez-vous, monsieur, me dit-il, de quelle façon le monstre a osé compromettre l'honneur d'une famille honnête.

« Pendant les derniers jours de ma cure, il venait souvent au cabinet de lecture et s'informait complaisamment de ma santé; il m'offrait le journal, il causait des nouvelles du jour, et moi, sans le moindre soupçon, sans la moindre arrière-pensée, je me laissais entortiller comme un enfant.

« Je ne lui cachai rien ; il sut si bien me prendre que j'en arrivai à parler politique. Ah! si j'avais su! Mais nous sommes ainsi faits, nous autres Flamands, nous nous confions aisément et cela tourne ordinairement fort mal. Il parvint à savoir quand ma cure finissait et quel jour j'en serais à ma dernière grappe de raisin.

« — Y aurait-il de l'indiscrétion à vous proposer de voyager avec vous? Cela diminue la dépense..., je prendrais tout sur moi, me dit-il d'un ton doucereux. Et je tombai dans le panneau. »

« Il ordonna la voiture, s'entendit avec le cocher; il fit transporter, charger les malles; bref, il était la complaisance même et je me figurais avoir trouvé le plus charmant garçon du monde.

« Mais à peine avions-nous voyagé deux heures, que ses façons changèrent.

« Il tira son tabac sans demander la permission, et se mit à rouler une cigarette entre les doigts.

Digitized by Google

« — Monsieur, me dit-il en me lançant un regard infernal, vous ne trouverez pas mauvais...

« — Quand il le faut, répondis-je, je supporte le tabac... ; cependant, avant midi...

« Sans me laisser achever, il poursuivit :

« — Qu'un troisième personnage prenne place dans la voiture?

« — Quel est ce voyageur? fis-je étonné.

« — Oh! ne craignez rien, le voyageur n'est autre qu'une charmante jeune fille.

« — Une jeune fille ! m'écriai-je indigné.

« Il répondit sur le même ton glacial :

« — Oui, une jeune fille de pêcheur qui entreprend avec moi le voyage d'Amérique. Elle ne voulait quitter son village qu'avec ma famille, mais comme je n'en ai pas, j'ai pensé qu'elle ne se refuserait pas à partir en compagnie d'un homme aussi respectable que vous.

« Là-dessus, l'effronté s'inclina avec une révérence moqueuse.

« Je m'écriai de toutes mes forces : — Mais c'est une honte! moi me prêter à pareille infamie!... Cocher!... cocher!

« — Épargnez-vous cette peine, mon digne monsieur, reprit-il avec une froideur jouée, mais en me lançant un regard menaçant qui me cloua sur place. — J'ai choisi le cocher, il connaît mes ordres. D'ailleurs, vous n'avez pas à vous préoccuper de l'inconnue, j'ai les moyens de l'indemniser largement.

« J'aurais voulu me faire descendre plus loin, continua Van Biesbroek, mais que faire contre deux, en pays étranger? D'ailleurs, mes malles étaient sur la voiture... Enfin, les chevaux s'arrêtèrent. L'Américain sortit la tête par la portière et s'écria :

— Brigitte! Brigitte! »

Je me sentis glacé.

« Brigitte, la fille d'un pêcheur de Brienz? dis-je d'une voix tremblante.

— Oui..., quelque chose comme cela, répondit Van Bies-

Digitized by Google

broeck, qui ne comprenait rien à mon émotion. Elle marchait, son paquet sous le bras ; l'Américain courut à sa rencontre, lui prit la main, la conduisit vers la voiture... Vous figurez-vous mon état? — ajouta mon compatriote qui ne songeait qu'à son foie — vous figurez-vous si j'étais agité? Moi, un homme honorable, dans la même voiture avec...

— Mais... la jeune fille, m'écriai-je, brûlant d'impatience.

— Si quelqu'un de mon village m'eût aperçu en cette compagnie..., j'étais un homme perdu..., oui, perdu...

— Mais Brigitte? m'exclamai-je indigné et fort peu soucieux du dommage causé à M. Van Biesbroeck.

— Jusqu'aux enfants me montreraient au doigt, » poursuivit le vieux philistin, de plus en plus plaintif.

Je me mis à implorer :

« Mais, monsieur, je vous en supplie, dites-moi donc ce qu'est devenue cette malheureuse enfant. »

Frappé du ton singulier de ma voix, Van Biesbroeck me dévisagea :

« Quel enfant? La paysanne? Elle se laissa conduire jusqu'à la voiture, enjamba le marchepied, puis tout à coup se prit à dire : *Nein, ich gehe nicht,* non je ne pars pas; elle s'arracha des mains du séducteur et se mit à courir affolée, sourde à la voix de mon Américain, qui s'efforçait en vain de rappeler la fugitive. »

Je me sentis le cœur allégé d'un grand poids, — cette riante cabane du pêcheur, ce brave et excellent grand-père avec ses craintes, ses cruels pressentiments, tout cela me sautait aux yeux.

« Le Seigneur soit loué! m'écriai-je, le Ciel a protégé la hutte du pêcheur : « *Gott mit uns!* »

. . . . . .

M. Van Biesbroeck leva les yeux d'un air inquiet, secoua doucement sa pipe, prit tranquillement son bonnet grec et sortit de ma chambre discrètement, avec l'intime persuasion qu'il venait d'échapper à un Américain dépravé pour tomber dans les mains plus dangereuses d'un Flamand demi fou.

Traduit du flamand de Tony Bergmann *par* X. De Reul.

Digitized by Google

LES REPUBLIQUES DE LA PLATA

SOUVENIRS DE VOYAGE

Buenos-Ayres, 1er septembre 1875.

Les six jours que je viens de passer dans l'Océan depuis notre départ de Rio de Janeiro m'ont paru extrêmement courts, bien que nous ayons été quelque peu retardés par les brouillards qui nous enveloppèrent pendant dix-huit heures sur les côtes de l'Uruguay. Précisément la sonde, qui donne la profondeur et la nature du fond, nous révélait alors, par la carte marine, que nous étions peu éloignés du Banco-Inglez, où s'était perdu, l'an dernier, la *Liffey* de la Royal Mail Steam Packet Company, et, de plus, le calendrier nous indiquait la date du 30 août, fête de la Santa Rosa (Sainte-Rose de Lima), jour néfaste où les marins de l'Amérique méridionale évitent de se mettre, voire même de se trouver en mer. Heureusement notre paquebot, le *Niger*, des messageries maritimes de France, était aussi bien commandé que confortablement aménagé, et ce matin même, le bruit assourdissant du cabestan à vapeur, qui tirait la marchandise de la cale, m'apprit, en me réveillant, que nous étions arrivés sans encombre. En effet, le *Niger* se balançait paresseusement sur ses ancres, à douze milles de Buenos-Ayres. Toutefois, il nous restait à débarquer, et j'ai conservé, de

Digitized by Google

cette opération, un de ces souvenirs qui ne s'effacent pas. L'étranger qui n'est pas venu à la Plata, dans la saison des *pamperos* [1], par un mauvais temps, ne peut s'en faire une idée.

Le *Niger*, après avoir opéré son mouillage, fut accosté par un petit vapeur, où nous pûmes nous embarquer après la visite de la *sanidade* (santé).

Mais à peine avions-nous quitté le paquebot, que nous fûmes assaillis par une pluie battante, mêlée de violents coups de tonnerre; la mer devint prodigieusement grosse, et nous eûmes à nous réfugier au nombre d'une centaine de passagers dans une cabine qui pouvait à peine en contenir une vingtaine. Il était impossible d'ouvrir les fenêtres de cet abri, et l'atmosphère y devint intolérable : aussi une grande partie de nos compagnons de voyage payèrent-ils un triste tribut aux flots agités.

Après deux heures et demie de cette navigation, nous pûmes monter avec nos bagages dans de petites barques, qui, si elles ne nous abritaient pas contre la pluie, nous laissaient du moins respirer à pleins poumons. Toutefois, nos transbordements ne devaient pas s'arrêter là, nous n'étions pas encore au bout de nos peines. Après avoir manqué de chavirer vingt fois, après avoir perdu nos colis et les avoir repêchés, nous quittâmes les petites barques pour prendre place dans de méchantes charrettes dont les roues s'enfonçaient dans l'eau jusqu'à l'essieu et l'attelage jusqu'au ventre. Enfin, nous voilà à la douane, dont le personnel s'acquitte de ses devoirs fiscaux avec un soin qui nous permit de comprendre facilement comment le produit de la douane de Buenos-Ayres s'est élevé, le mois dernier, à la somme de 1,039,981 patagons, soit 5,199,905 francs!

La question du port de Buenos-Ayres a été étudiée par bien des ingénieurs, et ce travail a donné lieu à une vingtaine de projets, parmi lesquels plusieurs sont, m'assûre-t-on, praticables. Une compagnie a même offert de faire

[1] *Pamperos*, vents d'ouest.

Digitized by Google

cette œuvre gigantesque, en se bonifiant simplement des terrains qu'elle prendrait à la mer; mais le gouvernement s'y est toujours refusé, en appuyant son refus des mêmes raisons qui ont empêché si longtemps Ostende d'avoir un kursaal digne de cette ville balnéaire.

Je suis descendu au *Grand hôtel de la Paix* dans une toilette difficile à décrire, mouillé, crotté et fatigué par cinq pénibles heures consacrées rien qu'au débarquement et à la visite de mon modeste bagage. Il ne s'agissait que de deux malles, et cependant leur transport de la douane à l'hôtel, distant d'un kilomètre, m'a coûté cinq patagons (une livre sterling).

Du 2 au 7.

Les rues, fort mal pavées, deviennent ici, après quelques heures de pluie, de véritables torrents impossibles à franchir quand elles n'ont pas un pont qui en permette le passage. Il n'est pas un habitant de Buenos-Ayres qui n'ait voué au pavage de la ville ses malédictions les plus énergiques, et l'on sait que les jurements espagnols sont expressifs! Ce pavé inégal, incisif, biscornu, rétif au nivellement et abominable à tous égards, est ce que produisent de meilleur les carrières de l'île de Martin-Garcia. Après une journée de pluie, il n'y a plus moyen de s'aventurer dans les rues de Buenos-Ayres, et les *impressarios* argentins sont forcés de fermer les portes de leur théâtre.

Buenos-Ayres, qui veut dire Bon-Air, représente un carré plus ou moins parfait, ayant pour base le Rio de la Plata, dont le nom signifie rivière d'argent [1].

Ce carré est divisé en deux parties plus ou moins égales, par une ligne partant de l'est pour aller à l'ouest. Cette ligne, ou plutôt cette rue, a nom Riva-Davia. Partant de la rivière, elle traverse immédiatement la Plaza del 25 de Maya et la Plaza de la Victoria. La première est la principale place de la

[1] Le Rio de la Plata fut d'abord nommé rivière de Solis, du nom de Diaz de Solis, qui la découvrit; mais Sébastien Cabot, qui l'explora ensuite, ayant fait sur ses bords un butin considérable en or et surtout en argent, lui donna le nom de la Plata, qu'elle a conservé depuis.

Digitized by Google

ville. Là se trouvent : la statue équestre du général Belgrano, moulée — sans doute pour éviter les frais de modèle — sur le plâtre de je ne sais plus quelle statue péruvienne, œuvre de Carrier Belleuse; la Casa Rosa (pendant de la Maison blanche); l'hôtel du gouvernement; la Casa de Correos, l'hôtel des postes, inachevé faute d'argent, et le Palacio del Congreso (chambre du congrès), dont les membres viennent de voter une loi réduisant à 25,000 piastres (5,000 francs) le traitement des sénateurs et des députés, primitivement fixé à 50,000 piastres. La même loi inflige une amende de 1,000 piastres au sénateur ou au député qui manque d'assister à une séance, sans justifier son absence.

De la calle Riva-Davia partent vers le nord et le sud les différentes artères de la ville, qui changent de nom suivant qu'elles sont à droite ou à gauche de l'artère centrale. Les rues parallèles à celle-ci gardent, au contraire, leur nom sur toute leur longueur. Les rues sont généralement très droites, ce qui donne à la ville une certaine monotonie qui offre pour compensation de pouvoir s'orienter facilement. La calle Florida a sa célébrité comme le *Chiado* de Lisbonne et le *Puerta del sol* de Madrid. Elle compte des magasins dont les montres peuvent rivaliser avec les plus élégants étalages de Paris.

La régularité des rues n'est égalée que par celle des maisons, qui n'ont, en général, qu'un rez-de-chaussée et qui sont presque toutes construites sur le même plan. La distance entre deux rues représente une *cuadra*, c'est à dire 150 *vares*, y compris la largeur de la rue, qui a 10 *vares*. La *vare* vaut $0^{m}866$. Il est cependant des hôtels construits à l'européenne, qui ne manquent pas de goût et qui ont été édifiés à pleine bourse. Tels sont les hôtels de la Banque de la province de Buenos-Ayres et de M. Benités, le propriétaire du célèbre établissement d'extrait de viande à Gualeguaychu. Les cercles, les clubs, les sociétés particulières sont nombreux à Buenos-Ayres et n'ont rien à envier à ce qui existe de mieux en ce genre à Londres, à Paris, à Bruxelles : le club de *los Negros* (le club des Nègres), qui, par antithèse, ne compte parmi ses membres que des... blancs; le *club du Progrès*, qui réunit

Digitized by Google

la meilleure société argentine. Ce club a une salle de danse décorée avec un luxe inouï. Les tapis épais qui couvrent les parquets sont fort beaux; on ne les enlève pas les jours de bal. La *Sociedad de residentes estrangeros* (Société des étrangers) a un cabinet de lecture très fréquenté et tous les journaux européens peuvent y être consultés. Ces deux dernières sociétés ont d'excellentes tables d'hôte de beaucoup préférables à celle du *Café de Paris*, jouissant cependant d'une grande renommée à Buenos-Ayres.

Je citerai encore, parmi les cercles que j'ai vus à la Plata, le *Club belge*, Calle Piedad, qui est présidé par Alfred Corten, un de nos compatriotes très connu à Bruxelles. A 7,000 milles du pays natal, il est agréable de pouvoir se trouver dans un milieu qui rappelle la patrie absente. Les murs de ce cercle sont couverts de lithographies représentant la famille royale belge, la carte géographique de la Belgique, la reproduction des derniers embellissements de Bruxelles, et jusqu'à un projet de redressement de la Montagne de la Cour. Bruxelles surtout a de nombreux représentants au *Club belge*, et nos concitoyens y trouvent les trois journaux les plus répandus dans leur pays : l'*Étoile belge*, la *Chronique* et la *Gazette*. Les nouvelles, malheureusement, sont toujours vieilles de plusieurs semaines.

La population de la république Argentine est de quinze à dix-huit cent mille âmes, dont le cinquième est composé d'étrangers. Les étrangers ou les *Gringos*, comme les indigènes les appellent par ironie, sont pour la plupart Belges, Français et Anglais. L'Anglais, avec ses préjugés et son égoïsme, qui se refuse à s'assimiler les éléments étrangers, a un grand avantage sur les Belges et sur les Français. Il ne s'étonne de rien; dans les contrées les plus éloignées, s'il ne se promet pas d'avance des plaisirs nouveaux, il ne s'effraye pas non plus des ennuis qu'il peut subir. S'il s'ennuie moins qu'il l'avait supposé, c'est tant mieux; s'il ne trouve pas ce qu'il avait espéré, c'est tant pis. Il n'éprouve ainsi ni illusions, ni désenchantements. Il visite l'Amérique comme il visiterait une paroisse des environs de Londres, et il se con-

Digitized by Google

duit dans les pays lointains comme il se conduirait chez lui : il dîne, déjeune et dort à ses heures habituelles. Il donne à la halte la plus courte des soins égaux à ceux qu'il accorde au plus long séjour. Enfin, il a encore pour suprême mérite de ne jamais perdre son individualité.

Le Belge, au contraire, comme le Français, adopte vite les mœurs et les usages des peuples étrangers, en eût-il été choqué d'abord. Il commence par se moquer des indigènes et finit par en prendre les allures et les habitudes, ce qui caractérise une bonté naturelle, mais fournit aussi la preuve d'une grande faiblesse. Cette facilité d'appropriation le fait passer au milieu des peuples, sans se rendre un compte bien défini du mode de leur existence, de leurs mœurs et de leurs habitudes. Bien souvent il ne les connaît guère mieux après qu'avant son séjour parmi eux, tandis que l'Anglais, n'abdiquant jamais son individualité, conserve tous ses avantages pour bien voir les choses extérieures et en faire des sujets d'étude ou de curiosité. En un mot, les relations entre l'*objectif* et le *subjectif* sont mieux et plus sagement maintenues par l'Anglais que par le Belge, qui s'identifie trop facilement avec l'*objectif*, ou que par l'Allemand, qui assimile trop volontiers à son *moi* tout ce qui lui est extérieur.

Mercredi, 8 septembre.

Les chômages sont ici très nombreux, et il se passe rarement une semaine sans qu'il n'y ait une fête religieuse ou un anniversaire politique à célébrer. Le culte catholique, en ce pays, vit d'ostentation : sous prétexte d'honorer les saints, on crée des confréries, on institue des processions, et les chômages se succèdent rapidement. Une grande pompe, un beau luminaire dans les églises constituent la religion des républiques espagnoles de l'Amérique. Fort d'une interprétation autorisée par l'Évangile, qui déclare la raison impie et l'intelligence diabolique, le clergé s'est efforcé d'étouffer toutes les manifestations de l'esprit, et l'esprit est mort en lui. En revanche, les passions de la chair et du sang, la volupté et la cruauté semblent adhérentes au sol.

Digitized by Google

Ces deux choses se tiennent. En annulant le côté intellectuel de l'homme, on lui laisse ses instincts; tandis qu'en tolérant ses passions, on lui inspire l'humilité et on l'oblige à confesser la faiblesse de sa nature aux prêtres, qui en font leur profit. C'est dans les églises que se nouent les intrigues amoureuses. A la fin des cérémonies religieuses, grâce à l'encombrement et au mouvement incessant de la foule, on se donne aux portes des temples de nombreux serrements de main et on échange plus de lettres d'amour qu'il ne s'en distribue par la poste pendant toute l'année.

Les femmes! quelle n'est pas leur influence dans des pays comme ceux-ci, où le désir de briller, le luxe extravagant, l'adoration vouée à tout ce qui est éclat extérieur, forment la loi suprême! Chacune d'elles s'efforce de faire plus que ses ressources pécuniaires le lui permettent. La femme de l'artisan joue à la dame; la femme de l'employé épuise les minces appointements de son mari à faire assaut d'élégance avec la femme du ministre.

L'éducation des *Sud-Américaines* est fort négligée au point de vue économique; elle est parfaite en ce qui touche aux arts d'agrément et aux talents de société. Personne ne joue mieux qu'elles du piano; personne ne danse avec plus de perfection; personne ne parle ni ne plaisante avec plus de grâce. Les affaires de cœur, chez les jeunes filles, se traitent ici avec une franchise dont nous n'avons pas d'idée. La plupart d'entre elles ont un adorateur en titre qu'elles décorent souvent et bien gratuitement du nom de *Novio*, fiancé. Leur amour n'est un secret pour personne; elles en entretiennent sans cesse leurs amies, l'affichent publiquement et écrivent même à leurs amoureux sans trop s'en cacher. A Buenos-Ayres, notamment, elles sont des filles charmantes, jolies comme la plupart des Espagnoles dont elles descendent, savantes en amour comme des matrones, et d'une vertu raisonnée, intéressée, qui est la plus solide et la moins fragile des vertus. Je ne parle que des jeunes filles. Aussi faut-il les voir au *Retiro* avec la mantille de dentelle, le mozo et sa corde de sparterie sur l'épaule. On les accuse d'abuser des

Digitized by Google

couleurs voyantes, d'avoir une démarche trop accentuée et de pousser l'animation et le laisser-aller de leurs manières jusqu'à une limite peu éloignée du mauvais ton; mais cet éclat, ce mouvement, ce luxe de vie sont tellement d'accord avec le cadre dans lequel elles se meuvent, qu'on doit reconnaître avec Théophile Gautier qu'une femme doit être laide comme les trois vertus théologales pour ne pas paraître jolie avec une mantille. Il est fâcheux, toutefois, que l'emploi de la mantille ne soit pas plus universel et que la mode française, du chapeau à rubans et à plumes, ait des adeptes.

L'affluence des promeneurs est très grande au Retiro, qui est un square dont les allées sont soigneusement nivelées, battues, balayées comme l'aire d'une grange. Le centre est occupé par la statue équestre du général San Martin, et, de deux à cinq heures, les dimanches et jours de fête, trois orchestres s'y font entendre alternativement et sans interruption. Une barrière sépare le square de l'allée où circulent les voitures à la file, revenant de Belgrano, de San José de Flores ou de Palermo, qui sont les promenades favorites des environs de Buenos-Ayres.

Non loin de l'une de ces promenades, se trouve le Cimenterio de la Recoleta, qui contient de fort beaux monuments funéraires. Au fond du cimetière, il existe une grosse muraille percée de plusieurs rangées de niches superposées comme les rayons d'une ruche. Moyennant une certaine redevance, le mort peut occuper une niche, et si, au bout de l'année, le loyer n'est pas renouvelé, il est enfoui dans l'ossuaire commun. Contrairement à ce qui se fait chez nous, les bières sont placées au dessus du sol dans de petits monuments fermés par une porte vitrée, ce qui permet de juger avec quel luxe ces bières sont construites. Une de ces chapelles expiatoires m'a frappé par son épitaphe :

MURIO VARELA
ASESINADO
EN MONTEVIDEO
EL 20 MARZO 1848
PAR ORDER DE MANUEL ORIBE.

Digitized by Google

Quand un homme vous a offensé, on se venge, à la Plata, comme au XVI^e^ siècle, par l'assassinat. On trouve des gens à la conscience large et à la main complaisante, qui, à des prix très modérés, vous débarrassent de votre ennemi. Cependant, quand on est plus avare de son or que de son sang, quand on a la main prompte à frapper et la bourse lente à s'ouvrir, on épie l'occasion de tomber soi-même sur celui dont on veut la mort. On le tue ou on est tué; si l'on succombe, on lègue souvent à un autre la dette du sang. Si la famille Varela venge la mort d'un des siens, en gravant dans le marbre le nom de l'assassin, il est encore bien des meurtres qui restent impunis, c'est à dire sans vengeance. On m'a montré le tombeau d'un malheureux jeune homme, M. Marmol, tué l'an dernier pendant la révolution de septembre, en plein café, et dont le meurtrier se promène librement à Buenos-Ayres.

Le plus beau monument funéraire de la Recoleta est celui érigé à la mémoire d'un ancien président de la république, M. Alsina. Je cite d'autant plus volontiers cette œuvre artistique, qu'elle est due au ciseau d'un de nos compatriotes, M. J. de Braekeleer, d'Anvers.

C'est contre l'un des murs de ce cimetière qu'ont lieu les exécutions capitales et que sont fusillés les condamnés à mort.

Du 9 au 19.

Les théâtres de Buenos-Ayres offrent certaines particularités que l'on ne rencontre qu'en Espagne et en Italie. Ils ont deux bureaux : à l'un on prend un billet d'entrée générale et, à l'autre, un billet portant le numéro de la place que l'on désire occuper. On conserve ce numéro pendant toute la durée de la représentation. Les troisièmes loges, c'est à dire toute la galerie en dessous de ce que nous nommons *le Paradis,* sont réservées exclusivement aux dames. Les cavaliers ne sont pas admis à la *Cazuela,* ce qui permet aux dames de la petite bourgeoisie d'aller seules au théâtre.

Le théâtre Colon donne l'opéra italien, et les artistes ont un incontestable mérite. Le baryton Moriani, un compa-

Digitized by Google

triote, y a beaucoup de succès. Ce théâtre appartient à quelques *dilettantis* qui tiennent bien plus à avoir une bonne troupe que des dividendes. Au théâtre Alegrina (théâtre de la gaîté), une *Compānia espagnola* donne des pièces imitées ou traduites du Théâtre-Français, et qui, conséquemment, ne reproduisent ni les mœurs, ni les idées de l'Espagne. Le théâtre espagnol a perdu son originalité et sa nationalité. La salle du théâtre Alegrina est fort coquette. C'est une petite bonbonnière blanche, verte et or, mais c'est une bonbonnière à vermine. En sortant de là, les deux amis qui m'accompagnaient étaient, comme moi, littéralement couverts de cette insupportable engeance. Nous occupions cependant des *tertulias de orquestra* (fauteuils d'orchestre). Que nous auraient réservé les loges?

Il y a encore le théâtre de *la Opera*, le théâtre de *le Victoria*, l'Eldorado et le Colysée; mais ces salles sont actuellement fermées. A l'Alcazar lyrique, on joue en français l'opérette et, aux Variétés, le vaudeville, le drame et la comédie. Je n'ai vu de ma vie un public plus bruyant, plus tapageur que celui de l'Alcazar. Son spectacle favori est le *cancan;* aussi, si un quadrille figure dans la pièce que l'on donne, il le fait recommencer quatre et cinq fois, jusqu'à ce que les acteurs demandent grâce. Cet Alcazar a été témoin de bien des scènes de désordre. Des loges *Mitristes* et *Alsinistes* s'échangeaient, en pleine représentation, des coups de revolver, il y a à peine un an.

Il y a à Buenos-Ayres un très grand nombre de journaux; la presse y jouit de la liberté la plus illimitée, et les caricaturistes des feuilles illustrées reproduisent grotesquement, avec le plus grand sans-gêne, les traits du président et des ministres. Ils ne déploient dans cette œuvre ni esprit, ni talents. Des journaux sont publiés en français, en anglais, en allemand, en italien et en espagnol; tels sont : le *Courrier de la Plata*, le *Révolutionnaire*, *the Standard and River Plata News*, *Argentinisch Deutsche Zeitung*, etc., etc., etc.

A la Plata, comme au Brésil, on ne connaît que le papier-monnaie; mais ici on a plus de peine à s'habituer à cet

Digitized by Google

instrument d'échange différant essentiellement de celui qui existe au Brésil. Dans ce dernier pays, la plus petite coupure employée est de 500 reis ou 1 fr. 40 c., tandis qu'à la Plata elle descend jusqu'à 20 centimes. Il y a le papier-monnaie créé par la Banque de la province de Buenos-Ayres et celui mis en circulation par El Banco Nacional. Ces papiers se divisent en monnaie courante (*moneda corriente*) et en monnaie forte (*moneda fuerte*). La plus petite division monétaire vaut 20 centimes. La Banque nationale a créé le billet de quatro centavos fuertes et El Banco de la provincia de Buenos-Ayres, le billet de un peso. Puis, il y a les billets de :

20 centavos fuertes ou cinco pesos, qui valent 1 franc;

40 centavos fuertes ou 10 pesos, qui valent 2 francs.

La piastre forte ou patagon vaut 25 pesos, ou 5 francs.

Il y a encore des billets de 1, 2, 4, 10, 20, 50, 100, 200 et 500 patagons. Ce dernier vaut 12,500 pesos ou 2,500 fr. On ne trouve à la Plata, en fait d'espèces métalliques, que l'or étranger : le napoléon, la livre sterling, le doublon d'Espagne, le condor du Chili et l'once d'or, qui vaut 16 patagons.

Il existe une ligne de démarcation très grande dans la façon dont les affaires se traitent au Brésil et à la Plata. Ces deux peuples semblent avoir pris, l'un comme l'autre, la devise de César : *Tout avoir pour tout dépenser;* mais on ne voit pas à Rio de Janeiro ce que j'ai pu voir à Buenos-Ayres.

L'honnêteté dans les affaires n'est pas aussi grande ici qu'au Brésil. Il n'est pas étonnant et extraordinaire à la Plata de voir un commerçant réunir ses créanciers et leur offrir deux, cinq ou dix pour cent de leurs créances. Si l'un d'eux se défie et intente un procès, le commerçant cité au tribunal jure devant les juges, d'une voix ferme et les yeux levés au ciel, ne pouvoir donner plus qu'il n'offre à ses créanciers et ne posséder plus rien au delà. Le créancier accepte, reçoit son argent, donne quittance et, le lendemain, le commerçant recommence de nouvelles affaires, sans que personne n'ose lui reprocher son parjure de la veille. En tout autre pays, le débiteur passerait pour un coquin; ici, on semble lui envier son bonheur et son habileté.

Digitized by Google

Ajoutons que le temps a modifié bien des choses et que la formation des grandes fortunes en quelques années a disparu aujourd'hui, si, à défaut de capitaux, on n'a que des espérances à faire valoir. Il faut ajouter aussi que bien des étrangers se laissent gagner par le mal du pays. On se crée un besoin de dépenser, en devançant l'heure du succès, pour simuler la fortune. Si une année mauvaise survient, on ne change pas son train de vie, et si elles viennent à se suivre, les vides ne pouvant plus se combler, on suspend ses payements, et tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

20 septembre.

Buenos-Ayres possède une gare centrale, d'où partent les lignes ferrées du Nord et celles du Sud, qui côtoient le Rio de la Plata. Aucune barrière n'empêche la circulation sur la voie longeant une partie de la ville. Le Ferro Carril del Norte conduit au Tigre, en passant par la magnifique usine à gaz qui éclaire la ville de Buenos-Ayres. Cette usine prêta à une histoire très connue et qui donne une idée des mœurs du pays. La municipalité *portenas* (de Buenos-Ayres) ayant omis de payer le gaz qu'elle brûlait, la ville resta un beau soir dans les ténèbres. L'usine à gaz chômait. Une fois de plus, la force prima le droit : les *vigilants* (gens chargés de la police de Buenos-Ayres) enfoncèrent les portes de l'usine et les soldats forcèrent les ouvriers de la Compagnie à rallumer les fourneaux et à ouvrir les robinets pour la circulation du gaz.

Le ferro Carril del Sud conduit à Ensenada, où se trouve le *Saladero* de M. Cambacères. C'est un voyage de deux heures et demie fort intéressant à faire. L'une des premières stations est Barracas, ainsi nommée à cause des nombreuses baraques qui s'y trouvent installées. On appelle *Barraca* le hangar où l'on presse la laine pour la mettre en balles. Le *barraquère* est le propriétaire d'une Barraca.

La ligne ferrée traverse par moments des plaines immenses où l'œil ne rencontre aucun arbre, aucune maison : c'est le commencement de la *Pampa*. Sur la route, quelques cadavres

Digitized by Google

de chevaux ou de bœufs dont la présence vous est révélée par une odeur fétide. De loin en loin, l'on rencontre des autruches, par groupes de trois ou de quatre; de jeunes chevaux qui viennent folâtrer sur la voie et que le sifflet d'alarme chasse au loin. Puis, des marais qui sont fréquentés par la cigogne et l'épervier en troupes nombreuses. A mi-chemin se trouve l'*Estancia* de M. Pereira, établissement qui a une superficie de cinq lieues carrées et où se fait l'élevage du bétail. A dix heures et demie, nous étions à Ensenada, et un drapeau rouge, hissé sur le mât du *Saladero*, indique que l'usine est en pleine activité.

La fondation de ces établissements, qui ont conservé dans leur aspect et leur mode de fabrication un cachet tout à fait primitif, a constitué, vers le commencement de ce siècle, un progrès considérable et ouvert aux *Estancieros* le premier débouché important pour leurs troupeaux.

En voici, d'après M. Émile Daireaux, avocat français établi à Buenos-Ayres, l'origine : Dans l'année 1794, cinq matelots irlandais, venus sur la côte de Patagonie pour la pêche de la baleine, firent naufrage et furent recueillis à Buenos-Ayres. Ils eurent l'idée d'appliquer à la conservation de la viande les procédés de salaison et de séchage employés à celle du poisson; c'était fort simple, mais l'ignorance des colons était si grande, et ils avaient eu jusque là si peu d'intérêt à s'occuper de ces questions, que la révélation de ces cinq matelots fut accueillie comme une découverte des plus merveilleuses. On fit des essais qui eurent un heureux résultat : des échantillons expédiés par des navires en partance firent le tour du monde sans grande altération. Bref, ce premier pas fut satisfaisant; mais, depuis lors, c'est à dire pendant une durée de quatre-vingts ans, aucune amélioration n'a plus été introduite, et le problème de la conservation de la viande n'a pas fait de progrès, malgré les découvertes admirables réalisées par la chimie depuis un siècle.

Il paraît, toutefois, que M. *Pierre Koch*, d'Anvers, vient de résoudre ce grand problème, et l'avenir nous apprendra si les essais qu'il va tenter à Montévidéo, sous le patronage

Digitized by Google

du vicomte de Maua, lui permettront d'atteindre une solution à laquelle *Liebig* n'a pu arriver.

Le *Saladero* est l'établissement où l'on tue les bœufs, les vaches, les moutons et les chevaux pour en saler le cuir et la viande. Dès qu'on approche de ces immenses abattoirs, l'on est incommodé par une forte odeur de suif et de détritus, et cette senteur nauséabonde est tellement intense qu'elle vous poursuit longtemps encore après avoir quitté l'usine. En quelques heures, j'ai vu 2,300 moutons passer sous le couteau du *desuncador*. Cette opération, à laquelle une personne trop sensible ne saurait assister, est prestement menée. Voici comment elle est conduite et en quoi elle consiste :

Le *capataz* — délégué par le *Saladériste* qui dirige ses affaires de loin et quitte peu Buenos-Ayres ou Montévidéo, les deux seuls marchés de cuirs et de « carne secca » — se rend à l'estancia pour y faire un choix de bêtes qui sont amenées au Saladero et renfermées dans un enclos appelé *Corral*. Le troupeau passe la nuit au Corral; au point du jour, l'abattage commence. Un *gaucho*, généralement vêtu du *poncho* traditionnel, introduit dans le Corral deux béliers et un mouton plus ou moins apprivoisés, retenus de la main par une corde, et qu'à un moment donné il fait sortir. Les sottes bêtes, en véritables moutons de Panurge, suivent les béliers et entrent dans un corral plus petit appelé *brette*, véritable antichambre de la mort. Dès que le brette est rempli, on repousse le trop-plein dans le Corral. Près du brette se trouve un emplacement recouvert d'un toit et qui a nom *playa*. C'est sous ce hangar qu'a lieu la tuerie. Une vingtaine d'hommes, suivant l'importance du travail, les pieds et les bras dans le sang, le corps à demi-nu, le couteau à la main, s'emparent des moutons par la patte, qu'ils leur trouent en évitant de tacher la laine. A une poutre sont attachés une vingtaine de crochets sous lesquels passe une rigole. Les moutons sont pendus aux crochets et bien alignés; le Desuncador passe et, d'un coup de couteau, ouvre la gorge de chaque mouton; quelques secondes suffisent à l'opération. Le sang chaud jaillit partout et inonde quel-

Digitized by Google

quefois les travailleurs et les spectateurs. La scène est écœurante.

On enlève la peau du mouton avec une célérité incroyable. Cette peau est aussitôt grattée, salée et exposée au soleil. D'un second coup de couteau, les intestins sont retirés et l'on trouve quelquefois dans le ventre de ces pauvres bêtes un petit agneau, qui ne conserve pas longtemps la peau. Après avoir enlevé la langue, le corps est balancé et jeté dans une brouette qui le conduit à la *tina*, où l'on empile de 500 à 600 corps de moutons. La tina, qui est assez semblable, comme forme et grandeur, aux cuves à vin, est fermée et on y laisse pénétrer la vapeur par un serpentin placé au milieu des viandes amoncelées. Dans les tinas en bois, l'opération demande quarante-huit heures; dans les tinas en fer, vingt-quatre heures suffisent.

On laisse écouler le suif bouillant et liquide, par des conduits, dans des tonneaux, où il se refroidit en quelques jours; ensuite, il est livré au commerce sous le nom de *suif à la vapeur*. Les résidus sont retirés de la tina et sont passés encore sous la presse pour en extraire autant que possible tout le suif qui reste et qui est vendu sous le nom de *suif de presse*. Les os sont envoyés aux fabriques de noir animal ou servent de combustible.

Dans le *saladero* de M. Cambacères, on tue annuellement, en moyenne, 600,000 moutons, 50,000 taureaux, bœufs ou vaches et 3,000 juments. Des bœufs, vaches et taureaux, on obtient non seulement du suif, du cuir, des langues, du noir animal, mais on sale encore une partie des chairs que l'on vend sous le nom de *carne secca*, au Brésil et à la Havane. La meilleure qualité, c'est à dire les gros morceaux de viande, sont envoyés dans le premier de ces deux pays; la seconde qualité est destinée à la Havane.

La tuerie des juments, bœufs, vaches et taureaux se pratique au moyen du *lasso*, que le gaucho lance sur la victime choisie dans le brette. La courroie prolongée du lasso passe dans la gorge d'une poulie et se trouve attachée à la selle d'un cheval qui, l'animal pris, le tire et l'amène sous une

Digitized by Google

poterne, où le desnucador lui donne le coup de grâce et le fait tomber sur la plate-forme d'un wagonnet, qui le rejette sur les dalles de la playa. Le lasso, enlevé, va chercher une nouvelle victime.

Il ne faut pas demander si tous ces hommes, vivant continuellement dans le sang et habitués à tuer insciemment, deviennent cruels de caractère. Pour une querelle de jeu, au rancho, pour le moindre mot blessant, ils tirent le couteau et vous éventrent comme s'il s'agissait simplement d'un pauvre mouton. Il y a trente ans à peine, le président Rosas n'hésita pas à recourir à ces hommes pour se débarrasser de ses ennemis en leur faisant couper la gorge. Le *deguello*, c'est le nom de cette repoussante exécution, fut longtemps, dans la république Argentine, le supplice officiel. Cela épargnait les frais spéciaux d'un instrument de supplice et d'un bourreau en titre. C'est parmi les bouchers de Saladeros que Rosas recruta sa redoutable *mazhorca*. Leur habileté à lancer le lasso est incroyable. Au milieu d'un troupeau de chevaux, ils prennent l'animal qu'on leur désigne pour recevoir la marque. Tous les chevaux sont marqués au flanc.

L'accueil le plus empressé nous a été fait par le directeur du Saladero, et j'ai maintes fois remarqué combien était grande l'hospitalité sur toute cette côte de l'Atlantique. Lorsqu'un objet quelconque excite vos louanges, son propriétaire s'empresse de vous l'offrir; mais cette offre reste toujours à l'état d'une simple politesse; on se garde bien d'accepter.

J'ai vu dans ce saladero deux tas de viande salée, mesurant au moins six mètres cubes et dont les bords, devenus noirs, étaient coupés soigneusement et donnés aux cochons. La viande une fois salée, opération qui demande plusieurs mois, est séchée au soleil sur de longues perches. On nous a montré également, dans cet établissement, les restes d'une baleine dont on venait d'extraire six pipes d'huile.

En quittant le Saladero, nous avons remarqué, dans sa native pureté, le pittoresque costume des gens de la pampa: poncho flottant sur l'épaule, culotte bouffante, *camiseta* de

Digitized by Google

laine rouge, *tirador* (ceinture) en cuir de *carpincho* (cochon sauvage), fermée par des patagons argentins; bottes de *potro*. Cette chaussure s'obtient en enlevant, sans y faire d'entailles, et du jarret au paturon, la peau de la jambe d'un cheval fraîchement abattu. Le gaucho introduit ensuite sa propre jambe dans le cuir encore chaud, qui se moule sur la forme humaine et constitue une botte sans couture, laissant passer seulement les doigts du pied par son orifice inférieur. Il ne la retire que lorsqu'elle tombe en lambeaux.

En quelques heures, je me suis fait une idée rapide de ces mœurs pastorales; j'ai saisi *grosso modo* la physionomie de ce peuple, et même goûté de la cuisine de la pampa. J'ai pris le *maté* (thé du Paraguay), que l'on vous sert dans une espèce de grand fourneau de pipe et que l'on boit au moyen du *bambilla*, qui passe de bouche en bouche; enfin, j'ai mangé un excellent morceau de viande cuit doucement à l'*asado con cuero* (rôti dans le cuir) sur la braise..., ce qui permet de conserver le jus dans son enveloppe naturelle.

A sept heures du soir, j'étais de retour à Buenos-Ayres, content d'une journée bien remplie, où j'ai recueilli en quelques heures bien des aperçus généraux, bien des détails curieux sans pouvoir les enregistrer ici.

Du 22 au 30 septembre.

Les derniers jours que l'on passe dans un pays que l'on ne connaissait pas et que l'on quitte sans esprit de retour, sont toujours fort occupés. On veut revoir ce que l'on ne croit pas avoir bien vu : on craint que certains détails n'aient pas été pris en note et, pour peu qu'on soit observateur scrupuleux, on veut saisir tout ce qui reste à étudier.

J'ai eu la bonne chance de rencontrer chez M. et M^me^ de M..., à la table desquels je me suis souvent assis, tous les charmes de la bonne compagnie et d'être piloté par eux dans le monde officiel. Le président de la République et M^me^ Nicolas Avellaneda reçoivent tous les lundis. Il n'est pas nécessaire d'être invité pour assister à ces soirées présidentielles. On s'y présente en redingote et en pantalon de

Digitized by Google

couleur; les gants ne sont pas indispensables et les habits noirs s'y montrent peu.

La société que l'on rencontre dans ces réunions est assez bigarrée, comme bien l'on pense, avec cette grande facilité d'introduction, et il y règne le plus grand sans-gêne. J'y ai remarqué quelques dames coiffées de chapeaux de l'époque où les femmes se couvraient la tête d'affreux soufflets de cabriolets. Quant aux personnages officiels que j'ai rencontrés, ils ont la boutonnière vierge de tout ruban. Les ministres étrangers eux-mêmes respectent cet usage qui étonne les yeux européens.

Ici, tous les hommes politiques sont jeunes. Le colonel Arias, le vainqueur du général Mitre, à la Verde, lors des événements de septembre dernier, dansait avec un entrain qu'autorisent ses vingt-cinq ans. A ces soirées, l'on danse beaucoup, en soulevant des nuages de poussière, sur de moelleux tapis et aux accords d'un piano tenu par une des dames de la société.

Je fus présenté à un officier supérieur, un lieutenant-colonel de cavalerie, charmant garçon et homme d'esprit, qui me raconta avec le plus grand sérieux qu'il étudiait beaucoup, comptant prendre rang dans la marine. Je lui témoignais mon étonnement de le voir quitter une arme dont il occupait un des grades élevés pour entreprendre un métier nouveau, qui exige la soumission et l'obéissance. « Arias est avant moi, me dit-il, impossible de le supplanter sur terre. J'ai donc résolu de le dépasser sur un autre élément : j'entrerai dans la marine avec un grade supérieur au mien. »

« Fritz, mon ami, tu n'es qu'un petit garçon. »

A côté de ces mœurs bourgeoises, qui autorisent les gens de l'office à pousser la curiosité jusqu'à pénétrer dans les salons, il y a des usages fort peu démocratiques. Le président a une garde d'honneur, tout comme Napoléon III avait ses cent gardes. Un peloton de cavalerie bivaque à la porte de la demeure présidentielle, pendant que le vestiaire n'a pas

Digitized by Google

de gardiens, ce qui dénote une confiance que ne méritent pas toujours les visiteurs.

Dans les salons de M. Avellaneda, on ne rencontre aucun Mitriste, c'est à dire partisan du général Mitre, ancien président de la République et compétiteur du président actuel. Avellaneda ne doit le succès de son élection qu'aux voix appartenant à Alsina, l'un des trois candidats à la présidence et qui n'a pas voulu, en septembre dernier, le triomphe de Mitre. Alsina, fils d'un ancien président, est actuellement ministre de la guerre, et, de fait, chef de la République. Il arrivera à la présidence après les six ans d'Avellaneda, s'il ne le renverse pas avant [1].

Les deux partis *Mitriste* et *Alsiniste* ont des alliées dans les femmes qui épousent leurs querelles et arborent, dans leurs toilettes, leurs couleurs. La colonie européenne ne reste elle-même pas étrangère à ces luttes sourdes et elle se montre franchement mitriste.

La république Argentine, qui n'a pas de traités d'extradition, est la terre chérie des banqueroutiers et des gens qui viennent y chercher un refuge contre la vindicte des lois de leur pays. Aussi, parmi les Belges qui sont à la Plata, on compte malheureusement d'affreux coquins. Ces épaves sociales se coudoient dans les maisons de jeux, installées sous l'œil tolérant de la police, et peu de soirées s'y passent sans qu'on ait à signaler des vols audacieux et des rixes sanglantes. Il est toujours prudent d'être armé de son revolver ou de son casse-tête, lorsqu'on veut visiter ces tripots. Le jeu de hasard usité est fort primitif. Le tapis vert traditionnel est divisé en quatre compartiments : une moitié est réservée aux parieurs sur la blanche; l'autre, aux parieurs sur la noire. Le croupier tient en main deux dés dont trois faces sont blanches et trois faces noires. Ces dés décident du jeu. On gagne ou l'on perd suivant que l'on a parié pour la

[1] Mes prévisions sont justifiées. Le *Moniteur Belge* du 7 décembre 1876 mande de la Plata, qu'une révolution, fomentée et conduite par le docteur A. Alsina, ministre de la guerre, a éclaté simultanément dans la ville de Buenos-Ayres et dans la province d'Entre-Rios.

Digitized by Google

couleur donnée par les deux dés. Si les deux dés ne produisent pas la même couleur, le coup est nul. J'ai vu jouer là des sommes très importantes par des malheureux en guenilles, qui, poussés par cette fièvre malsaine de la paresse, aiment mieux jouer leur dernière piastre sur un coup de dés que de travailler pour gagner leur pain quotidien. Mais jetons un voile sur ce triste tableau.

L'heure est venue de quitter Buenos-Ayres et, malgré tout le regret que j'éprouve de me séparer de mes compagnons de séjour et de la Société belge, dans laquelle j'ai trouvé un accueil dont rien ne peut égaler l'aisance et la délicatesse, j'éprouve une sensation de soulagement en m'éloignant de l'Argentin orgueilleux dont l'admiration pour son pays va jusqu'à l'hyperbole, qui s'aveugle sur ses défauts et ne sait pas dissimuler le sentiment d'envie qu'il porte aux étrangers, tout en les méprisant.

Montévidéo, le 5 octobre.

Le *Saturno* est le nom du steamer argentin qui fait en dix heures le trajet de Buenos-Ayres à Montévidéo. Ce voyage sur le Rio de la Plata n'offre rien de bien intéressant, s'accomplissant malheureusement de nuit. Malheureusement, en effet, car les méchantes couchettes dans lesquelles l'on est forcé de passer les quelques heures nécessaires à cette traversée, vous laissent des souvenirs... piquants.

Le *carabinero* urugayen est aussi tracassier que le douanier argentin et, en débarquant ici, l'on éprouve les mêmes vexations que là-bas. En arrivant à l'*hôtel Oriental*, mon premier soin fut de prendre un bain, et, après avoir fait un excellent déjeuner, je me mis à rechercher quelques épisodes de la vie des rues, si caractéristiques, si énigmatiques pour le nouvel arrivé. Ma curiosité eut bientôt pleine satisfaction : la république orientale de l'Uruguay est de nouveau en guerre civile. L'insurrection qui, jusqu'ici, était restée pour ainsi dire à l'état latent, vient de passer à l'état aigu, par suite de la défection du colonel Saldana, qui s'est *prononcé* avec la troupe placée sous ses ordres. Cet événement livre à l'insurrection les départements du Nord avoisinant le Brésil,

Digitized by Google

et le retentissement qu'on lui donne peut entraîner d'autres défections.

A peine étais-je sorti de l'hôtel que je fus arrêté par un *Serino* (sergent de ville), qui me réclama mes *papelettes* (papiers) : ceux-ci furent jugés bien en règle et je pus continuer ma promenade. Montévidéo est déclaré en état de siége et le gouvernement oriental a fait sortir des prisons les détenus, voleurs et assassins, pour les appeler au service militaire. Il est vrai de dire que le tribunal supérieur de justice a adressé à l'autorité compétente une protestation énergique contre ce fait, en demandant la réintégration immédiate des détenus dans les prisons, au nom de la justice, dont il est chargé de maintenir les droits; mais il est encore vrai d'ajouter que cette protestation est restée sans effet.

Poursuivons notre promenade, un revolver en poche, et admirons, en passant, ces coquettes rues qui semblent être tirées au cordeau; ces maisons à un étage que surmonte une terrasse; ce joli teatro Solis avec son entre-colonnement dorique; cette grande plaza de la Constitucion, autrement dit place de la Matrice. La plupart des rues prennent pour noms des dates politiques, telles sont les Calle del 25 Mayo, Calle del 18 Julio.

Dans cette dernière rue j'assiste à une scène émouvante : Un *changadore* (commissionnaire) est arrêté par un officier qui veut l'incorporer dans la troupe, sans pouvoir justifier de cet attentat à la liberté individuelle. L'homme du peuple tire son couteau, l'enfonce dans le ventre de l'agent recruteur, en lui criant *mueran* (crève)..., et les passants d'applaudir.

Ce drame m'engage à rentrer prestement à l'hôtel et à continuer mes annotations du coin de mon balcon : c'est plus prudent et tout aussi instructif. Je retrouve à l'hôtel M. B..., avec lequel j'avais fait, trois mois auparavant, à bord du *Sénégal*, le voyage de Bordeaux à Rio de Janeiro. Il paye son tribut au climat de Montévidéo, qui est très dangereux pour les poitrines délicates et pour les personnes qui ont le système nerveux impressionnable. Il souffle ici un air subtil et péné-

Digitized by Google

trant, qui vous entre dans la poitrine comme une pointe aiguë, serre les tempes et irrite les nerfs. Si l'on n'a pas soin de s'envelopper d'un pardessus et de se couvrir la bouche, on court le risque d'attraper une pulmonie. C'est ce qui est arrivé à M. B..., qui garde le lit. Demeurant depuis quelques années à Montévidéo, connaissant la politique et l'administration du pays, M. B... est non seulement un causeur agréable, mais un compagnon instruit auquel je dois les quelques renseignements que j'ai pris en note de la république orientale de l'Uruguay.

Du 6 au 10 octobre.

Les bords de la Plata, cette terre classique des *pronunciamentos,* ont été si souvent troublés par des luttes sanglantes, que les événements dont ils sont actuellement le théâtre attirent faiblement l'attention de l'Europe, préoccupée par les faits qui se passent au centre même du vieux monde. La république orientale de l'Uruguay a contenu de tous temps deux partis rivaux, dont il serait difficile de caractériser aujourd'hui les différences politiques, car l'un comme l'autre est divisé en conservateurs et en progressistes et, l'un comme l'autre, se subdivise en socialistes.

Ces deux partis sont alternativement gouvernants et insurgés. Les *blancos* au pouvoir ont à combattre l'insurrection *colorado*, ou bien l'administration *colorado* tient la campagne contre la révolution *blanco*.

Aujourd'hui encore, la république de l'Uruguay est en pleine révolte, comme sa voisine la république du Paraguay.

Là-bas, c'est Rivarola qui parle au nom de la patrie opprimée, du bon droit, du bonheur du peuple. Ici, ce sont les exilés qui courent la campagne, racontant leur odyssée et exposant les actes arbitraires du gouvernement. J.-B. Gil est dépeint par les insurgés comme le continuateur de Lopez, le dictateur paraguayen. P. Varela est représenté comme le dépositaire des traditions de la dictature uruguayenne dont V. Florès a été l'incarnation.

Les journaux imprimés dans la république Argentine favorisent de leurs vœux les deux insurrections. Suivant

Digitized by Google

eux, la liberté du Paraguay combat avec Rivarola. La légalité orientale bivouaque avec le colonel Mûniz, le compétiteur de Varela. Le vol, les exactions, le pillage, voilà le but des pouvoirs qu'ils attaquent. Suivant les journaux, messieurs les gouvernants de Montévidéo et de l'Assomption

« N'auraient certainement pas d'autres intérêts
« Que de remplir leurs poches et de s'enfuir après.

Ces affirmations, répétées chaque jour, ont peut-être une base, mais il s'agirait de savoir si ceux qui réclament le pouvoir en feraient un meilleur usage. Il est certain que le gouvernement de Montévidéo est loin d'être irréprochable, mais si ses adversaires prenaient demain les rênes du pouvoir, seraient-ils plus réguliers? Peut-on gouverner une population troublée, turbulente et toujours prête à la révolte, comme celle de ces pays, avec les procédés en usage chez les peuples amis de la légalité et de l'ordre? La situation des républiques de l'Uruguay et du Paraguay est telle qu'on n'oserait pas choisir entre l'assaillant et l'attaqué. Il n'y a que le protectorat qui puisse sauver les républiques de Montévidéo et de l'Assomption. Quand un individu arrive à démontrer qu'il est incapable de gérer ses biens, la loi l'interdit; quand un peuple qui compte 45 ans d'existence passe 40 ans en guerre civile, il mérite d'être déclaré incapable de se conduire lui-même et un tuteur doit lui être imposé. C'est le cas du peuple oriental. Quant à celui du Paraguay, son voisin, beaucoup moins riche, il ne pourrait plus s'essayer à la liberté sans arriver à la faillite. Ces deux peuples ont un égal besoin d'appui : un bâton d'aveugle ou une canne de convalescent. La république orientale est l'aveugle et celle du Paraguay le convalescent.

Les registres de la dette publique de l'Uruguay fournissent les preuves authentiques du résultat de ces luttes qui ont stérilisé les forces vives de cette nation, et démontrent l'impossibilité d'en conserver l'autonomie. Ainsi, en 1860, la valeur nominale de cette dette était de 2,726,000 piastres. En 1868, elle atteignait 23,657,354 piastres. En 1871, à la

Digitized by Google

suite de la guerre civile, ce chiffre était plus que doublé et, à la fin de l'année dernière, il s'élevait à 66,526,157 piastres. Pour le service de cette dette il a été payé en espèces effectives 21,168,961 piastres d'amortissement et 19,586,546 piastres d'intérêts et de commissions, soit 66 p. c. de la valeur nominale. Or, il résulte de documents authentiques que de ses 66 millions et demi de piastres auxquels arrive la dette publique dans un pays de 450,000 habitants, 42 millions ont été affectés directement aux frais de la guerre civile. Déduction faite de ces 42 millions, on voit que la dette n'aurait pas dépassé le chiffre de 24,500,000 piastres.

En un mot, sans les dépenses occasionnées par la guerre civile, l'Uruguay aurait payé toutes ses dettes et ne devrait pas, à l'heure qu'il est, une piastre[1]. La dette est donc le passif des révoltes que l'on décore du nom pompeux de révolutions. Mais il n'est pas possible de représenter la valeur de la richesse individuelle détruite par la guerre civile, ni de constater les progrès moraux et matériels qu'elle a empêchés[2]. C'est à elle que la bande orientale doit les fléaux moraux qui ont relâché les liens de la société; c'est elle qui a amené la désorganisation de son administration.

Cette situation n'a pas été créée en un jour; elle n'est l'œuvre ni d'un parti, ni d'un gouvernement. Elle est le

[1] Une brochure écrite en anglais et signée par un positiviste, conseille de ne pas payer l'intérêt de l'emprunt de 1871. Est-il nécessaire de conseiller à un débiteur insolvable de ne pas payer?

[2] Les révolutions de l'Uruguay n'ont jamais fait que la fortune de ses officiers. Cette république a une armée composée de:

	1,252	fantassins.
	474	cavaliers.
	260	artilleurs.
Soit	1,986	soldats.

Pour lesquels il y a:

	16	généraux.
	36	colonels.
	100	lieutenants-colonels.
	184	majors.
	771	capitaines et lieutenants.
Soit	1,107	officiers.

Digitized by Google

résultat logique, inévitable, de plus de 40 ans de luttes intestines ; elle est l'œuvre commune de tous les partis et de tous les hommes qui ont pris part à ces luttes.

Tout le sang répandu, tout l'argent jeté dans ces luttes stériles, n'auraient-ils pas été mieux employés à ouvrir des routes, à construire des chemins de fer, à assainir des ports, à défricher des forêts, à secourir même les essais de colonisation qui dépérissent faute d'appui et de capitaux? C'est uniquement par un large courant d'émigration venu de l'ancien monde que le riche bassin de la Plata peut être fertilisé et ce sont des rapports incessants avec l'Europe qui doivent fournir les éléments de sa civilisation.

La nationalité orientale fut constituée en 1828, aux dépens du Brésil et de la république Argentine, par l'Angleterre qui, lasse de voir répandre le sang sur le sol le plus fécond des régions tempérées de l'Amérique du Sud, intervint et proposa de convertir en nation indépendante la province disputée. Puisque cette province ou bande, comme on l'appelle, a besoin d'un protecteur, et je crois l'avoir démontré tout à l'heure, ne vaudrait-il pas mieux lui donner pour tuteur le Brésil qui couvre un tiers de la presqu'île Colombienne et qui se distingue par la stabilité de son gouvernement comme par la bonne administration de ses finances[1] et par le chiffre de sa population? En tout cas, ce n'est pas la république Argentine qui peut lui disputer ces avantages, car elle ne vaut guère mieux que l'Uruguay ou le Paraguay et elle a toujours des préférences marquées pour toutes les insurrections, qu'elles soient blanches ou rouges.

Lundi, 11 octobre 1875.

L'*Orénoque*, steamer de la Compagnie des messageries

[1] La meilleure preuve que l'on puisse avoir est donnée par le cours des emprunts de ces différents pays, emprunts qui ont tous la même valeur nominale 100 £.

Emprunt Brésilien de 1859 à 5 p. c.	. . . .	96 p. c.
— Argentin de 1871 à 6 —	. . . .	60 —
— Uruguayen de 1871 à 6 —	. . . .	30 —
— Paraguayen de 1871 à 8 —	. . . .	10 —

Digitized by Google

maritimes françaises, fume en grande rade. C'est étrange comme, au moment d'entreprendre une nouvelle traversée, on éprouve une vague inquiétude qui oppresse le cœur. A cette heure-là, les pays que l'on a le moins aimés, les plages désertes même, se revêtent d'un charme inattendu. Le dernier chant d'oiseau, fût-ce le piaulement d'un moineau, résonne doucement à l'oreille de celui qui va se lancer sur l'immense Océan.

Je rejoins le paquebot français en chaloupe à voile, après avoir une dernière fois serré les mains de l'ami que je quitte à regret. Tel est le sort du voyageur : il noue de chères relations d'amitié et, à peine les a-t-il formées, il est forcé de se soustraire à leur charme. Qu'il me soit toutefois permis de jeter un regard en arrière avec un sentiment d'affectueuse gratitude, avant de prendre la mer vers Rio de Janeiro.

ALBERT VERHAEREN.

Digitized by Google

L'OUVRAGE POSTHUME DE MONTALEMBERT

SUR L'ESPAGNE ET LA LIBERTÉ

Sous quelque drapeau politique qu'on se range, on ne peut se défendre d'un profond respect et même d'une réelle sympathie pour les hommes de cœur et de talent qui, à l'instar de Montalembert, s'épuisent dans la poursuite ingrate d'une chimère généreuse. Toute la vie de Montalembert se résume dans une vaine tentative pour concilier deux choses inconciliables : la liberté et l'Église. Il est mort à la peine, et, de ses forces gaspillées, de ses expériences avortées, il ne reste que le souvenir d'une carrière brillante et noblement remplie. Mais c'est assez pour valoir à ce champion tombé d'une école disparue, l'estime et l'admiration que, plus que jamais, par nos jours de compromis et de défaillances, nous devons aux natures énergiques et loyales, sincères jusque dans leurs contradictions, logiques jusque dans leur illogisme.

Il y a, du reste, une raison spéciale pour que la figure de Montalembert exerce une irrésistible attraction sur les générations actuelles. C'est qu'à une époque où l'amour de la liberté et la fidélité envers l'Église constituent les deux courants à la fois les plus en évidence et les plus en hostilité dans les sociétés catholiques, Montalembert, incarnant ces deux tendances avec une égale force et une même bonne foi, personnifie, pour ainsi dire, la lutte suprême engagée parmi nous pour la possession des âmes et la domination du monde. De là ses inconséquences, ses illusions, ses erreurs, son impuissance finale et inévitable; mais de là aussi sa parole ardente et tourmentée, son style nerveux et ample,

Digitized by Google

la générosité de ses sentiments et la grandeur de ses visions, où l'on sent vibrer l'âme d'un homme qui lutte et qui croit, qui souffre et qui espère.

Jusqu'à ses derniers moments, Montalembert espéra contre toute espérance. L'heure vint cependant, plus vite qu'il ne l'avait prévue, où, malgré son optimisme, il eût bien été contraint de choisir entre les deux choses qu'il avait le plus aimées au monde. Quel eût été son choix? Nul ne le sait et nul n'a le droit de le conjecturer sans preuves à l'appui. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il a eu la chance de mourir à temps, pour ne pas avoir à se survivre.

I

Parmi les dernières études où le comte de Montalembert a déposé les doctrines de son école, figurait un manuscrit intitulé : *l'Espagne et la liberté*. Cet ouvrage fut écrit à la fin de 1868 pour *le Correspondant*, que dirigeaient les anciens amis de l'auteur, ses disciples de la Roche-en-Breny. Mais les temps avaient marché; le *Syllabus* s'imposait de plus en plus et l'on était à la veille du fameux concile qui allait achever l'asservissement de l'Église. Le comité du *Correspondant*, qui préparait déjà sa volte-face, refusa le manuscrit de Montalembert, véritable désaveu qui arracha au grand écrivain ce cri d'amertume : « Les rédacteurs ne l'ont pas même admis à correction; pour un peu, ils l'auraient mis au pilon comme un livre obscène? »

Craignant peut-être pour l'avenir de son ouvrage, Montalembert envoya alors le manuscrit au plus fidèle de ses disciples, le père Hyacinthe, « un des trois prêtres de mon « temps qui ont le mieux servi, selon moi, la cause de la « religion et le plus aimé les âmes de leurs contemporains ». Dans la lettre d'envoi, il lui demanda de garder secrètement ce « quasi-manuscrit », en ajoutant : « Vous le publierez, si vous voulez, après ma mort. » Montalembert avait également choisi le père Hyacinthe, par un testament qui remonte à 1864, pour faire partie de la commission qu'il chargeait

Digitized by Google

de publier ses œuvres posthumes. Lorsqu'à la fin de 1869, M. Hyacinthe Loyson eut rompu avec Rome, Montalembert, tout en restant dans les meilleurs termes d'amitié avec l'ancien carme, lui retira, par un codicile, les droits qu'il lui avait conférés dans son testament de 1864. Ce changement entraînait-il la révocation de la mission spéciale déléguée au père Hyacinthe par la lettre d'envoi que nous avons citée plus haut? Toujours est-il que l'abbé Loyson, ayant publié l'ouvrage de son ancien ami dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* de 1876, se voit attrait en justice par les héritiers et exécuteurs testamentaires de Montalembert, pour avoir porté atteinte à leurs droits de propriété sur les œuvres du défunt. Nous ne voulons pas présager quelle sera la décision des tribunaux, mais il est bon de faire observer que, dès 1870, M. Loyson s'était adressé à un des exécuteurs testamentaires pour lui demander les intentions de la famille à l'égard de cet ouvrage. On lui répondit que le manuscrit paraîtrait dans les œuvres posthumes de Montalembert. Depuis lors, cinq ans se sont écoulés sans que l'ouvrage ait vu le jour et, aujourd'hui encore, l'avocat des demandeurs déclare que les héritiers attendront pour faire cette publication qu'ils la jugent opportune!

Quelles effroyables théories, quelles idées subversives de la religion et de la morale renferme donc ce manuscrit que les représentants naturels de son auteur veulent si énergiquement tenir sous le boisseau? Nous venons de le parcourir dans la *Bibliothèque universelle*. L'auteur s'y propose simplement de dénoncer et de flétrir les procédés révolutionnaires du nouveau gouvernement espagnol qui, après avoir renversé la reine Isabelle et proclamé sur le papier toutes les libertés possibles, ne se gênait pas pour expulser l'ordre des Jésuites et confisquer les biens des couvents. Il est vrai qu'en parlant de la sorte, Montalembert n'invoque pas les droits supérieurs, universels et imprescriptibles de l'Église romaine, mais bien le grand principe moderne de la liberté et de l'égalité religieuses, ce qui non seulement ôte toute valeur à sa protestation, mais encore en fait une hérésie au

Digitized by Google

premier chef. Cette audace est même scandaleusement aggravée soit par des attaques personnelles contre les plus fidèles serviteurs de Rome, soit par des appréciations historiques qui sont en contradiction formelle avec les saines traditions de l'Église, soit enfin par une énergie de pensée et de langage qui jure avec l'humilité, la soumission et la platitude actuelles du catholicisme papolâtre. Il est certain qu'après avoir lu les publications catholiques de ces dernières années, qu'elles émanent du *Correspondant* ou de la *Civilta*, de M. Veuillot ou de Mgr Dupanloup, on ne peut jeter un coup d'œil sur cet ouvrage de Montalembert sans y appliquer ce que l'illustre écrivain disait lui-même de la libre Angleterre : « Quand je ne peux plus respirer dans cet air chargé de miasmes corrupteurs, je vais prendre un bain de vie dans la libre Angleterre. » Sans doute, nous admettrons avec les ultramontains que sous ces apparences séduisantes la doctrine de Montalembert repose sur une pure illusion. Mais ce que nous appelons, à notre point de vue, une illusion, les papistes le nomment une hérésie, c'est à dire un crime, et il n'en faut pas davantage pour expliquer la façon dont on traite aujourd'hui, parmi les ex-catholiques libéraux, la mémoire et l'œuvre de Montalembert.

Est-ce que, depuis la proclamation de l'Infaillibilité papale avec effet rétroactif à tous les dépositaires de la tiare, le successeur de ce saint Pie V, qui gourmanda Philippe II pour avoir mis trop de mollesse dans la poursuite des hérétiques, peut laisser dire de l'Espagne « qu'elle est irrémédiablement déchue pour s'être abandonnée au despotisme spirituel et temporel, par un amour excessif de l'unité, du repos, de l'ordre apparent »; — de Philippe II « que fils plus néfaste encore d'un père néfaste, il pétrifia l'âme de l'Espagne entre ses mains sanglantes »; — de l'Église « qu'elle y a été l'instrument et la complice du despotisme plus que partout ailleurs »; enfin, de l'inquisition « qu'elle a été le fléau de l'Espagne, en même temps que l'objet de la juste horreur du monde chrétien, de la France, de la Belgique et de l'Allemagne catholiques non moins que de tous les peu-

Digitized by Google

ples protestants ». Nous ne pouvons résister au désir de reproduire la page que Montalembert a écrite ici sur l'inquisition :

Le jour où, dans l'ordre politique, la royauté, avec l'aide de l'inquisition, a tout absorbé, tout écrasé ; le jour où l'Église victorieuse a voulu abuser de la victoire, exclure et proscrire d'abord les juifs, puis les Maures, puis les protestants, puis toute discussion, tout examen, toute recherche, toute initiative, toute liberté, ce jour-là, tout a été perdu. Les vainqueurs descendent au rôle également et alternativement abject de persécuteurs et d'esclaves. Puis viennent le vide, le néant, l'oubli, le discrédit universel.

Et qu'on le sache bien : ce ne sont pas seulement les supplices et les tortures de l'inquisition qu'il faut savoir désavouer et flétrir, en songeant à ces longues files de malheureux, d'êtres humains, rachetés par le sang de Jésus-Christ et conduits au bûcher, à la lumière du soleil, par des monstres ou des insensés qui osaient faire précéder par un crucifix la marche de leur hideux cortége. Ce qui doit nous indigner peut-être encore davantage, ce qui a plus encore énervé et démoralisé l'Espagne, ce sont les perfidies, les infamies de leur procédure durant tant de siècles; le secret, l'espionnage, la confiscation érigés en règle suprême et sacrée; la publicité des accusations, la confrontation des témoins impitoyablement refusée; la dénonciation imposée comme une vertu et comme une obligation aux serviteurs contre leurs maîtres, aux enfants contre leurs parents. Le pays tout entier devient un vaste atelier de délation, de proscription et d'immolation. Tout le monde se soupçonne, se dénonce, s'accuse, se poursuit à l'envi. Tous les instincts sanguinaires d'une race trop souvent allumée par le soleil du Midi, toutes les jalousies d'une plèbe refoulée dans la servitude sont soigneusement et trop efficacement encouragés et exploités. Les plus avisés, comme les plus puissants, croient se mettre à l'abri en s'enrôlant parmi les familiers du saint office, et, en rachetant ainsi, sans y réussir toujours, leur sécurité personnelle au prix de leur honneur et de leur dignité; tellement qu'à la longue, l'horrible vampire finit par engloutir la société tout entière, à titre d'instrument ou de complice, quand ce n'est pas de victime. Cette monstrueuse institution ne cesse de fonctionner que lorsqu'il ne lui reste plus rien à faire et qu'elle a définitivement substitué le vide, la mort et le néant à la vie, à la force, à la gloire de la première des nations du moyen âge, de celle qu'on peut à bon droit appeler la perle du monde catholique.

Nos écrivains libéraux n'ont rien écrit sur l'inquisition qui soit plus saisissant, plus énergique et plus juste à la fois!

D'autre part, est-ce que les « Pères de la *Civilta* », les

Digitized by Google

inspirateurs de l'infaillibilité, peuvent admettre que leur ancien adversaire sorte de sa tombe pour leur crier :

« Si je plaide volontiers pour les jésuites de France et d'Espagne, victimes d'une persécution aussi stupide que perverse, il n'en est pas de même de ceux de Rome qui prennent chaque jour à tâche, en défendant l'Église et le Saint-Siége, *d'outrager la raison, la justice et l'honneur*. Je ne puis ni ne veux me taire sur les monstrueux articles de la *Civilta*, publiés en cette même année de 1868 contre la liberté en général et précisément contre les libéraux catholiques[1] qui ont eu la naïveté, comme moi, de faire valoir et triompher à la tribune parlementaire le droit public des jésuites au nom de la liberté... J'ai depuis longtemps passé l'âge des mécomptes et des émotions passionnées, mais j'avoue que, *à la lecture de ces palinodies effrontées*, j'en ai rougi jusqu'au blanc des yeux et frémi jusqu'aux bout des ongles. Je ne suis plus assez enfant pour me plaindre de l'inconséquence ou de l'ingratitude des hommes en général, et des jésuites en particulier, mais je dis tout haut que ce ton de faquin et de pédagogue, appliqué à d'anciens défenseurs qui ne sont pas tous morts, ne convient ni à des religieux, ni à d'honnêtes gens. Cela peut être parfaitement *orthodoxe;* je ne suis pas juge en fait de théologie. Mais je crois l'être en fait d'honneur et d'honnêteté, et j'affirme que cela est parfaitement *malhonnête*. »

Ainsi, Montalembert lui-même reconnaît qu'orthodoxie n'est pas toujours synonyme d'honnêteté ! Dans un autre passage, du reste, il va plus loin encore. Dès le début de l'insurrection espagnole, un organe ultramontain de Bruxelles avait dit que si Isabelle succombait, le dernier gouvernement chrétien aurait disparu du vieux monde. Après avoir opposé l'exemple de la Belgique elle-même, qu'il nous fait l'honneur de décrire comme « un gouvernement chrétien », bien qu'à cette époque nous gémissions encore sous le despotisme antireligieux du ministère Frère-Orban, Monta-

[1] Qui donc a dit que Montalembert ne s'était jamais donné le titre de « catholique libéral » ? A la vérité, on peut soutenir que c'est autre chose de se proclamer *libéral catholique*, comme on a essayé de soutenir qu'on pouvait sauver la situation en se disant catholique *et* libéral. Malheureusement dans ses derniers encycliques, où il fait siennes les doctrines de la *Civilta* attaquées ici par Montalembert, Pie IX frappe d'anathème au même titre le catholicisme libéral et le libéralisme catholique.

Digitized by Google

lembert trace ce parallèle saisissant qu'il est inutile de souligner pour en montrer toute la portée :

L'Angleterre ! où règne depuis trente ans une femme qui porte la couronne la plus resplendissante du monde moderne sans que le souffle de la moindre calomnie en ait osé ternir l'éclat;... qui, disons le mot, n'a jamais eu d'amants et, par conséquent, ne les a jamais fait passer de sa couche royale au commandement de ses armées ou à la table de son conseil, l'Angleterre n'est pas un gouvernement chrétien ! Mais l'Espagne, sous Isabelle II, voilà le dernier type du genre qui nous restait ! C'est raide, comme on dit, ce me semble, dans la langue du second empire. Ce qui est plus raide encore, c'est que de telles folies puissent se débiter au nom du catholicisme et de la cause de l'ordre en Europe.

Ce passage est d'une haute importance, car il montre que Montalembert était plus chrétien que catholique et qu'il plaçait la pratique des vertus évangéliques avant la soumission aux dogmes de l'Église. Sous ce rapport, il est plus près de Channing et de Parker que de l'orthodoxie catholique et même protestante.

II

Nous recommandons à nos catholiques, si fiers de constater l'évolution religieuse du libéralisme actuel, le passage suivant où Montalembert assigne exactement à cette évolution le même motif que M. de Laveleye et les autres publicistes libéraux du jour.

La transformation que nous signalons a été précédée par une transformation non moins complète dans le langage et les allures d'une portion considérable du public catholique. Quand on a constaté cette explosion universelle de nos jours à Vienne, à Madrid, comme à Paris, de haine et de défiance contre le catholicisme ; quand on l'a comparée avec les sympathies qui lui étaient témoignées et les importantes garanties qui ont été accordées, lors du mouvement de 1848 et dans tous les pays que nous venons de citer, à ses libertés et à ses institutions les plus précieuses, il faut aussi songer à l'attitude qu'avaient prise les orateurs et les écrivains catholiques de 1830 à 1848; il faut la comparer avec celle qui a prévalu depuis 1851 chez les organes attitrés de la polémique religieuse en France et ailleurs[1]. Et puis, que l'on en tire la conclusion qui convient.

[1] *Voir*, dans les livraisons de la *Revue de Belgique* des 15 mars et 15 avril 1875, notre étude sur « le Catholicisme libéral aujourd'hui et autrefois en France et en Belgique. »

Digitized by Google

Dans une note, Montalembert rappelle ici qu'à un congrès de Berne, après avoir combattu le principe de la liberté des cultes, un positiviste russe, M. Wyrouboff, s'était écrié : « On ne peut pas admettre que chacun puisse choisir sa croyance. La liberté de conscience n'est qu'une arme, un moyen d'arriver à la vérité, et lorsque cette vérité est proclamée, nul n'a le droit de rester attaché à l'erreur. » — « Ce bel axiome, observe Montalembert, promulgué par un professeur d'athéisme dans un congrès révolutionnaire, qu'est-ce autre chose que la reproduction littérale du principe que l'*erreur n'est pas de droit,* principe tant de fois invoqué par tant de journalistes catholiques contre les constitutions modernes qu'ils accusent de mettre l'erreur et la vérité sur la même ligne? »

Montalembert, du reste, s'applique d'avance à réfuter de haute main la captieuse distinction où ses anciens amis abritent aujourd'hui les restes d'un libéralisme honteux de lui-même.

Combien de catholiques ne réclament la liberté que pour eux et se déclarent non seulement tout bas, mais même tout haut, seuls dignes de la posséder!

Or, c'est ce que la société moderne ne supportera jamais ni nulle part. Il est déjà passablement difficile de réclamer la liberté de l'enseignement, de l'association et même de la presse, quand on en a besoin, tout en les déclarant *mauvaises* en elles-mêmes et en réservant ses *droits absolus* à la possession exclusive des droits que l'on ne veut partager avec autrui que par nécessité et en guise de moindre mal; et nul ne doit s'étonner de la défiance ou de la malveillance que susciteront partout et toujours de semblables réserves. Je suppose une bande de voyageurs affamés, fatigués ou glacés par le froid, qui, après avoir longtemps cheminé tous ensemble, arrivent ensemble à une hôtellerie, à un refuge où ils trouvent ce dont ils ont tous également besoin : que penserait-on de ceux d'entre ces voyageurs qui, au moment d'aborder l'abri convoité, ou même avant d'y arriver, auraient l'heureuse idée de dire aux autres : « Vous avez tous faim, mais nous seuls avons le droit de manger; vous avez tous froid, mais nous seuls avons le droit de nous chauffer. Sachez bien que la maison est à nous et à nous seuls : que si vous y entrez en même temps que nous, c'est uniquement parce que nous ne pouvons pas vous en empêcher pour le moment; mais, dès que nous serons les plus forts, notre conscience et notre

Digitized by Google

droit nous obligeront à vous mettre dehors? » Ceux qui parleraient ainsi ne seraient-ils pas assurés de voir à l'instant tous les autres voyageurs se liguer contre eux et, après les avoir couverts de huées, leur interdire très probablement l'accès du refuge commun? N'est-ce pas l'image familière mais exacte de la situation des catholiques au milieu de la marche impérieuse et bruyante de la société contemporaine, au milieu du courant irrésistible de la civilisation des deux mondes? N'est-ce pas là aussi l'attitude et le langage de la plupart des publicistes religieux de nos jours? Les résultats naturels et inévitables peuvent-ils se faire attendre longtemps?

A ce propos, Montalembert rappelle « le cynique (*sic*) et trop fameux mandement sur le pouvoir » où Mgr de Salinis, parlant au nom des catholiques, s'écriait, après le coup d'État : « Sommes-nous rigoureusement obligés à ne souffrir « qu'on soit juste envers nous qu'après avoir été juste pour « tout le monde? » — « Oui, vraiment, réplique Montalembert, vous y êtes rigoureusement obligés; sachez-le bien, prêtres et prélats, religieux et chrétiens; vous y êtes tenus, *sinon peut-être par la théologie des casuistes,* du moins par la probité vulgaire, par la conscience des honnêtes gens, par l'honneur, par votre honneur, entendez-le bien, qui doit être et que tout le monde s'attend à trouver cent fois plus pur et plus délicat que celui du commun des mortels. »

Quant à lui-même, Montalembert s'élève au dessus de toutes ces subtilités : « Je suis pour le gouvernement libre, s'écrie-t-il, à tout prix et sous n'importe quelle forme! » — « Un seul fait demeure aussi évident que le soleil, c'est qu'il n'est plus donné à personne d'effacer ou d'exiler la liberté de conscience du monde moderne. » — « L'Espagne a l'instinct, qui nous est commun à tous, nous autres, enfants du XIX^e^ siècle, que les gouvernements modernes ne sont pas faits pour toucher aux choses religieuses et que moins ils s'en mêlent, plus tout le monde s'en trouve bien, la religion d'abord et eux ensuite. » — « Malgré tous, et malgré tout, dit-il encore, notre siècle vaut bien les siècles passés, et, tout bien considéré, je n'en connais point qui mérite de lui être préféré. »

Et, dans un élan d'enthousiasme, il laisse échapper cette

Digitized by Google

apostrophe à la liberté, où l'on sent passer comme le souffle un peu déclamatoire mais vibrant et passionné de 89 :

La liberté pour soi et pour autrui! Chère et sainte liberté! Malgré les sots qui la blasphèment et les méchants qui la souillent, elle sera toujours le meilleur remède à tous les maux, comme la plus belle récompense de toutes les vertus. Dussé-je passer pour un vieux radoteur ou, ce qui est pire encore, *pour un triple hérétique*, ce sera là, jusqu'à mon dernier soupir, le cri de ma conscience et de mon cœur.

Autant de mots, autant d'insultes à la doctrine qui a prévalu dans l'Église d'aujourd'hui. « Soit anathème, disait déjà le *Syllabus* de 1864, quiconque affirme que l'Église n'a pas le droit d'employer la force, — qu'il n'est plus utile à notre époque de considérer le catholicisme comme l'unique religion de l'État, à l'exclusion de tous les autres cultes, — que, dans quelques pays catholiques de nom, la loi doit permettre aux étrangers d'exercer publiquement leurs cultes particuliers, — que le Pontife romain peut et doit se réconcilier avec le progrès, avec le libéralisme, avec la civilisation moderne. »

C'est à ces maximes que la proclamation de l'infaillibilité papale est venue donner une autorité nouvelle. Montalembert, heureusement, n'assista pas à cet écroulement de ses dernières espérances. Mais ses écrits lui ont survécu pour le plus grand désespoir de ses anciens coreligionnaires qui voudraient bien anéantir ces témoins irrécusables de leurs hérésies passées et de leurs palinodies actuelles.

III

Dans la première audience consacrée à l'examen du procès qu'a soulevé cette publication, les avocats des deux parties ont donné lecture d'une correspondance fort instructive échangée entre Montalembert et l'abbé Loyson, après que ce dernier eut renoncé à ses vœux. Ce sont les journaux ultramontains qui, les premiers, ont livré ces lettres à la publicité, afin de bien établir que Montalembert avait formellement blâmé la détermination de son ami, sans s'apercevoir, tant

Digitized by Google

était grand l'aveuglement de leur haine contre « le carme apostat », que ce pavé allait ricocher plus haut et plus loin : « Vous en appelez au Concile, lui écrivait Montalembert à la fin de septembre 1869, dans la première lettre qui suivit la rupture du père Hyacinthe avec l'Église, et vous ne l'attendez pas, alors que deux mois à peine vous séparent de sa réunion; mais, d'avance, vous l'accusez, vous le déclarez suspect et, avec une iniquité par trop criante, vous lui imputez de n'être pas *libre dans sa préparation,* au moment même où les évêques d'Allemagne viennent de manifester à la fois leur souveraine indépendance et leur résolution de n'admettre aucun décret « incompatible avec la civilisation et la science, « avec la juste liberté des peuples et les besoins des temps « actuels ».

Hélas! l'événement a bien montré qui avait raison, de Montalembert ou de l'abbé Loyson !

Trois mois plus tard, cependant, alors qu'on prévoyait déjà le triomphe de l'infaillibilité, Montalembert lui écrivait encore, en parlant de l'évêque d'Orléans: « Lui-même vient de donner un bien grand exemple de ce qu'il est encore possible de faire au sein de l'Église actuelle pour servir la vérité et la liberté. Il a parlé beaucoup trop tard, mais ses deux coups de tonnerre n'en ont pas moins eu un retentissement prodigieux. Il est parti calme et plein de confiance pour entrer dans la lutte qui va couronner sa glorieuse vie. En rapprochant ses deux lettres contre l'infaillibilité et contre l'*Univers* des mandements de l'archevêque de Paris, du manifeste des évêques de Fulda, vous avez reconnu que tout n'était pas perdu et que si vous aviez seulement pu attendre un peu, vous auriez été à même de combattre plus que jamais le bon combat. »

On sait comment Mgr Dupanloup et ses collègues allemands combattirent « le bon combat »; on sait surtout ce que leur opposition est devenue aujourd'hui, et comment l'évêque d'Orléans est en train de couronner sa « glorieuse vie » en rachetant, à force de soumission et de fanatisme, « ses deux coups de tonnerre » contre le dogme de l'infaillibilité. Mais ce

Digitized by Google

qui frappe le plus dans cette correspondance, c'est l'aveuglement de Montalembert. On est vraiment effrayé pour la raison humaine, quand on voit un esprit de cette trempe se refuser, avec une parfaite bonne foi, à l'évidence des faits les plus patents, dès qu'ils ne cadrent pas avec ses idées préconçues. Douze jours avant sa mort, il semble bien s'abandonner à une explosion d'épouvante et de désespoir. Dans sa lettre au père Gratry, que nous avons déjà citée dans cette *Revue* comme son testament religieux et politique : « Qu'est-ce qui pouvait nous faire soupçonner, en 1847, dit-il, que le pontificat libéral de Pie IX, acclamé par tous les libéraux des deux mondes, deviendrait le pontificat représenté et personnifié par l'*Univers* et la *Civilta* ? Au milieu des cris unanimes que poussait alors le clergé en faveur de la liberté comme en Belgique, de la liberté *en tout* et *pour tous*, qu'est-ce qui pouvait nous faire deviner l'incroyable volte-face de presque tout ce même clergé en 1852? Qui est-ce qui pouvait prévoir l'enthousiasme de la plupart des docteurs ultramontains pour la renaissance du césarisme, les harangues de Mgr Parisis, les mandements de Mgr de Salinis et surtout le triomphe permanent de ces théologiens laïques de l'absolutisme, qui ont commencé par faire litière de toutes nos libertés, de tous nos principes, de toutes nos idées d'autrefois, devant Napoléon III, pour venir ensuite *immoler la justice et la vérité, la raison et l'histoire en holocauste à l'idole qu'ils se sont érigée au Vatican?* »

Et cependant dans cet écroulement du monde qu'il s'était lui-même forgé, il reste impassible, comme le juste d'Horace sous les débris de l'univers; vers la fin de cette lettre, il revient même à cet incorrigible optimisme qui devait seulement le quitter avec la vie : « Dans l'ordre politique, nous sommes déjà délivrés de l'ancien régime et nous voyons renaître l'ordre avec la liberté. Dans l'ordre religieux, je reste enfin convaincu, malgré toutes les apparences contraires, que la religion catholique, sans subir la moindre altération dans la majestueuse immobilité de ses dogmes ou de sa morale, saura s'adapter en Europe, comme elle l'a déjà

Digitized by Google

fait en Amérique, aux conditions inévitables de la société moderne et qu'elle demeurera, comme toujours, la grande consolation et la grande lumière du genre humain. »

Inutile de dire ce qu'il est advenu de cette prophétie. Aujourd'hui, le grand écrivain est plus que jamais au ban de l'Église; ses amis abjurent sa doctrine et, n'osant pas attaquer sa mémoire, s'efforcent de mutiler son œuvre, sinon de dénaturer son rôle. Mᵉ Allou, l'avocat de la revue suisse, a déclaré au procès qu'il avait reçu des lettres le suppliant de ne pas dire que Montalembert avait été libéral : « Eh bien! si, je le dirai, s'est-il écrié. Montalembert malgré sa famille, malgré ses amis, a toujours été libéral, et l'on peut dire que s'il est mort en chrétien pénitent, il est mort aussi en libéral impénitent. » Combien, en somme, son sort semble préférable à la destinée de ses anciens disciples qui, après avoir dû renier jusqu'au nom de leur école, font de la réaction politique et religieuse comme M. de Broglie, poussent à un coup l'État comme Mgr Dupanloup, expurgent les anciennes éditions de leurs ouvrages comme M. Thonissen, ou, enfin, se réfugient piteusement, comme la plupart de nos catholiques modérés, derrière les distinctions subtiles de la thèse et de l'hypothèse, voire même derrière les combinaisons au jour le jour d'un opportunisme sans principes comme sans dignité et sans avenir.

Goblet d'Alviella.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Catéchisme du libre penseur, par Edgar Monteil; in-8° de 257 pages; Anvers, Mees, 1877. — *De quelques perfectionnements à apporter à l'enseignement supérieur en Belgique*, par M. le professeur de Roubaix; in-8° de 32 pages; Bruxelles, Manceaux, 1877. — *Myrtes et Cyprès*, par Georges Eekhoud; in-12 de 180 pages; Paris, librairie des bibliophiles, 1877. — Les conférences.

Un homme de talent et d'érudition, M. Edgar Monteil, vient de résumer les principes de la libre pensée sous forme de catéchisme en dédiant son œuvre à la franc-maçonnerie. Il lui a fallu un travail tout particulier de rédaction pour résumer et concentrer ainsi en un certain nombre de questions les idées qui sont aujourd'hui l'objet des discussions les plus animées, les plus irritantes. L'auteur a su fort heureusement éviter la monotonie à laquelle l'entraînait cette forme un peu archaïque : les interrogations sont brèves, comme des titres de paragraphes, les réponses forment presque autant d'articles parfaitement développés, et, à propos de religion, les opinions nouvelles sont présentées dans un véritable discours, d'une allure vive et nette.

Le seul inconvénient du catéchisme était une tournure trop dogmatique qui ne semble point convenir à la véritable signification de la libre pensée. L'auteur n'a pas toujours bien vu cet écueil : en rejetant toute autorité dans le monde moral, il eût dû laisser plus de liberté... à la liberté.

M. Monteil fait appel à l'antiquité tout entière, aux grands

Digitized by Google

esprits de tous les temps et de tous les pays pour appuyer les principes de la libre pensée, et ces principes, en effet, ne sont ni une révolution, ni même une innovation bien surprenante. L'érudition vient en aide au bon sens et à la logique. A ce point de vue, les notes nombreuses qui accompagnent l'ouvrage sont des plus instructives et des plus intéressantes.

Ce qui nous a plu particulièrement, et ce qui plaira à tout le monde, c'est la troisième partie, consacrée à la morale. M. Monteil parle en homme de cœur de la famille, de la patrie, de la société, et de ce qui compose la société, des vrais principes sur lesquels elle doit être établie. Il y a là un ensemble d'idées justes et profondes qui sont la base de toute morale et de tout progrès.

Nous avons à signaler maintenant un remarquable discours prononcé par M. le professeur de Roubaix à l'Académie royale de médecine, le 27 janvier dernier, sur l'enseignement supérieur en Belgique. Il s'était agi, dans l'origine de la discussion, de certaines admissions de professeurs étrangers. M. de Roubaix élargit le débat, l'élève au dessus des personnalités et formule un certain nombre de propositions qui doivent donner, selon lui, à l'enseignement supérieur une importance nouvelle et féconde. Il commence par regretter que l'esprit scientifique n'ait pas en Belgique le même prestige qu'en Suisse ou en Allemagne et que la science soit bien loin d'y être aussi considérée. Nos budgets de l'instruction publique, tant pour l'État que pour les villes, et même, malheureusement, pour la capitale, sont tout à fait dérisoires. L'esprit public, éminemment favorable à la diffusion et au développement de l'enseignement, se heurte à une routine administrative des plus rétrogrades. Ce sont là des vérités sur lesquelles nos compatriotes aiment à se faire illusion et que l'on contredit sans cesse dans les rapports officiels, mais qu'on ne nous épargne pas à l'étranger. M. de Roubaix a le courage de nous les dire en face, et tous les amis du progrès lui en sauront gré.

Les moyens que M. de Roubaix propose pour porter remède à cette infériorité bien constatée de nos études supérieures, sont :

Digitized by Google

1° une augmentation des subsides de tout genre accordés au professorat et aux établissements ; 2° l'extension de l'étude des langues étrangères; 3° la nomination de suppléants pour les cours universitaires, et 4° l'institution d'un stage professoral avec voyages à l'étranger.

Tout ce discours est parfaitement raisonné, d'une logique irréfutable et plein d'appréciations nettes, présentées néanmoins avec un tact irréprochable. Il est, en outre, écrit de main de maître, et le littérateur est à la hauteur du savant.

Nous avons encore cette fois un volume de poésies : il est intitulé *Myrtes et Cyprès,* un titre tout romantique, et a pour auteur M. Georges Eekhoud. La plupart des pièces du recueil ont du sentiment, de la « poésie », comme on dit aujourd'hui; mais comment l'auteur a-t-il dédié à Victor Hugo des vers composés selon l'art poétique de Boileau? La rime, cette revendication heureuse de la poésie contemporaine, redevient chez M. Eekhoud aussi pauvre, aussi banale qu'elle l'était au XVIII^e^ siècle. Le grand poète a dû faire une singulière grimace en recevant ce livre, mais, comme il en a l'habitude, il aura félicité l'auteur sur son « lyrisme ». Nous serons plus sévère, et plus sincère. Nous dirons à M. Eekhoud qu'avec les qualités dont il fait preuve, il est indigne de lui de ne pas mieux soigner la forme. La poésie est un art, et, dans tout art, l'exécution est aussi essentielle que l'idée.

Nous aurions voulu rendre compte du mouvement nouveau qui s'est manifesté cet hiver dans les conférences. C'est là, tout à la fois, du haut enseignement mis à la portée du grand public, et le développement d'une branche particulière de littérature, de création assez récente. La Belgique peut se glorifier d'avoir vu naître ce genre, car c'est grâce aux libertés dont elle jouit que cette sorte de prédication laïque a pris une si rapide et si forte extension.

Toutefois, depuis quelques années, l'ardeur s'était considérablement affaiblie, tant chez les orateurs que chez les auditeurs. A Bruxelles surtout, les conférences semblaient sur le point de disparaître; mais c'est à Bruxelles précisément qu'elles viennent

Digitized by Google

de reprendre avec plus d'intensité que jamais. Outre les cours publics faits sous les auspices de la ville et les conférences du Cercle artistique et littéraire, on a eu les conférences de l'Association libérale, celles de l'Université, celles de la Société des étudiants, celles de la Libre Pensée, et bien d'autres données par les nombreuses sociétés qu'a enfantées le *Denier des écoles*. En province, les cercles toujours actifs de Bruges, d'Anvers, de Liége, de Gand, de Verviers, de Hasselt, ont reçu une impulsion plus vive, et un cercle nouveau, à Marchienne-au-Pont, n'a pas tardé à rivaliser avec ceux des grandes villes.

Il serait à désirer que le souvenir de ces leçons, de ces entretiens, de ces causeries ne se perdît pas entièrement, que tout au moins des résumés avec appréciation succincte permissent d'en embrasser l'ensemble, car il y a là une agitation intellectuelle des plus fécondes. Le Cercle d'Anvers est le seul, à notre connaissance, qui publie les annales de ses conférences. Quelques orateurs ont rédigé leurs études, et c'est ainsi que nous recevons, au moment même de finir cette chronique, les trois remarquables conférences données par M. Thil-Lorrain aux soirées populaires de Verviers sur *Socrate*. Mais il nous faudrait des éléments plus complets pour transformer la nomenclature en un véritable tableau ayant de la couleur et de l'expression.

Eugène Van Bemmel.

Digitized by Google

ESSAIS & NOTICES

M. AMÉDÉE PICHOT

La *Revue britannique* du mois de février nous arrive en deuil : elle vient de perdre le directeur qui a fait son succès et l'a soutenu pendant près de quarante ans. M. Amédée Pichot était un homme aimable et savant, un homme d'étude et de goût, poète à ses bonnes heures, historien sérieux, explorateur infatigable du domaine littéraire, traducteur fervent des chefs-d'œuvre anglais, et voyageur fidèle à l'Angleterre, à l'Irlande, à l'Écosse, où il retrouvait ses poètes et ses romanciers.

Jeune, il s'y était fait docteur en médecine; mais ses goûts littéraires décidèrent de sa carrière : il eut d'abord la direction de la *Revue de Paris*, où il succéda au docteur Véron, qui passait à l'Opéra; il la dirigea quatre années et se préparait à la transformer, d'accord avec ses actionnaires, lorsqu'une surenchère la fit passer aux mains de M. Buloz qui, selon l'expression de M. Marmier, « la suspendit, comme une chaloupe, aux flancs de la *Revue des Deux Mondes*, sa frégate, puis l'abandonna », après avoir rattaché à la *Revue des Deux Mondes* la brillante pléiade d'écrivains, réunie en partie par son ancien directeur.

M. Amédée Pichot reporta alors son activité sur la *Revue britannique*. On connaît le caractère de cette revue, qui s'occupe principalement de vulgariser les travaux littéraires et historiques de l'Angleterre et aussi de l'Allemagne et de l'Amérique. On ferait une bibliothèque de tout ce qui a été publié de traductions dans cette France qu'on accuse si souvent d'ignorer tout ce qui n'est pas elle. M. Pichot a contribué plus qu'aucun écrivain moderne à cette œuvre de cosmopolitisme intellectuel qui répondait si bien à ses qualités : à son amour des idées et de l'art, à son aménité de relations, à sa facilité d'assimilation, à son

Digitized by Google

patriotisme humanitaire. Il fut le premier à traduire l'œuvre complète de lord Byron et plusieurs œuvres de Walter Scott, de Thomas Moore, sans oublier Shakspeare qu'il aimait tant à citer et qu'il savait par cœur tout entier. Ses biographies et ses comptes rendus sont encore plus nombreux, et il n'est guère d'écrivain anglais qui ne lui doive sa réputation en France.

Des livres complétaient ce travail de tous les mois ; on a de lui dans cette direction : *Voyages historiques et littéraires en Angleterre et en Écosse,* 3 vol. — *L'Irlande et le pays de Galles,* 2 vol. — *Voyages pittoresques d'Écosse,* 1 vol. illustré. — *Sir Ch. Bell, sa vie et ses travaux,* 1 vol.

Ses travaux historiques comptent surtout deux ouvrages : *Histoire de Charles-Édouard et des rivalités de l'Angleterre et de l'Écosse,* 2 vol., et *la Chronique de Charles-Quint,* 1 vol., louée par Prescott.

Ses romans se rattachent aussi à ses études favorites, comme leur titre le fait voir; ce sont : *Les poètes amoureux, romans littéraires et bibliographiques ; — L'écolier de Walter Scott ; — Le dernier roi d'Arles,* roman historique, etc.

En 1865, il rassemblait ses poésies dans un beau recueil, pour lequel il empruntait le nom de sa ville natale : les *Arlésiennes* se distinguent par l'esprit facile, la grâce enjouée, le patriotisme et le sentiment historique des légendes du Midi.

La *Revue britannique*, très répandue en Belgique, a eu longtemps une édition belge qui reproduisait l'édition française, avec l'autorisation de son directeur et en y ajoutant quelques articles d'écrivains du pays comme MM. Houzeau, Félix Stappaerts, etc., etc. L'édition française s'est toujours occupée avec bienveillance de nos travaux littéraires et elle a plus d'une fois accordé l'hospitalité à des Belges. M. Pichot aimait la Belgique et il y était aimé comme partout.

Il est mort dans sa 81e année en laissant des regrets sincères et une œuvre considérable. Tous ceux qui ont suivi ses travaux en apprécient l'immense variété et la juste utilité. Tous ceux qui l'ont connu savent combien son amabilité animait, assainissait, selon l'expression du poète italien, tout ce qu'il touchait :

Sana la tua bocca
Tutto che tocca.

Ch. Potvin.

Digitized by Google

L'INTOLÉRANCE CATHOLIQUE.

I

Je me proposais d'intituler ces quelques pages : De l'*intolérance catholique* et de l'*impudence des catholiques*. Leur impudence à défendre la persécution, pour mieux dire, à falsifier l'histoire, est un spectacle tout aussi affligeant que celui du sang qui a été versé pendant des siècles par l'Église, pour consolider sa domination. Après avoir poursuivi par le fer et le feu l'hérésie, c'est à dire la libre pensée en fait de religion, les défenseurs de l'Église nient qu'elle ait répandu le sang et, pour le nier, ils doivent falsifier leurs propres annales. Cependant l'Église prétend avoir le monopole de la religion et de la morale! Et il se trouve que ses organes en sont réduits, pour la justifier d'une œuvre de violence criminelle, à recourir au mensonge, à la calomnie, au faux! Et ces hommes qui mentent, qui calomnient, qui falsifient, règnent pour le moment en Belgique et, alors même qu'ils n'ont pas le pouvoir, ce sont eux qui dirigent les consciences et qui les aveuglent; ce sont eux qui président à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse et qui vicient l'intelligence et l'âme des générations naissantes. Certes, voilà un spectacle fait pour arracher des larmes de sang. Mais il est aussi plein d'enseignements pour tous ceux qui veulent ouvrir les yeux. Ces menteurs, ces calomniateurs, ces falsificateurs ne se doutent pas que leur impudence est la condamnation éclatante de l'Église catholique et du catholicisme.

Digitized by Google

Oui, les défenseurs impudents de l'Église sont obligés d'avoir recours à ces moyens honteux et criminels, pour laver les taches de sang qui souillent toutes les pages des annales catholiques. Il s'agit pour leur Église d'être ou de n'être pas. Le dogme sur lequel repose le catholicisme est en cause. Si l'Église n'est pas infaillible, il n'y a plus d'Église, il n'y a plus de catholicisme. Or, conçoit-on qu'une Église ose se dire infaillible quand elle commet le plus grand crime qui puisse être inscrit dans un code pénal, celui de nier la libre pensée que les hommes tiennent de Dieu, en tuant les libres penseurs? Les victimes de ces horribles tueries n'étaient coupables que d'une chose, c'est de ne pas croire tout ce que l'Église croyait; c'était le premier éveil de la raison et sa première opposition contre des dogmes absurdes : leur crime consistait à penser et à agir librement selon leurs convictions. Ce crime est aujourd'hui écrit dans nos constitutions et il y figure à titre de droit naturel, inaliénable et imprescriptible. Quels sont donc les vrais coupables dans cette lugubre histoire des bûchers et des guerres dites saintes contre les hérétiques? Ce sont les persécuteurs, et leur crime est le plus grand qui se puisse imaginer, car s'ils l'avaient emporté, le mot de liberté aurait disparu des langues humaines; ils auraient tué la pensée, tué la raison et il ne serait rien resté que des *cadavres* vivants. N'est-ce pas là l'idéal des jésuites, les champions par excellence de l'ultramontanisme?

Si l'Église a versé le sang de ceux qui pensent, il faut dire que, loin d'être infaillible, elle est criminelle, elle doit être mise au pilori de l'histoire. Ses défenseurs sont donc obligés de laver le sang qui la souille. Et s'ils ne trouvent d'autres moyens de la justifier que le mensonge, la calomnie et le faux, quelle est la conclusion à laquelle on arrive fatalement? C'est la flétrissure de l'Église et la condamnation de son dogme. L'Église n'a de raison d'être que si elle est infaillible; c'est sa prétendue infaillibilité qui est le fondement le plus solide de sa puissance, et c'est aussi pour défendre son infaillibilité tout ensemble et sa domination que l'Église a

Digitized by Google

versé le sang à flots. Donc, son infaillibilité même est un mensonge, et sa domination ne repose que sur le mensonge. C'est la justification de la guerre à mort que les libres penseurs ont déclarée à l'Église, et c'est aussi la certitude de leur victoire. Une puissance qui ne se soutient que par le mensonge, la calomnie et le faux, est un colosse aux pieds de boue. Pour ruiner l'œuvre des ténèbres, il suffit de répandre la lumière. Vaine est la résistance des ténébrions; ils sont obligés eux-mêmes de se démasquer. Leur impudence est si grossière, si bête, que les simples parmi les simples finiront par voir clair et, du jour que les hommes ouvriront les yeux, il n'y aura plus d'Église. L'*impudence catholique* est un signe des temps : c'est le commencement de la fin.

Eh bien ! cette *impudence*, les défenseurs de l'Église l'ont poussée en Belgique, et surtout dans nos Flandres, jusqu'à l'excès le plus révoltant. Ils ont osé prêcher, ils ont osé écrire que les crimes de la *sainte inquisition* étaient une invention des libéraux, qui, dans leur ignorance et leur aveuglement, imputaient à l'Église des sacrifices humains dont elle était innocente. Les *impudents !* A Gand, le peuple a vu l'inquisition et les bûchers dans les rues, et grâce à cette histoire en action, il n'y a plus un enfant aujourd'hui qui ne sache ce que c'est que ce tribunal du *saint* office. Pourquoi l'appelle-t-on *saint ?* C'est parce qu'il a été institué par la *sainte* Église. Quel est le but de son institution? C'est de défendre la *sainte* foi de l'Église catholique. Et comment la *sainte inquisition* défendait-elle la *sainte foi?* En brûlant les hérétiques. Et quel était le crime de ces hérétiques? Ils ne partageaient pas la *sainte foi* de l'Église. Ainsi, tous ceux qui ne croient pas ce que croit l'Église sont des criminels qu'il faut brûler ! Oui, d'après les *saints* pères, d'après les *saints* conciles, d'après les *saints* papes. Mais Dieu ne nous a-t-il pas donné la raison pour nous en servir, comme il nous a donné les yeux pour voir? Cette liberté de penser n'est-elle pas écrite dans notre Constitution? Et si la liberté est un droit, comment la *sainte Église* a-t-elle pu brûler comme des criminels ceux qui usaient d'un droit? Quelle est la réponse

Digitized by Google

que faisaient à ces questions les spectateurs des fêtes de la *Pacification?* L'Église qui brûle ceux qui pensent autrement qu'elle, mériterait elle-même d'être brûlée, parce qu'elle commet un crime sans nom, celui de détruire l'œuvre de Dieu. Elle n'est donc pas *sainte*, et la foi au nom de laquelle elle a brûlé des innocents n'est pas *sainte*, et les *pères*, les *conciles* et les *papes* ne sont pas *saints*. Tous ont versé dans une erreur funeste. Il n'est donc pas vrai que l'Église soit infaillible, il n'est pas vrai que les papes soient infaillibles. L'infaillibilité est un mensonge; et cependant l'Église et le catholicisme n'ont d'autre fondement que cette infaillibilité-mensonge. Cette imposture séculaire doit avoir une fin.

Voilà ce qui se disait naguère dans les rues de Gand, quand on promenait dans la ville le hideux spectre de la *sainte inquisition*. Les hommes de ténèbres en ont été épouvantés. Ils se sont mis à l'œuvre, et les lecteurs des journaux catholiques ont vu dans son beau idéal l'*impudence* des défenseurs de la *sainte Église*. On se demande comment des hommes qui ont leurs cinq sens peuvent nier la lumière du jour. C'est qu'il y a un sens qui leur manque; l'Église a pratiqué sur eux l'opération de l'aveuglement intellectuel, ils ont perdu le sens de la vérité, et les malheureux n'apercevront plus jamais les rayons de cette lumière vivifiante. Élevés dans les ténèbres, leur ignorance est fabuleuse; les défenseurs de l'Église ne connaissent pas leurs propres annales. Quand les libres penseurs mettent sous leurs yeux les témoignages qui les condamnent, ils répondent en ergotant; l'éducation catholique, ne pouvant pas détruire la raison, vicie ce don divin et ne laisse à ses adeptes que la faculté d'ergoter; ce ne sont plus que des machines ergotantes. Quand l'intelligence est altérée, le sens moral l'est aussi. De là cette *impudence* à mentir, à calomnier, à falsifier. C'est le dernier degré de l'avilissement. Grâce à ses défenseurs, l'Église périra dans la boue. On dira : menteur comme un catholique, calomniateur comme un catholique, falsificateur comme un catholique. C'est la sentence de mort du catholicisme.

Digitized by Google

II

Si nous n'avions pour adversaires que les misérables qui ont toujours l'insulte et la calomnie à la bouche et qui vivent de falsifications, on pourrait nous dire : A quoi bon discuter contre des hommes qui n'ont plus ni intelligence ni sens moral? Malheureusement, cette lie de la presse est l'organe de nos évêques, et la *sainte Église* ne trouve plus d'autres défenseurs. Il faut ajouter, et ceci est réellement affligeant, que des hommes d'intelligence et de cœur ont été corrompus en vivant dans une atmosphère de fraude. Nous demandons pardon à l'ombre de Lacordaire, de prononcer son nom en parlant des folliculaires belges, mais telle est la malédiction d'une religion décrépite, que la décadence intellectuelle et morale infecte tous ceux qui y restent attachés. Le célèbre dominicain a osé écrire ces paroles qui le condamnent, lui et son Église : « Du sang a été versé pour notre cause, *non pour convertir*, mais par voie de *représailles* et de *défense*. Ce n'est pas le *christianisme* qui a été *intolérant;* c'est la *société civile* qui, ayant adopté le christianisme comme loi fondamentale, punissait ceux qui violaient cette loi. » Ces paroles ont été prononcées dans l'église de Notre-Dame, dans la chaire dite de vérité. Eh bien! à la honte du prédicateur, à la honte du catholicisme, elles contiennent autant de calomnies que de mots. C'est l'impudence dans un beau langage; nous préférons encore l'impudence dans le langage des halles de nos journalistes catholiques : il y a plus d'harmonie. L'histoire, et l'histoire appuyée sur des témoignages catholiques, répond à Lacordaire : Vous niez que du sang ait été versé *pour convertir*. C'est une falsification de vos propres annales. Je dis falsification : ou seriez-vous seul à ignorer que Charlemagne convertit les Saxons par une guerre de trente ans, et que ce baptême de sang fut couronné par une législation de sang? C'est la société civile, direz-vous, qui fit cette guerre de propagande! Vous essayez vainement de cacher le sang qui souille votre Église, en la

Digitized by Google

couvrant du manteau de l'hypocrisie. Écoutez les contemporains, *tous clercs :* « Le roi résolut d'attaquer les cruels et perfides Saxons et de ne s'arrêter qu'après leur *entière extermination* ou leur *conversion au christianisme.* » Ainsi, *le baptême ou la mort!* Qui excita Charlemagne à cette sanglante propagation de votre foi? Il consulta les *serviteurs de Dieu,* disent les annalistes. Et qui applaudit aux massacres et à la conversion forcée de ces populations indomptées? Un pape, un infaillible! Adrien écrit à Charlemagne pour le féliciter. De quoi? D'avoir amené par la force les peuples barbares au culte du vrai Dieu. Le pape a soin d'ajouter que le roi doit le succès de ses armes à la protection de saint Pierre et de saint Paul, les fondateurs de l'Église. Il exalte l'inspiration divine qui a engagé le roi à donner le baptême à toute la nation des Saxons. Ergotez sur cela tant que vous voudrez; vous n'effacerez pas le sang des 4,500 nobles saxons que Charlemagne a immolés pour votre cause.

Est-ce un fait isolé que ce baptême de sang? Lacordaire s'était fait moine. Il devait savoir ce que tout le monde sait : qu'il y a eu des ordres militaires. Comment appelait-on la religion du Temple? Une *religion armée.* Qui a fondé ces moines-chevaliers? « C'est une inspiration de la *divine providence,* dit le pape, qui a créé les ordres militaires; Jésus-Christ a maintenant ses *chevaliers* qui peuvent en toute conscience frapper les ennemis, car ils combattent au nom de Dieu. » Que veulent ces chevaliers du Christ? Ils consacrent leurs mains à répandre le sang des infidèles; ce sont les paroles d'un pape. Quand ils ne peuvent pas les convertir, ils les exterminent. Écoutez la règle de ces moines-chevaliers : « On dit du lion qu'il va cherchant qui il dévorera : de même *les chevaliers du Temple doivent toujours et partout poursuivre les infidèles et les faire disparaître de la surface de la terre.* »

Les *chevaliers de Dieu,* chassés de la terre sainte, tournèrent leurs armes contre les populations païennes du nord de l'Europe. Ils rencontrèrent une résistance héroïque. Au XIII^e^ siècle, Innocent III, le plus puissant des papes, prêcha la croisade

Digitized by Google

contre les Russiens et les Livoniens. Nous demanderons de nouveau à Lacordaire si c'est la société civile qui a inventé les guerres dites saintes, si c'est la société civile qui voulait convertir les païens par le sang. Lisez les lettres de votre grand pape et vous n'y trouverez pas un mot qui justifie, qui excuse la croisade; vous n'y trouverez qu'un jargon biblique : « Les populations païennes sont dans la *servitude de la corruption,* il faut les élever à la *liberté des enfants de Dieu.* » Comment les croisés élevaient-ils les païens à la *liberté chrétienne?* En les réduisant en esclavage.

L'amour de la liberté donnait aux païens un courage indomptable. Comment l'Église, alliée avec les princes, parvint-elle à les vaincre? Elle fit appel aux *chevaliers teutoniques,* elle leur assura la propriété des terres conquises sur les païens! Le pape et l'empereur confirmèrent cet abus monstrueux de la force. Grégoire IX fut obligé de prêcher une nouvelle croisade, en promettant aux croisés la rémission de leurs péchés, comme récompense du sang versé.

Lacordaire dit que si le sang fut versé pour la cause de l'Église, c'est par la société civile, non pour *convertir,* mais par voie de représailles et de défense. Les lettres des papes, les annales de l'Église lui donnent un démenti. Lacordaire aussi est obligé d'altérer les faits pour sauver l'Église chancelante. Mais il a beau fausser l'histoire, il ajoute un crime de plus aux crimes qui souillent l'Église. Ce que j'ai dit de la propagande armée contre les infidèles est vrai à la lettre de la persécution sanglante des hérétiques. Qui a jeté le cri de guerre contre l'hérésie? Les saints pères, les saints conciles et les papes, vicaires infaillibles de Dieu. Qui a inventé le crime d'hérésie, le crime imaginaire de lèse-majesté divine? C'est l'Église infaillible, ce sont les conciles et les papes. Qui a inspiré aux âmes cette horreur profonde de l'hérésie, premier germe de l'intolérance, de la haine et de la guerre? Toujours l'Église et toutes les autorités que l'on proclame infaillibles. Qui a excité les princes, qui leur a ordonné,

Digitized by Google

sous peine d'être excommuniés et dépouillés de leurs États, à réprimer l'hérésie, à exterminer les hérétiques? Les saints conciles et les vicaires infaillibles du Christ. Quand les bûchers se trouvèrent insuffisants, qui a appelé les fidèles aux armes contre les hérétiques? Qui a fait du meurtre un moyen de laver ses péchés? Est-ce l'État ou est-ce l'Église? Qui, après ces horribles guerres, a inventé le tribunal, plus horrible encore, institué pour tuer l'hérésie, en tuant la pensée? Qui a donné le nom de *saint* à la plus exécrable tyrannie qui ait jamais été imaginée? Est-ce l'État ou est-ce l'Église?

Je pose des questions auxquelles je répondrai, si l'on ose me contredire. Ergoter, en mentant, en calomniant, en falsifiant, on le peut toujours. Il ne faut pour cela que de l'impudence, et l'impudence est la seule arme qui reste aux défenseurs de l'Église. Toutefois, l'impudence même a ses limites. On peut ergoter, quand il s'agit des infidèles; c'étaient des populations barbares, elles commirent des excès; on fait de la guerre contre les païens une guerre de représailles. Les hérétiques étaient chrétiens, mais ils menaçaient de déchirer l'unité de l'Église; on leur cherche des crimes et on en trouve en les calomniant. A défaut d'autres défenses, on se retranche derrière la société civile et on se lave les mains du sang versé. Mais il y a quelque chose qui n'a pas de bornes, c'est l'intolérance de l'Église et son cruel aveuglement. Je vais prouver que le sang a coulé à flots, alors qu'il n'y avait pas l'ombre d'un crime à reprocher à ceux que l'on brûlait, alors que tout était imaginaire, sauf la cruauté des bourreaux, et les bourreaux, c'étaient les papes. Je vais dire quel fut le rôle des vicaires infaillibles de Dieu dans les sanglantes procédures où figurent de pauvres vieilles femmes, accusées de sorcellerie, et je porte le défi aux ergoteurs catholiques de reproduire les documents que j'emprunte à leurs propres annales. Les lecteurs, qui ont leurs cinq sens, décideront si une Église qui a brûlé les sorcières est une Église infaillible.

Digitized by Google

III

Y a-t-il des sorcières? Nos lecteurs hausseront les épaules à cette sotte question. Les enfants mêmes ne croient plus à la sorcellerie. Cela prouve une chose, c'est que le monde a cessé d'être catholique, que dis-je? chrétien, si l'on entend par christianisme la religion traditionnelle, appuyée sur l'Écriture sainte. Je cite une autorité. Un infaillible, Innocent VIII, chargea deux inquisiteurs, *Henri* et *Sprenger*, de poursuivre les sorcières. Les moines se mirent à l'œuvre; ils rencontrèrent de l'opposition dans le clergé : des prêtres osèrent prêcher qu'il n'y avait pas de sorciers. Alors Sprenger écrivit son fameux *Marteau des Sorcières*. Il n'y a pas de livre plus horrible. Chaque mot sue le sang et chaque ligne fait intervenir Dieu pour accréditer une superstition stupide qui conduisit des milliers d'innocents au bûcher. Afin de donner plus de crédit à son livre, il le soumit à la faculté de théologie de l'université de Cologne : la faculté déclara que le *Marteau des Sorcières était conforme à* L'ÉCRITURE SACRÉE; elle loua le saint zèle des inquisiteurs et engagea tous les fidèles à leur prêter aide et appui.

Voilà donc une superstition cruelle érigée en dogme. Je demande aux ergoteurs catholiques si, oui ou non, ils admettent ce dogme. Le *Marteau des Sorcières* parut à la fin du XV^e^ siècle. C'est l'âge de la Renaissance; la lumière de la Grèce commençait à dissiper les ténèbres du moyen âge et ses sombres superstitions. Il y avait des douteurs, et si jamais le scepticisme a été légitime, c'est certes quand il s'agit d'un crime imaginaire. Qu'en pense notre inquisiteur? A ses yeux, le doute est une hérésie funeste; en effet, nier l'existence des sorciers, dire que la sorcellerie est une superstition, c'est nier qu'il y ait des démons. Le moine inquisiteur cite des passages de l'Ancien Testament, il cite l'ange de l'École, saint Thomas, et une légion de canonistes. Il y en avait qui excusaient les sorcières, en disant que les démons seuls étaient coupables. L'inquisiteur prend parti pour les

Digitized by Google

démons, il accable ses adversaires d'autorités sacrées; car ce qu'il y a d'affreux dans le *Marteau des Sorcières,* c'est que l'*Écriture sainte* est toujours invoquée pour justifier ce qu'il y a de plus absurde parmi les absurdités que la superstition a inventées.

Voici donc une superstition, la plus bête de toutes, qui a pour elle la plus haute parmi les autorités infaillibles, l'*Écriture sainte.* En ce sens, il est vrai que la sorcellerie est une superstition chrétienne. Aussi, toutes les confessions étaient-elles d'accord sur ce crime imaginaire. Les catholiques disaient que l'hérésie des Hussites et le schisme de Luther avaient répandu des *torrents de sorcières* en Bohême et en Allemagne, et les protestants étaient tout aussi convaincus que la sorcellerie tenait à la papauté, à la grande prostituée, à la Babylone romaine.

Au sein de l'Église catholique, les jésuites et les gallicans, qui se contredisaient en tout, s'accordaient sur cette horrible croyance. Un jésuite écrivit, à la fin du XVI^e^ siècle, un excellent ouvrage sur les superstitions; dans le même livre où il combattait les rêveries des astrologues, il maintint la folie cruelle de la sorcellerie. L'existence des sorcières est pour *Delrio* un article de foi; il croit aux contes les plus absurdes; il croit aux voyages aériens des sorcières, montées sur un bouc ou sur un balai. Un siècle plus tard, *J.-B. Thiers,* théologien éclairé, ennemi des superstitions, défendit encore la sorcellerie comme un article de foi : « *On ne saurait nier,* dit-il, *qu'il y ait des sorcières, sans contredire visiblement les* SAINTES LETTRES, la TRADITION SACRÉE *et profane, les lois* CANONIQUES *et civiles, et sans rejeter* AVEC IMPUDENCE L'AUTORITÉ IRRÉFRAGABLE ET INFAILLIBLE DE L'ÉGLISE. »

Est-ce que tel est aussi l'avis des *défenseurs impudents de l'Église?* Rejetteront-ils l'*Écriture sainte?* A la rigueur, oui, car ils n'en connaissent pas le premier mot. Répudieront-ils la *tradition sainte* et les *lois canoniques?* Ils n'en savent pas davantage, ces champions d'un passé qu'ils ignorent; tout ce qu'ils savent, c'est qu'il faut se courber sous l'*autorité infaillible de l'Église,* et pour eux, l'*Église,*

Digitized by Google

c'est le *pape* : cela simplifie les choses. Eh bien ! les *papes* sont d'accord avec toutes les *autorités irréfragables* pour vouer les sorcières à la mort. Avant d'entendre les infaillibles, il faut connaître les crimes pour lesquels on brûlait les sorcières.

IV

L'Église recule devant sa tradition de sang. Quand on l'accuse d'avoir livré les hérétiques au bûcher, ses défenseurs répondent en accusant les hérétiques de tous les crimes imaginables : après avoir brûlé des innocents, elle les calomnie. J'ai prononcé bien des fois ce mot, il faut le justifier, avant d'en venir aux crimes des sorcières. Ma justification n'est que trop facile. Je l'emprunte aux annales mêmes de l'Église. Le premier sang versé pour cause d'hérésie le fut en Espagne : l'évêque Priscillien, deux prêtres, deux diacres et un poète chrétien furent condamnés à la torture et à la mort. Ce furent les évêques qui réclamèrent l'intervention du pouvoir civil. On entrait dans la sanglante carrière des persécutions ; il se trouva des saints, Martin de Tours et Ambroise, qui opposèrent une vive résistance à l'intervention de l'autorité civile en matière de foi. Un infaillible, le pape Léon, condamna la réprobation de ces saints personnages. Le fait est caractéristique, et tout l'ergotage de nos ultramontains belges ne parviendra pas à l'effacer. De quoi accusait-on Priscillien? De manichéisme et d'immoralité. Or, les priscillianistes, au témoignage des contemporains, se distinguaient par l'austérité de leur vie et par leur piété ; tandis que leur accusateur, l'évêque Ithacius, était un bavard impudent, adonné à la bonne chère, et qui traitait d'hérétiques ceux qu'il voyait jeûner et s'appliquer à l'étude.

Première persécution. Première calomnie.

On se trompe en croyant que l'Église n'a immolé que des hérétiques. Les premiers bûchers furent dressés au moyen âge pour des philosophes. Amaury de Chartres et ses

Digitized by Google

disciples professaient le panthéisme. C'étaient des clercs, élevés dans l'École de Paris, où dominait le *réalisme*, c'est à dire un spinozisme non développé, au dire de Bayle. Le panthéisme était un danger pour l'Église, elle immola les libres penseurs. Quel était le crime de ces philosophes? Je défie les calomniateurs catholiques d'en signaler un autre que la libre pensée. Un moine contemporain, qui s'applaudit de leur supplice, reconnaît que les coupables étaient des personnages aux mœurs graves et pures. Ce n'étaient donc pas des criminels qu'on voulait punir, mais des erreurs philosophiques; le concile général de Latran renouvela la condamnation dans les termes les plus violents. Le crime, c'était la libre pensée; à en croire le saint concile, c'est le diable, père du mensonge, qui avait inspiré les panthéistes. D'après cette autorité infaillible, il faut dire que notre Constitution, qui proclame la liberté de penser, est l'œuvre de Satan.

J'arrive aux hérétiques, et je transcris l'accusation que le vulgaire leur adressait : « Il s'assemblent de la nuit, puis le diable descend au milieu d'eux sous la forme d'une *bête*. A son arrivée, ils éteignent les lumières et se livrent aux plus honteux excès. L'enfant né de ces accouplements fortuits est brûlé; les cendres servent de viatique aux mourants. » Ouvrez l'Apologétique de Tertullien, vous y lirez la même calomnie à charge des chrétiens : « Ils égorgent un enfant dans leurs mystères, ils le mangent; après ce repas, ils commettent des incestes; *des chiens*, entremetteurs de leurs plaisirs, renversent les flambeaux et, en les délivrant de la lumière, les affranchissent de la honte. » Voilà les accusations que le vulgaire stupide lance contre tous ceux qui quittent les sentiers battus de la foi : elles sont identiques contre les chrétiens et contre les hérétiques. Que dire de ceux qui, dans leur haine aveugle, vont ramasser la boue de ces imputations contre les hérétiques, alors que les mêmes témoignages accusent les chrétiens des mêmes crimes! Les calomniateurs orthodoxes se mettent au niveau de la populace du moyen âge et de la populace païenne.

Aux odieuses calomnies dont on poursuit les victimes de

Digitized by Google

l'intolérance catholique j'opposerai le témoignage des contemporains, tous catholiques, tous clercs. Les manichéens sont les plus mal notés parmi les hérétiques; ils furent condamnés au feu par le concile d'Orléans de 1027. « C'étaient, dit le moine Adhémar, *des hommes renommés par leur sagesse, la sainteté de leur vie et leur charité.* » De quels crimes étaient-ils coupables? « Ils enseignaient que la rémission des péchés ne s'obtient pas par le baptême, que Jésus-Christ n'est pas né de la Vierge, que l'eucharistie est une invention humaine. » L'historien contemporain, un clerc, à qui nous empruntons ces détails, applaudit à l'exécution des manichéens. Est-ce parce qu'ils ébranlèrent les fondements de la société, comme disent les calomniateurs catholiques? « La *foi catholique*, dit Glaber, après cette nouvelle *victoire*, brilla avec plus d'éclat sur toute la terre. » Les feux du bûcher sont une lumière funeste; aujourd'hui, ils témoignent contre l'Église qui les alluma.

Il faut insister sur ces scènes lugubres, pour démasquer les *calomniateurs orthodoxes*. Un chroniqueur contemporain rapporte que l'on vit des hommes religieux poursuivis et brûlés pour la seule raison qu'ils étaient *pâles;* la pâleur était une marque visible d'hérésie. L'annaliste, qui était Belge, s'en prend à *la furie française*. Hélas! il peut s'en prendre à la bêtise humaine, et cette bêtise, disons mieux, cette intolérance fanatique, dont on infecte l'enfance, vicie jusqu'aux plus nobles intelligences. Que le lecteur veuille bien méditer les paroles et les noms que je vais citer. *Saint Jérôme* et *saint Léon* dénoncent les hommes *pâles* et *défaits* comme des *manichéens*. Le jeûne qui pâlit est une vertu chez les orthodoxes; chez les hérétiques, c'est un crime digne de la mort. Le courage héroïque que des sectaires, même de jeunes filles, montraient en mourant, est encore un crime; écoutons *saint Bernard :* « La *constance* des hérétiques est une *inspiration du diable*. Le mépris de la mort chez les *orthodoxes* est *saint*, et les *victimes* gagnent la couronne du *martyre;* chez les *hérétiques*, c'est de la *dureté de cœur*, c'est un péché. » Au XVII^e^ siècle, dans le siècle de

Digitized by Google

Louis XIV, le plus grand des orateurs chrétiens, Bossuet, répète ces stupides accusations : les hérétiques n'ont pas de vertus, ils n'en peuvent pas avoir; car par cela seul qu'ils se séparent de l'Église, ils sont devenus la proie de Satan, et toutes leurs actions sont inspirées par lui. Ainsi, nous tous, libéraux, libres penseurs, nous sommes la proie de Satan, et si l'Église avait encore l'autorité civile à son service, elle nous enverrait au bûcher!

Que le lecteur me permette encore quelques citations : il s'agit de démasquer les ennemis de toute libre pensée. On brûla des hommes soupçonnés d'hérésie, parce qu'ils étaient *pâles*. Dans la voie de l'absurdité, il n'y a que le premier pas qui coûte. Des frères mineurs furent condamnés comme hérétiques, parce qu'ils s'obstinaient à croire à la *pauvreté de Jésus-Christ* et parce qu'ils tenaient à la *forme de leur capuchon!* Qui signala ces *coupables* aux juges laïques? Qui leur apprit que croire à la pauvreté de Jésus-Christ est un crime? que tenir à la forme d'un capuchon est un crime? Les ergoteurs catholiques nient. Voici ce que rapporte l'annaliste ecclésiastique Raynaldi. Grégoire IX, un infaillible, fait un reproche aux Lombards de leur tolérance; il prêche d'exemple et fait brûler les hérétiques à Rome; puis, il répand son saint zèle dans toute la chrétienté : partout, sur ses ordres, les bûchers se dressent. Innocent IV, encore un infaillible, écrit aux pères dominicains qu'il *armera le ciel et la terre* pour *extirper l'hérésie*. Urbain IV, toujours un infaillible, envoie aux dominicains des ordres qui respirent le sang et le carnage. Innocent VIII était aussi un infaillible, bien qu'il soit appelé le *Père des Romains*, pour le grand nombre de ses bâtards : cela n'empêche pas la sainteté. En 1487, il lança une bulle terrible contre les Vaudois du Dauphiné : *Courez aux armes*, s'écrie le vicaire de Dieu, et *foulez ces hérétiques aux pieds, comme des aspics venimeux!*

Digitized by Google

V

Quand on brûle des frères mineurs pour la *forme de leur capuchon*, on peut aussi brûler des sorcières, et ces crimes se valent, ils sont l'un aussi bête et aussi odieux que l'autre. Si l'infaillibilité ne protége pas les infaillibles contre l'immoralité, elle ne les met pas non plus à l'abri de la sottise et de la cruauté. Toutefois, nos lecteurs se feraient difficilement une idée de l'excès de bêtise et d'atrocité des infaillibles, si nous ne mettions sous leurs yeux les crimes pour lesquels des milliers de sorcières furent brûlées.

Nous avons sur ce point un témoignage authentique, celui du fameux dominicain dont le nom a acquis une sanglante célébrité. Sprenger est moine et inquisiteur; le moine a un parfum exquis de bêtise; mais cet idéal de bêtise sert à dresser les bûchers; l'atrocité de l'inquisiteur, mise en regard des stupides accusations du moine, produit un mélange nauséabond qui soulève le cœur, la conscience et la raison. Écoutons le moine : « J'ai connu, dit Sprenger, une vieille qui se vantait d'avoir ensorcelé trois abbés et de leur avoir donné la mort : elle était en train d'entreprendre un quatrième, quand la sainte inquisition la mit sous la main de la justice. » Voulez-vous savoir par quels moyens elle séduisit ces saints personnages? *En leur faisant manger ses excréments*. Voilà le crime! Il n'a d'autre fondement que la plus incroyable imbécillité, chez les inquisiteurs; et ces inquisiteurs étaient des clercs, et ces clercs invoquaient toutes les autorités infaillibles sur lesquelles reposent le catholicisme et l'Église! Que le lecteur mette en regard l'infaillibilité de l'Église, épouse du Christ, et les excréments d'une sorcière. Voilà à quoi conduit la folie de la domination! L'Église veut dominer, il faut pour cela qu'elle soit infaillible; le premier imbécile venu est armé de cette infaillibilité, et en vertu de l'infaillibilité de l'Église, il condamne une femme au bûcher, *pour avoir donné ses excréments à manger à trois abbés!*

Digitized by Google

Les voyages aériens sur un balai ou sur un bouc jouent un grand rôle dans la sorcellerie. Vous en doutez ; ce doute est un commencement d'hérésie, car voici un dominicain, un inquisiteur, déclarant avoir vu *très souvent des sorciers* qui voyageaient ainsi. Et les libres penseurs osent douter des miracles attestés par des témoins oculaires ! Sprenger confond ces douteurs par la plus infaillible des autorités : Jésus-Christ a été enlevé par Satan et transporté à travers les airs dans un désert. Donc, le diable peut aussi faire voyager les sorcières sur un bouc ou sur un balai ! L'argument est irrésistible, et le bûcher est au bout.

Sprenger qui sait tout, en fait de sorcellerie, sait aussi la recette de ces voyages aériens : « Tuez un enfant mâle avant le baptême ; faites-en un onguent, avec lequel vous frottez un morceau de bois. Voilà le balai enchanté sur lequel vous pourrez voyager nuit et jour. » Horrible invention de la sottise en délire. Mais la bêtise ne suffit point : il faut que le saint zèle dresse les bûchers, et il faut que les juges soient armés d'une autorité infaillible. Toujours l'infaillibilité marchant de concert avec la plus insigne folie qui ait jamais existé dans un cerveau fêlé ; et sur le témoignage de la folie, les bûchers se dressent et des innocents sont immolés.

La bêtise humaine n'a pas de limites, et la méchanceté, quand elle agit au nom de la foi, n'a pas de bornes. « Jamais, dit Pascal, on ne fait le mal si pleinement et si gaîment que quand on le fait par un faux principe de conscience. » Qui a vicié la conscience des inquisiteurs ! L'Écriture sainte et toutes les autorités infaillibles. Sprenger ne doute de rien. Il croit aux plus noirs forfaits : n'est-ce pas le diable qui les inspire ? Parmi les sorcières les plus dangereuses, le dominicain signale les sages-femmes ; elles procurent l'avortement et elles offrent les enfants aux démons. J'ai rapporté les imputations, aussi absurdes qu'odieuses, des païens contre les chrétiens, des orthodoxes contre les hérétiques ; c'est toujours la même accusation : des nouveau-nés auxquels on donne la mort.

Pour compléter le tableau de ces fausses imputations, il

Digitized by Google

faut y ajouter les calomnies de la populace chrétienne à charge des Juifs : on les accusait de tuer, à la fête de Pâques, un enfant catholique, dont ils mangeaient ensuite le cœur en guise de communion. Le même crime fut imputé aux sorcières, et les inquisiteurs ne manquèrent point de le prendre au sérieux. En 1484, quarante-deux sorcières furent brûlées, pour avoir mangé des nouveau-nés : « Encore, dit Sprenger avec un profond regret, il y en eut qui échappèrent à nos poursuites. » Il n'y a pas de crime, quelque impossible qu'il soit, que les inquisiteurs ne croient : des sorcières furent brûlées pour avoir mangé leurs propres enfants ! Ergoteurs catholiques, mettez-vous à l'œuvre et prouvez doctement que des crimes inouïs sont possibles ; mais après avoir prouvé qu'une mère peut manger son enfant, il vous faudra prouver encore des crimes où tout est imaginaire et impossible.

Le crime qui retentit dans toutes les accusations lancées contre les sorcières, c'est le commerce charnel des démons avec les sorciers et les sorcières. Comment concevoir qu'il y ait des relations de la *chair*, alors qu'il s'agit d'*esprits?* Cependant la croyance aux *incubes* et aux *succubes* était générale. Aux scrupules des douteurs on répondait par l'*Écriture sainte*. Toujours l'*Écriture sainte!* Il est dit dans les livres saints que les anges se sont mêlés aux femmes, séduits par leur beauté, et qu'ils ont procréé la race des géants. Donc, les démons peuvent aussi s'unir charnellement aux sorcières. Il restait une difficulté. Elle est si dégoûtante que je n'ose pas la formuler. Les plus illustres théologiens du moyen âge, tels qu'Albert le Grand, discutent ces questions, et ils arrivent à prouver la possibilité d'un crime impossible. Voilà à quoi aboutissent des dogmes absurdes, tels que l'immaculée conception ; quand on habitue les hommes, dès leur enfance, à croire à des choses impossibles, on ne doit pas s'étonner s'ils croient aux *succubes* et aux *incubes*. Sprenger a là-dessus une dissertation *ex professo;* il conclut que c'est un *article de foi* que les *incubes peuvent procréer :* le *nier*, dit-il, *c'est se mettre en opposition avec l'*ÉCRITURE SAINTE *et avec la* TRADITION DE L'ÉGLISE.

Digitized by Google

Voilà toutes les autorités infaillibles invoquées à l'appui d'une accusation stupide qui conduisit des milliers d'innocents au bûcher : l'*Écriture sainte* et la *tradition de l'Église*. Il reste les papes et les conciles. Nous allons les entendre.

VI

Les ergoteurs catholiques calomnient l'État pour laver l'Église du sang qu'elle a versé à flots. Il suffit, à notre but, de citer quelques textes pour confondre les falsificateurs. Le premier *concile* qui, au XII^e^ siècle, réprima les hérésies, *ordonne* au *pouvoir séculier* de sévir contre les sectaires. Le *concile général* de Latran permet aux princes de *réduire les hérétiques en esclavage;* le pape Alexandre III, qui présida à ce concile, est célébré par les défenseurs de l'Église pour avoir aboli la servitude ! Le même concile *enjoint* aux *fidèles* de *prendre les armes contre les hérétiques*, en leur promettant l'indulgence de leurs péchés. Pourquoi l'Église fait-elle appel à la force pour réprimer les erreurs religieuses? Innocent III répond : Afin que les *peines temporelles* ranènent ceux qui *méprisent les peines spirituelles*. Le pape ne cesse de *commander* aux princes de poursuivre les hérétiques. Est-ce que les princes étaient libres de ne pas obéir à ces ordres? Si par hasard, dit le pape, ils se montraient négligents, nous *voulons* et *ordonnons* qu'ils y soient *contraints* par les *censures ecclésiastiques*. Et s'ils méprisaient les censures? Le *pape déliera les vassaux de leur serment de fidélité, et il abandonnera leurs terres aux catholiques*. Voilà la part de l'Église et la part de l'État, dans le sang qui a été versé : l'Église ordonne, et l'État exécute ses ordres; s'il ne les exécute pas, le pape fait appel à la révolution contre les princes qui osent lui désobéir.

Tels sont les faits; toutes les falsifications du monde ne parviendront pas à les effacer. Nous revenons aux sorcières. Qui a inventé cette superstition aussi horrible que bête? L'*Écriture sainte*. Je transcris les paroles funestes qui ont fait

Digitized by Google

dresser les bûchers : ON NE LAISSERA POINT VIVRE LA SORCIÈRE. On lit dans un concile du XII^e^ siècle : « *Les évêques décidèrent qu'il fallait mettre à mort les sorcières,* AINSI QUE DIEU LE PRESCRIT A MOÏSE. » Or, Dieu n'a jamais rien prescrit à Moïse. Voilà donc une révélation fondée sur une parole divine qui est imaginaire. Et ce premier faux devient une autorité infaillible, et en vertu de cette autorité infaillible, l'Église infaillible ordonne de mettre à mort les sorcières, alors qu'il n'y a jamais eu de sorcellerie que dans l'ignorante crédulité des masses. Mais une fois que cette stupidité se trouve dans un *livre saint*, la *stupidité* devient un *dogme ;* les hommes imbus de ces superstitions croient à un crime imaginaire, et ils se mettent à dresser les bûchers pour immoler des criminels qui ne sont coupables que de crimes impossibles.

Nous allons entendre les *autorités sacrées*, toutes *infaillibles :* rien de plus révoltant que la prétention de la sainteté et de l'infaillibilité, quand les décisions des infaillibles accusent la bêtise tout ensemble et la cruauté. Le concile de Paris de 829 est célèbre, dit Thiers, docteur en théologie, par le grand nombre de *sages* règlements qu'il porta concernant les superstitions ; il parle au nom de *Dieu*, c'est la *loi de Dieu* qu'il invoque contre les sorciers. « *Il est hors de doute,* disent les saints pères, et plusieurs en ont connaissance, qu'il y a des gens qui, *par les prestiges et les illusions du démon,* gâtent tellement les esprits des hommes par des *philtres*, des *viandes* et des *phylactères*, qu'ils semblent les rendre stupides et insensibles aux maux qu'ils leur font souffrir. On dit aussi qu'ils peuvent *troubler l'air* par leurs *maléfices*, *envoyer des grêles, ôter aux uns leur lait et leurs fruits pour les donner aux autres*, et faire une infinité d'autres choses semblables. Si l'on découvre quelques uns de ces gens-là, hommes ou femmes, on les doit punir d'autant plus rigoureusement, qu'ils ont la malice et la témérité de ne pas craindre de *servir le démon publiquement.* »

Voilà la source de ces préjugés aussi stupides que sanglants : c'est la croyance au démon et à sa puissance ; or,

Digitized by Google

cette croyance est catholique et les livres saints la consacrent. Bossuet est aussi crédule en ce qui concerne les démons, et aussi superstitieux que le moine le plus niais. Il prend appui sur l'*Écriture sainte* (toujours une autorité *infaillible*), pour tenir les fidèles en garde contre le diable, « ennemi toujours vigilant, qui rôde sans cesse aux environs pour tâcher de nous dévorer. De même qu'une vapeur pestilentielle se coule au milieu des airs et, imperceptible à nos sens, coule son venin dans nos cœurs, ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Sa malice est spirituelle et ingénieuse; il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif; il se change en toutes sortes de formes ». Quand Bossuet croit à la démonologie, sur la foi des livres saints, on comprend que les infaillibles aient cru à la sorcellerie, car les deux superstitions se tiennent, comme le principe et la conséquence qui en découle.

Il est inutile de citer toutes les autorités dites sacrées qui ordonnent de poursuivre les sorcières. C'est toujours la répétition des mêmes stupidités! Je me borne à transcrire les paroles d'Innocent VIII, qui alluma les bûchers par sa fameuse bulle de 1484 : « Nous apprenons que des personnes des deux sexes, oubliant leur salut, ont commerce avec les *démons incubes et succubes;* que par leurs *enchantements*, leurs *charmes* et leurs *conjurations*, ils *font périr les enfants* et les *petits des animaux*, les *produits de la terre*, les *hommes*, les *femmes*, les *vignes*, les *prés;* qu'ils *infligent des tortures cruelles aux hommes et aux bêtes;* qu'ils *empêchent les mâles d'engendrer* et *les femmes de concevoir; qu'ils rendent les mariés impuissants;* enfin, qu'ils commettent bien d'autres crimes sous *l'instigation de l'ennemi du genre humain...* » On sait la peine qui frappait les sorciers; l'Écriture sainte l'avait prononcée : « *Tu ne laisseras pas vivre la sorcière.* »

C'est sans doute ce texte de l'Écriture sainte qui rendit impitoyables les inquisiteurs et les juges. Aux hérétiques on pardonnait, s'ils se repentaient : l'hérésie implique l'obstination dans l'erreur. Aux sorcières, on ne pardonnait pas,

Digitized by Google

fussent-elles repentantes ; on les livrait au feu. Voilà pourquoi les accusées ne se défendaient pas ; elles gardaient le silence, puisqu'il leur fallait mourir. Chose horrible, leur silence même leur était imputé à crime, car, aux yeux des inquisiteurs, ce silence était une nouvelle marque de sorcellerie. Sprenger, le cruel inquisiteur, sait quel est le talisman du silence que gardaient les accusées : « On prend un enfant mâle, premier-né, on le met dans un fourneau, et on en fait un onguent... »

Voilà une marque et une preuve de la sorcellerie ! Gerson, le célèbre chancelier de l'université de Paris, dit que « les *vieilles*, les *jeunes enfants* et les *idiots* ont plus de penchant à la superstition que les autres personnes, et que c'est de là qu'est venu le mot de *vieilles sorcières* ». N'allez pas croire que le docteur gallican se moque de la sorcellerie en disant que les superstitions sont le partage des *idiots*, des *enfants* et des *vieilles femmes*. Il est vrai qu'aux yeux de nos ultramontains, le chancelier passerait pour un incrédule ; mais sur les tentations du diable, il est d'accord avec les plus sots parmi les sots. Il ne se doute pas que lui-même était idiotisé, crétinisé, en tout ce qui touche les articles de foi. Or, le diable et ses œuvres sont un article de foi, et ils le seront aussi longtemps que les livres des Juifs passeront pour une écriture révélée, aussi longtemps que l'Église, conciles et papes, seront considérés comme infaillibles. Si l'on ne brûle plus les sorcières, c'est que les *idiots* mêmes n'y croient plus, et cependant les *infaillibles* sont obligés d'y croire ! C'est qu'il y a des *idiots* plus idiots que ceux auxquels la nature a refusé l'intelligence ; ce sont tous ceux sur lesquels l'Église a pratiqué l'opération de l'aveuglement intellectuel, et il faut ajouter ceux qui exploitent la bêtise, l'ignorance et la superstition que l'éducation catholique inocule à l'enfance et à la jeunesse, poison funeste qui vicie à jamais l'intelligence, en toute matière où il s'agit de foi.

Grave est l'enseignement qui résulte de cette lamentable histoire de la superstition *catholique*. Il faudrait dire *chrétienne*, s'il était vrai que le christianisme fût lié à la croyance

Digitized by Google

d'une Écriture sainte. Heureusement, cela n'est point. Les chrétiens libéraux, comme les juifs libéraux, n'admettent plus de révélation miraculeuse; donc, il n'y a plus d'*Écriture sainte* dans le sens traditionnel du mot. Et c'est parce qu'il n'y a plus d'*Écriture sainte*, que le christianisme est encore possible. S'il fallait croire à toutes les superstitions et à toutes les niaiseries dont les livres des Juifs sont remplis, il n'y aurait plus de chrétiens; car le temps arrive où les enfants ne croiront plus aux sorcières, et, dès maintenant, nous défions ceux qui ont leurs cinq sens de signer la bulle d'un infaillible, d'Innocent VIII, contre les sorcières. Qu'on me permette d'ajouter un mot, à l'adresse de nos amis, les protestants libéraux. Pourquoi ne répondent-ils pas à ceux qui leur jettent à la tête la Bible et ses folies : « Nous sommes les héritiers de Moïse, des prophètes et de Jésus-Christ; mais nous n'acceptons dans cet héritage que la part de vérité qu'il contient, et nous répudions l'erreur. Il n'y a plus d'Écriture sainte, comme fondement de notre foi, car notre foi est progressive; la révélation miraculeuse fait place à l'inspiration permanente de Dieu qui vit en nous, et dans lequel nous vivons. » C'est bien là leur pensée; pourquoi n'est-ce pas leur langage? Tant qu'ils parleront de *livres saints*, ils écarteront de leur Église les libres penseurs qui ne veulent pas qualifier de *saints* des livres ordonnant de mettre les sorcières à mort, qui ne veulent pas de livres saints où l'on trouve des contes bleus tels que celui de Jonas. Laissez ces niaiseries aux académiciens catholiques, et proclamez tout haut que vous ne reconnaissez d'autre Écriture sainte que celle que Dieu a gravée dans notre raison et dans notre conscience. C'est votre langage traditionnel qui rebute les libéraux : ne mettez pas votre vin généreux dans de vieilles outres. Il n'y a entre vous et nous qu'un malentendu; il tient à vous d'y mettre une fin. La chose en vaut la peine, puisqu'il s'agit de l'avenir religieux de l'humanité, et y a-t-il une société possible sans religion?

Je m'adresse maintenant à d'autres libéraux, les plus inconséquents des hommes : ils sont libéraux et ils feignent

Digitized by Google

d'être catholiques. Je parle d'abord de ceux qui ne croient plus ni à l'Église ni à son dogme, et qui confient cependant ce qu'ils ont de plus cher au monde, leurs enfants, à cette même Église qu'ils ont désertée, que dis-je? qu'ils combattent; et qui permettent ainsi que leurs enfants soient infectés de croyances superstitieuses qu'eux-mêmes méprisent. Je sais leur excuse : il faut une religion. C'est certes mon avis, et l'éducation des enfants doit être une éducation religieuse. Mais les pères libéraux n'entendent pas que leurs enfants soient idiotisés, et tel est cependant l'effet inévitable des superstitions catholiques qu'on inocule à l'enfance. Veulent-ils que leurs enfants croient aux *incubes* et aux *succubes!* Ils devront le croire et ils le croiront, comme Bossuet croyait à la démonologie. En fait de croyances absurdes, il n'y a que le premier pas qui coûte, et ce premier pas consiste en croyances les unes plus impossibles que les autres! Si le diable a transporté Jésus-Christ à travers les airs, pourquoi, changé en bouc, ne transporterait-il pas les sorcières? Au bout de cette funeste inoculation de la bêtise, se trouve l'idiotisme religieux et politique. Que les parents libéraux y songent!

Il y a des libéraux, et en grand nombre, qui se croient catholiques. L'ignorance est si grande dans le sein de l'Église! Combien y a-t-il de catholiques qui ont lu la Bible et l'Évangile? Que dis-je? Combien y en a-t-il qui savent ce que c'est que l'Écriture sainte? Nos catholiques se doutent-ils qu'ils sont tenus de croire aux sorcières, parce que les livres *saints* consacrent cette stupide superstition? Se doutent-ils qu'ils doivent croire aux *démons incubes et succubes*, parce qu'un pape, un *infaillible*, a dressé les bûchers contre les sorciers et les sorcières, coupables d'un crime impossible? Nos libéraux, quoique catholiques, tiennent à la tolérance, à la liberté religieuse, à la liberté de penser. Se doutent-ils que toutes les autorités *infaillibles* se réunissent pour flétrir ces libertés et pour condamner comme des criminels ceux qui usent du droit de penser, le plus naturel, le plus indestructible de tous les droits, puisque l'homme le tient de Dieu? Ce qu'ils considèrent comme un droit, leur Église le punit

Digitized by Google

de mort! Donc ils ne sont plus catholiques, et ils déserteraient l'Église s'ils savaient ce que c'est que le catholicisme. C'est pour le leur apprendre que nous avons choisi ce qu'il y a de plus niais parmi les superstitions catholiques, et ce qu'il y a de plus cruel dans l'intolérance de l'Église, la persécution sanglante d'un crime qui ne consiste que dans la bêtise des persécuteurs.

Que nos lecteurs veuillent bien y réfléchir un instant. Y a-t-il encore une religion catholique, si l'Église est faillible? Non, car la foi catholique n'existe que parce qu'elle est enseignée par une Église infaillible. Et que devient cette infaillibilité quand on voit toutes les autorités dites divines et infaillibles se tromper grossièrement à ce point qu'elles consacrent la plus stupide et la plus cruelle des superstitions?

Y a-t-il des sorcières? Les enfants haussent les épaules à cette question. Il n'y a plus que les *idiots* qui y croient. Eh bien! parmi ces *idiots* se trouvent les *papes infaillibles*, se trouvent les *conciles infaillibles*, se trouvent l'*Écriture sainte*, *infaillible*, et le *saint Esprit* qui l'a dictée. L'*idiotisme* et l'*infaillibilité!* Que l'on essaye de concilier ces deux mots. Et cependant tous les *infaillibles* sont convaincus de croire ce que les *idiots* seuls peuvent croire. Et rien de plus naturel. Quand l'homme veut usurper la puissance de Dieu, il est frappé de folie! Il y a dans nos hospices d'aliénés des malheureux qui se croient Dieu. La folie de ceux qui se disent infaillibles est tout aussi grande. Comme, malgré leur prétendue infaillibilité, ils sont hommes et faillibles, ils partagent les faiblesses et les erreurs humaines; mais la domination de l'Église exigeant que ses organes soient infaillibles, on transforme en vérités révélées les croyances les plus ineptes. La *sainte Écriture* dit qu'il faut mettre les *sorcières* à mort; donc, c'est un article de foi qu'il y a des sorcières, et c'est un autre article de foi qu'il faut les brûler. La *sainte Écriture* est remplie d'histoires de démons; donc, il est de foi qu'il y a des *démons*, et qu'ils séduisent les hommes et les femmes : partant, il est de foi qu'il y a des *incubes* et des *succubes*, et il est de foi que l'on doit brûler les *sorciers* et les

Digitized by Google

sorcières, qui s'accouplent avec de purs *esprits*. Voilà la plus impossible des impossibilités qui est érigée en crime capital, de par l'autorité *infaillible* du *vicaire de Dieu*, et des milliers d'innocents périssent victimes d'une ânerie révélée.

Encore un mot à tous les catholiques qui ont conservé leurs cinq sens. Vous croyez sur la foi de l'Église infaillible. Eh bien ! cette *Église infaillible* vous commande de croire aux *sorcières* : y croyez-vous? Non. Il faut être logique. Vous ne croyez pas aux sorcières, malgré l'autorité de l'*Écriture sainte*, malgré les *conciles*, malgré les *papes*. Donc, vous ne croyez pas à leur *infaillibilité ;* et il est impossible d'y croire, à moins d'être *idiot*. Partant, l'*infaillibilité* est un *faux* dogme, inventé pour y appuyer la domination de l'Église. Resterez-vous dans une Église qui forge des dogmes pour enchaîner les âmes par les superstitions, alors que parmi ces superstitions il y a des niaiseries à l'adresse des *idiots?*

Un *pape infaillible* livre les *sorciers* et les *sorcières* à l'*inquisition*. Parmi les crimes qu'il leur impute se trouve en première ligne l'union charnelle des démons avec leurs victimes. Croyez-vous aux *incubes* et aux *succubes*, sur la foi d'un pape *infaillible ?* Non. Vous reconnaissez donc que l'Église s'est grossièrement trompée en considérant comme réels des crimes aussi imaginaires que dégoûtants ! Pouvez-vous croire à l'*infaillibilité* d'une *Église* qui a dressé les bûchers pour un crime impossible? Si le *pape* s'est trompé, sur l'autorité de l'*Écriture sainte*, en brûlant des milliers d'innocents coupables d'un crime imaginaire, le *pape* et l'*Écriture sainte* sont aussi faillibles que les plus imbéciles parmi les sots. Qu'est-ce que des autorités *infaillibles* sur la foi desquelles il vous faut croire aux *incubes* et aux *succubes ?*

Si la *niaiserie la plus niaise* concorde mal avec l'*infaillibilité*, que dire de la cruauté de ceux que vous révérez comme *infaillibles ?* C'est au nom de l'*Écriture infaillible*, des *conciles infaillibles* et des *papes infaillibles*, que l'on a allumé les bûchers de l'inquisition. Les inquisiteurs ont immolé des libres penseurs, ils ont immolé des chrétiens sincères; le seul *crime* des *coupables* était d'user de la raison

Digitized by Google

que Dieu leur a donnée, en rejetant des dogmes impossibles. Je dirai aux libéraux catholiques auxquels il reste un atome de conscience : « Approuvez-vous le supplice des hérétiques et des philosophes? Si vous réprouvez ces sacrifices humains, comment pouvez-vous croire *infaillible* une *Église* qui y a présidé? Et si cette *Église*, loin d'être *infaillible*, est *criminelle* pour avoir versé le sang innocent, pourquoi y restez-vous, ne fût-ce qu'en apparence? »

L'Église *infaillible* ne s'est pas bornée à brûler les libres penseurs et les hérétiques; elle a brûlé les *sorcières* sur la foi de l'*Écriture sainte*. A la vue des bûchers dressés pour punir des crimes qui n'existent que dans l'atroce imagination des bourreaux, votre conscience se soulève. Écoutez-la, c'est un cri de réprobation; il flétrit les ambitieux qui, pour donner à leur domination un fondement inébranlable, se déclarent infaillibles et qui, pour trouver des hommes assez bêtes pour les croire, perpétuent la bêtise humaine. Et vous hésitez encore à vous séparer d'une Église qui, en vertu de son infaillibilité, a donné la mort à des milliers de victimes innocentes!

F. Laurent.

Digitized by Google

EN FLANDRE

ERTEIM, LE BRASSEUR

Rêvez, si vous voulez, voilà ce que j'ai vu.
ALFRED DE MUSSET.

Un physiologiste a dit qu'un œil scrutateur aime à chercher parmi les acteurs de ce monde : sous le maître, le valet; sous le tyran, l'esclave; sous la livrée de l'assurance et de la grandeur, la bassesse native. Je ne sais ce que cet œil aurait découvert sous la masse épaisse, charnue et sanguine du brasseur Mammès Erteim; mais je gagerais que ce n'est pas la sottise.

Sa brasserie était située sur la place de l'Église, à Etichove, bonne et curieuse petite localité de la Flandre, où personne ne va, que bien peu de gens connaissent et qui, aux jours de soleil, fait, tout comme une autre, flamber et rayonner vers le ciel la réverbération de ses maisons proprettes.

Mammès habitait une longue bâtisse blanche, à toit rouge, percée d'une large porte en plein cintre et de douze fenêtres de front à l'unique étage, sans enseigne, sans inscription, toute simple, mais cossue.

Ses fonctions vitales admirablement équilibrées par une santé des plus robustes, il éprouvait un bien-être inconscient qui se traduisait en un état constant de satisfaction. Point de nerfs qui l'excitassent; point de bile qui l'incommodât. Avec une stature de colosse et des muscles d'acier,

Digitized by Google

il avait l'humeur débonnaire d'un enfant. Il était la conciliation faite chair. Dans un milieu où l'esprit de parti domine toutes les questions, il savait dominer les querelles et les faire taire. Il recevait à sa table le curé, le marguillier, le notaire et Francis Bardin, un ancien militaire, revêche, boudeur, qui, mis à la retraite avec le grade de capitaine, sans jamais avoir obtenu la croix, en accusait l'époque, le gouvernement, nos institutions, et qui, une fois sous l'influence de quelques verres de vin, traitait de cafards tous les hommes d'église... Mammès riait à se tordre, voyait le curé déboutonner et reboutonner successivement sa soutane d'une main fiévreuse, le vicaire loucher et son nez blêmir de colère et de dépit, et finissait par les mettre d'accord en les obligeant à choquer leurs verres pour boire à la concorde et à l'estime réciproque.

Fort bien dans ses affaires, qui ne cessaient de prospérer, riche de deux millions, il n'avait jamais songé à quitter Etichove... Si on avait laissé faire ses concitoyens, ils l'auraient certainement envoyé au Sénat, à la Chambre ou au Conseil provincial. Mais, comme le roi d'Yvetot, il se contentait de sa royauté restreinte, et à une couronne il préférait son bonnet de coton.

— Je puis parler ici comme je l'entends disait-il; je m'explique en ma langue et à ma manière et tout le monde m'écoute; tandis que, là-bas, je serais confondu avec les muets; je devrais me contenter d'apporter le poids de mon vote dans les questions politiques; je ne serais plus même libre de voir les choses comme je les entends et les comprends... Merci!

D'aucuns prétendront que cette manière de raisonner ressemble étrangement à de l'égoïsme... C'est possible, mais c'était du bon sens aussi.

En disant tout à l'heure que le plus fin observateur n'aurait pas pu découvrir en lui de la sottise, nous ne sommes pas parti d'autres données.

Il n'était donc point un sot..., et pourtant — Dieu vous bénisse vous autres tous qui êtes de la grande confrérie,

Digitized by Google

comme on dit à Etichove, et qui allez froncer les sourcils à cette simple réflexion — et pourtant il s'était remarié, à l'âge de quarante-huit ans, avec une jeune femme de vingt-trois ans à peine, fort jolie et fort désireuse de le paraître...

Oui, il s'était remarié, après vingt-six mois de veuvage et ayant une fille déjà aussi âgée que sa nouvelle épousée. Et la nouvelle épousée venait de Bruxelles, où elle avait reçu de l'éducation et acquis un désir immodéré de voir le monde: satisfaction qu'elle espérait bien se donner dès qu'elle aurait un mari et de la fortune, car ses parents, fort honnêtes au demeurant, n'étaient parvenus à lui constituer pour dot que sa jeunesse et sa beauté.

Mais Mammès s'était habitué à quelqu'un qui le soignât et le grondât un tantinet chaque jour. Sa première femme était chétive, quinteuse et impatiente. Depuis qu'elle n'était plus, Mammès se trouvait malheureux et abandonné... Puis, il voulait aussi que sa fille ne restât pas seule; une jeune belle-mère serait pour elle une compagne et une amie. Puis, encore autre chose..., Mammès — pourquoi ne pas l'avouer tout de suite — avait l'ardeur de son tempérament quasi herculéen; c'était un homme dans toute l'acception physique du terme et, quoiqu'il n'eût pas lu Proudhon, ce dont on ne peut lui faire un crime, il considérait le mariage comme le plus ferme auxiliaire de la conscience et la plus solide sauvegarde contre l'inconduite... Sans le savoir, il était un sage.

Et il avait fait une heureuse, puisqu'il lui donnait et son âme et son cœur.

Voilà donc la seconde épouse sous le toit conjugal, ayant pour enfant une jeune fille qui aurait pu être sa sœur. Celle-ci tenait de sa mère par les traits peu réguliers et assez ordinaires; du père, par la charpente solide et par la séve. Elle avait la figure longue, pâlotte, de petits yeux vifs — vifs, voilà tout, — une certaine physionomie et, sans être laide, elle n'était pas jolie; elle avait les épaules larges, la poitrine rebondie, une taille bien prise et une démarche avenante.

Digitized by Google

Au moral, elle était douce et bonne, sans grand acquis. Elle avait le parlé agréable mais lent, timide et par là monotone. Jamais l'occasion ne lui avait été fournie de montrer de l'esprit; dans les ménages flamands, les jeunes filles se taisent et écoutent... Quand il y avait dîner, ce qui arrivait deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, on n'avait jamais réuni à la table que des personnes d'âge et d'autorité, dont le curé, son vicaire, les deux échevins, le capitaine Bardin constituaient le fonds invariable; la conversation roulait sur des sujets auxquels une jeune fille ne pouvait prendre aucun intérêt... Il lui était facile ainsi de passer pour réservée...

Une fois, on avait introduit à la brasserie, parmi les commensaux ordinaires, un jeune homme nouvellement débarqué de Bruxelles — j'aime mieux vous dire tout cela maintenant que plus tard. — C'était un employé du ministère des finances, chargé ad intérim des fonctions de receveur à Etichove. Il arrivait tout battant neuf, avec des habits à la dernière mode, des bottes vernies et craquant sous le pied, des moustaches cirées, une raie au milieu de la tête et des ongles irréprochables. Il avait mieux que cela encore : le babil d'un homme qui a conscience de sa supériorité et qui en profite pour assommer les gens. Au milieu de ces paysans de la Flandre, M. Charles-Édouard Stevenart était, dans sa pensée, quelque Dieu descendu de l'Olympe pour charmer un coin obscur du globe terrestre. Flamand d'origine, il affectait, dans le monde, de ne parler que le français. Beau phraseur, amoureux des mots nouveaux, il avait une conversation qui faisait ouvrir démesurément les yeux au curé, au vicaire, au notaire et à Bardin. On pouvait en conclure que c'était un grand esprit ou un imbécile. Longtemps Etichove resta dans l'indécision. Pour lui, Charles-Édouard Stevenart, petit avocat manqué, il ne doutait pas de l'effet irrésistible de ses façons... La riche Amélie Erteim — tel était le nom de la fille du brasseur — la riche héritière ne manquerait pas de succomber à tant de séductions et de charmes, et l'ancien employé à

Digitized by Google

quinze cents francs rentrerait un jour — le plus rapproché possible — dans sa ville natale, en situation de tenir équipage et de mener grand train... Son siége fut long et il y employa ses armes les plus perfectionnées; mais la brèche restait à faire et toujours l'assiégeant était rentré de ses assauts en pure perte. Il y a lieu de s'étonner pourtant d'un tel résultat : Charles-Édouard avait le secret, dans sa causerie, des périodes les plus ronflantes. Il avait horreur du mot propre; non qu'il employât des périphrases comme les classiques du bon vieux temps, mais sa mémoire s'était farcie de vocables superbes qui bourdonnaient aux oreilles comme des obus lancés dans l'espace... Une femme avait pour lui des formes marmoréennes, un teint rutilant... C'est lui qui, ayant entendu un jour l'un de ses chefs employer prétentieusement le mot *vinculer,* mot affreux de pratique administrative par lequel on veut dire contraindre, s'étudia huit jours durant à l'employer dans ses projets de dépêche, et réussit, malgré tout, à faire écrire par le ministre des finances, à je ne sais quel contrôleur des contributions, qu'il s'était laissé vinculer. — L'homme est là tout entier.

Depuis, ce qui était immanquable, il avait obtenu de l'avancement : il était receveur à Ypres. Mais il revenait régulièrement tous les dimanches cogner à la porte de la brasserie et s'asseoir bravement à côté de la riche Amélie..., Amélie qui l'écoutait complaisamment, qui lui répondait par un oui, un non ou un sourire, mais qui ne paraissait point vouloir se laisser attendrir ou charmer.

Dans ce ménage où elle aurait dû trôner en maîtresse, en souveraine, la seconde épouse de Mammès Erteim ne manifesta que de l'ennui. Dieu! que la réalité des choses l'avait frustrée dans ses espérances et dans ses rêves!... Un moment elle semblait vouloir se tourner vers cette épave de la civilisation qui avait nom Charles-Édouard, mais elle était tombée presque tout à coup dans la phase morbide du découragement et du dégoût... Elle avait la nostalgie de l'inconnu. Son idéal était quelque chose d'indéfinissable... A l'exemple de ces souverains demi-dieux de la Chine et du

Digitized by Google

Japon, il restait caché, tandis qu'on se courbait et se prosternait devant lui... Si Mme Erteim souffrait, elle ne se plaignait pas, mais elle s'absorbait dans sa douleur... Le brasseur s'en apercevait, sans jamais désespérer un instant de l'acclimater à son existence nouvelle... Son moyen ordinaire : une gaîté constante, une franchise d'allures qui appelait la confiance et qui l'inspirait, rendait du calme et un peu de sérénité à la jeune femme.

Elle n'avait guère d'occupations : Amélie depuis longtemps dirigeait la maison, et ces soins, qui sollicitaient l'attention de la jeune fille sur des vétilles, n'étaient pas de nature à élargir ni son esprit ni son horizon. Elle était née dans ce milieu placide plutôt qu'ennuyeux, et l'habitude lui rendait cette existence supportable... A son insu, un travail lent de détraquement s'opérait dans ce qui constitue la part la plus noble et la plus élevée de notre être : l'affectivité. Son cœur ne se fermait pas; il se raccornissait. Des mouvements d'impatience envers les domestiques, un sentiment bête de jalousie envers des servantes que Mammès, dans sa large condescendance, traitait avec bonté... S'il recommandait de laisser pour la cuisine quelque restant de friandise ou de gâteau, relief du repas, Amélie le cachait... Elle se demandait pourquoi il fallait mettre sur la même ligne les maîtres et les serviteurs... De pareilles pensées ne viennent qu'aux méchants et aux malades. Le bonheur et la santé rendent meilleurs et plus charitables.

Notez que, par moments, elle comprenait cet état, qu'elle en rougissait comme d'une faute; alors, elle courait à l'église, s'accusait devant Dieu et, soulagée, revenait prendre son rôle de chaque jour... Quand elle apprit qu'une belle-mère lui serait donnée, qu'une étrangère viendrait s'asseoir à ce foyer où une autre femme s'était assise en souveraine, elle éprouva un véritable mouvement de révolte. Elle accusait son père de faiblesse et d'oubli... Elle refusa de lui adresser la parole. Mammès, avec sa bonne humeur constante, avec sa patience et sa condescendance procédant de cet état de bien-être et de quiétude qui était son état

Digitized by Google

habituel, la grondait doucement et la ramenait à plus de raison.

Obligées de vivre côte à côte, entraînées dans le même courant, soumises au même régime, ces deux femmes devaient ou se haïr ou s'entendre. Pas de milieu. Elles restèrent longtemps l'une envers l'autre dans une sorte de neutralité armée, souvent pire que la guerre. Nous avons parlé d'idéal tout à l'heure. Régine — c'est le nom de la seconde épouse — Régine se berçait de rêves vagues où ses anciennes idées sur ce qu'elle comptait rencontrer dans le monde se traduisaient en des valseurs à moustaches, en blonds jeunes gens à la chevelure frisottée, aux habitudes élégantes et aristocratiques : son imagination était sans cesse sollicitée par des scènes de luxe, par le théâtre, par de grands salons inondés de lumières et de parfums, où elle glissait fêtée, belle et radieuse, son joli petit pied chaussé de satin, effleurant à peine le parquet craquelant...

Amélie avait des aspirations moins nettes, moins bien définies. Son idéal se composait de lignes flottantes, indécises. L'homme aimé, attendu, serait toujours assez beau, s'il était assez bon. La qualité morale supposait la qualité physique. Mais si elle s'était consultée avec soin et avec patience, elle aurait découvert que les joies de la maternité la tentaient avant tout. Être mère, être épouse, tel était, sans qu'elle s'en doutât peut-être, son rêve suprême. Elle entrevoyait le but, non les moyens, et là était le danger de l'état de son esprit et de ses sens. Toujours est-il que, jusqu'à cette heure, personne, pas même Charles-Édouard, n'avait dit à son cœur : Sésame, ouvre-toi.

Les deux femmes s'abordèrent dès le premier jour, se donnèrent la main, s'embrassèrent. C'était la signature d'un pacte tacite ; d'une trève, si vous voulez. Il y avait cependant un peu plus d'abandon et de franchise, mais aussi de crainte, de la part de la jeune épouse que de la part de la jeune fille. Celle-ci avait en définitive le rôle le moins agréable ; on venait usurper ses droits, la frustrer d'une portion de l'affection à laquelle elle avait droit. Le rôle de l'autre

Digitized by Google

était moins facile : étrangère, jeune encore, sans expérience, on la livrait à tous les caprices de cette famille, évidemment en défiance complète envers elle...

Le jour des noces fut un jour de pleurs amers... Ce fut la nouvelle mère qui fit le premier pas... Elle s'étudia à comprendre le caractère de sa belle-fille, à lui être agréable. Amélie allait fréquemment à l'église : Régine lui demanda la permission de l'y accompagner... Elles seraient deux amies, deux sœurs... Ce qui était, dans le principe, pour la jeune madame Erteim, un moyen de gagner l'affection d'Amélie, de conquérir sa confiance et son estime, devint un besoin, nous allions dire un plaisir...

Régine qui, dans cette maison aux grandes chambres presque nues, meublées à l'antique, éprouvait quelque chose comme les inquiétudes qu'inspire le vide, ne voyait de monde que cette société dont nous avons parlé déjà et dont le cercle ne s'élargissait de temps en temps que pour donner accès à une M^me^ Van de Voel et à ses deux filles, pimbêches titrées, pleines de dédain et de fiel... Chaque année, elles allaient une fois au bal du gouverneur, à Gand, et à un bal de la cour, à Bruxelles. Elles en rapportaient des volumes d'appréciations, de cancans, de descriptions et d'aventures romanesques où la mère dépeignait ses deux mijorées de filles, jaunes et laides, comme étant l'objet de toutes les séductions et de tous les succès. Souvent aussi arrivait Pierre Cuyper, un distillateur de Warneton, homme matériel, sans autre esprit que celui de ses affaires... Loustic mal embouché, tête empruntée à Jean Steen, il trouvait moyen d'embarrasser les deux jeunes femmes par ses allusions et ses méchancetés. Le moindre regard qu'elles auraient donné à un homme eût été considéré par ce malotru de Cuyper comme la preuve évidente d'une intrigue. Il se mêlait de tout et s'efforçait de gouailler Erteim sur les traits que lui faisait sa femme. Des choses nauséabondes et insipides, enfin, communes dans les petites villes et qui chatouillent si désagréablement les épidermes des exilés des grandes villes ou de ceux qui ont quelque dignité.

Digitized by Google

Amélie en souffrait beaucoup moins que Régine. Celle-ci avait la fièvre au seul nom de ce maudit distillateur.

Les soins de son ménage ne la préoccupaient pas; tout était réglé et sous la direction immédiate de la jeune héritière des Erteim. Elle aimait la musique, mais elle passait pour prétentieuse si elle restait un peu trop longtemps au piano. Sa lecture était pour ainsi dire contrôlée. Sa belle-fille s'étonna un jour de lui voir entre les mains un roman. Pareil livre n'avait jamais pénétré dans la brasserie. Malgré l'assurance que le volume ne contenait rien d'immoral ou de répréhensible, la jeune fille ne daigna pas y jeter les yeux. Le roman disparut, personne ne sut comment...

Régine avait demandé à accompagner son mari dans des excursions d'affaires. Mammès sourit et lui persuada, avec sa bonté ordinaire, qu'il ne pouvait agir ainsi sans soulever la critique de tous les débitants, cabaretiers, fermiers, etc., avec qui il était en relation. Jamais, en province, on n'avait vu un brasseur rouler en cabriolet à lourde capote de cuir, avec sa femme pour compagne. Et elle retombait dans son isolement.

Descartes, en ramenant à six passions primitives les états de l'âme : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie, la tristesse, en fait sortir une foule de passions secondaires. Je ne sais si en plaçant la tristesse à l'extrémité de l'anneau, il a entendu lui faire engendrer une série d'états morbides, résultats évidents de passions contrariées, entravées... Il n'a point parlé, que je sache, du désespoir qui va chercher un refuge en dehors du monde, auprès de ce quelque chose d'au delà vers lequel, malgré tout, on tourne les regards éplorés dans les moments de crise intense. Catholique assez tiède, rapportant de ses habitudes de grande ville une certaine réserve dans la pratique de ses devoirs religieux, Régine n'avait été à l'église que lorsqu'il le fallait; à la messe, les dimanches et les grandes fêtes; très rarement aux vêpres... Les heures passaient lentement à Etichove; elle trouva que s'habiller pour se rendre à l'église, cela faisait gagner du temps; elle y voyait quelques figures nouvelles; elle avait une occupation

Digitized by Google

pour son esprit; l'orgue, l'odeur de l'encens exaltaient ses nerfs. Elle se sentit vivre. Elle devint très assidue aux offices. Le curé lui sut gré de ce bon exemple donné aux ouailles ordinaires; il l'encouragea, la fit nommer présidente d'une congrégation des bonnes œuvres. Elle se plaisait à contribuer et à faire contribuer son mari à l'ornement des autels. Pendant tout un hiver, elle travailla à broder une robe pour la Vierge. Elle ressentit plus de quiétude et plus de charité. Elle s'imposa comme un devoir envers Dieu d'aimer sa belle-fille et même de tout tenter pour s'en faire aimer... Elles s'unirent dans ces petits soins qu'elles avaient assumés. La confiance s'établit sur le terrain de la prière; elles eurent l'une à côté de l'autre leur chaise de velours, avec tiroir pour enfermer leur livre d'heures; leur natte sous les pieds. Elles s'entretenaient de ce qu'elles avaient vu, de ce qu'elles donneraient en offrande à la prochaine grande fête. Elles y mettaient cette coquetterie que la femme met en toute chose. Elles étaient charmantes dans ces confidences, dans ces secrets pleins d'innocence. Tout le monde s'habitua à les voir, gentiment mises, toujours à la même place, aux mêmes heures, d'une dévotion discrète mais sûre. Elles y apportaient toute leur âme. Le premier coup d'œil du prêtre en montant à l'autel était pour elles. Il officiait mieux les sachant là.

Une année entière de calme et de répit fit prendre en patience, chez Amélie, cette étrangère que son cœur avait repoussée d'abord, et chez la jeune femme déclassée, dépaysée, les bouderies de la jeune fille, les ennuis d'une vie froide, monotone.

Un matin, — le printemps était venu, — le ciel était plein de lumière, l'air plein de parfums, les cœurs pleins d'allégresse; Etichove paraissait avoir acquis un aspect inusité : ses petites maisons basses avaient l'air de sourire en se chauffant aux premiers et bienfaisants rayons du soleil, les cloches sonnaient plus allègrement dans le clocher aigu de l'église; — les deux jeunes femmes elles-mêmes, sous l'influence du renouveau, avaient, par un accord tacite, soigné leur toilette. Régine portait

Digitized by Google

comme chapeau, une petite capote de soie couleur mauve pâle qui lui allait à ravir et qui faisait ressortir la fraîcheur de son teint, le luisant de ses cheveux bruns aplatis en nattes sur son front : le mariage lui avait donné ce léger embonpoint qui, chez la femme jeune et bien faite, est un attrait nouveau. Amélie, moins heureuse sous le rapport de la beauté, paraissait plus rosée que de coutume. Elles s'en allèrent gaîment s'agenouiller à leur place habituelle...

Était-ce aussi l'influence du printemps, le printemps qui fait chanter les oiseaux dans les haies et dans les bois, qui leur donne des accents d'amour, qui les fait se pourchasser avec coquetterie? — Régine, ce jour-là, se trouva tourmentée d'idées qui la ramenaient loin d'Etichove, loin de sa vie actuelle, dans une vie plus lumineuse, plus mondaine... Malgré elle, son idéal venait se poser devant elle comme un problème que l'on redoute d'aborder, que l'on désespère de jamais parvenir à résoudre et qui cependant nous sollicite. Amélie Erteim avait des pensées de famille, de petits enfants blonds et roses que l'on conduit par la main cueillir dans les prés les primevères, dont on orne le front de fleurs et dont on couvre les joues de baisers... Toutes les deux s'attachaient à chasser ces songes de leur imagination et à se renfermer plus étroitement dans l'idée de Dieu. Elles priaient avec ferveur... et, sans qu'elles y prissent garde, leur prière parfois n'était qu'une formule à laquelle ne s'associait plus leur pensée. Satan les hantait jusque sous ces voûtes sonores d'où sa présence est exclue.

A ce moment, chose surprenante à Etichove, — le bruit de fines bottes éperonnées retentit sur les dalles de l'église. Tout le monde, involontairement, tourna la tête, et les deux jeunes femmes Erteim firent comme tout le monde. Un officier de cavalerie venait d'entrer; il était là, son dolman boutonné jusqu'au col, son képi et une cravache à la main. Un rayon de soleil matinal, se colorant de teintes empruntées au vitrail près duquel il passait, se jouait sur son front, sur sa fine moustache blonde. C'était un bel homme dans toute la force du terme, unissant aux apparences de

Digitized by Google

la vigueur physique, beaucoup de distinction et surtout d'élégance.

Pourquoi et comment ces éperons résonnant sur les dalles résonnèrent-ils aussi dans le cœur de ces deux créatures agenouillées sur le velours de leur chaise?

La messe finie, la foule s'écoula lentement avec un bruit de glissement de pieds sur le marbre, de remuement de chaises, de portes retombant lourdement. On éteignait les cierges. L'église était presque vide. Amélie et sa belle-mère ne bougeaient pas de leur place. Les éperons marchaient derrière elles. L'officier satisfaisait ses goûts d'artiste; il cherchait quelque peinture, quelque sculpture intéressante. Il passa devant les deux femmes. Il les regarda et fut frappé d'une sorte d'admiration à la vue de l'une d'elles; il se tint à distance comme retenu et attiré tout à la fois... Puis, enfin, comme il eût été impossible de conserver toujours cette position d'extase, il s'en alla lentement, se retournant à maintes reprises, et ce ne fut qu'avec regret qu'il gagna la rue. Là encore il attendit, tout en se fouettant la botte, tout en caressant sa moustache.

Son cheval était à cent pas, promené de long en large par un gamin tout fier de sa mission. L'officier se décida à faire approcher la bête, il l'enfourcha et partit au trot de chasse.

Quand les deux Erteim sortirent de l'église, la vision avait disparu. Elles rentrèrent à la maison sans s'être adressé la parole. Chacune monta à sa chambre avec le même mutisme. Elles songeaient. Pas une ne confia à l'autre le véritable sujet de ses songes.

Le printemps continuait de se montrer plein de grâce, le même temps superbe régnait encore, tout s'épanouissait dans la nature, et cependant le lendemain il y eut moins de soleil, moins d'ivresse, moins de tranquillité dans le cœur de Régine et aussi d'Amélie...

Attendaient-elles qu'un éperon retentît sur la dalle de l'église, comme la veille? Qui sait. Mais d'éperon il n'y en eut pas à Etichove ce jour-là, ni les jours suivants.

Digitized by Google

Elles ne trouvèrent plus à causer de leurs petits mystères, de la nouvelle chasuble qu'on destinait au curé, ni des chandeliers d'argent qu'elles comptaient acquérir au profit de l'église, et pour lesquels elles avaient formé une tire-lire que l'on négligea bien involontairement, j'en suis sûr, d'alimenter... Les vêpres et la messe n'offraient plus le même charme que naguère.

Un dimanche, il y avait dîner à la brasserie. Erteim était de plus belle humeur que jamais; les convives ordinaires se trouvaient au poste. Le jeune Charles-Édouard avait daigné se souvenir d'Etichove. Il était là, irréprochable dans sa tenue. Et, considérant la société des hommes comme peu digne de son attention, il donna ses soins tout entiers aux femmes.

Mais qu'avaient-elles donc? A peine si Mme Erteim daignait entendre ses discours, sourire à ses saillies. Jamais pourtant il ne s'était senti plus d'esprit, plus de verve. Les mots lui venaient comme par enchantement... Et, tandis que la jeune femme, distraite, préoccupée, l'écoutait sans l'entendre, la jeune fille semblait n'avoir d'yeux que pour constater la préoccupation de Régine.

La conversation, languissante dans le coin de la jeunesse, prenait un tour sans cesse plus rapide dans le clan des autorités civiles et ecclésiastiques. Bardin invectivait contre les prêtres, selon son habitude. Le curé, rouge comme une pivoine, semblait à tout instant devoir être pris d'une attaque d'apoplexie. Son vicaire se mordillait les lèvres, cassait d'une main frémissante son pain en miettes, relevait ces miettes en petits monticules, puis les dispersait d'une chiquenaude, exprimant sans nul doute ainsi qu'il aurait volontiers réduit en poudre le vieux et insolent capitaine. Le notaire avait les yeux troubles, rapetissés dans leurs orbites, et tendait néanmoins son verre avec fermeté. Erteim soulevait délicatement et fréquemment le petit chariot de fil de laiton, dans lequel des bouteilles toujours plus poudreuses se succédaient avec régularité.

Quand vint l'heure de se lever de table, la paix était faite.

Digitized by Google

Bardin se trompa volontairement de chapeau et coiffa le tricorne du curé, ce qui fit rire Erteim aux larmes. Ce brave Erteim était satisfait : il avait bien traité ses convives. Les portes closes, le silence rétabli au dehors, ce silence morne de la solitude, il revint aux deux femmes. Il ne semblait point s'être aperçu qu'elles eussent été plus réservées que jamais. Donnant une petite tape sur la joue d'Amélie, il dit qu'elle était une bonne fille et, se tournant vers Régine, il lui sourit tendrement et ajouta qu'elle était une bonne femme...—Tiens, fit-il en s'adressant de nouveau à son enfant et en prenant le bras de Régine qu'il serra sous le sien, tiens, voilà qui devrait t'engager à prendre un mari; vois comme nous sommes heureux...

Amélie eut un éclair dans les yeux et sa lèvre se plissant dans un mouvement d'indignation :

— Les échos de cette chambre retentissent encore des mots semblables que vous adressiez à ma mère!...

Régine retira son bras et, pour la première fois de sa vie, quelque chose comme un nuage rapide passa sur le front d'Erteim.

— Bah! petite méchante, se borna-t-il à répliquer de son ton ordinaire. Allons, allons... Il est tard; il faut nous coucher. Je dois être debout demain matin, avant quatre heures.

Peu après, le silence de la rue s'étendit à l'énorme et vieille maison. Les lumières étaient éteintes; seule la chambre d'Amélie resta éclairée assez avant dans la nuit. Amélie pleurait. Pourquoi? Elle n'aurait su le définir. Elle avait ce qu'on appelle le cœur gros. Elle fut injuste : elle s'imagina que son père ne l'engageait à se marier que pour se débarrasser d'elle. Certainement qu'elle se marierait, qu'elle quitterait cette demeure aimée et qui lui était devenue odieuse. Elle la quitterait, fût-ce avec... Mais à ce moment elle se rappela que Charles-Édouard n'avait eu d'attention que pour Régine, que c'était à elle seule qu'il avait adressé ses discours.

Cette femme n'était donc venue que pour lui voler tout,

Digitized by Google

l'affection de son père, ses droits, ses prérogatives? Elle reconnut qu'elle était jolie et, se rendant justice avec amertume, elle la reconnut plus jolie qu'elle-même. — Je la déteste, conclut-elle avec force.

Puis, comme son cœur n'était pas fait pour la haine, elle éprouva un grand malaise, des suffocations. Elle espérait presque mourir... Insensiblement le calme lui revint. Elle se blottit dans ses draps, sans dormir ou en faisant des rêves douloureux.

Pour la première fois, elle n'accompagna pas sa belle-mère à la messe de sept heures. Elle se déclara un peu souffrante. Elle n'alla à l'église que dans la matinée. Il n'y avait presque personne. Deux ou trois femmes, agenouillées devant des confessionnaux, chuchotaient leurs péchés, et ce chuchotement bruissait, répété par des échos profonds.

Amélie demanda aide à Dieu et se rasséréna un peu. Des éperons sonnèrent non loin d'elle. Que lui faisait cet incident? Mais cet incident était un beau jeune homme, dont le souvenir était resté à Amélie, même sans qu'elle s'en doutât... Si bien que le bruit des éperons avait tout à coup répandu autour d'elle comme une atmosphère tiède et parfumée. Les éperons semblaient attendre : ils ne quittaient pas leur place. Amélie s'en rendait compte, on ne sait comment, car elle n'eût osé s'en assurer par elle-même. Il lui semblait qu'un regard bienfaisant pesait sur elle... Ne viendrait-il pas, comme la première fois, jusqu'au chœur? Le temps s'écoula. Amélie sortit de son rang de chaises, alla à une sombre petite chapelle, au milieu de laquelle s'élevait un grand chandelier de fer, à deux rangs de chandelles et circulaire; des suifs votifs y brûlaient, d'inégale hauteur et d'inégale forme; les uns à peine entamés, les autres presque consumés jusque dans leur bobèche, et des stalactites jaunâtres pendaient capricieusement à ce meuble noir et grossier. Cette chapelle présentait une certaine particularité curieuse. Le chandelier était posé sous une voûte allongée qui finissait en tuyau de cheminée, moyen d'aérage d'où venaient, étrangement modifiés, les bruits du dehors;

Digitized by Google

parfois le vent y gémissait d'une façon si plaintive qu'on l'écoutait attristé. La chapelle avait acquis la réputation d'être témoin de miracles. On venait de loin, pour y brûler un cierge à la Vierge...

Amélie choisit dans un éventaire tenu par une vieille femme qui avait le monopole du débit, une chandelle de cire et l'alluma dévotement : elle resta un instant en prière, et se retira. Sans lever les yeux, elle se rendit parfaitement compte de ce qui se passait : l'élégant cavalier était à deux pas de la chaire de vérité ; il la suivit jusqu'au portail et resta à la considérer alors que, le cœur lui battant bien fort, Amélie traversait la place devant l'église et arrivait à la porte de la brasserie.

La jeune héritière s'enferma dans sa chambre. Elle leva même le rideau de mousseline de sa fenêtre, aplatit son front et son nez contre la vitre pour explorer la place et le portail... Mais la vision avait disparu...

Pour la première fois, elle songea à se mirer dans une glace ; une petite glace vieillotte, encadrée de mahoni, où il lui aurait été impossible de voir se réfléchir l'ensemble de sa personne. Elle s'attendait presque à se trouver transformée..., et, dans cette transformation, il y aurait eu quelque chose de gentil et de gracieux, comme chez sa jeune belle-mère... Hélas! elle était moins bien qu'elle ne l'espérait. Cependant l'homme était resté à l'église et resté pour elle seule cette fois. Cela n'était pas contestable. Elle se plaisait à se le rappeler.

Ce jour-là, elle ne rencontra guère Régine qu'au dîner, et, comme Mammès était absent, elles n'échangèrent que de rares paroles. La belle-mère voyait bien cette ombre qui depuis quelque temps avait surgi entre elle et sa fille, mais elle n'eut garde de s'en plaindre.

Qu'un officier qui, poussant sa promenade à cheval jusqu'à Etichove et trouvant la localité à son gré, y soit revenu, il n'y a là rien d'étonnant. Cinq kilomètres tout au plus séparent Etichove d'Audenarde. Il est intéressant, agréable, de se lancer à travers champs et d'arriver dans un lieu inex-

Digitized by Google

ploré, où l'on rencontre tout à coup une femme dont la tournure et la beauté frappent d'autant plus qu'on ne s'attendait point à pareille bonne fortune.

Armand Dessescours, lieutenant au 2e régiment des guides, n'avait pas agi autrement. La vie de café, le billard ou les longues stations à la caserne ne lui plaisaient pas. Dans ses heures de loisir, il courait le pays. Ami du pittoresque, tout l'intéressait. Etichove lui sembla un bon petit bourg aisé, où l'on sentait, vers midi, l'odeur du bouillon et des mets bourgeois, où il y avait un certain luxe d'habitations, la longue maison du brasseur entre autres. Il s'était arrêté à examiner la vaste porte en plein cintre, entr'ouverte, les tonneaux entassés, les magasins faisant suite à la maison. Il avait vu se charger et s'éloigner avec un bruit strident une charrette toute couverte de tonnes, tandis que retentissait, dominant le gloussement des poules, le roucoulement des pigeons nombreux dans la cour de l'établissement, le tap tap du cercleur de douves.

Il avait assisté à un spectacle encore plus intéressant : Régine et Amélie, dont la toilette contrastait si heureusement avec la mise simple des autres fidèles, agenouillées à l'église. Il était intrigué de savoir qui pouvaient être ces deux femmes ; quand, après avoir constaté qu'Amélie appartenait à la longue et curieuse maison de la place, il s'informa, le plus naturellement du monde, de leur nom et de leur position sociale, tout en ramassant les rênes de son cheval et en montant en selle, il apprit qu'elles étaient l'une la belle-mère, l'autre la fille, et que la fille possédait une grande fortune.

Dans sa pensée, il avait parfaitement reconnu celle-ci de celle-là, et il trouvait la fille bien dotée une fille charmante. Quand nos sentiments sont d'accord avec nos intérêts, nous les considérons comme sanctionnés par la raison et nous y cédons avec d'autant plus d'empressement. Armand Dessescours se promit d'aviser et de revenir.

Il revint, mais c'était presque toujours le même manége. Les deux femmes ne se quittaient pas : elles partaient,

Digitized by Google

Armand les regardait et c'était tout. Il eût été heureux de trouver un prétexte pour pénétrer dans la brasserie. Commander de la bière? Mais pourquoi? Et c'était gênant. Un moment il se demanda s'il ne ferait pas en sorte que son cheval s'abattît devant la lourde porte, qu'il fût relevé, lui, Armand, avec une jambe cassée et une épaule démise et qu'on l'introduisît dans le bienheureux intérieur. Ces moyens lui parurent ridicules et d'une banalité écœurante. Il songea à mieux et, à force de songer, il arriva à quelque chose d'original et de hardi.

Il avait parfaitement noté la place que chacune des deux femmes occupait l'une à côté de l'autre. Il savait qui se mettait à droite, qui se mettait à gauche. Une après-midi, l'église était vide et, avec un bonheur insolent, il parvint à glisser, dans le tiroir de la chaise de droite, un fin petit papier tout parfumé.

C'est ce qu'il appelait un coup de maître. Le lendemain, à peine Amélie avait-elle fait jouer la clef dans la serrure et tendu la main pour prendre son livre d'heures là où elle le déposait chaque jour, qu'elle aperçut le billet. Elle eut un moment de trouble, un éblouissement et de l'hésitation. Depuis la veille, sa belle-mère et elle avaient permuté. L'une était allée de gauche à droite, l'autre de droite à gauche. Elle pensa qu'on s'était peut-être trompé d'adresse. Dans l'indécision, elle fit prestement disparaître le papier dans sa poche. Elle s'éclairerait, revenue à la maison.

Qu'allait-elle découvrir? Fallait-il déjà qu'elle renonçât à ce beau rêve, poursuivi avec tant de joie? Était-ce Régine et non pas elle que le jeune officier avait remarquée? Elle le saurait. Que la messe lui parut longue et combien peu elle fut à ce qui se passait autour d'elle!

Émile Greyson.

(*A continuer.*)

Digitized by Google

LA DERNIÈRE EXPRESSION DU ROMAN

M. Émile ZOLA. — *L'Assommoir*.

I

C'était l'avant-dernière année du second empire, en janvier 1869, dans les bureaux de la rédaction d'un grand journal parisien.

Nous vîmes entrer un jeune homme d'allure discrète, brun, physionomie froide et réfléchie, œil vif, perçant; un binocle sur le nez, le costume d'un bon bourgeois. A première vue, il réalisait assez bien le type de « l'ingénieur distingué». En y regardant mieux, on voyait marquée sur cette figure la volonté dominante; dans ces yeux une faculté d'observation extraordinaire, le besoin de fouiller, de scruter, une curiosité point banale ni inquiète, mais tranquille, raisonnée, la curiosité de l'artiste sincère qui cherche à se rendre compte des phénomènes les plus minimes.

Il revint, toujours le même, faisant de courtes apparitions, glissant comme une ombre au milieu de nos tumultes, sans un mot pour personne, sans un sourire. Était-ce timidité? Sauvagerie? Résolution prise en raison de circonstances particulières? Manière d'être naturelle d'un homme qui refuse de se livrer, d'un travailleur austère qui ne veut pas dérober à son travail la moindre portion du temps? On ne savait, mais on s'accorda à reconnaître que le nouveau

Digitized by Google

confrère manquait par trop d'expansion pour arriver à la conquête des sympathies.

Ce collaborateur réservé n'était autre que Zola, le futur auteur des *Rougon-Macquart*.

En disant futur, je n'entends parler que de la publication. Quant au travail, il se faisait dès lors; l'auteur était en pleine gestation; il collectionnait ses matériaux. Je ne doute même pas qu'il n'ait voulu, en poussant une pointe du côté du journalisme, acquérir une expérience profitable au grand ouvrage qu'il préparait. Suivant la méthode rigoureuse des analystes modernes, il s'efforçait de vivre son œuvre, se mettait lui-même, autant que possible, dans les milieux réels où l'imagination du lecteur devait être transportée; il avait quelque chose du médecin qui s'inocule une maladie inconnue afin d'en étudier les effets sur sa propre personne. Ce garçon était fait pour le journalisme comme le loup pour le chenil. Il vint cependant glisser son cou dans le collier, resta à l'attache le temps qu'il fallut; après quoi, il regagna les solitudes où s'élaborent, librement, les œuvres fortes.

Le métier de critique, l'obligation de se tenir dans le mouvement littéraire — et même scientifique, car il fallait mettre la main à toutes les pâtes, dans cette officine, — de jeter au moins un coup d'œil sur tout ce qui se publiait, de formuler des jugements, tout cela lui était un précieux auxiliaire, lui fournissait des données nombreuses et intéressantes. En comparant ses articles d'alors avec certains chapitres de ses romans actuels, il est facile de reconnaître non seulement le bénéfice d'utilité générale qu'il a retiré de son passage dans le journalisme, mais encore les renseignements particuliers qu'il y a recueillis et dont il a fait usage. Il me souvient d'une publication de grand luxe dont il rendit compte, les *Promenades de Paris,* de M. Alphand; cet ouvrage donne la description détaillée, avec illustrations, de tous les travaux exécutés pour la transformation et l'embellissement du Paris de Napoléon III. Zola y a pris, sans aucun doute, des informations précises sur cette flore prestigieuse de nos habitations opulentes, qu'il s'est plu à

Digitized by Google

étaler au premier chapitre de *la Curée* (seconde série des *Rougon-Macquart*). Je pourrais donner bien d'autres exemples; je me borne à celui-ci : j'ai voulu montrer l'homme par sa façon de procéder.

Sa collaboration n'eut peut-être pas tout l'éclat qu'on en attendait; il n'était pas venu pour jeter ses perles. Il faisait une besogne accessoire, proprement, sans plus. La direction, naïve, s'étonnait un peu de ne point rencontrer chez l'auteur déjà classé de *Thérèse Raquin* toute la virtuosité qu'elle avait espérée. On le trouvait terne. Il s'effaçait volontiers, procédait à coups de citations, laissait la parole aux auteurs, se montrait d'une grande réserve dans ses appréciations; le critique n'avait guère les audaces du romancier, cette franchise superbe, cette candeur absolue de l'artiste qui va droit devant lui, écrasant les pudeurs, les timidités, les mièvreries, les hypocrisies — tous les préjugés et toutes les sottises. Plein d'indulgence pour M. de Pontmartin, sans amertume pour les marchands de prose, il semait des fleurs sur les maquillages littéraires de M. Arsène Houssaye... Je dois à la vérité d'ajouter qu'il y avait sous ces fleurs pas mal de petits serpents cachés.

Parfois, à propos d'une œuvre qui l'intéressait, se sentant sur son terrain, il paraissait s'oublier, donnait sa note ; cela sonnait comme un clairon, amenait une grimace sur les bonnes figures de chez nous, agaçait terriblement quelques paires d'oreilles. C'était un éclair; on eût dit quelqu'un qui rentrait dans la foule grise après s'être isolé une seconde, en belle lumière.

Il n'est pas défendu de voir, dans cette modération, la tactique d'un écrivain qui, prévoyant pour l'œuvre qu'il médite un avenir gros de tempêtes, commence par acquérir des droits à la bienveillance d'autrui en se montrant bienveillant lui-même. Une telle façon de désarmer la critique est dans tous les cas fort naturelle; mais je ne crois pas que cette préoccupation, si elle est entrée dans le cerveau de Zola, y ait pénétré bien avant. Je ne voudrais pas affirmer qu'elle n'y est point entrée du tout; on a vu des phénomènes plus extraordinaires.

Digitized by Google

Quand il jugea que le journalisme lui avait donné ce qu'il voulait, il s'en alla, simplement, sans bruit, comme il était venu. Un autre rédacteur lui succéda; la substitution se fit le plus doucement du monde et fut à peine remarquée : il avait mis une telle sourdine à son talent que l'autre n'eut pas la tâche trop lourde; pourtant, je suis forcé d'avouer que l'infériorité était grande, puisque l'autre, c'était moi.

Ceci se passait à la fin de septembre — juste à l'époque où Paris se trouvait révolutionné par les exploits de Troppmann. Zola — ce Troppmann littéraire, au jugement de plusieurs personnes modérées — avait ramé neuf mois pleins sur nos galères. Depuis, il fut tout entier à son histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire.

L'Assommoir est le septième roman de cette série. L'auteur en annonce une vingtaine, au moins. Travail énorme, prodigieux, si l'on songe à la méthode employée, à la somme de recherches, d'études, d'observations qu'il nécessitera.

Ces romans ne se tiennent entre eux que par l'idée générale; chacun d'eux forme un récit complet, indépendant des autres; c'est la *Comédie humaine* de l'empire. Les mêmes personnages, comme chez de Balzac, peuvent se retrouver d'un volume à l'autre ; mais ils jouent dans des pièces différentes.

Il y a sur l'ensemble une sorte de vertige singulier, caractéristique, la marque d'une époque furieusement corrompue, d'un monde engagé sur la mauvaise voie et qu'il faudra remettre un jour sur la bonne en poussant en arrière jusqu'à la bifurcation. Tout tourne; c'est une ronde désordonnée, une danse de Saint-Gui formidable. Ce tas de Rougon et de Macquart, mâles et femelles, qui se meuvent dans les sphères les plus diverses, se tiennent à tous les degrés de l'échelle sociale, ont un air de famille étrange, je ne sais quoi de maladif, de presque effrayant dans les allures. En vain les hasards de l'existence mettent entre les membres de cette tribu toutes les distances possibles; la vie a beau les séparer : un lien commun les réunit, un signe les fait reconnaître. Le langage mystique exprimerait cela par

Digitized by Google

les mots fatalité, réprobation, malédiction divine et autres termes empruntés au vocabulaire des préjugés anciens. Mais les Rougon-Macquart n'ont rien de surnaturel ; au contraire. Ce sont les gens de l'époque ; ils sont sortis d'elle et ils tiennent à elle ; représentants d'une société qui s'est formée par un coup de surprise, à la manière des opulences fondées sur un coup de dés.

Le premier tableau de cette galerie réaliste — *la Fortune des Rougon* — nous les montre arrivant avec l'empire, sortant de l'ombre en même temps que lui, tout rouges du sang de Décembre, renégats, ralliés, saluant ventre à terre, avec toute la platitude voulue, l'aurore de la tyrannie. « L'astre des Jules », l'étoile des Bonaparte, en se levant sur le monde, font éclore ces espèces-là.

Au milieu de ces faces grimaçantes, de ces êtres lâches, affolés de terreur au moindre péril, féroces et impitoyables à l'heure du triomphe, de ce ramassis de bourgeois avides, suant l'ignominie, prêts à toutes les bassesses, ne demandant qu'à se vautrer dans tous les bourbiers dont on voudra les honorer, pourvu qu'on leur permette de satisfaire leurs appétits, — il passe comme une douce et rassérénante vision : deux amoureux, Silvère et Miette, qui marchent dans un rêve et s'en vont mourir pour la liberté, — les innocents !

La Curée vient après ; les Rougon quittent leur province lointaine, s'abattent sur Paris, afin de s'asseoir au grand festin promis ; Gamache les a priés ; ils arrivent ; les voici ; il faut qu'ils se gobergent, qu'ils se gavent, qu'ils se gorgent. Ils sont venus pour cela. Aussi, quelle orgie ! L'auteur a décrit les effets du luxe effréné, produit subitement comme les crues d'eau après les orages, avec les mêmes allures déchaînées, les mêmes tourbillonnements vertigineux. Jamais aucune expression littéraire n'avait rendu un tel ruissellement d'or, une pareille débauche de sens, un si terrible grondement de passions excitées.

Le Ventre de Paris nous montre des héros repus, bien portants, satisfaits, crevant de prospérité, étalés dans leur

Digitized by Google

graisse, vautrés dans leur monstrueux égoïsme, — et honnêtes (ce qui arrache à l'un des personnages du livre cette exclamation finale : « Quels gredins que les honnêtes gens! »). Honnêtes gens, en effet, dans toute la force du terme; réguliers, établis, calés, s'arrondissant chaque jour au moyen d'une industrie honorable; soutiens de l'ordre, amis du pouvoir, contents de leur sort, — et accomplissant froidement, la conscience tranquille, les plus effroyables gredineries et les plus lâches trahisons, dès qu'il s'agit de sauvegarder leur bien-être. *Le Ventre de Paris*, c'est la vieille légende des Gras et des Maigres, habillée à la moderne, avec de prodigieux développements pour exprimer la matière puissante et forte, immense, énorme, exubérante; la matière amoncelée, entassée, la matière avec sa vie brutale, ses colorations chaudes, ses fouillis pittoresques, ses fourmillements et ses odeurs, toutes ses manifestations violentes. Des créatures humaines vivent là dedans d'une vie de bête gavée. Et ces créatures ont l'air bon, comme tout ce qui est heureux. Hélas! il faut plaindre le rêveur efflanqué, qui se risque au milieu de cette Babylonne rabelaisienne. On voit bientôt, comme dans l'estampe de notre vieux Breughel, toute l'engeance satisfaite se ruer sur le malheureux : « Hors d'ici, maigre dos!... » Puis, le forfait consommé, la communauté, en proie à un trouble passager, reprend sa sérénité première avec la conscience du devoir accompli; les larges faces, sur lesquelles une ombre avait passé, s'épanouissent de nouveau; tout rentre dans l'ordre et l'on entend s'exhaler un immense soupir de soulagement. Le Ventre a reconquis sa liberté, un instant compromise.

Ce volume fit particulièrement sensation; son originalité frappa; le public n'avait jamais été touché ainsi; il ignorait ces effets; personne ne lui avait rendu la matière inerte avec cette intensité, cette abondance, cette richesse de détails, cette vie et cette couleur. Le prodigieux tableau des Halles centrales de Paris, — une nature morte telle que jamais peintre n'en rêva — força du moins l'étonnement de ceux qui refusèrent leur admiration.

Digitized by Google

La Conquête de Plassans nous ramène en province, au berceau de la famille, dont la fortune est faite. C'est l'histoire des petites luttes d'une politique misérable dans une sous-préfecture écartée, où les grotesques représentants des partis vieux et nouveaux se livrent aux exercices que l'on sait. La religion joue là dedans un rôle important, cela va de soi. Un dénouement mélodramatique, qu'on dirait emprunté au théâtre de M. Sardou, vient malheureusement gâter cette étude de mœurs provinciales sous l'empire; cela semble fabriqué selon le procédé vulgaire qui consiste à inventer une catastrophe finale cadrant tant bien que mal avec le reste, pour se débarrasser des personnages condamnés.

Nous voici, avec *la Faute de l'abbé Mouret*, en pleine nature libre, emportés dans un ineffable enchantement fait de soleil, de verdure, de fleurs, de séve exubérante, d'odeurs subtiles; une vie étonnante circule; on entend comme un hymne d'amour, un formidable épithalame; les mystères de la bonne déesse sont dévoilés, étalés, non à la mode ancienne, sous une forme didactique, mais d'une manière autrement expressive; c'est la nature elle-même qui palpite; on écoute la voix des choses, on est grisé de parfums, on assiste à un immense bouillonnement printanier.

Le jeune prêtre chaste, les sens soigneusement fermés par l'éducation du séminaire, perdu dans des contemplations mystiques, abîmé dans des extases supérieures, se trouve brusquement transporté au beau milieu de cette écrasante vérité de la nature; doucement, fatalement, il obéit à ce charme vainqueur (au temps de saint Antoine, on appelait cela succomber à la tentation; mais notre temps a chassé le diable; nous avons exorcisé l'univers en bloc). L'idylle achevée, le sacrifice accompli, l'idole catholique ressaisit sa proie, pareille aux dieux phéniciens qui allongeaient des griffes de fer.

M. Émile Zola a appliqué ici une théorie qu'il avait formulée jadis dans une de ses critiques dont il a été question plus haut. A propos d'un roman de M. Ernest Daudet, *le Missionnaire* (Zola eut l'extrême obligeance de s'occuper de cette littérature), il écrivit ceci :

Digitized by Google

« Le prêtre amoureux de la créature, se débattant dans « les fièvres chaudes de la passion, sentant son cœur se « gonfler et faire éclater les vœux qui le lient, est un héros « dont les luttes poignantes et profondément humaines ont « tenté bien des romanciers contemporains. A vrai dire, « cette grande figure de la chair révoltée et combattue a « été jusqu'ici pauvrement traitée. Les écrivains qui l'ont « mise en œuvre en ont fait une arme pour ou contre le « catholicisme. Selon moi, il faudrait l'étudier, l'analyser « sans parti pris, comme un cas humain d'un curieux « intérêt; je ne suis pas pour les romans qui prêchent, mais « pour les romans qui voient et qui disent simplement ce « qui est. »

Je ne connais rien de plus révoltant, pour ma part, que ces romans qui affectent des allures de plaidoyer. Comme si l'enseignement ne sortait pas tout seul, avec une intensité sans pareille, de la vérité bien rendue, sans réflexions ni commentaires! Fort heureusement, les fantaisies de l'abbé X... et les autres du même genre, qui produisirent quelque engouement autrefois, ont eu depuis le sort qu'elles méritaient. Il n'y a plus guère à rompre de lances maintenant, pour l'idée que Zola exprimait, il y a huit ans, de la façon qu'on vient de voir.

La sixième série a pour titre : *Son Excellence Eugène Rougon*. C'est le personnage de la famille arrivé, l'homme d'État. La figure est prise toute vive dans la réalité; le nom est à peine déguisé. Nous sommes en pleine cuisine impériale, aux Tuileries, à Compiègne, chez les familiers et chez les dignitaires, au milieu des intrigues de cour, de boudoir et d'alcôve.

II

L'Assommoir est arrivé en pleine popularité bien davantage qu'aucun de ses aînés; du premier coup il a fait une énorme trouée. Il a été poussé, ainsi qu'il arrive toujours, beaucoup moins par son mérite que par la saveur étrange,

Digitized by Google

la forme hardie, inaccoutumée, qu'on lui trouva, — et qui furent signalées d'abord par toutes les vigies de la république des lettres. Ce fut un grand cri d'alarme, suivi de clameurs et d'un haro universel.

Ce forfait, perpétré nuitamment, dans des carrières d'Amérique littéraires, criait vengeance. Tous les ministères publics fulminèrent contre lui des réquisitoires.

Le spectacle à la fois affligeant et burlesque de la critique rétrograde essayant de mordre cette chose neuve, cette œuvre vivace, évoque le souvenir d'un certain salon jaune de Plassans, où l'auteur des *Rougon* a mis en scène une collection de polichinelles personnifiant la coalition conservatrice : Granoux, le négociant retiré, « qui tremblait pour ses rentes et appelait de tous ses vœux un gouvernement sage et fort » ; Roudier, ancien fournisseur de la Cour sous Louis-Philippe, représentant naturel de l'orléanisme ; Sicardot, un militaire bien pensant, « qui comptait parmi les plus glorieuses ganaches de la grande armée » ; Vuillet, personnage visqueux, « libraire doublé de sacristain et de journaliste », faisant servir ces industries diverses à l'écoulement de ses pieuses marchandises, cuistre sans orthographe, rédigeant ses articles « avec une humilité et un fiel qui lui tenaient lieu de talent » ; le marquis de Carnavant, un édenté de l'ancien régime; — et, pour achever, les Rougon, voraces, guettant la proie, prêts à se jeter sur n'importe quel terrain où leur fortune aurait des chances de s'asseoir.

Il ne faut pas s'y tromper : ce sont ces mêmes fantoches qui se sont rués sur *l'Assommoir,* avec l'admirable instinct des animaux qui sentent l'ennemi. En art et en littérature, comme en politique et en philosophie, les réactions viennent du même côté ; le monde civilisé se partage en deux clans, à la manière des assemblées parlementaires : il y a la droite et la gauche de la société ; les nouveautés puissantes sont applaudies à gauche, conspuées à droite; le livre de Zola a été accueilli dès son apparition par les cris furibonds, les insultes, les niaiseries, les calomnies, les énormités des Vuil-

Digitized by Google

lets, des Granoux, des Roudiers, des Sicardots, des Carnavants, des Rougons.

Il avait contre lui, avant tout, ce qui marche sous la bannière du catholicisme, plus militant aujourd'hui que jamais et ralliant toutes sortes d'éléments interlopes, flottants, non classés jusqu'ici. De ce côté, il n'avait pas à espérer de grâce, ni même de circonstance atténuante; il était condamné d'avance, en sa qualité d'œuvre sincère, où tous les phénomènes, religieux et autres, sont pesés dans la même balance humaine, tenue d'une main équitable. Les catholiques ne pardonnent pas ces œuvres-là.

Les divers partis qui forment, en France, l'opposition actuelle, — tous ralliés, d'ailleurs, au cléricalisme, — devaient faire chorus avec un accord touchant; ils n'y ont pas manqué.

Là dedans, ils ont poussé la mauvaise foi et la perfidie jusqu'à accuser l'auteur d'avoir rendu le peuple odieux en le représentant sous des couleurs dégoûtantes; ils ont voulu faire de ce peintre indépendant un auxiliaire de la réaction : voici l'un de ceux qui réhabilitent le peuple; vous voyez comme il nous le montre; nous-mêmes, qu'on accuse de le noircir, n'aurions jamais osé le montrer ainsi..., etc.

Pouah! détournons les yeux de ces ignominies; je comprends que l'auteur de *l'Assommoir*, travaillant dans sa sphère sereine, se refuse à descendre dans l'arène où l'attendent de pareils adversaires, et se contente d'écrire, en tête de son volume :

« Il faudrait lire mes romans, les comprendre, voir nettement leur ensemble, avant de porter des jugements tout faits, grotesques et odieux, qui circulent sur ma personne et sur mes œuvres... Je ne déments aucun conte, je travaille, je m'en remets au temps et à la bonne foi publique pour me découvrir enfin sous l'amas de sottises entassées. »

Dans le domaine purement artistique, *l'Assommoir* devait rencontrer des oppositions analogues; l'audace violente de la forme a toujours eu le don de crisper les majorités : on ne prend même pas la peine de se demander si l'auteur a eu

Digitized by Google

raison de s'exprimer comme il l'a fait dans les circonstances données (la seule question à débattre). A l'aspect d'une forme nouvelle, les conservateurs (section des belles-lettres), assis au coin du feu, chaudement enveloppés dans des vêtements auxquels ils sont faits de longue date, coulant des jours tranquilles au milieu de choses familières, se dressent soudain, rouges de colère, indignés, tonitruants. Peu à peu, néanmoins, ils accepteront la forme ; ils en prendront l'habitude, mais il s'agit d'y mettre le temps, et ils garderont leurs colères pour la nouveauté prochaine. Ces gens qui se croient les arbitres du goût ne s'aperçoivent point qu'ils sont tout bonnement les esclaves de la routine.

Ce que j'ai entendu débiter de bêtises au sujet du dernier livre de M. Émile Zola, dans les sociétés intelligentes, étonnerait bien les personnes qui s'imaginent encore qu'il suffit de se trouver dans une société intelligente pour ne point entendre de bêtises.

Cependant, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, l'engouement fut proportionné à la réprobation ; chacun se jeta sur le livre dont on voulait détourner les lecteurs comme d'une chose indigne ; on le lut avidement, en déclarant qu'il contenait des horreurs. Ces horreurs-là, c'est précisément ce que l'auteur a voulu peindre ! S'il n'y avait pas ces « horreurs », il n'y aurait plus d'*Assommoir*, le livre n'existerait pas ; un coin du tableau resterait dans l'ombre ; une couche sociale du second empire ne serait point étudiée.

Or, le but du romancier a été précisément de fouiller ce terrain et d'exposer à nos yeux le résultat de ses fouilles, quelque horrible, quelque répugnant qu'il fût.

Et vous voudriez que ce romancier, préoccupé avant tout de ne point vous déplaire, se fût arrêté à des considérations de convenances, de ménagements à garder, de mots à sous-entendre, de scènes scabreuses à escamoter ?

Que savez-vous, d'ailleurs, du milieu étrange qu'il a décrit ? Vous obéissez à je ne sais quelle impression qui vous fait repousser des choses qui vous gênent, vous blessent, vous révoltent, étant données votre faiblesse de reins et votre édu-

Digitized by Google

cation littéraire vicieuse; voilà tout. Instruisez-vous et fortifiez-vous! Connaissez-vous ce monde d'ouvriers? Avez-vous vécu dans ces faubourgs de Paris? Il ne suffit pas de passer là dedans à la façon des touristes, et d'emporter un vague souvenir, une image flottante.

Le monde qui s'agite dans ce livre me paraît, à moi, terriblement vivant et vrai; les personnages sortent un peu du cadre, comme on dit en peinture, tant ils sont brossés avec vigueur et crânerie. C'est violent, c'est cru, — et cela doit être ainsi.

Ce qu'on appelle audace littéraire n'a pas de borne absolue; il n'y a pas en littérature de choses excessives : il y a les choses mal faites ou mal placées; toute la règle est de faire arriver les choses en leur lieu, à leur heure, et de les bien présenter. Les gros mots, le style poissard et canaille, les scènes dégoûtantes, les peintures cyniques de *l'Assommoir* ne devraient pas avoir besoin de justification.

Il est assez bizarre que l'auteur d'un pareil livre se trouve dans la nécessité d'expliquer ses intentions au public, comme si l'œuvre n'était pas là, parlant clairement pour lui! En vérité, on dirait qu'à certains moments le monde rentre en enfance, perdant ses facultés les plus élémentaires, si bien que l'on est forcé de lui servir des formules qui ressemblent aux instructions du premier âge : le chien est un animal, la chemise est un vêtement... Nous devrions cependant savoir ces choses-là.

On a été jusqu'à reprocher à cet écrit, sérieusement, d'avoir manqué son but et de n'être point fait pour le peuple. Et ce sont des gens de plume qui débitent de pareilles sornettes. Est-ce ignorance ou mauvaise foi? Un peu l'un et l'autre! Ces gens ne savent rien, n'ont rien lu; ils ont parcouru à la hâte le volume incriminé (c'est le mot), attrapé à la volée quelques phrases, quelques expressions, quelques scènes, et assis leur critique là-dessus. De l'œuvre entière, qu'il faudrait d'abord apprécier dans son ensemble, ils ne connaissent pas le premier mot.

Fait pour le peuple? La bonne plaisanterie! Les livres de

Digitized by Google

cette espèce sont faits pour le peuple à peu près comme les traités sur l'amélioration de la race chevaline sont faits pour les chevaux et les manuels d'entomologie pour les hannetons.

Toutes ces criailleries ont porté à faux. C'est ce qui arrive d'habitude lorsque la critique littéraire se laisse entraîner en dehors du domaine de la pure littérature; alors, elle est livrée, comme on dit en langage prudhommesque, aux plus mauvaises passions, et elle commet des bévues énormes. On a blâmé à outrance non seulement ce qui n'était pas blâmable, mais encore ce qui devait être loué. L'opinion, effarée, prise d'une sorte de vertige à l'aspect de cette œuvre, s'est ruée dessus à la manière des taureaux qui se précipitent sur une loque rouge. En pareil cas, vous savez ce qui arrive : le taureau, buttant dans l'arène, s'étale piteusement.

Quant aux défauts, il n'en a pas été question ; ils ont passé inaperçus. Ils existent cependant. Ils ne sont point dans la forme, dans le style, dans la hardiesse inouïe de certaines scènes, dans la crudité excessive de certaines peintures. Non : les cris d'oisons effarouchés qui ont accueilli ces hardiesses étaient la manifestation ordinaire de l'hypocrisie contemporaine ; il n'y a pas lieu de s'y arrêter ; ceux qui les poussèrent n'eurent même pas, comme leurs aïeux, l'excuse d'un Capitole à sauver. La faiblesse du livre est dans la composition. Cela manque de proportion; l'auteur n'a pas eu ce tact, cette entente, ce discernement, ce génie d'arrangement qui fait l'harmonie des œuvres d'art. Il a composé une série de tableaux superbes, imparfaitement reliés entre eux ; il s'est laissé emporter, aux endroits qui lui ont plu, sans songer aux obligations que lui créait cette fougue irréfléchie.

Toutes les parties d'un roman doivent être traitées de la même manière, avec un soin égal. *L'Assommoir* pèche par l'ensemble, n'est pas d'aplomb. Il y a des trous çà et là. L'intérêt fléchit à chaque instant ; ce sont des soubresauts, des empoignements; soudain, le lecteur se sent lâché et tombe — pour se relever plus loin. Ce n'est pas une vie, cela !

Le défaut de proportion produit des longueurs; il fallait

Digitized by Google

serrer davantage, ne point s'attarder à la recherche de détails souvent insignifiants et n'ajoutant rien à l'effet. Je sais que l'effet, en maint endroit, résulte précisément de cette abondance et de cette minutie ; c'est en fouillant longuement, avec persistance, que l'on obtient l'impression voulue ; de même qu'il y a des choses qui se marquent d'un mot, il y en a d'autres qui exigent toutes les exubérances de la langue. Mais, à force de fouiller, un écrivain en arrive à ne plus distinguer lui-même ce qui est important de ce qui est oiseux ; il s'emballe — dirai-je en termes d'*Assommoir* — à tout propos, avec une extrême facilité.

Je ferai à l'auteur un autre reproche qui va paraître fort singulier : c'est de sacrifier encore « sur les autels classiques » et de ne point avoir su se débarrasser complétement de procédés anciens, d'une puérilité notoire.

Ainsi, M. Zola entre du premier coup en plein cœur de son sujet ; pas de phrases, pas de préambule, pas de mise en scène préalable : « Gervaise avait attendu Lantier jusqu'à deux heures du matin... » Voilà. C'est bien. Mais alors, pourquoi revenir sur les événements qui ont précédé cette scène de début, à la manière classique, c'est à dire en faisant parler ses personnages de façon à instruire le lecteur?

Fénelon ne procédait pas autrement : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. » Suit la scène du naufrage, après laquelle Télémaque, sous prétexte de conter ses aventures à la déesse, nous explique par quel concours de circonstances il est venu échouer dans l'île. Oh ! le bon Fénelon n'y met pas de malice, par exemple ; son héros entame bravement un récit qui dure six livres ; après quoi, au septième, le roman continue.

L'auteur de *l'Assommoir* est plus artificieux ; il n'a l'air de rien ; il voudrait bien nous faire croire que c'est pour la voisine du lavoir et non pour nous que Gervaise fait l'histoire de sa liaison avec Lantier. Il était si facile et si simple de commencer par expliquer cela bonnement, sans artifice d'aucune sorte ! L'école est terrible ; on ne s'en débarrasse jamais complétement.

Digitized by Google

Le grand maître de M. Zola, c'est de Balzac. Ses livres ont quelque chose de la solidité, de la vie robuste qui caractérisent *la Comédie humaine*. Les procédés sont différents; le style est tout moderne; c'est la forme naturaliste de Flaubert et des Goncourt.

La littérature actuelle — aussi bien que la peinture — revendique le naturalisme. Les purs littérateurs d'autrefois ont fait place à des littérateurs panachés d'artistes ; l'homme est représenté dans le paysage; à côté de l'activité des êtres il y a celle des choses; nous avons pour ainsi dire découvert ces choses que nos ancêtres ignoraient : cette nature pittoresque, colorée, pleine de sons, de parfums, de mouvements, qui vibre et palpite en même temps que nos cœurs.

Cette intuition, venue aux hommes de notre âge, en même temps qu'elle donnait un nouvel essor à la peinture, révolutionnait les lettres; le genre descriptif s'imposait. On trouva que les impressions humaines se rendaient bien mieux lorsqu'on essayait de rendre en même temps les choses environnantes. Flaubert excella dans ce genre. Vous souvenez-vous du jour où l'on enterra M^me^ Bovary? Il y avait dans le cœur du pauvre médecin de village la souffrance la plus atroce que l'on puisse endurer; il suivait le cercueil. Cependant, « une brise fraîche soufflait, les seigles et les « colzas verdoyaient, et les gouttelettes de rosée tremblaient « au bord du chemin sur les haies d'épines. Toutes sortes de « bruits joyeux emplissaient l'horizon : le claquement d'une « charrette roulant au loin dans les ornières, le cri d'un coq « qui se répétait ou la galopade d'un poulain que l'on voyait « s'enfuir sous les pommiers. Le ciel pur était tacheté de « nuages roses; des fumignons bleuâtres se rabattaient sur « les chaumières couvertes d'iris... »

La nature continue à sourire, tranquillement, comme si rien de tragique ne s'était passé; elle n'a pas daigné mettre un crêpe et les ténèbres du Golgotha sont renfermées dans l'âme du malheureux qui s'en va, hébété de douleur, vers le cimetière. Il y a là un effet poignant, rendu par ces quelques lignes de description.

Digitized by Google

Je connais des personnes que cela offense. Il y a toute une école critique que le naturalisme exaspère et qui regrette le langage simple, clair, net d'autrefois, « la belle langue française ». Ces personnes ont peut-être raison. Pour moi, j'avoue que le pittoresque de la nature me saisit; partout et toujours — je la vois, je la sens — comme on dit dans le poème du *Désert;* d'autre temps, d'autres façons et d'autres langages; je suis de mon temps, et j'en veux rester.

La forme de M. Zola n'a peut-être pas toute la précision, toute la netteté, tout le fini de celle de Flaubert et des Goncourt, quoique jetée dans le même moule. On lui trouve çà et là des négligences : une bavure à enlever, une tache à faire disparaître, un coup de pouce à donner. On sent que l'écrivain n'a pas toujours été complétement maître de lui-même; qu'il n'est pas resté travailleur froid, en dehors de son sujet, mais qu'il a été entraîné, emporté avec lui. Mais quelle vie! C'est chaud, vibrant. On sent le battement des artères, on voit le sang courir sous la peau; les yeux sont éblouis, les oreilles s'emplissent de bruissements; il n'y a pas jusqu'à l'odorat qui ne soit affecté.

Ceci est un phénomène peut-être unique. Dans *la Faute de l'abbé Mouret*, il y a les enchantements du Paradou, ce coin de terre merveilleux où la nature est redevenue libre; cela vous prend comme un océan de parfums; on y roule, grisé; c'est une orgie de printemps fleuri, dont les vapeurs montent au soleil; une ivresse immense, totale, où l'on commence par les roses pour finir par les lis.

Dans *le Ventre de Paris,* ce sont les formidables exhalaisons des Halles; toute l'alimentation de la grande ville, dégageant ses odeurs puissantes.

L'Assommoir sent le peuple, le faubourg, la rue, les coins grouillants de Paris. Oh! c'est un parfum spécial que celui-ci, un parfum *sui generis* qui distingue Paris des autres cités, de tout le reste du monde, et que l'on reconnaît du premier coup. De quoi il est fait? Je défie bien les chimistes de l'établir exactement. Il y a les petites industries du pavé, les charrettes de légumes, de fruits, de poissons; les

Digitized by Google

boutiques ouvertes jetant dans l'air leurs odeurs, les rôtisseries, les crêmeries, les fritures, les épiceries, les boutiques de marchands de vins où les liquides violets coulent sur le zinc des comptoirs, mêlés à des alcools bizarres, — il y a encore avec tout cela un je ne sais quoi d'indéfinissable, les émanations du pavé parisien, ce qui donne aux absents des nostalgies singulières et faisait regretter à Mme de Staël son ruisseau de la rue du Bac.

Cette impression d'odorat, *l'Assommoir* la donne à un degré que je ne saurais exprimer. On y sent le faubourg, à plein nez; le grand immeuble fourmillant de locataires, le « mastroquet », le restaurant de barrière, le lavoir, l'usine, la blanchisserie, l'hôtel garni des quartiers populaires, toute la vie faubourienne, enfin, dégage là dedans ses senteurs pénétrantes...

Je m'arrête. Il est évident que ma critique ne réunira pas tous les suffrages (ceci est un euphémisme). Elle est personnelle, passionnée, tout ce qu'on voudra.

Je ferai remarquer que le temps des critiques arbitres des dissensions littéraires est passé. Nous ne rendons plus d'oracles; nous exprimons notre opinion, nous donnons notre impression, avec toute la sincérité dont nous sommes susceptibles, et c'est tout.

J'ai dit ce que je pense, ce que je sens, de l'œuvre de M. Zola. Je ne prétends ni imposer mon jugement, ni soutenir qu'on ne peut en porter d'autres. Pour employer une expression vulgaire : on juge comme on est.

Léon Dommartin.

Digitized by Google

LA DOMINATION FLAMANDE EN ESPAGNE

(1517-1520) [1]

Au mois de décembre de l'année 1515, le roi Ferdinand d'Aragon, parti de Madrid pour aller en Andalousie essayer de rétablir ses forces épuisées par l'âge et les maladies, venait d'arriver à Plasencia quand on lui annonça la visite d'un ambassadeur de Flandre, qui désirait l'entretenir au nom de son petit-fils. Cet ambassadeur était Adrien, professeur de théologie, doyen de Louvain et précepteur de Charles. Il avait pour instructions, après avoir aplani les différends entre le prince et son aïeul, d'observer les événements et de prendre en mains l'administration de la Castille à la mort de Ferdinand, que l'on considérait comme prochaine. Le vieux monarque, qui n'avait qu'une médiocre affection pour son petit-fils de Flandre et devinant d'ailleurs le but caché de cette visite, reçut assez mal l'ambassadeur, régla l'objet de sa mission avouée, puis lui donna rendez-vous à Guadalupe, où il comptait aller tenir un chapitre de l'ordre de Calatrava. Mais il dut s'arrêter à Madrigalejo. Adrien, averti que le mal du roi s'était aggravé, accourut et demanda une nouvelle audience. Cette fois, Ferdinand se fâcha. « Il ne vient que pour voir si je meurs, dit-il; qu'il s'en aille.» Il finit cependant par se radoucir, consentit à écouter

[1] C. v. Höfler, *Der Aufstand der Castillianischen Städte.* Prague, 1876. — Id., *K. Karl's (V) Erstes Auftreten in Spanien.* Vienne, 1873. — *Letters and papers... of the reign of Henry VIII*, arranged by J.-S. Brewer. Vol. 2 et 3. Londres, 1864-1867. — Sandoval. — Pierre Martyr d'Anghiera.

Digitized by Google

l'ambassadeur et lui enjoignit de nouveau de l'aller attendre à Guadalupe, qu'il ne devait pas atteindre.

Quelques jours après, en effet, on lui annonça qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre. Il assembla ses conseillers pour leur faire connaître ses dernières volontés, leur exposa, entre autres, qu'un testament signé par lui à Burgos désignait comme gouverneur de la Castille et de l'Aragon, — la reine Jeanne, sa fille, propriétaire de ces couronnes, étant moralement empêchée d'administrer, — l'infant Ferdinand, frère cadet de Charles; qu'il excluait celui-ci parce que, élevé à l'étranger, il ne possédait pas les qualités nécessaires pour gouverner selon le bien des royaumes.

Les conseillers désapprouvèrent cette disposition. Ils firent entendre au roi qu'il ne pouvait exclure du gouvernement celui à qui la succession appartenait de droit, que Ferdinand n'était pas plus en état, vu son jeune âge, de gouverner par lui-même que le prince Charles. Le roi se rendit à ces raisons et modifia son testament en conséquence. Par ce testament, il instituait pour son héritière sa fille Jeanne et confiait le gouvernement de la Castille et de l'Aragon à son petit-fils de Flandre. En attendant l'arrivée du prince, il attribuait la régence de la Castille à fray Francisco Ximenès de Cisneros, archevêque de Tolède, et celle de l'Aragon à son fils naturel, l'archevêque de Saragosse. Quelques heures après, le 23 janvier 1516, le roi catholique passait de vie à trépas.

Les membres du Conseil s'empressèrent d'appeler Adrien, qui, déjà averti, était sur le point de partir, ouvrirent en sa présence le testament, dont une copie fut expédiée à Charles. Puis, on se rendit à Guadalupe. Ici le Conseil fut rejoint par Ximenès. L'archevêque de Tolède s'était empressé d'accepter les fonctions de régent de la Castille, en homme qui avait conscience de sa valeur. Il prit aussitôt possession de sa charge. Mais il rencontra tout d'abord un compétiteur dans le doyen de Louvain. Adrien était porteur d'instructions, jusque-là tenues secrètes, qui le chargeaient des hautes fonctions attribuées par le roi catholique à Cisneros. On

Digitized by Google

l'invita à donner lecture de sa commission. Ximenès n'entendait pas abdiquer, lui, l'ancien conseiller des rois catholiques, devant un professeur d'université flamande; il lui objecta que le prince Charles n'avait pu disposer du gouvernement avant la mort de son aïeul; que, d'ailleurs, les clauses du testament de la reine Isabelle de Castille et les lois du royaume déniaient à Adrien, en sa qualité d'étranger, toute ingérence dans les affaires du gouvernement; qu'il fallait, en tout cas, attendre de nouveaux ordres de Bruxelles. Le différend finit par s'arranger. Sur les représentations qui lui furent faites, Charles crut prudent de confirmer la nomination de Cisneros en qualité de régent. Il renouvela les pouvoirs d'Adrien comme simple ambassadeur, en demandant toutefois qu'on voulût bien l'écouter dans le conseil royal.

Une autre difficulté, qui surgit presque en même temps, aurait pu gravement compromettre la situation, si Charles n'avait eu dans Ximenès un défenseur énergique du pouvoir royal. On apprit à Madrid que le prince flamand songeait à s'attribuer le titre de roi, bien que ce titre appartînt de droit à la reine Jeanne, sa mère, qu'elle fût apte à gouverner ou qu'elle en fût empêchée par défaut de jugement, comme on le disait. Le Conseil royal de Castille s'émut à ce bruit. Il adressa à Charles des représentations sévères par lesquelles il protestait d'avance contre un pareil projet et le suppliait, au nom du respect qu'il devait à sa mère, de ne pas ravir à celle-ci un titre qui n'appartenait qu'à elle seule.

Quand ces objurgations arrivèrent à Bruxelles, Charles avait déjà résolu la question comme le lui conseillaient les gentilshommes espagnols venus à sa cour pour en obtenir des faveurs, ses favoris flamands et surtout l'empereur Maximilien. Il fit écrire aux chancelleries des villes d'Espagne pour leur signifier qu'il prenait le titre de roi conjointement avec sa mère et ordonna au Conseil de le proclamer sur-le-champ.

Ximenès, dès la réception de cet avis, réunit les grands et les prélats qui se trouvaient à Madrid. Les uns protestèrent; les autres, comme le docteur Carvajal, auditeur du Conseil de chambre, furent d'avis que, puisque la chose était

Digitized by Google

faite, le mieux était d'y souscrire. Le régent, qui n'aimait pas les lenteurs — peut-être n'était-il pas mécontent non plus de trouver une occasion d'abaisser la noblesse, — ferma la bouche aux récalcitrants par cette déclaration catégorique : « Je vous ai réunis ici non pour délibérer, mais pour obéir aux ordres du souverain. Aujourd'hui même, il sera proclamé à Madrid, et les autres villes suivront cet exemple. »

Le 13 avril 1516, les Espagnols apprenaient que Charles s'était déclaré leur roi.

Les grands s'inclinèrent; mais un bon nombre d'entre eux protestaient intérieurement contre une décision aussi impérieusement imposée à leur orgueil. Il leur répugnait de recevoir pour roi un prince qui, non seulement n'était pas né en Espagne, mais qu'on n'y avait jamais vu, qui ignorait leurs lois, leurs mœurs, leurs usages et jusqu'à leur langue. L'infant Ferdinand, le favori du roi catholique, avait sur Charles le grand avantage d'avoir été élevé parmi eux, et ils entretenaient encore l'espoir de lui faire attribuer la régence. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y avait là un danger. Ximenès, d'accord avec les conseillers de Charles, s'assura de Ferdinand, éloigna de lui ses familiers, le fit entourer de personnes à sa dévotion, et garder à vue dans son palais, comme un prisonnier.

Ces mesures n'eurent d'autre résultat que d'irriter les mécontents. Aussi les lettres qui partaient d'Espagne pour Bruxelles, comme les rapports des ambassadeurs, exprimaient-elles unanimement l'avis qu'une insurrection ne tarderait pas à éclater et que l'infant pourrait bien être proclamé roi si Charles ne se rendait promptement dans ses nouveaux royaumes.

A la cour du prince flamand, les avis étaient partagés au sujet de l'opportunité de ce voyage. La majorité des conseillers y était opposée. L'empereur Maximilien, au contraire, insistait pour qu'il se fît; et il en comprenait si bien la nécessité qu'il vint en Flandre pour imposer sa volonté. Il finit par l'emporter. Une flotte de quarante navires partit de Flessingue le 8 septembre 1517, emmenant en Espagne

Digitized by Google

Charles et une nombreuse suite, dans laquelle figuraient sa sœur Éléonore, Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, grand chambellan, le cardinal de Croy, évêque d'Arras, neveu de Chièvres, le gouverneur de Bresse, grand majordome, Charles de Lannoy, grand écuyer, Charles, Poupet de la Chaulx, conseiller, chambellan et premier sommelier, l'ambassadeur d'Angleterre Spinelli. Le grand chancelier Le Sauvage se rendit en Espagne par terre.

La flotte arriva le 19 septembre, après onze jours de navigation, en vue du village de Tazones, près de la petite ville de Villaviciosa. La côte des Asturies, en face de laquelle on se trouvait sans le savoir, est parsemée de rochers, et les navires n'y abordent que très difficilement. Charles cependant voulut mettre pied à terre et, accompagné d'une suite de deux cents personnes, hommes et femmes, partit, à quatre heures du soir, pour Villaviciosa, distant d'un mille de Tazones. On fit la route à pied, c'est à dire peu aisément, car le chemin était raboteux. Ce fut bien autre chose quand on arriva à Villaviciosa. Cette ville, si on peut appeler ainsi un groupe d'une cinquantaine de maisons, ne s'attendait pas à pareille visite; elle n'avait de lits à offrir qu'à quelques privilégiés. Tous ces seigneurs durent se résigner à passer la première nuit sur la paille ou sur des bancs.

Le lendemain, d'autres difficultés vinrent assaillir le prince et sa suite. La flotte était partie pour Santander en les abandonnant à la stérilité de ce triste pays. Les ressources les plus nécessaires faisaient défaut, et on ne pouvait espérer de s'en procurer, car les communications avec l'intérieur du pays étaient sévèrement interdites, par suite de maladies contagieuses qui régnaient dans tous les environs. Le seul parti à prendre était d'essayer de se rapprocher de Santander. Mais comment transporter deux cents personnes, dont un bon nombre de dames, à travers ce pays montueux? Charles se trouva heureux de pouvoir faire la route sur un petit cheval que lui abandonna l'ambassadeur d'Angleterre. Les personnes de sa suite allèrent, les unes à pied, les autres sur de mauvaises bêtes de somme. Quant aux dames, la plu-

Digitized by Google

part furent conduites dans des charrettes traînées par des bœufs.

C'est dans cet appareil que le cortége voyagea quatre jours pour faire quelques milles de chemin. A Saint-Vincent, on trouva à s'installer plus ou moins commodément. On se mit de là en rapport avec la flotte, et le connétable de Castille y étant venu saluer le prince, fit prendre des mesures pour qu'il fût approvisionné.

De Saint-Vincent, Charles alla à Aguilar del Campo recevoir les grands, qui lui prêtèrent hommage. D'Aguilar, il se rendit au château de Tordesillas, qu'habitait la reine Jeanne, sa mère. Ici, l'archevêque de Saragosse, régent d'Aragon, fils naturel de Ferdinand, se présenta pour saluer son neveu; on le renvoya sans même lui permettre de franchir les portes du château. Le régent de Castille, qui s'était mis en route avec le Conseil royal, dut s'arrêter malade à Roa — le prince lui avait ordonné de venir l'attendre à Mojados, à quatre lieues de Valladolid. — Il fut moins bien traité encore que l'archevêque de Saragosse : une lettre de Charles, qu'on a souvent citée comme un trait de froide et perfide ingratitude, le remercia de ses services et lui « permit » de retourner dans son archevêché de Tolède pour se reposer de ses fatigues dès qu'il aurait remis ses pouvoirs. Deux jours après la réception de cette missive, Ximenès mourait. Dans l'état d'affaiblissement où se trouvait ce vieillard de quatre-vingts ans, la disgrâce imméritée qui le frappait a-t-elle pu contribuer à abréger ses jours? Il serait bien difficile de contredire les historiens qui accusent Charles d'avoir hâté la mort de l'illustre homme d'État.

Le 18 novembre 1517, le prince fit son entrée à Valladolid. Le 24, il remit solennellement le chapeau de cardinal à son ancien précepteur Adrien, élevé déjà à la dignité d'évêque de Tortose et d'inquisiteur général. Les grands d'Aragon le vinrent saluer, ayant à leur tête l'archevêque de Saragosse, admis enfin à paraître en présence de son neveu.

Au milieu de leurs protestations de fidélité, les Aragonais

Digitized by Google

laissèrent entrevoir au prince qu'ils n'étaient pas disposés à l'accueillir sans conditions. Ils tenaient à faire leurs réserves; et si Charles, encore trop jeune pour juger par lui-même de la vraie situation, n'avait pas été aveuglé par son entourage, il aurait pu s'apercevoir que la noblesse castillane ne l'accueillait pas non plus sans arrière-pensée. Aux yeux des Espagnols en général, il avait d'abord le grand tort d'être étranger et d'obéir à des ministres qui l'étaient également. Son grand chambellan et premier conseiller, Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, son grand chancelier, Le Sauvage, son grand écuyer, de Lannoy, Adrien, qu'il avait fait nommer évêque de Tortose, grand inquisiteur et cardinal, étaient Flamands; Poupet, seigneur de La Chaulx, conseiller et premier sommelier, était Bourguignon. Deux de ses principaux conseillers, don Garcia de Padilla, commandeur de l'ordre de Calatrava, et Mota, évêque de Badajoz, étaient Espagnols; mais ils venaient de Flandre avec Charles et on les savait intéressés à servir les vues politiques de Chièvres. Et parmi ces personnages, il en était plusieurs, les deux premiers surtout, qui arrivaient précédés d'une réputation de cupidité que leur séjour en Espagne ne devait pas démentir.

A ces causes d'irritation se joignait le mécontentement qu'avait provoqué la politique suivie par Charles avant son arrivée en Espagne. Son entourage avait cru agir très adroitement en lui faisant conclure avec le roi de France, à la mort de Ferdinand, un traité qui lui permît de prendre pacifiquement possession des royaumes d'Espagne, mais qui parut désavantageux aux Espagnols. Par ce traité, conclu le 13 août 1516, à Noyon, Charles, alors âgé de seize ans, s'engageait à épouser la princesse Louise, fille de François Ier, née au mois d'août de l'année précédente, ou une autre fille à naître, au cas où celle-ci mourrait avant la date fixée pour le mariage. Dans l'éventualité de la mort du prince, l'infant Ferdinand était obligé de reprendre pour son compte ces engagements qui, disait-on, n'avaient d'autre but que d'empêcher le mariage de Charles et de priver le pays de

Digitized by Google

dynastie ; on se plaignait de ce que Charles eût souscrit à une aussi indigne capitulation, sans même demander l'avis des Espagnols. Et puis, tandis qu'on entretenait toujours au delà des Pyrénées l'espoir d'une alliance qui réunirait sous un même sceptre toute la péninsule ibérique, le traité de Noyon, au contraire, décidait le mariage de Charles avec une princesse française. Ces seules raisons — et il y en avait bien d'autres — étaient plus que suffisantes pour le faire réprouver par les Espagnols.

Dans une pareille situation, les ministres flamands avaient à ménager les Espagnols. Ils firent tout ce qui était possible pour rendre insupportable le gouvernement de Charles dès l'origine. On convoque les Cortès à Valladolid, ce qui irrite Tolède, où les souverains avaient coutume de tenir ces assemblées ; Charles se pare du titre de roi, tout en exprimant le plus sérieux désir de se conformer aux volontés de sa mère ; mais on interdit l'accès du château de Tordesillas à l'archevêque de Saragosse et on le fait garder par des personnages dévoués aux intérêts du prince. Il fallait empêcher le partage de l'autorité royale ; de là, les mesures prises pour isoler la reine, le soin avec lequel on cherche à faire croire à l'entente entre Jeanne et son fils — la fille du roi catholique ne savait même pas que son père fût mort, — le mauvais accueil fait au primat d'Aragon, à Tordesillas, la disgrâce peu voilée de Ximenès, l'isolement de l'infant Ferdinand, en attendant le départ prochain de ce jeune prince pour la Flandre, où on allait l'envoyer sans même lui permettre de dire adieu à sa mère. Il était naturel que les représentants du pays arrivassent disposés à réagir contre un pareil système de gouvernement.

A la fin de janvier 1518, les procureurs des villes de Castille se réunirent dans le monastère de San Pablo, à Valladolid. Ils avaient pour programme d'insister avant tout sur ces trois points : voir s'il convenait que le prince fût reconnu roi du vivant de sa mère, propriétaire du royaume — car bien que Charles s'intitulât roi, il lui manquait la reconnaissance des Cortès ; — dans l'affirmative, ne pas lui prêter ser-

Digitized by Google

ment avant qu'il eût juré les lois et priviléges du royaume ; obtenir l'engagement formel que les fonctions publiques ne fussent plus confiées à des étrangers. Dès la première séance préparatoire, à laquelle assistaient, comme représentants de Charles, Le Sauvage et deux autres conseillers flamands, les favoris du prince furent pris à partie par un député de Burgos, capitale de la Vieille-Castille. Le docteur Zumel, homme ardent et énergique, protesta, au nom de l'assemblée, contre la présence d'étrangers et déclara que, dans le cas où ceux-ci persisteraient à assister aux délibérations, lui et ses collègues y verraient une injure et un acte d'oppression. La séance dut être levée au milieu de la plus vive agitation. Le lendemain, Le Sauvage fit appeler Zumel et essaya de l'intimider. Il savait que le fougueux patriote travaillait près de ses collègues pour les engager à refuser le serment avant que Charles eût juré toutes les clauses réclamées dans leurs instructions. Le chancelier chercha à lui faire croire que son attitude pouvait entraîner des poursuites qui l'exposaient à perdre la vie et que ses excitations n'étaient rien moins qu'un crime de haute trahison. « Il est vrai, répondit fièrement Zumel, que j'ai exprimé cet avis; je répète que c'est celui de tous les Castillans. Le royaume ne se laissera pas dépouiller par M. de Chièvres et autres étrangers. »

Les procureurs, à qui Zumel s'empressa d'aller rapporter cet entretien, rédigèrent sur-le-champ une requête au roi, le priant de considérer comme l'expression du vœu général la demande présentée par Zumel et de daigner y faire droit. Ce fut Chièvres qui se chargea d'y répondre dans une entrevue avec Zumel ; il lui fit quelques promesses vagues, mais laissa entendre cependant que le prince ne prêterait point de serment spécial sur le point de renoncer à donner des fonctions à des étrangers, comme le voulaient le député de Burgos et la majorité de ses collègues.

Ainsi, le conflit subsistait quand, le 5 février 1518, eut lieu la séance royale. L'évêque Mota harangua l'assemblée par un long discours dans lequel il passa en revue la vie du jeune prince, exalta sa puissance; et, pour conclure, il invita

Digitized by Google

les procureurs à prêter serment à Son Altesse. D'accord avec ceux-ci, Zumel répond à l'orateur. Il félicite le prince de son heureuse arrivée, le remercie de toutes les communications qu'il veut bien faire aux représentants du royaume. « Les procureurs, ajoute-t-il, sont disposés à prêter le serment, à la condition que Son Altesse jure d'abord d'observer les lois et priviléges du royaume, comme elle en a été priée dans la supplique remise entre ses mains. » Il avait à peine fini de parler, qu'un certain nombre de procureurs, voulant faire preuve de zèle, s'empressèrent de prêter hommage au prince, après quoi Charles jura d'observer les lois et priviléges de la Castille, sans faire de mention spéciale du point qui tenait tant à cœur à l'opposition. Encore une fois, Zumel se lève. « Le royaume supplie Votre Altesse de jurer spécialement le point qui touche les étrangers, » dit-il. Et, au milieu de l'émotion générale, il répète plusieurs fois sa demande. *Esto juro* (cela je le jure), répond enfin Charles, pressé par les instances du député de Burgos. Mais quel était le sens de cette laconique réponse? Se rapportait-elle au point spécial indiqué par Zumel? Ne renfermait-elle point une réticence? Les opposants la trouvèrent équivoque, et, sur le conseil de Zumel, demandèrent une entrevue au prince pour s'en expliquer avec lui. Charles leur donna satisfaction : il s'engagea à observer tous les points indiqués dans la supplique des procureurs. Le 7, Zumel et ses collègues de l'opposition prêtèrent serment au prince, en même temps que les grands du royaume. Un subside extraordinaire de deux cents cuentos de maravédis, payable en trois ans, fut accordé à Charles.

Dans ces Cortès, quatre-vingt-huit vœux furent soumis au roi, qui répondit séparément sur chacun et dont la plupart furent accueillis. Parmi ces vœux, il faut signaler les suivants ; que dona Juana fût traitée comme il convenait à une reine ; que le roi (Charles pouvait maintenant porter ce titre, qui lui était accordé conjointement avec sa mère), que le roi se mariât le plus tôt possible, pour assurer la succession au trône; que l'infant Ferdinand ne sortît pas du

Digitized by Google

royaume avant ce mariage; que l'on n'accordât aux étrangers ni offices, ni bénéfices, ni dignités, ni gouvernement, ni lettres de naturalisation; qu'on révoquât toutes celles qui avaient été accordées; que l'on ne permît d'emporter du royaume ni or, ni argent, ni monnaie. Sur tous ces points, les Castillans avaient reçu satisfaction en promesses; mais il restait à voir si les engagements seraient tenus.

En partant de Valladolid pour aller tenir les Cortès de l'Aragon à Saragosse, Charles emmena avec lui l'infant Ferdinand, son frère, qu'il envoya quelques jours après en Flandre, sous prétexte que sa présence y était néessaire, en réalité, pour se débarrasser d'un rival.

Dans l'Aragon, le roi rencontra les mêmes difficultés qu'en Castille. Les Cortès finirent par lui prêter serment aux mêmes conditions que celles de Valladolid et lui accordèrent un subside de deux cent mille ducats. L'opposition fut plus vive encore à Barcelone, où il arriva le 15 février 1519, pour se faire reconnaître par les Catalans, et ce ne fut qu'au prix de bien des efforts qu'il parvint à dénouer le conflit.

Il restait à Charles à recevoir le serment des Cortès de Valence; mais plusieurs raisons le faisaient hésiter à se rendre dans la capitale de ce royaume. D'abord, le chemin était long et devait occasionner de grandes dépenses; et puis, Valence était en proie à des divisions entre le peuple et les nobles, qui prenaient un caractère menaçant et que le séjour de Charles pouvait aggraver. Les deux partis en présence réclamaient sa protection, et comme, pour suivre les traditions du cardinal Ximenès, il avait fait au peuple des concessions qui blessaient les nobles, concessions qu'il avait, il est vrai, cherché à rapporter en partie, il devait s'attendre à rencontrer ici de plus grandes difficultés encore que celles qu'il avait eues à vaincre dans ses autres royaumes. Pour ces raisons, il trouva bon de demander par procuration le serment des Cortès de Valence, et il envoya à cet effet le cardinal Adrien. L'ex-doyen de Louvain était chargé d'exécuter sa mission dans une forme si inusitée qu'il était facile d'en prévoir l'insuccès, alors même qu'il aurait eu affaire à des

Digitized by Google

gens moins hostiles. Reçu d'abord par les députés de la noblesse, il leur présenta ses lettres de créance et chercha à leur démontrer qu'ils pouvaient prêter l'hommage *rege absente*. Puis, à la grande stupéfaction de l'assistance, il exhiba une bible sur laquelle Charles avait juré les lois du royaume, et il indiqua même l'endroit que le prince avait touché de sa main royale en prononçant la formule.

A cette étrange communication, ses auditeurs, oubliant le respect dû à une Éminence, se mirent les uns à éclater de rire, les autres à manifester leur indignation. « Le prince nous croit-il si mauvais chrétiens, s'écria l'un d'eux, que pour n'avoir point un livre d'Évangile? Mais nous en avons, et auxquels nous prêtons foi. Qu'il vienne lui-même et ne fasse pas si peu de cas de nous. »

Adrien ne reçut pas un meilleur accueil des deux autres ordres. Il ne comprenait pas, et les conseillers du roi ne comprenaient pas non plus que, sans la présence du monarque, les Cortès n'étaient même pas régulièrement constituées. L'ambassadeur dut se retirer sans avoir rien obtenu et alla communiquer à Charles l'insuccès de sa démarche.

Malgré cet échec, Charles n'en restait pas moins le souverain reconnu des royaumes de Castille et d'Aragon. Il l'avait été conjointement avec sa mère, il est vrai, mais sa mère était soigneusement gardée à vue, et l'on peut dire qu'il exerçait le pouvoir sans partage. En apparence, la situation lui était favorable ; en réalité, elle était mauvaise et empirait chaque jour. L'opinion générale n'avait adhéré que froidement aux votes des représentants de la nation, et on subissait la domination du prince et de son conseil plutôt qu'on ne s'y soumettait.

Au moment où nous sommes arrivés, le sentiment de défiance avec lequel on avait accueilli les Flamands au début avait fait place à une véritable haine, moins vive cependant à l'égard de la personne du prince que de son entourage.

Il faut lire les écrivains espagnols pour se faire une idée de l'exaspération que produisait chez un peuple fier et hautain la prédominance de l'influence étrangère dans les con-

Digitized by Google

seils du gouvernement et l'improbité reconnue des familiers flamands du roi. Pierre Martyr, dont la correspondance reflète le mieux cette exaspération et qui, à la faveur de sa position — il était membre du conseil des Indes, — épiait les moindres fautes des Flamands, accumule les épithètes les plus outrageantes. Il n'écrit guère de lettre dans laquelle il ne consacre quelque alinéa à Chièvres et à Sauvage, et on ne s'imaginerait pas quel arsenal de mots injurieux lui fournit la langue latine. Les Flamands ne sont pas des hommes, ce sont des harpies qui sucent le roi jusqu'à la moelle, des barbares venus des régions boréales pour transformer l'Espagne en une province du Nord. « Ces gouffres de Charybde, dit-il, dans une lettre datée de juillet 1618, ont déjà expédié de la malheureuse Castille en Flandre onze cent mille ducats pour le moins. Et le roi se plaint d'être pauvre! Il dit vrai : il est rongé jusqu'aux os. »

Une autre fois, il annonce que des navires venant de l'Inde ont apporté cent soixante livres de perles destinées au roi; que Mme de Chièvres, en ayant eu envie, les a enlevées avant même qu'on ait eu le temps de les débarquer. « Le roi, ajoute-t-il, n'a pas même eu l'agrément de les voir. »

On savait que le bruxellois Le Sauvage, grand chancelier, avait vendu à la cour de Flandre un grand nombre d'emplois; il les cédait au plus offrant, et on assure même qu'il avait à sa solde un émissaire chargé de recruter les acquéreurs. Il paraît qu'en Espagne il n'avait point renoncé à cette pratique. Quand il mourut à Saragosse, en 1518, les Espagnols poussèrent un soupir de soulagement. « Voilà une des têtes de l'hydre coupée, dit Pierre Martyr. Prions pour qu'il n'en renaisse pas sept. »

Chièvres, le conseiller intime de Charles, n'était guère plus scrupuleux. Il confiait les charges suivant que le lui conseillait son intérêt, quand il ne se les adjugeait pas ou à quelque membre de sa famille. C'est ainsi qu'il se fit attribuer le titre de contador mayor de Castille, qui lui valut 4,000 ducats de rente. L'archevêché de Tolède étant devenu vacant par la mort de Ximenès, il le fit donner à son neveu,

Digitized by Google

Guillaume de Croy, qui n'avait d'autre mérite que d'être son parent. Charles s'était cependant engagé à Valladolid à ne pas accorder de pareilles fonctions à des étrangers.

Pendant le voyage de Charles à Saragosse, on traita le mariage de sa sœur Éléonore avec le roi de Portugal. Certains membres du Conseil étaient d'avis qu'il eût mieux valu que cette princesse épousât le fils que le père. Mais Chièvres avait reçu de celui-ci une forte somme d'argent, du moins on le dit, pour défendre sa cause, et la jeune princesse fut sacrifiée — Pierre Martyr dit vendue — à un vieillard. On ne manqua pas non plus de remarquer que Mme de Chièvres l'accompagna en qualité de première dame d'honneur.

L'évêque Sandoval, l'historien officiel de Charles-Quint, n'est pas beaucoup plus gracieux que Pierre Martyr pour l'entourage du roi. « Les Flamands, dit-il, étaient incarnés dans l'or fin et l'argent vierge qui venaient des Indes. Ils appelaient proverbialement l'Espagnol « mon Indien » ; et il est de fait que les Indiens ne donnèrent pas tant d'or à l'Espagne que les Flamands n'en emportèrent d'ici. Ces potentats avides digéraient l'or avec plus de facilité que l'autruche ne digère le verre. »

Et ce n'était pas seulement à la cour qu'on récriminait contre cette rapacité. Le peuple se mettait de la partie. Les beaux doublons à deux têtes frappés du temps des rois catholiques étaient devenus si rares que quand on en rencontrait un, on le caressait en lui adressant ce distique, qui se chantait par les rues :

Doblon de a dos norabuena estedes
Pues con vos no topó Xevres.

Doublon à deux têtes, vous êtes bien heureux de n'avoir pas été rencontré par Chièvres.

Un séjour de deux années en Espagne n'avait donc servi qu'à rendre Charles impopulaire. Les fautes de son entourage avaient grandement contribué à cette désaffection; mais le caractère du roi y était également pour une bonne part. Peu communicatif de sa nature, Charles n'avait pas

Digitized by Google

l'extérieur attirant; aussi, au dire de Sandoval, se plaignait-on de ce qu'il fût insociable et désagréable. A son arrivée en Espagne, il ne connaissait pas les Espagnols, il ne parlait pas un mot de leur langue; cette langue, il l'avait apprise, mais il ne frayait pas avec ses sujets, il n'accordait d'audience qu'en présence du seigneur de Chièvres, qui lui suggérait ses réponses, et, comme celui-ci n'entendait pas l'espagnol, c'était à peu près comme si on eût parlé dans le vide. De là, la mauvaise opinion qu'on avait de Charles et qui allait jusqu'à le faire accuser de manquer de jugement.

La mauvaise santé du roi était une autre source de récriminations. Charles avait des accès nerveux qui ressemblaient à des attaques d'épilepsie. A quelque temps de distance, il avait eu deux de ces attaques; l'une pendant qu'il jouait à la paume, l'autre pendant qu'il entendait la messe à Saragosse[1]. On craignait pour l'avenir de la dynastie, et cette crainte s'accrut encore lorsqu'on vit l'infant Ferdinand enlevé à son pays natal.

Un événement considérable survenu pendant le séjour du roi en Catalogne, la mort de son grand-père Maximilien, puis l'élection du jeune monarque à l'empire, allait aggraver cette situation et provoquer de nouveaux mécontentements et de sérieux sujets de troubles. Il ne s'agissait plus de décider si le souverain gouvernerait selon l'esprit des traditions, s'il régnerait ou non conjointement avec sa mère, si l'argent ne sortirait plus du royaume; il s'agissait de savoir si l'Espagne pourrait être gouvernée par un empereur d'Allemagne, si elle consentirait à être administrée par des vice-rois, à sortir de sa position historique, à rattacher ses intérêts à ceux de l'Allemagne, à être mêlée activement au mouvement d'une

[1] On peut lire des détails à ce sujet dans une lettre que l'ambassadeur de François Ier adressa à Paris, en date du 8 janvier 1519, et que M. Mignet a reproduite dans *Charles-Quint, son abdication*, etc. Pierre Martyr rapporte également cet incident qui, dit-il, produisit une pénible impression, et il ajoute : *Ex non temperata cœna præcedenti partim id accidisse aliqui prædicant; non desunt qui putent eam cerebri vertiginem a Venere prodiisse.* Sepulveda remarque que Charles ne fut débarrassé de ces évanouissements qu'après son mariage.

Digitized by Google

politique européenne, à des guerres étrangères. Dès que cette question est posée, la lutte s'engage entre le nativisme et l'universalité. Charles, élu à l'empire, annonce aussitôt l'intention de partir pour aller recueillir la succession de son aïeul. Le sentiment public fait explosion. On proteste; on rappelle que les Espagnols ne sont pas habitués à voir leurs rois sortir du royaume; que jadis don Alphonse le Sage étant parti, poussé par la convoitise de la dignité impériale, il avait perdu son royaume et provoqué une guerre intestine. Cela n'empêcha pas Charles, pendant qu'il retournait à Valladolid, d'inviter, au mois de février 1520, les villes de Castille à envoyer des procureurs aux Cortès qu'il se proposait de tenir à Santiago de Galice à dater du 20 mars. Il avait déjà donné des ordres pour qu'on préparât à la Corogne la flotte qui devait l'emmener, et Santiago était sur son chemin.

Dès qu'il fut de retour à Valladolid, Charles appela au palais les hauts fonctionnaires de la ville. Il leur exposa qu'étant sur le point de partir pour aller recevoir la couronne impériale, il avait un urgent besoin des trois cents cuentos de maravédis qu'il se proposait de réclamer des Cortès, et sollicita leur approbation à cette demande. Les autres villes du royaume ne manqueraient pas, disait-il, de suivre l'exemple de Valladolid. Le Conseil de la ville demanda un délai de quelques heures pour en délibérer. La vérité est que les conseillers étaient très perplexes. Ils connaissaient la disposition des esprits et, d'un autre côté, n'osaient opposer un refus formel à l'empereur. Ils finirent cependant par répondre à Charles qu'il ne pouvait sans danger priver le royaume de sa personne royale, le supplièrent de ne pas partir et l'assurèrent qu'à cette condition on lui donnerait autant et même plus qu'il ne demandait; mais que quant à lui donner de l'argent pour l'emporter à l'étranger, ils n'y consentiraient jamais. Les familiers de l'empereur, Chièvres, don Garcia de Padilla et l'évêque Mota s'abouchèrent avec le regimiento, cherchèrent à lui faire comprendre que le voyage de Charles était indispensable. Pendant plusieurs heures ce furent entre les uns et les autres des allées et venues conti-

Digitized by Google

nuelles. Le peuple, pour qui ces pourparlers n'étaient plus un mystère, les surveillait dans une vive anxiété. Quelques membres du regimiento s'étant laissé ébranler par les conseillers de Charles, le bruit se répand que la majorité des regidores a donné son adhésion à la demande de subside. La fermentation augmente; on proteste, on crie que le peuple ne le souffrira pas. Cependant Charles était sur le point de partir et, comme il se proposait de passer par Tordesillas, où se trouvait la reine Jeanne, on l'accuse de vouloir emmener sa mère, dont le nom, enveloppé d'un certain mystère, était sympathique à la foule.

A ce moment arrivaient à Valladolid deux gentilshommes de Tolède, don Pedro Lasso et Alonso Suarez, envoyés à l'empereur pour lui faire des représentations. Tolède, qui se considérait comme la première ville du royaume de Castille et que Charles n'avait même pas daigné visiter, avait chargé ses députés de remontrer au roi le mauvais effet produit par son insouciance à l'égard de cette ville, de lui rappeler, en outre, qu'une partie des vœux formulés aux premières Cortès n'avaient point encore reçu satisfaction, que sur d'autres points favorablement accueillis par lui, il avait manqué à ses engagements. Ces représentations avaient reçu l'approbation d'autres villes de Castille, telles que Ségovie, Avila, Jaen et Cuença.

Dès leur arrivée, les députés de Tolède s'abouchèrent avec des habitants de Valladolid, qui leur offrirent d'empêcher le roi de sortir de la ville et même du royaume, de s'emparer de Chièvres et autres conseillers flamands. Mais leur mission n'allait pas jusque-là. Ils se rendirent au monastère de San Pablo pour conférer avec les régents de la ville et, comme ils ne réussissaient pas à s'entendre avec eux au sujet des remontrances à adresser au roi, ils se décidèrent à aller seuls trouver celui-ci au palais.

Comme ils entraient dans la salle de réception, un incident grave s'y passait. Un des principaux gentilshommes du royaume, don Pedro Giron, parlant assez haut pour être entendu de toute l'assistance, rappelait qu'à diverses reprises

Digitized by Google

le roi lui avait promis de faire droit aux prétentions qu'il entretenait sur l'État de Medina Sidonia, du chef de sa femme, et que cependant il partait sans avoir rempli sa promesse; que, puisque Sa Majesté refusait de lui faire justice, il entendait se la faire à lui-même. « Don Pedro, répondit Charles, troublé par cette provocation hardie, vous êtes trop sensé pour faire une chose qui me forcerait à vous châtier, car je vous châtierais si vous agissiez ainsi. — Seigneur, repartit don Pedro, en agissant comme je le dis, je ne ferai pas chose que je ne doive. — Je ne songe qu'à vous rendre justice, don Pedro, répliqua le roi; je vous l'ai dit, et j'ai fait ce que je vous ai promis. » Ce démenti blessa l'orgueil du gentilhomme irrité. Il se contint cependant. « Seigneur, dit-il, vous êtes mon roi, je ne veux pas vous répondre. Ce que vous m'avez promis est ici, dans cette cédule; on peut la voir sur-le-champ; et on sait aujourd'hui très bien ce qui s'est fait hier dans votre Conseil. »

Don Pedro sortit du salon et la plupart des gentilshommes qui se trouvaient avec le roi le suivirent.

L'incident terminé, les députés de Tolède furent annoncés. L'empereur leur fit répondre qu'il était sur le point de partir et qu'il n'avait pas le temps de les entendre. Ils insistèrent; Charles leur ordonna d'aller sur la route de Santiago, à Tordesillas; que là il les écouterait.

Le roi, qui ne voulait pas laisser impunie la sortie violente de Pedro Giron, assembla sur-le-champ son Conseil et les grands présents à Valladolid, pour délibérer sur la mesure à prendre à son égard. Pour la première fois depuis qu'il était en Espagne, son amour-propre, blessé par un affront personnel, allait être obligé de céder devant une démonstration populaire. La foule, indignée, parcourait les rues qu'elle remplissait de ses cris et de ses protestations, quand tout à coup, la cloche de l'église de Saint-Michel, appelée la cloche du Conseil, et qu'on ne sonnait qu'en temps d'alarme, vient mêler sa voix funèbre à ces protestations. Les esprits déjà inquiets s'exaltent; des cris de mort contre Chièvres et les Flamands se font entendre et, en quelques instants, six mille

Digitized by Google

hommes armés n'attendent plus que l'ordre de leurs chefs pour empêcher par la force le départ de l'empereur. Chièvres est averti par l'évêque d'Osuna de ce qui se prépare ; il refuse d'abord d'y croire ; les cris de la foule et le bruit des armes qui parviennent à ses oreilles finissent par le convaincre. Il demande des explications. « Le moment n'est pas aux consultations, s'écrie don Pedro Carrero. Il faut songer à vous mettre en sûreté. Ces gens parcourent les rues en criant : Vive le roi ! et meurent les mauvais conseillers ! C'est à votre vie qu'ils en veulent. »

Le Conseil, qui délibérait sur le cas de don Pedro Giron, trouva prudent de lever la séance pour songer aux moyens de sortir le plus vite possible de Valladolid et de sauver le roi. Le ciel était sombre, la pluie tombait en abondance. Tout contribuait à donner un caractère lugubre à cette scène émouvante. Charles quitta le palais et franchit sans obstacle la distance qui séparait l'habitation royale de la porte del Campo ; mais ici il se trouva en présence de gens armés qui s'opposèrent à son passage. La garde de l'empereur s'élance en avant, écarte la foule et parvient à livrer passage au jeune souverain, qui franchit la porte et disparaît avec son escorte. Le mauvais temps avait arrêté une partie des hommes armés qui s'étaient donné rendez-vous à cet endroit, et ceux qui s'y trouvaient ne se sentirent pas en force pour résister jusqu'au bout. Cette circonstance sauva l'empereur et ses conseillers.

Le même jour, Charles, trempé par la pluie et couvert de boue, arriva, accompagné de Chièvres seulement, au château de Tordesillas, où il venait rendre visite à sa mère. A Villalpando, il trouva les ambassadeurs de Tolède, auxquels s'étaient joints les procureurs que Salamanque envoyait aux Cortès ; il écouta leurs représentations et ajourna la réponse jusqu'à son arrivée à Venavente, où l'attendait le Conseil. Après s'être concerté avec ses ministres, Charles manda Lasso et Suarez, et, le visage sombre, la voix sévère, leur dit qu'il les ferait châtier rigoureusement s'il n'était retenu par les égards qu'il voulait témoigner à la ville dont

Digitized by Google

ils étaient les enfants. Puis, il les renvoya à l'archevêque de Grenade, qui devait leur dire ce qu'ils avaient à faire. Les députés voulurent s'excuser. L'empereur se retira sans vouloir en entendre davantage.

L'archevêque de Grenade, président du Conseil royal, les engagea à cesser de se mêler de ce pour quoi ils n'avaient pas mandat, et à aller inviter leurs concitoyens à envoyer des procureurs dûment accrédités aux Cortès comme les autres villes. Non seulement ils n'obéirent pas à cette injonction, mais ils se rendirent à Santiago.

Dès l'ouverture des délibérations, le 1er avril 1520, les procureurs de Salamanque, qui faisaient cause commune avec les mécontents de Tolède, déclarèrent qu'ils ne prêteraient pas le serment d'usage avant que l'empereur eût pris les engagements qu'on réclamait de lui. On les expulsa de l'assemblée avec défense d'y reparaître. Don Pedro Lasso, quoiqu'il ne fût pas accrédité comme procureur, assistait à la séance. Il déclara, à son tour, qu'il se ferait plutôt mettre en pièces que de céder sur un seul point des instructions dont il était porteur. On ne se borna pas à l'exclure des Cortès; un ordre de l'empereur lui interdit, à lui et à son collègue, le séjour de la ville, et défense fut faite aux habitants de les loger.

Enhardis par l'appui qu'ils rencontraient parmi les procureurs, non seulement de Salamanque, mais d'autres villes, notamment, Cordoue, Séville, Toro et Zamora, Lasso et Suarez se rendirent dans la soirée chez le sieur de Chièvres. Après un entretien de deux heures, le tout puissant ministre consentit à intervenir en leur faveur, et il fut convenu que le juré don Pedro Ortiz, ami des deux ambassadeurs, irait leur rendre la réponse à quelques lieues de Santiago, où ils devaient se retirer en attendant. Mais quand Ortiz vint le lendemain chez Chièvres, comme il avait été convenu, celui-ci déclara que ses démarches avaient été inutiles et qu'il fallait s'en tenir à la sentence prononcée. Ortiz le supplia de bien peser les conséquences de cet arrêt, non pas tant parce que les gentilshommes qu'il atteignait étaient des

Digitized by Google

principaux du royaume que parce qu'ils parlaient au nom d'une ville importante; que Tolède prendrait pour son compte l'affront fait à ses représentants. « Ils n'ont pas gardé le respect dû à leur souverain, répondit Chièvres; ils méritent la peine qui leur est infligée et même une plus grave. » Ortiz soutint qu'ils n'avaient fait que leur devoir et rempli leur mandat. « Mais, ajouta-t-il, ne craignez-vous pas qu'on vous accuse de les avoir exilés pour leur ôter le moyen de veiller aux intérêts du royaume? Prenez-y garde, on ne verra que le châtiment, et le mécontentement qui en résultera pourrait bien occasionner des maux que vous regretteriez plus tard. » Chièvres, qui s'animait davantage à chaque argument nouveau de son contradicteur, finit par éclater. « Qu'est-ce donc, s'écria-t-il, que cette étourderie? Tolède a-t-elle le privilége de l'insolence? Le roi n'est-il pas roi? S'imagine-t-on avoir le droit de faire et de défaire des souverains? »

Ortiz répliqua, mais en vain. Lasso et Suarez ne purent plus reparaître aux Cortès.

Cependant les incidents provoqués par l'attitude de Tolède, qui n'avait point envoyé de procureurs aux Cortès, et de Salamanque, qui avait vu les siens expulsés, menaçaient de retarder indéfiniment le vote, si impatiemment attendu. Charles dut se mettre en route pour la Corogne, où la flotte l'attendait, sans avoir rien pu faire décider. Les députés l'y suivirent. A la Corogne, on apprit que Tolède venait de s'insurger. L'empereur, jeune et bouillant, voulut aller lui-même mettre à la raison les rebelles. Mais Tolède était en état de résister. Et puis, les princes-électeurs n'attendaient-ils pas depuis trop longtemps déjà le successeur de Maximilien? Ne fallait-il pas empêcher le roi de France, compétiteur de Charles, de s'entendre avec celui d'Angleterre pour lui ravir la couronne? Et on disait déjà que les deux souverains concertaient une entrevue à Calais. Chièvres opposa ces raisons et d'autres à l'empereur pour l'empêcher d'exécuter son dessein, et il réussit à le convaincre.

Cette résolution prise, il restait à obtenir l'adhésion des

Digitized by Google

Cortès au subside réclamé. La majorité des procureurs qui avaient suivi Charles lui vota douze cents cuentos, payables en trois ans. Outre Tolède et Salamanque, ceux de Toro, Madrid, Murcie et Cordoue protestèrent par leur absence contre l'octroi du subside; un député de Léon vota négativement. Puis, le roi assembla les grands et les procureurs restés avec lui et leur annonça qu'il avait choisi pour gouverner les royaumes pendant son absence le cardinal-évêque de Tortose Adrien, et les pria de l'aider à administrer. Les procureurs, sans doute afin de pallier l'effet que devait produire leur vote récent, lui remirent un mémoire contenant soixante et onze vœux, dont une grande partie ne faisaient que reproduire la supplique présentée aux Cortès de Valladolid. A ces vœux il ne fut satisfait que bien incomplétement. « Les pétitions des procureurs, remarque Sandoval, tombaient dans les mains d'étrangers; le roi était jeune, tous avaient hâte de partir, d'aller à l'empire, et les choses en restèrent à peu près au point où elles étaient. »

Le 19 mai, au matin, un vent favorable s'étant levé, les pilotes en donnèrent avis au roi et on procéda aux derniers préparatifs. Le lendemain, avant le jour, l'empereur se confessa, entendit la messe, reçut les sacrements et, quelques instants après, la flotte royale mettait à la voile, laissant l'Espagne livrée à la guerre civile.

Le cardinal-gouverneur et les membres du Conseil prirent le chemin de Valladolid, agités par de tristes pressentiments. Ils n'étaient encore qu'à Venavente quand un courrier du corregidor de Ségovie vint leur annoncer que cette ville avait suivi l'exemple de Tolède, et que les révolutionnaires avaient mis à mort le procureur Tordesillas pour crime de trahison : il avait voté le subside à la Corogne. A partir de ce moment, le mouvement se propage avec une effrayante rapidité. A Zamora, les procureurs, également poursuivis, sont obligés de fuir pour se dérober à la fureur du peuple. Guadalaxara, Ciguenza, Madrid et même Valladolid s'insurgent à leur tour. Le soulèvement connu sous le nom de guerre des comunidades s'organise et aboutit à la créa-

Digitized by Google

tion de la Ligue sainte et aux horreurs d'une épouvantable lutte de deux années.

Voilà le résultat le plus clair du séjour de Charles en Espagne, de 1517 à 1520. Si nous ajoutons qu'à Valence, l'élément populaire favorisé par Ximenès d'abord, puis par le roi, employait les armes mises entre ses mains pour faire à la noblesse une guerre d'extermination, on comprendra ce mot d'un écrivain espagnol de l'époque : « Le martyre d'Adrien commençait. » L'ex-doyen de Louvain, le seul des conseillers flamands de Charles qui fût resté en Espagne, était aussi le moins impopulaire d'entre eux; mais il ne l'était qu'en raison de ses qualités négatives comme homme politique. Et c'est à lui que l'empereur abandonnait, dans un pareil moment, la direction des affaires! Il fut bientôt débordé par le flot révolutionnaire. On finit par lui adjoindre deux gouverneurs indigènes, ce qui n'empêcha pas les insurgés de résister près de deux années.

Quand, au mois de juillet 1522, l'empereur revint en Espagne, les conditions étaient bien changées; la révolution était vaincue en Castille et à Valence; Adrien, élu pape, avait quitté l'Espagne; le seigneur de Chièvres était mort, son neveu était mort également[1]. Charles n'était plus le jeune prince flamand aveuglément soumis aux avis d'un entourage étranger; instruit par l'expérience, il parlait avec l'autorité du souverain le plus puissant de tous ceux de son époque. Sous prétexte d'amnistie, l'empereur, dès son arrivée à Valladolid, donna lecture d'un acte qui condamnait à mort, avec confiscation de leurs biens, 270 personnes impliquées dans le mouvement révolutionnaire.

A Valence, alors que le calme était rétabli depuis plus de deux années, dans la nuit du 9 janvier 1524, les chefs de la Germania — c'est le nom que s'étaient donné les bourgeois ligués contre la noblesse — furent arrêtés, puis décapités.

[1] Les deux de Croy, partis avec l'empereur, moururent en 1521, à Worms; l'archevêque de Tolède, le 13 janvier; le grand chambellan, le 28 mai. Le successeur de Ximenès n'avait même pas mis le pied dans son archevêché.

Digitized by Google

Les mécontents durent se résigner à courber la tête. On apprit à craindre l'empereur, mais on continua à ne voir en lui qu'un étranger, « Charles de Gand », comme les historiens espagnols affectent encore de l'appeler. « Les sentiments des Espagnols envers l'empereur, écrivait en 1525 l'ambassadeur vénitien Contarini, aussi bien ceux des grands que des autres, ne sont pas bons; je dirai même mieux, ils sont on ne peut plus mauvais. La cause en est d'abord la jalousie qu'ils ont conçue contre les Flamands. Ils ne peuvent souffrir que ceux-ci soient dans l'intimité de Sa Majesté, qu'elle ne se fie pour le service de sa personne à d'autres qu'à eux et qu'ils aient un accès toujours libre auprès d'elle, tandis que les Espagnols ne l'ont pas. Une autre cause en est la nature de l'empereur, qui ne sait caresser personne, ce qui fait que peu de gens l'aiment. » Du reste, l'empereur les payait de retour, car, si les Espagnols le haïssaient, de son côté, il avait pour eux, au dire du même Contarini, une profonde antipathie, bien qu'il s'efforçât de la dissimuler.

A quoi servent les leçons de l'histoire! Charles-Quint, que les Espagnols avait traité comme un intrus, devait laisser pour lui succéder en Belgique un prince élevé dans les idées et selon les mœurs espagnoles et qui, à son tour, se fit non pas haïr, mais exécrer des Flamands. Et quand, pour raffermir son autorité ébranlée, Philippe II voulut envoyer aux Pays-Bas un homme de confiance, il choisit, non pas un professeur de l'université de Salamanque, mais le duc d'Albe. Les Espagnols peuvent se plaindre d'avoir été humiliés par les Flamands; les Flamands ont bien autrement raison de trouver que, s'ils ont voulu prendre leur revanche, ils se sont cruellement vengés.

ERNEST GOSSART.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Types et Silhouettes, par Louis Hymans; in-12 de 401 pages; Bruxelles, Office de publicité, 1877. — *A travers l'histoire ou simples notes sur le passé et le présent*, par M. Jacquinet; in-12 de 236 pages; Liége et Bruxelles, Decq et Duhent, 1877. — *Contes bleus*, par Karl Grün, préface par M. Th. Bost; in-12 de 215 pages; Liége, Decq, 1877. — *Le Monde-Diable* d'Espronceda, traduit de l'espagnol par Paul Agost, précédé d'une étude biographique et critique; in-12 de 250 pages; Anvers, L. Legros, Bruxelles, Office de publicité, 1877. — Les conférences à Verviers et à Charleroi.

Le nouveau volume de M. Louis Hymans ne fait pas précisément suite à celui dont nous avons rendu compte au mois de décembre dernier: il est moins *subjectif*, comme disent les philosophes, c'est à dire que l'auteur ne parle pas autant de lui et qu'il se borne à mettre en scène les personnages plus ou moins considérables avec lesquels il a été en relations. Il était néanmoins assez difficile de soutenir l'intérêt qu'avait inspiré le premier ouvrage en restant à peu près dans le même genre; la curiosité était émoussée. Aussi a-t-on moins parlé de *Types et Silhouettes* que de *Notes et Souvenirs*, et l'on a eu tort.

Sauf quelques attaques trop vives à des gens qui n'en valent réellement pas la peine et sauf quelques anecdotes que l'on trouvera puériles, il y a dans ce second volume des « types » bien caractérisés, des « silhouettes » nettement profilées et, par-dessus tout, des réflexions excellentes. La littérature nationale et la vie politique, auxquelles l'auteur a été mêlé, qu'il a eu toutes les occasions d'étudier de près, sont parfaitement jugées comme ensemble et comme détails. Quelques citations de lettres intimes ont toute la valeur de documents historiques. Enfin, le livre est écrit d'un style très animé et très courant, sans longueurs : tout se lit, car tout intéresse.

Digitized by Google

Le dernier chapitre, consacré à une « vue d'ensemble », est surtout remarquable comme esquisse de la société belge. Cette esquisse, complétée dans le même esprit, formerait à elle seule une œuvre de grande valeur. Ce serait le tableau de notre jeune nationalité dans son activité propre; ce serait l'explication de sa raison d'être et la démonstration de ce qu'elle peut devenir.

La forme anecdotique n'est pas seulement favorable aux choses actuelles, elle peut s'appliquer avec bonheur à diverses conceptions du moraliste ou du philosophe proprement dit, et, dans ce cas, elle pique et relève l'attention, donne de la vie aux réflexions, rend les vérités visibles et palpables.

Nous reprocherons à M. Jacquinet de n'avoir pas eu suffisamment recours à ce moyen dans son nouvel ouvrage intitulé : *A travers l'histoire ou simples notes sur le passé et le présent.*

Comme les précédents travaux du même écrivain, ce livre révèle les meilleures tendances et il est dédié avec raison « aux croyants du progrès dans l'humanité ». M. Jacquinet a beaucoup de lecture et il en fait profiter le public qui s'épargne ainsi les mêmes études. A une époque où le temps est précieux, il y a beaucoup à gagner par de semblables résumés composés avec goût, avec tact, d'une manière intelligente. C'est bien un voyage « à travers l'histoire », un voyage moderne, à la vapeur, pendant lequel on se borne à jeter un coup d'œil à droite ou à gauche, moins pour étudier le pays que pour se rendre compte de la distance parcourue. Aussi, les jugements de l'auteur se font-ils toujours par comparaison, et ce sont les seuls justes en fait d'histoire.

Nous aurions bien voulu trouver un œuvre de moraliste, ou du moins une moralité quelconque dans les *Contes bleus* de M. Karl Grün, mais le titre trompe à cet égard, car il n'y a là que de la pure fantaisie. L'auteur, qui s'est conformé à la tradition en mettant une couverture bleue à son livre, aurait dû également, tout au moins, terminer chacun de ses contes par une leçon en vers; la chose lui eût été bien aisée, puisqu'il a fait preuve, çà et là, dans le courant de ses récits, d'un incontestable talent de poète. A part ce reproche, nous dirons avec M. Bost, que les contes de fées ont encore parfaitement leur place dans la littérature du jour, surtout lorsque, comme M. Karl Grün, on sait y mêler quelques notions d'histoire naturelle, de botanique ou de géologie. Les romans de Jules Verne ne sont ni plus ni moins fantastiques, quoiqu'il s'abstienne d'y faire intervenir des êtres surnaturels, et nul ne conteste leur utilité bien appréciable malgré leur agrément.

Digitized by Google

Comme il s'agit d'un genre ancien, on est tenté de rapprocher les *Contes bleus* de M. Grün des autres ouvrages célèbres de cette espèce, et il nous semble qu'ils rappellent un peu les contes d'Hamilton. La bonhomie y fait place à la finesse et la leçon à la satire. L'auteur ne se prend pas au sérieux. Aussi est-ce moins à des enfants qu'il s'adresse qu'à des personnes instruites et même à des gens du monde. Il nous a paru que parfois l'esprit satirique se donne trop carrière; des pointes sont lancées çà et là qui n'ont aucun rapport avec le sujet; des allusions demeurent obscures. Le conte intitulé *Merci du cadeau,* où figure la nombreuse famille des « Orban » de Liége, a bien l'air d'une plaisanterie aristophanesque, mais dont le vrai sens nous échappe. M. Grün eût mieux fait peut-être de rester dans la pure fantaisie. Le premier conte, *les Amours d'un nuton,* qui est en entier de ce domaine, nous semble supérieur aux autres, et tout à fait joli.

C'est encore du fantastique que *le Monde-Diable,* du poète espagnol Espronceda, mais de la haute poésie et de la grande littérature. On ne sait rien aujourd'hui, malheureusement, de ce que produit l'Espagne en fait d'œuvres littéraires, et Espronceda n'est guère connu en deçà des Pyrénées. C'était cependant une belle et forte nature que ce poète qui avait à la fois du don Juan et du don Quichotte, et qui mourut à 32 ans, en 1842, après avoir lutté courageusement contre tous les despotismes. C'était un homme de cœur et de grand cœur. On a pu avec raison le comparer à Byron, et le parallèle peut se poursuivre dans sa vie comme dans ses écrits.

Une étude biographique et critique des plus intéressantes précède cette traduction, et nous n'hésitons pas à louer sans réserve l'œuvre entière. L'étude est parfaitement écrite et révèle un véritable sens littéraire; la traduction est faite avec talent et conscience. « Paul Agost » est le pseudonyme d'un Belge qui a occupé avec éclat une chaire en Russie et qui, retiré à Anvers, veut faire profiter ses compatriotes des profondes connaissances qu'il a acquises. Nous serions heureux, pour notre part, de pouvoir l'aider à revendiquer, en faveur du grand poète dont il interprète le poëme, une gloire incontestable et légitime.

Voilà de ces travaux littéraires qui sont dignes de l'estime et de l'admiration de tous, car il faut, pour les entreprendre et les mener à bonne fin, à la fois de l'érudition et de la sagacité, de la patience et du jugement, des aptitudes de savant et des facultés de poète. Paul Agost a tout cela, et il est facile de s'en apercevoir

Digitized by Google

par la partie critique du livre, qui nous fait connaître en Espronceda l'homme et l'auteur, l'homme dans sa vie agitée et errante, l'auteur dans ses nombreux et divers écrits, tous empreints, malgré certains défauts, du vrai sentiment poétique moderne.

Nous avions dit, dans notre dernière *Chronique littéraire,* à propos des conférences, que le Cercle d'Anvers était le seul, à notre connaissance, qui publiât les siennes. Nous devons, sur ce sujet, rendre un bien juste hommage à l'*Œuvre des soirées populaires* de Verviers, qui poursuit depuis de longues années une tâche d'infatigable dévouement, et dont les publications sont nombreuses déjà. Le *Bulletin des soirées populaires* de Verviers en est à sa sixième année; les concours de littérature en sont à la quatrième, et nous regrettons de ne pouvoir citer tous les entretiens remarquables, toutes les œuvres écrites dignes d'éloges qui ont ainsi été livrés à la publicité ! Il faudra que nous y revenions dans un article spécial, car c'est là de l'enseignement public de la plus large portée.

L'École industrielle de Charleroi, qui donne également des conférences, a pour ces conférences un organe intitulé : l'*Éducation populaire;* nous y avons trouvé plusieurs travaux fort estimables, entre autres une notice sur le poète-houilleur Charles Michel et de beaux fragments de son poëme sur le *Pays de Charleroi.*

Eugène Van Bemmel.

Digitized by Google

ESSAIS & NOTICES

LA RÉFORME ÉLECTORALE ET LA REPRÉSENTATION DES MINORITÉS.

Les mots « Réforme électorale » sont dans toutes les bouches. Il faut à tout prix, dit-on, rendre libre le vote de l'électeur! Nos institutions sont viciées, nos députés ne représentent plus la nation! Cet état de choses ne peut durer! Cherchons à mettre l'électeur à l'abri de toute pression, à le délivrer de toute influence illégitime, et imposons au gouvernement les moyens pour y arriver.

Ces plaintes sont fondées. Le mal existe et grandit chaque jour. On le reconnaît et on y cherche un remède. Mais en s'attachant simplement à des réformes secondaires, on ne fait qu'un travail très imparfait, et on ne trouvera qu'un palliatif impuissant.

Le pays est semblable à un malade qui sent son état, mais qui ne peut pas discerner les causes de sa maladie, ni trouver, par conséquent, les moyens de la combattre.

La situation troublée de la Belgique provient surtout du mode de votation qui y est en vigueur, du système des majorités, et le véritable remède à ce mal, que tout le monde constate, doit être cherché dans une réforme complète de la loi électorale. Cette réforme, comme l'a parfaitement exposé M. Henri Marichal dans la *Revue de Belgique* de juillet 1876, doit comporter trois points : d'abord, décréter l'extension, aussi large que possible, du droit de suffrage pour les Chambres; adopter ensuite des mesures sérieuses contre la corruption électorale ; enfin, et c'est le point essentiel, que j'ai l'intention de traiter, assurer la représentation des minorités.

Non seulement il faut que l'expression de la volonté des électeurs soit libre ; elle doit aussi être sincère, en ce sens que l'assemblée nationale doit être l'image réduite, mais fidèle, du mélange d'intérêts, de convictions, de tendances, dont se compose le corps politique. Il faut donc admettre en principe la représentation des

Digitized by Google

minorités. C'est moins le droit de voter qui importe à l'électeur, que celui de se faire représenter; chaque groupe suffisamment nombreux doit pouvoir envoyer au Parlement un ou plusieurs délégués, qui défendent ses idées et s'efforcent de les faire triompher.

Recherchons donc les meilleurs moyens d'arriver aussi complétement que possible à ce résultat. Ainsi entendue, dit M. Rolin Jaequemyns, dans son *Examen de la réforme électorale,* cette question est peut-être la plus importante et tout au moins la plus actuelle des questions de droit public interne, chez la plupart des nations civilisées.

Il est certain que, dans leurs décisions, les assemblées législatives doivent s'en rapporter à la loi des majorités et que l'avis du plus grand nombre doit l'emporter. Cette règle est de l'essence de la société. Mais, dans les discussions qui précèdent l'adoption d'une loi, il faut que chaque opinion soit défendue au sein du Parlement, que chaque intérêt soit pris en considération. Voici comment Sismondi s'exprime, à cet égard, dans ses *Études sur les constitutions des peuples libres :*

« Nous demandons aux représentants nationaux, non point de se partager en deux ou trois camps, sous deux ou trois bannières, mais d'arriver pénétrés des opinions et des volontés vertueuses de toutes les localités, les corps, les sectes et les professions qui les envoient; d'être préparés à les défendre, mais aussi à les modifier pour les concilier avec l'opinion générale. Nous attachons de l'importance à la délibération de ces représentants, beaucoup plus qu'à leur votation; nous croyons qu'en défendant les intérêts qu'ils représentent, en mettant leur ambition à briller par le développement des pensées nationales, ils approfondissent les questions abstraites, ils se forment eux-mêmes et ils éclairent la nation. Nous croyons que le premier principe de liberté, c'est le respect des opinions indépendantes, la protection de la minorité, afin qu'elle puisse tout approfondir et soutenir la discussion jusqu'au bout. Nous avons très peu de respect pour les assemblées qui prononcent au lieu de délibérer; leur science nous paraît plus que douteuse, et leur modération s'est déjà démentie quand elles ont refusé d'écouter. Enfin, nous ne regardons aucune décision du législateur comme définitive, tant que la discussion dure dans l'opinion publique. »

Citons encore ce passage de M. Guizot, dans son *Histoire des origines du gouvernement représentatif :* « Un système qui,

Digitized by Google

d'avance, annulerait, quant à la formation de l'assemblée délibérante, l'influence et la participation de la minorité, serait aussi fatal à la majorité elle-même, qu'une loi qui, dans cette assemblée, condamnerait la minorité à se taire. »

Mais, dira-t-on, en livrant la tribune nationale à toutes les opinions, vous laissez éclore, au sein du Parlement, les théories que vous considérez comme les plus malsaines, les plus subversives de l'ordre social ; vous leur laissez libre cours ; vous facilitez même leur production et leur développement ; vous agissez donc contrairement à votre intérêt.

Certes, nous désirons voir disparaître ces doctrines ; mais c'est dans l'intérêt de la vérité que nous préférons les combattre ouvertement, plutôt que d'empêcher leur manifestation. Plus une doctrine est fausse, plus il est urgent de la discuter ; elle apparaît alors au grand jour, telle qu'elle est, et tombe d'elle-même ; sa publicité entraîne fatalement sa perte.

Nous ne sommes pas infaillibles, du reste, et nous devons dès lors tolérer toutes les opinions exprimées de bonne foi et conformément à la légalité. Il est donc nécessaire de donner aux idées et aux intérêts divers qui existent au sein de la nation, le moyen d'exprimer publiquement leurs besoins et leurs vœux ; il faut que les députés exposent au sein du Parlement toutes les pensées, tous les sentiments qui circulent dans la masse, et qu'ils concourrent à les élaborer.

Ceci étant bien démontré, une conséquence immédiate en découle : les défenseurs de telle ou telle opinion, les représentants de tel ou tel intérêt doivent occuper aux Chambres d'autant plus de siéges que cette opinion est plus répandue, que cet intérêt est plus général ; leur nombre doit être proportionné au chiffre des électeurs dont ils représentent les idées. Cette nécessité ne doit pas être prouvée ; elle est évidente et s'impose à l'esprit de tout homme clairvoyant.

Comment arriver le plus complétement possible à ce résultat ? Comment résoudre le problème ? Quelle réforme faut-il opérer pour que le Parlement reflète fidèlement l'esprit et la volonté souveraine du pays ? C'est ce que doit actuellement rechercher le pouvoir législatif belge, et c'est pour lui une nécessité pressante, en présence de la situation du pays, situation critique, occasionnée par les défectuosités de la loi électorale. Il est temps encore de sauver le pays d'une crise violente qui devient inévitable si l'état de choses actuel est maintenu ; l'exemple des événements qui

Digitized by Google

se sont passés à Genève en 1864 et en 1866 doit servir d'avertissement.

Le système électoral actuellement en vigueur en Belgique est celui des majorités : le vote se fait par arrondissement, et dans chaque arrondissement, ceux des candidats qui réunissent la moitié des suffrages plus un, sont élus ; en cas de ballottage, ceux qui en obtiennent le plus grand nombre l'emportent. Ce système absurde conduit sans cesse à des résultats irrationnels et menteurs, à des injustices flagrantes. Ainsi, prenons les quatre arrondissements du pays qui renferment les plus grandes villes : Bruxelles, Liége, Anvers et Gand ; dans les deux premiers, tous les députés sont libéraux, et cependant ils contiennent une fraction importante de catholiques; dans les deux derniers, au contraire, les catholiques l'emportent sur toute la ligne, quoique les forces soient à peu près égales de chaque côté. La majorité obtient tout, ne fût-elle que d'une seule voix. Il s'ensuit que deux grandes villes libérales, Anvers et Gand, n'ont pas de représentants aux Chambres.

En poussant à l'extrême les conséquences du principe, nous arrivons à ce résultat inouï, que la voix d'un seul électeur peut amener un changement de gouvernement. Prenons, en effet, la situation actuelle en Belgique : les députés cléricaux ont quelques voix de majorité aux Chambres; si Gand ou Anvers y envoyait une représentation libérale, le ministère devrait se retirer ; or, dans ces deux arrondissements, les forces des partis se balancent et, à un moment donné, une seule voix de plus d'un côté ou de l'autre pourrait entraîner la chute ou décider le maintien du pouvoir existant. Un député de Gand l'a emporté d'une voix.

Sans aller si loin, il est évident qu'un déplacement de quelques centaines de voix en faveur des libéraux, leur donnerait aux Chambres une majorité énorme.

Le gouvernement se trouve ainsi à la merci d'une infime partie des électeurs, qui peuvent, si bon leur semble, en formant des coteries, lui imposer leurs volontés, lui arracher des concessions exorbitantes. Il sera forcé de passer par leurs exigences ; son sort dépend d'eux. C'est un danger immense au point de vue de l'indépendance du pouvoir et de l'égalité des citoyens.

Outre les résultats injustes, absurdes, qu'il produit, le système des majorités amène et provoque la corruption électorale : quelques centaines de voix sur un chiffre de 120,000 électeurs environ, décident de la victoire. Quelle tentation pour un parti de

Digitized by Google

s'assurer ces suffrages par tous les moyens, de les acheter, si possible! S'il ne peut, malgré tout, réussir ainsi, une autre voie lui est ouverte : moyennant quelques milliers de francs, rien n'est si facile que d'élever, partout où la nécessité s'en fait sentir, de nombreux électeurs provinciaux, au rang d'électeurs généraux. Il suffit de majorer de quelques francs leurs cotes de contributions directes: on déclare un foyer supplémentaire, un cheval mixte; on prend une patente en plus, et voilà autant de voix acquises.

Que se passe-t-il encore avec notre système des majorités? A chaque élection, la question de vie ou de mort se représente pour les partis dans chaque arrondissement. Arriveront-ils à faire passer tous leurs candidats, ou seront-ils complétement privés de représentants ? Cet état de choses amène la haine, la discorde et la menace continuelle d'une guerre civile. Laissons parler ici M. Naville, président de l'Association réformiste de Genève: nous lisons dans son discours d'ouverture, les lignes suivantes qui paraissent avoir été écrites pour la Belgique :

« Nos élections ne sont pas, comme elles devraient l'être, une manifestation régulière et paisible de l'état vrai du pays, un partage équitable de la représentation entre ceux qui ont tous les mêmes droits à être représentés. Dès que la majorité seule obtient des députés, l'élection est une lutte. Une partie des citoyens reste privée de représentants, précisément comme une puissance écrasée sur un champ de bataille, demeure, privée de ses droits, à la merci des vainqueurs. Il y a des proscrits politiques sur le sol de la patrie. S'il existait dans notre pays une majorité réelle et forte, tout se passerait tranquillement : les minorités seraient refoulées dans l'ombre et, à défaut de l'équité, nous aurions du moins la paix. Mais les deux partis qui nous divisent sont à peu près égaux en nombre; quelques centaines de voix décident de tout; de là l'ardeur de la lutte. La représentation nationale est une forteresse que se disputent deux armées de même importance. Aussi, quels préparatifs!

« L'élection approche. On rassemble les cercles de la ville; on passe de grandes revues dans les assemblées populaires. En même temps, on court les campagnes. On sème les défiances; on cultive avec amour tous les germes de division. D'un sillon on fait un fossé. Rencontre-t-on un fossé, on s'empresse de le creuser en abîme. On exploite les moindres incidents; on fait appel à tous les intérêts, à toutes les passions.

Digitized by Google

« Des affiches incandescentes couvrent les murs; les journalistes embouchent leurs plus grosses trompettes et sonnent la charge du combat. C'est alors que se font de larges plaies au corps social. Alors, la religion, privée de son caractère auguste, figure dans les manœuvres électorales et perd, avec sa dignité, l'influence salutaire qu'elle doit exercer sur les âmes. Alors, on lance contre les législateurs et les magistrats ces traits acérés qui, transperçant leurs personnes, blessent la dignité même de leurs fonctions et préparent à leurs successeurs des siéges déshonorés.

« La bataille électorale se livre enfin; on entend parler de fraudes et de violences; c'est trop souvent sous un voile de sang et de boue qu'on présente aux jeunes citoyens, qui débutent dans la carrière, l'image auguste de la patrie.

« Un parti l'emporte; et, dans une procession triomphale, la moitié du peuple se réjouit de ce que l'autre moitié a été privée de ses droits. Chaque année, nos élections réchauffent les germes de l'anarchie politique et ébranlent les bases de l'ordre social. Chaque année, nous immolons, sur l'autel des partis, les intérêts de la patrie, pareils à des libertins qui, dans une nuit d'ivresse et de folie, jouent cet héritage de leurs pères, qui devait être le patrimoine de leurs enfants. »

Le système des majorités, qui nous régit, peut encore avoir cette conséquence singulière et contraire à l'essence même du régime représentatif, que le gouvernement peut appartenir à un parti qui n'a pas obtenu la majorité dans le pays : ainsi, en 1870, aux élections du 14 juin, qui ont renversé le ministère libéral, 32,833 électeurs ont pris part au vote; 18,737 se sont prononcés pour les libéraux et 14,096 seulement pour les catholiques, et, malgré ce résultat, le chiffre des députés catholiques a été tellement renforcé, que le ministère libéral a dû se retirer. En 1874, sur 32,703 suffrages valables, 18,169 ont amené l'élection de 27 libéraux; les 34 cléricaux élus n'ont obtenu que 14,623 voix. En juin 1876, sur 43,670 bulletins valables, 20,545 appartenaient aux libéraux et ont élu 21 représentants, alors que 23,125 suffisaient pour assurer l'élection de 42 députés de la droite.

Ces résultats réfutent victorieusement l'argument invoqué par les défenseurs du système des majorités : ils prétendent que dans ce système, il y a compensation, que si, d'un côté, les minorités libérales ne sont pas représentées, il en sera de même, d'un autre côté, des minorités cléricales. Cela peut être, mais aussi cela peut

Digitized by Google

ne pas être; je dirai plus : au point de vue de l'équité, cette compensation n'est pas possible ; car l'injustice, dont moi, libéral, je suis victime, ne saurait être compensée par une injustice égale subie par mon voisin réactionnaire. Quoi qu'il en soit, il est barbare, il est absurde de laisser au hasard le soin d'établir la représentation des partis au sein du Parlement.

Voyons aussi la position de l'électeur, telle qu'elle lui est faite actuellement en Belgique : la liberté du vote est complétement anéantie, l'électeur doit forcément s'enrôler dans un parti, aux mains duquel il abdique toute indépendance; il n'élit pas de représentants, mais choisit un camp, qui, en pratique, est commandé par quelques chefs politiques et les journalistes qui servent leur cause. A eux appartient l'initiative politique tout entière.

L'électeur est forcé d'en arriver là, sous peine de voir son vote rester inutile. Il doit s'enrôler ou perdre sa voix. Peut-il au moins choisir son camp à son gré? Point du tout; il ne peut y en avoir plus de deux, les blancs et les noirs; point de nuances intermédiaires. Il doit se joindre à ceux dont les idées et les intérêts s'écartent le moins des siens. De là des compromis funestes, des alliances parfois monstrueuses. Nous n'en avons vu que trop d'exemples en Belgique.

Ces quelques traits suffisent pour faire voir toutes les défectuosités de la loi électorale belge et tous les dangers qu'elle recèle. En présence de tels inconvénients, de telles imperfections, on se demande comment il se fait que la Belgique conserve une loi semblable. N'y a-t-il donc pas moyen de la changer? N'a-t-on rien trouvé de mieux jusqu'à présent? Les partis n'osent-ils aborder franchement la réforme, de crainte qu'elle ne tourne à leur désavantage? Et cependant le remède au mal existe, il est connu, et l'on hésite à l'appliquer.

Il faut que le pouvoir législatif aille droit au but, qu'il admette la représentation des minorités, le plus complétement possible, et qu'il propose une loi dans ce sens. Le mérite du principe est incontestable, la seule difficulté consiste à trouver la meilleure façon de l'appliquer. C'est ce point qu'il faut débattre.

De nombreux systèmes ont été présentés, ayant tous leurs avantages et leurs inconvénients; chacun d'eux convient mieux à tel pays qu'à tel autre, s'accommode mieux avec telles mœurs, telles coutumes des différents peuples. Le Danemark pratique le sys-

Digitized by Google

tème de M. Andræ[1]; l'Angleterre, l'Amérique ont admis pour certaines élections le vote restreint et le vote cumulatif; la Suisse paraît vouloir adopter le système de la liste libre de l'Association réformatrice de Genève. Le plus mauvais de tous ces modes de votation donne, en tout cas, des résultats beaucoup meilleurs que ceux constatés en Belgique. On ne peut donc rien perdre au change, et l'on a tout à gagner.

Le système qui, d'après moi, conviendrait le mieux à la Belgique et qui s'y pratiquerait le plus facilement, est celui de M. Hare. M. Hare expose d'abord le système qu'il considère comme l'idéal. Il suppose qu'il s'agisse d'élire 100 représentants pour tout un pays; 100,000 électeurs prennent part au vote; c'est à peu près la proportion qui existe en Belgique. Il veut que chaque électeur ne puisse voter efficacement que pour une seule personne et que mille suffrages en faveur du même candidat amènent sa nomination. Ce chiffre *mille* donne ici ce qu'il appelle le quotient électoral, qui s'obtient en divisant le nombre des électeurs qui prennent part au vote, par celui des députés à élire.

De cette façon, toute opinion comprenant mille adhérents peut obtenir un représentant, et chaque parti occuper autant de siéges que ses membres obtiennent de milliers de voix. Rien n'est aussi juste que ce principe : il donne à chaque électeur le droit de voter pour qui bon lui semble; il permet aux minorités éparses de se concentrer; il amène la représentation de toutes les idées, proportionnellement au nombre de leurs partisans. Le parlement est vraiment ainsi l'émanation sincère de la volonté nationale. Pour appliquer correctement cette théorie, il faudrait que tout le pays ne formât qu'un seul collége électoral et que le vote fût public; car chacun ne peut voter efficacement que pour un seul candidat et, si celui-ci a déjà obtenu un nombre suffisant de voix pour être élu, l'électeur doit pouvoir porter son choix d'un autre côté. Le bureau devrait donc compter les suffrages au fur et à mesure qu'ils se présentent et prévenir celui-ci lorsque la nomination du candidat qu'il désigne est assurée par les votes antérieurs.

C'est pour obvier à ces inconvénients que M. Hare a imaginé les votes *contingents* ou *subsidiaires*. Il admet le vote secret et permet aux électeurs d'inscrire sur leurs listes les noms d'autant

[1] Voyez le travail instructif de M. Léon Pety de Thozée : *Loi électorale du Danemark, précédée d'une introduction.*

Digitized by Google

de candidats qu'ils le désirent. Chaque liste ne compte que pour un seul, le premier inscrit, et si celui-ci a déjà obtenu un nombre de voix égal au quotient électoral, le choix retombe sur le second et ainsi de suite. Les électeurs doivent donc avoir soin de dresser leurs listes de façon à placer les noms des candidats dans l'ordre de leurs préférences. De cette manière, aucun suffrage ne se perd et chaque électeur a la satisfaction de contribuer à la nomination du candidat qu'il préfère ou de celui pour lequel il aurait voté, s'il avait su d'avance que l'élection du premier était certaine.

Une difficulté se présente : dans tout pays, quelque petit qu'il soit, le parlement se compose d'un nombre assez considérable de députés; ainsi, en Belgique, les Chambres comprennent 124 représentants et 62 sénateurs. S'il n'y a qu'un seul collége électoral, il faudra que les électeurs inscrivent sur leurs listes une grande quantité de noms, s'ils ne veulent pas que leur vote devienne inefficace. Si sur 100,000 électeurs, 50,000 sont libéraux, ils ont droit à la moitié des siéges et, pour les obtenir, ils devront, par conséquent, former une liste comprenant au moins 62 noms pour la Chambre et 32 pour le Sénat. Il leur sera bien difficile de dresser des listes aussi longues et surtout de le faire convenablement; cette complication seule suffit pour faire rejeter l'unité du collége électoral.

Il faut donc maintenir dans le pays les circonscriptions électorales et, dans chacune d'elle, installer un bureau. La division en provinces, qui existe actuellement, pourrait très bien convenir, car, en conservant le même nombre de députés, les provinces qui en fourniraient le plus, n'enverraient guère au parlement plus de 22 représentants et 11 sénateurs. En admettant que le parti le plus fort, dans ces provinces, comprenne les trois quarts des électeurs, la liste que ses membres auraient à présenter au scrutin ne devrait pas renfermer plus de 16 noms de représentants et 8 de sénateurs, ce qui ne présenterait aucune difficulté. D'un autre côté, le nombre des députés de chaque province est très suffisant pour permettre aux minorités de faire passer un ou plusieurs candidats. Tous les partis pourraient donc obtenir une représentation proportionnée à leur importance.

Voici, du reste, comment l'idée de M. Hare pourrait être appliquée très facilement en Belgique.

Le pays comprendrait 9 colléges électoraux, un par province. Pour éviter les déplacements trop considérables, les électeurs voteraient, comme par le passé, dans le chef-lieu de leur arron-

Digitized by Google

dissement; mais le dépouillement aurait lieu au chef-lieu de la province. Les boîtes contenant les bulletins d'élection seraient scellées par les membres de ces bureaux secondaires et transportées immédiatement au bureau central, sous la garde de l'un ou l'autre membre de la magistrature.

Pour être candidat, il faudrait être présenté par trente électeurs, qui déposeraient une déclaration écrite au greffe de la cour d'appel ou du tribunal de première instance siégeant au chef-lieu de la province. Dix jours au moins avant la date des élections, la liste des candidats serait close et publiée immédiatement dans la province, par voie d'annonces au *Moniteur* et d'affichage dans toutes les communes; le rang d'inscription des candidats sur la liste officielle serait désigné par un tirage au sort.

Suivons maintenant la marche des opérations, lorsque le jour des élections est venu. L'électeur doit voter dans le chef-lieu de son arrondissement et l'appel des votants a lieu par ordre alphabétique, d'après une liste renfermant les noms de tous les électeurs de cet arrondissement. Si le bureau est composé de plusieurs sections, la liste et divisée et chacune de ses parties forme une liste de section. On empêche ainsi les électeurs d'une même commune de voter tous au même endroit; impossible, dès lors, de les mener au scrutin comme des troupeaux dociles, défilant craintifs sous les yeux du berger.

Le vote terminé, il faut procéder au dépouillement et constater le résultat. Cette opération est plus compliquée et plus délicate. Mais l'électeur n'y est pour rien; la tâche incombe à des hommes capables qui arriveront facilement à faire leur besogne; elle est du reste plus longue que difficile et n'exige qu'un degré ordinaire d'intelligence et d'instruction.

Comme je l'ai dit plus haut, le dépouillement a lieu au chef-lieu de la province, où sont apportées, sous bonne garde, les boîtes contenant les bulletins recueillis dans les bureaux secondaires. Après les avoir ouvertes, le bureau central procède à la vérification du nombre de bulletins que chacune d'elles contient, pour s'assurer si le chiffre obtenu correspond à celui des électeurs qui ont pris part au vote. Après quoi, tous les bulletins sont réunis et mélangés soigneusement dans une roue disposée à cet effet.

La supputation des suffrages commence enfin. Le quotient électoral est connu; il a suffi pour le trouver de diviser le nombre de votants par celui des candidats à élire; ainsi, s'il y a 15,000 votants et 15 candidats à nommer, le quotient électoral

Digitized by Google

est 1,000. Il faut, en tout cas, atteindre ce quotient ; les fractions se perdent.

Comme nous l'avons dit en exposant le système, chaque bulletin ne compte que pour une seule personne, celle dont le nom est inscrit au premier rang. Quand le même nom s'est trouvé en première ligne sur une quantité de bulletins égale au quotient électoral, le candidat qui le porte est élu; si d'autres listes se présentent ensuite dans les mêmes conditions, le second prend sa place, et ainsi de suite, si celui-ci a déjà réuni le nombre suffisant de suffrages.

Il se peut qu'en continuant l'opération de la sorte, on n'arrive pas à constituer l'assemblée représentative tout entière : les bulletins nuls, annulés ou insuffisants qui font perdre des voix; la division des suffrages portés sur un grand nombre de candidats, peuvent amener un résultat incomplet.

Je prends un exemple : 15,000 personnes ont voté pour l'élection de 15 députés. Le quotient électoral est 1,000. Des 20 candidats qui se trouvaient sur les rangs, 12 ont obtenu un nombre de voix égal ou supérieur à ce quotient. Il leur a donc fallu 12,000 suffrages pour être élus. Si des 15,000 bulletins, j'en soustrais 500 invalidés et si de ce résultat je retranche les 12,000 voix absorbées par les candidats élus, je trouve 2,500 voix réparties sur les huit qui restent.

Il faut alors s'en rapporter au système de la pluralité des suffrages et nommer les trois candidats qui en ont obtenu le plus. La représentation sera ainsi complétée.

Comme on le voit, l'application de l'idée de M. Hare ne paraît pas présenter de grandes difficultés dans la pratique; une seule objection mérite considération : les élections ne peuvent être terminées en une seule journée; une interruption est nécessaire, car chaque province compte de 10 à 15,000 électeurs, et le dépouillement des bulletins prendra, à lui seul, une journée tout entière, peut-être plus. Cela est parfaitement vrai; mais qu'importe? Le surplus de temps et de travail que peut nécessiter l'ensemble des opérations, ne doit pas être pris en considération, quand on place en regard l'importance énorme pour un pays d'être convenablement représenté. D'un autre côté, l'interruption n'offre aucun danger; il est facile de prendre les précautions nécessaires pour empêcher la violence ou la fraude; les prescriptions de la loi formeraient une garantie suffisante.

Comme on peut facilement s'en rendre compte, le système ima-

Digitized by Google

giné par M. Hare présente le double avantage d'être conforme aux lois de la justice et de l'équité, et de faire disparaître tous les inconvénients, tous les dangers que présente notre mode actuel de votation.

Utopie, a-t-on dit souvent, de le croire applicable à notre pays! Mais presque tous les progrès qui se sont faits dans le monde ont été d'abord taxés d'utopies. Si l'on rencontre d'abord quelques difficultés dans la pratique, il faut s'efforcer de les surmonter; c'est le seul moyen d'arriver à un perfectionnement. Du reste, M. Hare a eu soin, dans son ouvrage, d'aller au devant de toutes les objections; il a présenté son système avec un ensemble de dispositions législatives que Stuart Mill déclare parfaitement admissibles.

Je n'ai fait dans cette notice qu'effleurer une question qui mériterait une étude approfondie. J'ai voulu seulement montrer que l'unique remède efficace aux intolérables abus qui vicient notre système électoral ne peut se trouver que dans l'application du principe si équitable de la représentation exacte et proportionnelle de tous les partis.

EUGÈNE HOUBOTTE.

UN NOUVEAU LIVRE SUR LA RUSSIE [1]

Parmi les innombrables articles, brochures et études de toute espèce, qui ont paru dans ces derniers temps sur la Russie, il n'en est pas de plus important et de plus intéressant que l'ouvrage de M. Mackenzie Wallace. Avec une patience admirable et une profondeur d'observation étonnante, M. Wallace a étudié les questions ardues et compliquées qui se rapportent à ce pays. Il n'a reculé devant rien pour obtenir les informations dont il avait besoin. Durant de longs mois, il s'est exilé dans un petit village perdu au milieu des immenses plaines du centre de la Russie, pour apprendre la langue russe, que si peu d'étrangers connaissent; non pas seulement la langue littéraire, mais le dialecte des paysans, avec qui il aimait à s'entretenir. C'est dans les villages même qu'il est allé étudier les résultats de l'émancipation des serfs, dont il s'occupe tout spécialement. Pendant six ans de voyage, qu'il raconte avec beaucoup de verve et d'humour, il ne néglige aucun renseignement; il les cherche partout, dans les

[1] *Russia*, by D. Mackenzie Wallace. 2 vol. Londres : Cassell's, 1877.

Digitized by Google

cercles élégants de l'aristocratie de Saint-Pétersbourg comme dans l'*Aoul* asiatique, où des bergers nomades lui offrent l'hospitalité de leurs tentes primitives. M. Wallace est arrivé ainsi à connaître à fond l'organisation sociale de la Russie, son système d'administration, sa religion, la vie et les opinions des différentes classes et les causes qui ont amené le pays à son degré de civilisation actuel.

Ce qui rend la Russie si intéressante, au point de vue social et économique, c'est qu'elle a suivi dans son développement une marche complétement différente de celle des autres nations. En Allemagne, en France, en Angleterre, à mesure que les peuples se civilisaient, des institutions se créaient pour répondre aux nouveaux besoins. Quelquefois, ces peuples n'arrivaient à leur but qu'après des luttes sanglantes, comme en 1789; mais toujours le mouvement de transformation a été amené par les efforts de la nation elle-même. En Russie, au contraire, le pouvoir s'est toujours trouvé entre les mains d'un seul, et c'est le peuple qui a suivi l'impulsion du souverain et qui a dû s'élever au niveau des institutions que le tzar créait pour lui. C'est pourquoi celui qui étudie l'étrange assemblage d'éléments disparates et d'époque différente qui composent la civilisation russe, n'est souvent pas moins étonné, comme le dit M. Wallace, qu'un naturaliste qui rencontrerait, au détour du chemin, un mégathérium antédiluvien paissant tranquillement dans le même pré que les bœufs du Yorkshire.

M. Wallace décrit d'abord le pays et ses habitants, leurs mœurs et leurs coutumes. Il nous explique comment s'est formé le grand empire, qu'il nous fait traverser avec lui, depuis la Crimée et Sébastopol jusqu'aux sombres forêts du Nord, en passant par la fameuse foire de Nishni-Novogorod; depuis Saint-Pétersbourg, centre politique et littéraire, jusqu'à la mer Caspienne et les vastes plaines où errent encore des hordes asiatiques. Un des types qu'il décrit le mieux est celui du pope ou prêtre de village, dont il nous parle à propos de l'état religieux de la Russie. Pour le paysan russe, la religion est un assemblage de cérémonies semi-païennes dans lesquelles il a la foi la plus absolue. D'idées abstraites sur Dieu et la morale, le pauvre *muzhik* ne peut en avoir, faute d'instruction. Pour rien au monde il ne mangerait de la viande

Digitized by Google

un jour maigre et devant chaque statue de saint il ne manquera jamais de se prosterner en faisant le signe de la croix. Mais le peuple ne respecte pas le clergé; pourquoi? Parce que le clergé forme une classe à part qui, ayant reçu une fausse éducation, s'occupe exclusivement de la partie matérielle d'un cérémonial que les prêtres méprisent et dédaignent eux-mêmes, et parce que le clergé donne continuellement l'exemple du manque de respect pour la religion et transforme le culte en un commerce lucratif. Voici ce que disait le prêtre qui enseignait le russe à M. Wallace, l'un des popes les plus intelligents qu'il ait rencontrés dans le cours de ses longues pérégrinations : « Tout ce qu'on dit des prêtres n'est que trop vrai, mais à qui la faute? Le prêtre, forcé de se marier avec la femme que son évêque lui choisit, n'a pour vivre et élever sa famille qu'un traitement tout à fait insuffisant, qu'il doit lui-même réclamer de porte en porte aux paysans pauvres et déjà surchargés d'impôts. »

Une autre classe très intéressante à étudier est celle que M. Wallace appelle la noblesse, faute d'un meilleur nom. C'est la classe des grands propriétaires qui, par leur pouvoir illimité sur leurs serfs, étaient pour ainsi dire autant de petits princes, réunis sous le sceptre de l'empereur. Contrairement aux principes de l'aristocratie conservatrice de l'ouest de l'Europe, l'aristocratie russe, qui a reçu ses priviléges du souverain, est toujours prête à l'aider et à le soutenir dans ses entreprises. Les nobles ont joué un rôle très important dans la question de l'émancipation des serfs, que M. Wallace traite avec une attention toute spéciale. Incontestablement, c'est à l'empereur que revient avant tout le mérite de cette admirable réforme. Mais on ne doit pas oublier que les nobles ont fidèlement exécuté la loi et qu'un grand nombre de propriétaires ont demandé eux-mêmes la mise en liberté de leurs serfs. Jamais on n'a vu transformer ainsi par un trait de plume la situation économique d'un aussi vaste empire, La commune, cette pierre fondamentale de la société russe, est devenue propriétaire de la terre qu'elle avait jusqu'alors exploitée pour le seigneur. On a partagé la propriété du seigneur entre lui et les communes qui se trouvaient sur son domaine. Mais chaque serf a dû payer une certaine redevance comme prix de sa liberté. Maintenant le seigneur loue ses terres aux habitants de la com-

Digitized by Google

mune qui en ont besoin, ou bien, il les cultive pour son propre compte, avec des ouvriers étrangers.

Quel a été l'effet de ce changement des relations entre les paysans et les propriétaires? Comme on peut le supposer, les réponses sont très contradictoires et M. Wallace a trop bien compris les complications d'une révolution agraire aussi radicale, pour admettre une réponse nette et décisive. Il a divisé ses explications en deux chapitres, le premier relatif aux propriétaires et le second aux paysans. Pour les premiers, on peut les partager en deux classes. Les uns, imprévoyants et dépensiers, s'étaient toujours tirés d'affaire en empruntant sur leurs terres inaliénables. Pour ceux-là, la réforme a mis au jour leur ruine qui datait en réalité de loin. Leurs créanciers ont fait vendre leurs propriétés pour payer leurs dettes. Mais on ne peut pas juger une mesure aussi vaste que celle-ci d'après un petit nombre d'exceptions. D'un autre côté, ceux qui se trouvaient dans une situation financière satisfaisante au moment de l'émancipation ont affirmé eux-mêmes à l'auteur que leurs revenus étaient plutôt augmentés que diminués. Comme le dit M. Wallace, « l'apathie et la négligence héréditaire, l'habitude traditionnelle de considérer sa propriété avec ses serfs comme une machine fournissant d'elle-même au propriétaire ses moyens d'existence, la coutume invétérée de dépenser tout l'argent comptant, sans souci du lendemain, tout ceci a forcément disparu ». Mais personne ne pourra soutenir qu'à l'avenir des habitudes d'ordre et d'administration domestique ne doivent à la longue être favorables au pays, quoique la transformation puisse avoir des côtés pénibles pour la génération présente.

Quant à la situation des paysans, la réponse est encore plus difficile à faire. On peut la résumer par celle que fit l'un d'eux à M. Wallace. « Que vous dirai-je? Elle est à la fois meilleure et plus mauvaise. » (*Kak vam shazàt? I lûtche à Khûdzhe.*)

Autrefois il n'avait pas sa liberté et il était soumis à des punitions corporelles et à des corvées. Mais si sa vache ou son cheval mourait, le seigneur l'aidait. Il recevait du bois à brûler ou des poutres pour l'entretien de sa maison. Son bétail paissait sur le pré seigneurial. Maintenant, tout se paye à prix d'argent et, s'il n'en a pas, il doit en emprunter à un usurier du village à un

Digitized by Google

intérêt exorbitant de 20 à 30 p. c. De plus, le paysan russe, comparé à celui de race germanique, semble paresseux et imprévoyant; mais il ne faut pas oublier qu'il habite sur les confins de l'Asie et que, relativement à ses hordes barbares, le Russe est très industrieux et très persévérant. M. Wallace termine son intéressante étude sur ce sujet par ces mots : « Je pense qu'il y a bien moins de raisons pour se décourager qu'on ne le suppose généralement. La Russie subit en ce moment une grande révolution économique et souffre des maux inévitables qui caractérisent les époques de transition. La manière audacieuse et à tout prendre heureuse dont elle a résolu le problème compliqué de l'émancipation des serfs, nous permet d'affirmer avec confiance qu'elle surmontera victorieusement les difficultés agraires qui peuvent encore se présenter. »

Les éditions du livre de M. Wallace s'enlèvent à mesure qu'elles sortent de la presse. Cela s'explique : il n'est pas de sujet qui présente un intérêt aussi actuel et ce sujet difficile n'a jamais été traité avec tant de conscience et de clarté.

M. DE LAVELEYE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1877.

Pages.

ÉM. DE LAVELEYE. Le double programme du parti libéral 5
F. LAURENT. Dieu dans l'histoire 28
CAROLINE GRAVIÈRE. Un héros. (*Roman.*) 58
VIOLETTE. L'Inquisition en Belgique 85
J. STECHER. Les croyances berrichonnes et les idylles de George Sand 98
EUG. VAN BEMMEL. Le nécrologe de 1876. Charles-Gabriel Hen. — Jean-François Vleminckx. — Augustin-Philippe-Marie-Ghislain, baron de Peellaert. — Adolphe-Charles-Ghislain-Joseph Mathieu. — Auguste Bardin. — Auguste Lepas. — Émile Lion. — Nicolas-Joseph Bosret. — Henriette-Amélie Langlet, née Morel. — Amand-Joseph Meynne 114

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER.

LE HARDY DE BEAULIEU. L'ingérence du clergé catholique romain dans les élections 121
JULES DESVACHEZ. La crise industrielle et l'extension de nos débouchés 138
CAROLINE GRAVIÈRE. Un héros. (*Dernière partie.*) 149
ÉMILE LECLERCQ. Les origines du pouvoir 176
MAX SULZBERGER. Un interprète de Shakspeare. — Ernesto Rossi . . . 187
E. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. Les Mélophiles de Hasselt : Bulletins de la section littéraire. — *Coopération ouvrière en Belgique*, par Léon d'Andrimont. — *Essai sur l'organisation générale de l'hygiène publique*, par Th. Belval. — *Des Prisonniers de guerre*, rapport présenté au Congrès international d'hygiène et de sauvetage par M. Édouard Romberg. — *Les Pays-Bas sous Philippe II; les Gueux au XVI^e siècle*, par Max Gossi. — *La Musique d'église*, par Alphonse Goovaerts. — *A la porte du paradis*, par André Le Pas. — *L'amour et le serment de l'amour*, par Jules Declève. — *La Fanfare du cœur*, par Lucien Solvay 197

ESSAIS ET NOTICES :

E. CASTELOT. Deux siècles de l'histoire constitutionnelle d'Angleterre. 203
A. RIVIER. Une nouvelle histoire de la Confédération suisse 208
POTVIN. Un nouveau roman de Spielhaegen. 212
GOBLET D'ALVIELLA. Le *Denier des Écoles* et l'intervention des libéraux dans l'enseignement libre 214

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 MARS.

Pages.

P.-A.-F. GÉRARD. Les communautés religieuses et la Constitution . . . 217
ED. ROMBERG. Une discrétion, comédie en un acte 230
H. PERGAMENI. La classe moyenne et son rôle dans l'État moderne . . 247
X. DE REUL. Brigitte, souvenir de la Suisse. (Traduit du flamand de TONY BERGMANN.) 273
A. VERHAEREN. Les républiques de la Plata. Souvenirs de voyage . . 292
GOBLET D'ALVIELLA. L'ouvrage posthume de Montalembert sur l'Espagne et la liberté 318
EUG. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Catéchisme du libre penseur*, par Ed. Monteil. — *De quelques perfectionnements à apporter à l'enseignement supérieur en Belgique*, par M. le professeur de Roubaix. — *Myrtes et Cyprès*, par G. Eekhoud. — *Les Conférences* 331

ESSAIS ET NOTICES :

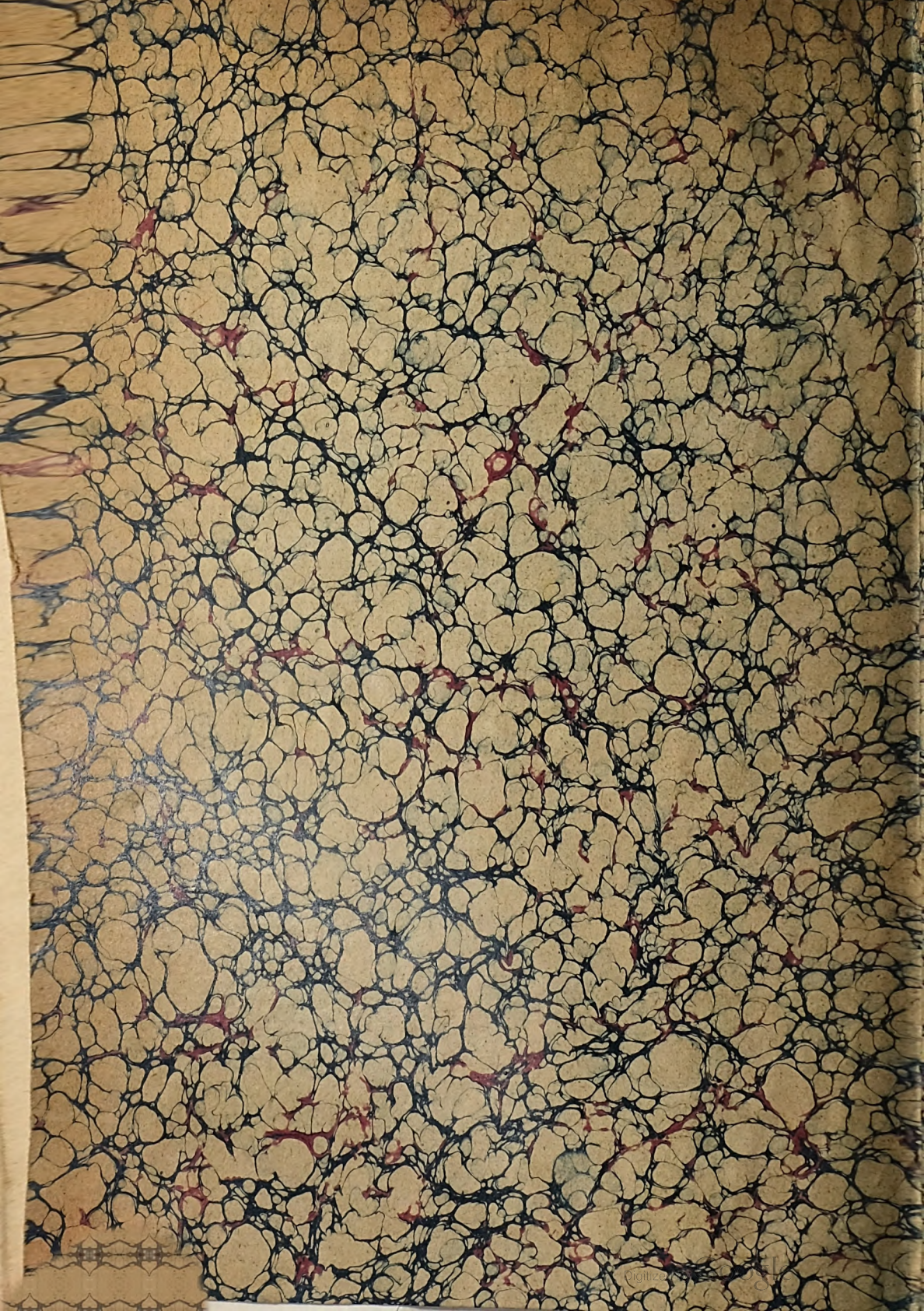
CH. POTVIN. M. Amédée Pichot. 335

LIVRAISON DU 15 AVRIL.

F. LAURENT. L'intolérance catholique. 337
EMILE GREYSON. EN FLANDRE. Erteim le brasseur 363
LÉON DOMMARTIN. La dernière expression du roman. — L'*Assommoir*, de M. Émile Zola 381
ERNEST GOSSART. La domination flamande en Espagne (1517-1520). . . 398
EUG. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Types et Silhouettes*, par Louis Hymans. — *A travers l'histoire*, par Jacquinet. — *Contes bleus*, par Karl Grün. — *Le Monde-Diable* d'Espronceda, traduit de l'espagnol par Paul Agost. — Les conférences à Verviers et à Charleroi 422

ESSAIS ET NOTICES :

EUG. HOUBOTTE. La réforme électorale et la représentation des minorités 426
M. DE LAVELEYE. Un nouveau livre sur la Russie 437

B 12943
Digitized by Google

Digitized by Google